

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







2 Lit
B

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXV. — N° 345. Septembre 1924.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.
Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne
répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

196703
18625

Notre organisation militaire.

Il n'est peut-être pas de pays où les institutions militaires soient aussi « populaires » que la Suisse : j'entends par « populaires » connues, discutées et critiquées.

C'est que nous avons réalisé à peu près l'organisation de la « Nation armée », préconisée par von der Golz. Chaque citoyen suisse fait partie à un titre quelconque de la « Défense nationale », et puisqu'il y joue un rôle, il entend aussi donner son avis sur une question qui le touche de si près. C'est à la fois un des inconvénients de notre système militaire, c'en est aussi la force : pendant une bonne partie de sa vie, le citoyen est membre actif de l'armée ; cela crée pour lui des obligations, inconnues dans les pays à armée permanente, souvent pénibles et troublant sa vie économique, mais cela l'amène aussi à s'intéresser d'une façon constante à la Défense nationale. Il est donc naturel que l'opinion publique soit préoccupée du projet d'organisation que le Département militaire fédéral va présenter incessamment aux Chambres. Une refonte de nos institutions militaires est-elle vraiment nécessaire ?

Si tel est le cas, quelle en sera la portée ? Les obligations militaires vont-elles être modifiées ?

Autant de questions que chacun a le droit de poser et auxquelles l'exposé qui suit s'efforcera de répondre.

L'armée suisse vient de passer cinq années à la frontière.

Pendant cette longue veillée des armes, chefs et troupe suivaient avec attention, à certains moments avec anxiété, les événements qui se passaient sur le théâtre des opérations. Ils comparaient leur troupe, leur unité, avec celles qui se battaient tout près d'eux, et méditaient.

Le projet du Département militaire fédéral découle en fait de ces réflexions et de ces méditations. Pour le bien comprendre il faut en examiner d'abord les grandes lignes, c'est-à-dire d'une part les raisons qui obligent à modifier l'organisation actuelle, d'autre part les limites imposées au législateur militaire : il ne suffit pas, en effet, de décider la création d'un nouvel organisme, il faut aussi savoir si on possède les moyens de le créer.

I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La guerre a amené une formidable éclosion de matériel dans les armées : l'armement de l'infanterie s'est modifié ; celui de l'artillerie a été augmenté dans des proportions énormes, des appareils de transmission nouveaux ont été créés, la traction mécanique a été utilisée en grand,... bref, les corps de troupes ont dû mettre leur organisation en rapport avec les nouveaux moyens de combat dont on les dotait, et des corps de troupes spéciaux ont même été constitués pour mettre en œuvre ce matériel.

Devons-nous suivre ce mouvement, et dans quelle mesure ? Quel matériel de combat nos troupes doivent-elles posséder pour pouvoir faire bonne figure dans une campagne ? C'est ce qu'il faut avant tout examiner.

Remarquons premièrement qu'une grande partie des engins de combat dont furent munis les combattants répond aux besoins de la guerre de tranchée.

Si nous voulions en doter nos corps de troupes, cela nous

coûterait fort cher ; on peut se demander aussi si c'est nécessaire.

Une campagne débute forcément par une période de « guerre de mouvement » ; elle n'aboutit à la guerre de tranchée que si aucune décision n'est intervenue. Tel fut le cas en 1914.

La guerre de tranchée a donc un développement lent, et la création du matériel qui lui est nécessaire peut se faire : (et s'est fait entre 1914 et 1918) au fur et à mesure des besoins.

Pour nous, la guerre de tranchée, sur notre territoire, serait une calamité sans nom. Que l'on songe aux dévastations qu'elle a produites dans le nord de la France, aux pertes en vies humaines et en matériel des combats autour de Verdun. Notre territoire serait ruiné, notre population décimée. Espérons donc que cette éventualité nous sera épargnée ; faisons notre possible pour que notre armée soit plutôt capable de mener vivement une guerre de mouvement amenant une décision. Si nous ne réussissons pas, il sera temps alors de nous organiser pour la guerre de tranchée, probablement aux côtés et avec l'aide matérielle d'un allié. L'ennemi ne saurait du jour au lendemain nous opposer l'outillage formidable que nous avons vu employer en 1918 et en 1919.

Nous écarterons donc tout le matériel qui est spécial à la guerre de tranchée, et nos finances s'en trouveront bien.

Par contre, c'est notre devoir de doter nos soldats de moyens de combat leur permettant de se mesurer avec un adversaire muni lui-même d'un matériel analogue dans les rencontres du début d'une campagne.

Je ne fais ici que fixer le principe général suivant lequel nous devons réorganiser : plus loin, en étudiant successivement les différentes armes, j'examinerai les modifications à apporter à leur armement ; et l'organisation qui résulte de l'introduction d'un nouveau matériel.

Passons maintenant à une seconde question générale : celle de l'augmentation de nos troupes de montagne. Les opérations en montagne seront une nécessité si ce n'est pour toutes nos troupes, du moins pour une partie de notre armée. Or, il est extrêmement mal commode pour son commandant

d'avoir à compter d'une part avec des divisions pouvant opérer en terrain montagneux, parce qu'elles ont une brigade de montagne, d'autre part avec des divisions qui ne peuvent opérer qu'en plaine, parce qu'elles n'ont que des brigades de plaine. Telle est actuellement la situation, puisque sur six divisions quatre seulement ont des brigades de montagne.

Le projet prévoit donc la création de nouvelles brigades de montagne qui seront attribuées aux divisions n'en possédant pas, soit à la 2^e et à la 4^e division.

Mais il va même plus loin, et admet qu'une troupe de plaine quelconque peut être appelée par les circonstances à opérer, si ce n'est en haute montagne, du moins dans un terrain tel que son train de ligne ne puisse la suivre.

Les expériences faites dans nos manœuvres et pendant le service actif justifient cette opinion : combien de fois nos soldats ont dû se passer de leurs vivres ou de leurs bagages, parce que le terrain ne permettait pas ou retardait la marche de nos voitures du train de ligne. Il faut que nos troupes de plaine puissent recevoir, le cas échéant, les moyens de transport leur permettant d'opérer en terrain montagneux sans craindre d'y périr de faim ou d'y manquer de munitions.

Le projet prévoit donc la création d'un parc de montagne, composé de colonnes de train de montagne. Ce parc distribuera aux corps de troupes les conducteurs et les bêtes de somme dont ils pourraient avoir besoin.

Une question, qui de tout temps a préoccupé nos autorités militaires et fait l'objet de nombreuses discussions, est celle de l'emploi de la landwehr.

On sait qu'elle comprend les hommes de 33 à 40 ans, sauf pour la cavalerie dont le soldat reste seulement dix ans en élite. Jusqu'à présent nous en avons fait des corps de troupes spéciaux, considérés comme une armée de deuxième ligne qui ne pouvait être employée aux côtés de l'élite, parce qu'elle n'en possédait pas les qualités.

La guerre a prouvé que cette conception était, sinon entièrement, du moins partiellement fausse : tous les belligérants ont employé avec succès sur le front des hommes de 40 ans, voire même de plus de 40 ans.

En fait, sous bien des rapports, notre landwehrien ne le cède en rien au soldat de l'élite. Par ses qualités morales, il est lui même souvent supérieur. Ce qui lui manque, c'est l'entraînement : il est, en général, moins « sportif » que son cadet de l'élite, moins apte à fournir certains efforts physiques, tout spécialement à la marche.

Gardons-le donc aux côtés du soldat de l'élite dans les troupes qui ne demandent pas ces efforts physiques qu'il ne peut fournir, comme les batteries automobilisées, les compagnies de renseignements d'artillerie, les compagnies de pontonniers, les radio-télégraphistes, ou les photographes de l'aviation et la plupart des troupes des subsistances. Nous obtiendrons ainsi un appoint précieux pour nos effectifs à la mobilisation.

Par contre, nous ne pouvons naturellement laisser les landwehriens mêlés aux soldats d'élite dans les troupes qui doivent marcher, ou doivent avoir une grande mobilité.

Pour l'infanterie, par exemple, nous formerons des unités spéciales, comme c'est le cas actuellement. Toutefois, nous n'irons pas jusqu'à en faire des troupes de seconde ligne : les bataillons de landwehr devront faire partie intégrante de la division, pour être employés aux côtés de l'élite chaque fois que cela sera possible.

Nous verrons plus bas comment le projet du Département militaire fédéral a résolu la question.

Les « troupes de forteresse » disparaissent de l'ordre de bataille. Il est clair que nous ne renonçons pas à constituer des groupements spéciaux pour défendre nos forts du Gothard et de Saint-Maurice, mais ceci est affaire du commandement de l'armée, et il est inutile de publier d'avance quelle sera la composition de ces groupements. La *forteresse* disparaît donc comme « arme »... En fait ce n'en est pas une : elle comprend des hommes de l'infanterie, de l'artillerie, du génie, que rien ne distingue de leurs camarades du reste de l'armée. Sauf quelques spécialistes de l'artillerie, ces hommes peuvent et doivent être instruits par leurs armes respectives. C'est du reste le cas pour les mitrailleurs de forteresse qui font leurs écoles dans les divisions depuis plusieurs années.

Je crois avoir énuméré ci-dessus les grandes lignes du

projet : passons maintenant aux limites imposées au législateur.

C'est avant tout l'obligation de rester dans le cadre fourni par la loi de 1907. Cette loi a été soumise à la votation populaire le 3 novembre 1907 : s'attaquer à elle, pour la modifier, serait une entreprise pleine de périls et dont il serait difficile de prévoir l'issue : le Département militaire fédéral y a donc renoncé.

Mais si nous gardons cette législation de 1907 comme base pour notre organisation, il en résulte que nous ne pouvons modifier, ni les « obligations militaires, ni les classes d'âge, ni le temps d'instruction (durée des services) ». Ce sont pour nous autant de données fixes. Nous pouvons bien modifier l'organisation interne de nos corps de troupes, ou même leur groupement et leur nombre, mais nous ne pouvons rien changer à l'effectif total que la loi nous procure dans les différentes classes d'âge. C'est un point très important qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on étudie le projet du Département militaire fédéral. Mais ce n'est pas seulement la loi de 1907 qui, théoriquement, nous impose des limites ; c'est aussi un fait qui semble au premier abord très fâcheux et qui depuis plusieurs années préoccupe les chefs militaires : les effectifs de nos corps de troupes, surtout dans l'infanterie, ont considérablement baissé, disons même carrément qu'ils sont devenus insuffisants : nos bataillons pourraient à peine faire campagne dans leur état actuel : non seulement la troupe, mais les cadres aussi manquent.

Mais pour expliquer ce fait, il n'est pas besoin de rechercher si la natalité a diminué, ou si l'émigration nous enlève du monde : il suffit d'examiner ce qui s'est passé dans le sein même de notre armée.

Pendant le service actif, nous avons créé une quantité de troupes spéciales ; pour ce faire nous avons tout naturellement puisé dans les corps de troupes, particulièrement dans ceux de l'infanterie : on a passé par exemple de 27 compagnies de mitrailleurs régimentaires à 135, on a créé des batteries d'obusiers, de l'artillerie lourde, recruté des pionniers de toute espèce, en sorte que l'infanterie dispose dès mainte-

nant de 25.000 hommes de moins qu'auparavant. Et ce n'est pas fini : il va falloir lui faire de nouveaux emprunts : le service téléphonique régimentaire exigera dans les années qui vont venir 3000 hommes, les troupes d'aviation 6000, le service des automobiles 8000.

En outre, il nous manque une classe d'âge depuis 1919. Voici pourquoi : en 1918, la grippe avait interrompu l'instruction des recrues. Il aurait donc fallu en 1919 instruire deux classes : le souci d'économiser et aussi le manque de place dans les casernes nous amenèrent à n'instruire que la classe la plus ancienne.

Dès ce moment, consacré par un arrêté fédéral du 25 novembre 1919, cet état de choses subsista : l'homme est recruté au cours de l'année où il atteint 20 ans, et ses obligations militaires commencent à 21 ans, ce qui est contraire à la loi. L'armée est de ce fait privée en élite d'une de ses classes d'âge. Il est clair que le projet prévoit le retour à l'état normal, soit le recrutement à 19 ans et école de recrues à 20 ans.

Enfin, il sied de ne pas oublier que ces dernières années, toujours par économie, nous avons émis des prescriptions très sévères concernant l'aptitude au service, d'où l'élimination d'une foule de jeunes gens lors du recrutement : en 1912 et 1913, nous prenions le 70 % des hommes qui se présentaient ; en 1921, nous en prenions 55,9 % ; en 1922, nous en avons pris 59,1 %.

Une révision des prescriptions sur le recrutement s'impose donc, si nous voulons augmenter notre contingent.

Si j'insiste sur cette question des effectifs, c'est qu'elle domine tout le projet du Département militaire fédéral.

Elle peut se résumer comme suit : la loi de 1907 nous impose un effectif total pour l'armée ; une répartition de cet effectif autre que celle de l'organisation actuelle est devenue urgente par suite des circonstances et par suite des créations faites depuis 1918. A nous de trouver la meilleure solution : nous pouvons faire varier à notre gré et au mieux des intérêts de l'armée, le nombre des unités et leur composition, mais le produit des deux facteurs doit donner l'effectif total fourni par la loi.

Dès lors, la question si discutée du nombre des compagnies du bataillon est vite liquidée : si nous voulons maintenir le nombre actuel de nos bataillons, nous devons les constituer à trois et non à quatre compagnies, tout simplement parce que nous n'avons pas de soldats pour former une quatrième compagnie, ou bien alors nous devons supprimer des bataillons.

La question des frais vient enfin imposer des restrictions au législateur : mais remarquons que la composition même de l'armée ne joue pas un grand rôle dans le budget annuel. Peu importe le nombre des bataillons ou des batteries que nous formons à la mobilisation. Ce qui compte surtout c'est le contingent annuel que nous instruisons, et les achats de matériel.

L'augmentation des dépenses proviendra donc d'abord du fait que nous revenons à l'état légal, après nous en être écartés, c'est-à-dire que nous instruirons tout le contingent apte à être recruté au lieu d'en éliminer 20 % pour de soi-disant raisons sanitaires, et ensuite de l'achat du matériel de combat dont nous aurons décidé de doter nos corps de troupes ; nous avons vu plus haut comment nous pourrions limiter cette dernière dépense au strict nécessaire.

II. LES ARMES.

Examinons maintenant l'application des principes énoncés ci-dessus, dans les différentes armes.

Infanterie. Il faudra bien se résoudre à doter notre infanterie d'un nouveau moyen de combat : le fusil-mitrailleur, c'est une nécessité absolue qui découle des considérations suivantes : la guerre a prouvé que tout mouvement, même de tirailleurs très espacés, aboutit à une hécatombe de vies humaines s'il est exécuté sous un feu efficace de l'ennemi. Et cependant le mouvement est nécessaire, seul il amène la décision ; tant que le tirailleur n'a pas pénétré dans la position, celle-ci n'est pas conquise. Il faut donc trouver un moyen pour permettre le mouvement : nous y parviendrons en aveuglant l'ennemi qui veut faire usage de ses armes pour nous arrêter : cela s'appelle « neutraliser son feu. »

Il semble tout d'abord normal de demander cet appui à l'artillerie : sa puissance de feu la désigne pour jouer ce rôle d'échelon de feu. Mais l'artillerie se place très loin de l'infanterie, en général à plusieurs kilomètres en arrière des lignes de tirailleurs ; elle ne peut donc être au courant des besoins de l'infanterie que si elle est reliée avec elle par un système de transmission toujours long à établir et très délicat (téléphone, signaux optiques, etc.). En outre, les bouches à feu sont trop peu nombreuses pour pouvoir satisfaire à toutes les demandes de feu de l'infanterie. L'artillerie préparera donc l'attaque avec efficacité, mais une fois celle-ci lancée, elle aura de la peine à l'accompagner constamment de son feu. Son intervention sera toujours tardive, lorsqu'il se présentera une situation inopinée et ce retard se traduira par des pertes dans l'infanterie.

La mitrailleuse lourde est déjà *plus près* de notre tirailleur, plus apte à l'appuyer en toutes circonstances, cependant elle est trop vulnérable encore pour pouvoir le suivre partout, notamment pour pouvoir changer de position sous le feu. Malgré sa présence derrière nos tirailleurs, ceux-ci seront donc souvent privés de l'appui par le feu qui leur est indispensable.

Depuis plusieurs années, nous apprenons donc à notre infanterie à se procurer elle-même cet appui instantané et constant : toute fraction de troupe — même s'il ne s'agit que de deux à trois hommes — qui doit avancer, désigne un échelon de feu pour appuyer le mouvement. Mais c'est là un pis aller : de petits échelons sont inefficaces, et la conduite du feu d'un grand échelon est devenue presque impossible pour son chef, étant donné l'étendue du front d'une ligne de tirailleurs actuelle.

L'introduction d'une arme à grand rendement, assez puissante pour faire le travail de cinquante fusils, assez légère et portative pour suivre notre tirailleur en toutes circonstances, s'imposait donc ; il y a beau temps du reste que toutes les armées européennes en sont munies.

Dans la défensive, qui souvent sera notre lot, cette arme rendra des services immenses, surtout dans un pays aussi accidenté que le nôtre. On ne saurait imaginer meilleure arme

pour barrer un défilé qui n'offre pas la place nécessaire pour déployer et placer une ligne de tirailleurs, ou pour intervenir brusquement sur un point menacé par l'attaque et arrêter net un assaut.

Le fusil-mitrailleur doit donc être la puissance de feu de la section d'infanterie : chaque compagnie d'infanterie en recevant huit à dix, soit deux par section.

Telle est, pour ce qui concerne le matériel, la principale modification que nous devons prévoir pour l'infanterie.

Remarquons que le projet d'organisation du Département militaire fédéral ne s'occupe pas de cette question. L'armement de l'infanterie y reste réservé : il suffit que la composition du bataillon permette l'introduction du fusil-mitrailleur, prévue pour plus tard. Signalons en outre que le matériel de transmission de l'infanterie est augmenté : il est désormais réuni par régiment et comprendra non seulement le téléphone, mais aussi les signaux optiques.

Comme nous l'avons vu, l'effectif disponible ne permet plus de donner quatre compagnies au bataillon. Nous conservons à peu près le même nombre de bataillons (110 au lieu de 107), mais nous n'avons plus que 341 compagnies au lieu de 428, et notre bataillon d'infanterie est désormais constitué par trois compagnies de fusiliers ou carabiniers et une compagnie de mitrailleuses lourdes.

Il est évident que l'introduction du fusil-mitrailleur compensera très heureusement et très largement cette diminution de l'effectif en fusils.

L'ordre de bataille de notre infanterie restera à peu près ce qu'il est actuellement : nous conservons six divisions à trois brigades de deux régiments, ceux-ci ayant trois bataillons. Chaque division a donc normalement 18 bataillons. Il faut cependant se résoudre à augmenter la 1^{re} division : c'est, d'entre les six, celle qui souffre le plus de la crise des effectifs. On a songé à étendre son territoire de recrutement : elle aurait reçu de la 2^e division le régiment fribourgeois ; la 2^e division aurait à son tour pris des troupes à la 4^e division (Aarau-Bâle), et celle-ci se serait agrandie aux dépens de Zurich ; la 5^e division, ayant elle surabondance de trou-

pes. Ce « décalage » dans la direction de l'est a soulevé de telles protestations qu'il a fallu y renoncer ; et la 1^{re} division reste dans ses limites actuelles. Pour l'étoffer un peu, on lui forme un nouveau bataillon que fournit Genève et qui prendra le n° 7. Elle aura ainsi dix-sept bataillons au lieu des seize actuels.

Les autres divisions ne subissent que des modifications sans importance, sauf la 5^e (Zurich-Schaffhouse-Tessin) qui aura un régiment de plus, soit vingt-et-un bataillons. Rappelons cependant que le projet prévoit l'attribution de brigades de montagne à la 2^e et à la 4^e division qui n'en ont pas jusqu'ici ; à la 4^e division c'est la brigade 10 (Lucerne et Unterwald) qui sera désignée. Le choix n'est pas encore fait pour la 2^e ; on peut hésiter entre les Fribourgeois et les Juraasiens.

Nous avons vu plus haut d'après quel principe nous devons utiliser la landwehr. Pour l'infanterie, il faut bien faire des corps de troupes spéciaux, les landwehriens souffriraient trop des marches imposées à l'élite.

Le procédé du projet est infiniment simple : chaque bataillon d'élite (désormais à 3 compagnies) fournit une compagnie de landwehr : cette proposition est normale, c'est celle dont l'effectif se réduit par suite des départs, décès, promotions, etc., en passant d'élite en landwehr.

Il en résulte que chaque régiment d'élite fournit un bataillon de landwehr ; et chaque brigade d'élite aura un régiment de landwehr de deux bataillons. Ce régiment est normalement attribué à la brigade dont il sort, il reste donc dans la famille, garde ses relations avec elle, le commandant de brigade pouvant faire passer des officiers de l'élite dans son régiment de landwehr et, en campagne, donner à ce régiment une tâche en rapport avec ses aptitudes physiques.

L'organisation des cyclistes d'infanterie mérite d'être relevée ; jusqu'à présent nos cyclistes (une compagnie par division) étaient des agents de transmission : ils étaient utilisés uniquement pour porter des ordres et des messages. La guerre a prouvé qu'ils pouvaient rendre de grands services comme combattants. En 1914, les cyclistes belges ont arrêté à plusieurs reprises des colonnes allemandes, les Allemands, de leur côté, ont employé des unités de cyclistes dans les pays baltes ;

les Français et les Italiens ont depuis fort longtemps des organisations analogues.

D'une mobilité comparable à celle de la cavalerie, les cyclistes ont sur elle un grand avantage : ils n'ont besoin ni de foin, ni d'avoine ; leur ravitaillement est donc très simplifié.

En outre, c'est une arme *bon marché*. La bicyclette peut être fabriquée à bas prix, dans notre pays, alors que le cheval est importé et coûte beaucoup plus cher. Donc autant de raisons pour développer nos formations de cyclistes.

Grâce à la suppression de la quatrième compagnie des bataillons, nous trouverons l'effectif nécessaire pour constituer peu à peu dix-huit compagnies de cyclistes destinées au combat.

Le projet d'en attribuer une à chaque division, où l'on pourra la joindre à la cavalerie divisionnaire ou aux mitrailleurs attelés, permet aussi d'en affecter un certain nombre aux brigades de cavalerie.

Ces cyclistes combattants seront armés du mousqueton et du fusil-mitrailleur. L'état-major parle même de leur attribuer des mitrailleuses, qu'on transporterait au moyen d'un side-car.

Nous garderons naturellement aussi nos compagnies de cyclistes de transmission : elles sont indispensables pour assurer le service dans les états-majors. C'est précisément une de ces troupes où le mélange de la landwehr avec l'élite est admissible : nous gagnerons donc un appoint sérieux en constituant ces compagnies d'hommes des deux classes. En outre, nous leur attribuerons une section de soixante motocyclistes pour les transmissions lointaines.

Le commandant de l'armée disposera, lui, d'une compagnie entière de 600 motocyclistes.

Mentionnons enfin que l'infanterie aura désormais son *parc* à elle : elle n'aura plus besoin d'avoir recours aux formations de l'artillerie pour se ravitailler en munitions.

Cavalerie. La silhouette d'un cavalier moderne, équipé en guerre, peut causer quelque surprise et quelque déception à ceux qui ont gardé le souvenir de l'élégance d'antan : plus de lance ni, souvent, de sabre, la carabine au dos, une baïon-

nette au côté ; une pelle ou une pioche, des grenades, parfois un sac de sable qui servira de couvert pendant le combat, tel est l'équipement actuel du cavalier. C'est que le temps de la charge, sabre au poing ou lance en mains, est passé ; la cavalerie combat maintenant à pied comme l'infanterie et d'après les mêmes procédés. Le cheval, c'est le moyen de transport, permettant de porter vivement la troupe à l'endroit voulu : arrivé là, le cavalier met pied-à-terre et pendant qu'on renvoie les chevaux à l'abri, il engage le combat par le feu.

Soit par son exploration, qui ne se fait plus sans combat, soit en combattant côte à côte avec le soldat d'infanterie, le cavalier est appelé à jouer encore un rôle important, même dans la bataille, puisqu'il peut atteindre rapidement le point décisif, ce que ne peut faire son camarade. Mais il faut l'équiper en conséquence. L'attribution du fusil-mitrailleur à l'escadron est indispensable et du reste prévue.

En outre, il faut organiser l'escadron de façon à ce qu'il puisse jeter encore au combat un nombre suffisant de mousquetons, après avoir laissé en arrière les hommes destinés à tenir les chevaux.

Actuellement, l'effectif est trop faible : diminué de sa « colonne de chevaux » l'escadron met en ligne soixante mousquetons.

Il ne saurait être question d'un recrutement plus fort de la cavalerie, pour toutes sortes de raisons, dont la meilleure est la nécessité d'économiser ; donc il faut se résoudre, pour augmenter l'effectif des escadrons, à en diminuer le nombre.

L'organisation actuelle forme 24 escadrons de dragons et 12 de guides ; la nouvelle organisation ne comprendra plus que 30 escadrons de dragons au total. Les guides seront supprimés. Depuis bien des années leur instruction est la même que celle des dragons : toute notre cavalerie peut être employée indifféremment comme cavalerie divisionnaire ou comme cavalerie d'armée.

En temps de paix, et pour l'instruction, nous aurons :

Trois brigades de cavalerie (au lieu de quatre) et chacune de ces brigades aura deux régiments de dragons (à trois escadrons de dragons et un de mitrailleurs) et deux groupes de dragons (à deux escadrons de dragons).

Lors de l'entrée en campagne, la brigade détachera son groupe de dragons qui fournira les escadrons divisionnaires à deux divisions.

Finalement, la brigade restera constituée par ses deux régiments de dragons (huit escadrons) et recevra une ou deux compagnies de cyclistes combattants, comme nous l'avons vu plus haut.

Artillerie. Les questions qui concernent l'artillerie sont si nombreuses et si touffues, qu'il faut d'abord se demander quelles sont celles qui présentent un intérêt pour nous, et se borner ensuite à en faire une étude sommaire.

Je crois pouvoir les énumérer ainsi :

D'abord le nombre et le calibre des pièces, ensuite les moyens techniques destinés à faciliter la conduite du feu.

Enfin l'emploi de la traction mécanique.

Il est à peine besoin de rappeler ce que fut le rôle de l'artillerie dans la dernière guerre : dans certaines offensives on lui a tout demandé : détruire d'abord les organisations ennemies, tranchées, réseaux de fil de fer, postes de commandement, pour préparer l'attaque, puis accompagner celle-ci par un barrage roulant, véritable rideau de feu et de fumée produit par un éclatement constant de projectiles devant l'infanterie et se déplaçant avec celle-ci, de telle sorte que, protégé et invisible, le fantassin avançait « la pipe à la bouche » et la canne à la main, encager le défenseur dans un certain secteur... et bien d'autres tâches encore.

En face de pareilles exigences, l'artillerie a dû mettre en ligne un nombre énorme de pièces de tous calibres, et les divisions qui exécutaient cette attaque semblaient avoir une dotation en artillerie formidable et décourageante pour une petite armée à moyens limités comme la nôtre.

Mais remarquons qu'il s'agissait précisément de la guerre de tranchée, nécessitant un outillage spécial, étant donné les difficultés que présente une attaque contre une position fortifiée pendant des mois ou des années. En outre, on n'attaquait pas partout et les secteurs « tranquilles » avaient envoyé leur artillerie à ceux qui attaquaient, comme cela se doit. En réalité, les divisions d'après-guerre ont une artillerie

un peu supérieure mais comparable à celle de nos divisions actuelles.

Il en est de même pour les calibres : étant donné la multiplicité et la diversité des tâches que la guerre de tranchée imposait à l'artillerie, il fallait aussi des bouches à feu très diverses ; pour détruire un nid de mitrailleuses qui surgit à mille mètres devant vous, il faut un petit canon de trente-sept millimètres, à trajectoire tendue, et pour effrayer les Parisiens et encourager les défaitistes dans la capitale, il faut une grosse Bertha ayant une portée de cent-vingt kilomètres (on prétend même que cela n'a pas suffi).

Nous l'avons établi au début de notre exposé : nous ne devons pas songer à doter notre armée d'un matériel destiné aux opérations de la guerre de tranchée. Nos finances du reste s'en trouveraient bien mal : un obusier moyen coûte 200.000 francs, et pour peu que nous le dotions convenablement en munitions, il nous coûtera certainement 500.000 fra.

Pour la guerre de mouvement, nos divisions devront donc se contenter de la dotation actuelle en bouches à feu ; le projet du Département militaire fédéral conserve en effet à la brigade d'artillerie attribuée à la division ses douze batteries de 7,5 et ses deux batteries d'obusiers de douze centimètres. C'est un total de quatorze batteries, dotation bien modeste puisque cela ne permet même pas d'appuyer chacun des 18 bataillons de la division avec une batterie de quatre canons, raison de plus pour donner à nos bataillons une force de feu leur permettant de se tirer d'affaire tout seuls, en les dotant du fusil-mitrailleur.

Notons en passant que notre canon de 7,5 de campagne vient de subir une transformation qui augmente sa portée et facilite son emploi en montagne.

De nouvelles batteries de montagne seront du reste créées en même temps que les nouvelles brigades de montagne.

Mais, même dans la guerre de mouvement, nos divisions peuvent se heurter à des organisations défensives, passagères, il est vrai, mais cependant assez fortes pour défier notre canon de campagne. Dans la défensive, elles auront besoin de pièces à plus grande portée ; à ce moment, il faut que le commande-

ment de l'armée puisse leur attribuer un matériel plus puissant. Il le trouve dans son artillerie lourde.

Ce n'est pas du *neuf* : ce sont simplement des pièces que nous possédions déjà, comprises dans l'ancienne artillerie à pied, ou dans l'artillerie de forteresse et que le projet du Département militaire réunit en régiments d'artillerie lourde ; en tout huit batteries d'obusiers de quinze centimètres, dont le projectile est ce que nous possédons de plus puissant pour effectuer des *destructions* et vingt-cinq batteries de canons de douze centimètres, qui représentent nos pièces à grande portée, et que nous avons *automobilisées* ; c'est-à-dire que nous les transportons au moyen de camions automobiles et de tracteurs.

Notre dotation en bouches à feu restera donc sensiblement égale à ce qu'elle est avec l'organisation actuelle.

Depuis l'introduction des méthodes de tir indirect, la conduite du feu dans la batterie est devenue de plus en plus scientifique : elle se base de moins en moins sur l'observation directe, et de plus en plus sur des calculs établis avant le tir. Ces méthodes ont été perfectionnées à un tel point pendant la guerre, qu'une artillerie outillée d'une façon moderne peut maintenant déterminer l'emplacement exact d'une batterie ennemie sans la voir, grâce à ce que l'on appelle le *repérage* par le son, ou par le repérage par les lueurs ; établir ensuite les éléments de tir par calcul en tenant compte de certaines données météorologiques, et répondre ainsi à son feu.

Tout ce travail exige naturellement des appareils spéciaux et un personnel très instruit et bien dressé ; et le tout doit être réuni pour pouvoir fonctionner.

Le projet attribue donc une « Compagnie de renseignements d'artillerie » à chaque brigade d'artillerie.

Dans le même ordre d'idées nous enlevons au génie et à l'artillerie les compagnies d'aérostiers : le ballon captif constitue en effet un observatoire permettant à l'artillerie la recherche des objectifs et le réglage du tir.

De même nous attribuerons à cette arme les compagnies de *projecteurs*, qui lui permettent de tirer de nuit, que nous enlevons également au génie.

Pendant la guerre, surtout dans la dernière période, l'ar-

tillerie a utilisé la traction mécanique pour se déplacer. Les mouvements sur route sont ainsi accélérés, en outre toute la question si complexe du train hippomobile, remplacement de chevaux, ravitaillement en fourrages, etc., disparaît. Deux procédés ont été employés : tantôt on a simplement traîné pièces et caissons au moyen de camions automobiles, tantôt on les a chargés sur ces camions et portés (artillerie portée). Le deuxième procédé permet une vitesse plus considérable que le premier qui, en général, ménage moins le matériel. Le camion ne suffit naturellement pas pour mettre la batterie en position : il ne peut se mouvoir que sur route. Lorsqu'on quitte celle-ci pour aller prendre position, il faut disposer d'un tracteur à chenilles qui viendra prendre les pièces les unes après les autres pour les mener à leur emplacement dans le terrain.

Cette tendance à remplacer dans l'artillerie la traction hippomobile par la traction automobile est très caractéristique en France.

Elle mérite d'attirer notre attention : on peut, en effet, se demander si nous arriverons à nous procurer, dans notre pays, tous les attelages prévus pour les corps de troupes ; on peut surtout douter que nous arriverons à remplacer ceux qui disparaîtront pendant les combats.

Le Département militaire, dans son projet a donc renoncé à la traction hippomobile pour toutes nos batteries de canons de douze centimètres ; comme nous l'avons vu plus haut. Ces batteries sont munies de camions automobiles et d'un tracteur.

Il forme, en outre, quatre régiments d'auto-artillerie qui comprennent, outre des batteries de canons de douze centimètres automobilisés, cinq à six batteries de canons de 7,5 portés sur camion et cinq-six batteries d'obusiers de 12 centimètres, également portés.

Génie. Dans la dernière guerre les inventions scientifiques, les procédés nouveaux ont été appliqués dans une mesure inconnue jusqu'ici. Il semble que l'arme du génie aurait dû prendre une extension considérable. Il n'en est rien cependant. C'est que chaque arme a exploité ces inventions pour son

compte, a créé son matériel et s'est mise à instruire les soldats chargés de l'utiliser. Nous voyons l'infanterie et l'artillerie organiser elles-mêmes leur réseau téléphonique et instruire leurs soldats du téléphone, les aérostiers et les projecteurs passer à l'artillerie, etc.

Cette décentralisation de l'instruction des techniciens n'est du reste pas toujours très heureuse, car ce n'est qu'avec peine que les différentes armes trouvent les instructeurs nécessaires pour ces spécialistes.

Le projet du Département militaire ne nous présente donc rien de nouveau, et l'organisation actuelle des sapeurs, des pontonniers, de compagnies du télégraphe n'est pas sensiblement modifiée.

Il faut signaler cependant l'augmentation de l'effectif des pionniers radiotélégraphistes qui formeront désormais trois compagnies à disposition du commandement de l'armée : on sait ce que ce sont les unités chargées d'établir les transmissions par télégraphie sans fil.

L'aviation s'est si bien développée et a pris une telle extension pendant la guerre, que la notion de la « maîtrise de l'air » a pris naissance. Celui qui la possédait disposait à son gré de l'espace aérien, pouvait observer, diriger ses tirs d'artillerie, photographier et bombarder son adversaire; celui qui l'avait perdue n'était plus qu'un pauvre aveugle recevant les coups et frappant au hasard.

L'aviation militaire était, en effet, à ses débuts en 1914 : chaque belligérant possédait quelques centaines d'appareils, prévus surtout pour l'exploration. Mais, au fur et à mesure qu'on vit les aviateurs à l'œuvre, on comprit mieux les services qu'on pouvait en attendre, et on se mit à fabriquer des appareils en masse : la France, l'Angleterre et l'Allemagne en construisirent chacune à peu près cinquante mille.

Les expériences faites permettent donc maintenant de fixer à l'arme les tâches qui lui incomberont dans une campagne, et d'organiser ses unités en conséquence.

Nous aurons d'abord l'aviation destinée à l'exploration : Elle sera chargée de procurer aux chefs les renseignements qui leur sont nécessaires pour opérer. Au début d'une campa-

gue, elles s'en iront au loin survoler le territoire ennemi et voir où se concentrent ses armées et ce qu'elles font : c'est l'*aviation d'exploration éloignée*, lancée par le chef de l'armée. Plus tard, lorsque nous serons nez à nez avec l'ennemi, d'autres escadrilles franchiront ses lignes d'avant-postes, qui nous masquent ses dispositions, et iront fixer celles-ci par la photographie : c'est l'*aviation d'exploration rapprochée*, dirigée par chaque division pour son compte.

Pendant le combat d'autres escadrilles encore seront rattachées à l'artillerie et lui indiqueront où portent ses coups : c'est l'*aviation d'observation d'artillerie*, dont les avions sont reliés aux batteries par la télégraphie sans fil.

Pendant ce temps l'*aviation de bombardement* ira opérer des destructions derrière le front et gêner ainsi les opérations de l'ennemi en lui supprimant une gare, ou un pont de chemin de fer.

Enfin, lorsque tous ces avions sont dans les airs, il faut qu'ils puissent accomplir leur besogne : observer, photographier, signaler et télégraphier. L'aviation ennemie cherchera naturellement à les descendre : il faut donc les protéger. C'est là la tâche d'une nouvelle catégorie d'avions : les *avions de chasse*, qui, prenant les airs en même temps qu'eux, interviendront en cas de danger et se battront pour eux. Les exploits des « as » de l'aviation de chasse nous donnent une idée de ce qu'est l'exécution de cette tâche.

Ces différentes catégories d'aviation sont équipées et armées en raison de leur tâche : à l'aviation de chasse, les appareils très rapides et mobiles, pouvant s'élever ou descendre très rapidement pour maîtriser l'adversaire, et un armement puissant ; à l'avion d'observation d'artillerie, qui ne s'éloigne pas beaucoup, un moteur moins puissant, le matériel technique pour la T.S.F., etc.

En principe tous les avions sont du reste armés d'une mitrailleuse.

L'aviation militaire suisse a été improvisée en 1914, en utilisant le produit de la collecte en faveur de l'aviation. Dès lors, elle s'est sans cesse développée sous la direction de chefs habiles et dévoués ; aujourd'hui notre centre d'aviation

de Dubendorf contient un nombre respectable d'appareils excellents, et les pilotes qu'on y instruit ont plus d'une fois prouvé ce dont ils étaient capables.

Voici, résumée, l'organisation à laquelle on est arrivé et que présentera le projet :

L'unité d'aviation sera la compagnie, le nom d'escadrille restant réservé pour désigner tout groupement qui prend les airs.

La compagnie comprendra de six à huit avions, les pilotes et observateurs ainsi que le personnel de mécaniciens, radio-télégraphistes nécessaires pour assurer le service, soit environ cent hommes.

Les compagnies seront réunies en cinq groupes, chaque groupe comprenant des compagnies identiques et équipées pour une des tâches exposées plus haut.

Toutefois nous devons tenir compte des conditions spéciales dans lesquelles devront souvent travailler nos pilotes, et constituer un groupe outillé pour travailler en montagne ; on sait en effet quels efforts le survol des montagnes impose aux appareils, par suite de la variation constante de la direction des courants et de la densité de l'air.

Nous aurons donc les catégories suivantes :

1^{er} groupe : Compagnies d'exploration rapprochée et d'observation d'artillerie comprenant : des avions légers, à moteur moyen ou faible, ne pouvant pas s'écarter longtemps d'une place d'atterrissage.

2^e groupe : Compagnies d'observation de montagne, comprenant des avions très solides et à moteur puissant, ayant un rayon d'action plus considérable que celles du premier groupe, puisque les places d'atterrissage font défaut en montagne (ces avions doivent donc emporter une plus grande quantité de matières consommables).

3^e et 4^e groupes : Compagnies d'exploration éloignée, comprenant des avions pouvant transporter un matériel considérable (photographique, radiotélégraphique, appareils respiratoires permettant de s'élever très haut, etc.) munis d'un armement supérieur et emportant deux observateurs.

5^e groupe : Les compagnies d'aviation de chasse.

Enfin, ajoutons que chaque groupe a une compagnie de photographes qui est chargée de développer rapidement les photographies prises par les observateurs.

Service de santé. Le projet apporte à notre organisation actuelle quelques modifications qui seront mieux comprises en suivant un blessé de la ligne de combat à l'hôpital.

Le blessé reçoit les premiers soins dans la ligne de combat même du personnel du service de santé attribué aux unités ; chaque bataillon a ses médecins et ses infirmiers qui suivent le combat, partageant les dangers de leurs camarades des armes combattantes, et vont au secours des blessés.

Notre homme sera transporté à l'abri dans un *nid de blessés*, derrière un arbre ou un rocher, on lui fera là un pansement provisoire.

Puis intervient la deuxième ligne : c'est la compagnie sanitaire du régiment, unité constituée, pouvant d'une part aller chercher les blessés avec sa section de brancardiers, d'autre part installer une « place de pansement ». Le blessé sera donc amené à cette dernière, dès que les circonstances du combat permettront à la section de brancardiers d'explorer le champ de bataille. Mais cette compagnie sanitaire doit pouvoir suivre le régiment ; sa place de pansement doit donc être relevée ou remplacée. Ici, intervient la troisième ligne : et c'est là que nous trouvons une modification.

Jusqu'ici le *lazaret* de campagne formant cette troisième ligne était une formation mixte : il comprenait d'une part des éléments mobiles, les colonnes sanitaires, munies de chars pour transporter les blessés et les malades, d'autre part un élément stable, les ambulances destinées à établir des hôpitaux de campagne.

Ces lazarets n'étaient, du reste, pas attribués organiquement aux divisions, en sorte que celles-ci devaient les demander au moment voulu. Désormais ils sont incorporés dans les divisions ; en outre, on renonce à ce mélange d'unités mobiles et d'unités fixes, les expériences en ayant montré les inconvénients. La division disposera pour sa troisième ligne d'un groupe de transports sanitaires qui transportera notre blessé, et d'un lazaret de campagne qui installera avec une de ses

ambulances un « hôpital de campagne » pour le recueillir et le soigner.

Enfin, si sa guérison exige un certain temps, un *train sanitaire* l'évacuera par chemin de fer sur l'intérieur du pays dans un hôpital d'armée.

Cette dernière formation n'a pas subi de modification importante.

Dans *les troupes de subsistances*, nous devons seulement relever une augmentation de l'effectif.

Le service des automobiles. Il est à peine besoin de rappeler les services que la traction mécanique a rendus aux armées belligérantes : sans elle, le ravitaillement en munitions des troupes de la défense de Verdun n'aurait pu se faire, sans elle l'intervention des troupes de l'armée Galliéni aurait été impossible.

Le camion automobile peut être employé pour tout transport : il amène d'un seul coup 3000 kilogs de ravitaillement (vivres ou munitions, ou 40 fantassins prêts à faire le coup de feu, ou une bouche à feu qu'il porte ou traîne).

Pour notre pays, comme nous l'avons déjà remarqué, il devrait se substituer à la traction hippomobile partout où le terrain le permet, puisque nous avons peu de chevaux et que nous ne pourrions pas remplacer ceux que nous perdrons pendant une campagne.

Seule, la question du ravitaillement en essence peut nous inquiéter : c'est un article d'importation, et, en cas de fermeture des frontières, nous serons embarrassés si nous n'avons pas constitué un stock suffisant.

Il y a peu de temps on parlait de remplacer la benzine par l'alcool, des essais très concluants doivent avoir été faits. Espérons que l'entreprise pourra être menée à chef ; l'alcool, que nous pouvons fabriquer chez nous, remplaçant la benzine, c'est notre indépendance assurée !

En 1914, notre service des automobiles comprenait quelques volontaires, et l'organisation du service était absolument rudimentaire. Depuis lors, on a travaillé et amélioré, et nous arrivons maintenant à l'organisation suivante :

Le personnel est constitué non plus par des volontaires,

mais par une troupe recrutée au même titre que les autres armes, « la troupe du service des automobiles » qui a ses écoles de recrues et de cadres.

En ce qui concerne les véhicules, l'armée possède une certaine quantité de voitures et de camions, mais cela n'est pas suffisant pour fournir les formations prévues par le projet : la grande masse des camions est obtenue par voie de réquisition : l'article 212 de l'organisation militaire donne à la Confédération le droit de disposer, à la mobilisation, de tous les chevaux, mulets et moyens de transport du territoire, par conséquent aussi des véhicules à moteur.

Cette réquisition est préparée dans les moindres détails par les soins du service des automobiles et se fera comme celle des chevaux.

Avec notre personnel et nos véhicules nous formons : six groupes de camions automobiles ayant chacun de quatre à cinq colonnes.

Chacune des six divisions reçoit un groupe. Les colonnes du groupe ne sont pas identiques. Trois d'entre elles ont des camions lourds, et peuvent servir aux transports de toutes sortes ordonnés par la division. La quatrième colonne est mixte (camions lourds et légers) et est attribuée à la suite de la mobilisation au groupe des subsistances qui, on le sait, assure le ravitaillement en vivres de la division; enfin la cinquième colonne sera attribuée à l'artillerie lourde que l'armée attachera à la division.

Ce qui est intéressant est donc de voir la capacité de transport des trois premières colonnes, qui sont disponibles.

Elles comprennent ensemble 96 camions lourds ; si donc la division veut accélérer sa marche, ou porter rapidement du monde sur un point, elle peut transporter 3000 hommes en une fois. La vitesse d'un transport peut varier entre 7 et 10 kilomètres à l'heure.

Dans les manœuvres de septembre 1924, les deux premières divisions seront munies de colonnes de camions ; il sera intéressant de voir le parti qu'elles en tireront.

Dans les troupes du train, enfin, mentionnons les formations nouvelles dont nous avons parlé au début de cet exposé

et qui sont destinées à fournir des moyens de transport à nos régiments de plaine, lorsqu'ils sont employés en terrain montagneux.

On formera dans ce but et peu à peu des « colonnes de train de montagne » comprenant chacune 250 conducteurs et convoyeurs et 200 bêtes de somme.

Souhaitons que ce projet, qui cherche à tenir compte autant de la situation financière de notre pays, que des besoins de son armée, trouve un accueil favorable auprès de nos députés qui vont être appelés à l'examiner.

G. DE LORIOI,

Colonel-divisionnaire, chef d'arme de l'infanterie.

Pierre de Ronsard, Vendômois.

Pour le quatrième centenaire de sa naissance on a multiplié les études. Il n'est maintenant pas un détail de son œuvre, une circonstance de sa vie sur quoi l'on n'ait abondamment disserté. La « revanche » de Ronsard est justement que tout de lui nous intéresse, son action, sa pensée et son rêve. On le suit à la trace dans son bon pays. On visite en pèlerin ses demeures. On aime idéalement dans ses vers toutes les femmes qu'il chanta.

Et toutefois le grand poète n'est pas si réhabilité qu'on ne lui fasse encore injustice. Pour quelques délicats sans prévention qui se plaisent voluptueusement à ses livres, ils sont beaucoup à lui vouer moins d'amour que de superstitieuse estime, à le tenir pour un précurseur honorable,

Laborieux athlète et poudreux d'exercice,

à le saluer de loin avec un peu de crainte et beaucoup de considération, Ronsard mérite toutes les formes de l'hommage. Il en est une, cependant, pieuse et discrète, qui plus que tous discours sur ses desseins, son rôle, son influence, consolera ses mânes et les réjouira. C'est le geste de ses dévots (dont toujours croîtra le nombre) qui, feuilletant son œuvre « d'une main nocturne et journalle, » y trouvent presque à chaque page l'occasion d'un *actuel* plaisir.

Et notre vœu serait de donner aux indifférents, aux distraits, l'idée au moins de ce dont ils se privent, de communiquer à des frères en sensibilité, avec nos humbles raisons d'aimer le grand poète, quelque chose de notre ferveur. Parlons de Ronsard ici comme d'une de ces terres qui nous enchantent, dont on revient en disant : allez-y ! Adressons-lui pour

son jubilé prochain, à la place d'une grave étude, un chant de fête, *carmen sæculare*.

Nul écrivain n'aima, ne respecta son art plus que le Vendômois. Il eut pour la poésie, et jusqu'à l'extrême fin de son existence, un dévouement sans limite, un amour absolu :

« Sur toutes choses, dit-il au début de son *Abrégé de l'Art poétique françois*, tu auras les Muses en révérence, voire en singulière vénération, et ne les feras jamais servir à choses deshonnêtes, à risées ni à libelles injurieux ; mais les tiendras chères et sacrées, comme les filles de Jupiter, c'est-à-dire de Dieu, qui de sa sainte grâce a premièrement par elles fait connaître aux peuples ignorants les excellences de sa majesté. »^x

Ce rôle de ministre des Muses, de prêtre animé de Dieu, de *rates*, impose au poète le respect de soi-même, une conception fort grave de son caractère, une sublime ambition :

« Or, pour ce que les Muses ne veulent loger en une âme si elle n'est bonne, sainte et vertueuse, tu seras de bonne nature, non méchant, renfrogné ni chagrin ; mais animé d'un gentil esprit, ne laisseras rien entrer en ton entendement qui ne soit surhumain et divin. Tu auras en premier lieu les conceptions hautes, grandes, belles, et non traînantes à terre. Car le principal point est l'invention, laquelle vient tant de la bonne nature, que par la leçon des bons et anciens auteurs. Si tu entreprends quelque grand œuvre, tu te montreras religieux et craignant Dieu, le commençant ou par son nom, ou par quelque autre qui représentera quelque effet de sa majesté, à l'exemple des poètes grecs. »¹ 2

Avant Boileau, Ronsard pensa que

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Et quoi qu'on ait pu dire, il n'a point nié les vertus du travail, dont il donna tout au contraire un longanime exemple. Mais sa conception même de l'art l'inclinait à considérer l'artiste (non le poète seul) comme visité d'un dieu, sans la présence duquel il ne pouvait qu'errer ou vainement vagir. Pour la même raison, il ne sent point non plus que l'art évolue et progresse. Tout dépend de cette communication céleste, de cet esprit qui souffle où il entend :

« Les divines fureurs de Musique, de Poésie et de Peinture ne viennent pas par degrés en perfection comme les autres sciences, mais par boutées et comme éclairs de feu, qui deçà, qui delà apparaissent en divers pays, puis tout en un coup s'évanouissent. » (*Préface sur la Musique, au roi Charles IX.*)³

Par un effet de son origine, la poésie est d'une divine gratuité. Hors de son rôle héroïque et religieux, elle ne saurait en aucune circonstance servir. Elle n'est pas un métier, mais le plus noble des jeux. Les vers ne sont nés « sinon pour le plaisir » :

En riant je compose, en riant je veux lire,
Et voilà tout le fruit que je reçois d'écrire. 4

Plus que les poètes de son temps, livresques, trop souvent, embarrassés d'une érudition confuse, plus, à coup sûr, que ceux de l'âge suivant, Ronsard a reconnu l'unité de l'art, dont peinture, poésie et musique sont les modes divers. Pour ce qui est de la musique, il l'a fort aimée, et révérée hautement, ne considérant pas que les vers lyriques pussent valoir sans elle tout leur prix :

« Celui n'est digne de voir la douce lumière du soleil, qui ne fait honneur à la Musique, comme petite partie de celle qui si harmonieusement (comme dit Platon) agite tout ce grand univers... »

« La poésie sans les instruments, ni sans la grâce d'une seule ou plusieurs voix, n'est nullement agréable, non plus que les instruments sans être animés de la mélodie d'une plaisante voix. » 5

Il nomme plusieurs musiciens dans son enthousiaste *Préface*, et notamment « le plus que divin Orlande (Roland de Lassus), qui comme une mouche à miel a cueilli toutes les plus belles fleurs des anciens, et outre semble avoir seul dérobé l'harmonie des cieux, pour nous en réjouir en la terre ». 6

A chaque fois qu'on relit Ronsard on souhaiterait d'avoir l'autorité d'un Sainte-Beuve pour renouveler son geste expiatoire, et moins timidement qu'en 1828. Le génie du poète est si large, si divers, marqué de tant de traits puissants, de tant d'inventions gentilles ; son art est si frais, si humain et naturel,

contre certaines apparences, et tour à tour si calin, si dolent, si énergique et si sublime qu'à toute minute on en demeure émerveillé. Nous en voudrions maintenant montrer plusieurs aspects, plusieurs visages, en butinant dans quelques parties à nous les plus chères de ses livres, « avec une mûre et prudente election. »

Ronsard a le sentiment de la nature, on l'a répété bien souvent, non point avec assez d'insistance, comme aucun autre poète de France ni avant ni après lui. Ce don se manifeste en toute l'œuvre avec une force et une naïveté qui touchent, et jusqu'en des passages où cela est bien imprévu. Il parlera par exemple d'un magistrat dont l'intégrité

*Fleurissait au Palais, comme parmi le voile
De la nuit ténébreuse une flambante étoile.*

Que pourrait-on citer de mieux ici, pour établir sans longueur un sens attesté partout, que ces quelques vers de la *Réponse aux prédicants* :

Car si l'après-dinée est plaisante et sereine
Je m'en vais promener tantôt parmi la plaine,
Tantôt en un village, et tantôt en un bois,
Et tantôt en des lieux solitaires et cois.
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage ;
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage. •

Nous ne relisons pas ce passage sans en ressentir une émotion très vive. On n'a rien écrit, jamais, de plus évocateur. Cet amour de la nature est singulier, non par son ardeur et sa constance seules, mais par ce fait, encore, que chez Ronsard il préexiste à tout. Il a d'abord été toute la poésie pour lui ; c'est de ce premier émoi que le reste est sorti par la suite. Son instruction est postérieure à l'éveil de la muse, elle en fut le docte aliment. Ses études tardives au collège de Coqueret ne furent que pour fortifier, étendre, humaniser le poète qu'il s'était reconnu dans les forêts du pays natal.

Le paganisme de Ronsard est plus vivant qu'on ne l'imagine :

La nuit j'adorerais les rayons de la lune,
 Au matin le soleil, la lumière commune,
 L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeux,
 Les rayons du soleil sont ses yeux radieux
 Qui donnent vie à tous, nous conservent et gardent
 Et les faits des humains en ce monde regardent.
 Je dis ce grand soleil, qui nous fait les saisons
 Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons,
 Qui remplit l'univers de ses vertus connues,
 Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nues,
 L'esprit, l'âme du monde, ardent et flamboyant,
 En la course d'un jour tout le ciel tournoyant,
 Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme,
 Lequel tient dessous lui tout le monde pour terme,
 En repos, sans repos, oisif, et sans séjour
 Fils aîné de nature et le père du jour.
 J'adorerais Cérès qui les blés nous apporte
 Et Bacchus qui le cœur des hommes réconforte,
 Neptune, le séjour des vents et des vaisseaux,
 Les Faunes et les Pans, et les Nymphes des Eaux...

(Remontrance au peuple de France.)

Cette mythologie est pour tel lecteur une gêne, une parure morte dont il est empêché. Mais il l'aimera s'il conçoit à quel point elle est malgré tout naturelle et conforme au panthéisme épicurien de l'auteur. Son rêve antique est animé de lumière et de chaleur. Il nous plaît de le voir peupler de chèvre-pieds, de dryades, nos campagnes familières, de l'entendre dire

Deux Vénus, en avril, de même déité,
 Naquirent l'une en Cypré et l'autre en la Saintonge.

(Sonnets pour Hélène, I, 12.)

Et il nous plaît encore que Marc-Claude de Buttet, son ami, son disciple, ait divinisé la Savoie toute proche, ainsi que le maître avait fait Touraine et Vendômois. Ce maître ajuste assez commodément mythologie et catholicisme. Le domaine de sa foi, très simple, est réservé. Puis : les Muses, Apollon, Mercure, Pallas et autres telles déités ne nous représentent autre chose que les puissances de Dieu, auxquelles les premiers hommes avaient donné plusieurs noms pour les divers

effets de son incompréhensible Majesté. » (*Abrégé de l'Art poétique.*) Il y a toujours eu du quietisme dans la religion de Ronsard.

Le poète des *Sonnets pour Hélène*, dans la mesure où il échappe à l'emprise un peu formaliste de Pétrarque, est un incomparable chantre d'amour. La sensualité s'ennoblit dans ses vers d'une ombre de mélancolie :

Mais toujours le plaisir de douleur s'accompagne.

Il évoque

Un œil qui fait les dieux et les hommes contents,

une « belle, longue et délicate main », toutes les louables perfections d'une jeunesse épanouie. Mais l'émoi charnel ne s'exprime pas chez lui sans délicatesse, et la pensée de la mort est là pour relever pathétiquement le trouble de ses sens. Il faut aimer, certes, aimer en grand poète, pour avoir cette suave clairvoyance :

Tu t'entretenais seule au visage abaissé,
Pensive, tout à toi, n'aimant rien que toi-même,
Dédaignant un chacun d'un sourcil ramassé,
Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.
J'eus peur de ton silence et m'en allai tout blême,
Craignant que mon salut n'eût ton œil offensé.

(*Sonnets pour Hélène*, I, 16.)

« Tout ainsi que le but de l'Orateur est de persuader, ainsi celui du Poète d'imiter, inventer et représenter les choses qui sont, qui peuvent être. » Ronsard a justifié lui-même de la façon la plus éclatante cette exacte définition. Et non seulement il a senti la nature, mais il l'a « retraite » avec un art très habile, et sans cesse employée avec choix à l'expression de ses sentiments. Ce « pédant », qui judicieusement avait prôné le vocabulaire savoureux des « orfèvres, fondeurs, maréchaux, minérailliers », use avec une gauloise gaillardise de termes populaires et vifs. C'est ainsi qu'il se plaint d'un plagiaire « qui a rapetassé de mes vers son ouvrage ». Il voyait les hommes et les marquait, quelles que fussent leur figure et

leur fortune, d'un inoubliable trait. Nul n'a décrit comme lui, sinon parfois le roide Agrippa, son disciple, ou Régnier qui est de sa lignée, un « prêtre ocieux, les doigts encarboclés » ou le prédicant

... sabre en propos, barbe longue et le front
De rides labouré, l'œil farouche et profond,
Les cheveux mal peignés, le sourcil qui s'avale,
Le maintien renfrogné, le visage tout pâle.

(Remontrance au peuple de France.)

Cela vaut le portrait du paysan du Danube. La nature, la nature champêtre en particulier, l'intéresse comme elle fera La Fontaine, et l'on peut soutenir ce rapprochement de nombreuses citations. Voici le mendiant :

Comme un pauvre vieillard qui par la ville passe,
Appuyé d'un bâton, dans une poche amasse
Des vieux haillons qu'il trouve en cent mille morceaux,
L'un dessus un fumier, l'autre près des ruisseaux,
L'autre près d'un égout, et l'autre dans un antre
Où le peuple artisan va décharger son ventre ;
Après, en choisissant tous ces morceaux épars,
D'un gros fil les ravaude et coud de toutes parts
Puis en fait une robe, et pour neuve la porte ;
Ta secte, prêchant, est de semblable sorte.

(Réponse aux prédicants.)

Le paysan qui tremble pour sa récolte :

Comme un bon laboureur qui sur la fin d'été,
Quand déjà la vendange à verdeler commence,
De peur que l'escadron des frelons ne l'offense,
De tous côtés épie un chêne mi-mangé
Où le camp résonnant des frelons est logé ;
Puis en prenant de nuit un gros fagot de paille,
D'un feu noir et fumeux leur donne la bataille.
La flamme et la fumée entrant par les naseaux
De ces soudards ailés, irritent leurs cerveaux,
Qui frémissent ainsi que trompettes de guerre,
Et de colère en vain époinçonnent la terre

(Id.)

Le laboureur « qui de bœufs accouplés repétrit le sillon
pour y semer les blés » a fourni le poète de belles comparaisons.
Ailleurs, c'est le vanneur de blé, mi-nu, qui

.....ayant bien secoux
Le blé de-çà de-là, de sur les deux genoux,
Le tourne et le revire, et d'une plume épaisse
Sépare les bourriers du sein de la déesse ;
Puis du dos et des bras efforcés par ahan
Fait sauter le froment bien haut de sur le van...

(Réponse aux prédicants.)

Ailleurs, les bateleurs

Lesquels enfarinés au milieu d'une place
Vont jouant finement leurs tours de passe-passe ;
Et afin qu'on ne voie en plein jour leurs abus
Soufflent dedans les yeux leur poudre d'oribus.

(Continuation du Discours des misères de ce temps.)

Il y a chez Ronsard un peintre de fleurs, un paysagiste,
un animalier du talent le plus original :

Puis, du livre ennuyé, je regardais les fleurs,
Feuilles, tiges, rameaux, espèces et couleurs,
Et l'entrecoupement de leurs formes diverses,
Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses.

(Elégies.)

Un limaçon d'avril qui traîne en mainte sorte
Par un trac limoneux le beau palais qu'il porte,
Et dessus l'herbe tendre errant de çà de là
Dresse parmi les fleurs les deux cornes qu'il a,
Un guerrier de jardin qui se paît de rosée
Dont sa ronde maison est partout arrosée.

(Réponse aux prédicants.)

C'est l'art du bonhomme déjà ; mais voici l'abeille :

As-tu point vu voler en la prime saison
L'avette qui de fleurs enrichit sa maison ?
Tantôt le beau Narcisse et tantôt elle embrasse
Le vermeil Hyacinthe, et sans suivre une trace
Erre de pré en pré, de jardin en jardin,
Portant un doux fardeau de mélisse et de thym.

(Réponse aux prédicants.)

Et les chenilles

Qui tombent de la feuille et rampent à grand'peine
D'un dos *entre-cassé* au milieu de la plaine.

Parfois c'est toute une scène qui sous nos yeux se compose.
On y peut suivre le pasteur qui voit

..... les armées
De ses mouches à miel fièrement animées,
Pour soutenir leurs chefs, au combat se ruer,
Se percer, se piquer, se navrer, se tuer
Et parmi les assauts, forçant pêle-mêle
Tomber mortes du ciel aussi menu que grêle,
Portant un gentil cœur dans un si petit corps.
Il verse parmi l'air un peu de poudre, et lors
Retenant des deux camps la fureur, à son aise
Pour un peu de sablon leurs querelles apaise.

(Discours des misères de ce temps.)

Ailleurs, c'est toute une saison qu'il évoque en peu de lignes :

..... quand l'herbe fanissante
Sont du soleil d'été la chaleur plus puissante.

Il fait s'enfuir au vent « le long troupeau des nues », pa-
raphrasé magistralement le *suave mari magno*, montrant

le marchand qui du bord du rivage
Regarde seulement la tempête et les vents
Et les grands flots bossus, écumants et mouvants ;
Non pas qu'il soit joyeux de voir la vague perse
Parter ses compagnons noyés à la renverse
Ou de voir le butin, ou les frères morceaux
Du bateau tournoyer sur l'échine des eaux ;
Mais dedans son courage une joie il sent naître,
Voyant du bord prochain le danger sans y être.

(Réponse aux prédicants.)

Parfois, avec une intimité délicate il peint un intérieur :

..... une diaphane fille
Qui dévide, qui coud, qui ménage et qui file,
Avecque ses deux sœurs, pour tromper ses ennuis
L'hiver devant le feu, l'été devant son huis,

(Amours de Marie.)

ou bien Hélène veille, « au soir, à la chandelle ».

Mais voici l'abbaye de Cléry-sur-Loire, que la guerre civile incendia. Comme Louis XI souffrirait de voir

Sa dévote maison détruite et saccagée,
 Ayant souffert l'effort d'une main enragée,
 Sans lampes, sans autels, comme un lieu désolé,
 Désert, inhabité, que la foudre a brûlé ;
 Ou comme on voit un camp sur le bord des frontières,
 Une grange où logeaient les enseignes guerrières,
 Sans clef, sans gond, sans porte, et sans falte couvert,
 Les pignons embrasés et tout le mur ouvert
 Et la place où Cérès gardait sa gerbe en presse
 Etre pleine de fiente et de litière épaisse.

(Réponse aux prédicants.)

Quelle netteté, quels traits, quel réalisme ! Le grand peintre de guerre apparaît là. Que de pages encore il faudrait citer pour en faire concevoir l'énergique et majestueux génie. Dans sa généreuse passion de partisan il décrira le Dieu des huguenots,

Un Christ empistolé, tout noirci de fumée,
 Portant un morion en tête, et dans la main
 Un large coutelas, rouge de sang humain,

(Continuation du Discours.)

ou déchiré peindra l'épuisement du pays, sa désolation sans borne :

Or quand Paris avait sa muraille assiégée....

(Réponse aux prédicants.)

Et s'il recourt à l'allégorie, imaginant de voir l'« idole de la France », il y a dans le tableau quelque chose de robuste et de ferme qui le rehausse incomparablement. L'histoire de son temps a-t-elle jamais inspiré mieux aucun poète ? Ronsard triomphe dans le genre épique (c'est aux *Discours* que nous pensons, non à la *Franciade*) par des dons de couleur, de vigueur, d'émotion qu'il est rare de voir unis. Il les couronne tous par l'éloquence. Et ce n'est pas l'éloquence un peu froidement emphatique de Malherbe, mais un ample et

pressé mouvement, un rythme brûlant et dru, un feu jailli des profondeurs de son génie, qui se soutient, se nourrit de soi, se propage inlassablement. Voyez la *Remontrance au peuple de France*, singulièrement en sa dernière partie, depuis l'appel au prince de Condé

Ha ! prince, c'est assez, c'est assez guerroyé,

où il pleure sur les maux du pays,

L'extrême cruauté des meurtres et des flammes,
La mort des jouvenceaux, la complainte des femmes
Et le cri des vieillards qui tiennent embrassés
De leurs tremblantes mains leurs enfants trépassés.

jusqu'à cet appel aux armes, si martial :

Mais ayez forte pique et bien tranchante épée,
Bon cœur et bonne main, bonne armure trempée,
La bonne targe au bras, aux corps bons corselets
Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets,
Bon morion en tête, et surtout une face
Qui du premier regard votre ennemi déface,

puis encore jusqu'à la fin, dont quelques pages d'Agrippa se peuvent égaler la grandeur et l'impétuosité. La place nous manque pour reproduire ici, car il les faudrait citer toutes, l'admonestation aux prélats et la profession de foi catholique, mainte partie encore des *Discours*. On se dit en les lisant que Ronsard n'est point indigne de Pierre Corneille, qu'il faut attendre *Cinna*, *Polixène* pour retrouver dans le discours en vers une si magistrale fermeté.

Avant la *Remontrance* ou la *Réponse* à je ne sais quels ministres et prédicateurs de Genève, la muse française ne connaissait pas cette « brusque vertu », cette « fureur » qui

.....sans ordre se suivant
Eparpille ses vers comme feuilles au vent.

Théodore Agrippa d'Aubigné, bien moins soutenu que le maître, égal toutefois par l'invention, a montré dans les *Tragiques* cette même sublime violence, et ce dialogue guer-

rier du huguenot et du catholique domine pour nous toute l'épopée du siècle de ses clamantes et mâles voix.

L'amitié qu'on se sent pour Ronsard a cela de vif qu'on ne peut le lire sans admirer le poète et sans concevoir de l'homme une très haute idée, heureux de rendre justice à un caractère noble entre tous. Il était comblé de tout ce qu'il faut de dons pour goûter pleinement la vie, pour en sentir les grâces et en concevoir poétiquement la grandeur. Surtout il avait l'âme belle et telle qu'il la fallait au gentilhomme le plus accompli. Pierre de Ronsard était, dans la force du terme, généreux. Sa sincérité, son horreur du mensonge allait — en ce temps de passions sans bride — jusqu'à « taxer » durement toute laideur, toute faiblesse dans son propre parti. Avec angoisse il se demande ce que saint Paul dirait de « l'église à Jésus-Christ ». Et l'on connaît son goût pour ces « muguets », ces « enfants de quinze ans », ces jeunes prélats, sans souci

De leur pauvre troupeau dont ils prennent la laine
Et quelquefois le cuir, qui tous vivent sans peine,
Sans prêcher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
Parfumés, découpés, courtisans, amoureux,
Veneurs ou fauconniers, et avec la paillarde
Perdent le bien de Dieu dont ils n'ont que la garde.

(Élégie à Guillaume des Autels sur le Tumulte d'Amboise.)

Certes, son choix n'est pas douteux et il se sent pour la « religion » un éloignement extrême ; il est triste, visiblement

Quand un gentil esprit, pipé, huguenotise.

Mais il est prompt à concéder que tout de l'autre côté n'est pas de pur métal. Il dit à Condé :

Ha ! prince, je sais bien
Que la plus grande part des prêtres ne vaut rien.

(Remontrance au peuple de France.)

L'honnêteté du poète allait encore à ne point fermer les yeux sur le mérite personnel de l'adversaire, à n'oublier pas les bienfaits qu'il en avait reçus. Avec quelle délicatesse mélan-

colique il s'exprima sur Odet de Coligny, ci-devant cardinal de Châtillon :

Ha ! que Je sois marri que cil qui fut mon maître,
 Dépêtré du filet ne se peut reconnaître !
 Je n'aime son erreur, mais hair Je ne puis
 Un si digne prélat dont serviteur Je suis,
 Qui benin m'a servi (quand fortune prospère
 Le tenait près des Rois) de seigneur et de père.
 Dieu préserve son chef de malheur et d'ennui,
 Et le bonheur du ciel puisse tomber sur lui !

(Continuation du Discours.)

Il n'est pas jusqu'à Bèze, même, qui ne soit dans l'ardeur de l'attaque l'objet de quelques égards, qu'il n'estime tout au moins pour son zavoir et ne tente de toucher, dirait-on, par le taldeau de la France ravagée :

De Bèze, ce n'est pas une terre gothique
 Ni une région tartare ni scythique ;
 C'est celle où tu naquis, qui douce te reçut
 Alors qu'à Vezelay ta mère te conçut ;
 Celle qui t'a nourri et qui t'a fait apprendre
 La science et les arts dès ta jeunesse tendre
 Pour lui faire service et pour bien en user
 Et non, comme tu fais, afin d'en abuser.
 Si tu es envers elle enfant de bon courage,
 Ores que tu le peux, rends-lui son nourissage,
 Retire tes soudards et au lac genevois
 (Comme chose exécrationnelle) enfonce leurs harnois.

(Id.)

La clairvoyante rectitude de Ronsard l'empêchait de jamais nier par haine chez l'adversaire ce qu'il y reconnaissait être de vertu. L'amour-propre d'auteur, chez lui, n'était pas exacerbé. La jalousie avait sur son âme peu de prise. Sans doute il a souffert vers la fin de son âge du grand tapage que l'on fit contre lui pour Du Bartas. Il n'était que trop naturel. Mais on trouvera dans l'*Abrégé de l'Art poétique* un passage où les devoirs de l'écrivain sont bien noblement déduits :

« Tu converseras doucement et honnêtement avec les poètes de ton temps ; tu honoreras les plus vieux comme tes pères,

tes pareils comme tes frères, les moindres comme tes enfants, et leur communiqueras tes écrits ; car tu ne dois rien mettre en lumière qui n'ait premièrement été vu et revu de tes amis.

Tel fut, pour le plus grand honneur de la France, Pierre de Ronsard, Vendômois. Il l'aima,

Heureux celui qui meurt pour sauver sa patrie,

l'enrichit, l'humanisa de ses écrits, créa la tradition véritable de sa poésie. Poète de l'amour, poète de la passion civique, épris tendrement de la nature, il laisse pour l'instruction et le plaisir de la postérité une image de lui charmante et vénérable et des vers que quatre cents ans après sa naissance on lit avec un ravissement toujours nouveau.

H. DE ZIÉGLER.

Pays de sable et de lumière.

LEVER DU JOUR A TOMBOUCTOU.

Un administrateur et sa femme étaient un jour en tournée dans les sables du Sahel. C'était le matin et le soleil venait à peine de paraître. La plaine sans fin s'étendait autour d'eux, claire et scintillante, teintée çà et là de bleu très pâle à l'ombre des épineux. A l'horizon, parfaitement circulaire, le ciel et la terre se joignaient dans un brouillard léger et de quel côté qu'on se tournât, rien n'arrêtait la vue, rien de vivant ne se montrait.

Un chef maure guidait la troupe, reconnaissant sa route à des signes invisibles pour tout autre qu'un enfant du désert. Les chevaux marchaient à la file, sans bruit dans le sable mou. Le guide vint se mettre aux côtés de la jeune femme et, d'un grand geste, lui montra l'étendue :

— Vois mon pays, madame. C'est le plus beau du monde. Tu regardes partout, devant toi, derrière, à côté.... Il n'y a rien... rien. Et c'est plus beau que tout.

En ce temps-là, nous vivions au bord du Sénégal, entourés de verdure avec de belles montagnes lointaines. La jeune femme et moi, nous avions ri de ce qu'elle me racontait là, ri de ce lyrisme chez un Maure qui n'était qu'un brigand, assassin et détrousseur de caravanes. Et voilà que, transportée à Tombouctou, dans l'infini des sables, je me prends à penser, comme le brigand maure, que rien, peut-être au monde, n'égale cette beauté de l'immensité claire où il n'y a rien, rien que la lumière toujours changeante et diverse.

Sur la terrasse haute où nous passons la nuit avec le ciel étoilé comme plafond, c'est chaque matin une joie nouvelle que de voir poindre le jour.

Dans l'engourdissement délicieux d'un demi-sommeil

nous avons vu, une à une, s'éteindre les étoiles au fond du ciel clair. L'horizon s'est élargi, cercle immense au centre duquel la cité aux maisons grises n'est qu'un point sombre dans l'infini des sables.

Un peu de rose apparaît là-bas et colore la terre pâle. Le soleil est encore embrumé de poussière, son disque énorme mordu par l'horizon. Très vite, il monte et ses rayons font renaître la vie. Aux arêtes des terrasses et sur les tours des deux mosquées, la lumière splendide a rayonné tandis que le désert semble s'éveiller, rose sous le ciel nacré. Les maisons grises, du côté du Levant sont nacrées aussi, irisées comme la gorge des pigeons. Et tout ce qui est resté dans l'ombre paraît plus triste et plus laid de ce contraste.

C'est le seul instant du jour où des êtres vivants se montrent sur les terrasses. Ici, derrière une toile tendue qu'agite le vent, on devine les mouvements d'une femme qui lestement drapait son pagne autour de ses reins nus. Elle a passé la nuit là-haut, étendue sur sa natte et se hâte pour aller à son ménage. Ailleurs, de blancs fantômes se dressent et se prosternent tour à tour : les pieux marabouts font la prière du matin. Au delà de la place Baghindé, sur la terrasse de l'Oussourou et sur celle d'une maison de commerce, deux formes sveltes fuient devant le soleil déjà dangereux. Bien peu nombreuses sont les femmes blanches dans la cité des sables.

Il faut quitter l'immensité claire où l'esprit plane dans la paix, bien au-dessus de la vie. Dans la maison, les grandes pièces ont conservé la chaleur de la veille. On étouffe et il n'est pas six heures. C'est la journée pénible qui commence.

Par les portes grandes ouvertes où un peu d'air frais passe encore, on voit aller et venir sur la place rose les passants matineux. Elle porte en réalité le nom de Joffre, cette grande place de Tombouctou, mais le maréchal me pardonnera de la rebaptiser pour moi seule. La place rose est le seul endroit qui ait de la couleur entre les murs gris et le sable, le seul coin de gaieté dans la cité mélancolique.

Les constructions qui l'entourent, faites d'argile comme les autres, ont été badigeonnées à la terre de Bourem qui a toutes les nuances, du rose clair au rouge très foncé. La tour de

style arabe qui surmonte le tribunal est d'un rose tendre qui s'harmonise avec son architecture un peu fantaisiste. Rose aussi le commissariat de police dont la tour à trois étages, toujours plus étroite, semble une pièce montée dans la vitrine d'un pâtisier. Même le fort Bonnier dont les créneaux dominent l'entrée de la ville à mêlé de la terre rose au revêtement gris de ses murailles. Sur tout cela joue la grande lumière du matin et, dans son ensemble, la place rose avec son petit jardin rond, aux maigres végétations, est un bijou.

Un détachement de tirailleurs noirs passe, allant d'un fort à l'autre. Le sous-officier scande par instants la marche qui s'alanguit : Une... deux... une... deux.... Quelques plantons, l'air affairé, portent des plis d'aspect très officiel et n'hésitent pas à s'arrêter pour un quart d'heure de bavardage avec un camarade. Des officiers à cheval s'en vont vers Kabara faire un temps de galop parmi les épineux, et les patients bourricots sont déjà à la peine, portant de lourdes charges. Puis c'est un Maure chevelu perché sur un petit bœuf qui trotte et qui se détourne pour laisser passer la corvée d'eau. Le liquide rare et précieux est transporté dans des peaux de bœuf qui ont gardé les formes de la bête. Les pattes sont raclées, le ventre gonflé par l'eau qui les emplit et on dirait que les prisonniers à la file ont sur la tête tout un troupeau de bêtes noyées dont les corps auraient séjourné très longtemps dans le fleuve.

Parfois des chameaux traversent la place, et, sur la haute selle, les Tonareg voilés portent la lance dressée, le bouclier de peau d'antilope au bras gauche. Le ridicule petit bâtiment du commissariat avec sa tour à trois étages, semble être plus qu'un jouet d'enfant posé là sur le sable, quand passent à côté les grandes bêtes au long cou.

Presque sous les pieds des passants, des enfants nus jouent dans le sable. Quand par hasard il a plu, leur peau doit être d'une belle teinte foncée et luisante, comme le bronze, mais la plupart du temps, ils sont gris, presque blancs de poussière. L'eau est rare et les mamans noires n'ont garde de la gaspiller en débarbouillant leur progéniture.

Dans l'ombre légère et bleue des épineux, deux femmes

maures s'arrêtent un instant. Elles sont étroitement enveloppées d'une étoffe bleu foncé qui cache les cheveux, le menton et ne laisse paraître que les grands yeux sombres. On croirait voir des religieuses de quelque ordre inconnu. Autant ces femmes du désert sont fines, distinguées d'allure, autant sont lourdes et communes les négresses qui passent, nues jusqu'à la ceinture. Trois grosses boules de cheveux au sommet du crâne rasé, la courte pipe aux dents, l'air « homasse » et rude avec leurs gros traits épatés et leur charpente massive, on se prend à douter, parfois, qu'elles appartiennent vraiment au sexe faible et gracieux. Pourtant, aux jours lointains où Tombouctou était un lieu de richesse et de plaisir ainsi que de science et de piété, la réputation de ses femmes noires, en tant que charmeuses, s'étendait fort loin en Afrique.

Ont-elles changé, les noires de Tombouctou, ou bien le goût des hommes n'est-il plus le même ?

ENTRE LES MAISONS GRISES.

Des ruelles étroites se creusent entre les maisons grises, les cubes de terre aux rares ouvertures. C'est un enchevêtrement de ruelles qui se croisent et s'entre-croisent, de passages qui ne conduisent nulle part. Il est impossible, dans Tombouctou, d'aller en droite ligne d'un point à un autre, avec ces détours continuels que font les petites rues, les passages entre deux murailles.

Le sol est fait de sable et de poussière mêlés, la terre des maisons qui depuis tant de siècles se sont effritées là, émiettées au vent du désert. Les pieds nus des passants y enfoncent et s'y brûlent, car ces couloirs sont des fournaies et conservent jusqu'au matin l'ardente chaleur de la veille. On va, sans jamais voir à vingt mètres devant soi, tournant et retournant sans cesse. On croit avoir déjà vu cet épineux qui végète à un angle de maison et on s'aperçoit qu'il y en a d'autres, plus loin, toujours pareils, à chaque retrait des murs gris.

Toutes pareilles aussi, les demeures mystérieuses, les cubes de terre grise. Portes aux massives ferrures, ouvertures

étroites où le regard tout de suite est arrêté par un mur intérieur. Fenêtres minuscules et haut perchées, aux volets de bois découpé que jamais on n'entr'ouvre. On ne peut rien voir, rien deviner de ces demeures et de leurs habitants. Et les ombres qui passent, rasant les murs, ont l'air de n'aller nulle part, d'errer sans but dans les ruelles.

A marcher toujours ainsi tournant à angle droit, il semble que jamais on ne verra la fin des maisons grises et des murs trop rapprochés. Puis, tout à coup, la ruelle débouche en pleine lumière, en plein éblouissement. La ville finit là, brusquement : un dernier mur gris contre lequel montent les vagues de sable.

Le centre de la cité, c'est la place Baghindé. Là se tient le marché où tout le jour il y a du mouvement et du bruit. Autour de la place, les ruelles rayonnent, s'en allant vers la plaine de sable, très vite atteinte. Le Tombouctou d'aujourd'hui a bien peu d'étendue, comparé à ce qu'il était jadis. Aux alentours, à demi enfouis dans le sable, on retrouve parfois quelques traces de la ville ancienne, restes de murs, tas informes de terre que chaque jour le vent disperse un peu plus.

Comme c'est pauvre et triste, cette ville aux maisons à demi ruinées. Et comme ce passé de huit siècles paraît court, quand on évoque les ruines millénaires de l'Afrique du Nord ou celles de la vallée du Nil avec leur glorieuse histoire. Seule, la situation de Tombouctou lui valut sa grandeur passée. C'était le lien entre le Niger et la Méditerranée, entre les contrées fertiles du Sud et les nomades du désert. Sa fortune provenait du sel que les caravanes allaient chercher très loin dans le Nord, denrée indispensable à tous les peuples de la brousse ou de la forêt.

Le sel d'Espagne ou de Hongrie se vend maintenant moins cher que celui de Taouddeni. Alors Tombouctou, n'ayant plus de raison d'exister, est une cité morte qui peu à peu va disparaître.

LA MÉDERSA.

On rencontre parfois, le dimanche, dans les ruelles sombres, un groupe de jeunes garçons drapés de toiles blanches. Presque

tous ont des figures intelligentes, avec cet air un peu supérieur, un peu méprisant, qu'affecte volontiers le noir dès qu'il sait lire et écrire. Ce sont les élèves de la Médersa.

La Médersa est l'école qui a remplacé l'antique université de Sankoré, jadis réputée presque à l'égal de celles d'Alexandrie, de Fez et de Cordoue. Une université dans cette vieille petite ville qui se meurt, à l'écart des civilisations nouvelles, en dehors du courant des idées et des sciences modernes.... Une université, c'est-à-dire une école universelle derrière ces murs croulants où ne parviennent jamais les échos du monde qui vit, qui agit et qui pense....

J'ai demandé :

— Mais que viennent-ils chercher ici, tous ces jeunes gens, et que leur enseigne-t-on dans cette médersa déchuée de sa splendeur ancienne ?

— Tout d'abord, ils étudient le Coran, base de toute l'instruction islamique, et en apprennent par cœur le plus de parties possible. Puis il y a l'étude du droit musulman, de la logique, de la grammaire. Toutes ces matières composaient autrefois le programme des études à l'école de Sankoré.

— Et c'est tout ?

— Oui, c'est tout. L'université de Tombouctou possédait autrefois une collection de manuscrits anciens du plus haut intérêt. Lorsque nous avons occupé la ville, la plupart de ces manuscrits ont été envoyés en France. On estimait, peut-être à juste raison, que ces documents de valeur immense, devaient être mis à l'abri des risques de guerre et de pillage. Mais Sankoré a perdu son trésor le plus précieux.

Certes, la valeur historique de ces documents est très grande. Mais en quoi leur étude eût-elle développé l'âme et l'intelligence de ces écoliers d'à présent, agrandi leur vision ? La science, à cette école de Sankoré, devait être abstraite, rêveuse, spéculative.... Une science qui ne produisait rien, matériellement, tandis que la nôtre, peut-être, a trop produit ? Comme le christianisme, la religion de Mahomet a commencé par être une école de travail intellectuel et de progrès. Mais après la dernière défaite de l'islam en Espagne, un défi farouche fut jeté par les adeptes du Coran à tout ce qui était

lumière et progrès. Ils se sont enfermés dans leurs invariables formules et, qu'il s'agisse de théologie, de jurisprudence, de logique ou de grammaire, ces formules sont restées les mêmes depuis les âges les plus reculés. La vie intellectuelle des fervents de l'islam s'est immobilisée comme leur science. Tout est, chez eux, vieux de plusieurs siècles, la pensée, la croyance et la morale.

Cependant, grâce à ses écoles coraniques fréquentées depuis des centaines d'années par les Maures et les noirs, grâce à sa pléiade de pieux marabouts, Tombouctou a conservé en Afrique son renom de ville religieuse et savante. Les enseignements de ses marabouts ont, sur les peuples fétichistes, une influence moralisatrice qui les élève un peu au-dessus de leurs grossières superstitions. Le Coran leur donne, quoique bien imparfaite encore, la notion d'un Dieu de justice et de bonté.

Il y a bien, et là est le danger pour nous, la haine irréductible de l'islam contre tout ce qui est chrétien. Jusqu'ici, Tombouctou est restée fidèle aux maîtres qu'elle s'est volontairement donnés. Parmi ces marabouts dont on vient de fort loin écouter les leçons, bien peu nous ont donné des raisons de méfiance ou de crainte. Tombouctou, comme il y a huit siècles, est le centre intellectuel où les Berbères du Nord viennent se renseigner sur ce qui se passe en Afrique et dans le monde. Par ces écoles, par ces marabouts que nous pouvons surveiller, au moins jusqu'à un certain point, l'influence française s'étend très loin, dans des contrées où nous n'avons pas pénétré.

Reste à savoir si, toute question de foi mise à part, nous ne nous repentirons pas un jour d'avoir laissé ainsi se développer l'islamisme parmi nos populations africaines, au lieu de tâcher d'en faire des chrétiens.

VENT D'HIVER.

Les jours ne sont pas tous de grand soleil et de pure lumière au seuil du grand désert. Parfois le vent qui vient du nord, des pays où il y a l'hiver, souffle aigre et glacé sur les terrasses grises. Il apporte avec ces froides effluves, tant de poussière

et de sable que le ciel est tout assombri, gris et triste comme un ciel de neige.

Les lointains sont d'un gris pâle et triste aussi, et infiniment sombres et laids les cubes de terre, les étroites ruelles où le vent souffle et tourbillonne.

Bêtes et gens souffrent du froid et cherchent les recoins abrités pour s'y réchauffer un instant. Les noirs s'enveloppent d'invraisemblables vêtements et leur teint est gris, terreux, leur aspect lamentable. Même nous, les gens de France, nous grelottons parfois, dans nos maisons construites pour un perpétuel courant d'air.

Dans le petit square de la place, tout gris et couvert de poussière, les plantes se recroquevillent, les épineux laissent tomber leurs longues aiguilles vertes, comme s'ils étaient las de vivre sans soleil. C'est qu'en plus du froid qu'il apporte, ce vent du désert est sec autant qu'aux jours les plus chauds. Dans les jardins potagers, les précieux petits jardins autour des précieuses mares, rien ne sert d'arroser, les légumes meurent, tués par le vent desséchant.

Comme elle est triste et laide, sous ce triste ciel de poussière, la cité d'argile. Ce ne sont plus, semble-t-il, que murs en ruines et terrasses croulantes : une ville qui achève de mourir parce que le soleil ne la réchauffe plus.

La place rose a l'air d'un décor de théâtre qu'on aurait étalé au plein jour et qui laisserait voir ses cartons et ses ficelles.... Elle aussi, ma place si jolie, a besoin de soleil pour vivre, et de toute la magie des aurores et des couchants.

C'est infiniment mélancolique, ce froid, ce gris, et ce vent poussiéreux, après les jours de chaleur torride et d'éclatante lumière.

LES POSTES DU DÉSERT.

Qui donc connaît, ailleurs qu'en Afrique, la carte du Soudan français ? Parfois, lorsqu'il est question de ces contrées lointaines dans les journaux, on ouvre son atlas :

— Le Soudan français ?... ah ! oui... le Niger et puis un bout du Sahara.... Ce qu'il doit faire sec et chaud là-bas !

Ceux-là n'ont jamais vu la carte détaillée, celle qui sert aux officiers et aux administrateurs pour leurs pénibles randonnées. On y trouve des noms inconnus que peut-être les journaux ont cités une fois, en passant, pour dire que des Français étaient morts là. Noms de villages, de fleuves ou de contrées, aussi vite oubliés que les morts eux-mêmes. Le Niger la traverse de l'ouest à l'est en formant une vaste boucle au sommet de laquelle se trouve Tombouctou. Avant d'arriver là, le fleuve se divise, au moment de la crue, en une multitude de bras, de canaux, de lacs et d'étangs et met tant d'eau parmi les sables, que la carte est tout éclaboussée de bleu. Autour de ces taches bleues, pour cette eau précieuse et pour l'herbe qu'elle fait pousser, on se bat, Maures, noirs et Touareg nomades, chacun voulant, pour cette courte saison d'abondance, le meilleur pâturage pour ses troupeaux. Au-dessus du Niger et de sa zone d'inondation, la carte est blanche avec quelques brèves annotations : Fin de toute végétation.... Région des dunes de sable mouvant.... Des lignes roses s'en vont vers le nord ; les pistes du désert, les terribles routes sans verdure et sans eau. Le long de ces pistes, deux ou trois noms : Kiffa, Nema, Nara, Kidal.... Ces noms évoquent l'idée de centres habités, mais ne désignent le plus souvent que des postes perdus parmi les sables. Des Français vivent là, avec quelques méharistes indigènes et sont chargés de la police du désert. Ils sont seuls, toujours seuls en face de l'immensité vide, de l'étendue sans fin de sables et de roches dont perpétuellement ils sondent les lointains clairs, guettant le rezzou, le parti de Touareg en tournée de pillage et de meurtre. Ce rezzou, il faut l'arrêter, le poursuivre en plein désert, pendant des jours et des jours, à dos de chameau, sous l'ardent soleil, dans le vent brûlant qui soulève le sable.... Des jours et des jours s'en aller vers on ne sait quelle terre d'horreur, seul avec une poignée de noirs, risquant sa vie.... Avoir comme compagne qui jamais ne vous laisse, la soif ardente, inextinguible, et se dire que peut-être l'eau va manquer dans les tonnelets....

Le rezzou dispersé, quelques brigands capturés, les autres morts ou perdus sans monture dans le désert, il faut rentrer

au poste, retrouver la solitude si lourde au cœur et recommencer à guetter, à scruter l'horizon.... Attendre pendant de longues semaines le méhariste porteur du courrier et se demander par moments, quand il tarde à venir, s'il y a vraiment au delà des sables, un monde où l'on vit, où l'on pense... un monde où l'on voit de l'eau, de la verdure et des hommes blancs.... Etre, entre les tristes murs de son poste, le centre d'un horizon parfaitement plat et vide.... Savoir que si l'on est malade ou blessé, si la mort vient, on sera seul jusqu'à la fin, peut-être avec un camarade impuissant et avec ces noirs qui vous regarderont mourir et ne pourront rien faire....

Ils sont beaucoup qui mènent cette existence-là, dans notre Soudan français, dans ce coin de la carte où il y a si peu de noms et si peu de lignes roses indiquant les pistes.... Il y a deux ou trois blancs par poste, souvent un seul, avec les méharistes noirs....

Comme ils sont jeunes et braves, nos Soudanais, et pleins d'ardeur, ils arrivent à aimer passionnément cette vie étrange et dure et aussi les terres désolées qui les entourent.

Beaucoup d'entre eux, rentrés en France, demanderont, leur congé terminé, à retourner dans les sables, parmi les Maures et les Touarèg. C'est que le charme de l'Afrique les a conquis et ne les lâchera plus.

FÊTE DE JEANNE D'ARC.

Chaque matin, au petit jour, une douzaine de clairons s'alignent derrière les créneaux du fort Bonnier. Graves, solennels, les soldats noirs attendent que paraisse le soleil, leurs instruments en main. La sonnerie s'envole, claire, alerte, et, à l'autre bout de la ville, les clairons du fort Hugueny répondent au salut matinal.

Le dimanche matin, la sonnerie dure un peu plus longtemps et met de la fantaisie dans ses combinaisons de notes. Sur la tour rose et sur les bâtiments de la place, les drapeaux tricolores sont hissés et flottent au vent du désert. En même temps, comme s'ils avaient attendu le signal, chacun assis devant

sa porte, tous les chiens de par là commencent leur sonnerie à eux, le hurlement lugubre et prolongé qu'arrachent à leurs nerfs délicats les sons aigres du clairon.

Quoique aujourd'hui ce ne soit pas dimanche, les clairons ont sonné plus joyeusement que jamais. Lorsqu'ils se sont tus, eux et la lugubre claironnée des chiens, tous les soldats de la garnison, les beaux tirailleurs noirs, ont défilé, crânes et fiers sous la chechia rouge. Les drapeaux, comme aux jours de fête, flottaient sur les terrasses et, avec les drapeaux, des milliers d'oriflammes aux trois couleurs égayaient les murs gris.

Les tirailleurs, fantassins et cavaliers, ont évolué, musique en tête, autour du jardinet aux épineux vert tendre, et des centaines de gens, hommes, femmes et enfants, et les tout petits sur les reins de leurs mères, étaient rangés là, qui les regardaient, ébahis.... Cet après-midi, il y aura des jeux et des danses sur la place Joffre. Beaucoup de bruit, de cris, de chants et de grossière joie déchainée. Le soir, une retraite aux flambeaux passera dans la ville avec tout un peuple à sa suite, riant, criant, et claquant des mains. La place sera illuminée et l'on y dansera encore, très tard, au chant criard des femmes, que rythment les mains claquant comme des castagnettes.

C'est aujourd'hui la fête de Jeanne d'Arc, et, pour honorer sa mémoire, tout Tombouctou est en liesse.

On l'eût bien étonnée, la modeste Jeanne, si on lui avait prédit que plusieurs siècles après sa mort, loin, bien loin de sa France chérie, dans une des vieilles cités de l'Islam, des soldats noirs défileraient en son honneur. Savait-elle seulement, la candide guerrière, qu'il y eût au monde d'autres contrées que sa terre de France et que le pays de ces Anglais tant détestés qu'elle voulait bouter dehors ? Et aussi, de tous ceux qui se pressent là, sur la place rose, combien se doutant que Jeanne d'Arc a existé ?

J'ai raconté à mes boys son histoire merveilleuse et le peu qu'ils en ont compris les a vivement touchés.

— Ça y a plussé meilleur que tout, a dit Mandara, ce petit femme qui faire bataille pour son grand chef. Et ceux qui

l'a brûlée, mon madame, ce petit femme-là, y a pas bon di tout.

Au moins, douce Jeanne, en ce jour de ta fête, sous le ciel africain, trois braves cœurs de noirs ont un instant battu pour toi.

L'HEURE ROSE.

Quand sonne le clairon de cinq heures au fort Bonnier, je puis enfin ouvrir les jalousies qui tout le jour ont atténué, dans les grandes chambres aux murs blancs, la chaleur et la lumière trop ardentes.

Au moment où s'écartent les battants de la porte, c'est un éblouissement sur la place encore envahie de soleil. Cependant les épineux du petit square allongent déjà leur ombre légère sur le sable et, comme on les arrose, une senteur de terre mouillée flotte dans l'air. Senteur plus douce qu'un parfum de fleur, car elle évoque la pluie et la fraîcheur.

Le soleil baisse. Sous le petit marché ouvert où les bouchers débitent leurs derniers morceaux de viande, de grands rayons roses s'allongent, illuminent les colonnes, les étals, les marchands, tout ce qui était resté là, dans l'ombre tout le jour.

Au sommet de la tour arabe, le gardien attend pour rentrer les couleurs que le soleil disparaisse à l'horizon des sables. Lui aussi, là-haut, reçoit sa part de rayons et semble vêtu de lumière. Les bâtiments de la place, fort, tribunal, marché et commissariat sont, sous leur badigeon rose, des palais enchantés que la fée lumière a touchés de sa baguette. Un instant, la fée jette à profusion l'or sur chaque arête des murs, sur chaque saillie. Derrière les créneaux du fort, le ciel est nacré de bleu très pâle et de vert argenté, tandis que le couchant est tout entier couleur de feu.

Puis la clarté rose diminue, s'éteint peu à peu sur les murs de terre. Le marché, tout à l'heure si brillamment illuminé, n'est bientôt plus qu'un trou d'ombre derrière ses colonnes. Le pavillon aux trois couleurs a disparu de toutes les terrasses et le gardien du tribunal, encore un peu teinté de rose au sommet de sa tour, arrange prosaïquement la mèche de la

lampe-phare. Quand l'appel à la prière descend, vibrant, des deux mosquées, il se prosterne sur l'étroite plate-forme et fait dévotement son salam dans le crépuscule qui tombe.

La dernière invocation, « Allah illa Allah », s'envole par dessus les terrasses et les dernières clartés s'éteignent sur la place rose. Le fort n'est plus qu'une masse d'obscurité dont les créneaux seuls sont visibles, se découpant sur le ciel clair. L'ombre envahit la plaine et la cité d'argile où pas un lumignon ne brûle. Seule, au sommet de la tour arabe, la lampe-phare rayonne et montre au voyageur perdu dans les sables le chemin de la ville.

L'AZALAI.

Aujourd'hui est arrivé l'azalai, le convoi de chameaux qui va chercher le sel à Taouddeni. Dès le point du jour, sur les plus hautes terrasses de la ville, des guetteurs surveillaient la plaine de sable vers le nord. Mais c'est tard dans la matinée qu'ils ont vu poindre les premiers chameaux.

Par les ruelles tortueuses, nous l'avons cherché partout ce fameux azalai, trompés par de faux renseignements et aussi par l'arrivée, devant le fort Bonnier, de deux chameaux, égarés sans doute avec leurs conducteurs.

Sous l'écrasante chaleur qui transforme les ruelles en fournaises, nous avons traversé la ville et personne ne savait nous dire où il fallait aller. Quelle différence avec les retours d'autrefois quand l'azalai comptait en moyenne quinze mille chameaux et apportait la richesse pour toute la cité. Alors le peloton de méharistes qui l'escorte venait jusqu'ici et la troupe se portait au devant, musique en tête. Tous les habitants de Tombouctou faisaient fête aux arrivants et c'étaient partout dans la cité cris de joie, chants, liesse et bombance.

De Baghindé, où le marché n'est pas plus animé que d'habitude, on nous envoie enfin à l'Oussourou. Encore des ruelles, des détours sans nombre entre les murs trop rapprochés qui semblent rougis au feu. Au nord de la ville, non loin du fort Hugueny, l'Oussourou, l'octroi de la ville, est construit en dehors des murailles grises, isolé au milieu des sables. Le bâti-

ment, de style mauresque, s'entoure d'un vague jardinet où des épineux répandent leur ombre bleue. Au delà, c'est la plaine blanche, plus blanche et plus aride que dans le sud. Les épineux y sont plus rares et l'impression d'immensité sans vie vous étreint plus poignante que partout ailleurs. Sur la droite, le fort Hugueny semble un cap avancé dans la mer. Une mer aux vagues immobiles et comme figées en pleine tempête. Parfois le vent effleure la crête de ces vagues et soulève un léger nuage de sable, semblable à une scintillante écume. Alors, l'étendue morte a l'air de palpiter, de vivre un instant. On dirait que la houle argentée va monter à l'assaut des murs gris.... Puis la plaine blanche retombe à son immobilité sous l'aveuglante clarté du soleil.

Entre le fort et l'Oussourou, les chameaux sont massés les uns debout, les autres accroupis et semblent recrues de fatigue. Ils sont par files de quatre ou cinq, la corde passée aux naseaux de l'un s'attachant à la queue de celui qui le précède. A leurs flancs sont suspendues les barres de sel et l'on dirait plutôt des dalles de marbre blanc qu'ils apportent là, du fond du désert, des stèles funéraires couvertes de signes bizarres peints en bleu et jaune. Accrochés à la haute selle, une bouilloire, une marmite, quelques hardes sont le peu de bagages qu'emportent les chameliers pour faire le long voyage. Des peaux de bouc vides et déjà séchées ont contenu l'eau pour la dure traversée, et quelques chameaux portent, au lieu de sel, de longs et minces tonnelets d'acier.

Les conducteurs voilés, Touareg d'une tribu soumise, vont et viennent, tous armés de la longue lance de fer, l'allure pleine de noblesse, mais le regard faux et inquiétant dans la fente du litham. Eux aussi, sans doute, regrettent les arrivées de jadis, quand la cité leur était soumise et que chacun, par terreur, s'empressait à les servir et comblait leurs moindres désirs.

Deux officiers sont accourus :

— Les tonnelets ? Qu'on rende les tonnelets tout de suite. Ce soir il en manquerait la moitié.

Ils sont agaçants, ces galonnés, de tant s'émotionner pour si peu de chose. Dans le silence de mort où bêtes et gens sont

tombés là, à bout de forces et d'endurance, le bruit de leur voix est déplacé autant que cette réclamation de récipients vides à ceux qui, pendant près de trois mois, viennent de risquer la mort hideuse par la soif. On les leur rendra, leurs tonnelets ! Mais qu'ils laissent au moins ces réchappés du désert souffler un instant.

Le lieutenant s'est tourné vers nous :

— Ces tonnelets d'acier qu'on leur prête pour faire le voyage appartiennent au peloton méhariste. Chaque fois que revient l'azalal, c'est la même histoire. Si on ne reprend pas les tonnelets dès l'arrivée, ils en volent tant qu'ils peuvent.

Jadis, on n'avait que les outres en peau de bouc pour mettre la provision d'eau. Ces peaux, il arrive parfois qu'un coup de vent les dessèche en quelques heures et la caravane se trouve sans eau souvent à plusieurs jours de marche d'un puits. Que d'ossements jonchent la longue route, pauvres restes d'hommes qui sont morts parce que le vent, tout à coup brûlant, avait séché les outres !

Nous sommes tout près des chameaux maintenant, et, pour la première fois, nous les voyons, dans leur milieu, groupés en masse et non pas isolés comme ceux qui passent à Tombouctou ou ceux qu'on voit par hasard au bord du Niger.

— Oh ! les pauvres bêtes, dit quelqu'un à côté de moi. Sont-ils assez laids ?

— Et cet air stupide qu'ils ont, ajoute un autre.

Voilà les chameaux jugés, classés, sans avoir été regardés de plus près. Les deux curieux sont partis, déplorant de s'être dérangés, par la chaleur qu'il fait, pour un si médiocre spectacle.

Devant nous, et très loin sur le sable autour de l'Oumouron, c'est un montonnement de croupes fauves, rousses, parfois presque blanches. Les hautes selles de bois et de cuir ouvragé s'accrochent à la bosse ronde par-dessus les dalles de sel pendues de chaque côté. Les cous longs et flexibles ont de la grâce dans leurs mouvements très lents, la tête, petite, crâne minuscule et large bouche lippue, est franchement laide. Mais les yeux, ces petits yeux dorés qu'on voit à peine sous la toison fauve, sont magnifiques dans leur expression intense de tristesse

et de nostalgie. Tous ces regards des bêtes accroupies semblent planer par-dessus ce qui les entoure, voir plus loin, plus haut que la vie peut-être. Ils ont conservé, ces regards, l'horreur des déserts traversés, l'angoisse de la mort toujours proche, avec quelque chose d'orgueilleux, de hautain et de désespéré tout à la fois qui serre un peu le cœur.

Riez tant que vous voudrez, vous qui n'avez vu dans le chameau qu'une bête laide, grognonne et stupide. Mais regardez leurs yeux, vous qui savez voir, et dites s'il n'y a pas un peu d'âme dans la nostalgique tristesse de leur regard.

Très loin sur le sable s'étend le moutonnement des croupes fauves :

— Ils sont quatre mille, dit un Targui. Ou du moins ils étaient quatre mille au départ, mais beaucoup sont morts en route.

Nous essayons d'évoquer, là-bas dans le nord, par delà les neuf cent kilomètres de solitudes, l'enfer de Taouddeni où des êtres humains, condamnés à la plus atroce existence, exploitent les carrières de sel. Un de nos amis, le plus ancien habitant blanc de Tombouctou, a fait le terrible voyage et m'en parle souvent. J'aime à l'interroger sur ce désert que jamais je ne verrai et mon imagination galope à sa suite à dos de chameau, dans l'immensité déserte.

Au début du voyage, c'est la route qui part de l'Oussourou, la belle allée d'argent parmi les buissons roux. Elle va, large et droite vers l'horizon fauve où le sable se confond avec le ciel, et l'œil cherche à suivre, plus loin, toujours plus loin, dans l'éblouissante lumière, la ligne interminable qui gagne le grand désert. Il y a quelques coins de verdure, encore, le long de l'âpre route, des puits et de rares pâturages pour les chameaux. Plus loin qu'Arraouan, c'est la contrée maudite où l'on ne trouve plus d'eau, plus d'herbe, rien que des pierres et du sable sous le bleu implacable du ciel.

Les chameaux ont bu abondamment au dernier puits rencontré et les hommes ont empli outres et tonnelets. Désormais, pendant de longs jours torrides, nul ne boira plus à sa soif, car il ne faut pas espérer se désaltérer avec l'eau saumâtre de Taouddeni.

Taouddeni ! que j'aurais tant voulu voir pour sa tristesse, pour son horreur infinie....

C'est au milieu du Sahara, une mer desséchée, un cercle de montagnes arides enfermant une plaine plus basse que le niveau des océans. Aux flancs des montagnes se tracent encore, en lignes horizontales, les différents niveaux de cette mer pendant les siècles qu'elle mit à se dessécher. Dans le cirque ainsi formé de tous côtés, fournaise qu'aucun souffle de brise ne vient rafraîchir, quelques abris misérables se serrent dans un étroit espace, afin de mieux se défendre contre les attaques des brigands du désert. C'est une sorte de forteresse construite en barres de sel où deux portes basses, seules, donnent accès. Forteresse plusieurs fois reconstruite pendant des millénaires, car Hérodote déjà, il y a trente siècles, connaissait les cités de sel de Thogazza et de Taouddeni.

Cet enfer abrite, ou plutôt emprisonne, une centaine d'habitants, hommes, femmes et enfants qui perpétuellement creusent la terre pour en retirer le sel. Terre maudite où aucun travail ne peut faire germer la vie. Maudits aussi les êtres qui vivent là et dont le regard jamais n'a rencontré la grâce d'un brin d'herbe ou d'une fleur, dont jamais les lèvres ne connaîtront la fraîcheur d'une gorgée d'eau pure. L'eau de leur unique source est magnésienne, amère et salée. Sans le sucre et le thé qu'ils y ajoutent, il serait impossible de l'avaler. Du thé sucré et salé tout à la fois... et rien d'autre à boire, jamais, dans ce pays d'absolue sécheresse où la soif doit être une continuelle torture.

Rien à boire et rien à manger non plus, que les provisions apportées par les caravanes puisque rien ne peut vivre là-bas, ni bêtes ni plantes. L'homme seul parvient à supporter cette existence contre nature. Ceux qui peinent et souffrent leur vie entière dans cette vallée maudite, sont de pauvres esclaves, captifs des Maures Berabich qui possèdent la mine. Une fois là-bas, au fond de la mer desséchée, ils n'en peuvent plus jamais sortir. Autour d'eux, partout, c'est le désert, la terre de la soif où nul ne peut s'aventurer s'il n'a pas un chameau pour le porter d'un puits à un autre. Depuis tant de siècles, combien de malheureux sont morts là, dans l'angoisse

atroce de la faim, parce qu'une caravane avait été retardée ou massacrée par les Touareg.

Jusqu'à la fin du jour on a vu des chameaux passer dans les ruelles, si grands, si hauts, si larges à côté des murs bas et des portes étroites. Ils marchaient, balançant leur tête trop petite au long cou flexible et leur beau regard triste s'en allait par-dessus les terrasses et les murailles grises chercher là-bas l'infini des sables que bientôt ils vont retrouver.

NUIT BRÛLANTE.

La maison où nous avons passé la soirée est tout à fait à l'ouest de la ville et sa terrasse domine la plaine aux buissons épineux. Nous sommes restés tard à deviser de mille choses tandis qu'un fin croissant de lune montait dans le ciel clair. Du sable, très blanc, semblait monter une clarté diffuse, rayonnement tardif de tant de lumière absorbée pendant le jour, et la ville, derrière nous, n'était qu'une masse d'ombre sans même le point brillant d'un lumignon aux chambres hautes des terrasses.

Dans la plaine, au loin, isolés dans l'immensité, des feux s'allumaient, leurs très rouges dans la clarté blanche de la terre et du ciel. Les bergers, passant la nuit auprès de leurs troupeaux, font ces grandes flambées pour écarter la hyène qui rôde.

La chaleur est suffoquante et le vent qui vient du désert ne fait qu'ajouter à notre torture tant il est brûlant et chargé de poussières. Mais sitôt descendus dans les ruelles sombres, nous l'avons regretté, ce vent qui changeait un peu l'air autour de nous.

Plus encore que pendant le jour, les murs gris semblent être les parois de quelque fournaise jamais éteinte. Il s'en dégage une chaleur intense et la même chaleur monte du sol, tout le jour surchauffé. Au premier détour entre deux maisons sans fenêtres, après avoir quitté l'étendue lumineuse du désert, c'est l'obscurité autour de nous. Seule, la vague clarté du sable fait une coulée claire entre les murs d'ombre. Au-dessus,

de rares étoiles piquent le dôme très noir du ciel qui pèse sur la cité.

Nous allons... nous allons... suffoqués, sans qu'un souffle d'air arrive à nos poumons. A nos pieds, sous nos pas qui souvent s'en détournent à l'instant seulement de les toucher, des petits enfants nus gisent, membres étendus, très noirs sur la blancheur du sable. Ils dorment dans des poses adorables, tels que le sommeil les a pris, sans doute, et calmés, après l'énervement de la température atroce. Ils ont l'air, si parfaitement immobiles, si jolis dans leur abandon, de statuette jetées là, au pillage de quelque musée. Leurs aînés, les hommes et les femmes, gisent dans un pareil accablement en travers des ruelles. Quelques-uns causent, accroupis en cercle, et leurs voix assourdies sont à peine un murmure dans le grand silence de la ville assommée de chaleur.

Nous allons..., nous allons..., évitant une statuette de bronze ou rasant les murs pour ne pas heurter du pied les grands corps étendus. Depuis longtemps déjà, nous aurions dû arriver au tournant où l'on aperçoit la place rose entre deux murs. Mais toujours pareilles, les ruelles tournent et retournent et, aux coins des maisons, les épineux ont l'air de fantômes tremblants. A la fin, comme il nous semblait, parmi les cubes de terre, ne plus nous y reconnaître du tout, un grand diable drapé de blanc s'est péniblement levé du sable où il gisait. Sans un mot il nous a fait signe de retourner sur nos pas. Nous hésitions, alors il a dit, cherchant ses mots : « Ton maison y a pas par là », et s'est mis à marcher sans bruit devant nous.

Voilà que nous nous y reconnaissons, cette fois. Notre guide ne nous conduit pas à la place Joffre, mais du côté de Baghindé où sont les maisons de commerce. Aussi, lorsqu'il veut nous faire tourner à droite, nous tournons à gauche, avec un grand merci qui le laisse tout interloqué.

Nous longeons maintenant les contreforts à l'égyptienne qui soutiennent la terrasse de l'Intendance. La lampe-phare brille au sommet de la tour et, à travers la place rose enfin atteinte, nous vient un vent léger, moins brûlant que tout à l'heure. Pourquoi donc tous ces gens qui meurent de chaleur dans leurs maisons fermées et leurs ruelles trop étroites ne

viennent-ils pas dormir là, sur ce beau sable de la place qui est, ici, presque frais aux pieds, en face des lointains clairs et sous le beau ciel étoilé ?

LES TOUAREG.

Une brillante cavalcade s'est arrêtée devant la grille de notre maison. Ce sont des Touareg, montés sur des chevaux ou des chameaux richement harnachés. Les bêtes sont superbes, et combien différents des pauvres chameaux gris de l'azalaï, sont ces beaux méhara blancs, réservés aux grands chefs. Sur le plus beau, un Targui, lance au poing, long poignard au bras gauche, est assis sur la haute selle. Il est drapé d'amples étoffes blanches et sous son volumineux turban, un voile épais cache son visage. Derrière lui viennent d'autres cavaliers voilés de blanc très sale ou de noir et montant des chameaux gris ou de fringants chevaux. Tout ce monde a mis pied à terre et, tandis qu'un ou deux d'entre eux restaient à garder les montures, les autres, l'allure grave et digne, ont gravi les marches du perron.

C'est, avec sa suite, Chebboun ag Fandagouma ag Sarim, amenokal ou chef des Touareg Tengueredieff, qui vient nous rendre visite.

Ces nomades pouilleux ont des noms qui sonnent comme des fanfares. Parmi les tribus des Imocharen qui sont les nobles, il y a les Tengueredieff, les Irreganaten, les Kel Temoulaït, Kel Antassar, Igouadaren, Tenguereguedeche, et tant d'autres noms dont les syllabes ont quelque chose de bizarre, de jamais entendu dans aucune langue. Toutes ces tribus nomadisent avec leurs troupeaux dans la région de Tombouctou, entre le Sahara et le Niger.

Il a fallu envoyer chercher un interprète, car aucun de nos boys n'entend le tamacheq, et Chebboun, depuis tant d'années notre sujet, n'a pas daigné apprendre le français.

Pendant quelques minutes de silence forcé, l'amenokal s'est assis, ainsi que ses suivants, et nous restons à nous regarder. Ou, plutôt, eux nous regardent. Bizarre et un peu inconfor-

table, tous ces yeux sans visage, tous ces regards qui brillent dans la fente du voile. On devine des teints clairs sous le litham, le morseau de toile qui descend de la racine du nez très bas sur la poitrine. Les Touareg sont des blancs comme nous, encore que le soleil ait fortement bruni leurs mains et leurs bras nus. Mais leurs traits, l'expression de leur physiologie, nous n'en voyons rien, rien que ce regard, parfois inquiétant. On dit qu'eux-mêmes sont incapables de se reconnaître les uns les autres s'il leur arrive de se voir à visage découvert. Seuls, les grands chefs, parfois eulèvent le litham.

En quelques mots, dans sa langue dure et heurtée, Chebboun nous souhaite la bienvenue à Tombouctou et l'interprète lui transmet nos remerciements. Tous les regards noirs sous les voiles dévisagent effrontément la femme blanche quoiqu'ils en aient vu plus d'une déjà. Chebboun s'informe si je suis la seule épouse de mon mari et la réponse semble lui faire plaisir.

— Nous aussi, nous n'avons qu'une femme. C'est mauvais d'en avoir plusieurs.

Comme il a bien dit cela, le vieux brigand, d'une voix pénétrée que le voile étouffe un peu et adoucit. Je donnerais beaucoup pour le soulever, ce voile, et savoir s'il ne cache pas quelque rictus moqueur... Mais non, les Touareg, à l'encontre de tous les peuples africains, ont le respect de leurs femmes et témoignent leur confiance en les laissant sortir à visage découvert. Cela, pour un Musulman, est le comble du libéralisme. Il est vrai qu'ils s'arrangent aussi, les malins, pour avoir des épouses si peu transportables, tellement inamovibles qu'il n'y a guère à craindre de les voir courir la pretontaine. Pour cela, dès leur tendre enfance, les fillettes sont engraisées, bourrées de laitage et de beurre, gavées comme des oies. Lorsque, à force d'adiposité, elles ne peuvent presque plus se mouvoir, elles ont enfin atteint, aux yeux de leurs seigneurs et maîtres, le summum de la parfaite beauté.

Ce respect qu'ils ont pour leurs femmes est la seule qualité qui puisse justifier tant soit peu le renom d'hommes chevaleresques prêté bien à tort aux Touareg. En réalité, ils ne sont ni nobles, ni généreux, ni fidèles, ces cavaliers de si noble allure. Chebboun lui-même, après avoir fait sa soumission

en 1894, a plus d'une fois comploté et même pris les armes contre nous. Il nous sait maintenant les plus forts et se tient tranquille, mais en 1915, encore, lorsque dans tout le monde musulman les Allemands faisaient répandre le bruit de notre défaite, Chebboun avait fait de grands préparatifs pour entrer en guerre. Une autre tribu targui s'étant soulevée avant lui et ayant été promptement mâtée, il jugea bon de ne pas pousser plus loin ses velléités belliqueuses. Une fois de plus, il vint faire acte de contrition et se soumettre à ceux dont il avait cru la puissance déchue.

La conversation s'est traînée, pénible et lente à cause de l'interprète qui parlait aussi mal le tamacheq que le français. Et puis, il est bien difficile de savoir que dire à des gens si différents de nous, si éloignés et qu'on sent malgré tout ennemis, ennemis irréconciliables.

Il y a quelques années, un chef targui venu pour rendre ses devoirs aux autorités françaises, déclarait en partant que jamais plus il ne remettrait les pieds à Tombouctou.

— Autrefois, disait-il, quand un Targui arrivait, toutes les mains se tendaient pour tenir la bride de son cheval. Il n'avait qu'un mot à dire, et l'on s'empressait de soigner sa monture, d'apporter le mil et l'eau. Au marché, il prenait ce qui lui plaisait et personne n'osait rien dire. Ce matin, j'ai voulu faire de même, mais on m'a obligé à payer tout ce que je prenais.

C'est cela qu'ils ne nous pardonnent pas, les nobles Touareg. C'est d'avoir soustrait à leurs rapines, à leurs pillages périodiques la cité du désert que tant de fois leurs ancêtres ont mise à sac. Il ne faut pas chercher chez eux de fanatisme religieux, car leur tiède islamisme consiste surtout à se couvrir d'amulettes. Mais nous leur avons enlevé une proie et les brigands qu'ils sont tous, au fond, n'en prendront pas facilement leur parti.

Après quelques minutes, Chebboun a pris congé, laissant comme cadeau une fine natte tressée de cuir et de jonc. Cadeau dont demain on lui rendra la valeur en argent ou en nature. Son orgueil se refuserait à tout ce qui aurait l'air d'un paiement, mais ne l'empêchera pas, si dans quelques jours il rencontre l'un de nous au comptoir d'une maison de com-

merce, de se faire donner encore en marchandises, sucre, thé, sirops, étoffes, deux ou trois fois la valeur du présent d'aujourd'hui. Le Targui, riche ou pauvre, Imochar, c'est-à-dire noble, ou Bela, esclave, est mendiant dans l'âme.

Tout le monde sait cependant que Chebboun possède environ cinquante mille moutons, quinze mille bœufs et un nombre considérable de chameaux. Richesse négative, du reste, puisque jamais les Touareg ne vendent leur bétail.

La cavalcade a fait le tour de la place rose et s'éloigne en longeant le fort Bonnier. Qu'ils ont grand air, ces cavaliers voilés et que leur geste est noble lorsqu'ils saluent du bras levé. Qui donc sont-ils, au fond, ces hommes blancs du désert ? Des Berbères, sans doute, chassés jadis de l'Afrique du Nord par les conquérants arabes. On dit qu'ils arrivèrent, après maint avatar, vers l'an 670 au bord du Niger. Ils étaient chrétiens à cette époque, comme en témoigne encore la garde en forme de croix de leurs poignards et de leurs épées.

Faut-il ajouter foi à la légende rapportée par un auteur arabe qui fait d'eux des chrétiens prédécesseurs du Christ, des martyrs avant le christianisme ?

Un roi de l'Yémen, vivant avant l'ère chrétienne, aurait eu connaissance, par de saints hommes, des prophéties relatives à la venue du Christ sur la terre. D'avance, il se fit le disciple du Sauveur attendu et beaucoup de ses sujets adoptèrent sa croyance. A la mort du roi, les nouveaux croyants furent en butte à de nombreuses persécutions. Pour y échapper, pour éviter d'être reconnus, ils se voilèrent le visage, comme faisaient leurs femmes. Puis, quittant leur pays, ils vinrent s'établir chez les Berbères. Là, ils prospérèrent jusqu'au jour où des invasions nouvelles les refoulèrent dans le Sahara. Par reconnaissance, par tradition, les Touareg auraient conservé le voile qui sauva la vie à leurs ancêtres.

Ce n'est qu'une légende, et comme telle, fort sujette à caution, mais elle est intéressante.

En regardant s'éloigner là-bas, vers le désert, si beaux sur leurs montures, ces descendants des tout premiers chrétiens, j'ai regretté qu'ils ne soient, en somme, malgré leurs nobles apparences, que des brigands sans foi ni loi.

Derrière les créneaux du fort Bonnier, la sentinelle noire, arme au bras, les regardait aussi... Aie l'œil au guet, sentinelle, car du fond des solitudes, les vaincus mal soumis, un jour ou l'autre, peut-être, reviendront en ennemis.

LES CIGOGNES.

La seule tache verte que l'œil rencontre dans toute l'étendue grise de Tombouctou se trouve près de la place rose, parmi des pans de murs écroulés et des maisons crevées. De loin, on distingue un arbre mort que les lianes ont recouvert. Au-dessus de ce paquet de verdure, un tas de branchettes et de chiffons agglomérés de terre dessinent une sorte de plate-forme. Je m'étais souvent demandé ce que cela pouvait être, ce tas de détritrus écrasant le maigre bosquet. Hier, comme je regardais se lever le soleil, deux silhouettes bizarres se sont profilées sur le ciel nacré. De hautes pattes, longs cous, longs becs... Je n'en croyais pas mes yeux... Deux cigognes, en train d'aménager à grands coups de bec la plate-forme de branchettes qui, sans doute, est leur nid de l'an passé.

Mandara, tout joyeux, est accouru :

— Ça y a bon, mon madame. Quand cigognes y a vénir, bientôt du l'eau y va tomber.

Quelle joie, si « du l'eau » pouvait tomber bientôt, si la pluie enfin venait nous rafraîchir !... L'année dernière, dit-on, il y a eu sept orages de pluie. Certaines années, il y en a deux ou trois seulement. Mais les tornades de sable ne manquent jamais.

Les cigognes sont installées en plusieurs points de la ville. Il y en a sur la mosquée de Ghinghéreber et sur les ruines du vieux quartier, sans compter les nôtres, celles qu'on voit tout le jour perchées sur le vieil arbre vêtu de lianes. D'où viennent-ils ces oiseaux du Nord qu'on s'étonne de trouver ici ? Où s'en vont-ils pendant la saison fraîche ? Pas en Europe assurément, car ils y trouveraient le plein hiver.

En Alsace et en Suisse, l'enfant qui le premier voit revenir les cigognes est récompensé à l'école, car, là-bas, elles sont messagères du printemps, de la chaleur et du ciel bleu.

Soyez les bienvenues, cigognes de Tombouctou, puisque vous annoncez la pluie.

TORNADE DE SABLE.

La chaleur n'a jamais été aussi écrasante qu'en ce jour du beau mois de mai. Elle rayonne du sol et des murs, autant que du ciel implacablement clair, et le vent du désert est plus brûlant encore que la chaleur rayonnante. Tout ce qu'on touche cause à la peau une sensation de brûlure, les métaux, le bois et les étoffes mêmes. A mesure que monte le soleil, la température augmente constamment. Vers midi, cela devient une angoisse presque insupportable de se sentir ainsi envelopper par les ondes brûlantes et de ne rien pouvoir faire pour s'en préserver. On a la sensation que, très vite, cela va dépasser le degré que l'homme vivant peut supporter. Les chauffeurs des grands paquebots et des bateaux de guerre sont pareillement haletants entre les deux rangées de fournaïses et meurent parfois d'un retour de feu, d'une effluve plus ardente que leurs poumons ne peuvent supporter.... Et l'on s'imaginer ce que serait cette mort par la chaleur dans l'enfer des rues étroites, cette lente cuisson du soleil et du vent vous desséchant petit à petit, comme au désert ils vident en desséchant les outres pleines d'eau.

Les cigognes pourtant annonçaient la pluie, un peu de fraîcheur, un peu de détente enfin après ces mois de chaleur torride. Voilà plusieurs semaines qu'elles sont là, et nous haletons encore nuit et jour, comme des bêtes assoiffées. Les mares sont vidées, les puits tarissent l'un après l'autre et le canal n'est plus, depuis longtemps, qu'un sillon vide dans le sable. Le Niger même est à sec devant Kabara et il faut aller chercher un autre de ses bras très loin dans le sud. O cigognes menteuses qui nous annonciez la douce pluie !

Comme vers trois heures de l'après-midi, il semblait véritablement impossible d'exister plus longtemps dans cet enfer de chaleur, un grand nuage roux brusquement s'est formé dans l'est. Il roulait ses lourdes volutes au ras du sol et se nuageait de teintes cuivrées. Rapidement il avançait, barrant

l'horizon et mettant sur la terre une ombre rougeâtre, couleur de rouille et de sang.

Les boys étaient épouvantés :

— Vite, madame... fermer, tout fermer.... C'est sable qui venir.

Déjà le vent mugissait, le nuage arrivait à toute vitesse, muraille sombre qui fermait l'étendue des sables. On entendait la grande voix de la tempête, concert effroyable où semblaient se fondre des roulements de tonnerre, hurlements de bêtes déchaînées, clameurs de milliers d'êtres en détresse. La sensation d'étouffement qui nous poignait devenait atroce, comme si la nuée rouge apportait la mort dans sa course infernale.

Sur la place, des chameaux et des ânes qui passaient se sont arrêtés l'air inquiet, soufflant comme des bêtes angoissées. Puis, se tournant tous du même côté, ils ont présenté le dos au vent, abritant ainsi leurs naseaux et leurs yeux. Les gens couraient vers les ruelles où, du moins, les murs gris allaient les protéger.... L'obscurité s'est faite pendant que le nuage arrivait sur nous, nous enveloppait.... Aux hurlements du vent s'est mêlé le sec grésillement du sable tombant dru comme une averse de grêle. Par les fentes des jalousies, par chaque ouverture, si petite fût-elle, le sable s'est mis à fuser dans la maison comme chassé par une pompe refoulante. On l'entendait tomber ainsi que la pluie sur les dalles, il s'infiltrait sous les portes et s'accumulait en formant des rides ondulées, pareilles à des vagues.

J'ai voulu sortir devant la maison, contempler ce déchaînement sur la calme cité. Tout de suite, aveuglée, suffoquée, sentant sur mon visage et sur mes mains le sable cingler comme des piqûres d'aiguilles, j'ai bien vite renoncé.

Aussi rapide qu'il était venu, le nuage a passé, voilant le couchant de sa masse rougeâtre. Et, soulagés de la pénible oppression, délivrés de l'angoisse physique qui les avait un instant écrasés, bêtes et gens se sont repris à vivre.

Sur la place rose, le sable était égalisé, uni, les traces de pas effacées comme si jamais des hommes et des animaux n'avaient marqué là leur empreinte. Nous avons compris la détresse des caravanes surprises au désert par une tempête semblable

et voyant autour d'elles l'étendue parfaitement nivelée sans que reste, si loin qu'on peut voir, la moindre trace de pas pour indiquer la route à suivre.

Ainsi, parfois, dans notre vie, survient un orage qui anéantit le passé, efface devant nos yeux les pas de ceux qui nous montraient la route. Il faut péniblement tracer sa voie, sans savoir si l'on va vers la vie ou si l'on marche à la mort.

Oh ! que bienheureux sont alors ceux que guide une étoile et qui marchent en regardant le ciel.

Il y avait du sable partout dans la maison, malgré les portes closes. Sur les dalles, il formait de capricieux dessins qui grinçaient sous les pieds, il avait envahi buffets, armoires et jusqu'aux malles bien fermées. Mais quand la lourde nuée s'est évanouie au loin et que le vent s'est calmé jusqu'à n'être plus qu'un murmure, j'ai ouvert toutes grandes les portes. La lumière était revenue, éclatante et splendide, après l'obscurité blafarde qui régnait sous le nuage. Sur les terrasses, le sable apporté par l'ouragan brillait comme une neige fine, et l'horizon semblait plus immense d'avoir été tout à l'heure rempli par la nuée sanglante.

Des lointains clairs et calmes, le vent apportait l'exquise et presque insaisissable odeur de la terre mouillée. Sur leur aire de branchettes et de terre, deux cigognes réparaient à grands coups de bec les dégâts causés par la tempête....

Cigognes messagères du renouveau.... Dites, viendra-t-elle une fois jusqu'à nous, la bienfaisante pluie que vous annoncez ?

OUR OUNAÏRA

Tombouctou fut conquise il y a un peu plus d'un quart de siècle, par des officiers de marine ! Ou plutôt, la cité dolente, lassée de toujours être prise et reprise et mise à sac par les Touareg, les Maures, les Songhois ou les noirs, se donna volontairement à ceux qui devaient dorénavant assurer sa sécurité.

Deux jours après l'entrée triomphale des neuf marins dans la ville sainte, un autre groupe de Français quitta les bords

du Niger pour monter vers Tombouctou. Jeunes, ardents, et grisés par la facile victoire de leurs camarades, ils avaient hâte d'entrer, eux aussi, dans la cité mystérieuse où trois ou quatre Européens, seuls, jusqu'ici, avaient pénétré.

Pour arriver plus vite, ils quittèrent le chaland qui les portait sur le canal et partirent à pied, joyeux, insoucians, à travers les sables. Ils se croyaient en pays conquis, puisque Tombouctou était à nous, et oubliaient les Touareg, les brigands toujours à l'affût qui, eux, ne s'étaient pas soumis. A mi-chemin à peu près entre Kabara et la ville, un parti d'hommes voilés les surprit et la bataille s'engagea, désespérée, d'une vingtaine d'hommes à pied contre plusieurs centaines de cavaliers. Avec leurs officiers, les laptots noirs qui les accompagnaient et qui sont les simples mariniers du Niger, se firent tous tuer.

Une même tombe les a réunis à l'endroit même où ils tombèrent et un modeste monument rappelle leurs noms.

C'est à une centaine de mètres de la route, dans ce petit bois pompeusement dénommé forêt de Kabara. On se croirait sous ces arbres, parmi ces gazons verts, bien loin de Tombouctou et peu de gens, allant du Niger à la ville, se détournent de leur chemin pour donner une pensée à ceux qui dorment là.

Sur une pyramide de pierre, très simple, une inscription est gravée, que déjà le temps efface :

Our Oumaïra.

(On n'entend pas.)

Ici périrent en attaquant une armée de Touareg d'Arabas

Aube, Léon, enseigne de vaisseau.

Le Dantec, 2^e maître de timonnerie,
et les laptots fidèles

Isaac N'Diaye, Kantera Taraoré, Diakanté Samari et
quinze autres encore, partis de Kabara.

Tombouctou entendit, accourut, les vengea.

Our Oumaïra, ou plus exactement Hourrou meïra signifie, en langue songhoï, « les cris faibles » les cris qu'on ne pouvait entendre de Tombouctou. La traduction donnée sur l'inscription me semble plus jolie : « On n'entend pas. »

Des cris d'angoisse et de colère ont retenti, mais les vagues de sable ont étouffé le bruit de la bataille. Tombouctou et

Kabara sont à égale distance du lieu du combat, mais rien n'est venu troubler le grand silence qui les entoure. Et désormais, l'endroit garde son nom : Our Oumaira. On n'entend pas.

FIN DU RÊVE.

Voilà... c'est fini... On nous avait dit au départ :

« Six mois de Tombouctou.... C'est plus qu'il n'en faut pour tout voir, tout connaître et pour être lassés de la ville mystérieuse. »

Il me semble aujourd'hui que je n'ai rien vu, que je ne sais rien de la cité grise et de ses habitants. La topographie des ruelles se dessine à peu près dans ma mémoire avec l'aspect de ses terrasses et de ses chambres hautes, la silhouette de ses mosquées. Mais ce qu'il y a derrière les murs sans ouvertures, ce qu'est la vie qui s'agite à l'abri des cubes de terre, je l'ignore autant qu'au premier jour. Elle est, quoi qu'on en dise, restée mystérieuse, la cité du désert, et son âme nous est inconnue et fermée.

La vieille cité de l'Islam nous a spontanément ouvert ses portes parce qu'entre deux maux, Touareg ou Français, il lui fallait choisir et qu'à tout prendre, nous lui semblions être moins barbares que les hommes voilés. Mais Tombouctou n'a ouvert ni sa pensée ni son cœur aux chrétiens méprisés que nous sommes. Elle conserve, farouche sous ses ruines, l'orgueil de n'avoir jamais déserté l'Islam depuis tant de siècles qu'elle existe.

Lorsque nous passons dans les ruelles, s'il nous arrive de frapper à une porte basse, peut-être s'empressera-t-on de l'ouvrir. Mais, derrière l'huïs, un mur se dresse et ne laisse rien voir de l'intérieur du logis. Ainsi soumis, amis en apparence, les saints marabouts, directeurs de la cité, nous ont admis dans sa vie extérieure... pas très avant... seulement au delà de la porte entr'ouverte et devant le mur qui cache tout.

Maisons fermées... cours fermés.... Je n'ai pas connu Tombouctou. Mais j'emporte précieusement, au fond des yeux, tant de visions qui m'ont ravie : paysages d'intense mélan-

colie ou féeries de lumière sur les murs tristes, aurores et couchants merveilleux parmi les sables sans fin. Heures exquises du matin et du soir sur les terrasses, quand la prière s'envolait des deux mosquées, psalmodiée par d'invisibles officiants. Douces rêveries durant les nuits fraîches, sous le ciel étoilé.

Et puis, ce voyage à Tombouctou, c'était un rêve vécu, un grand désir réalisé et dont la réalisation ne fut pas mêlée de déception. Ils sont bien rares, les rêves qu'on vit ainsi dans leur beauté sans que rien en vienne plus tard troubler le souvenir, et l'on garde une tendresse particulière aux lieux où l'on a connu cette joie.

Voilà.... C'est fini, le rêve. La maison est vide de tout ce qui en faisait notre chez nous. Seuls, dans les pièces étrangement agrandies, errent encore les souvenirs de jours heureux et d'heures tristes. Oh ! que de fois déjà, nous avons tranché ainsi la trame de notre existence et coupé les fils d'or avec le chanvre grossier... pour recommencer le lendemain une autre vie, une nouvelle toile où manqueront les fils d'or peut-être, une autre vie où les joies seront absentes !

On se lasse d'être toujours et partout la « Vahine papaa » des Tahitiens, la femme étrangère qui passe un jour et que demain ne connaît plus... On se lasse de toujours errer, de toujours changer d'existence et de milieu sans savoir dans quelle terre enfin on laissera sa dépouille usée pour s'envoler, joyeuse, dans les espaces infinis.

On a amené dans la cour une bande de bourricots, tout petits, trotant menu sur leurs pattes fines, et si jolis, si bien soignés.... Paisibles, patients, ils se sont laissé mettre sur le dos tous les colis, les lourdes caisses, les paquets encombrants, les malles trop grandes. Tout cela, attaché, cordé, ficelé longuement par leurs conducteurs peu pressés. Et voilà que, le chargement terminé, ils laissent là les petits ânes sous leurs pesants fardeaux et s'en vont on ne sait où. Les patientes bêtes plient parfois sous le faix, flageollent sur leurs pattes fines et se relèvent brusquement, d'un coup de reins qui fait sauter et retomber sur leur croupe la lourde caisse.

Le temps passe, l'après-midi s'écoule et les pauvres petits

porteurs de bagages auront encore dix-huit kilomètres à faire avant d'arriver au Niger. A la fin, mon cœur crevant de pitié, j'ai apostrophé un ânier resté là, nonchalamment étendu sur le sable.

— Eh bien ? Qu'attend-on pour partir ? Pourquoi laisser ainsi ces pauvres animaux chargés ?

Sans même tourner la tête, l'homme montre un gros nuage noir qui monte à l'horizon.

— Tornade y a venir. Tornade fini, nous partir.

Ce ne sera sans doute encore qu'un coup de vent, de la poussière et quelques éclats de tonnerre. Les pauvres bêtes de charge n'en auraient pas plus souffert sur la route qu'elles n'en souffriront ici, accablées sous leurs lourds fardeaux.

D'autorité, je fais mettre à terre les colis les plus pesants, soulager ces pauvres croupes rompues et ces minces pattes qui ploient. Les bourricots ont de courts braiments pour témoigner leur gratitude. Puis tous ensemble ils se tournent face au couchant, car voici le vent d'Est qui se lève. Moins violente que d'habitude, la tornade est plus vite passée et n'apporte que peu de poussière. Mais le nuage noir persiste à assombrir le ciel au-dessus de nos têtes et voilà que doucement, silencieusement, la pluie se met à tomber. La première pluie de l'année.

Oh ! la joie d'aspirer à pleins poumons l'air humide et frais, de faire ruisseler sur sa peau les précieuses gouttelettes. Joie de s'emplir les narines du parfum de la terre mouillée et les oreilles du doux susseurement de l'eau. Les épineux et toutes les plantes du petit square ont relevé la tête, lavés enfin de tant de poussière accumulée. Des enfants nus sont venus se mettre sous l'ondée et se débarrasser, eux aussi, de la croûte grisâtre épaisie sur leurs corps pendant les longues semaines où, peut-être, on ne les a pas lavés.

Les cigognes sur leur nid prenaient des airs doctes, perchées sur une patte :

— Ne l'avions-nous pas dit, que bientôt la douce pluie tomberait ?

L'averse s'est terminée en féerie, en pluie de perles et de diamants que le soleil irisait, dorait, teintant des mille

nuances de l'arc-en-ciel. Les murs et les terrasses semblaient un peu plus tristes, un peu plus dégradés sous les longues traînées noires de l'eau qui avait coulé, mais, très vite, tout cela a séché. Notre dernière soirée à Tombouctou nous a montré le plus admirable couchant que nous ayons jamais vu sur le désert : tout or et vermeil dans un ciel vert lumière d'une extraordinaire limpidité.

Les bourricots sont partis à la file, trottinant sur le sable mouillé. Sans doute, ils n'arriveront qu'au matin à Korioumé, mais la route si longue leur sera moins pénible dans l'air frais et humide de la nuit.

Il a fallu la passer dans la maison, cette dernière nuit de Tombouctou, étouffer, haleter entre les murs restés brûlants malgré l'ondée. Mais nous sommes montés très tard, sur la terrasse, pour faire nos adieux à la cité.

Il y avait un de ces splendides clairs de lune des tropiques qui font parfois penser aux pleins soleils des pays du nord. La clarté laiteuse inondait, jusqu'au plus lointain horizon, la plaine de sable aux buissons roux. Et voilà que, par la magie de cette lumière, c'était une plaine immense de neige qui s'étendait autour de nous, blanche et calme, sous le clair rayonnement de l'astre. Blanches aussi, les terrasses avaient l'air d'être poudrées de neige avec le contraste très noir des murs restés dans l'ombre. Poudrées de neige les mosquées et tous les bâtiments de la place, d'un blanc éclatant sous la lune. Tout cela tellement clair, tellement lumineux qu'on se croyait dans un pays de rêve, un pays de rayons blancs et d'ondes transparentes.

C'était la dernière heure du beau rêve vécu. Ce matin, les chevaux nous ont emportés, suivant dans le sable encore humide la trace des bourricots d'hier. Le trot très doux de nos montures berçait nos pensées, le regret de ce qui finit aujourd'hui.

Je retrouve dans ma mémoire la phrase d'un pieux marabout, auteur du *Tarik es Soudan*, racontant la fondation de Tombouctou.

« Enfin, les Touareg choisirent l'emplacement qu'occupe actuellement cette ville exquise, pure, délicieuse, cité bénie,

plantureuse, qui est ma patrie et ce que j'ai de plus cher au monde. »

Le pieux marabout exagérait un peu. La cité du désert n'est ni exquise ni bénie, ni même plantureuse. Néanmoins, mon cœur se serre un peu en la quittant, sans doute pour toujours.

Avant de nous éloigner, nous avons retourné un instant vers le nord la tête de nos chevaux.

Comme une ombre grise sous les rayons du soleil levant Tombouctou trônait sur sa dune de sable blanc, lointaine, irréelle et toujours mystérieuse.

S. ROBERTY. (Vahine Papaa.)

La désignation des candidats à la présidence des Etats-Unis.

« Les Etats-Unis souffrent d'une sorte de fièvre intermittente, de ce qu'on peut appeler une fièvre quarte, a dit lord Bryce, dans son *Traité de la République américaine*. Tous les quatre ans il y a de terribles frissons qui se terminent par l'accès de fièvre chaude de l'élection présidentielle. » Une des phases les plus curieuses de la maladie décrite par l'éminent commentateur de la politique américaine est celle où les délégués de chaque parti, réunis en Convention nationale, désignent les candidats à la présidence et à la vice-présidence. Déjà dans le courant de l'année précédant l'élection, on se préoccupe des candidatures possibles pour lesquelles les journaux et des comités formés un peu partout commencent à faire de la réclame. Dès février ou mars de l'année « présidentielle », a lieu, dans des assemblées dites primaires, l'élection des délégués qui, dans beaucoup d'Etats, sont nommés avec le mandat impératif de voter pour un certain nom. L'important est donc pour chaque candidat de s'assurer la désignation de délégués favorables à sa candidature et, dans chaque parti, au fur et à mesure qu'ont lieu ces élections primaires qui s'échelonnent jusqu'en mai, on escompte les chances des divers candidats à la nomination.

Enfin, en juin, a lieu d'abord la Convention du parti au pouvoir, puis celle du parti qui espère le reprendre. Auparavant, il s'est agi de choisir l'emplacement de la Convention, et la question est de celles aussi qui passionnent l'opinion publique. Ce choix est important à cause de l'influence qu'il peut avoir sur le vote de l'Etat où aura lieu la réunion des

délégues et il est très discuté, parce que les candidats espèrent ou redoutent les courants plus ou moins sympathiques à leur cause qui pourront se former dans certains endroits. Il faut aussi que la ville choisie possède un local approprié, assez vaste pour contenir les 1200 délégués et leurs suppléants avec dix ou douze mille spectateurs, et qu'elle se charge de tous les frais souvent considérables de la Convention ou à tout le moins qu'elle fournisse une importante contribution. Au grand dépit de Chicago qui était sur les rangs, les républicains choisirent Cleveland, en Ohio, pour 1924. Les démocrates se décidèrent pour New-York après une lutte assez vive. Les partisans de M. Mac Adoo, gendre de Wilson, craignaient avec raison que New-York ne fût pas très favorable à leur candidat, soit parce que celui-ci y a toujours été très combattu, soit parce que le populaire gouverneur de l'Etat de New-York était lui-même un des aspirants à la nomination.

L'ordre du jour de la Convention est toujours le même. La première séance est ouverte par le président du parti qui, après quelques paroles de bienvenues, présente à l'assemblée le président provisoire chargé de prononcer le discours-programme, le *Keynote Speech*. Ensuite, on nomme un président permanent qui doit faire également un grand discours, on désigne différentes commissions, on adopte la « plate-forme » du parti énonçant les principes qui dirigeront les élus si le peuple leur accorde sa confiance, et enfin l'on passe au vote sur les différents candidats à la Présidence et à la Vice-Présidence présentés par les délégations. Chaque séance commence par une invocation religieuse, sorte de prière de circonstance prononcée par des ecclésiastiques de différentes confessions. Au début de la Convention, l'assemblée tout entière chante, debout, l'*Hymne national*. Tout cela se passe selon un rite, depuis longtemps fixé et dont on ne s'écarte presque jamais.

Les discours du président provisoire et du président permanent présentent toujours les mêmes caractéristiques : louanges du gouvernement chez ceux qui sont au pouvoir, critiques amères ou violentes de la part des autres. Cette fois-ci il y eut cependant quelque imprévu : le président Coolidge

ayant été en désaccord avec la majorité républicaine du Congrès, celle-ci fut vivement blâmée par le président provisoire de la Convention, mais, pour le surplus, tout alla chez les républicains, comme on l'avait prévu. En réalité, la Convention de Cleveland ne fut qu'une assemblée d'enregistrement de ratifications, soit de la candidature de M. Coolidge, soit des volontés de ce dernier. Ce fut une cérémonie, dit un sénateur républicain et non une Convention. Réorganisant le parti que le scandale des amis de M. Harding avaient quelque peu abattu, M. Coolidge avait choisi, pour diriger l'assemblée, des hommes nouveaux. Les anciens chefs, la « Vieille Garde » comme on les appelle, à commencer par M. Lodge dont l'opposition à la Cour permanente de Justice internationale avait irrité le président, avaient été mis de côté. C'est un président d'université qui fit la présentation de M. Coolidge. C'est un républicain dont la candidature au Sénat avait échoué il y a deux ans qui présida la Convention. Il était entendu qu'il n'y aurait aucune opposition, aucune lutte ; tout avait été arrangé pour que de l'extérieur on ne pût s'apercevoir d'aucun conflit, d'aucune division, d'aucune friction dans le sein du parti. M. Coolidge fut donc nommé par 1065 voix sur 1100 votants au premier tour de scrutin. La délégation du Wisconsin, l'Etat du sénateur La Follette, ainsi que celle du North Dakota, Etat voisin, manifestèrent seules en votant contre lui. Ainsi, grâce à la mort du président Harding, M. Coolidge qui n'aurait sans cela pas même été reporté à la vice-présidence, afin de laisser la place à un représentant du centre agricole, M. Coolidge est devenu le candidat incontesté et le chef incontestable du parti républicain.

Pour l'élection du vice-président, il y eut quelques difficultés. Les amis de M. Coolidge avaient prévu la candidature du juge Kenyon, qui n'en voulait pas. La Vieille Garde prit alors sa revanche et soutint M. Lowden, qui, élu, refusa. Alors le comité se tourna vers M. Hoover, pour lequel M. Coolidge s'était prononcé. Mais l'assemblée se cabra et, contre le gré de M. Coolidge et de ses représentants, élut M. Dawes, l'auteur du nouveau système du budget fédéral des Etats-Unis et le héros des Réparations. Surpris et froissé d'abord, M. Coolidge se rendit

très vite et accepta du grand cœur ce compagnon de lutte qui, sans doute, sera plus actif et plus combatif que lui au cours de la campagne électorale. Quant à la plate-forme elle fut adoptée presque sans opposition. La délégation du Wisconsin présenta pour la forme un contre-projet prévoyant la nationalisation des chemins de fer et la diminution des compétences de la Cour suprême, mais cette proposition ne réunit que très peu de voix et fut écartée sans discussion. Ainsi en trois jours, chez les républicains, tout était fini et décidé.

La Convention démocrate fut aussi vivante, agitée et longue que la Convention républicaine avait été triste, monotone et courte. New-York en fit une fête, d'abord parce que le choix des démocrates n'avait pas été effectué sans luttes et qu'on le célébrait comme une victoire, ensuite parce que l'idole de New-York, le gouverneur Smith, était candidat et qu'on comptait bien qu'il l'emporterait. Aussi la ville avait été illuminée, pavoisée, et l'on avait prévu des réceptions, promenades et réjouissances diverses pour les délégués. Au lieu de la salle moderne un peu grise et peu décorative de Cleveland, on avait aménagé au Madison Square Garden, un immense hall à trois étages de galeries où ont lieu des spectacles divers, où les cirques ambulants se produisent et où par endroits flotte encore une vague odeur d'écurie et que, jusqu'à l'année dernière, on transformait en vaste piscine pendant l'été. Dégradé et malcommode, ce bâtiment sera bientôt remis aux démolisseurs. Pour masquer sa laideur et les installations de fortune qu'on dut y faire, les galeries et les colonnes avaient été recouvertes de drapeaux américains ; les lampes et les lustres cachés par des abat-jour chinois de couleur orange, tandis qu'au plafond, en guise de velum, d'immenses drapeaux américains aux énormes étoiles cachaient le vitrage du toit. La salle apparaissait ainsi comme prête pour un jour de fête populaire, comme une immense cantine de Tir fédéral. Tel est l'endroit où se réunirent le 24 juin, sans se douter qu'ils allaient y rester jusqu'au 9 juillet, les délégations des 48 États auxquelles il faut ajouter celles de la zone du canal de Panama, de Porto-Rico, de Hawaï, des Philippines, d'Alaska et du district de Columbia. Des appareils spéciaux reliés à une

grappe de deux douzaines de cornets pendus au-dessus de la tribune permettaient à chacun des quatorze à quinze mille assistants d'entendre aisément de sa place les discours. Ceux-ci, sans oublier les rumeurs qu'ils saluaient, étaient transmis par radio dans toutes les directions des Etats-Unis et partout, depuis la place publique de Madison Square jusque dans les quartiers les plus reculés, les Américains participèrent à la Convention dès ses débuts jusqu'à la proclamation des candidats.

Les différents comités chargés de faire la propagande en faveur des candidats avaient établi leurs quartiers généraux dans les salons des grands hôtels de la ville. MM. Smith, Davis et d'autres sont au Waldorf Astoria, M. Mac Adoo au Vanderbilt. De vastes inscriptions et le portrait du candidat, grandeur nature, indiquent au public ces lieux de rendez-vous des amis du candidat. Les journalistes et délégués y viennent aux nouvelles. Et c'est un va-et-vient continuuel entre les quartiers généraux et la salle des séances. Quelquefois, sous les yeux indifférents de la foule que l'on cherche à impressionner par ce spectacle, c'est en cortège, musique en tête, avec des drapeaux et des écriteaux, que les délégués et surtout les déléguées — car elles sont nombreuses — se rendent à Madison Square Garden. Délégués et simples spectateurs se promènent avec des rubans en sautoir ou à la boutonnière, portant le nom de leur candidat et souvent son portrait.

Le premier jour, après la vérification des pouvoirs des délégués et l'organisation des comités, on entendit le sénateur Pat Harrison, du Mississipi, président provisoire, qui fit un réquisitoire contre le parti républicain. Le lendemain fut occupé par l'installation du président permanent, le sénateur Walsh, de Montana, qui ne put se dispenser dans son discours de faire allusion aux scandales des concessions pétrolifères, à la découverte et à la poursuite desquels il s'était employé tout l'hiver avec tant d'énergie. Et le troisième jour seulement commencèrent les présentations des candidats par l'appel des Etats. Quatorze candidats furent présentés, parmi lesquels il faut distinguer encore M. Mac Adoo et le gouverneur Smith, le sénateur Underwood d'Alabama, le sénateur

Rabison d'Indiana, M. G. Cox, le candidat malheureux d'il y a quatre ans, et M. John W. Davis, l'ancien ambassadeur américain à Londres. On sait que la plupart des États se font un devoir de présenter leur concitoyen préféré, celui qu'on appelle le *favorite son*, bien qu'il n'ait souvent aucune chance d'être nommé. Ainsi, par exemple, l'ancien sénateur Saulsbury obtint à chaque votation les six voix que, fidèlement, jusqu'au cent-deuxième tour de scrutin lui donnèrent les délégués de l'État minuscule de Delaware, sans qu'il vint s'ajouter plus de deux ou trois voix égrenées à cette marque de sympathie.

Les orateurs chargés de la présentation vantent les qualités et capacités de leur candidat sans jamais le nommer avant de terminer. Tout le monde sait ou devine de qui il s'agit, mais il est convenu que le nom ne sera donné qu'à la fin du discours, car ce sera le signal des applaudissements. Après chaque présentation il y a en effet une manifestation, plus ou moins longue et plus ou moins bruyante, suivant la popularité dont jouit le candidat. Tandis que la fanfare, qui reçoit par téléphone des ordres de la présidence, joue des airs de danse ou des chansons populaires, la délégation qui a fait la présentation se promène autour de l'espace réservé aux délégués, précédée de l'écrêteau portant le nom de l'État. A ce cortège, se joignent avec leurs écriteaux tout ou partie des délégations sympathiques à la candidature. On promène aussi le portrait du candidat et on l'expose ensuite à la tribune tant que dure la manifestation. Pendant ce temps, les partisans de la candidature, montés sur leur siège, crient et agitent de petits drapeaux. Celui qui n'y a pas assisté ne peut s'imaginer le bruit qui se fait à ce moment. Ces démonstrations, de même que celles qui ont lieu au cours du scrutin, semblent avoir le but un peu enfantin d'impressionner la foule ou les délégués qui n'ont pas encore pris parti, pour leur faire croire à un mouvement irrésistible en faveur du candidat présenté.

C'est l'ancien sénateur Phelan, qui, au nom des démocrates de Californie, présente la candidature de M. Mac Adoo. Il parla pendant trois quarts d'heure, d'une voix sourde, qui malgré les mégaphones portait mal. Comme on ne l'entendait pas, le public marquait son ennui de la longueur de ce discours

et son impatience d'en arriver à la manifestation attendue en causant et en faisant du bruit. Mais enfin lorsqu'il a fini, les amis de M. Mac Adoo prennent leur revanche et s'en donnent à cœur joie, vociférant, sifflant et chantant. Dans le cortège, qui fait inlassablement pendant une heure le tour de la salle, figure, sur les épaules de deux délégués, une jeune fille aux cheveux flottants, habillée aux couleurs américaines, la jupe rayée rouge et blanche, et la taille bleue parsemée d'étoiles. Dans le public, les uns agitent des drapeaux californiens, et les autres se servent d'instruments divers pour le plaisir de faire du bruit. Un spectateur excité se met à danser une gigue dans un coin, tandis que ses amis font cercle autour de lui et battent la mesure avec leurs mains. Enfin le président réussit à apaiser l'ardeur des manifestants et l'on continua les présentations.

Le lendemain eut lieu celle de M. Smith qui fut faite au nom des délégués de New-York dans un très bon discours sobre et clair, par M. Franklin Roosevelt, parent éloigné de l'ancien président Th. Roosevelt, et candidat lui-même il y a quatre ans à la vice-présidence. Par les soins des organisateurs de la manifestation qui devait suivre la présentation, la salle avait été préalablement garnie de gens chargés de faire au gouverneur de New-York une bruyante ovation, dépassant de beaucoup en sonorité et en durée celle dont M. Mac Adoo avait été l'objet. A cet effet, on avait laissé entrer tous ceux qui venaient pour applaudir M. Smith, et bien des porteurs de cartes venus un peu en retard ne purent pénétrer dans la salle sous le prétexte que celle-ci était déjà comble. Aussitôt que le nom de M. Smith, attendu avec impatience, fut prononcé, en même temps que le public et les délégués applaudissaient, dans tous les coins de la salle étaient mis en mouvement tous les instruments que l'homme a inventés pour déchirer le tympan de ses semblables : sifflets, trompes, crécelles, voire même deux énormes sirènes de pompe à incendie au son lugubre et strident, actionnées par des batteries électriques. Et ce bruit infernal dura une heure et demie, tandis que deux fanfares jouaient sans discontinuer et que le cortège tournait sans s'arrêter autour des délégués avec une

centaine d'immenses portraits du gouverneur. Pendant que, dans la salle trépidante, hurlante, la foule montrait son enthousiasme par tous les cris de la création, dehors, des quinze ou vingt étages des maisons voisines tombait une pluie de petits morceaux de papier qui bientôt couvrirent les rues d'un tapis blanc. « New-York, dira le lendemain un journal républicain, a mis en scène le spectacle Smith comme Ziegfeld¹ l'aurait fait pour une nouvelle édition des *Polies*. Cela fut répété soigneusement comme une production théâtrale ; cela fut exécuté avec précision ; cela fut bien typiquement New-Yorkais, la plus grande chose de ce genre que n'importe qui de notre génération aura jamais vue, une sorte de chose que New-York sait faire. Cependant c'était artificiel, cela étourdissait, mais cela n'émouvait pas.... » Il est de fait que cette manifestation n'ajouta pas une voix à M. Smith et qu'elle contraria même ses partisans sincères qui cherchèrent en vain à y mettre fin.

Après la présentation de M. Smith, l'intérêt diminua, renouvelé seulement par des discours féminins dont quelques-uns fort bien dits. La délégation de Pensylvanie divisée occupa la tribune pendant une heure, appuyant des candidats divers. Comme un malheureux orateur se répétait, n'en finissait jamais avec ses « Nous voulons un homme qui..., un homme que..., un homme dont... » la foule impatiente l'interrompait bruyamment en lui criant : « Nommez-le ! Qui est-ce ? Le nom ?... », tandis que le président agitait inutilement l'énorme marteau qui lui tenait lieu de sonnette et qu'il cassa deux fois en assommant presque un délégué. Enfin, le vendredi soir la liste était close. Mais, avant de passer au vote qui promettait d'être long et disputé, il fallait adopter la « plate-forme » préparée par un comité qui, depuis trois jours, cherchait en vain à présenter son rapport à l'unanimité. Le samedi matin après une longue attente, le président du comité vient annoncer que la plate-forme n'est pas prête. Le comité a cependant siégé toute la nuit. Au petit jour, comme la discus-

¹ Propriétaire d'un théâtre de New-York où l'on joue des revues appelées *Ziegfeld's Follies*.

sion était vive, M. W.-J. Bryan, le vieux lutteur, trois fois candidat malheureux à la présidence s'est mis à genoux, invitant ses collègues à en faire autant, demandant à l'Eternel d'inspirer le comité pour trouver une solution à laquelle tous les membres puissent se rallier. La Convention s'ajourne et reprend séance à cinq heures après midi. On apprend alors que, sur deux questions, il y aura un rapport de majorité et un rapport de minorité. En attendant, on lit le programme non contesté qui est adopté.

La première des questions controversées est celle de l'entrée des Etats-Unis dans la Société des Nations. La défaite de 1920 est encore présente à l'esprit des délégués. On veut éviter de recommencer la lutte sur le terrain de la Société des Nations, et, selon l'expression consacrée, sortir la question de la politique. Pour cela la majorité du comité a trouvé un moyen : tout en déclarant sa confiance dans la Société des Nations qui est seule capable de procurer la paix du monde, la majorité s'en remettra à un referendum populaire à instituer par le Congrès, c'est-à-dire que l'on consultera les électeurs sur la question de savoir si le peuple américain veut ou non faire partie de la Société des Nations. La minorité propose au contraire de déclarer que le parti démocrate reste partisan de l'entrée des Etats-Unis dans la Société des Nations et qu'il fera tout son possible pour favoriser cette entrée sous telles réserves qu'il plaira au Sénat de fixer. Le point de vue de la minorité est soutenu par M. Baker, l'ancien secrétaire de la guerre sous M. Wilson. Tour à tour sarcastique ou pathétique, ridiculisant et démolissant le plan référendaire, contestant qu'il fût praticable et constitutionnel, proclamant sa foi dans l'idéal wilsonien, que la majorité selon lui veut renier, rappelant que M. Wilson a sacrifié sa vie pour cette cause, mainte fois interrompu par des ovations, l'orateur récoltera plus d'applaudissements que de votes. Ses contradicteurs durement et impitoyablement lui répondent que peut-être avec moins d'intransigeance, et en admettant certaines réserves, M. Wilson aurait pu faire accepter le Traité de Versailles. « Il faut être prudent, disent-ils, qui veut la fin, veut les moyens, et ce sont les mauvais conseillers de l'ancien président, tels

que Baker et d'autres, qui sont responsables de la non-ratification du Traité ». Et le vote donne 742 voix pour la majorité et 853 seulement pour la minorité.

Jusqu'alors tout s'est passé normalement, mais la Société des Nations n'est pas le sujet qui passionne les délégués et le public. La deuxième question, celle du *Ku Klux Klan* va montrer le parti démocrate très divisé en ce qui concerne cette curieuse institution renouvelée des sociétés secrètes nées de la guerre civile et dont les membres, revêtus de cagoules, se réunissent de préférence au clair de lune, à l'orée d'un bois, haïssent les catholiques et les nègres, s'érigent en justiciers et commettent ou inspirent des actes de violence et des meurtres, sous prétexte de venger la morale. C'est surtout dans le Sud et le Centre, où les démocrates sont en majorité, que se recrutent les membres du Klan. Or c'est là aussi que se trouvent les partisans de M. Mac Adoo. Les États de l'Est, où sont les partisans du gouverneur catholique de New-York et les électeurs irlandais, sont contre le Klan. Celui-ci est d'ailleurs généralement populaire et ses propres partisans ne peuvent empêcher que les pratiques illégales du Klan soient condamnées. Mais tandis que la majorité du comité, pour éviter une scission dans les rangs du parti se borne à demander que la liberté de conscience soit respectée, que l'on ne moleste personne pour ses opinions religieuses ou sa race et qu'on laisse la justice ordinaire suivre son cours sans vouloir se substituer à elle, la minorité elle, veut que le Klan soit nominalement désavoué, blâmé, et honni. Comme le vote va le démontrer, les délégués sont exactement partagés en deux moitiés presque égales sur cette question, mais la salle composée d'amis du gouverneur Smith est manifestement hostile au Klan, et ses cris et applaudissements excitent les délégués qu'on viendrait aux mains si l'on n'avait pris une bonne précaution pour empêcher des voies de fait. A partir de la reprise de la séance, en effet, par petits groupes, près de deux-cents agents sont entrés peu à peu dans la salle et entourent les délégués surexcités. Ce n'est que grâce à cette force armée que l'on put empêcher des délégués d'en venir aux voies de

fait, et l'on siégea ainsi avec les cris, les interruptions, les applaudissements des uns et la colère des autres, jusque tard dans la nuit, M. Bryan lui-même eut de la peine à se faire entendre et le président ne parvint qu'avec de grandes difficultés à rétablir l'ordre. Le vote donna 542 voix pour la majorité et 541 contre. Ainsi, à une voix de majorité seulement, on évitait un schisme qui se serait certainement produit si le Klan avait été condamné. Il y eut bien une demande de procéder à un nouveau pointage de votes, mais elle fut perdue dans le bruit, et le président se hâta de ne pas l'entendre et de lever la séance. Il était deux heures et demie du matin !

Le lendemain, dimanche, pour remettre les délégués, un bateau spécial remontant l'Hudson, les menait jusqu'à West Point, puis, dès le lundi matin, la bataille pour la « nomination » des candidats commençait.

Le vote a lieu à l'appel nominal des délégations, la plupart obligées de suivre les instructions de la majorité qui les a nommées ou en tous cas soumises à la *Unit Rule* en vertu de laquelle, si la majorité d'une délégation se prononce en faveur d'un candidat, le vote entier de la délégation est compté pour ce candidat. Il arrive parfois que le résultat annoncé par le chef d'une délégation est contesté ; il faut alors, du haut de la tribune présidentielle, procéder à l'appel de chaque membre de cette délégation pour savoir si réellement le résultat annoncé est juste. Les gagnants applaudissent, mais ces appels longs et monotones sont d'autant plus lassants que, dans certains Etats, suivant la répartition des délégués par districts, il y en a qui ne disposent que d'une demi-voix. En outre, les scrutins comme les discours sont quelquefois précédés ou suivis d'airs et de chœurs patriotiques chantés par l'assemblée ou par des cantatrices. Parfois c'est une discussion sur l'application de l'*Unit Rule* ou d'une autre règle qui interrompt le vote. Le président tranche la question avec son pouvoir discrétionnaire et l'on s'incline sans murmurer devant sa décision. C'est pourquoi on choisit d'habitude, pour présider les Conventions, un juriste, parlementaire expérimenté qui connaît les usages et les précédents à appliquer en cas de conflit.

Enfin, le résultat du premier tour du scrutin est donné : 1098 suffrages ont été exprimés ; la majorité requise des deux-tiers est 732. M. Mac Adoo obtient 431 voix, et M. Smith 240 $\frac{1}{2}$. Le président annonce qu'« aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité requise, le secrétaire va procéder à un nouvel appel nominal ». Formule que le président répétera pendant dix jours cent deux autres fois. Ces appels nominaux durent de vingt-cinq à quarante minutes, suivant qu'il faut recompter les voix d'une délégation ou qu'à la suite d'un changement de vote il y ait une manifestation avec musique, cortège et cris divers, parfois pendant plus d'un quart d'heure. Car, si certaines délégations restèrent jusqu'au bout fidèles à leur candidat, soit par conviction, soit par obligation de suivre les instructions reçues ou d'appliquer l'*Unit Rule* (telle la délégation d'Alabama, la première appelée, devenue vite célèbre grâce à la voix de stenter de son chef qui jusqu'au cent troisième et dernier scrutin scanda, bientôt appuyé en chœur par l'assistance : A - la - ba - ma - vingt - qua - tre - voix - pour - Un - der - wood), il en est d'autres qui changèrent subitement de camp. Ces volte-face inattendues pour la foule, mais soigneusement préparées dans la coulisse par les chefs de file, donnaient lieu alors à des explosions de joie du parti gagnant. Elles constituaient des essais tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre des candidats. C'est ainsi que M. Mac Adoo, grâce aux suffrages des délégués du Mississippi et du Missouri, atteignit au soixante-neuvième tour de scrutin 530 voix, son plus haut chiffre. Mais, après quelques tours de scrutin, voyant que d'autres délégations ne se décidaient pas à suivre le mouvement, que M. Mac Adoo n'arrivait même pas à la majorité relative, le Mississippi reportait son vote sur d'autres candidats, MM. Smith, Ralston, Davis et d'autres requrent ainsi pendant quelques scrutins les suffrages de délégations qui les abandonnaient lorsqu'elles voyaient qu'ils ne dépassaient pas un certain chiffre. Il était intéressant de voir les chefs de file s'agiter, s'employer auprès des délégations pour tâcher de gagner leurs suffrages ou de leur faire renoncer à voter pour un *favorite son* qui n'avait aucune chance. Commencant en général à neuf heures et demie ou dix heures du matin

au plus tard, les séances étaient dans la règle interrompues à cinq ou six heures pour être reprises à huit ou huit heures et demie du soir et duraient jusqu'à minuit et même plus tard. Les spectateurs et délégués qui ne voulaient pas quitter leur place achetaient des vivres et des rafraîchissements que leur offraient des vendeurs. D'autres se rendaient au restaurant aménagé dans une salle spéciale, ou encore se fournissaient de sandwiches, de saucisses et d'une des nombreuses boissons inventées depuis la prohibition, auprès des buvettes qui se trouvaient sous les galeries. Comme il faisait chaud, les marchands d'éventails faisaient fortune, et chacun de s'éventer d'une feuille de palmier au revers de laquelle étaient inscrits les mots : « La Loi et non la Guerre » (*Law not War*). Ainsi une semaine s'écoula. On prédisait chaque jour la fin pour le lendemain ; et le lendemain se passait sans donner de résultat. Ni M. Mac Adoo ni M. Smith ne voulaient céder, chacun disposant, même réduit à son minimum, d'assez de suffrages pour empêcher l'autre d'avoir les deux tiers requis. Le jour du 4 juillet, fête nationale, se passa à voter. Le 5, on nomma un comité chargé de chercher une formule pour aboutir à une solution, soit en relevant les délégués de leur engagement, soit en les débarrassant de l'*Unit Rule*. Les représentants des diverses candidatures se réunirent et dressèrent procès-verbal. M. Smith était d'accord de relever les délégués de leur engagement de voter pour lui, mais M. Mac Adoo n'y consentait qu'à condition que l'on abandonnât également la règle de l'*Unit Rule* et de la majorité des deux tiers. On ne put donc pas s'entendre. On fit également la proposition d'entendre tous les candidats, mais elle fut refusée par la majorité de l'assemblée, vu l'opposition des délégués partisans de M. Mac Adoo. M. Franklin Roosevelt demanda alors que seul M. Smith fût entendu, mais avec cette distinction subtile que ce n'était pas en qualité de candidat, mais comme gouverneur de New-York qu'il parlerait. M. Mac Adoo, afin de réparer l'erreur commise par l'opposition de ses partisans, écrivit qu'il était d'accord, mais la proposition fut également refusée. Ainsi à plusieurs reprises la Convention s'ajourne jusqu'au lendemain pour permettre aux chefs de conférer et de trouver une solution,

mais sans succès. Après l'interruption, les appels nominaux reprennent, alors que les délégués se lassent de plus en plus et que leur porte-monnaie se vide. On parlait même de transférer la Convention dans une autre ville ou bien de l'ajourner à la fin de juillet. Mais si les délégués se fatiguent, se plaignent des dépenses que cette longue durée de la Convention leur occasionnent, les chefs ont l'intention d'en finir ; ils sentent que pour le parti ce serait un échec très grave si l'on n'aboutissait pas à désigner un candidat. Cependant déjà plusieurs des candidats se sont retirés, il n'en reste plus qu'une demi-douzaine en présence, et si M. Mac Adoo et M. Smith se résignaient à l'inévitable on pourrait terminer. Dès le lundi 7, l'étoile de M. Mac Adoo pâlit et M. Smith arrive le lendemain à 351 voix, mais sans pouvoir aller plus haut. Deux jours se passent encore sans résultat. Enfin, soudain, le mercredi, 9 juillet, M. Mac Adoo libère complètement ses partisans comme M. Smith l'a déjà fait, et tous deux disparaissent de la scène, tandis que rapidement on approche de la fin. M. Underwood, qui jusqu'au centième tour n'a pas dépassé la cinquantaine, arrive à 229 au cent unième, à 307 au cent deuxième. M. John W. Davis, qui avait obtenu 129 voix le deuxième jour, puis était retombé à 60 environ, reprend des voix au quatre-vingt-quinzième tour, passe de 139 à 171 au quatre-vingt-seizième, à 173 au quatre-vingt-dix-septième, 194 au quatre-vingt-dix-huitième, 210 au quatre-vingt-dix-neuvième et 203 au centième, qui a eu lieu tard dans la nuit du mardi 8 juillet. Le mercredi 9 va décider entre M. Underwood et M. Davis, les seuls entre lesquels la lutte est maintenant circonscrite. Au cent unième, M. Davis prend rapidement l'avantage, arrive à 316, puis à 415 au cent deuxième et enfin, au cent troisième, les unes après les autres les délégations lui donnent leur voix et il finit par être désigné par acclamations.

Malgré la joie d'avoir fini et d'avoir comme toute chose un bon candidat, il n'y eut pas pour cette nomination l'enthousiasme que l'on avait témoigné pour de simples présentations. Les partisans de MM. Mac Adoo et Smith n'avaient pas encore eu le temps de digérer leur échec et le reste des délégués était

trop fatigué, trop heureux de quitter New-York pour manifester longuement. On voulut même immédiatement désigner le vice-président, et la proposition fut faite de nommer séance tenante par acclamations le sénateur Walsh, de Montana. Mais celui-ci qui présidait et qui avait l'intention de refuser se hâta de lever la séance en déclarant que la nomination du candidat à la vice-présidence ne pouvait pas être faite sans des présentations formelles et sans un vote régulier. Le soir, à la reprise de la séance, le sénateur Walsh faisait lire une lettre par laquelle il refusait formellement toute candidature à la vice-présidence, préférant demander à ses électeurs le renouvellement de son mandat de sénateur. Puis l'on commença à voter et, un peu faute de candidats, le choix se porta sur le gouverneur Bryan, frère cadet de l'ancien candidat à la présidence. Pendant que l'on votait, M. Smith vint dans la salle où le public lui fit une grande démonstration à laquelle il répondit en promettant de faire tout son possible en faveur du candidat nommé. Un peu plus tard, c'était M. Davis à son tour qui arrivait et qui prononça quelques paroles de remerciements, après quoi la séance fut levée et la Convention, la plus longue qui ait jamais eu lieu, était terminée.

Pendant que les démocrates s'agitaient ainsi, une autre Convention, à Cleveland, proclamait la candidature indépendante du sénateur républicain La Follette avec le programme socialiste proposé en vain par la délégation de Wisconsin à la Convention républicaine. Le sénateur La Follette, à qui carte blanche avait été donnée, s'adjoignait ensuite comme candidat à la vice-présidence le sénateur Wheeler, démocrate dissident. Ce nouveau groupement qui portera le titre de progressiste, risque bien d'être l'arbitre de la situation en empêchant soit les candidats républicains, soit les candidats démocrates d'obtenir la majorité requise pour être élus. L'élection serait alors remise au Congrès au moyen d'une procédure compliquée prévue par la Constitution.

* * *

De quoi rit-on ?

ESSAI SUR LES SOURCES DU COMIQUE ET LA VALEUR DU RIRE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE¹

Il pourrait nous paraître que la riieuse cohorte des faits comiques de toute espèce n'a plus de mystère pour nous, maintenant que nous savons que ceux d'entre eux que la loi du contraste ou celle de l'effort inutile ne suffisent point à délester, acceptent aimablement de l'être soit par l'hypothèse de l'augmentation de notre personnalité, soit par la théorie de l'absurdité. Nous voilà, n'est-ce pas, dûment renseignés, et la question : De quoi rit-on ? ne se pose plus pour nous...

Illusion à laquelle nous devons prestement renoncer, puisque je n'ai rien dit encore d'une explication toute moderne, et d'une explication si foncièrement originale qu'il n'est pas exagéré de soutenir qu'elle a renouvelé de fond en comble la question du rire et du comique. Je veux parler de l'admirable et féconde théorie de l'AUTOMATISME, que M. Bergson publia en 1900.

Seulement, la place nous manquant ici pour analyser d'aussi près qu'ils le mériteraient les innombrables aperçus qui fourmillent dans cet ouvrage, force nous sera d'en résumer très succinctement la thèse essentielle.

Ce qui a le don de nous faire rire, dit Bergson, c'est l'automatisme ; c'est un être humain qui, à un moment donné,

¹ Pour la première partie, voir le N° d'avant.

agit, parle, pense comme un automate ; « il n'y a d'essentiellement risible que ce qui est automatiquement accompli », et l'automatisme est ainsi l'essence même du comique. Pourquoi en est-il ainsi ? Un exemple commenté par Bergson nous l'apprend : « Voici chez un orateur le geste qui rivalise avec la parole. Jaloux de la parole, le geste court tout le temps après la pensée et demande, lui aussi, à servir d'interprète. Soit, mais qu'il s'astreigne alors à suivre la pensée dans le détail de ses évolutions. L'idée est chose qui grandit, bourgeonne, fleurit, mûrit, du commencement à la fin du discours. Jamais elle ne s'arrête, jamais elle ne se répète. Il faut qu'elle change à tout instant, car cesser de changer serait cesser de vivre. Que le geste s'anime donc comme elle ! Qu'il accepte la loi fondamentale de la vie qui est de ne se répéter jamais ! Mais voici qu'un certain mouvement du bras ou de la tête, toujours le même, me paraît revenir périodiquement. Si je le remarque, s'il suffit à me distraire, si je l'attends au passage et s'il arrive quand je l'attends, involontairement je rirai. Pourquoi ? Parce que j'ai maintenant devant moi une mécanique qui fonctionne automatiquement. Ce n'est plus de la vie, c'est de l'automatisme installé dans la vie et imitant la vie. C'est du comique ».

Telle est l'idée de fond de la théorie bergsonienne. La vie coule continuellement comme un large fleuve, ne s'arrête ni ne se répète jamais, étant par essence toute mobilité et toute souplesse. Nous paraîtra comique toute infraction à cette loi primordiale de la vie, tout ce qui substituera à l'idée de souplesse une idée de mécanique, et cela, qu'il s'agisse de gestes, d'attitudes, de physionomies, de mots plaisants, de défauts physiques ou moraux, ou enfin de tous les procédés de la comédie, de l'esprit et de l'humour.

S'agit-il des physionomies ? Une expression risible du visage, selon Bergson, sera « celle qui nous fera penser à quelque chose de raidi, de figé, pour ainsi dire, dans la mobilité ordinaire de la physionomie. Un tie consolidé, une grimace fixée, voilà ce que nous y verrons ».

S'agit-il du comique des gestes ? nous y retrouvons l'application de la même loi : « Les attitudes, gestes et mouvements

de corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait songer à une simple mécanique. » Pourquoi rit-on d'un homme qui, courant dans la rue, trébuche et tombe ? Contraste entre la rapidité de sa course et la soudaine immobilité de sa position sensile ? Quelle idée ! On ne ritait pas s'il s'était arrêté volontairement pour s'éponger le front ou consulter sa montre. Sentiment d'orgueil à l'idée que, nous, nous ne serions pas tombés ? Quelle erreur ! Nous ne sommes pas des sauvages ! Alors, quoi ? Surprise ? Quelle supposition ! A voir deux trains lancés à toute vapeur dans deux directions opposées et se ruer l'un sur l'autre dans un abominable fracas, il y a lieu d'être surpris, mais pour rire il faudrait que le spectacle de la catastrophe eût fait sombrer notre raison. Mais non ! Devant le monsieur soudain assis sur le trottoir, nous rions, dit Bergson, « non pas du changement brusque d'attitude, mais de ce qu'il y a d'involontaire dans le changement, de la maladresse. Une pierre était peut-être sur le chemin. Il aurait fallu changer d'allure ou tourner l'obstacle. Mais par manque de souplesse, par distraction ou obstination du corps, par un effet de raideur ou de vitesse acquise, les muscles ont continué d'accomplir le même mouvement quand les circonstances demandaient autre chose. C'est pourquoi l'homme est tombé, et c'est de quoi les passants rient. » La plupart des effets comiques où excellent les clowns reposent sur cette observation. Si leurs attitudes, gambades, mimiques de toutes sortes sont si risibles, c'est que leur art consiste essentiellement, au dire de notre philosophe, à nous donner l'illusion, non tant d'êtres humains que de jouets mécaniques ou d'objets quelconques. « Deux clowns parurent — écrit Bergson — à la tête énorme, au crâne entièrement dénudé. Ils étaient armés de grands bâtons. Et, à tour de rôle, chacun laissait tomber son bâton sur la tête de l'autre. A chaque coup reçu les corps paraissaient s'alourdir, se figer, envahis par une rigidité croissante... Les crânes résonnaient formidablement dans la salle silencieuse. Finalement, raides et lents, droits comme des I, les deux corps se penchèrent l'un vers l'autre, les bâtons s'abattirent une dernière fois sur les têtes avec un bruit de maillets

énormes tombant sur des poutres de chêne, et tout s'étala sur le sol. A ce moment apparut dans toute sa netteté la suggestion que les deux artistes avaient graduellement enfoncée dans l'imagination des spectateurs : Nous allons devenir, nous sommes devenus des mannequins de bois massif. »

Et voilà un exemple typique du comique de l'automatisme situé dans les gestes, et voilà aussi, entre parenthèses, un exemple excellent enseignant aux ennemis du rire, qui font profession de dédaigner comme indigne d'eux l'absurdité partout répandue dans notre pauvre monde, qu'il est néanmoins possible de puiser un sujet d'instruction jusque dans la pitrerie la plus burlesque, — ceci bien entendu, à condition d'être un grand philosophe ! — Pour nous, nous avouons n'avoir jamais compris au nom de quel principe il conviendrait de mépriser tout spectacle de cirque ou de cinéma ; c'est pourquoi, après notre petite visite aux clowns de bois, je vous invite à me suivre pour un instant au théâtre de Guignol. Car, là aussi est particulièrement frappant l'automatisme comique : « Quand le commissaire s'avance sur la scène, il reçoit aussitôt, comme de juste, un coup de bâton qui l'assomme. Il se redresse, un second coup l'aplatit. Nouvelle récidive, nouveau châtiment. » On finit par avoir l'illusion, note Bergson, d'un ressort qui se tend et se détend ; et ceci nous amène à l'un des procédés favoris de la comédie, le procédé de la répétition, qu'il s'agisse d'un mot ou d'une phrase qui se déclanche comme un ressort automatique (comme les célèbres « Sans dot », d'Harpagon ; « Que diable allait-il faire dans cette galère », de Géronte ; les « Et Tartuffe », d'Orgon ou « Je ne dis pas cela », d'Alceste) ou même d'une scène entière, comme dans le *Dépôt amoureux* et ailleurs encore, où les valets viennent répéter dans un autre ton des scènes déjà jouées par leurs maîtres. L'automatisme suffit enfin à expliquer le comique de l'imitation, car imiter quelqu'un, c'est précisément « dégager la part d'automatisme qu'il a laissée s'introduire dans sa personne ». Pascal avait remarqué dans ses *Pensées* : « Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur répétition ». On voit que ce qui était une énigme pour Pascal n'en est plus une pour

Bergson. « La vie bien vivante ne devrait jamais se répéter. Là où il y a répétition, similitude complète, nous soupçonnons toujours du mécanique fonctionnant derrière le vivant, » et ce mécanique, encore une fois, se rattache à l'automatisme, et l'automatisme est bien, décidément, l'essence du comique.

Mais suivons le philosophe dans l'une au moins des déductions où l'entraîne sa logique. Nous avons assez vu pourquoi, selon Bergson, un homme qui nous fait subitement penser à une chose nous paraît comique. Or il va plus loin et remarque et prouve, que lorsqu'on croyait s'occuper de l'âme d'une personne et que l'attention se trouve soudainement déviée sur son corps, ce crochet de l'attention produit instantanément une impression risible. Contraste, tout simplement, aurions-nous dit tout à l'heure. Pas du tout, rétorque Bergson ; automatisme. Un personnage de Labiche, orateur de grande envergure, voit « ses plus belles périodes coupées par les élanements d'une dent malade », un autre « ne prend jamais la parole sans s'interrompre pour se plaindre de ses souliers trop étroits » ou de quelque chose qui le pique dans le dos. Dans ces cas-là, l'impression comique jaillit du fait que le corps ne parvient pas à être, pour ainsi dire, au même diapason que l'âme ; que le corps chicane l'âme, et interrompt et empêche ses libres manifestations par une raideur taquine où Bergson voit une variété particulière d'automatisme : « Une personne que son corps embarrasse », voilà l'image qui nous est suggérée dans ces derniers exemples. Et nous voici revenir au malheureux verre d'eau sucrée dont nous avons cru expliquer de diverses façons la valeur comique au moment de son voyage forcé. De ces explications la plus plausible nous paraissait être celle du contraste. Hélas ! forcés nous est d'y renoncer, si nous songeons avec Faguet, qui commente quelque part cet exemple, que si au lieu d'envoyer son verre d'eau dans l'auditoire, l'orateur avait eu une attaque d'apoplexie, le contraste eût été plus accusé encore et cependant personne n'aurait songé à rire ; dans l'impasse où nous voilà, décidons-nous à faire bénéficier cet exemple de la théorie bergsonienne ; et convenons que cet incident — qui nous aura tant occupé depuis une heure — est comique en ceci

qu'il « appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause ». Pourquoi arrive-t-il au timide, par exemple, de nous paraître comique ? C'est que le malheureux « donne l'impression d'une personne que son corps gêne, et qui cherche autour d'elle un endroit où le déposer ».

Le philosophe ferait encore fi de la façon dont nous comprenions tout à l'heure le comique de Napoléon faisant asseoir la reine de Prusse, ou la raison qui incite les acteurs tragiques à éviter tout geste familier. Contraste à provoquer dans le premier cas, à éviter dans le second, disions-nous ; oh ! non ! oh ! pas du tout ! Bergson eût souri de nous entendre ; car, écrit-il une fois de plus, « le poète tragique a soin d'éviter tout ce qui pourrait attirer notre attention sur la matérialité des héros. Dès que le souci du corps intervient, une infiltration comique est à craindre. C'est pourquoi les héros de tragédie ne boivent pas, ne mangent pas, ne s'assoient pas. S'asseoir au milieu d'une tirade serait se rappeler qu'on a un corps. » Pour ce qui est du chapeau de paille d'Italie poursuivi par une bande de provinciaux, nous aurions mauvaise grâce, selon Bergson, à persister dans notre idée première, laquelle était que le comique de cette chasse résulte d'un effort intense et collectif aboutissant au néant ; erreur ! C'est l'automatisme, ici comme partout, qui détient le mot de l'énigme ; ces bourgeois pourchassant pendant cinq actes de vaudeville un chapeau imaginaire finissent par nous communiquer l'impression de pantins à ressorts remontés au haut, se suivant les uns les autres automatiquement, avec l'inconscience et l'absurdité de jouets mécaniques.

La place nous manque pour vérifier la théorie dans d'autres groupes de faits, et, par exemple, dans les mots comique, ou dans les défauts comiques du caractère. Quelle que soit la région du fleuve où Bergson promène son ingénieux bateau, il découvre partout le comique installé « dans une certaine raideur de mécanique là où l'on voudrait trouver la souplesse attentive et la vivante flexibilité d'une personne ». Si le personnage du distrait a tenté la verve de tant d'auteurs comiques, c'est qu'il est par excellence un esprit incapable de se modeler sur la réalité mouvante, « un esprit qui est

toujours à ce qu'il vient de faire, jamais à ce qu'il fait, comme une mélodie qui retarderait sur son accompagnement ». Pour la même raison sont intensément comiques les esprits romantiques, les esprits de chimère, le don Quichotte de toute espèce, car que sont-ils, sinon « des coureurs qui tombent et des naïfs qu'on mystifie, coureurs d'idéal qui trébuchent sur des réalités ».

Si maintenant la théorie de l'automatisme nous paraît l'emporter sur les précédentes en solidité, c'est qu'elle est, croyons-nous, l'explication la plus générale et la plus profonde de l'essence du comique, celle qui embrasse le plus grand nombre d'effets comiques et qui les étudie avec le plus de minutieuse lucidité. Est-ce à dire que l'automatisme nous ait livré une fois pour toutes le mot de l'énigme, et avons-nous atteint avec lui la source du comique ? Nous ne le croyons pas un instant, et si les autres explications avaient perdu toute leur valeur du fait de la survenue d'un nouveau système qui les a plus ou moins supplantées et reléguées dans l'ombre, nous n'aurions pas commencé par examiner ces premières hypothèses. La théorie de Bergson, je le répète, est un chef-d'œuvre d'intelligence ; qu'il me soit néanmoins permis d'ajouter que si elle mérite toute notre admiration elle est loin de provoquer notre complète adhésion. Nous l'avons affirmé déjà, les êtres et les choses sont comiques de trop de façons différentes et pour des raisons trop manifestement multiples pour qu'une théorie — si géniale soit-elle — ait quelque chance de couronner un problème si complexe d'une solution définitive, et de clore un débat destiné à rester ouvert tant qu'il y aura des hommes qui riront les uns des autres et des philosophes qui se demanderont pourquoi.

C'est la raison pour laquelle la théorie de Bergson, en tant qu'elle prétend ne voir qu'une source unique à l'origine d'un fleuve qui en comprend plusieurs, n'échappe point à nos deux objections, dont nous avons assez montré qu'elles sont suffisantes à prouver l'insuffisance d'un système qui se veut et se croit complet.

Première objection. Si l'automatisme était vraiment le ressort de tout effet comique, comment expliquer ce fait d'expérience quotidienne et universelle, que la plupart de nos gestes et bon nombre de nos paroles mêmes et de nos pensées sont parfaitement de l'automatisme, sans avoir pour cela rien de comique ? Si nous y pensons une minute, nous nous aviserons sans peine que notre conscience n'intervient nullement et que par conséquent nous agissons en automates chaque fois non seulement que nous respirons, toussons, digérons ou dormons, mais encore quand nous accomplissons, dans la marche, l'acte de poser nos pieds l'un devant l'autre tout en conservant l'équilibre de notre corps ; c'est ainsi que dans le premier exemple allégué par Bergson, l'homme qui court et tombe n'agit pas en automate dans le seul instant de sa chute, mais dès le premier pas de sa course, si bien que s'il n'avait pas couru en automate il aurait vu la pierre du chemin et ne serait point tombé. De même ne sommes-nous pas régis par l'automatisme chaque fois que nous laissons notre pensée errer au hasard, dans ces vagues rêveries où nous ressemblons à des dormeurs éveillés ? Ou encore, s'il nous arrive à tous de proférer vingt fois par jour les mots « bonjour », « bonsoir », « à votre santé », ou « Dieu vous bénisse », serait-il exact de prétendre que notre pensée consciente joue un rôle quelconque dans l'émission de ces formules qui sont, au contraire, et neuf fois sur dix, machinales, automatiques ? Je crois donc discerner à la base même de l'édifice de Bergson une erreur importante, dont il serait aisé, si nous en avions le loisir, de surprendre les répercussions dans nombre de déductions où nous entraîne la logique du philosophe. Le comique est rigoureusement absent de tous nos derniers exemples, et de tous les mille exemples d'automatisme pur que nous pourrions cueillir à foison dans la vie de tous les jours et de tous les hommes. Or, que sont ces exemples, sinon des échantillons des multiples *habitudes* dont est tissée, pour une part essentielle, la trame de toute vie humaine ? Le système de Bergson repose tout entier sur l'idée que la loi primordiale de la vie est « de ne se répéter jamais » ; seulement cette prétendue loi primordiale se trouve malheu-

reusement réfutée par le fait de l'HABITUDE dont l'importance est telle qu'un des caractères primordiaux de la vie me paraît être au contraire *de se répéter continuellement*. C'est miracle que le livre de Bergson, échafaudé sur un principe erroné n'en contienne pas moins une foule d'observations exactes et profondes ; toutefois si en le lisant nous ne perdons pas de vue cette première erreur initiale, nous découvrirons cent fois que les exemples comiques cités ne sont pas comiques, comme le croit Bergson, pour la seule raison qu'ils contiennent de l'automatisme (puisque la plupart de nos actes automatiques n'ont rien de comique), mais parce que d'autres caractères plaisants se combinent à leur caractère automatique. Ce n'est pas *seulement* parce qu'ils agissent avec la raideur de pantins articulés que les provinciaux de Labiche donnant la chasse à un chapeau imaginaire nous font rire, mais aussi et tout autant parce qu'ils font très sérieusement une chose absurde...

Seconde objection. Non seulement l'automatisme ne *suffit* guère à expliquer le comique des faits présentant un caractère figé, mécanique, mais la théorie ne nous est plus d'aucun secours dès qu'il s'agit d'analyser un effet comique éloigné de toute raideur. Nous ratifions très volontiers l'analyse qu'on nous présente du comique des deux clowns jouant aux mannequins de bois et se frappant réciproquement jusqu'à tomber comme deux masses inertes ; mais, n'ayant point, nous, une théorie à défendre et à étayer, il nous est impossible d'oublier qu'à peine par terre, ces deux clowns se relèveront pour se livrer tout aussitôt à d'autres cabrioles et à d'autres pitreries qui ne manqueront pas de nous paraître tout aussi comiques, bien que pour une raison exactement opposée à celle de tout à l'heure : ce ne seront plus, en effet, deux automates que nous applaudirons, mais deux gymnastes accomplissant sur des échelles disloquées, au sommet d'échafaudages de chaises à donner le frisson, ou encore sur des trapèzes minuscules se balançant tout au haut du cirque, mille prouesses défiant les lois de l'équilibre et celles de la pesanteur, prouesses révélant une adresse et une souplesse à nous faire douter de nos yeux.

Ou encore si nous rions d'un habile prestidigitateur faisant surgir trois canards vivants d'un panier vide, puis rendant à leurs propriétaires stupéfaits deux montres escamotées dans l'instant même qu'ils arrondissaient leurs yeux sur l'apparition des canards, ne faudrait-il pas, pour discerner ne fût-ce qu'un centigramme de raideur et d'automatisme à la source de ces effets comiques, plus d'agilité dans l'esprit que cet artiste n'en possède au bout des doigts ?

Et puisque nous parlons d'agilité d'esprit, quelle figure ferait la théorie de l'automatisme en face de tant de mots spirituels dont se délectent à l'envi tous les amis du rire ? Où trouvera-t-on du mécanique plaqué sur du vivant dans cette épitaphe de Voltaire :

L'autre jour au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron ;
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva !

ou dans sa réflexion célèbre : Les quarante académiciens ont de l'esprit comme... quatre ! Ou encore dans son court dialogue avec une dame sortant enthousiasmée d'une représentation d'*Oedipe* : La dame : « C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez écrit *O-c-dipe* ? » Voltaire, là-dessus : « *O-u-i* . » Pas trace d'automatisme non plus dans le mot de notre cocher bernois, ni, que je sache, dans la farce de la cigarette truquée. Si, maintenant, nous reprenons ce que dit Bergson des physionomies comiques, nous saisissons sur le fait l'erreur où devait forcément tomber l'explication du philosophe. « Automatisme, raideur, pli contracté et gardé, écrit-il, voilà par où une physionomie nous fait rire ». Cela est exact. Mais si je pense à toute une catégorie de visages oubliée par Bergson, aurai-je tort d'écrire de mon côté : Souplesse, mobilité, grimace se transformant perpétuellement, voilà par où une physionomie nous fait rire. Prétendra-t-on par hasard que ces visages-là, qui sont ceux, par exemple, de nombre d'acteurs comiques, sont moins risibles que ceux qui le sont de par leur raideur immobile ? Bergson ne devait pas songer à ces physionomies ondoyantes, pas plus qu'il ne devait considérer ceux des défauts de carac-

tère, comme le mensonge, la ronerie, l'astuce, etc., témoignait, non d'une rigidité de l'esprit, mais, au contraire, d'une déplorable souplesse, condamné qu'il était par son idée d'automatisme soi-disant opposé à la vie mouvante, à n'envisager et à ne voir que ceux des effets comiques qui sont involontaires ou inconscients. « Le comique est inconscient, écrit-il, il se rend invisible à lui-même en devenant visible à tout le monde. » C'est précisément là l'erreur, car si beaucoup d'hommes sont comiques à leur insu, beaucoup d'autres le sont tout autant le sachant et le voulant ; ce sont précisément ces derniers — parmi lesquels tous les artistes comiques, tous les créateurs comme Molière, Voltaire, Swift, Labiche, Jérôme, Charlot, combien d'autres ! — qui échappent parfaitement à la théorie de l'automatisme dans la plupart de leurs gestes, pensées, réussites comiques. Nous avons surpris Charlot affolé et hagard cherchant ses vaches sur les arbres et sous une fleurette. Sans nul doute le but de l'artiste était de nous suggérer l'idée de l'homme responsable tenu de retrouver coûte que coûte quelque chose de précieux qu'on lui a confié et qu'il a égaré ; et qui, pris de panique devant l'inutilité de ses efforts, perd la tête, oublie la nature et les dimensions de l'objet perdu, s'affole complètement et n'est plus finalement qu'un fou frénétique cherchant automatiquement il ne sait quoi. Mais enfin, si nous rions de ce qu'il y a de mécanique dans cette poursuite insensée, qui ne voit que nous rions plus encore de l'hilarante fantaisie que suppose chez un créateur comique l'invention parfaitement consciente de cette scène d'inconscience ; et qu'enfin ce qui nous paraît surtout comique ici, comme dans toute création analogue, c'est l'idée survenue chez un artiste d'esprit singulièrement délié, de jouer à l'esprit raidi dans une attitude imbécile ? Que Bergson ait pu ne tenir aucun compte de la multitude d'effets amusants qui, loin d'être des manifestations involontaires de la raideur ou de la distraction, sont au contraire des réussites conscientes et méditées de la fantaisie comique, c'est ce que l'on conçoit malaisément ; et l'on éprouve quelque surprise à le voir ajouter au récit de l'homme courant dans la rue et tombant sur le sol : « On ne rirait pas de lui, je pense, si l'on pouvait

supposer que la fantaisie lui est venue tout à coup de s'asseoir par terre », puisque nous sentons tous qu'au contraire, nous rions bien davantage encore ! Car alors nous nous trouverions en présence, non plus d'un maladroit quelconque, mais d'un fantaisiste volontairement hurluberlu, mais d'un comique, presque d'un Charlot : car si Charlot n'a pas encore inventé de s'asseoir sur une place au milieu d'une foule, soyez sûr qu'il le réalisera demain.

Si maintenant nous ouvrons d'autres ouvrages sur la question, et découvrons que d'autres penseurs, Hegel, par exemple, estiment « qu'il n'y a de véritable comique que lorsque les personnages (de la pièce) sont comiques à leurs propres yeux », nous serons décidément à même de reconstituer la façon dont un philosophe échafaude un système, et de conclure sur les quelques théories envisagées ici.

Depuis quelque temps déjà, un philosophe se trouve harcelé par le problème du rire. A tout instant, le matin, le soir, dans son bureau, à table, en promenade, la question du comique frappe à la porte de son esprit, pénètre sans crier gare, s'impose, s'assied, et impérieuse et lancinante, réclame : « Réponds ! De quoi suis-je fait ? Où me trouve-t-on ? De quoi rit-on ? » Les philosophes sont de braves gens qui répondent à qui les interroge. Le nôtre, au surplus, a une idée, depuis longtemps. Il lui a toujours paru que rien n'est comique comme ce qui présente un contraste frappant — ou une absurdité manifeste — ou une raideur d'automate, ou un abîme entre un gros effort ou un résultat mince, ou un signe à quoi se reconnaît notre supériorité révélée par l'infériorité d'autrui, etc. Notre penseur a donc *une explication toute prête*, qu'il s'agit de vérifier en la confrontant avec des faits de toute sorte, en essayant d'en revêtir ces faits, comme on essaie un vêtement à des clients successifs. Or il se trouve — miracle de chance — que l'explication pressentie seule satisfaisante, habille parfaitement tous les faits qui se présentent à l'essayage, et cela sans qu'il y ait de faux plis dans le dos, ni de bosses sur les côtés, ni rien enfin qui ne soit remarquablement ajusté. Miracle ? Oh non ! Très simplement,

notre tailleur n'a point essayé son vêtement à n'importe quel client, notre philosophe n'a pas donné rendez-vous dans le cadre préétabli de sa théorie à toutes sortes de faits comiques, mais à ceux-ci seulement qui devaient s'y trouver à l'aise, à ceux-ci seulement qui étaient capables de lui tenir le langage du médecin de *Monsieur de Pourceaugnac* à son confrère : « Le raisonnement que vous avez fait est si docte et si beau qu'il est impossible que le malade ne soit pas mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. » — « Le raisonnement que vous avez fait est si docte et si beau qu'il est impossible que le comique ne s'explique point par le contraste, ou l'absurdité, ou l'automatisme, etc., et quand un fait ne voudrait rien de votre théorie, il faudrait le contraindre, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait » — le contraindre, c'est-à-dire le plier, l'interpréter dans le sens de l'explication où l'on a besoin de l'insérer, ou alors l'écarter tout simplement, le dédaigner, lui fermer la porte au nez. Ce que nous avons compris ici en passant en revue les théories du comique, je crois que nous le découvririons de même dans toute autre spéculation philosophique à caractère systématique ; un philosophe systématique étant toujours semblable à ces myopes qui ne voient pas tout, mais qui voient admirablement ce qu'ils voient, ou alors aux presbytes qui regardent de trop loin ou de trop haut pour apercevoir les faits trop rapprochés ou trop petits, qui néanmoins suffisent bien souvent à infirmer les théories les plus brillantes et les plus séduisantes. Il est superflu d'ajouter que c'est évidemment à leur insu que les penseurs hantés par une théorie choisissent les faits qui voudront bien ne pas la contredire, mais lui donner solidité et vraisemblance ; ce que nous ne voyons pas n'existe point, ou guère, pour nous ; et cela explique la parfaite bonne foi avec laquelle un philosophe nous affirme que tout rire naît d'un contraste, qu'une manifestation plaisante cache toujours une absurdité, qu'un effet comique s'explique toujours par quelque chose d'automatique, que

le comique est *toujours* inconscient, que le comique est *toujours* conscient, etc. Hâtons-nous d'ajouter qu'en schématisant comme nous venons de le faire le processus d'élaboration d'une théorie philosophique, nous grossissons et simplifions à dessein les choses ; et, en réalité, les explications systématiques du comique que nous avons examinées sont toutes dignes d'être étudiées de plus près que nous n'avons pu le faire dans ce court travail. Sans doute aucune d'elles ne nous livre le dernier mot d'une question qui n'a pas de mot de la fin ; mais chacune d'elles — la théorie du contraste, ~~surtout~~, et celle, admirable, de l'automatisme — projette une vive lueur sur une multitude de faits ; et enfin toutes ensemble, en ayant l'air de se heurter, de se contredire, en réalité se complètent et finalement font converger sur la psychologie du comique les faisceaux lumineux de leurs lanternes multicolores. Toutes ces hypothèses nous enseignent la merveilleuse diversité des effets plaisants, dont les hommes sont les pourvoyeurs tantôt volontaires, tantôt inconscients ; et elles nous indiquent complaisamment où nous pouvons chercher les sources jaillissantes du rire et de la gaiété, à qui nous devons incontestablement quelques-unes des heures d'or de l'existence.

Signalons toutefois, très rapidement, un des défauts communs à tous les systèmes interrogés dans cette étude. Aucun d'eux ne m'a paru faire intervenir dans l'analyse et le classement des faits observés la notion de RELATIVITÉ. Aux yeux de tous ces penseurs, il semble toujours que tel fait est comique, tandis que tel autre ne l'est pas. Je vois là une erreur évidente et grave. Qui ne sait, par exemple, que le seul caractère de nouveauté suffit à faire jaillir le rire des sauvages et des enfants ? Un enfant trouve communément très comique le premier violon qu'on accorde devant lui, le premier chameau qu'on lui montre, le premier zébu, le premier jouet mécanique, quelquefois, le premier pantalon dont on l'honore. Un sauvage part d'un rire incoercible en voyant pour la première fois un réveil-matin, des gants de peau ou un porte-plume Watermann ; et Nanouk l'Esquimau rit à sursauts en

entendant une voix sortir, on ne sait comment, d'une boîte pleine de mélodies actionnées devant lui par un Européen qui ne voit rien de comique dans un phonographe de Sainte-Croix. Dans nos pays civilisés, tel homme du peuple s'esclaffe d'une farce énorme dont est nulle pour une personne plus raffinée la vertu comique. Et un mot ou un geste obscène a le triste pouvoir d'exciter le rire d'une bonne partie de la foule : car il est indéniable qu'il existe pour beaucoup de gens un comique lubrique ; il ne l'est pas moins, heureusement, que ce comique grossier laisse froids tous ceux qui ont cultivé en eux autre chose que la faculté de couvrir de boue ce qui n'est en soi ni sale ni propre, mais simplement naturel et infiniment respectable, puisqu'il s'agit ici de ce qui crée la vie.

Enfin deux hommes d'éducation, d'instruction, d'intelligences égales ne trouvent point forcément un même phénomène également risible ; le premier sera plus sensible au comique de l'humour, l'autre à celui de l'esprit ; l'un goûtera davantage le comique inconscient des distraits, des maladroits ou des pédants, l'autre préférera de beaucoup le comique volontaire des acteurs de cinéma ou de théâtre et des auteurs comiques. Et toutes ces distinctions ne sont pas sans compliquer singulièrement le problème déjà si subtil des sources du rire, et le compliquent trop pour qu'on ne coure pas tous les risques du monde — et notamment celui d'apparaître très comique — en voulant à toute force couronner une question si complexe d'une réponse simple et définitive.

Il faut dire enfin que nombre de personnes ne possèdent rien, ni dans l'œil, ni dans l'esprit, ni dans le caractère, de ce qu'il faut pour voir le comique répandu autour de nous, et conséquemment pour en tirer de multiples et saines joissances. Vous pensez bien que c'est toujours parmi ces personnes-là que se recrutent les ennemis du rire et de tous ceux — pitres, acteurs, artistes, hommes d'esprit, écrivains — qui détiennent l'art détesté de le faire naître.

« Il y a des esprits, écrit quelque part notre spirituel Töpffer, qui sont boutonnés comme des uniformes.

» Il y a des esprits qui sont neutres comme des chapeaux gris.

» Il y a des esprits qui sont vains comme des courtauds, noirs comme des croque-morts ou cornus comme des chiens-mopses... Tous ces esprits-là trouvent Arlequin fade et Pierrot bête. »

Un philosophe anglais, James Sully, auteur d'un gros volume sur le rire (particulièrement recommandable à qui voudrait étudier le rire chez les sauvages et chez les enfants) écrit dès la première page : « Un ennemi du rire... est si bien possédé par l'esprit de gravité que le tempérament contraire ou esprit de gaîté est à ses yeux un horrible défaut. Pour lui, le rire, dès qu'il est perceptible à l'oreille, est une preuve de mauvaise éducation ». Si nous citons cette remarque, c'est que nous sommes bien persuadés qu'elle est loin de ne s'appliquer qu'aux seuls compatriotes de son auteur. Au surplus, les personnes désespérément graves dont l'aveugle, mais ingénieuse austérité introduit, on ne sait comment, une idée de vulgarité, de méchanceté ou de sottise — quand ce n'est pas d'impiété — dans le rire le plus spontané et le plus inoffensif, ne sont pas moins respectables pour cela. Elles ne deviennent irritantes, ou au contraire délicieusement comiques, à la façon d'Alceste, que lorsqu'elles ne se contentent plus de bannir l'esprit de gaîté pour elles-mêmes, mais se font en tout lieu les champions de la gravité et vont partout couper à la racine les fleurs joyeuses du rire et semer à leur place les graines noires de la solennité, de la tristesse ou de la neurasthénie.

Pour moi, j'ai toujours pensé que les ennemis du rire ne sont souvent coupables que d'une fâcheuse confusion. Un rieur leur apparaît toujours comme un railleur, si bien que rire et ne rien respecter sont à peu près synonymes pour eux. Il est vrai qu'ils ont pour eux l'aphorisme de Pascal : « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » Et il est bien vrai que le rire de malice n'est point toujours innocent ; il est bien vrai qu'il est quelquefois moins aimable que le visage le plus renfrogné ; il est bien vrai que lorsqu'il se confond avec le ricanelement, il lui arrive d'être méprisable comme une insulte

et parfois comme une calomnie. Entre ce rire-là, qui baloue les plus rares vertus ou les préjugés les plus nécessaires, et le rire lubrique qui barbouille de fumier les réalités de l'amour et jusqu'aux gestes qui perpétuent la vie, je préfère pour moi n'avoir point à choisir, afin de les envelopper tous deux d'une identique réprobation. Si donc l'ostracisme des ennemis du rire et des rieurs ne visait que les inventeurs minables de farces « bien salées », les chansonnettes, dites « légères » — qui sont en réalité lourdes d'une insoulevable bêtise — les « comiques » de café-concert qui détaillent en s'esclaffant de sombres inepties sur le thème monotone des belles-mères de Paris, des curés de campagne ou des querelles d'alcôve ; si même la verve apostolique des ennemis du rire flagellait certaines œuvres littéraires, où l'art, quelquefois très grand, sert surtout à railler mal à propos des réalités dignes de respect et parfois d'admiration (je songe par exemple au *Dingo* de Mirbeau ou à l'*Ile des Pingouins* d'Anatole France) j'applaudirais des deux mains à leurs efforts et ne les appellerais point les ennemis du rire, mais plus justement les ennemis de certains rires spéciaux, des rires méchants, sales ou bêtes, ou tout à la fois méchants, sales et bêtes.

Malheureusement, les véritables ennemis du rire ne s'en tiennent pas là. Ce sont toutes les variétés du rire et des manifestations plaisantes de l'art et de la fantaisie qu'ils visent de leurs flèches endeuillées. C'est dans l'esprit de gaieté lui-même qu'ils croient discerner quelque chose de répréhensible, c'est l'esprit de gaieté lui-même qu'ils entreprennent de proscrire, sous l'inattendu et insuffisant prétexte que « s'il y a Noël, comme me disait l'un d'eux, il y a Golgotha », et qu'à la vie succède la mort. « Comment pouvez-vous donner des récitals comiques, m'écrivait une dame, au moment où nous traversons une crise industrielle si sérieuse ? — Eh ! Madame, lui répondis-je par retour du courrier, plus la leçon a été difficile, plus la récréation s'impose ; plus les circonstances se font sévères, plus une soirée de détente et d'amusement est la bienvenue ; et plus la vie est ardue à monter, plus il est salutaire de s'arrêter de temps à autre pour s'offrir le rafraîchissement d'un grand verre de rire. Il faut mettre de la colo-

phane sur son archet, une corde joyeuse à côté des cordes graves, autant de gaieté que d'entrain dans son jeu ; et la mélodie de notre vie rendra des sons agréables à l'oreille, et, croyez-moi, bienfaisants pour l'humanité. »

Que le rire soit pour tout le monde et pour chacun d'une utilité bienfaisante et multiple, c'est là une de ces vérités évidentes qu'il est néanmoins excellent de répéter chaque fois que s'en offre l'occasion. Le rire est un bienfait pour l'individu, et non seulement, comme d'aucuns sont enclins à le croire, d'ordre moral. Nombre de psychologues et de médecins ont depuis longtemps étudié son action salulaire sur l'organisme, et notamment sur la respiration et la circulation du sang. James Sully, qui est un savant autant qu'un philosophe, écrit par exemple : « La manière dont ces deux actions, inspiration profonde et expiration prolongée, alternent durant un accès de rire, paraît bien assurer un avantage important au double point de vue d'une accélération considérable de la circulation du sang et de son oxygénation plus complète, » et, plus loin : « Le rire doit peut-être une partie de l'influence heureuse qu'il a sur notre état physique au fait qu'il amène un accroissement considérable d'activité vitale en augmentant l'excitation nerveuse. » Enfin, pour résumer d'un mot cette action salulaire du rire sur notre organisme, rappelons l'ancien dicton populaire « ris et tu engraisseras » qui disait ce que nous savons, mais qui savait ce qu'il disait.

Pour ce qui est des heureux effets du rire sur notre humeur, sur notre « moral », que dire qui n'ait été dit cent fois ? Quand son utilité ne serait que de nous aider à supporter les mille tracasseries de la vie quotidienne, de nous vacciner contre les piqûres que nous prodiguent chaque jour les circonstances et les hommes, le rire ne légitimerait-il pas abondamment les efforts de ceux qui le provoquent et de ceux qui plaident sa cause ? « Un jour — raconte le moraliste français Charles Wagner — après une petite matinée donnée par des jeunes gens, deux très vieilles femmes, pauvres et vraiment malheureuses, vinrent me remercier, les larmes aux yeux, disant : Nous avons ri de si bon cœur ! Voilà des années que cela ne nous était pas arrivé. On a tant de mal à vivre, et l'existence

est si dure ! — Ce jour-là, je compris que, parmi les bienfaiteurs de l'humanité, il fallait ranger Molière et Labiche, et ceux qui savent, comme eux, faire sourire quelquefois les pauvres mortels qui pleurent si souvent. Au fond, la gaieté est un triomphe : le triomphe de l'esprit sur ses entraves. »

« Je me méfia, dit-il dans le même ouvrage, des moralistes ternes et de tous ceux qui annoncent le bien avec une mine sinistre. Je les compare à des balais couverts de poussière, qui ternissent ce qu'ils veulent purifier. »

En vérité, ne suffit-il pas d'avoir connu une seule fois le rire large, copieux, désaltérant, qui secoue le corps, enchante l'esprit, endort les soucis et possède l'être entier, pour que nous comprenions le geste de ce milliardaire qui envoya un jour un chèque de quinze mille francs à Coquelin aîné, avec ce billet : « Vous avez amené des larmes dans nos yeux et le rire sur nos lèvres. Tous les philosophes étant d'accord qu'il vaut mieux rire que pleurer, vos émoluments se chiffrent comme suit :

Pour nous avoir fait pleurer six fois : 600 dollars,

Pour nous avoir fait rire douze fois : 2.400 dollars ».

Voilà un milliardaire qui a dû trouver quelque plaisir à méditer ce mot de Chamfort : « La plus perdue de toutes nos journées est celle où l'on n'a pas ri » !

Et je m'arrêterais ici, n'était mon désir de courtoisement répondre à l'une des objections que telle personne grave, m'ayant lu jusqu'au bout, se ferait un sombre plaisir d'opposer à cette petite étude des sources du comique et à ce plaidoyer en faveur du rire. Ce lecteur affligé, je l'entends distinctement me dire : « Vous avouez ne point étendre votre prédilection pour le comique et le rire aux manifestations de l'esprit de raillerie, quand celui-ci se fait décidément féroce et injuste. Comment pouvez-vous donc parler avec sympathie des productions comiques de l'esprit français, puisqu'il n'échappe à personne que cet esprit, *essentiellement* railleur, est toujours occupé à ridiculiser quelqu'un ou quelque chose ? »

Il est trop vrai, répondrai-je, que l'esprit français — celui, du moins, qui vise à distiller de la gaieté — n'est jamais frère

de la charité et très rarement cousin germain de l'universelle indulgence ; il est trop vrai qu'il lui plaît d'être méchant, un peu, beaucoup, passionnément, jamais pas du tout. Il est méchant parce que son rôle, sa fonction, sa raison d'être et son génie sont, comme bien vous le dites, de railler. De railler un homme, un groupe d'hommes, une idée, un groupe d'idées, une coutume, un gouvernement, une loi, un préjugé, un vice, une vertu, une profession, et la liste pourrait s'allonger jusqu'à couvrir les quatre-vingts colonnes d'un grand journal quotidien. Seulement la question serait de savoir si cet appétit de raillerie dont vit l'esprit est vraiment un malheur, comme vous vous en convainquez trop aisément, ô vous dont l'âme bien pensante déborde d'attendrissante sympathie !... Pour nous, nous n'en sommes pas certain du tout ; il est vrai que nous avons eu la chance de lire l'ouvrage remarquable de Bergson, analysé plus haut en ses lignes essentielles ; ouvrage où il est magistralement démontré que le rire — voire le rire le plus satirique — exerce toutes sortes de fonctions sociales non seulement avouables, mais nettement et diversement utiles et bienfaisantes, à la façon soit d'une douche d'eau froide éteignant un incendie destructeur, soit d'une torche vigoureuse rallumant un foyer paresseux qui somnolait, soit encore d'un balai balayant devant telles portes qui avaient grand besoin d'un nettoyage radical, d'un agent de police faisant le vide sur une place encombrée pour le passage d'un cortège, ou enfin d'une mère châtiante passionnément son bambin turbulent pour lui prouver sa vigilante affection. C'est ainsi qu'au bienfait physique et moral du rire, votre remarque, cher monsieur, m'incite à ajouter sa vertu sociale, que sans vous j'allais coupablement oublier.

Le rire est en effet, pour Bergson, une espèce de châtiment « fait pour humilier, il doit donner à la personne qui en est l'objet une impression pénible. La Société se venge par lui des libertés qu'on a prises avec elle. *Il n'atteindrait pas son but s'il portait la marque de la sympathie et de la bonté.* » Or ce but, encore une fois, est de redresser, de corriger, d'améliorer, d'avertir, le tout en soulignant malicieusement le ridicule

inhérent à la personne, ou au défaut, ou au préjugé visés. Sans doute le rire émanant de l'esprit de raillerie n'est pas toujours juste : René Benjamin ridiculisant certains professeurs de Sorbonne ne laisse pas d'être, ici et là, aussi injuste que Molière ridiculisant en bloc les médecins de son temps. C'est que l'homme d'esprit, plus que personne, exagère pour avoir raison ; il dit cent pour que l'on comprenne dix ; il sait que la satire comique tient de la caricature en ce que, comme celle-ci, elle néglige certains traits du tableau pour projeter une plus vive lumière sur les autres. C'est, enfin, dira encore Bergson, que « le rire châtie certains défauts à peu près comme la maladie châtie certains excès, frappant des innocents, épargnant des coupables, visant à un résultat général et ne pouvant faire à chaque cas individuel l'honneur de l'examiner séparément... Une moyenne de justice pourra apparaître dans le résultat d'ensemble, mais non pas dans le détail des cas particuliers. »

Et c'est ainsi que si l'humour n'est qu'une sorte de jeu supérieur, le plus souvent désintéressé, l'esprit, plus ou moins consciemment, poursuit un but d'hygiène sociale, moquant les ridicules pour attirer sur eux l'attention du public et l'inciter à reviser ses convictions et ses préjugés ; il parvient ainsi quelquefois à donner un coup de barre salutaire à l'opinion publique ; et ceux qui espèrent et appellent des réformes et des améliorations savent de quels poids ils disposent le jour où cette opinion publique se sera ralliée à leurs points de vue, aura compris leurs efforts et la nécessité sociale de ces efforts.

WALTER JÁQUIER.

D^e sa lettre.

Lettre de Paris.

Paris aux champs. — Un grand mariage. — Méditations sur la mode.

De quoi peut-on bien vous parler ? Paris en août, c'est la montagne, les champs, la mer, c'est Deauville et Dinard, Evian et Venise, la Suisse, le Tyrol, la Norvège, c'est la lune, c'est tout ce que vous voudrez, sauf Paris. !

Vous dirai-je mes lentes, paisibles, monotones journées sous le platane, quand le temps le permet, ou dans le vieux salon rose et gris, parmi des bouquets de phlox, de dahlias, de zinnias, d'œillets d'Inde et de soucis ? On est à la campagne, en vacances ; on se grise de ces mots ; on s'imagine qu'on est heureux, on consulte le baromètre et le chemin ; on espère une éclaircie ou une visite ; on attend le courrier ; on épuise les librairies circulantes ; on discute le *Comte d'Orgel*. Volontiers, comme certaines châtelaines dont j'ai entendu parler, on irait faire du tricotage aux grilles, devant la grand'route, pour voir passer les autos dont une, peut-être, amènera des gens de connaissance. Le soir, les enfants jouent des charades ; une dame chante de vieilles chansons italiennes ; le gramophone répète les airs du printemps passé. Et, comme il pleut, il pleut toujours, on allume quelques bûches dans la cheminée qui fume pour se donner l'illusion charmante de la ville et de l'hiver. Un ami, qui fait l'original à peu de frais, écrit de Paris que Paris n'est jamais plus agréable qu'en août : et on se persuade qu'il a tort, que c'est là une opinion faussement raffinée, et, d'ailleurs, banale. Mais, à voir baisser le baromètre et souffler le vent, et blanchir les lointaines montagnes, on se demande s'il n'a pas raison après tout.

— Et certes il s'est passé au moins une chose extraordinaire à Paris ce mois d'août : un grand mariage. Mais permettez-moi de vous raconter d'abord une assez jolie histoire.

Il y avait une fois, dans un village de Bretagne, au bord de l'Océan, une petite fille qui rêvait au Prince Charmant. C'est le rêve de toutes les petites filles. Mais, pour cette petite fille-là, le rêve était particulièrement fou, le prince particulièrement improbable. Elle habitait une chaumière. Peau-d'Ane aussi : seulement, Peau-d'Ane était fille de roi, tandis que la petite

Bretonne, dont je vous parle, était la fille d'un pauvre pêcheur de sardines. Cependant les Parques, ou les Fées — en Bretagne ce doit être les Fées — travaillaient en secret pour elle, et tissaient un long fil de soie au chanvre épais de sa destinée. Son père se mit à conserver et à mettre en boîtes les sardines qu'il pêchait. Il conserva tant de sardines et vendit tant de boîtes de conserves qu'il échangea bientôt sa chaumière contre une belle villa où il y avait un salon et même un piano : le prince se rapprochait. Mais, la petite fille était devenue une jeune fille. Elle ne lisait plus de contes de fées ; en revanche, elle lisait beaucoup de romans : elle ne voulait plus être princesse, elle voulait être marquise. Vint la Grande Guerre ; les boîtes de sardines se vendirent comme des petits pains. Le père de la jeune fille devint millionnaire. Le Prince Charmant, déguisé en marquis, approchait de plus en plus. La guerre prit fin, et le père mourut en laissant de grands biens à sa fille. Elle quitta sa Bretagne et vint s'installer à Paris dans un curieux hôtel où un artiste un peu fou avait réalisé un rêve esthétique ; les murs étaient tendus d'or et d'argent, les boiseries peintes de vert et d'orange ; dans le petit jardin, des poisons de Chine voguaient entre des margelles de salence bleue. Rien en ce nouveau décor ne rappelait à la jeune fille la belle villa de son père, et elle ne tenait pas à ce que rien la lui rappelât. Seulement, par un reste de fidélité, elle se fit servir non par un maître d'hôtel anglais et une femme de chambre parisienne, mais par de petites servantes bretonnes en costume national ; et elle choisit pour son auto une étrange carrosserie d'aluminium qui ressemblait à une immense boîte de sardines.

C'est dans cette voiture éclatante et symbolique que la jeune fille accompagnée d'une dame fort répandue qu'elle avait rencontrée aux eaux et qui s'était instituée son chaperon, s'en allait par le monde à la recherche d'un marquis. Les salons la reçurent avec cette faveur assurée de nos jours à la fortune, même la plus récente, pourvu que l'origine en soit assez obscure ; et celle de la jeune fille se perdait heureusement dans les brumes d'Armor. On s'intéressa au sort de cette orpheline si riche et si touchante dans sa solitude et son abandon. On lui présenta le jeune duc de C. qui avait eu, justement, quelques mésaventures de cercle. Mais son duché est le plus récent de France ; elle le jugea insuffisant ; d'ailleurs, elle voulait être marquise.

Elle l'est aujourd'hui. Elle porte un des plus vieux et des plus grands noms d'Europe. « Toute la France », ou presque, a assisté à ses noces.

Cette histoire est vraie, à quelques détails près. Et c'est

le grand mariage qu'on a, contrairement aux usages reçus, et avec une certaine discrétion, célébré à Paris ce mois d'août.

— Par ces jours de pluie à la campagne, on ne lit pas seulement le *Bal du Comte d'Orgel* et la haute littérature de la *Nouvelle Revue française*. On feuillette aussi *Vogue*, *Fémina*, la *Vie heureuse*, fragiles nœuds qui nous unissent encore au monde des vivants. Les gravures de modes, surtout, suscitent de vives discussions. On les admire, on les condamne avec une égale légèreté. Et, certes, rien n'est plus difficile à juger sagement. La mode, par le fait même qu'elle est la mode, a un éclat aveuglant qui fascine les uns et repousse les autres ; elle est comme le soleil et la niort : elle ne se peut regarder fixement. Il faut qu'elle soit depuis longtemps passée à l'état de document historique pour qu'elle devienne matière à jugement, pour qu'on en puisse bien distinguer les erreurs et les mérites.

— Jamais, dit une belle dame, jamais la mode n'a été plus jolie que cette saison.

Elle disait précisément de même la saison dernière ; et elle eût dit de même au temps des « tournures » ou des crinolines qu'elle déclare aujourd'hui d'incroyables horreurs.

Tâchons pourtant de jeter sur ces journaux de modes le froid regard de l'historien et du philosophe, en les dépouillant de ces charmes, de ces prestiges que leur confère la nouveauté, en les considérant non pas tout à fait de Sirius, mais avec un certain recul. Eh bien, je n'ai aucune hésitation à le proclamer : jamais, sans doute, la mode féminine n'a été si laide et si folle qu'aujourd'hui.

Les femmes semblent, de gaieté de cœur, avoir renoncé à tous leurs avantages naturels, pour étaler, le plus possible, leurs naturelles disgrâces. Ces beaux cheveux longs, ondulés, parfumés, ambroisiens, jadis ramenés savamment en boucles, en torsades, en chignons, elles les tirent, les aplatissent, les graissent et finalement les coupent ras. C'est encore peu : oubliant le brillant parti que leur offraient les plumes, les aigrettes, les guirlandes, les larges ailes de tulle ou de paille, elles se couvrent, bien plus que la moitié de la tête, d'un casque de pompier ou d'une bourguignote de fantassin qui confond, sous un même bonnet, l'âge et la jeunesse, la beauté et la laideur. Elles ont, dans nos climats, un teint de lis et de roses que les femmes de couleur leur ont toujours envié puisque les Japonaises et les négresses même se maquillent en rouge et blanc. Hélas ! cet incarnat précieux voilà qu'elles le tannent et le boucanent aux rayons du soleil ou le couvrent d'une croûte épaisse d'ocre ! Elles écrasent sous des corsages plats et vagues leur poitrine bombée dont elles étaient autrefois si fières : en sorte qu'on se

demande avec angoisse de quoi vivent maintenant les fabricants de pilules orientales. Elles dissimulent de leur mieux leur taille mince ; en récompense, comme la nature les a dotées généralement de hanches trop larges, c'est ce point précis, le plus volumineux de leur personne, qu'elles ont élu pour y placer leur ceinture. Enfin, elles ont, le plus souvent, les jambes légèrement arquées, soit en O, à la façon des chaises Louis XV, soit en X comme les tabourets Empire : c'est pourquoi elles découvrent jusqu'aux genoux ces membres imparfaits qui jadis prenaient tant de valeur sous le mystère des traînes, des volants, des jupons, des « balayeuses ». Enfin elles ont échangé tous leurs appas, d'un usage éprouvé depuis que le monde est monde, contre un idéal inaccessible, emprunté aux grâces anguleuses et équivoques d'un adolescent qui a trop grandi. Et elles ne seraient plus femmes du tout, si, par un caprice dont il faut leur savoir gré, elles ne portaient encore ces talons immenses qui les font marcher avec plus de peine que des dogares ou des princesses de la Chine. Mais ces talons mêmes, elles y renoncent de plus en plus, en font comme de l'éventail, un simple accessoire de leurs robes de bal.

En vérité, je vous le dis : la mode actuelle est la plus laide et la plus absurde qui, depuis l'âge des cavernes, ait jamais paru, pour l'amusement et l'indignation des sages, à la surface de ce monde d'apparences.

Voilà pour les femmes.

Pour les hommes, il se produit un phénomène tout différent mais non moins remarquable. Depuis longtemps, il n'y avait qu'une mode : celle de Londres. L'Europe entière admirait et tâchait d'imiter les tailleurs de Savile Row. Les hommes comme-il-faut continuent partout à suivre la mode anglaise. Il n'en est pas moins vrai qu'une mode nouvelle nous est née, une mode de Paris, qui n'a aucun rapport avec l'autre, avec celle que nous continuons à appeler la vraie. Cette fausse mode est adoptée avec empressement par les élégants de second ordre, les gigolos de bars et de dancings, les rastaquouères fraîchement débarqués. Elle se manifeste par des vestons ou des pardessus dont les revers sont placés si haut qu'ils dépassent la ligne des épaules, et la taille si bas qu'elle atteint presque le genou ; par des pantalons volumineux aux hanches, et follement serrés sur les chevilles dont la chaussette trop claire disparaît dans un soulier à la poulaine rouge foncé ou violet ; par des gilets à peine ouverts sur une vaine cravate, et ornés d'un double rang de petits boutons ; par des feutres aux larges ailes, dont la feute est retenue par une épingle cruelle, et qu'on enfonce jusqu'aux oreilles.

Tout cela, direz-vous, n'a pas grande importance. Pourtant ne peut-on y voir un signe du temps, une marque encore de ce nationalisme étriqué qui, depuis la guerre, fait tant de ravages dans les nations jadis les plus libérales ? « Les « nations arrivées », dit M. Fabre-Luce dans son étonnante *Victoire*, allaient-elles consentir à perdre les supériorités qu'elles possédaient, à descendre à un état inférieur et périmé de nationalisme et de pauvreté ? L'histoire de notre temps est celle de cette abdication. »

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique suisse romande.

Sur le tome premier de la *Correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau*¹.

On sait que la publication des *Confessions* troubla surtout ceux qui, se faisant de Rousseau un modèle idéal, ont pu lui écrire comme du Theil fils : « Jean-Jacques, réjouissez-vous, dites voilà encore une âme que j'ai rendue vertueuse ». Non seulement ils virent des faiblesses et des contradictions inattendues dans la conduite de son existence, mais encore qu'il y avait des moments où il semblait même ne pas considérer avec un respect suffisant les idées sacrées que lui dictait son génie. A vrai dire, cette désinvolture à la Montaigne, pleine de bonhomie à l'égard des créations de sa pensée, si elle est perceptible dans les *Confessions*, se marque surtout dans certaines lettres de la dernière période, notamment celle où l'on voit qu'il reçut en riant des reproches sur ses contradictions et où il s'exprime sur les démarches de son esprit avec une netteté que n'eurent pas toujours ses plus zélés détracteurs : « Vous êtes bon de me tancer sur mes inexactitudes en fait de raisonnement. En êtes-vous à vous apercevoir que je vois très bien certains objets, mais que je n'en sais point comparer ; que je suis assez fertile en propositions sans jamais voir de conséquences ; qu'ordre et méthode qui sont vos dieux sont mes furies ; que jamais rien ne s'offre à moi qu'isolé et qu'au lieu de lier mes idées dans les lettres, j'use d'une charlatanerie

¹ *Correspondance générale de J.-J. Rousseau* collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour et Pierre-Paul Plan. Armand Colin, Paris.

de transitions qui vous en impose, à vous tous autres, grands philosophes. » Ainsi le tableau primitif se compliquait. Dès lors, ce fut le début de cette longue suite d'études et d'essais qui forment actuellement une bibliothèque considérable. Sur le penseur, il semble qu'il y ait des œuvres définitives, comme celle de Masson, par exemple, ou de Gaspard Vallette, mais on est moins souvent satisfait à la lecture des travaux qui ne touchent que l'homme. Le sujet est autrement ardu. Presque toujours Rousseau déborde le cadre. Cela s'explique : tant de contraires à considérer à la fois ; tant de rapports à ne pas laisser. Il est curieux qu'en général ce soient les appréciations françaises et catholiques qui manquent le plus de portée. Sainte-Beuve, excepté, qui du reste ne s'engagea pas à fond, Faguet, Lemaître, Maurras, Lasserre ont appliqué à la psychologie de Rousseau une intelligence trop rigoureuse, sinon trop rigoriste. Tandis que des protestants comme M^{me} de Staël, des Israélites comme Suarès et des étrangers comme Carlyle et plus que tout autre Höfding, s'installant au cœur même de leur sujet, parlèrent en maîtres. Et, pourtant, tout n'est pas dit. Rousseau ne pensait pas, qui par les *Confessions* voulait donner au monde « une pièce de comparaison pour l'étude du cœur humain », qu'il serait si difficile de s'entendre sur la valeur du document. Jusqu'à quel point peut-on lui faire confiance ? Jusqu'à quel point est-on en droit de formuler à son tour un jugement ? Il est devenu banal d'affirmer que, dans la mesure où l'on quitte les sciences exactes pour s'approcher de la vie, nos moyens d'investigation deviennent délicats et susceptibles de plus d'erreurs. Que de divergences de vue, par exemple, sur un thème apparemment aussi facile que l'orgueil de Rousseau. M^{me} de Staël remarquait en substance qu'il était humble devant la nature et orgueilleux devant les hommes. Il y a beaucoup de vrai là-dedans, mais c'est encore trop simple. Peut-être arriverait-on à un meilleur résultat en recherchant avec soin, dans la mesure du possible, en quelles circonstances naissait en lui tel ou tel sentiment et en établissant, s'il y a lieu, une loi de cause à effet. On a souvent relevé combien Rousseau dépendait du moment. Malade, il agissait et pensait tout autrement qu'en santé. Bien accueilli, il voyait le monde avec d'autres yeux que rebuté. Dans la fièvre de la création, des idées lui venaient qui souvent étaient à l'opposé de ce qu'il soutenait à l'ordinaire. Personne à ce propos n'est plus clair que lui-même : « On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartenaient pas au même individu. » Il semble que les idées et les sentiments ne faisaient pas corps avec une personnalité si multiple, mais qu'ils l'environnaient pour ainsi dire, et, à l'appel de je ne sais

quelle sympathie, l'envahissaient tout entier, le possédaient et le laissaient ensuite dans une sorte de dénuement dont il cherchait à sortir. Il est en tout cas certain que l'orgueil n'eut sur lui qu'une action temporaire et intermittente. Il ne le marqua pas de la même empreinte que Chateaubriand de qui les moindres descriptions prennent un air de pompe. Après les premières phrases des *Confessions* dont les vibrations sont d'une intensité à les porter aux confins de l'univers, quel ton simple et de tous les jours ! Comme on sent que le plaisir de conter et de se souvenir l'emporte sur le reste ! A tel point que, lorsque les trompettes éclatantes reprennent, généralement au début et à la fin des grandes divisions, quand Rousseau recommence ou termine son travail, faisant un retour sur sa position dans ce monde, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'au rôle qu'il y voudrait remplir, leur son est tellement inattendu que l'on croirait à des interpolations.

L'impressionnabilité de Rousseau était si grande qu'à son aveu il ne sentait et ne pénétrait rien de ce qui se passait en sa présence ne retenant que le signe extérieur. Elle le faisait aussi considérer ses propres actions sous des jours si différents qu'on ne sait pas bien auquel se tenir. L'exemple classique est son jugement sur l'abandon de ses enfants. Il en commence l'histoire par un de ces jeux de rapprochements verbaux à la Voltaire qui enlève toute espèce de poids au récit : « Tandis que j'engraisais à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraisait à Paris d'une autre manière », puis, invoquant la mentalité de ses commensaux d'alors auprès de qui « celui qui peuplait le mieux les Enfants Trouvés était toujours le plus applaudi », il continue simplement : « L'année suivante, même inconvenient et même expédient... pas plus de réflexion de ma part ». L'étonnant n'est pas qu'il ait agi inconsidérément alors, mais que, se le rappelant, il n'y ait mêlé aucun des remords dont il souffrit par la suite. J'y verrais volontiers une preuve de la vérité des *Confessions*, vraies de la vérité du souvenir, vraies comme l'est cette légèreté d'esprit retrouvée avec l'image du passé. Car on sait que Rousseau ne prenant pour guide que « la chaîne des sentiments qui ont marqué la succession » de son être, admettait facilement qu'il ait pu se tromper dans les dates et maintes circonstances. Il cherchait une réalité d'une autre nature : l'exacte impression des choses dans son imagination... Et cette pensée de Conrad : « Ce n'est que dans l'imagination des hommes que toute vérité trouve une réelle et indéniable existence » s'applique si parfaitement à Jean-Jacques que les *Confessions* sonnent moins juste, que tout se brouille précisément dans cette partie où, pour les écrire, il s'aïda de documents -- la

querelle avec les Encyclopédistes — comme si la tension d'esprit que lui imposait sa volonté de justification, son désir d'impartialité avait troublé, par son effort même, la vision si claire qu'il avait de son passé à lui, le moins objectif des hommes.

Cette vérité-là qui, plus que nulle autre, nous permet de voir et de penser par autrui, il ne faut pas la chercher dans les *Lettres*. Rousseau n'aimait pas tenir correspondance : « Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue ou, si je veux écrire de suite ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir ; ma lettre est un long et confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit. » En mettant quelque tempérament à cette assertion, peut-être faut-il inscrire ces heures de fatigue au compte de cette difficulté à sortir de ses rêves, pour correspondre, précisément, avec autrui. Car Rousseau fut toujours seul, même dans l'abandon de la sympathie. Il est rare que ses lettres le montrent au naturel.

Le premier tome embrasse les années de jeunesse. On n'en retrouve pas le charme. Les deux seules lettres qu'on puisse lire pour elles-mêmes avec plaisir sont des plaintes de M^{me} de Warens au sujet d'un M. Renaud à propos de qui elle écrivait : « Qu'un homme atteint de la jaunisse croie voir tous les objets teints de ses propres couleurs, il n'y a rien là que de fort naturel. » Mais M. Dufour veut qu'elles soient de la plume de Rousseau sans que j'en voie bien les raisons. Rousseau ne mettait pas tant de grâce dans ses requêtes. Il y reprenait au contraire cette « âpreté romaine » que M^{me} de Warens cherchait à humaniser en assurant qu'il y avait peu à gagner à faire le « rodomont hors de propos ». N'empêche qu'en sollicitant quelque secours pécuniaire du gouverneur de Savoie, il se peignit en des couleurs si flatteuses qu'il ne mit pas en doute que les bienfaits établis par la piété des Princes ne fussent destinés pour des cas semblables au sien ou pour personne.

Non, il ne faut pas lire ces lettres pour le pur plaisir. Il n'y a ni cette ingénuité des premières années, ni le cerisier de Toune, ni cette nuit au bord de la Saône, ni cette marche martiale à la conquête de Paris, ni ces détentes champêtres, aucune de ces phrases fraîches comme les réveils d'alors : « L'aurore un matin me parut si belle... », nul portrait en quelques coups de crayon, comme celui-ci presque à la Saint-Simon : « Le juge-mage Simon n'avait assurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues, et même assez longues, l'auraient agrandi si elles eussent été verticales... A force de cajoler les dames d'Annecy, il s'était mis à la mode parmi elles : elles l'avaient à leur suite comme un petit sepaïou ».

Mais s'il n'y a pas plaisir, il y a sans doute profit. Et pourtant

il y a beaucoup de circonstances qu'il faudrait connaître. Les lettres de la plupart des correspondants manquent, celles de M^{me} de Warens seraient précieuses. Et ce n'est pas la seule curiosité qui voudrait mettre la main sur le galant commerce avec M^{me} de Larnage.

Il reste beaucoup cependant. Mais il faut tout d'abord faire la part du mensonge par excès ou défaut, inhérent à toute correspondance. Rousseau répond à la chère lettre de M^{lle} Giraud, la remercie de ses sages avis qu'il recevra avec plaisir, mais il ne lui parle pas de son museau sec et noir, barbouillé de tabac d'Espagne et où il avait peine à s'abstenir de cracher. A Montpellier, dans une lettre à M^{me} de Warens, il se garde de souffler mot sur cette aventure de voyage dont sa chair était encore imprégnée, et lui annonce son retour pour janvier alors qu'il ne songeait qu'à passer l'hiver à Saint-Andiol, « sous la direction de M^{me} de Larnage ».

La requête au gouverneur de Savoie est d'une fierté toute républicaine : « J'ai toujours abhorré le libertinage et l'oisiveté ». Ce fut pourtant l'oisiveté qui lui donna ses plus grands et ses derniers plaisirs : « J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choses et n'en achever aucune, à aller et venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, à suivre une mouche dans toutes ses allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui est dessous. »

Beaucoup se jetteront sur la correspondance avec M^{me} de Warens. Ils y trouveront peu qu'ils ne sachent déjà. Rousseau d'ordinaire s'adresse à elle dans les formes respectueuses que supposent les relations de protégé à protectrice. Un post-scriptum cependant contient un brusque passage du madame au maman avec une allusion à un accommodement auquel Jean-Jacques ne voudrait consentir qu'à une condition que sa bienfaitrice est encore seule à connaître.

M. de Bonac dut prendre plaisir à la lettre où, si les accents graves et circonflexes sont mal placés, il reconnut celui de la véritable gratitude : « Je viens donc, Monseigneur, avec un cœur attendri et plein de reconnaissance faire à V^{otre} Excellence l'hommage que je lui dois comme à l'auteur de tout le bonheur que je puis espérer. »

On remarquera que chaque fois qu'il écrit à son père, le ton est solennel comme leurs lectures en commun, que, dans les plaintes et les demandes officielles, c'est déjà le citoyen de Genève ou le héros de Plutarque, et que dans les déclarations d'amour c'est le cœur sensible des mauvais romans qui faussèrent son enfance : « L'ambition ni la fumée ne touchent point mon cœur, écrit-il à vingt-trois ans, j'avais résolu de passer

« reste de mes jours en philosophie dans une retraite qui s'offrait à moi : vous avez détruit tous ces beaux projets, j'ai senti qu'il était impossible de vivre éloigné de vous et que pour me procurer les moyens de m'en rapprocher, je tente un voyage et des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir... Daignez, Mademoiselle, donner quelques marques de bonté à un amant passionné qui n'a commis d'autre crime envers vous que de vous trouver trop aimable. »

On sait que Rousseau prenait facilement ombrage : « J'ai tort, Madame, je me suis mépris, je vous croyais juste, vous êtes noble, j'aurais dû m'en souvenir » et qu'il craignait souvent de s'aliéner ses amis. Roguin le rassura un jour en bon yverdonnois qu'il était : « En vérité, mon cher ami, vous vous êtes moqué de ma figure par vos compliments et je m'en offense véritablement. Si vous êtes dans la peine, je partagerai toujours avec plaisir le peu que j'ai. »

Tout un dossier sur le séjour de Venise a été retrouvé. Il semble confirmer plutôt qu'infirmer les *Confessions*. Mais on comprend que Rousseau n'ait pas réussi dans la diplomatie.

Il y a aussi quelques mémoires, sur la musique et la rotondité de la terre, quelques pièces de vers :

Je suis libre, en effet ; mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennui que d'un malheur réel.

Rousseau perdait confiance en soi quand on n'en avait pas en lui : « Je n'ai ni assez de talents, ni assez de mérite, écrit-il à M. Dupin, ni assez de sagesse pour me croire digne de votre protection et de vos bontés ».

Enfin il y a la fameuse lettre à M^{me} de Francueil sur l'abandon de ses enfants où peu s'en fallut qu'il ne l'accusât, elle et la classe privilégiée, d'avoir bouleversé l'ordre social au point qu'il n'était plus possible d'être pauvre et père de famille. On sait que dans l'*Emile* il est plus sévère pour lui-même : « Celui qui ne peut remplir les devoirs de père, n'a pas le droit de le devenir. » Mais dans les *Confessions* il reprend plus d'indulgence et ne peut s'accuser d'action dénaturée. Il paraît bien qu'il se tint pour finir à l'idée que l'éducation de ses enfants, sous l'influence de la famille de Thérèse, eût été plus fâcheuse que celle de l'hospice qu'il se plaisait à croire spartiate et démocratique.

En résumé, les lettres de ce premier tome sont surtout intéressantes à titre documentaire et seront, avec celles qui vont suivre, un précieux appoint pour l'élaboration de cette édition critique des *Confessions* qu'on attend avec impatience.

HENRI ROHNER.

Chronique scientifique.

L'origine du pétrole. — Le drame de l'Everest. — Le plomb et le cancer. — Le raid Pelletier-Doisy. — Publications nouvelles.

Voici longtemps que l'on discute l'origine du pétrole. Les uns le font provenir de la décomposition de plantes et d'animaux marins, de débris organiques, de façon générale. Pour d'autres, le pétrole résulterait de l'action de la vapeur d'eau sur des carbures métalliques, d'où formation de carbures non saturés qui, sous haute pression et à haute température, auraient fixé l'hydrogène, donnant par polymérisation les carbures de pétroles. Cette dernière interprétation est celle de Berthelot et de Moissan : ils ont montré qu'en laboratoire on peut, en présence du nickel, hydrogéner de l'éthylène et obtenir un produit analogue au pétrole.

A ce propos, il est intéressant de constater que l'on trouve toujours du nickel dans les cendres du pétrole, d'après un récent travail de M. Ramsay résumé dans *Savoir*. Il y en a toujours, mais en quantité variable. Il y en a d'autant plus que l'hydrogénation des carbures est plus grande. Le fait est curieux : mais est-il probant ? Car on trouve du nickel un peu partout ; on trouve de tout partout. Quand même la constatation est à retenir, mais aussi à discuter.

— Aucun de ceux qui admirent la ténacité et le courage n'aura appris sans un vif regret, l'échec des ascensionnistes anglais à l'Everest. Au moment où nous écrivons ces lignes, les détails manquent sur le drame qui s'est terminé par la mort de deux des courageux explorateurs. Mais on croit comprendre que le tragique dénouement a tenu, non à une glissade, ou à une avalanche, mais à l'épuisement, et peut-être aussi au fait d'être surpris par la nuit. On sait toutefois qu'ils ont atteint 8.400 mètres passés. On a renoncé à chercher leurs restes, et à tenter un nouvel essai. L'impression se confirme qu'il y

à seulement, en mai-juin, et en septembre, quelques rares jours d'un calme relatif, entre deux moussons, où il est possible de tenter l'aventure dans des conditions pas trop désavantageuses, où il est possible de quitter un dernier camp très élevé pour tenter, dans la même journée, l'escalade et le retour au refuge. Autrement dit, l'escalade n'est possible que quelques jours par an. On arrivera au sommet, mais avec peine, et très rarement. Quand même on y arrivera. Sans doute cela ne servira à rien. À rien qu'à montrer le courage et l'endurance de l'homme.

— Il est peu de sujets qui fassent plus couler d'encre, en médecine, que le cancer. De tous côtés on s'occupe de cette odieuse maladie, soit pour chercher sa cause et son explication, soit pour en découvrir le remède. Ce dernier, où ne l'a-t-on pas cherché ? Mais nulle part on ne l'a trouvé. L'opération, faite à temps, et quand elle est possible, constitue le moyen le plus efficace. Et on connaît des cancéreux, opérés il y a dix et vingt ans, qui n'ont point eu de récidive. Mais trop souvent, opérer n'est pas possible, ou bien encore est inutile, la généralisation ayant déjà commencé. Aussi cherche-t-on dans d'autres directions, et quantité de substances ont été employées en injection dans la tumeur. Le cuivre a eu son heure, le sélénium sa vogue — toutes deux éphémères — et maintenant, c'est le tour du plomb. D'après M. W. Blair Bell, de Liverpool, ce métal rendrait de réels services : on a même dit qu'il guérit. Propos imprudent. Quoi qu'il en soit, le plomb aurait une action. Il se combinerait avec les phosphatides, la lécithine en particulier, qui est abondante dans les cellules cancéreuses, et la combinaison arrêterait le développement de ces dernières. Tout cela est fort bien raisonné, mais il manque un élément essentiel : rien ne prouve l'existence de la combinaison. Mais passons. Elle doit exister, dit le médecin anglais, et cela lui suffit.

Si elle existe, le plomb doit agir. Son action constituerait une preuve indirecte. Soit. Existe-t-elle, cette action ?

Les expériences qu'il a faites semblent indiquer une action du plomb sur la croissance des cellules, végétales ou animales. Il l'arrêterait, et son influence d'arrêt serait d'autant plus prononcée que les cellules sont en prolifération plus active. Dès lors, il doit agir sur le cancer. Et le plomb colloïdal en injection intra-veineuse, préparé par une méthode voisine de celle de Brodig, a été administré à des cancéreux. Avec quel résultat ? Un récent article de la *Presse médicale* nous l'apprend. Depuis la fin de 1920, M. W. Blair Bell a traité 122 sujets atteints de cancers graves et inopérables. Sur ces 122, on peut en considérer 19 comme guéris, chez 6 autres l'évolution du

mal est arrêtée depuis 1, 2, 3 ans ; 64 sont morts ; 18 ont interrompu le traitement qui sans doute ne leur donnait guère satisfaction ; les autres malades sont en cours de traitement et 6 semblent s'améliorer. Le pourcentage de guérison serait de 15% environ, ce qui serait déjà très beau, étant donné qu'il s'agit de cancers graves, de cas abandonnés par les chirurgiens.

Le plomb pourrait donc guérir le cancer ? Jusqu'ici ce métal passait plutôt pour un toxique que pour un remède : mais c'est là une objection sans valeur. Tout remède est toxique, à certaines doses. D'autre part, d'après un récent article de *Savoir*, on a autrefois, au siècle dernier, et au précédent, employé le plomb dans des emplâtres anticancéreux. Et tout récemment, MM. Barrel, de Coulon et Boez ont communiqué à la Société de biologie des expériences d'ionothérapie du sarcome du rat au moyen du plomb, qui ont donné de très intéressants résultats : 8 guérisons sur 10 cas, avec immunisation des sujets guéris contre une nouvelle inoculation. Un autre expérimentateur, M. Pierre Girard, arrive aux mêmes résultats.

Tout cela est intéressant. Mais si le plomb est un anticancéreux, les ouvriers manipulant le plomb présentent-ils une certaine immunité à l'égard du mal ? Ce serait significatif. M. A. Fert s'est posé la question et a examiné les statistiques. Les résultats auxquels il arrive sont à retenir.

Quelle est la mortalité générale par cancer ? Sur 100.000 vivants, il meurt 12 sujets de 20 à 39 ans, par le cancer. Chez les ouvriers travaillant le plomb le chiffre tombe à 7 ; il est inférieur. Prenons les sujets de 40 à 59 ans. Sur 100.000 vivants, il en meurt 153 par cancer : parmi les ouvriers du plomb, 120. Le cancer paraît donc un peu moins fréquent chez ce dernier que chez la population générale.

Mais cela signifie-t-il quelque chose ? La mortalité cancéreuse est aussi faible chez les ébénistes, les coiffeurs, les bouchers, les tanneurs, les médecins, les maçons. Il y a une autre manière d'interroger les statistiques. C'est de rechercher la mortalité par néoplasmes chez les sujets fournissant le plus de saturnisme : les peintres et les imprimeurs en particulier. Or la mortalité par le cancer chez les peintres est très voisine de la normale. Il en va de même chez les imprimeurs. Et les statistiques étrangères donnent le même résultat que la française. En somme, le plomb ne paraît présenter aucune action immunisante contre le cancer. Cela est regrettable. Cela signifie-t-il que le plomb ne peut rien contre le cancer ? Nullement. Mais il eut été très significatif que les ouvriers du plomb fussent plus rarement atteints de cancer.

— La randonnée du lieutenant Pelletier-Delisy, et de son mécanicien Béain, constitue une belle prouesse dans l'histoire de l'aviation. Ces aviateurs ont été de Paris à Tokio, par étapes variables, de 1.000 kilomètres en moyenne, en 7 heures environ. La plus forte étape a été la première, Paris-Bucarest, près de 2.000 kilomètres, en 11 heures ; la seconde, Bucarest-Alep (1.500 kilomètres) a pris 8 heures. Après, il y a bien eu quelques étapes de 1.200 ou 1.300 kilomètres, en 6 ou 7 heures, mais il y en a eu de 700 ou 800 seulement. On ne trouve pas toujours de grands centres d'aviation tous les 2.000 kilomètres, et il a fallu souvent se contenter de vols moins longs. Comme on le sait, l'avion Bréguet qui servait à l'expérience a été mis hors d'état à l'atterrissage à Shanghai, et le voyage jusqu'à Tokio a été achevé avec un autre modèle Bréguet plus ancien, prêté par l'armée chinoise. La distance totale parcourue est de plus de 16.000 kilomètres (16.030) de Paris à Shanghai, elle a été parcourue en 93 h. 20 de vol, c'est-à-dire avec une moyenne de 171 kilomètres à l'heure, ce qui est magnifique. M. L. Bréguet, le constructeur de l'avion, a donné sur ce dernier des détails intéressants à l'Académie des Sciences. L'avion portait une quantité de combustible suffisante pour franchir d'un seul vol environ 2.400 kilomètres par vent nul. La surface des ailes était de 50 mètres carrés. Le poids total était de 2.485 kilos, soit :

1.200 kilos	pour l'avion, réservoirs vides ;
100 — —	le pilote équipé ;
450 — —	le passager, les provisions, le matériel, les armes et munitions ;
650 — —	la charge de combustible, réservoirs pleins d'essence ;
85 — —	la charge d'huile.

La consommation horaire d'essence a été en moyenne de 74 litres (avec réglage riche du carburateur) ; celle d'huile variant entre 5 $\frac{1}{2}$ et 6 litres. Aux 100 kilomètres, il a été consommé en moyenne 30 kilos de combustible, 39 litres d'essence et 2,7 litres d'huile.

— Publications nouvelles. A signaler un supplément à *Les ressources du travail intellectuel en France*, par MM. E. Tauxy et P. Lérig (Gauthier-Villars). Maurice Barrès a insisté sur l'intérêt extrême de cet ouvrage en 1921, à propos de la publication qui venait de s'en faire, et on ne peut qu'être de son avis. Le supplément que voici complète les renseignements si utiles aux travailleurs qui leur ont été déjà fournis dans le même ordre, sous les mêmes rubriques variées, souvent inattendues. Ce ne sont pas seulement les travailleurs étrangers qui profl-

teront des indications réunies dans le volume de MM. Tassy et Lérès ; les Français aussi y apprennent beaucoup de choses, et s'étonneront de l'existence de tant de ressources qu'ils ignoraient. S'il y a des pays comme les Etats-Unis, qui se vantent beaucoup trop du peu qu'ils ont, il en est comme la France, qui ne se vante pas assez de toutes les richesses qu'ils possèdent, et qui restent inconnues du grand nombre. Dans la *Psychanalyse et les névroses* (Payot), MM. R. Laforgue et R. Allendy nous donnent une très intéressante étude sur la manière dont, au moyen de la psychanalyse, on débrouille un cas de névrose, on applique la doctrine de Freud. Ils exposent la manière de se servir du freudisme, de façon très claire et instructive. Chez Payot encore, un excellent ouvrage de M. T. Marcotte, intitulé *Communications scientifiques et faits industriels de l'année* (1922-23). L'auteur s'intéresse avant tout non aux progrès de la science pure, non aux anecdotes et curiosités de celle-ci, mais à toutes les applications pratiques et économiques ayant une portée pour les questions matérielles. La distribution des chapitres ne sera pas nécessairement la même dans les différents volumes annuels qui se succéderont : elle dépendra des découvertes pratiques réalisées. Dans le présent volume, nous avons l'état actuel de quelques grandes questions : azote, combustibles liquides, carburants, houilles noire et blanche, électricité, aéronautique, T.S.F., etc. Il ne s'agit pas ici de la vulgaire « année scientifique » comme chacun en peut faire avec des coupures de journaux. Dans *Le Japon d'aujourd'hui* (Flammarion), M. A. Maybon, qui a une connaissance personnelle directe de son sujet, travaille à nous faire connaître le Japon actuel, son évolution, et son avenir. L'ouvrage est certainement documenté et intéressant. Voici encore de M. Luc Picart, directeur de l'Observatoire de Bordeaux, une bonne *Astronomie générale*, précise, scientifique, sans dithyrambe ni de Lamartini à la clef (A. Colin). Chez le même éditeur *Les plantes à fibres*, de M. Yves Henry, intéressant spécialement les coloniaux et les industriels à la recherche de textiles nouveaux. Enfin, chez Delagrave, paraît le tome X des *Souvenirs entomologiques* de Fabre, magnifique publication qui touche à sa fin, et que tout naturaliste voudra posséder. Il ne reste plus qu'un volume à paraître : la maison Delagrave sait aller vite en besogne.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Le Traité anglo-soviétique. — La Conférence de Londres et ses suites.
— L'Assemblée de la Société des Nations.

Le Traité avec les Soviets a provoqué dans la presse anglaise de violentes polémiques qui ne se calment point : c'est un sujet sur lequel il convient de revenir.

Il paraît bien que les délégués britanniques, si désireux qu'ils fussent d'aboutir, aient reconnu l'impossibilité de conclure un accord équitable avec les bolchévistes. Les pourparlers étaient suspendus, la conférence avait échoué. Là-dessus M. MacDonald est intervenu ; il a rouvert la conversation, fait à la partie adverse les concessions réclamées et, en quelques heures, le Traité a été bâclé. On ajoute que le premier ministre, fort occupé en ce moment-là par la conférence de Londres où il était l'homme indispensable, se serait volontiers abstenu de ce geste, mais qu'il a été sommé d'agir par l'extrême-gauche de son parti à qui il ne peut rien refuser.

Cette façon de procéder est commentée avec amertume par la majeure partie de la presse anglaise qui se demande si c'est bien au contribuable britannique qu'il appartient de remettre à flot le gouvernement des Soviets en mal d'argent. Car il est évident que c'est l'emprunt sur la place de Londres qui constitue la partie essentielle du Traité. Les bolchévistes ont fait accepter leur point de vue : dans toutes les négociations de cette sorte, à Gênes et à La Haye en particulier, ils avaient dit : « Assurez-nous d'abord des capitaux ; suivant la somme que vous nous allouerez, nous verrons dans quelle mesure nous pourrions satisfaire nos créanciers. » Cette thèse n'avait pas trouvé grâce devant les banquiers de la Cité qui estimaient que l'Angleterre risquait de se saigner à blanc avec la certitude de ne rien recevoir en retour. Mais les Travailleurs, admirateurs de la III^e Internationale, sont d'un avis très différent : ils déclarent dans leurs journaux que le premier devoir du gouvernement de la Grande-Bretagne est de venir en aide à celui de Moscou.

Comment le ministère MacDonald qui, à plus d'une reprise, avait donné des preuves de modération, peut-il céder aux

sommutations de ces gens ? C'est donc qu'il n'est pas libre de ses actes... Voilà ce qui désole les Anglais de la vieille roche. Il est vrai que le Traité n'a pas un caractère définitif ; l'octroi de l'emprunt dépend de diverses conditions que les Soviets doivent remplir et il appartiendra à la Chambre des communes d'autoriser le gouvernement à le garantir. Cela promet un débat animé et, au cas où le ministère n'aurait pas le dessus, un appel au pays s'imposerait.

Mais, dès maintenant, on peut apprécier les progrès de la propagande communiste en Angleterre. Cette mission bolchéviste, qui doit ne s'occuper que de commerce, est composée d'agents zélés de la III^e Internationale. Elle soutient des journaux, crée des « cellules » dans les usines et les maisons, dirige l'action des camarades de façon à obtenir le maximum de rendement, sape vigoureusement les bases de la société. Les engagements pris ne la gênent pas ; car on sait que les Soviets se font gloire de ne pas tenir la parole donnée à des organisations capitalistes... Comment la vieille Angleterre, pays de fortes traditions, peut-elle s'abandonner ainsi aux agissements néfastes d'une secte étrangère ? C'est surprenant. Ce qui est plus surprenant encore c'est que d'autres Etats, qui constatent ce qui se passe chez elle, n'aspirent qu'à suivre son exemple.

— Le Traité anglo-soviétique n'a agité que l'opinion britannique ; la Conférence de Londres a été un événement d'importance mondiale.

Une fois les représentants du Reich introduits, la discussion s'est poursuivie dans des conditions normales ; diverses concessions ont été faites de part et d'autre, puis un arrêt est survenu. C'est la question de l'évacuation militaire de la Ruhr qui l'a provoqué. Elle ne figurait pas au programme et, du côté français, on pouvait espérer qu'après l'accord conclu avec M. MacDonald elle ne serait pas soulevée. Les Allemands l'ont ouverte ; ils ont déclaré que leur pays serait hors d'état de remplir ses engagements aussi longtemps qu'une partie de son territoire serait occupé par des troupes étrangères, qu'il ne souscrirait jamais à un accord qui ne l'en délivrerait pas ; et, au grand dépit de la délégation française, le premier ministre britannique les a approuvés et soutenus. Pendant plusieurs jours les délibérations tournèrent autour de cette affaire, comme d'un point mort. Ce fut la seconde crise de la Conférence.

M. Herriot ne demandait pas mieux que de se montrer conciliant ; et, au point où en étaient les choses, mieux aurait valu sans doute céder ; car on ne voit pas comment le maintien d'une petite armée, en l'air sur la rive droite du Rhin,

peut amener l'exécution du Traité et, une fois la douceur et la confiance adoptées comme méthode, il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin. Mais il y avait la France qui n'entendait pas capituler jusqu'au bout... Aussi s'est-on arrêté à ces moyens termes. Le président du Conseil, après avoir été prendre contact à Paris avec ses collègues du ministère, s'est engagé à évacuer la Ruhr dans le délai d'une année, ajoutant que c'était son dernier mot ; et les Allemands, pressés à leur tour de céder, ont fini par accepter, tout en déclarant qu'ils ne s'inclinaient que devant la force. Ce qui n'est peut-être pas d'un très bon augure, car c'est dans les mêmes conditions qu'ils avaient signé le Traité de Versailles.

Après quoi tout est devenu facile ; les derniers points en litige ont été promptement réglés ; l'accord a été parafé, en attendant les signatures qui ont été apposées quinze jours plus tard. Ainsi, plus favorisée que ses devancières, la Conférence de Londres a obtenu le résultat désiré : le projet du comité d'experts présidé par le général Dawer va entrer en application.

Trois grandes puissances étaient surtout intéressées à cette affaire, l'Angleterre, la France et l'Allemagne : c'est sur elles que s'est portée l'attention une fois l'accord réalisé.

Pour l'Angleterre, la Conférence de Londres a été un grand succès ; elle a obtenu ce à quoi elle tenait le plus : l'évacuation économique de la Ruhr, en attendant l'évacuation militaire ; elle a encore dépossédé la Commission des réparations qui avait le tort de trop subir l'influence française, de la plus grande partie de son pouvoir et mis l'Allemagne, en fait sinon en droit, à l'abri de toute sanction. C'est du beau travail diplomatique. Mais, si l'opinion est généralement satisfaite, les critiques sont quand même nombreuses. La Grande-Bretagne paraît s'aviser, un peu tard, que le Reich reconstitué sera moins un client qu'un concurrent, que son industrie, à laquelle l'emprunt de 800 millions de marks-or fournira les disponibilités nécessaires, va s'employer de toutes ses forces à inonder les pays étrangers de ses produits. Le peuple anglais qui, sur la foi de MM. Lloyd George et MacDonald, a réclamé vertueusement le relèvement de l'ancienne ennemie, se demande s'il n'a pas fait un marché de dupes ; et l'on sait que ce rôle ne lui plaît pas précisément.

L'inquiétude est grande surtout dans les milieux où le gouvernement actuel recrute ses plus fidèles partisans ; car on sait qu'en Allemagne la journée de huit heures n'est pas appliquée et que la main-d'œuvre y est remarquablement active. Faudrait-il que, pour soutenir la concurrence, l'ouvrier britannique rompe avec des habitudes qui lui sont chères, qu'il travaille

davantage ? Cette perspective est insupportable ! Aussi a-t-on vu des délégués mineurs se rendre auprès du premier ministre pour lui dire que les considérations politiques qui avaient fait adopter le plan Dawes les touchaient fort peu et qu'ils ne souffriraient pas que l'Allemagne commençât ses livraisons de charbon. Ce qui montre, entre autres choses, combien est délicate la question des réparations que les négociateurs du Traité de Versailles croyaient avoir résolue une fois pour toutes.

Chose intéressante, la France a fait bon accueil à l'accord de Londres. Et pourtant, combien n'est-il pas dangereux pour elle ! Il la prive des ressources que, depuis plusieurs mois, lui fournissait la Ruhr ; il rogne sa créance dans des proportions encore inconnues, mais qui ne peuvent manquer d'être formidables ; il met le Reich à l'abri de ses coups ; au lieu de la force, c'est la confiance qu'il institue comme règle ; désormais la nation victorieuse ne pourra plus exiger, elle devra s'en remettre à des jugements d'arbitres. Et si l'Allemande veut se dérober, combien de moyens son ingéniosité ne lui fournira-t-elle pas ! Mais, visiblement, la France en avait assez de monter la garde, de peser sur un pays vaincu ; ce n'est pas dans son caractère... Elle n'a pas voulu se désarmer entièrement ; mais elle éprouve un profond soulagement à la perspective de recevoir justice sans plus avoir besoin de menacer sans cesse. Tant il est vrai que lui faisaient tort ceux qui dénonçaient son militarisme et l'accusaient d'ambitions conquérantes.

Sans doute l'accord a été l'objet dans les deux chambres de critiques acerbes ; ses orateurs habiles en ont fait ressortir toutes les imperfections, tous les périls. Mais, dans le nombre, il en est peu apparemment qui eussent sincèrement désiré le voir rejeter : cela aurait ouvert trop d'inconnues ! M. Poincaré lui-même, dans le long discours qu'il a prononcé au Sénat, a paru plus soucieux de défendre sa politique que de démolir celle de son successeur. Et M. Herriot qui, depuis sa première prise de contact avec M. MacDonald, avait eu le temps de se mettre au fait de la grave question qu'il ignorait trop au début, n'a pas eu de peine à persuader les députés et sénateurs qu'il avait agi pour le mieux et que le pays n'aurait qu'à se féliciter de son œuvre.

En Allemagne la situation était plus tendue. Si grands que fussent les avantages du projet Dawes qui desserrait l'étreinte étrangère et fournissait au pays les capitaux dont il avait besoin pour stabiliser sa monnaie et provoquer l'essor de son industrie, les nationalistes étaient décidés à le combattre. Leur opposition était d'autant plus grave que la loi qui faisait passer les chemins de fer de l'Etat sous le régime d'une compagnie pri-

vée impliquait une modification constitutionnelle et exigeait, pour être admise par le Reichstag, une majorité des deux tiers. De là une vive inquiétude.

Le chancelier Marx, les ministres Stresemann et Luther ont défendu en fort bons termes l'accord de Londres. Il est probable cependant que c'est moins à leur éloquence qu'à la perspective d'une dissolution de l'assemblée qu'est dû le résultat final. Les nationalistes, menacés d'être renvoyés devant des électeurs qui risquaient de leur faire mauvais accueil, ont jugé prudent de capituler en troisième lecture. Une minorité respectable a continué de témoigner sa désapprobation en face d'un accord déshonorant ; mais, au moment critique, un déplacement de voix suffisant a eu lieu pour sauver la loi sur les chemins de fer ; quant aux autres, qui n'exigeaient que la majorité absolue, leur succès était assuré.

Le gouvernement du Reich a donc fait ce qu'on réclamait de lui et le succès a couronné ses efforts. Il est seulement regrettable que, pour adoucir l'ère des redoutables nationalistes, il ait cru devoir lancer une proclamation destinée à être communiquée aux Etats étrangers par laquelle il déclare que l'accusation portée contre l'Allemagne d'avoir déchaîné la guerre est un mensonge et que le peuple allemand entend en être déchargé. Comme les grands hommes qui ont préparé le Traité de Versailles ont placé cet aveu de culpabilité en tête du chapitre relatif aux réparations, on peut en déduire, en bonne logique, que tout ce qui suit dépend de là : si l'Allemagne n'est pas coupable, elle ne doit rien. C'est bien l'opinion de son peuple ; mais il est singulier que ses gouvernants aient évoqué cette affaire au moment où le service régulier des réparations doit justement commencer. Cela ne jette-t-il pas quelques nuages sur l'horizon de l'avenir ?

Cependant la Commission des réparations a désigné les principaux fonctionnaires que nécessite l'application du plan Dawes ; d'ici peu l'emprunt de 800 millions de marks sera lancé ; puis viendra l'émission d'obligations gagées sur les voies ferrées et l'industrie... C'est un régime nouveau qui s'ouvre ; attendons, pour le juger, de le voir en train.

— La présence de grands personnages, les premiers ministres d'Angleterre et de France en tête, devait donner à l'Assemblée de la Société des Nations réunie à Genève une solennité particulière. Elle en avait grand besoin, car l'incident de Corfou survenu au moment le plus inopportun l'année dernière, le mauvais accueil fait par plusieurs Etats au plan d'assistance mutuelle avaient quelque peu diminué son prestige.

Les grands personnages sont venus ; les premières séances ont été magnifiques. On a entendu MM. MacDonald, Herriot, Theunis, Bénès et bien d'autres prononcer sur le désarmement, la sécurité, la paix, des discours de haute éloquence que le télégraphe, voire la téléphonie sans fil, ont transmis jusqu'à des régions lointaines. Jamais le public n'a été plus nombreux, jamais les applaudissements n'ont été plus nourris. L'assemblée est dans la joie ; elle est sûre d'accomplir de grandes choses.

Cela lui sera-t-il facile ? J'en doute. Les opinions émises ont été singulièrement diverses et la note commune que MM. MacDonald et Herriot ont déposée peu avant leur départ sur le bureau de la conférence n'est guère qu'un encouragement à l'action, tout au plus un programme de travail. L'œuvre à accomplir reste intacte ; les commissions ont une rude tâche devant elles. Souhaitons qu'elles réussissent, qu'elles découvrent la formule magique qui permettra aux peuples de vivre en paix, affranchis des rancunes du passé, sans inquiétude pour l'avenir. Car, dans l'incertitude où se trouve le monde, la Société des Nations est à peu près le seul point fixe ; c'est le phare vers lequel tournent les yeux tous ceux qui se laissent aller à l'espérance.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 8 septembre.

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants. — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries
 :: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

PRODUIT SUISSE



Remèdes efficaces et bon marché prescrits avec succès depuis plus de 57 ans.

	flacons	total d'expédition
<i>Pur, contre les maux de gorges et les catarrhes</i>	2.—	5.—
<i>A l'iode de fer, contre les scrofules, remplace entièrement l'huile de foie de morue.....</i>	2.50	6.—
<i>Aux phosphates de chaux, pour les enfants faibles des us.....</i>	2.50	6.—
<i>Ferrugineux, contre l'anémie, la chlorose.....</i>	2.50	6.—
<i>Aux bromures d'ammonium, contre la coqueluche</i>	2.50	6.—
<i>Aux glycérophosphates, contre la nervosité.....</i>	2.50	6.—
<i>A la pepsine, contre les mauvaises digestions.</i>	2.50	6.—

En vente dans toutes les Pharmacies.
 Fabrique de Produits diététiques au malt
 Dr. A VANDER S. A., BERNE
 Maison fondée en 1865

REVUE DES LIVRES

AUGUSTE COMTE : PENSÉES ET PRÉCEPTES, recueillis et commentés par *George Deherme*. Paris, Grasset. — PRINCIPES HISTORIQUES DE DROIT, par *sir Paul Vinogradoff*. Paris, Payot. — LA PSYCHANALYSE ET LES NÉVROSES, par le *D^r R. Laforgue* et le *D^r R. Allendy*. Paris, Payot. — ANTHOLOGIE JUIVE, par *Edmond Fleg*. Paris, Crès. — L'IMPÉRIALISME D'ISRAËL, par *Roger Lambelin*. Paris, Grasset. — BÊTES, HOMMES ET DIEUX, par *Ferdinand Ossendowski*. Paris, Plon. — LE GÉNIE DE J.-H. FABRE, par *Marcel Coulon*. Paris, Edition du Monde Nouveau. — LE ROMAN DE RENARD. Version moderne par *Léopold Chauveau*. Paris, Payot. — SECRÉTAIRE D'AMBASSADE, par *Giraud-Mangin*. Paris, Plon.

Encore qu'il soit admis par ceux qui ne l'ont jamais abordé qu'Auguste Comte fut un détestable écrivain, il est devenu de bon ton de le citer à tout propos. Malheureusement, c'est toujours la même douzaine d'apophtegmes qui circulent ainsi, et il est à craindre que le public ne finisse par croire que le grand philosophe n'a pas exprimé mieux. Il convenait de ravitailler, d'idées et de citations plus fraîches, politiciens, littérateurs et journalistes. C'est à quoi M. George Deherme a travaillé avec succès. Les axiomes, préceptes, aphorismes et sentences qui composent son livre ont été recueillis dans toute l'œuvre d'Auguste Comte, y compris sa correspondance. Qu'on lise ces extraits sans parti pris, on verra que ce n'est pas l'écriture de Comte qui a vieilli.

— La traduction, limpide et agréable, de l'ouvrage de *sir Paul Vinogradoff* *Principes historiques de droit*, met à la portée du public de langue française une œuvre remarquable. Combinant ses vastes et étonnantes connaissances de l'anthropologie, de la sociologie, de la philosophie, voire même du Folklore, l'auteur reconstitue sur une base juridique précise une série de civilisations : la tribu, la cité grecque, le moyen âge, etc. Puis — et ce n'est pas la partie la moins intéressante — il montre les grands courants qui, depuis le XVIII^e siècle, ont bouleversé le droit : rationalisme, nationalisme, évolutionisme, socialisme. C'est une vraie encyclopédie où chacun — historien, sociologue, juriste — trouvera un intérêt palpitant.

— Encore une pierre apportée à l'édifice du Freudisme ! Les docteurs *Laforgue* et *Allendy* cherchent, dans leur ouvrage intitulé *La psychanalyse et les névroses*, à dégager la valeur pratique de la science créée par le savant vien-

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES VEVEY

Téléphone No 69

VEVEY (Suisse)

Télegr. : FONDERIE



PONT ROULANT ELECTRIQUE A PORTIQUE

≡ TURBINES ≡
HYDRAULIQUES

≡

PONTS ET CHARPENTES
≡ METALLIQUES ≡

≡

ENGINS DE LEVAGE

≡

CHAUDRONNERIE

≡

FONDERIE

BAINS DE LAVEY

près SAINT-MAURICE, ligne du Simplon

STATION SULFUREO-SALINE

Grand parc. - Bains extérieurs. - Promenades stables. - Tennis agrandis et nombreux. - Evénements culturels. - Amusement hydrologique. Chauffage central.

Ressources thérapeutiques : Source thermale (49°) sulfureuse sodique, radio-active en bains et boissons. — Eaux mères des Salines de Hélieux, près Bex. — Hydrothérapie : Eau de Moreles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — Bains de sable à haute température. (Spécialité de Lavey.) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections articulaires, la sciatique et l'obésité. — Massages.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose des glandes, os et articulations, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr Laurent Peltipierre.

La direction répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre —

REVUE DES LIVRES (Suite)

nois, et à en faire une application au point de vue thérapeutique. Les auteurs s'en sont tenus au point de vue strictement médical. Néanmoins, ils ont énuméré dans un chapitre final, les questions philosophiques que la psychanalyse pourrait éclairer. Les côtés les plus secrets et les plus vulnérables du psychisme sont analysés. Tout en respectant l'exactitude des faits en soi, lit-on dans la préface, nous avons dû, pour certaines observations, rendre les cas méconnaissables, afin de ne pas trahir l'identité des malades. »

— Dans son *Anthologie juiv.* en deux volumes, que certains critiques ont nommé justement une « Encyclopédie du judaïsme », M. Edmond Fleg s'était proposé de retracer la marche d'Israël à travers les siècles, à l'aide de textes empruntés aux meilleurs écrits juifs de tous les pays et de tous les temps. Quelques personnalités israélites ont estimé qu'il conviendrait de tirer de ce vaste travail un ouvrage ordonné selon le même plan, mais de proportions plus réduites qui, s'adressant en particulier à l'adolescence, insisterait sur les pages morales, sociales, religieuses et littéraires, laissant de côté les pages philosophiques, politiques et critiques. Il y a là une compilation extrêmement intéressante, établie fort judicieusement, d'une rare documentation, et des passages très émouvants.

— Autre cloche, autre son : *l'Impérialisme d'Israël*, par Roger Lambelin, dont l'étude sur les Juifs chez les Anglo-Saxons avait eu un certain retentissement. Concurrément avec Sombart, Roger Lambelin a fait en quelque sorte un inventaire des progrès réalisés par les Israélites dans tous les pays, depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Il se défend de vouloir rénover la littérature antisémitique.

— Une suite d'aventures, terribles et passionnées, comme seule pourrait en produire l'extraordinaire période où nous vivons, tel est l'ouvrage *Bêtes, hommes et dieux*, de M. Ferdinand Ossendowski. Il nous dévoile les forces mystérieuses, politiques et religieuses qui font vibrer le cœur de l'Asie. L'auteur est un savant et un écrivain dont l'expérience et les habitudes d'observation minutieuse sont un garant de vérité. La chute du régime Koltchak causa sa fuite de Sibérie, où il était professeur à l'Ecole polytechnique d'Omsk. Elle nous a valu ce passionnant ouvrage.

— Entre le Fabre de 1907 qui, le point final mis à la 10^e série des *Souvenirs entomologiques*, rassemble ardemment les matériaux d'un nouveau volume, et le Fabre de 1911, il n'y a pas que la différence d'un vieillard de 84 ans à un de 88. Il y a la différence du génie le plus délaissé au génie célèbre. M. Marcel Coulon — dont l'activité et l'érudition dans tant de domaines divers sont vraiment extraordinaires — M. Marcel Coulon prend le premier de ce personnage et le conduit

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

AMEUBLEMENTS

Montbenon

Perrin

Lausanne

• Meubles de qualité •

Fabriqués entièrement dans
NOS ATELIERS

STYLES ANCIENS et MODERNES

*Tous nos Modèles, même les plus simples,
sont d'un Goût recherché
et d'une exécution parfaite.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

au second en rappelant les principaux épisodes de la mémorable existence à laquelle ils participèrent. *Le Génie de J.-H. Fabre* explique une œuvre étonnante et, aussi, le génèse de cette œuvre. Tous les problèmes entomologiques posés et résolus par l'illustre naturaliste de Sérignan aboutissent à la conclusion que l'instinct et la raison sont séparés par un infranchissable abîme et que l'homme, s'il est morphologiquement analogue à l'animal, en diffère, au point de vue mental, radicalement.

— A travers le texte délicieux, en français moderne, de M. Léopold Chauveau, le lecteur retrouvera le charme des vieilles histoires et sentira avec quel frais amour de la nature, quelle profonde connaissance de la campagne, la vie rustique est dépeinte par nos fabliaux. *Le Roman de Renard* nous est arrivé, conté par fragments, en plusieurs versions. Elles empiètent les unes sur les autres, s'embrouillent et répètent les mêmes aventures sans les attribuer toujours aux mêmes personnages. M. Léopold Chauveau a tiré, de ces versions incomplètes, un récit suivi qui forma le roman intégral de Renard. Quelle admirable reconstitution et quel service rendu au public moderne en mettant à sa portée cette œuvre qui a joui d'une immense popularité dans l'Europe entière !

— Voici, dans *Secrétaire d'ambassade*, de Giraud-Mangin, une série de confidences fréquentes et d'indiscrétions calculées. La diplomatie de la troisième République et son personnel sont dépeints avec une malice qui, cependant, n'arrive jamais à la malignité. Pas n'est besoin de méditer profondément pour découvrir où est situé le pays slavons, gouverné par un petit-fils de Louis-Philippe, politique retors. Le héros de l'aventure débarque de ce port balkanique et reçoit de son chef, pour première leçon, la formule : « Pas de zèle ! » et tout finit par un mariage !

H. L.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXV. — N° 346. Octobre 1924.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

La question du blé.

La question du blé, depuis longtemps à l'ordre du jour des discussions économiques en Suisse, est sur le point de recevoir une solution constitutionnelle. Qu'il nous soit permis d'en profiter pour reprendre ce gros problème, que nous avons eu déjà l'occasion de traiter ici dans les numéros de novembre et décembre 1917, février et mars 1918.

La Suisse est sans doute, de tous les pays, celui qui se trouve dans la situation la plus précaire au point de vue de l'approvisionnement en blé. Avant la guerre, sa production ne représentait pas même seize pour cent de ses besoins, et ses entrepôts se trouvaient en bonne partie à l'étranger, notamment à Mannheim, la grande place de transit sur le Rhin. Ce qui ajoute à la gravité de cette situation, c'est que la Suisse ne possède aucun accès direct à la mer, alors que ses fournisseurs sont aujourd'hui très éloignés, en majeure partie même au delà des mers.

Et pourtant, si l'on jette un coup d'œil en arrière, on constate que les céréales appartiennent aux plus anciennes cul-

tures du pays, puisque les recherches de O. Heer en ont fait connaître plus de dix espèces cultivées à l'époque des palafittes. Aux XIII^e et XIV^e siècles, la culture du blé était importante dans des régions d'où elle a totalement disparu depuis lors. Les cantons de la Suisse centrale, les hautes vallées du Jura, produisaient des céréales ; l'Obwald cultivait assez de blé pour en exporter, et l'arrivée de ses bateaux de grains déterminait le prix du marché à Lucerne¹.

C'est surtout à partir du développement des chemins de fer et de la navigation maritime que la concurrence extérieure commence à se faire sentir, d'abord des régions voisines, puis de régions toujours plus éloignées, pour devenir enfin universelle. Tandis que, vers 1845, la Suisse produisait encore de quoi couvrir sa consommation pendant 290 à 295 jours, à la veille de la guerre, c'est à 59 jours à peine que sa production pouvait suffire.

La culture du blé, protégée par un droit d'entrée infime de 0 fr. 30² par quintal — au lieu de 7 fr. en France, 7,50 livres en Italie, 5,50 marks en Allemagne, 6,30 couron. en Autriche-Hongrie — a fini par ne jouer qu'un rôle accessoire dans l'économie agricole. Elle ne s'est maintenue partiellement que pour les besoins propres des agriculteurs en blé et surtout en paille ou encore pour les nécessités techniques de l'assolement.

D'après les enquêtes du Secrétariat suisse des paysans sur la rentabilité de l'agriculture, 1 pour cent seulement des recettes moyennes de 1906 à 1913 provenait de la vente du blé. Par contre, environ 80 pour cent de ces mêmes recettes résultaient de l'élevage du bétail, qui est devenu de plus en plus l'activité essentielle des agriculteurs. Dans les dernières années avant la guerre, la Suisse importait pour plus de 100 millions de francs de blé et exportait d'autre part une somme à peu près équivalente de produits laitiers. L'agriculture s'était spécialisée et vouée à l'exportation, bien que

¹ Voir l'exposé historique de M. E. Chuard, aujourd'hui conseiller fédéral, dans *La Suisse au XIX^e siècle* (Lausanne et Berne, 1901), tome troisième, *L'agriculture*, p. 26.

² Droit porté à 60 centimes par le tarif d'usage en vigueur depuis le 1^{er} juillet 1921.

dans une moindre mesure sans doute que la plupart des grandes industries¹.

La Suisse avait ainsi l'avantage d'obtenir le pain à bon marché en temps normal, mais elle était exposée à la disette en temps de guerre et de blocus. Ce danger est apparu avec une nouvelle évidence chaque fois que l'horizon politique international s'assombrissait et qu'on pouvait redouter un conflit armé entre les nations qui nous avoisinent. Sous l'empire de ces craintes, des motions furent déposées au Conseil national en 1908 par M. Scheurer-Fullemann, en vue « d'introduire le monopole fédéral du commerce des céréales et de la farine », et en 1912 par M. Balmer, invitant le Conseil fédéral « à présenter à bref délai un rapport et des propositions sur les mesures qu'il y a lieu de prendre pour augmenter l'approvisionnement de la Suisse en blé ».

Ces motions donnèrent lieu à un échange d'idées, au cours duquel les propositions les plus diverses furent formulées : facilités de transport par les voies méridionales, diminution des taxes d'entrepôt, droit d'entrée modéré sur les blés, relèvement et encouragement de la production indigène, obligation imposée aux meuniers et commerçants en blé de détenir une réserve minimum, et enfin — la grande solution socialiste et agrarienne — le monopole fédéral des blés.

À la veille de la guerre, aucune décision de principe n'avait encore été prise. Le Conseil fédéral s'était borné à faire élaborer et étudier un projet de monopole fédéral des grains par M. le Dr. E.-W. Milliet, directeur de la régie fédérale des alcools. Il avait, en outre, ordonné une augmentation

¹ Le tableau ci-après, que nous empruntons à l'intéressante brochure *Contre le monopole du blé* (Genève 1924, p. 34), de M. le Dr P. Bégin, explique parfaitement cette évolution.

	prix du quintal de		
	froment fr.	lait fr.	viande fr.
1860	32,75	9,20	92,—
1870	31,50	10,80	118,—
1880	29,50	13,40	136,—
1890	23,50	12,40	152,—
1900	21,25	12,50	175,—
1910	22,65	18,65	190,—
Différence de prix 1860-1910 ————	— 20,8%	+ 102,7%	+ 112,0%

des réserves de l'administration militaire fédérale, qui devaient être portées à 3000 wagons de 10 tonnes. Pour le cas de guerre, des conventions avaient été conclues au printemps 1914 avec la France et l'Allemagne, qui s'engageaient à laisser passer par leur territoire les envois de blé destinés à la Suisse.

Sur ces entrefaites survinrent les hostilités, à une saison où heureusement la récolte nationale, de quelque 8000 wagons, allait s'ajouter aux autres réserves, évaluées alors à environ 9.200 wagons. Nous disposions donc de 17.200 wagons au total, de quoi suffire à une consommation normale de trois mois et demi, celle-ci étant évaluée à 1.200 wagons par semaine. C'était la famine à brève échéance, si l'on ne parvenait pas à maintenir nos importations.

La tâche était donc immense, et il convient de louer les pouvoirs publics du savoir-faire avec lequel ils ont pourvu à notre approvisionnement, et les pays voisins de la Suisse, tout particulièrement la France, des bonnes dispositions dont ils ont fait preuve à notre égard. Nous nous abstiendrons d'ailleurs de relater le détail des mesures décrétées, en vue tant de faciliter le ravitaillement que de rationner la consommation. Ces mesures sont encore présentes dans toutes les mémoires ; elles nous ont permis de nous alimenter dans des conditions satisfaisantes, infiniment préférables à celles des empires centraux. La carte de pain, introduite dès le 1^{er} octobre 1917, fixait la ration normale à 250 grammes par personne et par jour ; plus tard, cette ration fut réduite temporairement à 225 grammes.

Parmi les mesures décrétées, il en est une cependant qui mérite d'être relevée, parce qu'elle a une importance durable et parce qu'elle a été imitée ensuite par la plupart des pays belligérants : c'est l'introduction, en date du 9 janvier 1915, sur la base des pleins pouvoirs de guerre, du monopole fédéral d'importation des céréales.

Voici les circonstances qui poussèrent le Conseil fédéral à ce grave expédient. Ce fut, tout d'abord, la nécessité de mettre fin à la légende aussi stupide que tenace du ravitaillement des empires centraux par la Suisse. La Confédération helvé-

tique avait dû s'engager, vis-à-vis des puissances alliées, à n'employer le blé qu'elles lui laissaient parvenir que pour les besoins de l'armée et de la population suisses. Il y avait déjà, dans cette seule circonstance, une raison suffisante pour que le Conseil fédéral prit en mains le commerce des céréales, car un gouvernement neutre offre de tout autres garanties que de simples particuliers. Mais des circonstances d'ordre intérieur entrèrent aussi en jeu. Dès les premiers mois de la guerre, le Conseil fédéral avait fait acheter sur le marché américain de grosses quantités de céréales, afin d'assurer pour plusieurs mois le ravitaillement de la Suisse. L'incertitude dans laquelle on se trouvait sur la situation future du marché mondial pouvait faire craindre une perte considérable en cas de baisse. Le monopole d'importation des céréales prévenait ce danger. Il permettait à la Confédération de fixer elle-même ses prix de vente, en dehors du marché international, et en tenant compte uniquement de ses prix d'achat.

Cette initiative prévenait et comblait les vœux exprimés à maintes reprises par les socialistes et par certains représentants de l'agriculture. Sans doute, le monopole n'était institué qu'à titre provisoire et sans base constitutionnelle. Mais comme rien n'est, dit-on, si durable que le provisoire, ce régime d'exception a été prolongé jusqu'à nos jours, dans l'attente d'une solution définitive et avec le dessein de maintenir les prix de faveur alloués par la régie aux producteurs nationaux. Quant à la sanction légale, les partisans du monopole espéraient bien l'obtenir un jour, quand le nouveau régime serait entré dans les mœurs et quand il aurait donné, pensaient-ils, des preuves manifestes de sa supériorité.

De fait, il faut reconnaître que le monopole, aussi bien après que pendant la guerre, a fonctionné d'une manière satisfaisante. Les achats ont eu lieu à des prix raisonnables et les frais d'administration ont été plutôt modestes : ils s'élèvent actuellement à environ 15 centimes par 100 kg., ce qui ne paraît pas excessif quand on songe à la tâche compliquée qu'occasionne l'entretien des réserves. Il serait toutefois vain de prétendre que le monopole a toujours été exempt des vices administratifs de bureaucratie et de vénalité, particu-

lièrement à craindre en ce domaine. Dans ce dernier ordre de faits, il suffira de rappeler ici la retentissante affaire Loosli, ancien chef de l'Office fédéral des céréales, dont l'hoirie a été condamnée à payer ou restituer à la Confédération un total de 566.000 francs, intérêts compris.

Quoi qu'il en soit, il faut bien constater qu'à une certaine époque, de 1916 à 1921 surtout, l'idée d'un monopole légal et définitif avait beaucoup gagné de terrain et se présentait avec infiniment plus de chances de succès qu'à la veille de la guerre. Au cours d'une conférence qui eut lieu les 5 et 6 juillet 1916 à Berne, sous la présidence du chef du Département fédéral de l'économie publique, les membres d'une commission agricole d'étude se prononcèrent en majorité en faveur du monopole. Par la suite, d'autres manifestations se produisirent dans ce sens et le Conseil fédéral lui-même parut s'y rallier.

Les partisans de la régie font remarquer qu'elle permet de résoudre, de la manière la plus simple, tous les problèmes de notre ravitaillement en blé : l'entretien et, en particulier, le renouvellement des réserves ; l'encouragement à la culture indigène, etc. et tout cela avec un appareil administratif très réduit puisque la régie n'occupe, à l'heure actuelle, que soixante-cinq employés, sans compter le personnel d'entrepôt.

A cette thèse étatiste, les adversaires du monopole ripostent par une antithèse libérale, dont il est aisé de prévoir les arguments à la fois économiques et politiques. Estimant que le problème peut être résolu en dehors de tout monopole, ils protestent contre les restrictions continuelles apportées à l'initiative privée, et insistent surtout sur l'incapacité notoire de l'Etat en matière commerciale. Si d'ailleurs les partisans du monopole s'accordent aujourd'hui sur la question de principe, ils ne tarderont pas à se diviser lorsqu'il s'agira de passer à l'exécution et de se prononcer entre les diverses conceptions en présence : les socialistes demanderont le pain à bon marché, tandis qu'au contraire les agrariens voudront avant tout allouer des primes à la culture indigène¹. Nous entrerons

¹ On en a eu une preuve récemment, à la séance du Conseil national du 17 juin, où les socialistes ont combattu l'arrêté qui proroge jusqu'en 1925 le régime d'encouragement à la culture du blé.

dans une ère de luttes politiques peut-être sans précédent en Suisse, car l'histoire de tous les temps et de tous les pays — depuis la *lex frumentaria* des Romains jusqu'au prétendu *pacte de famine* de Louis XV et à la guerre mondiale — enseigne que rien n'est plus dangereux que de faire de la question du pain une question politique. C'est là une grave extrémité qui peut se justifier en des circonstances exceptionnelles, comme celles que nous venons de traverser, mais qui ne saurait en aucun cas être envisagée pour les temps normaux.

En face de ces manifestations opposées et d'importance à peu près semblable, le Conseil fédéral a paru longtemps hésiter, alors même que le chef du Département de l'économie publique, M. le conseiller fédéral Schulthess, passe pour assez enclin aux solutions étatistes. Jusque vers 1922, c'est le monopole qui parut devoir l'emporter, tandis que, dans la suite, une réaction se produisit.

En définitive, c'est une raison politique qui doit avoir surtout décidé le Conseil fédéral en faveur de la solution la plus libérale : le peuple suisse, comme tous les peuples qui sortent d'une économie de guerre, est *monopolmüde* (rassasié de monopole), comme dit très joliment l'expression allemande. Après avoir été jugulé par toutes sortes de dispositions restrictives, auxquelles il s'est d'ailleurs soumis de bonne grâce, il aspire à plus de liberté, à plus d'initiative, à plus de jouissance. Au cours de ces dernières années, diverses votations populaires se sont ressenties de cet état d'esprit, en dernier lieu celle du 3 juin 1923 où le projet d'extension de la régie des alcools, recommandé à juste titre par tous les partis, a été repoussé par 360.397 voix contre 262.688. Un projet de régie des blés, qui aurait inévitablement pour conséquence de restreindre l'initiative privée et de renchérir le pain quotidien, ne serait-il pas exposé, à plus forte raison, à pareille mésaventure ? Le Conseil fédéral a dû se poser la question, et il y répond comme suit dans son message du 27 mai 1924 : « Il est sage de ne pas oublier que le monopole ne pourrait être introduit que par un vote populaire, que ce vote soulèverait une lutte passionnée dont l'issue reste incertaine et que l'étatisme n'est pas en faveur auprès des masses, surtout à

l'heure présente, où nous assistons à une réaction assez naturelle contre les interventions des pouvoirs publics auxquelles il a fallu avoir recours pendant la guerre et les années qui ont immédiatement suivi. » Nous sommes enclin à voir dans ce passage la clef de tout le projet, d'ailleurs assez judicieux, du Conseil fédéral.

Voyons comme les événements se sont déroulés au cours de la période décisive.

L'Office fédéral de l'alimentation fut chargé, de concert avec le Département de l'économie publique, de nommer une commission composée de représentants des divers groupements intéressés (producteurs, consommateurs, meuniers, boulangers, commerce, industrie), à laquelle devait être soumise la question de la subsistance en pain. Aux séances de cette commission furent convoqués, en outre, des députés aux chambres fédérales qui s'étaient déjà occupés de la question, d'anciens fonctionnaires de l'Office fédéral du pain, des représentants du département militaire et du département de l'économie publique, enfin des membres de la commission fédérale de l'alimentation. La commission, qui comptait ainsi soixante-dix membres environ, siégea une première fois du 9 au 11 mai 1921, puis les 10 et 11 avril 1922.

La commission fut unanimement d'avis que des mesures devaient être prises pour assurer la subsistance en pain, mais elle se divisa en ce qui concerne les moyens à employer à cet effet. Tandis que les représentants de certains groupements s'opposaient par principe au monopole d'importation proposé par l'Office de l'alimentation, d'autres préconisaient ce monopole avec non moins de vigueur. Cependant, aucune des nombreuses solutions soumises à la commission par les adversaires du monopole ne trouva grâce devant celle-ci. En définitive, la commission, admettant que les solutions envisagées nécessiteraient une addition à la constitution fédérale, décida de rendre compte de ses délibérations au Conseil fédéral et d'inviter celui-ci à soumettre aux Chambres un projet destiné à fournir une base constitutionnelle pour les mesures à prendre¹.

¹ Voir le procès-verbal des délibérations dans l'*Annuaire agricole de la Suisse*, années 1921 et 1922.

En présence de ce résultat, le Conseil fédéral institua, le 14 juillet 1922, une commission d'études restreinte, chargée de trouver une solution sans monopole, dans le cadre ou à côté des projets existants. En raison de sa tâche spéciale, cette commission fut composée de neuf membres, choisis essentiellement parmi ceux de la grande commission qui s'étaient montrés favorables à la solution envisagée. En mars 1923, la commission présenta au Conseil fédéral son rapport¹ et son projet, accepté par six de ses membres, tandis que deux autres (MM. le professeur Dr Laur, chef de l'*Union suisse des paysans*, et B. Jäggi, chef de l'*Union suisse des sociétés coopératives de consommation*) se prononçaient contre et qu'un neuvième s'abstenait. C'est sur ces propositions qu'est basé, en somme, le récent message du Conseil fédéral du 27 mai 1924, auquel il nous reste à consacrer quelques lignes d'appréciation.

Afin de donner une base légale au régime des blés et de mettre un terme à un provisoire qui n'a que trop duré, le Conseil fédéral propose d'insérer dans la constitution fédérale un article 23bis ainsi conçu :

La Confédération prend des mesures pour assurer au pays son approvisionnement en blé.

Elle devra notamment :

a) entretenir elle-même des réserves de blé ou pourvoir à ce qu'il en soit constitué de toute autre façon ;

b) faciliter et encourager, par des prescriptions et mesures appropriées, la culture ainsi que l'utilisation et la transformation du blé du pays.

La loi déterminera l'application de ces principes. Toutefois, elle ne pourra attribuer ni à la Confédération ni à un organisme privé le droit exclusif d'importer du blé, les nécessités du temps de guerre demeurant réservées.

Les prescriptions extraordinaires en vertu desquelles seule la Confédération a le droit d'importer du blé, cesseront d'être en vigueur au plus tard une année après l'adoption du présent article.

Dans un premier ordre de mesures, le nouvel article prévoit donc la constitution de réserves suffisantes, soit par la Confédération elle-même, soit par les importateurs et meuniers, auxquels l'obligation serait imposée d'entretenir certains stocks, en rapport par exemple avec les quantités importées

¹ Le problème du blé : mesures destinées à assurer le ravitaillement du pays. Rapport de la commission d'études instituée par le Conseil fédéral. Mars 1923.

ou moulues. Le Conseil fédéral ne se prononce d'ailleurs pas encore sur ce point, estimant qu'il faut laisser la porte ouverte à tous les modes et combinaisons propres à amener une solution pratique. Les quantités à emmagasiner pourraient être fixées par exemple de manière à suffire pendant trois mois, sous réserve de les faire varier suivant les conjonctures et l'époque de l'année, en particulier suivant les perspectives ou le résultat de la récolte du pays.

Mais les réserves s'épuisent et ne se renouvellent pas d'elles-mêmes ; c'est pourquoi il y a lieu d'augmenter la production nationale. « Parce que — dit le message — nous avons été assez heureux pour sauver notre existence cette fois-ci, il ne faudrait pas que nous nous laissions plonger dans une aveugle quiétude quant à l'avenir. Le réveil pourrait être cruel. Nous devons être convaincus que la sauvegarde de notre subsistance est, pour la défense nationale, d'une nécessité aussi impérieuse que la préparation militaire proprement dite... Nous avons pu nous apercevoir que le blé ne sort pas du sol par un simple coup de baguette magique, mais que ce n'est qu'après une longue réadaptation de la production qu'on peut atteindre à un rendement appréciable. La prudence la plus élémentaire commande donc de maintenir notre agriculture dans sa direction actuelle et de ne plus négliger désormais la culture des céréales... »

La culture des céréales favorise la culture arable en général, qui permet de tirer du sol beaucoup plus de matière alimentaire qu'on ne peut le faire avec une culture purement fourragère. Elle offre un travail plus régulier, plus abondant, et paraît avoir la préférence des petites exploitations. Elle présente encore d'autres avantages accessoires, tels que d'exiger un plus grand train d'animaux de trait, de développer l'élevage des bêtes d'engrais, de fournir des produits secondaires (paille, balle et autres déchets du battage, issues de meunerie) dont l'importance n'est pas négligeable non plus.

Ce sont là tout autant de raisons d'encourager la culture arable, afin d'assurer la subsistance du pays et de maintenir une classe agricole nombreuse et prospère, en particulier celle des petits paysans.

Quels sont les moyens appropriés à ce but ?

La Confédération doit encourager la culture des céréales, en contribuant, dans une plus large mesure, à l'amélioration des semences (établissements de contrôle et d'expérimentation de Lausanne et (Erlikon-Zurich) et des méthodes culturales. Elle doit surtout donner au cultivateur une aide financière, qui serait facilitée par un droit d'entrée modique, par exemple de 1 fr. 50 à 2 fr. par quintal, sur les importations de blé. Cette aide financière, le Conseil fédéral se la représente sous deux formes différentes : l'une pour le blé affecté à la propre consommation du producteur, l'autre pour le blé destiné à la vente.

En ce qui concerne la première, le Conseil fédéral part de l'idée qu'elle doit être réservée au blé destiné à l'alimentation humaine. Il écarte, dès lors, le système d'une prime à la culture et celui d'une prime au battage, pour donner la préférence à une prime à la mouture. Quiconque mouerait du blé du pays pour son compte serait en droit d'importer, en franchise, une quantité de blé étranger représentant le triple ou le quadruple du blé suisse moulu. Les bons d'importation, valables pendant une année, pourraient être négociés ou éventuellement réalisés auprès de n'importe quelle caisse publique. Ils représenteraient donc une prime pour le blé suisse qui sert à l'alimentation du producteur et est généralement moulu dans la région où il a été récolté. Du même coup, ils développeraient la meunerie à façon, ce qui profiterait aux moulins privés et coopératifs.

Quant au blé suisse destiné à la vente, il serait acheté à un prix de faveur de 7 fr. supérieur à celui du blé importé non dédouané. Ce supplément de prix pourrait être payé : soit par la Confédération, autrement dit par le contribuable, soit par le commerçant ou meunier, qui serait astreint à acquérir un contingent de blé du pays et se récupérerait à son tour sur le consommateur. Diverses combinaisons ou variantes sont d'ailleurs possibles et d'ores et déjà envisagées ; nous nous abstenons toutefois d'en faire l'exposé, qui nous entraînerait trop loin et ne présenterait guère d'intérêt pour le lecteur.

Il nous reste, par contre, à examiner la portée financière

des différentes mesures préconisées. En se basant sur une récolte moyenne¹ de 13.000 wagons de dix tonnes, le Conseil fédéral évalue la dépense annuelle comme suit : 100 à 200 mille francs pour l'aide technique à la culture des céréales, 2.500.000 pour l'entretien des réserves (10.000 wagons), 4.250.000 pour la prime à la mouture (8.500 wagons) et enfin 3.150.000 pour la prime d'achat (4.500 wagons), cette dernière éventuellement à la charge des consommateurs. Au total, cela représenterait donc une charge annuelle d'environ dix millions de francs, à laquelle ferait face une recette de 6,5 à 10,5 millions de francs, suivant que la taxe spéciale d'importation sur les blés et les produits de la mouture serait fixée à 1 franc ou 1 fr. 50 par quintal.

Tel est, dans ses grandes lignes, le projet du Conseil fédéral. Il doterait la Suisse d'un système protecteur différent de celui auquel ont recouru, déjà bien avant la guerre, nos quatre Etats voisins. Ceux-ci ont institué un droit d'entrée assez élevé pour assurer à lui seul une protection suffisante et dont le rendement tombe dans la caisse de l'Etat. En Suisse, le droit d'entrée, bien que quatre à cinq fois moins élevé, serait d'une efficacité plus qu'équivalente, grâce à son affectation à d'autres mesures complémentaires : le système comporte un moindre renchérissement du pain, mais ne procure pas de ressources à l'Etat.

Pour notre part, nous serions tenté, à première vue, de donner la préférence au système de nos voisins, qui aurait notamment l'avantage d'éviter toutes les complications et la bureaucratie, même rudimentaire, qu'impliquent les primes à la mouture et à l'achat du blé. Afin de faciliter l'acceptation d'un tel système en Suisse, une partie du revenu douanier pourrait être affectée aux fonds d'assurance et à d'autres buts de politique sociale. Ainsi édulcoré, cet impôt sur le pain aurait-il toutefois quelque chance de trouver grâce devant le peuple souverain ? Nous n'oserions l'affirmer, et peut-être, en définitive, le projet du Conseil fédéral est-il celui qui correspond le mieux aux besoins et à la mentalité politique de notre peuple.

¹ Notre consommation actuelle étant évaluée à 56.000 wagons, cette production présumée en représenterait donc 23 % au lieu de 16 % avant la guerre.

La discussion est d'ailleurs ouverte. Avant même que le message du Conseil fédéral eût paru, M. le Dr P. Béguin, secrétaire de l'Union suisse des meuniers, auteur d'une intéressante brochure *Contre le monopole du blé*, a publié dans le *Bulletin commercial et industriel suisse* (15 mai 1924) un vigoureux article contre le projet du Conseil fédéral. Il reproche au nouvel article constitutionnel de ne donner de garanties « ni à droite, ni à gauche, ce qui va sans doute suffire pour le faire couler à pic. Pour plus de sûreté, on annonce encore que, pour payer les frais des subvides aux gros paysans, on songe à prélever une taxe sur le blé étranger, modérée il est vrai. C'est la fameuse prime d'assurance que nous prêche l'Union des paysans. Mais ce que cette prime assure surtout, c'est l'échec absolument certain de l'article constitutionnel. »

A peu près en même temps, comme pour confirmer cette manière de voir, le *Volksrecht* de Zurich, écrivait ce qui suit : « Nous avons déjà fait remarquer à diverses reprises qu'il s'agit ici d'un projet en faveur des seuls agrariens et commerçants en céréales, auquel la classe ouvrière doit refuser d'emblée son approbation. » De leur côté, ces mêmes commerçants, qu'on nous représente comme favorisés, s'élèvent contre un projet à l'avantage exclusif des paysans, tandis que certains représentants de ceux-ci¹, à leur tour, paraissent admettre que le projet ne leur donne pas de garanties suffisantes et équivalentes au monopole. Ne serait-ce pas la preuve que le Conseil fédéral s'est efforcé de tenir la balance égale entre les divers intérêts en présence ?

Le projet du Conseil fédéral va donc soulever une grosse discussion, parce qu'il touche à une question de principe de la plus haute importance en même temps qu'à la question vitale du pain quotidien.

Pour autant qu'il est possible de s'en rendre compte en

¹ Voir, par exemple, une lettre de M. le Conseiller national — aujourd'hui Conseiller d'Etat — Ed. Fazio, parue dans la *Revue* du 19 juin 1924.

Par contre, les présidents des sections de la Société suisse d'agriculture ont été unanimes à voter une résolution dans laquelle ils se déclarent prêts à voter le projet de nouvel article constitutionnel s'ils étaient par le Conseil fédéral. Ils le font dans l'attente que la loi d'application reconnaisse le devoir de la Confédération d'acheter les céréales panifiables indigènes à un prix qui couvre les frais de production.

ce moment, l'opinion publique semble partagée entre quatre courants principaux. A l'extrême-droite, sont les libéraux, commerçants, consommateurs, etc. qui se demandent s'il est bien nécessaire de prendre des mesures hasardeuses ou dispendieuses en vue d'un danger hypothétique de famine que nous avons pu éviter pendant la plus formidable guerre de l'histoire et contre lequel nous sommes mieux garantis encore à l'avenir, grâce à la Société des Nations. A l'extrême gauche, sont les partisans du monopole, divisés à leur tour en deux camps opposés : les socialistes, vrais troubadours de l'étatisme, dont ils attendent le pain à bon marché, et certains agrariens (qu'il faut d'ailleurs se garder de confondre avec l'ensemble des agriculteurs) qui en attendent, au contraire, de plus hauts prix du blé. Entre ces deux partis extrêmes, se place celui du Conseil fédéral et de tous ceux qui désirent assurer notre subsistance en temps de blocus, sans annihiler pour cela l'initiative privée.

Les Chambres fédérales auront à examiner tout d'abord s'il y a lieu de « laisser faire, laisser passer » ou de prendre des mesures de protection en faveur de la culture des blés. Si, comme cela paraît probable, elles se prononcent pour ce deuxième parti, le projet du Conseil fédéral constitue une base de discussion rationnelle et, sans doute aussi, la seule solution interventionniste qui ait quelque chance de succès devant le peuple.

GEORGES PAILLARD,
Professeur à l'Université de Lausanne.

Souvenirs de police.¹

M. LÉPINE

Une chose, surtout, m'avait frappé durant ces trois jours de fête², c'était l'entrain des Parisiens à saluer d'acclamations nourries M. Lépine à chaque apparition. Ils l'acclamaient, non seulement lorsqu'il défilait en voiture en tête du cortège, mais lorsque, dans les intervalles de la cérémonie, il venait à pied inspecter le service d'ordre et y jeter le dernier coup d'œil. Un préfet de police populaire ! Je crois bien que cela ne s'était jamais vu, et si l'on songe au milieu de quel soulèvement d'opinion, M. Lépine avait, trois ans auparavant, pris la direction de ses services, on peut dire que cette popularité avait de quoi surprendre et qu'elle tenait du sortilège.

À l'avènement de M. Lépine, en juillet 1893, la préfecture de police se trouvait dans une passe singulièrement critique. Une longue suite d'incidents pénibles, dont les derniers en date étaient : l'enlèvement de M^{lle} Dourcho et l'affaire Nuger, l'avaient discréditée à ce point que le gouvernement s'était vu dans la nécessité de faire la part du feu, en la décapitant de M. Lozé. La préfecture de police ne s'était pas seulement aliéné l'esprit public, elle s'était aliéné le Parlement, le Parquet et le Conseil municipal, avec lequel elle avait rompu délibérément toutes relations, et qui, par représailles, refusait de voter son budget. Le mal datait de loin. On se souvient des démêlés de M. Andrieux, esprit alerte et combattif, avec toutes les autorités constituées, y compris les juges d'instruction.

Après lui, M. Casmeisse s'était entendu, à tort ou à raison,

¹ Extrait d'un volume à paraître prochainement : *Au temps de Phila Fosse* (Peyot, éd.).

² Lors de la réception du tsar Nicolas II et de la tsarine, à Paris (août 1896).

surnommer *Camescasse-tête* par la jeunesse des écoles. On espérait beaucoup de M. Bourgeois, nature fine et conciliante, mais il n'avait fait que passer (quatre mois), le temps de constater qu'il s'était fourré dans un guêpier et d'y prendre la résolution de s'en évader au plus vite, épouvanté de la profondeur du mal et de son impuissance à y remédier. Et le mal n'avait fait que d'empirer avec M. Gragnon, bientôt balayé par la tourmente des scandales Wilson, et M. Lozé, homme du monde, qui se serait cru déshonoré de s'initier aux ressorts d'un mécanisme dont il ignorait le premier mot. Au reste, prévoyant déjà sa future ambassade, il n'avait accepté qu'à contre-cœur ces fonctions de préfet de police, comme pis aller ou plutôt comme un acheminement à des fonctions plus sortables à ses inclinations.

En réalité, depuis longtemps, la Préfecture de police était gouvernée par deux hommes retors et d'influence néfaste ; le contrôleur général Boissenaud et le commissaire de police Clément. Le premier, à force d'empiètements successifs, s'était assuré la haute main sur tous les services, en y recrutant, pour son système d'espionnage occulte, tout ce qui s'y trouvait d'individus sans scrupules. Il s'ensuivait que ces individus, auxquels il lâchait la bride et que sa protection rendait intangibles, faisaient loi, chacun dans leur petite sphère, et que les éléments sains de l'administration s'en voyaient brimés, réduits au découragement ou à l'impuissance. Le second, M. Clément, qui semblait avoir reçu ce nom du ciel par ironie, avait fait ses premières armes sous l'Empire, à l'école de Piétri, l'organisateur des blouses blanches. Il en avait gardé l'humeur et en perpétuait les errements. C'était un homme intègre, mais mal embouché, une sorte d'adjudant de quartier, toujours à faire claquer son fouet. Il était de ceux à qui songeait Talleyrand quand il conseillait « Pas de zèle ! » M. Clément brouillait tout de son zèle intempestif. Il envenimait, par son intervention brutale, les affaires les plus anodines. Dans les services de voie publique, dont on n'oubliait jamais de le charger, son attitude provocatrice organisait le désordre. Il considérait du même œil les curieux et les manifestants, sur lesquels il lâchait indifféremment ses

troupes avec un geste enragé qui semblait dire : « Tuez-les tous ! Dieu reconnaîtra les siens ! »

Ces pratiques, valables aux temps du droit divin, ne correspondaient plus aux aspirations d'un régime démocratique. D'un coup d'œil, M. Lépins en avait mesuré le danger. Son premier soin fut d'éliminer de l'administration ces deux fauteurs de troubles, ces deux agents d'impopularité et tous ceux qui leur faisaient épauler. Il n'hésita pas à recourir aux coupes sombres qu'exigeait l'épuration de son personnel et il y fit preuve, pour y suppléer, de la qualité maîtresse d'un chef qui est de savoir choisir ses hommes. Il avait, sur ses prédécesseurs, l'avantage d'avoir passé par la filière puisqu'il avait été secrétaire général de la préfecture et qu'il en connaissait les rouages secrets. Il appela à lui des collaborateurs sages et prudents : Mouquin, Cochefert, Noriot, Bouvier, pour ne parler que de ceux-là. Il se montra particulièrement bien inspiré en tirant de l'ombre des commissariats, où l'avait confiné l'animosité du despote Boissenaud (le vice et la vertu n'ont jamais pu s'entendre), le probe et avisé M. Touny auquel il confia la direction de la Police municipale. Il ne pouvait s'associer un homme de pratique plus exercée, de vue plus droite et de meilleur conseil. C'était montrer sa résolution de purger l'atmosphère de ses bureaux et de rendre le souffle libre aux honnêtes gens, mais la réforme intérieure n'était rien encore au prix de ce qui lui restait à accomplir. Il fallait réhabiliter la Préfecture de police dans l'esprit public et lui restituer son prestige. Il fallait reconquérir les bonnes grâces du Pouvoir, les sympathies du Parquet et rétablir les relations rompues avec le Conseil municipal. M. Lépins, instruit par l'expérience, entreprit d'y réussir en prenant le contre-pied de ses prédécesseurs. Ce fut une satisfaction générale que de l'entendre proclamer cette maxime trop oubliée : qu'on ne peut gouverner contre l'opinion. M. Lépins prit, surtout, le contre-pied de son prédécesseur immédiat, M. Lozé. Ce dernier, infatué de sa personne, (on l'avait surnommé dans la presse *le dindon majestueux*) s'était, à la façon d'un grand seigneur, entouré d'un faste protocolaire, qui avait creusé, entre lui et l'ensemble de ses

subordonnés, une barrière infranchissable. M. Lépine rétablit le contact en supprimant l'étiquette. Il laissait la porte de son cabinet ouverte. L'abordait qui voulait. A toute heure de jour et de nuit, on le trouvait à la disposition d'un chacun. Il n'entendait plus se laisser chambrer par un état-major ni par une coterie d'arrivistes et d'intrigants. Pour mieux se renseigner aux sources, il ne dédaignait pas de se promener dans les rues, seul, sans escorte, de visiter, à l'improviste les postes et les commissariats pour s'assurer de leur bon fonctionnement. Il s'entretenait avec l'un, avec l'autre, interpellait les agents, poussait la curiosité jusqu'à intervenir dans les rassemblements formés sur la voie publique par le plus minime incident et contribuait à les disperser. Il ne croyait pas déchoir, comme l'eût fait M. Lozé, en s'occupant de petits détails, tant il était soucieux de remédier à toutes les imperfections. S'étant aventuré, un jour, jusque sur les quais de la Villette, il remarqua qu'un planton que l'on y avait installé à demeure, pour la manœuvre d'un pont tournant, y restait à découvert, exposé aux intempéries des saisons. Il fit établir une guérite. Ces façons l'avaient accrédité dans son personnel. On l'aimait, et c'est le seul préfet auquel les commissaires de police aient, spontanément, dans un élan de reconnaissance, offert un banquet cordial. Ce n'était pas qu'il fit preuve d'un excès de courtoisie à leur égard, ni qu'il cherchât à se les appâter d'un visage débonnaire et souriant. Il était plutôt brusque dans les relations de service et parlait haut et net. Sobre de gestes, bref en paroles, il commandait souvent des sourcils et il les avait prompts à se froncer. On tremblait les jours de manifestations, lorsqu'on le voyait mordiller ses lèvres et tortiller sa barbiche d'un doigt nerveux. C'était signe que quelque chose allait mal et que son tonnerre allait éclater, et il lui arrivait parfois, dans le feu de l'action, de se courroucer à tort, mais on savait que la réflexion ne tarderait pas à amener chez lui une réaction salutaire et que sa plus chère ambition était de se montrer, en tout et pour tout, équitable. Nous l'avions surnommé *Louis-le-Juste*. (Louis était son prénom.) Il en avait eu vent et confiait, dernièrement encore, à l'un de ses amis que, dans

tout le cours de sa longue carrière, c'est l'hommage qui lui avait été le plus sensible.

Il exigeait de ses subordonnés le maximum d'activité; mais comment ses subordonnés auraient-ils pu s'en plaindre puisqu'il les prêchait d'exemple? Il se multipliait. On le voyait partout à la fois. Il accourait à la moindre alerte. Qu'un sinistre éclatât quelque part, il était le premier sur les lieux, s'exposant témérairement au danger, animant tout du feu de son intrépidité. Il surgissait à vos côtés, il vous interpellait. On le croyait encore à deux pas de soi que sa silhouette surgissait dans les flammes, au haut d'une échelle de pompiers. Il réapparaissait, noir de fumée, les vêtements ruisselants, courant où l'appelait une mesure de précaution à prendre, un sauvetage à opérer.

On ne se figure pas à quel point il sacrifiait ses aises au bien public et donnait le pas sur ses propres affaires aux intérêts du service. En voici un trait presque incroyable. Le chef de la division de la comptabilité, M. Pourlier, alla, un matin, l'entretenir d'une affaire de son ressort. Il le trouva comme à son ordinaire dispos et attentif. Il s'agissait de chiffres. L'exposé était compliqué et ardu. M. Lépine, glissant de temps en temps une objection, montrait avec quel soin il en suivait le développement. Cela durait depuis plus d'une heure, lorsque M. Pourlier s'avisant qu'il était passé midi, et craignant d'abuser des instants du préfet, lui proposa de suspendre l'entretien quitte à le reprendre à un moment plus favorable, et il eut l'étonnement de s'entendre répondre par son chef : « Je ne demande pas mieux, car Mme Lépine est morte ce matin et j'ai de pénibles dispositions à prendre d'urgence. »

Qu'on n'aille pas inférer de là que c'était un cœur sec, dépourvu de sensibilité. Ses intimes savaient de quelle tendre affection il chérissait sa femme et qu'il en avait ressenti la perte jusqu'au déchirement, mais il estimait, que même dans cette douloureuse circonstance, il n'avait pas le droit, puisqu'il s'agissait d'une affaire grave, de se dérober aux devoirs de sa charge.

J'ai dit qu'il était sobre en paroles dans les relations de

service, mais quand il lui fallait parler dans les cérémonies publiques et dans les banquets officiels, il se révélait orateur-né. Il empoignait le discours avec fougue, sans l'ombre d'une hésitation. Sa voix s'enflait dès le début et roulait jusqu'au bout, sans défaillance. C'était une vague qui emportait tout sur son passage, une charge à fond de train, expirant toujours, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

J'ai dit aussi que M. Lépine avait aboli l'étiquette. Il laissait, volontiers, au vestiaire, les redingotes solennelles, les chapeaux hauts-de-forme à huit reflets, la cravate blanche et les gants gris-perle de ses prédécesseurs. Il n'hésitait pas, à l'occasion, à prendre la tête des cortèges en jaquette et en chapeau melon, mais ce pratiqué Lyonnais, qui sut se mériter d'être appelé « le plus parisien des préfets », savait le peuple de Paris cocardier. Et, peut-être, était-il un peu cocardier lui-même, dans le fond, et c'est ce qui l'inclinait à s'occuper de préférence de la police municipale, parce qu'il y pouvait, entouré d'uniformes, jouer au colonel. Ce titre de « colonel » ne se l'était-il pas décerné, un jour, à la tribune du conseil municipal ? Les conseillers affectèrent de s'en esclaffer. C'est qu'ils oubliaient le rôle glorieux joué par les gardiens de la paix militarisés en 1870. Au début du siège de Paris, on les avait vus prendre part aux opérations de l'armée régulière et s'y couvrir d'exploits sous la conduite de leurs officiers de paix, devenus capitaines. Leur chef était alors M. Ansart, nommé au 4 septembre, l'une des plus nobles figures dont, au cours de ces dernières années, puisse s'honorer la Police municipale et qui serait illustre si l'on pouvait s'illustrer dans des fonctions que la foule fait métier de mépriser. M. Lépine n'avait donc pas tort de se considérer comme un colonel. Il en avait le caractère, et je suis sûr qu'il en eût exercé les fonctions avec courage, lors de la dernière guerre, si les circonstances le lui avaient permis. Ce que l'on peut affirmer c'est qu'il n'aurait pas déserté son poste, comme le fit Hennion qui s'éclipsa, abandonnant ses troupes en plein désarroi, dès qu'il apprit l'avance des Allemands sur Paris. M. Hennion, qui avait pris possession de la Préfecture de police avec fracas, jurant qu'il y apportait

toutes les vertus, se révélait ainsi sous son véritable jour.

Donc, M. Lépine agissait en colonel, soucieux de se mériter l'applaudissement des Parisiens. Il avait établi, à la Police municipale, une discipline toute militaire. Il voulait voir les détachements d'agents marcher, dans la rue, au pas, comme les soldats. Il leur faisait exécuter des manœuvres d'armes dans la cour de la caserne de la Cité, qu'il surveillait lui-même du haut d'une fenêtre. Bien entendu, les officiers de paix devaient commander leur compagnie en véritables capitaines. Ce me fut l'occasion de rouvrir mes manuels du régiment. Je me croyais revenu à l'époque du « volontariat ». Mon passage sous les drapeaux ne m'avait donc pas été inutile, ni le certificat que j'en avais rapporté constatant qu'ayant satisfait avec la note bien à tous les examens, j'étais jugé digne de remplir avec aptitudes les fonctions de « soldat de deuxième classe ». Ainsi le voulait l'imprimé, pour mes camarades et pour moi, sauf pour les dix premiers qui, sur soixante que nous étions, s'étaient, à la fin de l'année, partagé les galons de sergent et de caporal.

M. Lépine entendait, par ces façons, flatter l'esprit chauvin de la foule et désarmer un peu les préventions de l'opinion publique à l'encontre des gardiens de la paix. Il employait même, à la leur concilier, jusqu'à des petits moyens que l'on pouvait estimer futiles, à première vue, mais qui ne laissaient pas de dénoter, de sa part, un sens délié des réalités et un instinct de psychologue. Les candidats gardiens de la paix étaient soumis, au préalable, à un examen physique et à un examen écrit. M. Lépine voulut se charger lui-même de leur examen oral. Il faisait venir les admissibles dans son cabinet, et se basait, pour les enrôler définitivement, non seulement sur leurs réponses et sur leur vigueur corporelle, capable de tenir la racaille en respect, mais sur les traits de leur physionomie.

Je le vis, un jour, entrer au poste central du VII^e arrondissement, impressionné par la prestance décorative du gardien de planton.

— Pourquoi, me demanda-t-il, à brûle-pourpoint, cet homme-là n'est-il pas sous-brigadier ? Il en a, pourtant, la mine.

Et il le nomma sous-brigadier le lendemain. Il va sans dire que l'homme le méritait par ses états de service et qu'il ne s'en fallait que d'une vacance qu'il ne le fût déjà. Le mobile qui faisait agir ici M. Lépine n'avait rien de comparable à celui de Sa Majesté Henri III qui, trouvant un jour à la foire Saint-Germain, le portefaix Benoïse endormi, imagina, sur la seule recommandation de son heureuse plastique, de l'anoblir et de le créer secrétaire de cabinet, en disant : « Voilà un homme qui pourra se vanter que le bien lui est venu en dormant. » Je suis persuadé qu'à l'encontre du monarque, M. Lépine se fût abstenu d'octroyer les galons de sous-brigadier à mon colosse-Apollon, si ses notes de service n'y avaient contribué, et la preuve que M. Lépine avait deviné juste, c'est que même après son départ, ce gardien a continué à faire son chemin et qu'il est devenu inspecteur principal, le plus haut échelon auquel il pût prétendre.

Je n'en étais pas moins resté frappé de la réflexion de M. Lépine et ma plume, se reportant à l'époque de l'affaire Nuger, en avait griffonné un sonnet, parodiant celui de Sully-Prud'homme :

Le laboureur m'a dit en songe « Fais ton pain,

 Et, depuis ce jour-là, je les ai (*les hommes*) tous aimés.

où j'imaginai le préfet sous l'inspiration de son Egérie,
 se murmurant à lui-même :

Une femme m'a dit en songe : « Tes gardiens
 Traînent de tout Paris l'implacable anathème.
 En dépit du métier, si tu veux qu'on les aime,
 Choisis-nous les, beaux de visage et de maintien.

» Nous saurons, en retour, par un sûr stratagème,
 Faire de nos maris tes plus fermes soutiens.
 Et ta sagesse aura résolu le problème
 De rendre la police aimable aux citoyens. »

J'ouvris les yeux, rêvant aux étalons-modèle
 Du Perche et de l'Auvergne, enrôlant, pêle-mêle,
 Tout ce qu'on pût trouver de gaillards bien formés.

J'ai compris la plastique et qu'à l'heure où nous sommes
 Mes agents se devaient d'être les plus beaux hommes
 Et, depuis ce jour-là, je les sais tous aimés.

Après tout, M. Lépine n'avait pas tort de tabler sur ces petits côtés. Il avait, sans doute, lu chez Pascal que la forme d'un nez peut influencer sur le cours des événements et changer la face du monde. C'est peut-être aussi qu'il songeait à ces agents de police minables, que l'on rencontre en province, traînant dans les rues d'un pas affalé, et qui donnent une si fâcheuse opinion de leur municipalité. L'idée du passant est tout autre lorsqu'il avise, sur le trottoir, un gaillard lesté et bien découpé, correctement sanglé dans son uniforme. L'heureuse impression qu'il en reçoit rejaillit sur toute la corporation. Il n'est si bonne maison qui ne retire profit de la bonne mine de ses serviteurs.

— Je ne veux pas, disait M. Lépine, de ces profils disgraciés qui éloignent la sympathie. Ce serait jeter la déconsidération ou le ridicule sur l'administration !

En somme, si M. Lépine choisissait des agents au front de paladins et bâtis à la Rodrigue, c'était pour que tout Paris pût les contempler avec les yeux de Chimène.

Et cela n'eût été blâmable que s'il eût fait complète abstraction de leurs qualités morales, mais il ne négligeait rien pour leur instruction. Il avait organisé à leur usage, non seulement des conférences faites, dans les postes, par les gradés et les officiers de paix pour les éclairer sur leurs devoirs et les choses du métier, mais des conférences faites, dans les mairies, par des conférenciers de profession, pour leur ouvrir et leur orner l'esprit. Ce pauvre Léo Claretie y fut souvent mis à contribution. Je l'ai entendu traiter, devant les agents, des sujets moraux ou littéraires qu'il savait mettre à leur portée et leur rendre intéressants.

Pour stimuler l'esprit d'abnégation et de discipline des gardiens de la paix, M. Lépine en avait fait dresser l'Histoire. C'était comme leur *liure d'or* où étaient consignés leurs actes de dévouement, et il n'en négligeait pas, pour cela, les autres parties de son administration, auxquelles il dédiait un nouveau Répertoire de police qu'il ne cessa, durant tout son préfectorat, de compléter et mettre à jour, en même temps qu'il créait le service anthropométrique et jetait les fondements du Musée de police.

Il améliora l'esprit général de tout son personnel en faisant disparaître les pratiques de favoritisme qui avaient sévi sous ses prédécesseurs avec une telle acuité qu'elles avaient fini par tout gangrener. Plus de supercheries d'examen. Plus de passe-droits scandaleux. Plus de tableaux d'avancements truqués. Chacun était promu au grade supérieur suivant son tour d'ancienneté ou d'admission à l'examen. Il faut reconnaître qu'en cela M. Lépine fut admirablement secondé par M. Laurent, secrétaire général, qui ne s'est jamais départi de la plus stricte équité et qui ne tenait compte, pour les candidats de toutes catégories, que des recommandations de leur chef de service. Une circulaire avait même été éditée, faisant défense, sous peine de punition sévère et de perte de leurs avantages, aux dits candidats de se faire appuyer par des politiciens ou des personnalités étrangères à l'administration.

L'Empire avait armé les agents de casse-tête. M. Lépine les arma du bâton blanc. Ce bâton blanc peut être considéré comme le symbole de son règne, le signe de l'heureuse évolution de mœurs qui s'en est suivie.

Il n'y eut, pour en grogner, que quelques vieux débris de l'ancien régime et des brigades centrales supprimées, dont je m'étais amusé à reproduire les, comme suit, doléances :

Le vent ployait le feu des réverbères,
La pluie à flots ruisselait dans la nuit,
Seuls, à l'abri d'une porte cochère,
Deux vieux agents se contaient leur ennui.

« Ah ! disait l'un, tout va de mal en pire,
Viens ranimer notre honneur expirant,
Ciel ! et rends-nous les beaux jours de l'Empire,
Où notre place était au premier rang.

» Quand, inclinant le bicorne avec grâce,
En frac de ville et l'épée au côté,
Je me voyais, en passant, dans la glace,
J'en éprouvais un regain de fierté.

» Magique effet de mon feutre à cocarde,
On m'adorait et ni les voltigeurs,
Et ni Prévost¹, mon ami, le cent-garde,
Autant que moi ne ravageaient les cœurs.

¹ Voir le tome I^{er} de mes *Souvenirs de Police* : Un gardien de la paix assassin (Payot, Paris, édit.).

« Sous l'uniforme on avait du prestige,
Ma légitime Adèle, il t'en souvient,
Mais, aujourd'hui, l'habit qu'on nous inflige
Tient du facteur et du collégien.

« Vive autrefois ! Dans les jours de tempête,
Lorsque l'émeute entraînait en branle-bas,
On se ruait à coups de casse-tête
Et, sans scrupule, on tapait dans le tas !

« Mais, à cette heure, on nous rit aux moustaches,
Et, sans rien dire, à cause des journaux,
Faut écouter : « Bas les flics ! Mort aux vaches ! »
Et, sans répondre, accueillir les pruneaux.

« Nos officiers n'ont plus rien dans les veines,
Où, j'en atteste et Rouher et Piétri.
Des bâtons blancs ! voilà nos armes vaines ! »
L'autre approuvait d'un chef endolori.

La voix se tut. Une angoisse profonde
Les tint pensifs jusqu'à l'heure où le bruit
Les éveilla du brigadier de ronde,
Et, toujours, l'eau crépitait dans la nuit.

Je n'ai pas dessein de résumer ici la carrière de M. Lépine. J'aurai assez souvent l'occasion d'y revenir, au cours de ces *Souvenirs*¹. J'ai tenu simplement à esquisser sa silhouette à grands traits pour expliquer les raisons de sa popularité et montrer comment, en moins de trois ans, M. Lépine avait accompli ce miracle de réconcilier la Préfecture de police avec le Parlement, le Parquet, l'Hôtel-de-Ville et l'opinion publique. Ce peu de temps lui avait suffi pour renflouer un bâtiment disjoint et le mettre en état de reprendre la mer.

ERNEST RAYNAUD.

¹ Op. cit. (Payot, édit.).

L'évolution amoureuse d'Alphonse de Lamartine.

LES INSPIRATRICES : GRAZIELLA, ELVIRE, MARIANNE ; LEUR
INFLUENCE DANS LA VIE ET DANS L'ŒUVRE DU POÈTE.
1810-1830.

Ce n'est pas que l'épithète de « crétin lyrique » avec sa fleur d'inélégance me paraisse absolument injustifiée quand Léon Daudet l'applique à Victor Hugo, mais je sens trop qu'elle est écrite pour plus d'un et qu'elle s'adresse plus ou moins tacitement à tous les lyriques qui ont trouvé leur gloire vers 1820 ou 1830.

C'est pourquoi il m'a paru juste et louable, à une époque où les romantiques sont discrédités auprès de certains critiques, et oubliés par notre public d'aujourd'hui qui, sans conteste, préfère Douglas Fairbank à Lamartine et Musidora à Elvire (ce qui n'est point à sa louange), de faire vivre dans vos cœurs une des figures les plus extraordinaires du romantisme français, un homme d'un prestige inouï, une âme d'une beauté unique, un grand poète.

Pour que Lamartine, cependant, ne vous apparaisse point une figure idéalisée, dessinée dans les nuages, ou trop estompée, je vous le présenterai dans sa vie même : vous le verrez agir et réagir en homme, comme vous et moi, vous n'aurez cependant point d'étonnement si, dans cette âme exceptionnelle, les actions et les réactions ont des conséquences extraordinaires. Je veux que le poète vous apparaisse le plus humain possible et ce sera peut-être ma seule chance de vous intéresser, car je sais bien que l'homme ne s'intéresse à personne avec plus de dévotion qu'à lui-même. Mais l'homme

déterminé dans sa vie sentimentale, je vous le montrerai poète admirable qui, des plus belles émotions dont son âme sensible était pleine, a fait une œuvre d'art.

Vous conviendrez alors avec moi que le poète qui engendre de telles harmonies est grand.

Chez les poètes et les artistes, en général, tempéraments d'exceptions, toute émotion est portée au paroxysme : ils ont un cœur ou une intelligence plus développée que le commun des hommes, et l'on ne doit pas s'étonner que leurs sentiments ou leurs idées gardent cette même disproportion.

Cet homme a aimé et il a aimé en poète. Son cœur était une harpe que ses amoureuses ont plus d'une fois touchée, et l'écho sonore de cette harmonie s'est répercuté avec une douceur et une tristesse infinies jusque dans ses poèmes.

C'est son cœur qui bat au rythme musical de ses vers et non pas tant sa chair.

Des poètes ont vu dans l'amour un aimable badinage où, seuls, les sens avaient part et c'est leur fête qu'ils chantent. Tel Anacréon, le petit poète grec qui célèbre son amante sous la forme d'une jeune nymphe au corps délicieusement découpé, aux petites lèvres sensuelles, au nez fin, dont les yeux allongés en amandes invitent au plaisir ; le poète, en des vers bien ciselés, essaie d'enclorre les traits aimables de sa maîtresse. Pétrarque, au contraire, l'idéal amant de Laure, dans un langage plus beau et plus éthéré, la chante comme une divinité : son amour est un culte plus qu'une passion. Lamartine n'est pas loin de lui ressembler : nous sentons dans ses éloges à Elvire, un amant passionné d'idéal dont les poèmes exhalés du cœur montent en parfums d'encens et en adoration vers la femme aimée.

Pour Alfred de Musset, l'amour a quelque chose de plus charnel : le souvenir des caresses et des enlacements, le goût de la chair avivent encore la douleur qui ronge son cœur.

La conception de l'amour varie donc selon les tempéraments de ceux qui l'expriment : c'est une joie sensuelle pour les uns, pour d'autres, c'est l'union idéale de deux âmes qui s'adorent. Voilà les limites, entre lesquelles une gamme de nuances vit.

Lamartine reste bien le chantre de l'amour idéal, mais il ne faut pas croire qu'il n'ait pas éprouvé l'âpre et douce joie de la chair : de sensuelles étreintes cependant ne sauraient constituer son thème unique d'inspiration.

Son chant lyrique, au contraire, ne transcrira que ses émotions les plus belles qui naissent de son cœur plus que de ses sens.

La poésie doit se proposer — si elle ne veut pas être la délectation exclusive de quelques initiés — d'exprimer des sentiments assez généraux pour que chacun se retrouve en une certaine mesure dans les vers qu'il lira : c'est ce que Lamartine a compris, et il a dégagé de sa poésie tout ce qui pouvait être trop particulier, trop personnel, tout ce qui aurait eu pour but d'élever le lyrisme au niveau de la chronique locale, et en cela Lamartine, le plus mélodieux, fut aussi le plus classique de nos romantiques : « Ils ont aimé », voilà tout ce que nous révèle le poème de cette promenade amoureuse sur le lac du Bourget où ces deux âmes d'Elvire et du poète, douces et mélancoliques, ont échangé leurs serments.

Moins que tout romantique — dans sa poésie tout au moins — notre poète ne fut enclin à relater les incidents particuliers de ses amours : d'un coup d'aile emporté vers les cimes élevées de la Beauté, c'est là seulement qu'il plane librement dans un paysage de rêve que son cœur lui a choisi.

L'amour, pour lui, n'est pas l'heureuse rencontre de deux fantaisies, comme dit Chamfort, c'est le sentiment éternel qui unit deux âmes dans l'éternité quand elles ont subi sur terre les plus douloureuses épreuves. Jocelyn ne doit-il pas se séparer de Laurence, et ne retrouve-t-il pas au seuil de la mort celle qu'il adore ? N'est-ce pas lui qui a la triste joie d'entendre la voix mourante de son amante murmurer pour la dernière fois ici-bas :

Et dans mes yeux mourans (*sic*) son image est si belle,
Que j'aime mieux l'enfer qu'un paradis sans elle.

alors que les yeux de Laurence s'éteignent, pour briller dans le ciel des anges, d'une lumière plus intense.

C'est ce caractère d'idéale beauté, c'est cet amour pur qui

est le beau rêve du poète et qu'il essaie, non sans succès, de nous faire aimer.

C'est cet amour qui lui ont inspiré *Graziella*, *Elvire* surtout et *Marianne*, les trois muses qui ont joué dans sa vie un rôle considérable, puisqu'elles ont, en touchant son cœur, causé l'émoi d'une sensibilité délicate, source lumineuse de ses plus beaux poèmes.

C'est l'influence de ces trois femmes dans la vie de Lamartine et dans son œuvre que nous allons étudier.

Je ne parlerai ni du roman de *Graziella*, ni de *Raphaël*, moins encore des *Confidences*. Ces trois œuvres ont été écrites longtemps après les événements qu'elles relatent ; elles expriment l'âme du poète, au moment qu'il les écrivit, mais non pas au moment où il les vécut. La fantaisie, l'imagination (dont le poète n'est pas dépourvu) a déformé à plaisir le passé.

Pour déterminer le plus exactement possible l'influence de ces trois femmes dans la vie du poète, nous examinerons les documents contemporains de ses amours qui, seuls, ont la valeur de témoignages : ils sont de deux sortes, littéraires et biographiques.

Notre tâche sera de vérifier les uns par les autres : les poèmes des *Premières* et des *Secondes Méditations* par la correspondance du poète que sa nièce a publiée récemment, et par d'autres documents.

Si nous sommes convaincu que les poèmes expriment en raccourci l'état d'esprit du poète à l'époque où il les écrivit, nous aurons par le même coup trouvé des documents marquant les phases caractéristiques de son évolution psychologique.

En 1810, Lamartine a vingt ans ; il a terminé ses études secondaires et il passe le meilleur de ses jours et de ses nuits à lire et à méditer les poètes et les écrivains qui enchantèrent son imagination de jeune homme en émuant sa sensibilité d'artiste : Chateaubriand, Rousseau, M^{me} de Staël, Ossian, voilà ceux qu'il aimait et dont il faisait ses confidents. Il s'enfermait dans la tourelle du château de Milly, près de Mâcon, ou s'isolait dans les bois voisins. Son âme éprise de

silence et de mélancolie aimait à s'y reposer, et sa fantaisie y trouvait un cadre idyllique pour ses balbutiements de poète.

Ce n'est pas le jeune homme chez qui le rêve ou la méditation tue l'action ; on s'est trop plu à représenter Lamartine comme un grand saule pleureur. J'avoue qu'une telle interprétation n'est possible que si l'on s'en tient à la lecture de quelques-uns de ses poèmes ; mais à l'examiner de plus près, cette nature apparaît plus complexe ; si Lamartine a le cœur d'un poète, ce grand jeune homme, élancé, souple comme un jonc, fier et beau avec ses grands yeux d'enfant où baigne la douceur, est aussi un chevalier ; tempérament ardent à vivre, aimant l'air parfumé qui court sur les bruyères, la campagne, les bois,... il galope des journées entières sur les collines dénudées du Mâconnais pour la seule joie de respirer à longs traits l'air qui fouette son visage et pour se donner l'illusion de grandes chevauchées. Souvent, la nuit le surprend loin de Milly, sur la montagne, il redescend alors vers son château, lentement, comme un preux revenant de batailles, manteau flottant sur la croupe de son cheval, cheveux au vent. Un cœur mélancolique et rêveur, un tempérament ardent à vivre, une ténacité dans l'effort, voilà ce qu'on ne dit pas de Lamartine, et voilà pourtant les trois éléments essentiels et contraires qui composent cette riche nature. Tel est le jeune homme que nous rencontrons en 1811 : il lit, écrit, médite, court la campagne pour dépenser le trop-plein de ses forces vives, impatient de jouer un rôle et un rôle de premier plan dans son pays.

Le père de Lamartine voulut faire de son fils un diplomate ; notre poète trouvait l'ambition de son père fort mesquine et, en l'occurrence, il avait raison, car ce n'est pas d'avoir été secrétaire d'ambassade à Florence — comme il le sera, en effet, dix ans plus tard — que Lamartine est pour nous, Lamartine ; c'est bien d'avoir écrit les *Méditations*, ou d'avoir été l'homme de 48.

Une amourette, charmante au reste, que Lamartine raconte trente ans après dans ses *Confidences*, en l'illuminant de la pluie d'or de son imagination, avait paru dangereuse aux parents du poète qui jugèrent bon de faire diversion. Une

tante partait alors pour l'Italie : le prétexte était trouvé. On engagea le jeune homme à voyager avec elle..., les voyages, en effet, forment la jeunesse !

La passion de Lamartine dura ce que durent les roses ! L'Italie séduisait déjà son imagination ; il partit. Nous lisons dans sa correspondance l'impression que lui fit le premier contact avec le pays bleu : Florence, Rome et Naples le charmèrent tour à tour ; il fit halte plus longuement et plus délicieusement encore sur la baie de Sorrente en attendant son ami, le comte de Virieu, qui le devait rejoindre.

Il se promène dans les campagnes, visite les villes antiques d'Herculanum et de Pompéi, monte au Vésuve ; mais son âme inoccupée se lasso ; le bleu du ciel et de la mer, les lumières et les couleurs vives ne font qu'irriter sa mélancolie.

Un jour qu'il errait dans les rues de Naples, une toute jeune fille de seize ans passa près de lui : on croit que c'était une cigarière — mais peu importe son état — puisqu'elle avait de grands yeux noirs, les lèvres sensuellement rouges des femmes du Sud, que son sourire faisait voir ses dents d'une éclatante blancheur ; elle marchait avec indolence, mais avec grâce. Lamartine fut séduit.

Même si nous n'acceptons pas tout ce que la fantaisie du poète ajouta plus tard à cette aventure, nous devons retenir que, dans le golfe de Naples, un drame s'est joué : le poète s'est laissé aimer par Graziella. Si sa correspondance ne nous dit rien de cet amour, c'est que, dans son cœur, il tenait alors peu de place ; ce n'est que plus tard, comme en repentir de sa légèreté d'adolescent, qu'il écrivit dans ses *Nouvelles Méditations* les strophes émus de « Tristesse » et « le Passé ».

Mais qu'écrivait alors le poète ? Quels sont les poèmes contemporains de cette aventure ? Peu nombreux. Celui qui exprime le mieux, à mon sens, l'âme du poète en 1811, c'est *le Golfe de Baïa* :

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir ?
Vois-tu le volage zéphir
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir ?

Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

(*Premières Méditations.*)

Rien, n'est-ce pas, dans ces vers qui soit particulièrement profond, douloureusement senti ; seul l'épiderme du poète fut amoureusement caressé.

Ce Lamartine, première manière, est, au demeurant, assez superficiel, et, n'eût-il été maître à vingt-et-un ans déjà de ses moyens d'artiste, les vers de cette époque pourraient être oubliés.

« Une partie carrée », disait sèchement Edmond Schérer, c'est cela une partie carrée qui, du reste, n'eut pas de lendemain, puisque Lamartine dut quitter l'Italie.

La petite cigarière aux grands yeux de velours ne se promenait plus, dans les rues de Naples, la gorge nue, la poitrine harmonieusement prise dans un grand foulard rouge ; elle attendait le poète qui ne devait pas revenir et l'enfant mourut à cause de son amour.

Quand Lamartine écrivit ses *Confidences* vers la fin de sa vie, il idéalisa cette aventure, symbole de ses années d'insouciance, et il composa ce roman de *Graziella* qui fit rêver tant de jeunes filles, avec des larmes et une émotion qu'il n'a pas eue au moment qu'il la connut.

Estompée, délicate et frêle comme une créature de rêve, Graziella, dans l'imagination du poète, avait grandi ; le poète lui, cueillit, fleur de repentir, l'immortalité. Lamartine, en effet, obligé de quitter l'Italie après quelques mois d'exquis farniente, avait oublié cette aventure en arrivant en France ; il avait accepté des caresses, il s'était laissé câliner, passionnément il avait respiré de sensuels baisers que seule sa bouche avait sentis. Son cœur ne s'était pas donné.

Les années qui suivirent 1812, Lamartine les passa soit à Mâcon, soit à Milly, dans la maison de son père, lisant, écrivant, critiquant, toujours en quête d'une situation qui le fasse valoir, et commençant à craindre que son ambition ne se puisse réaliser.

En 1814, lors des Cent Jours, notre poète se fait garde de

corps et fut au service du roi. Mais Napoléon s'enfuit de l'île d'Elbe et, devant le triomphateur s'avancant à nouveau vers Paris qui l'acclame, Louis XVIII bat en retraite vers la Belgique suivi de quelques cavaliers : Lamartine élégamment caracolait auprès du carrosse royal...

Décidément, son ambition visait plus haut, et le clinquant de son bel uniforme ne le séduisait point : il abandonna sa charge. Cette incertitude angoissante, dans laquelle le poète resta deux ans encore, eut sur sa santé un effet déplorable tel, que son médecin lui ordonna un séjour aux eaux d'Aix.

Lamartine se rendit au bord du lac du Bourget dans un état d'affaiblissement moral propre à inquiéter. En août 1816, à peine arrivé, il rencontre M^{me} Julie Charles.

Grâce aux lettres de Julie, publiées récemment¹, et en nous aidant des descriptions que le poète nous a laissées de son amante, nous pouvons dégager d'elle un portrait qui ne doit pas trop mentir à la réalité.

Native de Saint-Domingue, c'était une brune créole au teint mat, au visage ovale, où deux yeux couleur de mer, que de longs cils ombrayaient, exprimaient la douceur fervente et la mélancolie ; un nez fin, des lèvres rouges et admirablement dessinées, cette jeune femme de trente ans, grande etvelte, avait un air de langueur malade, une voix si tristement douce, un tel charme, que Lamartine fut dès l'abord séduit. Seules, dans un pays de rêve, ces deux âmes si bien faites pour se comprendre ne tardèrent pas à s'aimer du plus bel amour qui se puisse concevoir. Les promenades au bord du lac, où le bruit des vagues donnait au silence quelque chose de plus poignant, se faisaient fréquentes et les deux amants, dans l'enivrement de leur amour et dans le ravissement de leur extase, oubliaient l'heure qui fuit et leurs bouches disaient l'éternité.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive
Hâtons-nous, jouissons !...

.....
Temps jaloux se peut-il que ces moments d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?...

¹ *Par René Doumic, en 1906.*

Au mois de septembre, Elvire était à Paris et Lamartine rentrait à Mâcon. Mais, grâce à Virieu, notre poète s'en fut en décembre rejoindre à Paris celle qu'il aimait et dont il était aimé. Mais, le salon du physicien Charles, malgré la culture et la distinction de ceux qui le fréquentaient, n'était pas la chère vallée d'Aix. Deux êtres qui s'aiment peuvent-ils souffrir l'étiquette de ces gens à courbettes, en vêtement de croque-mort ? Ces dames élégantes qui s'entretenaient de politique devaient être pour eux la chose la plus insupportable. Dans Paris même, on préféra s'écrire. Jusqu'aujourd'hui nous n'avions pas de témoignage d'Elvire elle-même sur son amour. La poésie qu'elle inspira à son amant, dans son imprécision, ne satisfaisait pas la curiosité de ceux qui, plus positifs et plus soucieux d'une exacte vérité sur cet amour, eussent aimé connaître la correspondance que les deux amants échangèrent alors... Lamartine nous avait laissé deviner qu'elle existait : ce ne fut qu'en 1905 qu'on retrouva dans le château du poète, à Saint-Point, scrupuleusement soignées dans un secrétaire que nul ne s'était jusqu'alors avisé d'ouvrir, trois lettres d'Elvire à Lamartine dont le témoignage a une valeur inestimable ; le poète avait brûlé les autres.

Là se confesse cette âme sensible, que la maladie rendait plus sensible encore, mais avec une si grande pureté dans l'exaltation, une si entière dévotion pour celui qu'elle aimait comme un ange, qu'on a peine à voir une faute dans un amour qui s'exprime avec une telle beauté.

Première lettre.

à 11 1/2 mercredi.

Est-ce vous, Alphonse, est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras et qui m'êtes échappé comme le bonheur échappe ? Je me demande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra, si je reverrai encore mon enfant chéri et l'ange que j'adore ! Ah ! je dois l'espérer. Le même ciel nous couvre aujourd'hui et depuis ce soir je vois bien qu'il nous protège. Mais les cruels qui nous ont séparés, quel mal ils nous ont fait, Alphonse ! Qu'avons-nous de commun avec eux pour qu'ils viennent se mettre entre nous et nous dire :

vous ne vous regarderez plus ? Ce morceau de glace mis sur nos cœurs ne vous a-t-il pas déchiré, ô mon ange ? J'en sens encore le froid, j'ai cru que j'allais leur dire : Eh ! laissez-moi, vous voyez bien que je ne suis pas à vous, que j'ai beaucoup souffert et qu'il est temps pour que je vive, qu'il me ranime sur son sein !

Ils sont partis ; mais vous pourriez être là et je suis seule ; comment, Alphonse, n'en pas verser de larmes ? Ah ! pourtant bénissons cette providence divine ! Demain encore, n'est-ce pas, elle nous réunira et, pour cette fois, elle nous laissera ensemble !

C'est une épreuve qu'elle voulait encore que nous puissions subir...

... Ah ! que cette nuit s'écoule, elle me torture. Quoi ! Alphonse, je ne me trompe pas, vous êtes bien ici ! Nous habitons le même lieu ! Je n'en serai sûre que demain. Il le faut que je vous revoye pour croire à mon bonheur !

Ce soir le trouble est trop affreux.

Chère vallée d'Aix ! Ce n'est pas ainsi que vous nous rassemblez ! Vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel ! Elles duralent comme notre amour, sans terme, sans bornes ! Elles auraient duré toute la vie. Ici, les voilà déjà troublées. Mais quelle soirée aussi et que nous aurions tort, cher enfant, de n'en pas espérer de meilleures.

Vous verrez comme habituellement je suis seule. Vous verrez demain, mon cher ange, si Dieu est assez bon pour nous faire vivre jusqu'au soir, que des heures et des heures se passeront sans que l'on nous sépare !...

...Écrivez-moi par mon commissionnaire que vous m'aimez toujours, ces mots chéris n'ont pas frappé mon cœur dans le petit nombre de mots que j'ai pu recueillir de votre bouche ! Redites-les, Alphonse ! Répétez beaucoup que vous aimez votre mère ! Elle est quelquefois si malheureuse de l'idée terrible que vous pourriez cesser !

Mais non, non ! Vous le lui avez trop dit !

Ne prenez pas ceci pour des craintes, une mère ne doute pas de son fils, elle est toujours sa mère, elle peut tout entendre. Ah ! mon enfant que je vous aime ! que je vous aime ! Vous l'êtes-vous bien dit ? L'avez-vous vu ? Au milieu de ce monde où il fallait parler, sentiez-vous mon cœur souffrir ? Le voyez-vous battre, Alphonse ! Alphonse ! Je succombe à mon émotion. Je vous adore, mais je n'ai plus la force de le dire...

... Je vous laisse, enfant chéri ! Pour quelques heures. Vous allez dormir et moi, pendant la nuit entière, je vais veiller sur vous et demander à Dieu que demain nous arrive ! après nous pouvons mourir !

Dors donc, ami de mon cœur ! dors et qu'à ton réveil, cette lettre que tu recevras avec tendresse te soit remise ! mon ange ! mon amour ! mon enfant ! Ta mère te bénit et bénit ton retour !

On promet de se revoir à Aix.

Lamartine vint au rendez-vous, exubérant d'amour. Elvire n'y fut pas. Il erra pèlerin désolé sur le bord de ce lac où sa passion avait éclos et, avant que la déception l'eût entièrement abattu, il reprit tristement le chemin de Mâcon.

A Paris, Elvire, plus souffrante qu'elle ne fut jamais, était alitée et commençait une agonie que l'espérance d'un rétablissement ne fit que prolonger. Le poète eût voulu se rendre auprès d'elle, il ne le pouvait pas, et Elvire préférait que les ravages de sa maladie croissante ne détruisissent point, en celui qu'elle aimait, l'image vivante de l'amour qu'elle y avait laissée.

Lamartine cependant recevait des nouvelles qui le jetaient dans l'abattement ou l'exaltaient infiniment. Balancée entre la vie et la mort, Elvire songeait à son ami dans les moments de répit que sa maladie lui laissait ; la douleur du poète croissait et son cœur se rebellait en vain contre des témoignages inéluctables ; comment lutter contre la mort qui s'approche ? Quelle angoisse pour celui qu'une douleur torture chaque jour et chaque nuit sans que le lendemain apporte un changement notable ou une possibilité de lutter !

Les souffrances emportèrent Elvire vers la tombe : son âme délivrée monta vers le ciel qu'elle souhaitait avec une ardeur de sainte et que sa belle mort lui a préparé.

C'était le jeudi 18 décembre 1817 à midi. Lamartine l'apprit trois jours plus tard par une lettre du Dr Alin :

Paris, 21 décembre 1817.

Depuis longtemps, Monsieur, vous partagiez toutes nos craintes, toutes nos anxiétés ; mais du moins étaient-elles tempérées quelquefois par une lueur d'espérance qui ne pouvait plus entrer dans notre âme. Dès la fin d'octobre, le funeste dénouement était prévu ; il était attendu d'un jour à l'autre ; et, cependant, près de deux mois se sont écoulés au milieu des

scènes les plus douloureuses et des progrès les plus effroyants de la destruction. La victime si intéressante et si regrettable a enfin consommé son long et rigoureux sacrifice jeudi dernier à midi. La veille, à huit heures du soir, elle me serrait encore les mains et m'exprimait avec la plus vive sensibilité ce qu'elle voulait bien appeler sa reconnaissance pour mes soins. Hélas ! c'était un dernier adieu, je ne le comprenais que trop ; mon cœur était brisé de douleur ; mais comment exprimer l'admiration que nous faisions (*sic*) éprouver sa résignation et sa douceur, dans ces cruels moments où elle s'oubliait tout entière pour ne s'occuper que de ses amis ? Les secours de la religion semblaient en avoir fait un être tout nouveau ; et ils pouvaient seuls sans doute donner des consolations et ranimer l'espérance dans une situation uniquement propre à exciter le découragement et le désespoir. Elle s'est éteinte en pardonnant et en demandant pardon...

La douleur de Lamartine ne connut alors plus de bornes ; il courut dans la campagne, les yeux égarés, cheveux au vent, pauvre poète ! Tout lui était à charge et rien ne le pouvait apaiser ; il refusait sa nourriture et se tenait éloigné de tout être vivant : de quel prix pouvait lui être la vie quand ce qui était en son cœur toute source de vie n'existait plus ?

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Quel désert est donc devenu votre cœur, pauvre poète meurtri par la douleur, pour que tel soit votre accablement et si infinie votre tristesse ? Lamartine a pu exagérer son amour, il n'a pas exagéré sa douleur.

La preuve en est aujourd'hui facile à donner : sa correspondance avec Virieu, son intime ami, est significative de son état de corps et d'âme.

A Monsieur le comte de Virieu.

Mâcon, 23 janvier 1818.

...Moi je suis tel à peu près que tu m'es laissé, si ce n'est que, ne pouvant résister aux rêveries de l'oisiveté, je me suis remis à travailler malgré les douleurs physiques qui s'ensuivent ; elles valent encore mieux que les idées fixes et sans fond où le cerveau se brise...

A Monsieur le comte de Virieu.

Mâcon, 6 février.

Je suis plus malade qu'à ton départ : le temps mou et humide, les douleurs de cœur, le manque total d'estomac m'ont abattu et vingt ou trente vers de *Saül* par jour m'achèvent...

A Monsieur le comte de Virieu.

Mâcon, 16 avril 1818.

... Adieu. On m'apprend que Vignet est bien malade. Nous nous en allons donc tous ? Dieu veuille que le second séjour vaille mieux que celui-ci dont tant de gens sont contents ! Adieu, je t'aime plus que tu ne peux le croire. J'attends que la fièvre soit passée pour retourner à Milly...

Pour s'évader un peu, pour oublier, Lamartine travaille à une tragédie qu'il souhaite de voir jouée par le grand Talma, mais son état de santé n'est guère satisfaisant.

Montculot, 10 juin 1818.

A Monsieur le comte de Virieu,

Je suis toujours ici, retenu par trop de souffrances pour reprendre ma route à cheval....

... Tu diras à Talma que, s'il veut recevoir *Saül* à la Comédie-Française, je m'engage à aller quand il le faudra à Paris, et à lui obéir complètement dans toutes les coupures qu'il pourra désirer. Mais tu dois sentir que, malade comme je le suis, mourant même, je n'irai pas me donner une peine de forçat pour faire à tout hasard des changements notables sans savoir s'ils seront réellement préférables au texte....

Il espère un emploi diplomatique et voudrait partir avec Virieu nommé chargé d'affaires de France à Munich : son projet échoue...

On m'avouera que celui qui devait être un jour le Roi-Lamartine n'a point été trop favorisé par les circonstances. Que pouvait-il souhaiter quand la médiocrité lui barrait le chemin ? C'est un obstacle très résistant contre lequel des âmes généreuses ont souvent échoué. Je laisse à votre réflexion ce fragment de lettre daté de décembre 1818 :

Décembre 1918.

A Monsieur le comte de Virieu.

... Qu'est-ce que tu me conseilles voyons ? Où faut-il aller, que faut-il tenter, quelle voie prendre ? Si Saint-Lambert, ton ami, n'était pas parti, j'é partirais avec lui, je ferais un commerce avec lui en Amérique, je prendrais une bonne petite fille pour femme, je ferais ma fortune et vivrais du moins en la faisant...

J'avoue, malgré mon respect non dissimulé pour le commerce, ne pas voir à cette époque Lamartine négociant en épicerie ou exportateur d'oranges. Cette lettre témoigne cependant d'un découragement que tout justifiait.

J'ai cru devoir insister plus qu'on ne le fait communément sur cette période de douleur aiguë : année tragique, puisque le poète, dans le délabrement où sa santé physique et morale l'allait jeter, avait failli trouver le désespoir.

La convalescence se fit lentement, il reprit plaisir à la couleur des choses, à la douceur du printemps ; le soleil en réchauffant son corps aida son âme défaillante à se ressaisir.

Jamais plus cependant son cœur n'aura pour aimer cet enthousiasme illimité que ses vingt-six ans lui avaient donné. Elvire avait emporté dans sa tombe quelque chose d'irremplaçable dont le cœur du poète devait porter le deuil toujours. A Naples, l'adolescent s'était grisé de parfums d'amour sensuel, de couleurs chaudes et vives ; au retour d'Aix, son cœur est pris, et c'est un conflit d'une beauté tragique qui se déroule en cette âme, dont l'écho résonne encore dans ses plus beaux poèmes :

Almons donc, aimons donc ! De l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons !

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,

Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,

S'envoient loin de nous de la même vitesse

Que les jours de malheur ?

Hé quel ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?

Quel ! passés pour jamais ? Quel ! tout entiers perdus ?

Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,

Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : Nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

« Le lac. »
(*Premières Méditations.*)

Un souffle plus large, une plus intense émotion se dégage de ce poème ; le pressentiment d. la mort d'Elvire semble l'avoir dicté : c'est le culte qui commence d'une âme mystique vers la femme aimée...

Il faut voir autre chose dans *Le lac* qu'un regret ou plutôt il faut y voir, il faut y sentir l'éternel regret.

L'élégance, la distinction suprême dans la forme à laquelle notre poète croit ne pas devoir faillir même quand il souffre, lui impose une réserve qui, en la laissant deviner, atténue sa douleur.

Lamartine, par religion, avait décidé de se marier ; il était capable encore, sinon d'amour, d'affection sincère, de dévouement.

Une visite qu'il fit à Chambéry, en 1819, à un de ses amis, Vignet, donna une solution à ses projets matrimoniaux. Une jeune fille anglaise de naissance, s'y trouvait ; aimable et blonde, elle avait ce charme un peu fade des femmes du Nord. Elle lisait beaucoup et des poètes ; elle méditait sur la religion et la philosophie. Très distinguée, elle parlait un français pur, faisait de la musique, mais par-dessus tout, elle adorait la poésie. Lamartine était aimé avant d'être connu.

Notre poète fut touché de l'enthousiasme que témoignait pour lui et pour ses vers une jeune personne aimante et, chez les Vignet, de courtoises disputes littéraires s'engagèrent. Seuls, quelquefois, Lamartine et Marianne Birch causaient au salon... Mais survint un rival ; l'ami même de Lamartine, Vignet. C'était un fort brave et fort honnête homme que Lamartine n'eût pas voulu désobliger. On convint de s'en remettre au choix de Marianne. Il n'était plus à faire, pauvre Vignet ! Les conversations que Marianne avait eues avec son poète n'étaient point faites pour ternir en elle l'image qu'elle avait composée de son idéal fiancé. Le mariage fut décidé.

Le poète était sans situation, la Comédie-Française refu-

sait son *Saül*, il n'avait pas le sou. C'étaient autant d'arguments fort sérieux que la mère de M^{lle} Birch ne manqua pas de présenter à son futur gendre. Élégalement, Lamartine s'excusa de n'avoir pas le nécessaire et promit de songer à l'affaire.

Marianne était si complètement folle de son poète, que celui-ci se sentit la force d'affronter tous les périls, même les assauts réitérés d'une belle-mère récalcitrante. Son optimisme lui donna raison.

En mars 1820, paraissait son petit volume de *Méditations* dont le succès fut prodigieux.

Ce livre dans lequel vibrail une sensibilité blessée, où une âme d'élite exprimait sa douleur dans un langage poétique tel qu'on en n'avait point entendu depuis Racine, cette âme trouvait des milliers d'échos dans le cœur des Parisiens et des Français d'alors. C'est que Lamartine, en mettant son cœur à nu, parlait non seulement en son nom, mais au nom de toute la France, de toutes les âmes meurtries qui liaient dans ses poèmes leurs propres émotions et Lamartine, naissant à la gloire, — lui qu'on avait jusqu'alors ignoré, — les traduisait dans un langage immortel.

1820, c'est la fin d'un régime d'oppression ; la France, depuis la Révolution de 89, n'avait point eu la paix ; partout des armées anéanties pour la glorieuse vanité d'un soul : le deuil était dans tous les foyers.

Cette époque de douleurs n'avait pas eu son poète ; on l'attendait ; en exprimant sa tristesse profonde, Lamartine chantait le cœur douloureux de tout un peuple et de là lui vint le succès littéraire prodigieux qui salua la parution de son livre.

Il y avait à peine deux ans, rappelez-vous, Lamartine, abandonné, écrivait cette lettre lamentable où le génie oublié faisait des projets de départ. Aujourd'hui, on l'acclame, son nom est sur toutes les bouches, sa louange dans toutes les revues ou presque ; c'est un alléluia, un enthousiasme délirant qui compensait un peu l'indifférence où on l'avait tenu jusqu'alors.

Presque riche, et sa réputation faite, Lamartine obtint

sans difficulté le poste si convoité d'attaché d'ambassade à Naples.

Il pouvait vivre un temps ; il se maria et retourna dans ce pays d'Italie qui l'avait séduit dix ans auparavant.

Heureux, l'âme en repos, aimant et se laissant aimer..., il alla ; ce fut pour l'homme une époque de douce tranquillité ; pour le poète, une source de sensations et d'émotions nouvelles dont nous allons trouver l'écho dans les *Nouvelles Méditations* :

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur en découvrent l'azur....

.....

Ta bouche, qui va sourire,
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphir,
Et, sur ses bords qu'elle quitte,
Laisse au regard qu'elle invite
Compter les perles d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour ;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour....

« Chant d'amour. »
(*Nouvelles Méditations.*)

Le poète mystique du *Lac* n'existe plus. Lamartine accepte un bonheur qu'il n'a pas recherché : cet amour a quelque chose de plus apaisé, de plus attiédi, les mots eux-mêmes d'amour et de bonheur ont pris un sens atténué.

C'est cependant l'époque heureuse ou, mieux, de quiétude. Devenu le chantre du bonheur, Lamartine ne devait l'être que peu de temps. Si les poètes ont, dans leur vie, un moment d'éclaircie, qu'il croient être l'éternelle aurore, c'est que, moins que tout homme, ils ont en partage l'imparfait bonheur qui nous peut échoir, et que la moindre étoile leur paraît un soleil.

Au fond, ils restent les chantres de la douleur pour laquelle il semble que Dieu les ait créés ; c'est dans ce temple sacré qu'ils ont toujours chanté leurs plus belles hymnes.

Une joie, encore une joie pour le poète ! Un enfant lui naît. De quelle tendresse n'allait-il point l'entourer, de quels mots, de quels sourires, il l'endormirait ! Qui, mieux que le poète, savait parler des anges et de leur royaume ?

L'enfant était frêle comme une fleur, et c'est à peine s'il vécut quelques années. Ses parents l'emmenèrent avec eux dans un voyage qu'ils firent en Angleterre, et, de retour à Paris, il mourut. Le poète travaille pour tuer la douleur ; sa femme est lasse et pleure.

Mais, ô bénédiction ! Un nouvel enfant vient de naître. Il grandit, c'est maintenant une fillette jolie aux yeux vifs, aux réparties spirituelles ou douces ; le père et la mère ont pour elle des soins touchants et une sollicitude inquiète !

Lamartine surveille son éducation ; mais une peur le harcèle, si l'enfant mourait !... La petite Lamartine mourut à Beyrouth pendant un voyage que le poète avait entrepris de faire aux Lieux-Saints. Lamartine revint en Europe avec le corps de sa chère petite Julia qu'il ensevelit pieusement dans le même caveau de Milly où, peu auparavant, il avait enseveli sa mère.

Lamartine, non plus que sa femme, ne se rebellèrent ; ils gravissaient leur calvaire avec une résignation admirable, car leur dernière joie s'en était allée.

Nous sommes en 1830. Le poète est sombre et sa douleur profonde. Il ne parle pas ou presque pas. Ce sont de ces moments de la vie où toute parole est superflue, toute consolation humaine inutile. Le poète prie..., c'est tout ce qu'il peut encore faire et c'est tout ce qu'il juge bon de faire ; il prie et il médite.

Il n'y a plus de joie, pourvu que Dieu accepte sa résignation. Il prie et il médite, seul, toujours seul. Et ses dialogues sublimes sont consignés dans son troisième recueil : *Les Harmonies poétiques et religieuses* qui paraîtront en 1831. Le poète élégiaque est devenu poète religieux.

Après Elvire, le poète a perdu sa mère, puis Aymon de Virieu, son plus cher ami, puis ses deux enfants ; l'affection qu'il a pour sa femme est devenue grave : l'homme a trop souffert !

Naples, le golfe de Sorrente, avec les caresses des eaux sur le rivage, c'est l'Italie du Sud où les parfums, les brises, les couleurs s'harmonisent, où la joie de vivre s'empare des adolescents ivres de soleil, de lumières et d'amour. Ce doux pays de Naples, au bord de la mer, est trop plein de séductions, de charme presque morbide...

Lamartine, à vingt ans, a aimé sensuellement, et les vers de cette époque gardent encore dans leur grâce chatoyante le goût parfumé de tes baisers, Graziella !

Aix..., chère vallée d'Aix, pour dire comme Elvire, votre nom est sacré comme l'amour que vous avez vu naître. Nulle passion fut plus belle, nul amour plus ardent, nul poète mieux doué pour en dire le charme nostalgique et douloureux...

Vous restez bien, Elvire, l'amante idéale que le poète a aimée : avec vos grâces délicates, vos grands yeux couleur de mer, votre voix aux inflexions douces et tristes où les mots d'amour étaient des sanglots de bonheur, Elvire, dans les bras du poète, où vous oubliiez les heures, vous avez aimé et vous fûtes aimée.

Chambéry... Quand l'âme chavire après le chagrin, elle a besoin comme un corps malade de soins minutieux et d'un soleil dont le tulle des rideaux doit tamiser la violence.

Marianne, vous avez été, pour le poète, sa consolatrice. Votre amour de tous les jours, affectueux et souriant, vous a valu en retour cette affection constante dont le poète vous a entourée jusqu'à et au delà de votre tombe ! Marianne, vous avez été la compagne de tous les jours d'un grand homme que la douleur n'a pas ménagé, votre adorable patience a connu la récompense ; vous avez donné confiance à celui qui se voyait anéanti : vous avez été l'épouse...

Voilà finie la première partie de cette admirable trilogie qu'est la vie de Lamartine, la plus douloureuse et celle qui nous a révélé le poète.

Je pense avoir été fidèle à mon intention : j'ai voulu faire voir dans le poète un homme — c'est ce qu'on oublie — et dans l'homme un poète : c'est ce que je souhaite vous avoir montré.

CHARLES FOURNET.

La génisse rousse.

I

— Fais attention, vieux, ne va pas semer nos chaussons ; et n'oublie pas le sucre, le café, le miel, la *brimza*¹, le pavot, le poivre, le *poprika*², l'huile, le pétrole, les bougies... N'oublie rien ! Et surtout ne va pas casser tous ces petits pots !

Ainsi vont les recommandations d'Eva à son mari, d'Eve à son Adam, Adam Kert qui, justement, part pour la foire.

— Je n'oublierai rien, ma vieille, je n'oublierai rien, pas même un grain de pavot. Sois tranquille ; je saurai tout très bien acheter, tout, moi, pourvu que les chaussons se débitent bien...

— Tu n'oublieras rien ? A peine auras-tu liché un verre que tu ne sauras même plus comment tu t'appelles. Si j'allais avec toi, je ne dis pas que tout se ferait mieux, mais...

— Toi, toi ? Veux-tu que nous allions nous casser le cou tous les deux dans cette cohue ? En as-tu tellement envie ? Tiens, prends les savates, va les vendre toute seule et c'est moi qui resterai en paix à la maison.

Mais Kert n'y pense pas sérieusement. Comment pourrait-il se priver de cette bienheureuse foire ? Il l'attend depuis si longtemps et avec une telle impatience ! A la maison, il a comme des menottes. Sa femme le surveille ainsi qu'un tacheur, de telle sorte que jamais il n'est permis à Adam Kert de s'accorder un tant soit peu de bon temps et de « faire un peu sauter ses sabots en l'air ». Quoi d'étonnant à ce que la foire lui soit une occasion d'échapper un moment à la fêrule.

Sur le dos il porte un sac dans lequel il a rangé les différents chaussons ; chaussons avec et sans tige ; chaussons avec et

¹ Le fromage de brebis des Carpathes.

² Poivre rouge.

sans talon, bien appariés et tenus par un point au ligneul ; il les a lui-même terminés et il va les vendre. Kert n'est qu'un campagnard, mais en hiver il confectionne, en feutre de Valachie, de la chaussure pour les villageois. Et c'est un travail bien facile. On n'a pas trop à se préoccuper des mesures, car les chausses plus ils sont vastes, mieux cela vaut ; il n'y a pas non plus besoin d'un grand choix d'embauchoirs et Kert, lui, n'en a que trois : un petit pour les fiancées qui ont de petits pieds ; un second pour les hommes qui ont besoin de chausses larges comme un plateau de balance pour sauter dedans depuis le four qui leur sert de lit ; le troisième n'est ni petit, ni grand.

Ces embauchoirs, Kert se les fait lui-même en bois de hêtre, et s'il en jetait un dans le dos de sa vieille, elle en aurait son compte ; mais il est un mari soumis ; il obéit à sa femme, comme Dieu l'a ordonné, et il lui porte grand respect. Jamais il ne la contrarie, accomplissant pieusement tout ce qu'elle demande, fût-ce de boire un petit verre de trop en moins.

Mais ne vous en moquez pas pour autant. Ce qu'il gagne, sa femme le serre, et ainsi l'oiseau petit à petit fait son nid. Ce qui une fois est entré dans certain tiroir du bahut de sa femme, il ne l'en ferait ressortir en suppliant pendant trois jours. Quand il lui demande trois *graytzia*¹ pour du tabac, passe encore ; mais s'il en voulait trois de plus pour un peu de goutte, cela il ne le lui arracherait pas jusqu'au jugement dernier. Mais Kert n'en est pas moins jamais sans le sou ; il sait se tirer d'affaire : chaque fois qu'il remet du travail, il dérobe deux, trois piécettes, dont peu à peu il fait sa réserve. Lorsque sa femme s'aperçoit de la soustraction, ou que le gain lui paraît trop mince, il soupire et se frappe la poitrine jusqu'à ce qu'elle croie qu'il a dû céder ces trois ou quatre *graytzia* au marchandage.

Pour Kert, les foires n'ont pas d'attrait lorsqu'Eva est sur son dos à empocher l'argent. Mais aujourd'hui c'est à Mrhanov, et là c'est la vraie foire pour l'âme assoiffée de liberté de Kert, car Eva ne peut l'y accompagner. Ce sera bientôt Noël et la Kert, bon gré, mal gré, doit rester chez elle à blan-

¹ Kreutzer autrichien, vaillant, avant la guerre, 2 centimes.

chir et préparer la chambre pour les fêtes. Or, quand Kert va seul à sa chère foire, il est comme le poisson dans l'eau ou la chèvre dans le pré. Depuis longtemps il salive à l'idée de boire du *rosolis*, doux comme du miel propre et pur, et il a excellemment combiné sa façon de mettre de côté quelques nickels pour l'avenir incertain.

Bien qu'Eva, ces dernières années, ne l'y ait plus suivi, aujourd'hui cependant il lui en coûte de rester, car dans le sac de son mari il y a un billet de cinquante florins pour lequel il doit acheter une vache.

Kert est très fier de sa brave femme. Il ne se serait jamais douté qu'elle eût réuni un si gros magot. Alors comment ne pas lui obéir ? Aurait-il su, lui, réaliser cela aux dépens de son gosier sec même en fabriquant des chaussons pour tout un régiment ? Jamais ! Que de fois a-t-elle dû ajouter une pièce à l'autre jusqu'à ce qu'aient poussé ces cinquante florins ! Déjà l'année dernière elle avait quatre billets de dix florins, car dès qu'elle le pouvait, elle changeait la monnaie en billets. On sait combien les ronds, rouges et blancs, roulent vite : on n'a pas le temps de se ressaisir, ni eux, que le sac est déjà vide. Si Kert avait flairé tant d'argent chez sa femme certes il l'eût tellement serinée, qu'il lui eût tout de même arraché peut-être quelques sous pour un bon goûter. Mais il la croyait sur parole quand elle lui jurait qu'elle n'avait pas un *gratziar*. Et il n'en disait que plus ferme « halte-là » à son pauvre gosier.

L'année passée déjà, la Kert avait voulu se rendre à une foire pour acheter une vache. Mais subitement elle avait dû payer huit florins d'impôts et il ne lui en était plus resté que quarante. Et l'on n'a pas de bonne vache à ce prix. Alors elle avait serré la bourse encore plus dru, afin que les billets ne s'envolaient point. Aussi ne se sont-ils pas envolés. En outre, cet automne il s'y en est ajouté un cinquième, de sorte que la Kert a pu remettre à son mari un billet neuf, tout neuf, beau comme un ruban.

Kert n'a jamais, jusqu'à présent, tenu une aussi grosse somme à la fois. Sa femme même, en dot, ne lui en avait point apporté de pareille. Il calcule dans sa tête combien de fioles de *rosolis*

on pourrait avoir pour ce papier... Hé ! de quoi mettre en branle une roue de moulin ! Et combien de chaussons faudrait-il faire pour cinquante florins ? Certes de quoi détourner l'eau du meunier ! Kert ne se tient plus de joie. Une telle joie... ah !... il faut l'arroser, cela ne va pas autrement ! Cependant Eva déjà devine après quoi brâme l'âme altérée de son homme. Donc avant qu'il parte elle lui chauffe du *doux* — de l'alcool au miel — doux, mais, là, à lui faire nager le cœur dans le bonheur. Mais, avant de boire, il a dû promettre qu'aujourd'hui il n'importunera aucun aubergiste, et conséquemment qu'il ne s'avisera pas de rentrer ivre. Et il faut reconnaître que Kert a la volonté la plus ferme de tenir parole, c'est pour quoi il lappe consciencieusement, pour ne pas le faire ailleurs, ce que lui offre la maison.

Réconforté de la sorte il se met enfin en route. Les chaussons qui n'ont pas trouvé place dans le sac, il les pend à un formidable gourdin et jette celui-ci sur l'épaule. Ses tout petits yeux noirs, déjà petits de nature, et encore resserrés par la boisson, brillent comme ceux d'une vraie taupe (car son nom Kert veut tout justement dire taupe, celle qui laboure sous terre). Sur ses oreilles pend un si vaste bonnet qu'il n'en sort que le bout d'un long nez maigre. Kert sans être vieux n'a plus une seule dent. L'année passée une dent creuse lui faisait mal ; une vieille sorcière lui avait conseillé d'y appliquer du salpêtre. Kert suivit le bon conseil ; et la dent creuse ne lui a plus jamais fait mal, car elle est tombée et toutes les autres avec, même les saines. Depuis lors du moins les dents le laissent en paix.

Aux mains, il a de gros moufles. De la droite il tient son gourdin sur l'épaule, et de la gauche il bat l'air si bien que la petite *haléna* — huppelande à dalmatique — jetée sur le sac, danse tant qu'elle peut. Il marche comme s'il allait, du pied droit sur un tabouret et, du gauche, dans des trous, ce qui explique le balancement de ses bras. Et pourtant il marche à longs pas, rajustant çà et là son sac, retenu par un gros nœud sur la poitrine. Sa femme y a mis une galette dure, pas précisément du goût de son Kert édenté.

D'Adamovitzé tout le monde est déjà parti pour la foire et

Kert doit boîter tout seul. La neige gelée crie sous ses pas et le givre argenté se pose aussi bien sur sa figure mal rasée que sur son bonnet poilu. Et son long nez tout piqué de froid est devenu rouge comme une pivoine de Pentecôte.

II

La foire se tient à Mrhanov. Mrhanov n'est, en somme, qu'un village ; mais il a une place et un clocher, et ce clocher a une grande horloge. Ne dites donc pas que Mrhanov est un village ! Sans quoi l'honorable municipalité vous intenterait un procès. Là où un clocher a une horloge, et encore une telle horloge, il est impossible de parler de village. Un aveugle même le concéderait. Ce qu'est cette horloge en dedans, je n'en sais rien ; extérieurement, elle serait assez bonne, si les aiguilles n'étaient, comment dirai-je... défaillantes. Oui, c'est bien cela. A Mrhanov personne ne serait assez fou pour aller arranger ces aiguilles folles ; mais lorsqu'arrive un coup de vent un peu plus fort, la plus petite avance même de deux heures. Cela a quelquefois de fâcheuses conséquences. Ainsi, l'an dernier, voici ce qui se passa à la Saint André :

M. le maire de Mrhanov avait « bouchoyé » et, pour le souper, il avait invité, comme il convient, tout le Conseil municipal, M. le notaire en tête. Mme la mairesse avait été depuis le matin du bon Dieu comme sur un rouet ; ne sachant où donner de la tête, ici, elle s'occupait des boudins, là, des saucisses, et préparait en tout le festin du soir. Comment cela se fit-il ? Comment cela ne se fit-il pas ? Ce qu'il y a de certain c'est qu'on se trouva bel et bien en retard avec tout ce branle-bas, en sorte qu'il fut bientôt patent qu'à l'heure convenue le souper ne serait pas prêt. M. le maire en était tout ébouriffé, tout furieux ; il chassa même, de sa maison, trois chemineaux quémendeurs. Il entra jusqu'à la cuisine pour aider à sa femme, et se chargea aussitôt des boudins. Là, sur un petit saloir, se trouvaient les gruaux déjà cuits, gras à point, dont il devait les bourrer. M. le maire se met au travail et cela lui coule des doigts bien plus facilement que d'écrire

un arrêté. Mais quoi ; peu habitué au métier de cuisinier, il oublie de saler les gruaux, et d'y mettre la marjolaine et le poivre. M^{me} la mairesse, elle, court d'une pièce à l'autre et, dans ces virevoltes, son bonnet rond s'est tourné de telle sorte que les coques du grand nœud sur la nuque lui viennent sur le front. Le boucher, lui aussi, s'empresse avec les saucissons qu'il bourre, au lieu de gruaux, rien qu'avec de la viande. En somme, dans la maison tout le monde court comme affolé. Six heures sonneront et rien encore sur la table, ni dans les casseroles. Seule la tête de Mrhanov dans cette panique ne perd pas la tête, et même il lui vient une idée d'or.

Il fait chercher le veilleur, responsable de l'horloge, et lui ordonne de repousser les aiguilles de deux heures en arrière. Le veilleur, tout d'abord, s'étonne de cet ordre saugrenu et s'excuse de ne pouvoir obtempérer ; il finit cependant par obéir. Et qu'a-t-il, lui, simple veilleur, à s'étonner ? Comme si monsieur le maire ne pouvait pas régner sur l'horloge, puisque Josué a bien pu ordonner au soleil de ne pas se coucher pendant trois jours !... L'horloge est donc réglée selon l'ordre : au lieu de quatre heures et demie, qu'il était voiei une minute, tout à coup elle n'en montre plus que deux et demie. L'honorable Conseil municipal trouve le temps long, car, mon Dieu, au dîner on a fait maigre en l'attente du plantureux souper. Comme ce dîner est déjà loin et comme cette horloge avance lentement ! Les conseillers endimanchés sortent à chaque instant de chez eux pour voir l'heure. Mais pour de bon il n'est que deux heures et demie ! Le maire, heureux de sa sagesse, rassure les cuisinières, heureuses, elles, de n'avoir plus rien à craindre. Aussi ne craignent-elles rien ; tout va bien puisque M. le maire en personne leur vient en aide. Mais leur joie est de courte durée. Ne voilà-t-il pas que vers le clocher se dirige un gros corbeau ! Et comme l'honorable municipalité n'a pas encore interdit aux corbeaux de se poser sur les aiguilles, celui-ci s'installe à son aise juste sur la petite, la débile, en poussant son *coua-coua* et en se balançant. Il a de la chance d'avoir des ailes, car sans cela il allait être précipité, comme un ange déchu. Sous le poids de l'oiseau qui en prend si bien à son aise, l'aiguille met de l'empressement à

s'abaisser et la voilà qui glisse d'un trait jusqu'à six heures. Le corbeau glisse aussi, mais, après un petit tour dans l'air, il se repose sur le sommet de la tour. L'honorable Conseil pousse un cri de joie en apercevant ces subites six heures et aussitôt se rend en troupe chez le maire. M^{me} la mairesse ne pousse qu'un cri d'effroi à la vue de ce nuage qui s'abat sur son seuil ; son mari saute dans une chambrette pour se changer, afin de pouvoir apparaître convenablement devant les conseillers. Il n'en revient pas de ces six heures, puisque tout à l'heure il n'était que deux heures et demie, et il n'a eu le temps de bourrer que deux saucisses ! Sa toilette n'avance pas vite : tout lui échappe des mains ; sa chemise, il la tourne et retourne trente fois au moins ; ses bottes sont étroites et ne semblent plus vouloir de ses gros pieds. Enfin, pourtant, endimanché, comme il convient, mais aussi tout en nage, M. le maire apparaît et reçoit ses hôtes. Ceux-ci, évidemment, sont déjà mal disposés : ils ne voient rien sur la table et dans leurs estomacs s'est déjà levée depuis longtemps l'aube d'un fameux appétit. Mais peu après, ils mangeront avec d'autant plus de satisfaction des saucisses ni salées, ni épicées, avec tant de satisfaction même qu'ils oublieront peut-être de s'en apercevoir.

Bien entendu, le lendemain un tas de bruits couraient dans le village sur l'incapacité et la lenteur de M^{me} la mairesse. Et tout cela pour une malheureuse aiguille d'horloge infirme.

Mais l'horloge, depuis l'été dernier, a été arrangée ; elle reluit maintenant avec des chiffres noirs. D'une belle couleur toute neuve, l'horloger a blanchi le cadran ; en noir il a peint les chiffres et en or les aiguilles qui, joyeusement et à bon compte, brillent au clocher de Mrhanov.

C'est donc dans cette fameuse ville qu'est aujourd'hui la foire. Dès le matin les rues regorgent de monde. Autour du clocher sont dressées les boutiques et les tentes, et tout n'est qu'une fourmilière.

Notre Kert a étalé ses chaussures au pied du mur accoutumé. C'est la maison d'une connaissance et, bien avant que midi ait sonné, il n'a plus rien devant lui. On lui a tout râflé comme si c'était gratuit. Les piécettes, il les a engouffrées

dans un sac de toile grasseux et, agaillardî à les soupeser et à les faire résonner, il a excité l'envie de son entourage. Alors, sans prendre le temps de dîner, mais la tête claire, il se rend à la foire aux bestiaux pour acheter sa vache.

En chemin, il a conscience de n'avoir pas seulement dit merci au bon voisin qui lui a cédé le bas de son mur, et c'est un si bon drill que ce Ferko Lahky, bourgeois de Mrhanov. Kert a la conscience scrupuleuse ; il retourne sur ses pas et présente ses remerciements. Mais peut-on se quitter comme ça, comme des gueux ? Ma foi non ! Il fait chercher du *rossolis*. Eva n'aura rien contre, puisque c'est elle la première qui faisait cet honneur à Ferko. Et Adam devrait-il être plus pingre qu'Eva ?

Kert tient d'abord à compter son argent. Il verse les ronds sur la table et, par *florins de shein*, ceux d'autrefois¹, et comme lui n'a jamais cessé de compter, les empile l'un après l'autre. Et même il s'y entend comme pas un à compter avec les *schein*, car, de son temps d'école, il n'y avait que ça qui eût cours. Donc, il compte, il recompte : il a tiré de ses chaussons quarante florins de *schein*. Comme c'est donc facile de compter avec ces *schein* ! Les cinquante florins dans le sac en font cent vingt-cinq, et avec les quarante de tout à l'heure, c'en est tout juste cent soixante-cinq. *De shein* ! Jamais encore il ne s'est vu si bien loti. Il lui semble que ce poids va rompre le sac sur son dos. Sa tête tourne comme s'il se tenait au sommet de la tour et y plantait une croix. Par bonheur, voici le *rossolis*, dont il se verse une pleine déci-chopine.

Car, lui, le pauvre, il n'a jamais versé à côté et ne s'est jamais fait tirer la manche à force d'invites. Ce n'est qu'après avoir trinqué avec toutes les formules d'usage qu'il verse la boisson de feu dans sa bouche édentée. Non pas qu'il la siffle comme d'autres goinfres ; au contraire, il la sirote, il la promène dans tous les coins de sa bouche, afin d'en sentir plus longtemps le goût, voire qu'il en lustre ses gencives lisses faute de la mâcher. Puis de tendre le cou, de regarder au plafond, d'écarquiller ses petits yeux et... *tchloupp* ! voici

¹ Florins de papier, dépréciés, valant le tiers environ du florin romain, en argent.

le rassasie dans l'incommensurable profondeur de l'estomac de Kert. Sa figure se contracte, la bouche se serre au point que le nez et le menton s'embrassent. Encore un claquement de langue, il lèche ses lèvres minces pour ne pas perdre la moindre goutte de la délicieuse boisson et, du fond de la bouteille vide, il se frotte la poitrine pour indiquer le bien-être qu'elle y a apporté.

Ainsi réconforté, il gesticule encore plus gaiement avec son long gourdin sur la route du fairail. La cohue déjà se disperse ; mais il s'y tient encore une vache noire, noire comme si on l'avait sortie d'une cheminée. Kert la regarde de côté et aussitôt elle lui plaît. Elle n'est pas grande, c'est vrai, mais elle a des pis formidables. Les cornes petites et à deux anneaux seulement : donc une vache jeune, de six ans tout au plus. Et de quoi lui servirait une vieille vache, à lui ! Il voudrait en avoir une jeune, c'est pourquoi celle-ci lui a tapé dans l'œil. Hô ! Kert, Kert, regarde donc les pieds ! Ouvre les yeux et tu verras qu'on lui a limé cinq anneaux ! Tiens, tiens, la vache grisonne déjà autour du mufle... Donc ce n'est déjà plus qu'une vieille « échelle ». Mais Kert ne s'aperçoit de rien. Il ne veut voir que les dents et il lui ouvre le museau. Tiens, une dent qui manque !... Cela invite Kert à la circonspection.

— Ici elle a une tare, un trou, fait-il au vendeur.

— Peu de souci pour ça, vous aussi vous deviez avoir une tare lorsque vos dents pleuvaient ; et maintenant, Dieu merci, vous n'en avez plus, dit avec un sourire malicieux le vendeur, qui ajoute : ce n'est que maintenant qu'elle fait ses dents, cette bête ; elle est encore jeune. Achetez-la, c'est une nourrice réputée, elle ne rue pas, son lait est épais et on en fait du beurre avant d'avoir achevé un notre père. Ma femme la regrette, mais que faire ; je dois vendre à moitié gratuitement.

— Et quel est votre honnête nom ?

— Je signe Martin Smalok et je suis de tout là-bas, de Pitvornik. On me connaît partout à la ronde. Je ne vendrais même pas cette bonne bête, mais je vais marier ma fille et vous savez bien ce qu'il en coûte.

— Bon, bon, opine Kert qui croit Smalok à la lettre. Mais Smalok ne marie aucune fille ; il fait le trafic des vaches.

Et comme à trois lieues autour de Pitvornik il n'y a pas d'homme qu'il n'ait déjà dupé, il est obligé de se rendre dans des contrées plus éloignées, parmi des gens inconnus. Pour un rien il achète une vieille *paille de pois*, quelque vache édentée ; avec une lime il lui rafraîchit les cornes et la revend un beau prix s'il tombe sur quelque bon sot. Cette fois aussi il se réjouit de bien vendre, car en apercevant Kert il se rend aussitôt compte à qui il a affaire.

— Dites-moi, mais là, d'un coup, ce que vous demandez pour cette petite vache, demande Kert.

— Soixante florins.

Kert a failli sursauter de joie et il se dit : « Smalok ne demande que soixante florins, ce sera un bon achat. J'amènerai à la maison une jeune vache et cent cinq florins dans le sac. Elle sera contente Eva. Tout de suite elle me réglera du surplus du *doux* de ce matin. »

Mais Kert ne veut pas frapper dans la paume, toper, avant d'avoir tenté de faire céder sur le prix.

— Vous demandez donc soixante, et quoi de moins... ?

— La bourse, rit Smalok.

Kert lui-même sourit de la plaisanterie.

— Mais quoi ! Je vous en donne quarante net ; je les compterais là sur la paume... Croyez-moi, avec quarante elle est payée jusque par-dessus les oreilles... Et encore s'il n'y avait pas cette dent qui manque, mais une pareille tare...

Smalok a vite fait de rebondir, car il affirme à Kert :

— C'est justement cette tare qui fait son prix... La vache en vaut cinq florins de plus, car c'est à cela qu'on voit que la bête est jeune. Et vous m'en offrez quarante !... Vous me feriez un beau cadeau ! Pour un père, pour une mère, je la ferais soixante-dix, mais comme je suis pressé par le besoin, et que vous êtes un brave homme, et que je marie ma fille, je vous la donne pour cinquante-cinq.

Kert faillit pousser un cri de surprise d'être tombé sur un homme si accommodant, qui cède cinq florins comme on flambe une plume d'oie. Alors lui aussi ajouta au prix en disant :

— Donnez-la pour quarante-deux et finissons-en !

— Ça je ne le peux pas, cher beau-frère. Que me dirait ma femme ?

— Et que dirait la mienne si pour un pareil rien du tout de vache, je versais une telle somme ?

— Dans les petits pots les bons onguents... La vache n'est pas grande, mais bonne laitière. Vous aussi vous êtes petit, mais vous en vaudriez bien dix. Mon Dieu, est-ce seulement ce qui est grand qui doit être bon ? Si vous l'achetez, vraiment, vous vous souviendrez de moi et, dans les foires, vous ne chercherez plus que Smalok. Rappelez-vous ce que je vous dis !

Et Smalok disait vrai. Maintes gens parlent non seulement de lui, mais de sa mère et de son père, et ils les cherchent dans les foires. Seulement Smalok a bien soin de ne plus se montrer à leurs yeux de crainte d'entendre autre chose que les louanges de sa marchandise...

Le cœur de Kert mollit. Il y va de trois florins et propose quarante-cinq.

Smalok ne veut pas être plus mauvais que Kert et descend à cinquante.

Il n'y a plus entre eux que cinq florins. Jusqu'à présent le marchandage a coulé facilement. Mais ici il s'arrête net. Ni l'un ni l'autre ne veut plus céder le moindre *graytriar*. Kert dix fois fait mine de partir et dix fois il revient ; mais il ne peut fléchir Smalok. Enfin il dit :

— Je donne quarante-huit, mais pas un sou de plus, même si je pouvais verser les ducats au boisseau ; c'est ma dernière parole !

Et Kert, très énergiquement cette fois fait mine de s'en aller.

Enfin Smalok lui crie :

— Mais vous donnerez quarante-neuf. Meilleur marché je ne le puis !

Kert refait deux pas en arrière :

— Cédez la moindre des choses encore !

— Je ne céderai plus un liard, quand bien même ma fille ne devrait pas se marier. C'est comme elle voudra. Elle peut rester à la maison, on n'a pas besoin de tant se presser !

Kert, cependant, tenait ferme. Il jurait qu'il n'ajouterait

plus même un demi-liard. Mais tout à coup s'approche d'eux un cordonnier. C'était l'ami de Smalok, payé pour intimider les acheteurs entêtés. Ils s'approche donc de Smalok et demande, comme s'il ne l'avait jamais vu :

— Que demandez-vous pour cette petite vache ?

— Quarante-neuf, mais voici le premier acquérant, fit Smalok en désignant Kert.

— Premier, premier, grommelle le cordonnier, le premier est celui qui donne le plus. Et moi je donne quarante-huit !

Kert s'emporte de ce qu'ainsi à son nez et à sa barbe on ose lui prendre la marchandise presque achetée. Vigoureusement, il brusque l'autre.

— Qu'avez-vous à vous occuper de nous ? Allez votre chemin ! Vous n'avez pas, dans votre niche, quarante kreutzer à plus forte raison autant de florins !

— Comment, je ne les aurais pas ? Moi ? En voici quarante-neuf !

Et il tire sa bourse pour payer la vache.

Kert eut une sorte d'éblouissement. Il n'entend pas céder « sa vache » à un pareil querelleur. Cette vache qui ne commence à lui plaire tout à fait que maintenant ! Une bête si jeune et si bon marché, la lâcher pour un misérable florin ! Après une courte réflexion, il bondit auprès de Smalok et, du coude, repousse le cordonnier.

— Je suis bon premier, c'est à moi que vous la devez donner. Voici vos quarante-neuf !

Smalok sourit avec satisfaction et frappe dans la main de Kert qu'il avait un peu soulevée.

— Que Dieu vous bénisse ! Vous verrez que vous n'aurez pas de regrets. Mais vous allez payer la tournée et vous inviterez aussi ce brave compère...

Kert regarde de travers le cordonnier, mais il se décide tout de même à lui faire les honneurs de la tournée. Ils se rendent donc, avec la vache, à l'auberge, toute bruyante ainsi qu'il convient.

Kert paye généreusement. Lorsque cela commence à lui monter à la tête, il se réconcilie même avec le cordonnier contre lequel il gardait une pique. Tous sont de bonne humeur.

Et Smalok, sous la table, se frotte les mains d'une si bonne vente. La tournée achevée, Kert doit rentrer. Ses petits yeux clignent et brillent comme du genièvre. Son bon cœur, plongé dans le roszolis, est en extase.

Pour la tournée il règle deux florins ; donc plus que ce qu'il gagne avec son aiguille en une journée. Il retourne sur la table sa bourse qui se vide de toute la petite monnaie. C'est loin de suffire. Il faut changer les cinquante florins ! Pour ce simple petit papier, le voici avec un monceau de monnaie... Sur quoi il se mit à aligner les florins de *schein*. Arrivé à quarante-neuf, il les offre à Smalok. Celui-ci le regarde comme un veau regarde une porte neuve et finit par dire :

— Il me revient encore vingt-neuf florins et quarante kreuzer !

Kert écarquille les yeux autant qu'ils s'y prêtent et demande :

— Et lesquels ?

— Mais ceux qui manquent, qui manquent là !

— Mais les quarante-neuf y sont, à un kreuzer près. Vous n'avez qu'à compter !

— Joliment, quarante-neuf ; m'est d'avis que ce n'est que dix-neuf florins et soixante *graytzlar*.

— Mais vous ne savez donc pas compter ? dit brusquement Kert. Tenez : un, deux, trois... jusqu'à quarante-neuf !

— Ma foi, ça, ce serait une belle affaire ! Me prenez-vous donc pour un fou ? Comptez moi, et un peu vite, encore vingt-neuf florins et quarante *graytzlar* !

— ... Et quarante *graytzlar* et quarante *graytzlar* !... contredit Kert. Mais, beau-frère, quarante *graytzlar* c'est donc un florin ! Vous demandez donc encore trente florins ?

— Je ne demande que vingt-neuf florins quarante kreutzer. Dans un florin, il va cent kreutzer et non pas quarante.

— Mais si, quarante ! essaye de trancher Kert.

— Ça c'était lorsque les cruchons étaient rois, lorsqu'on comptait avec les croix et que les pièces portaient des bonnets !

— Et lorsque les gens étaient honnêtes et non pas des voleurs ! fait Kert en colère.

— Mais dites-moi donc qui est-ce qui calcule encore aux

schein ? Ce n'est plus que les imbéciles qui ont la tête un peu fêlée. Et vous aussi vous voulez donc en être ? Sinon, comptez-moi mes quarante-neuf florins *romains* et je m'en irai avec Dieu.

Kert, furieux contre ce monde d'aujourd'hui, s'écria :

— Mais c'est que c'est un monde sans Dieu, ça ! Lorsque je vends des pantoufles aux *schein* on les achète comme du miel ; mais lorsque je veux acheter une vache de même, on me chante que ce ne sont que les imbéciles qui le font. Est-ce donc ainsi que nous allons vivre, ha ! Du bon vieux temps on avait une vache pour quarante-neuf *schein* et maintenant on en demande cent vingt-trois et vingt *graytzar* ? Est-ce donc comme ça ?

Et il se dressait devant Smalok, tout prêt à l'empoigner. Mais Smalok ne se laissait pas intimider. Après de longues disputes, Kert rentra l'argent aligné dans sa bourse et c'en était fini de la belle emplette. La bourse s'est allégée de deux florins de *schein* payés pour une tournée salée. Smalok et le cordonnier désaltérés s'en vont, contents du moins d'avoir attrapé une tournée à si bon compte.

III

Et voici à quoi en est notre Adam Kert. Plus de vache ; le billet de cinquante florins changé, et deux florins dans la poche de l'aubergiste. « Dieu de Dieu, soupire t-il, que me dira Eva ? Combien elle a dû se torturer pour rassembler ce billet et je viens, Dieu, de le changersimalà propos !... Comment est-ce que je lui montrerai ce monceau de sous et que me dira-t-elle lorsqu'elle saura que je viens de les siffler, ces deux florins ?... Il n'y a pas de doute : pendant une semaine entière elle me fera sucer de l'eau salée ». Cependant il se console : « Mais comment est-ce que ma femme pourra apprendre que j'ai dépensé quelque chose, puisqu'elle ne sait même pas ce que j'ai eu pour mes pantoufles ? » Ah joliment ! Ne lit-elle pas dans ses yeux le moindre kreutzer dont il voudrait la tromper ? Et c'est pour ça qu'il la craint. Tandis qu'il médite sur sa misère, appuyé à la table de l'auberge, il lui revient tout

à coup, qu'il doit faire ses emplettes. Emportant son gourdin, il va vers les boutiques où tout cela se vend. Il achète un pot pour du miel, car il sait encore qu'on ne porte pas du miel dans du papier. Il s'en fait peser deux livres, car il en faut pour de la bonne eau-de-vie miellée.... On lui verse six *graytriar* de vinaigre dans une bouteille. Dans un autre magasin, il achète de l'huile de poisson pour les bottes du dimanche de sa femme. Passant près de la boutique aux pains d'épices, il achète à Eva un immense cœur avec un petit miroir et, pour une pièce blanche entière, des massepains odorants. Et ainsi chargé de petits pots, il reprend le chemin de la maison. La foule achève de se disperser, cinq heures sont déjà bien sonnées. Parmi les partants, il aperçoit son voisin Adam Trnka conduisant une belle génisse rousse.

Le premier mouvement de Kert est de courir après son voisin pour faire route en sa compagnie. Mais l'idée lui revient qu'ils sont brouillés. Eh bien, oui, juste deux ans à la Saint-Michel qu'ils se sont chamaillés et depuis lors ils ne se regardent plus. Voici comment était née la querelle.

Le coq de Trnka avait l'habitude de venir dans la cour de Kert où il n'a que faire, car Kert en a aussi un, seulement plus faible et plus jeune. Or, là où il y a deux coqs et deux femmes à la langue bien pendue, une fois ou l'autre doit naître une querelle. Ce fut le cas ici. Les coqs plus d'une fois se sont battus, roulés ensemble et celui de Kert, criblé de coups et déplumé, a dû abandonner son propre fumier. Ce qui a fini par agacer Eva. Comment, son coq ne serait pas maître dans sa basse-cour et celui de Trnka viendrait se pavaner dans les deux ? Encolérée, elle fit dire chez les Trnka de veiller à leur coq. Trnka aussitôt reconnut que la marraine Kert avait raison. Il attrapa son coq, l'emmena au grenier et l'enferma dans une manne d'osier. Mais à l'aube il s'en fut dans la forêt et ne revint que trois jours après. Le pauvre prisonnier demeura blotti sous sa cloche sans avoir à boire ni à manger. Il prit la pépie, une pépie immense au point de pouvoir à peine souffler, jusqu'à ce que la Trnka la lui ait enlevée. Mais elle n'en eut pas moins de colère contre les Kert et quand même il y avait entre eux la parenté spirituelle d'un parrainage — ainsi que

cela se dit et se croit au pays slovaque — elle ne s'assit plus le dimanche suivant à l'église à côté de la Kert, mais bien dans le dernier banc. Ainsi de bons anciens compères se sont divisés pour un coq. A les voir, ils semblaient encore bien ensemble, mais la Trnka cherchait des motifs de continuer la guerre et bientôt les trouva.

Kert a une vieille chèvre que, depuis des années, il garde par nécessité. En été, elle mordille les buissons de la haie qui entoure la ferme des Trnka. En hiver, il lui apporte du sapin. Tant que Kert fut bien avec son voisin, il n'a pas eu peur d'attacher sa chèvre contre la haie. Un parrain spirituel ne pouvait la chasser ! Que ne dirait-on pas ! La chèvre de Kert avait du bon temps dans cette haie. Elle broutait à ras les feuilles et les bourgeons, et c'était comme si les chenilles y avaient passé.

Et cet été-là encore, Kert amena sa chèvre et l'attacha au tronc, oubliant, le pauvre, qu'il était en froid avec les Trnka.

La Trnka n'attendait que ça. A peine entend-elle bêler dans la haie, qu'elle empoigne des ciseaux et va couper la longue barbe à la chèvre. Des poils coupés elle fait un tortillon qu'elle attache à l'une des cornes. La chèvre ainsi déshonorée, elle la reconduit dans le verger et l'attache à la porte de la grange. Kert n'est pas peu surpris d'entendre la Lisa bêler tout près de lui, et va voir.

— Lisa, Lisa, pourquoi ne pais-tu pas ? Comment, même en été, faut-il que je t'apporte du sapin ? Ça, alors, ma foi non !

Le paysan crut d'abord qu'elle s'était détachée ; mais il s'aperçut bientôt qu'elle était attachée à la porte et même qu'elle avait la barbiche coupée. Qui a fait cela ? Pourquoi ? Enfin il s'écrie :

— Ah ! c'est comme ça parrain, c'est des choses comme ça que tu vas me faire ? Ah ! c'est la récompense des chaussons que je te couds chaque hiver ? Eh bien, attends !

Et il fit le poing à la maison voisine.

Il mène la chèvre à l'étable et l'attache à l'auge. Il l'y nourrit pendant une semaine, après quoi il se crut obligé de la

vendre à moitié prix, d'ailleurs prêt à fondre en larmes quand vint le moment de s'en séparer. Et, depuis lors, il ne regarde même plus la maison du voisin. Mais il décida de se venger des Trnka, et il y réussit.

Le coq des Trnka oublia que son maître était brouillé avec les Kert et réapparut dans leur cour. La paysanne l'attire, en lui jetant de l'orge, grain par grain, jusque dans la chambre. Là, son mari et elle le prennent et que ne lui font-ils pas ? Elle lui coupe la queue et lui, lui passe dans le bec un *piadlo*¹, puis le jette au milieu de la cour. Le coq, épouvanté, vole par-dessus la haie et court avec de grands cris, comme s'il avait perdu le sens, dans sa propre cour ; toutes les poules sautent en bas des perchoirs et font au grenier un tel vacarme qu'on se serait dit au jugement dernier. A grand'peine les Trnka parvinrent à attirer le coq dans la chambre. La femme se s'écrier :

— Le vois-tu, ce fameux parrain ! Voilà sa façon de revaloir nos services.

— Qu'avais-tu fait à sa chèvre, hein ?

— Je n'ai fait que l'écarter de la haie ; mais cet homme damné de Dieu coupe à mon coq la queue et lui met un *piadlo* dans le bec !

— Franchement, c'est à toi qu'il aurait dû le faire, pour arrêter ton moulin à paroles. Regarde le beau coq tronqué que tu as maintenant. Tout le monde se moquera de nous à cause de lui. Que je m'appelle Koubo s'ils ne le font pas tous !...

— De moi personne ne se moquera !... et Eva Trnka, en colère, se saisit du couteau et coupe le cou au coq. Le pauvre fit, en dansant, quelques tours dans la chambre ; deux, trois fois il se blottit et raidit ses pattes comme des cordes. Son bec reste ouvert et le *piadlo* dedans.

Trnka est de mauvaise humeur contre les parrains, mais c'est contre sa femme surtout qu'il est fâché.

— Maintenant, mange-le toi-même ! Moi je n'y toucherai pas, dussé-je pendant deux semaines boire de l'eau salée.

— Que ce soit eux qui le mangent !..., et la Trnka se dirige

¹ Plume d'oie fendue, passée au travers du bec, pour empêcher la volaille de franchir l'enclos de la basse-cour.

vers chez les voisins. Elle ouvre leur porte et jette la chose au milieu de la chambre.

Kert ne se rend compte de ce qui se passe que lorsque le coq, à la tête coupée, tombe devant ses pieds. Mais aussitôt il le rapporte aux Trnka et, le posant sur la table :

— Je n'ai rien avec vous, moi, et ne vous avisez plus d'apporter une bête crevée dans ma maison, car....

Il menaça du poing la marraine et grinça des dents. Et c'est déjà bien beau que pendant deux ans ils n'aient fait que de ne plus se dire une parole.

IV

Donc, compère Trnka ramène de la foire sa belle génisse. Kert, clopine derrière lui en gesticulant et, lorsqu'il est tout près, il tousse à faire sursauter la bête. Trnka se retourne et, apercevant Kert, fait semblant de n'avoir rien vu. Kert se hâte de l'accoster.

— Parrain voisin, alors vous avez acheté cette génisse ? Ah, oui, s'il était maître de tous ses sens il ne l'accosterait pas ; mais quand il a liché un verre, il perd toutes ses haines.

— Non, riposte Trnka, sans même se retourner.

— Non ! et de quel rouet l'avez-vous donc tirée ?

— Allez-vous peut-être encore dire que c'est à vous que je l'ai volée ? Il voulait par là fâcher et humilier Kert, qui n'avait pas le moindre poil de bête dans son étable.

— Venez parrain, entrons... Nous allons causer... Mais vous êtes fâché ? Pour de pareilles niaiseries ? Qui donc se fâcherait pour un coq ; voyons... qui ? Et Kert entraîne son voisin à l'auberge.

Trnka, voyant que Kert veut se réconcilier, attache la génisse au volet de l'auberge et entre avec lui.

La génisse est jeune, tout juste dans les trois ans. De poil roux, elle n'a qu'une raie blanche sur le dos et encore une au-dessous des genoux et une autre autour des sabots ; et du front jusque sur le mufle cette raie qu'on appelle *lanterne*. La génisse commence à s'ennuyer d'attendre indéfiniment ; elle met sa bonne tête béate à la fenêtre et regarde tout droit

dans le débit bondé de gens de foire éméchés. Elle a l'air de surveiller la servante qui, dans une cage de bois, verse de l'eau de vie nauséabonde.

Le fermier Trnka et son parrain se sont retirés dans une pièce voisine s'envoyer entre quatre-z-yeux les libations de leur amitié recouvrée. Kert dit :

— Parrain, vendez-moi cette génisse !

— Pourquoi pas ; plutôt à vous qu'à un autre.

Ils marchandent, ils marchandent. Kert verse au parrain, verse encore, verse jusqu'à ce qu'il la lui cède pour trente-trois florins. On arrose encore le marché et Kert, à la fin, a trois *schein* à payer. De sorte que les tournées d'aujourd'hui lui coûtent deux florins romains.

Une fois pompottes, ils se réconcilient à bras ouverts. Ils oublient la chèvre, le coq et redeviennent comme du miel. Ils font encore venir une bouteille pour arroser le surcroît de leur tendresse. Et c'est là devant que les surprit la femme de Trnka, restée un peu en arrière pour faire des emplettes à la ville. Au retour, elle pensait que son mari était par delà monta et vaux, lorsque, tout à coup, elle aperçoit, devant l'auberge, la génisse. Furieuse, elle entre, la langue aiguisée à point. Mais, apercevant Kert, elle oublie le commencement de ses reproches dont seule la fin lui vient à l'esprit.

— Eh bien, veux tu bien rentrer à la maison, espèce d'avale-tout-cru !

Trnka sourit tendrement à sa femme en lui faisant place sur son banc.

— Eva assieds-toi, voici notre voisin, il a payé la réconciliation. Tiens, bois.

Mais Eva, furieuse, se retourne et sort.

V

La nuit tombait déjà sur Mrhanov et l'on y balayait le désordre de la foire, lorsque les deux compères s'avisèrent de rentrer. Kert, torturé par la conscience, soupirait de tant de dépenses. Que dirait sa femme ? Mais soudain une consolation

lui vint : « Attends, Eva ! — il s'agit de la sienne de femme bien entendu — tu ne sauras pas ce qui s'est dépensé ! Ma foi il ne manquerait plus que ça qu'elle le sût ! Il m'en faudrait avaler de toutes les couleurs pendant une demi-année au moins. Elle s'y entend, celle-là, à vous admonester, à vous faire cuire à petit feu ; elle n'oublie pas la moindre vétille ! Elle vous rappelle même ce que vous avez fait avant votre mariage ! Bon, je lui en conterai, je lui dirai que j'ai payé deux florins de plus pour la génisse ! Elle ne l'apprendra jamais, puisqu'elle est brouillée avec la marraine ; elle n'ira jamais le lui demander. Mais à Trnka je ne dirai rien, parce que celui-ci a une langue salée ; rien n'y reste, il faut qu'il « gazette tout ».

Trnka, de son côté : « Attends Eva — c'est aussi sa femme — je m'en vais te faire voir une pie sur un pieu ! Tu crois que je vais te donner les trente-trois entiers ? Tu en auras assez de trente tout ronds. En somme selon la justice, tout devrait être à moi. C'est moi qui ai élevé la génisse, c'est moi qui l'ai nourrie, qui l'ai vendue et c'est moi qui ai bu la tournée ; et c'est la femme qui devrait remuer l'argent ? Je garde donc trois florins, et je payerai Jakoub, car ce sacré juif me serre le cou de plus en plus. Hé, Jakoub, je vais te payer jusqu'au dernier sou, ah ! je te payerais oui.... Mais je ne dirai rien à Kert, il irait tambouriner dans tout le village que je carotte ma femme. Personne ne saura rien ; pourvu seulement que je paie ce Jakoub. »

Et les compères réjouis de la manière de tromper chacun son Eva, se lèvent pour partir. Mais, quoi ? c'est facile à Trnka qui n'a pas à rapporter à la maison des pots, des épices et autres bêtises, puisque c'est sa femme qui a tout pris. C'est plus difficile pour Kert. Il dispose à nouveau dans son sac toutes ses choses les unes à côté des autres, les deux livres de miel, la bouteille de vinaigre, celle d'huile de poisson et la troisième avec du pétrole. Malgré toute cette beuverie, Kert sait encore que les bouteilles se cassent l'une contre l'autre, et il les cale avec de la *brimza*, du pavot, de la canelle, la confiture, les bougies et le reste de ses emplettes. Sur le tout, il pose le grand cœur et les massepains odorants pour lesquels

il a donné une entière pièce blanche. Qu'elle sera contente Eva de ce qu'il lui rapporte tant de choses variées ! Attachant les cordes du sac en un grand nœud sur la poitrine, enfonçant son bonnet jusqu'aux oreilles et le gourdin dans la main droite, il part au nom de Dieu.

Devant la porte l'attend Trnka qui était sorti le premier. Kert regarde de ci, de là, à gauche, puis à droite, puis, ne voyant rien, il demande :

— Parrain, où est la génisse ?

Trnka lui montre ses paumes vides :

— Vous m'enlevez le mot de la bouche...

— Mais vous l'aviez donc attachée à ce volet !... Ne savez-vous donc pas où elle a passé ?...

— Tiai ! Kert se gratte derrière l'oreille. C'est donc vous qui l'aviez attachée. Comment diable l'avez-vous attachée ?

— Cher petit parrain, croyez-moi, fort bien ! Si j'avais ici une corde et vous des cornes, je vous montrerais comment je l'ai attachée.

— Moi, moi... qu'auriez-vous à m'attacher ? Vous auriez mieux fait d'attacher votre bête !...

— Mais je l'ai bien attachée, je l'ai très bien attachée ! et Trnka fait le tour de l'auberge. — Je ne sais pas comment elle a pu s'arracher... Mais elle ne s'est pas arrachée, car il serait resté au moins un bout de corde. Parrain, quelqu'un nous l'a volée !...

— Parrain... ne dites pas ça, sinon je deviendrai fou de peur. Que me dirait mon Eva ?

— Parrain, allons la chercher, car nous ne pouvons décemment pas rentrer sans elle.

Et les voisins redescendent en ville. On n'y voyait plus personne, et après tout le bruit de la journée régnait un silence général. Les forains étaient partis ; messieurs les bourgeois gardaient leur four, afin qu'il ne s'envole pas pour l'Amérique. Les deux compères finissent tout de même par rencontrer un voisin que Trnka aborde :

— Beau-frère, n'avez-vous pas vu une génisse rousse. Elle est toute rouge, sur le dos elle a une raie blanche, sur le front la lanterne, et la moitié du museau est blanche aussi.

— Comment donc ne l'aurais-je pas vue ! Tout juste comme vous le dites, on dirait vraiment que deux yeux ne peuvent pas se ressembler davantage.

Alors les deux voisins de sauter sur lui et dans leur empressement de le saisir par le manteau. Kert se trémousse de joie sur sa jambe boiteuse et croit déjà revoir sa génisse. Mais c'est pour s'entendre dire :

— Où je l'ai vue ? C'était avant le dîner à la foire... elle s'y tenait comme ça sur ses quatre pattes !

Trompés dans leur espoir les compères lâchent le manteau. Kert aurait bien pu jeter loin son bonnet car, de peur, ses cheveux ruisselaient.

— Avant midi, avant midi, mais c'est maintenant qu'elle s'est perdue !

— Maintenant ? Et où ?...

Trnka hésite ; il n'a aucune envie d'avouer que c'est devant l'auberge. Pourtant il faut bien :

— Pendant le temps que nous marchandions et que nous étions entrés à l'auberge...

Il n'achève pas, car Kert lui coupe la parole :

— Et moi j'ai déjà payé les trente-trois florins.

Le bourgeois les regarde fixement et demande :

— Et vous avez déjà bu la tournée, n'est-ce pas ?

Les voisins concèdent sans complaisance :

— Oui, oui, on l'a bue, on l'a bue.

— Et elle devait être fameuse cette tournée, puisqu'on a même pu vous voler votre génisse. Quatre gars de Poutzov l'ont portée sur des piquets, votre génisse...

La bile de Kert ne fait qu'un tour :

— Tu es aussi de Poutzov, toi !

Et ils continuèrent leur chemin. Passe un villageois. Kert dit à Trnka :

— Parrain, demandons à celui-là. Il ne sera peut-être pas aussi malappris que ce bourgeois-là...

— Beau-père, n'avez-vous pas aperçu une génisse rousse ?

— Quelle génisse ? Je ne sais rien, moi... De quelle génisse parlez-vous ?

— Elle est rouge comme une flamme ; le long du dos, elle

a une raie blanche et, sur la tête, sa lanterne. Pendant que nous marchandions, elle s'est égarée...

Le villageois se frotte derrière l'oreille, pique quelquefois de son bâton dans le sol, sourit sous son nez et dit :

— Je sais où elle est, votre géniesse !...

Un soulagement chez Kert, comme si on lui avait ôté une pierre de dessus le cœur. Il secoue avec effusion le villageois et c'est tout juste s'il ne l'embrasse pas.

— Alors vous le savez, cher beau-frère... Alors dites !... Où est-elle ? Et vous aurez une bonne récompense.

— Votre géniesse est ou bien couchée, ou bien en marche, à moins qu'elle se soit arrêtée...

— Allons, parrain ! Kert tire la *haléna* de Trnka. Allons, c'est des païens ici ; ils se moquent du malheur d'autrui. D'abord ils volent les gens et après ils les raillent. Est-ce chrétien, ça ? lance-t-il encore au villageois...

Mais celui-là s'en allait déjà d'un autre côté. Toutefois, se tournant vers les fidèles voisins, il leur crie encore :

— Cherchez surtout les cornes ; lorsque vous les tiendrez, les cornes, c'est comme si vous aviez la bête elle-même !...

Les compères ne répliquent plus. Kert seulement chuchote :

— Parrain, nous ne la trouverons plus.

— Ma foi non, soupira Trnka.

— Dieu, Dieu, que me dira Eva ! Oh ! oh ! que ne l'ai-je prise avec moi, mon Eva ! ? Aussi quelle idée d'aller sans elle à cette foire ? Elle va me tuer à tout le moins !

— Ma foi, et la mienne d'Eva !

— Quoi, la vôtre, la vôtre !... Mais la mienne ! Ah ! vous ne savez pas quelle langue d'une aune elle a...

— Et, la mienne en a une longue, longue comme le jour de la Saint-Jean, vous pourriez donner trois fois le tour de votre ventre avec !

Et, lancés sur ce chapitre redoutable, ils restaient :

— Alors la vôtre en a aussi une comme ça ?...

— Hum ! hum !... Parbleu !... Je vous jure que la mienne a aussi le fil bien coupé !

— Et que la mienne l'a aiguisée, la langue. Je sais qu'elle l'aiguise dès le matin.

Mais de se plaindre ainsi l'un à l'autre, et de continuer à aller au hasard n'apporte aucun secours à leur misère, quand tout à coup Trnka émet une idée lumineuse :

— Parrain, si nous allions chez le maire. Nous lui dirions ce qui nous est arrivé et puisqu'il est maire il doit savoir ce qui se passe en ville.

— C'est une idée, allons-y !

Et ils vont, chez M. le maire des foires. Car à Mrhanov il y a trois maires : un pour la ville, et qui peut donner aussi des ordres à l'horloge ; un pour les champs et les forêts ; le troisième pour les foires.

M. le maire des foires avait eu aujourd'hui beaucoup à faire. Aussi est-il assis auprès du feu. Mais sans que pour autant il se repose. Vêtu d'habits du dimanche, chaussé de bottes dites de *Cordoue*, il a étendu sur ses genoux un tablier de sa femme pour ménager sa culotte neuve, et il vient de se mettre à raccommoder des souliers. M. le maire, arraché à son travail, demande aux voisins qui entrent :

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? Vous vous êtes sans doute disputés et vous venez vous plaindre, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, nous ne nous sommes pas disputés, car nous sommes parrains spirituels, répond Trnka. Mais notre génisse a disparu et nous la cherchons. Ne sauriez-vous où elle est ?

M. le maire met de côté son soulier, ôte ses lunettes et d'un air tout à fait indifférent répond :

— Je ne sais pas où elle est, votre génisse. Ah ! non ! C'est pas moi qui la tenais en laisse !

Trnka et Kert se grattent derrière l'oreille. Ils se sentent tout démontés. Car c'est bien dur d'apprendre qu'un maire ne sache rien. Et un maire de foires encore ! Aussi Trnka brusque bravement M. le maire :

— Autrement dit, vous ne savez même pas ce qui se passe en ville ?

— Ma foi, le voleur n'est pas venu m'annoncer son intention de voler votre bête. Et à qui des deux appartenait-elle ?

Kert se fait entendre :

— Au parrain Trnka que voici !

— Oh ! pas à moi ! Au parrain Kert que voilà !

— Hé ! Comment à moi ? Mais je vous dis qu'elle était à vous !

— A moi ! J'en ai déjà l'argent ! Donc elle n'est plus à moi.

— Alors, donnez-moi la génisse puisque vous avez l'argent.

— Puisque je n'ai pas de génisse, je puis pas vous la donner..

— Alors rendez-moi l'argent !

— Alors rendez-moi la génisse... là, joliment... de la main à la main.

— Parrain, considérez donc, que je ne puis vous rendre la génisse, puisque vous ne me l'avez pas remise. Ce qu'on n'a pas reçu on ne peut pas le rendre !...

— Justement, vous deviez avoir la vache, puisque vous en avez déboursé l'argent, s'interpose M. le maire.

— Je n'ai rien eu, je n'ai fait que payer.

— Alors vous avez acheté un chat dans le sac. Et pendant que vous marchandiez le voleur s'est servi !

Et M. le maire rit de la déconvenue de Kert.

Trnka, lui, ne se sentait pas de joie d'avoir au moins l'argent. Kert, au contraire, de honte, de regret d'avoir ainsi semé le sien, se serait bien caché dans un trou de souris. La sueur lui perle au front et les cheveux y trempent comme arrosés d'eau chaude. En pensant à la génisse perdue et à Eva, il a envie de faire grincer ses gencives édentées. Bien que tout à l'heure encore il y eût du brouillard dans sa tête, il vient de s'y faire une éclaircie complète, comme si on l'avait couché dans du chanvre en fleur. Il commence, avec de jolies manières, à entreprendre le parrain. Mais l'autre ne sait que répondre :

— Parrain, pensez-vous donc que mon Eva me mettra derrière une vitrine si je rentre sans argent et sans génisse ?

— Partageons l'argent, propose Kert, en désespoir de cause.

— Bon, d'accord. Mais vous, donnez-moi d'abord la moitié de la génisse !

— Mais la génisse n'est pas à moi !

— Mais si, elle est à vous, affirme Trnka.

— Mais non, elle n'est pas à lui, observe le maire. Ma foi, ce n'est pas lui qu'elle appelle son maître... Elle est au voleur !

Décontenancé, Kert, de nouveau, se gratte l'oreille. Les pleurs commencent déjà à lui chatouiller le bout du nez.

— C'est vrai, elle n'est pas à moi, c'est pour ça que je redemande mon argent.

— Eh oui, mais moi je ne rends pas l'argent parce qu'il est à moi !

Kert, de chagrin et de rage, se met presque à pleurer. Il saute sur Trnka et lui crie :

— Ni génisse ni argent, ni rien alors ! Et on vous bat et on vous défend de pleurer encore ! Ah ! Eva, Eva qu'ai-je fait ? Pourquoi suis-je allé seul à la foire ? Pourquoi ai-je acheté la génisse d'une crapule d'homme comme ça ? Qu'ai-je fait de m'acoquiner avec un tel païen ? Ah ! Eva, Eva de mon cœur ! Me voici perdu à jamais !

Avec ces derniers mots, des larmes comme la jointure du doigt coulent le long de ses joues mal rasées.

— Voyez-vous ! dit M. le maire, nous devons d'abord prendre soin des bêtes et seulement après du gosier. Vous ne deviez boire la tournée qu'après vous être assuré de la génisse ; car la génisse a des pieds et peut se sauver facilement, tandis que point la bouteille.

— Monsieur le maire vous ne prenez parti que pour celui-là. J'ai une vilaine femme moi ! Si je rentre sans argent, elle me querellera si longtemps que mes oreilles en gonfleront. Aussi je m'arrangerai à vous l'envoyer !

— Parrain, respect à monsieur le maire et respect à moi ! Qu'aviez-vous à m'entraîner à l'auberge ? Sans vous je pouvais être déjà à la maison. Aussi j'y vais, moi ! Que faire ici ? Bonne nuit, monsieur le maire !

Trnka sort et Adam Kert le suit. Dans la rue Kert prend Trnka par la *haléna* et se met à le supplier :

— Parrain, nous sommes voisins, parents spirituels ; est-ce que nous devons nous brouiller de nouveau ?

— Voyez-vous, vous recommencez la dispute. Fichez-moi a paix et nous serons de nouveau d'accord.

— Parrain, rendez-moi mes trente-trois florins que j'ai sué le sang à gagner. Vous savez que les chèvres ne labourent pas !.. Trnka, lui, répond avec colère :

— Peut-être chez moi les boues hersent ? Plus d'une fois j'ai apporté à ma génisse du lèche avant de l'amener à son point, et maintenant je devrais en faire cadeau ? Croyez-vous peut-être qu'il me tombe des pigeons tout farcis dans la bouche ? Qu'avez-vous à tellement mendier un argent qui est à moi ? Allez plutôt extirper la génisse au voleur. Un point c'est tout !

Kert à son tour s'enflamme d'une juste colère et s'écrie :

— Avaré, je ne vais plus avec toi ! Mais ma femme va t'en montrer ! Ah ! ce qu'elle va t'en montrer !...

— Et la mienne peut-être te pardonnera, espèce de mè-é-ék !
Et on aurait dit entendre la chèvre de Kert.

Mais Kert ne se le tient pas pour dit :

— Et toi, espèce de kikeriki ? !

Ainsi se séparèrent les bons parrains spirituels. Les tournées de réconciliation d'aujourd'hui étaient donc vaines. Autant eût valu lâcher l'argent au fil de l'eau. Kert s'en va, remontant la ville et, s'apercevant que Trnka le suit, se retourne et lui crie encore :

— Kikeriki !

Mais le parrain lui répond :

— Mè-é-ék !

— Kikeriki !

— Mè-é-ék !

Et ainsi tout du long à travers la ville s'entre-répondent sans fin les kikeriki et les mè-é-ék.

VI

Adam Kert clopine, la tête basse, vers son village. Sa pauvre tête est lourde de boisson, de souci et de peine. Il ne demanderait pas mieux que de l'appuyer quelque part et de faire un petit somme. Mais doit-il se coucher dans la neige ? Ni dans la neige, ni se coucher ; il lutte de toutes ses forces, avec le chemin difficile, étroit et glissant. Il traîne cent kilos à chaque pied. On dirait que ses chaussures de feutre ont des semelles en fer et en plomb. C'est là qu'est descendu

l'alcool qui entrave sa marche. Ses jambes fléchissent. Plus d'une fois Kert glisse dans la neige molle, mais alors intervient le gourdin qui évite la chute. Ce gourdin sert de troisième pied. Non, Kert ne le donnerait pas pour un mauvais âne.

La marche pénible l'échauffe, et les tournées troublent ses idées. Plus il marche, moins il a conscience de lui-même. Tout s'y brouille ; il ne sait plus s'il rêve ou s'il marche en réalité ; seule l'affaire de la génisse ne quitte pas son esprit. La génisse, le parrain Trnka sont des sujets qui font son épouvante ; par instant lui apparaît aussi Eva et alors un frisson le traverse. Il marche lentement, vraiment « d'un pied à l'autre, » comme on dit, et se parle :

« Toi, un parrain ? Toi ? Eh ! bougre de voleur, sois désormais parrain chez des chiens et non chez moi !... A cause d'un pareil... vendre ma chèvre... et voici que maintenant il me frustre de trente... En somme combien lui ai-je payé ? Trente et encore un... Et encore deux... Et encore trois... Ah ! trente-trois ! La tournée avec lui, trois florins, et avec Smalok deux, c'est cinq... C'est bien ça, cinq florins... Eva, Eva, tu m'attends, hein ? Parbleu... je t'amène une jolie génisse. Hahaha ! Une bien jolie, ah oui !.. Mais, chère petite Eva, elle sera dure à traire, ma foi oui, bien dure... Et cependant elle ne te donnera pas de coups de pieds ! Ne crains rien ! Et ça ira tout seul de battre son beurre... nous ne nous y fatiguerons guère... Mais, au fond, à quoi bon une telle vache ? Qui est-ce qui lui porterait l'herbe ? Cela ne ferait qu'augmenter tes soucis, et ce serait bien dommage, ma petite Eva ! Et qui donc, en hiver, lui couperait du léché ? Ma foi, pas moi, et toi, Eva chérie, non plus ! Les sorcières non plus n'auront à qui jeter des sorts chez nous, ce qui est encore un souci de moins. Mais Trnka est un voleur, un tzigane trompeur, une crapule, il m'a soutiré mon argent,... ce vo... »

Il n'acheva pas, car il trébucha.

— Mais où est-il ? Arrive-t-il ? Ou serait-il resté en ville ? Retournons-nous donc !

Et Kert aperçoit Trnka à environ deux portées de fusil.

Tout proche il y a le ruisseau que franchit une passerelle ;

de l'autre côté se trouve un saule creux. Kert envisage la passerelle qui, tout à coup, se met à danser devant ses yeux. Il ne sait comment s'y prendre pour y mettre le pied.

« Passerelle chérie, ne danse donc pas, tiens-toi tranquille... au moins jusqu'à ce que j'aie passé. Mais celui-là, qui marche derrière moi, flanque-le moi dans l'eau ! »

Et Kert, joliment, doucement, comme un petit enfant qui apprend à trotter, calcule des pas droits sur la passerelle. Avec beaucoup de circonspection il réussit à passer.

« Enfin nous y sommes, Dieu merci ! La passerelle ne m'a pas renversé. Un bain pareil n'aurait pas fait mon affaire en ce moment ! A partir d'ici, il faudra marcher tout à la douce. Oh ! Eva, Eva, que te répondrai-je lorsque tu me demanderas l'argent ? Oh ! Oh ! Quelle chance d'avoir, du moins, acheté ce cœur !... A peine rentré je m'assiérai à table et je lui dirai : — Tiens, Evitchka, je t'ai acheté un cœur et, pour une entière pièce blanche de massepains ! Alors avant d'avoir fini de manger tout ça, elle aura oublié l'argent... »

Voici donc le saule creux parmi les broussailles que le sentier traverse. Kert tourne la tête de tous côtés et écarquille les yeux pour voir s'il n'y a rien de mauvais, car tous les Adams d'Adamovitch ainsi que toutes les Eves racontent qu'une femme sans tête y revient. Mais Kert a beau regarder, il n'en voit pas trace, et rien nulle part. Joliment rien !... Tenez, là-bas la saulaie vient de frémir et le givre d'en glisser par terre ! Et, du milieu de ces broussailles, perce quelque chose et barre, net, le chemin de Kert. Pas de doute, c'est le spectre. Il lui apparaît parce que Kert n'a jamais voulu y croire. Des mains minces comme des baguettes, mais un cou très long, plus long que le reste du corps. Et justement pas de tête ! Et au lieu de la tête quelque chose de long qui se termine en rond ! Le revenant étend ses bras tout droit vers Kert comme pour l'embrasser. Mais il n'y peut parvenir, car à chaque instant il se flanque par terre au point de faire grincer la neige gelée. Kert, voyant son infériorité, fait chrétiennement un signe de croix, se tait et, dans son for intérieur, se dit :

« Seigneur Dieu, c'est le revenant ! Et comme il se démène et fonce droit sur moi ! Oh ! Eva, Eva, me voilà perdu ! Plus

jamais tu ne me reverras. Dommage pour l'argent et pour le beau bisquain que j'ai sur moi ! »

Et Kert, insensiblement, de battre en retraite vers le saule où il a un vague espoir de se cacher. Mais le revenant le suit. Alors, s'appuyant contre le saule, Kert s'écrie :

— Qui es-tu ? *Bon ou mauvais ? Si bon*, alors dis-le ; si *mauvais* tu ne t'en trouveras pas bien !.. Et il lui montre son gourdin.

Le revenant saute en l'air et retombe de tout son long. Kert perd courage, se blottit et cherche le creux du saule. Par bonheur le creux est grand et Kert petit. Il y entre, le sac en avant, afin de ne pas l'endommager. Mais il se démène tant qu'il glisse et, Dieu soit loué, le voici dedans... Mais à quel prix !.. De la tête il heurte l'intérieur de la gaine d'écorce et provoque dans son sac, pressé contre le bois, un craquement comme si d'un seul coup on avait cassé une demi-mesure de noix. Mais Kert est si content d'avoir échappé au revenant ! Echappé ? Pas tant échappé que ça, puisque le revoici ! Dressé devant ses yeux, un instant le monstre se balance sur ses jambes, puis se jette sur les genoux d'Adam accroupi et qui, de ces genoux, avait bouché l'entrée de l'arbre, comme par une barrière d'osier. Il ne reste au malheureux qu'à prendre courage pour de bon, ce qu'il fait en assénant un coup formidable de son gourdin sur le revenant. Ça résonna sur son long cou qui éclate en mille morceaux. Au même moment le corps svelte du revenant s'éloigne en remuant une queue poilue. Et Kert ne se rend pas compte que c'était un chien ; et que le long cou était un pot ; et que le chien devait être entré dans quelque cuisine et qu'ayant voulu y lamper du lait, il avait enfoncé la tête dans le pot sans plus pouvoir l'en sortir ; et que ne sachant que faire, il avait couru à travers les champs, jusqu'au moment où Kert l'en avait débarrassé. Lequel, voyant le résultat de son intrépidité :

— Hé, tu ne vas plus me hanter, toi ! Et comme il s'est vite changé en chien quand il a eu fait connaissance avec mon gourdin ! Ce qui importe, c'est de n'avoir jamais peur.

Malgré son courage, encore tout apeuré, Adam se remet rapidement sur pied. Dans le saule, il reste après lui une

grande flaque et même le long du bûsquain s'égoutte une sorte de graisse. Kert poursuit son chemin, mais ses pieds ne le portent qu'à peine. La tête aurait bien voulu gagner du terrain en se penchant en avant, mais ses malheureux pieds s'enchevêtraient dans le gourdin !... Le sentier aussi est par trop étroit ; Kert le dépasse dans la neige qui lui entre dans les chausses. Le pauvre homme est absolument ivre. L'air frais l'avait remis, mais aussi achevé. Ses idées étaient redevenues troubles, sans toutefois que la génisse en sortit. Il continue le monologue :

« Hé ! Dieu merci, voici le village. Je vois déjà le clocher ! Ah ! que je m'en vais dormir après toute cette course. Mais Eva, ah ! Eva, Eva, que ferai-je ? Ni vache, ni argent... Que te dirai-je ? Oh ! je n'ai pas peur, je t'apporte le cœur et les massapains que tu aimes. Si au moins je lui avais acheté un fêhu !... Pour un fêhu moiré, elle se ferait croquer un œil, et j'aurais dû l'acheter plutôt que de payer les tournées à Smalok et à Trnka. Hé ! Ce satané Trnka ! Voleur, brigand ! Attends !... »

En entrant dans le village, Kert va d'un bord à l'autre de la rue, comme s'il l'avait louée tout entière. Il piétine à tel point, qu'il a l'air de tenir à emporter la route à la plante de ses pieds. Gesticulant, il continue à s'admonester :

« Je sais fort bien où est ma maison. D'abord vient la mienne et puis celle de Trnka. Mais, par exemple, la mienne a une bien autre façon : ma nouvelle porte-cochère est si belle et si bonne, que pas un oiseau n'entrerait dans ma cour. Trnka, ce saligaud, n'a pas de cour fermée... Où est la mienne ? Ah ! ah ! la voilà ! La nouvelle porte vient de me passer devant les yeux et les fenêtres sont encore éclairées. Eva m'attend. Ah ! ma petite Eva, alors tu m'attends ?... Il ne me reste plus qu'à monter la *podstiena*¹. Allons-y, mais... doucement. Lorsqu'on y est, c'est comme si on était dans la chambre. Mais qui donc a versé de l'eau et ça juste sous la *podstiena* ? Est-ce toi Eva, afin que je tombe et casse les pots ? Pas de danger Adam, attention à la glace ! Kert, prends garde de ne pas

¹ *Podstiena*, sorte de trottoir élevé sous les fenêtres et séparant la maison de la cour.

tomber ! Et toi, gourdin, ferme ! Comme ça, c'est ça... Me voici enfin dessus. Voyons ce que fait Eva, qu'a-t-elle d'éclairer si tard ? Je vais l'épier par la fenêtre, sans qu'elle m'aperçoive. Ah ! ah ! comme elle est gentiment assise et comme elle file. Ah ! ma pauvre petite, elle file pour nous... Mais ce n'est pas mon Eva, ça ! Que je sois Koubo¹... non ! Kert, où sont tes gros yeux, comment fais-tu de ne t'en être pas aussitôt aperçu ? Dieu, les sorcières ont emporté mon Eva, et ont mis cette horreur à sa place ! Mais elle ressemble à un diable, celle-là, tandis que mon Eva est si jolie ! Il me semble bien que celle-ci est la femme de Trnka... Mais bien sûr ! c'est bien elle avec son nez écrasé ! Que veut-elle dans ma maison ? La Trnka est dans ma maison ! Je sais, oh ! je sais ; probablement elle est venue dénoncer à Eva que j'ai bu avec son mari. Ce sera bien ça. Mais, bah ! je m'en moque pas mal. Oh ! mon Eva ne me fera rien, je lui apporte le cœur et les massépains... Mais comment se fait-il que la mienne n'y soit pas ? A moins qu'elle ne soit au lit, car elle se couche tôt... Mais où est le lit ? Mais il n'y a pas de lit ! Eva a dû égarer le lit, puisqu'il n'est pas à côté du fourneau... Tiens, le voilà tout près de la table... Mais le nôtre est toujours près du fourneau ! A moins qu'elle ne l'ait tiré près de la table pour blanchir les murs... Mais à quoi bon... Ce n'est pas ma maison ! Je ne la reconnais pas. Il n'y a pas même d'alène enfoncée dans la poutre, ni de pendule ! Ce n'est pas ma maison. Allons la chercher ! »

Kert décidément s'est trompé d'une maison, car celle-ci est bien celle de Trnka qui, à l'automne, s'est également fait faire une porte neuve. Les Kert n'en savaient rien, car dans leur forte colère ils ne regardaient même plus jamais la maison de Trnka. Kert s'est même trompé en se figurant que, de Mrhanov, il arriverait d'abord à sa maison à lui. Ce n'était le cas qu'en revenant de l'autre côté du village, par exemple, de Tchépiarovitzé, et il avait davantage l'habitude de revenir des foires de ces côtés-là. S'apercevant donc de son erreur, il se mit à redescendre de la *podstiéna*. Mais au premier pas,

¹ Déformation de Jakob.

en franchissant le rebord sur la pente, avant même que le gourdin ait pu venir à son aide, patatras !... Il tombe comme fauché, sur toute la surface de son derrière. Mais il se fit surtout mal dans le dos contre le mur de la *podstiena*, et, de nouveau il s'y produisit un craquement comme si d'un seul coup de dent on eût déchiré un sac de noix. Avec beaucoup de peine Kert se relève et, clopin-clopant, s'avance vers la maison au delà. A chaque pas son sac fait le même bruit que celui du juif qui achète les vieux os.

— Cette fois, voici ma maison. La nouvelle porte y est aussi. Mais on dirait que ma maison a passé par-dessus celle de Trnka, et celle de Trnka par-dessus la mienne... Attention ! De quel côté coule le ruisseau ? C'est encore le plus sûr moyen de m'y reconnaître. Lorsque nous allons à Tchépiarovitzé, nous longeons d'abord la mienne, et, pour aller à Mrhanov, d'abord celle de Trnka. Mais non ! d'abord celle de Trnka et la mienne ensuite. Mais quoi ? Celle-là était à Trnka et celle-ci est la mienne ? Est-ce possible ? Ici on n'éclaire même pas ! Est-ce que mon Eva n'éclairerait pas ? Ça serait du joli ! Quoi qu'il en soit, ceci n'est pas ma maison. Je la renie. Mais qu'est-il donc arrivé dans ces Adamovitzé depuis ce matin ? Les maisons ont donc déménagé ? Je m'en vais tout simplement appeler dans la chambre et on me dira bien qui l'on est.

Et Kert, après avoir frappé à la vitre noire, de crier aux dormeurs :

— Hé ! écoutez, avez-vous votre mari à la maison ?

Quelle que soit l'Eva, toute ensommeillée, et ne pouvant vite se ressaisir, une voix répond :

— Oui !

— Je disais bien que c'est pas ma maison ! Ici on a le mari à la maison. Et moi, de qui suis-je le mari ? D'où suis-je ? A moins que je me sois égaré dans un autre village... Ah ! Dieu, mon Dieu, qui suis-je ? Si j'ai un gourdin, je suis Kert ; si j'ai une canne, je suis Trnka. Et cependant je suis bien Adam Kert, fabricant de chaussures d'Adamovitzé ! Mais il ne serait pas mal que je m'informe encore une fois.

— Mais vraiment vous l'avez à la maison, votre mari ?

— Oui, répond la voix ensommeillée.

Adam déguerpit, de crainte d'être encore battu pour le sommeil troublé, lorsque au même moment la clef grince dans la serrure. Eva, s'étant enfin rendu compte que son mari n'était pas à la maison, vient lui ouvrir. Il se penche vers elle et la regarde de près avec attention, comme s'il n'arrivait pas à la reconnaître. Dans cette incertitude il demande :

— Qui pouvez-vous bien être ?

— Tu sais, n'en demande pas trop ! Je sais qui je suis, moi ; mais tu t'es de nouveau si bien arrangé que, toi, tu ne sais plus qui tu es !

— Oh ! je viens de te reconnaître à ta voix angélique, ma petite vieille chérie !

— Entre seulement, vagabond, tout à l'heure tu vas me reconnaître aussi à mon balai !

— Allons, allons... Il n'y a rien qui presse !.. Moi aussi, j'aime mieux donner que recevoir.

Ils entrent dans la chambre. Kert a de la peine même à enlever son bonnet. Ses cheveux sont ébouriffés comme le toit d'un hangar abandonné. Chaque mèche se dresse dans un autre sens. Il chancelle deux ou trois fois, et, fatigué, avec sa *haléna* et son sac, il se laisse choir sur le banc près de la table.

Eva, outrée, devient livide comme le drap du lit. Elle saute vers son mari, lui arrache sa *haléna* et le regarde dans les yeux :

— Ah ! tu es propre... comme un cochon. Mais, homme, tu pues le pétrole !

Le mari, lui, esquisse le plus charmant des sourires ; mais, se rendant bien compte de la fureur d'Eva, lui dit :

— Comment ne pas le puer puisque je le porte !... C'est comme la chambre ; elle aussi pue, mais la chaux et le mortier !...

Pas satisfaite de cette explication, elle lui enlève le sac, le dénoue, y jette un coup d'œil, mais n'y voit que bouts de papiers et tessons de verre. Adam le lui arrache des mains et

y regarde à son tour. Il en sort un papier graisseux qui entoure quelque chose. C'est les massopains enduits de pétrole et d'huile de poisson. Kert veut commencer par là pour amadouer sa femme.

— Vois-tu, Eva, toi tu me cries tellement après pour rien ! Moi, je ne t'ai jamais fait tort et toujours je t'ai portée aux nues, mains jointes. Cette fois aussi je t'ai acheté des massopains. Tiens, prends !

Et il lui tend quelque chose, quelque chose qu'il tire du papier, tout ramolli.

— Ça ?... Mange-le toi-même... Ça empest l'huile de bottles !

— Mais pour toi aujourd'hui tout empest, tantôt le pétrole, tantôt l'huile. Autant que je sache, on ne met pas d'huile dans les massopains. Sans seulement comme ils sentent bon les épices !

Kert cherche dans le sac aussi le cœur, cherche sans parvenir à le trouver. Tout au fond cependant il en découvre des miettes. Alors il se vante.

— Femme je t'ai acheté aussi un cœur, et encore quel cœur : avec un miroir !

Au lieu du cœur il tire la *brimza* dans un papier gras.

— Voici de la *brimza* pour les nouilles !

— Eh bien, c'est toi qui les mangeras !

Elle lui arrache le sac des mains ; elle-même de tous côtés retourne la *brimza* qui se délaie dans le pétrole. Furieuse, elle se lance sur lui et déjà ses doigts scintillent et se multiplient devant ses yeux. Adam penche la tête et ferme les yeux, attendant le moment où la main s'appliquera sur sa figure. Mais Eva continue à retirer les débris du sac. Des larmes amères coulent le long de ses joues. Elle ne regarde même pas son mari, car, si elle le regardait, son sang se remettrait à bouillonner et Kert s'apercevrait de ce que cela signifie.

Le long chemin, les difficultés vaincues, l'excès de boisson et le changement subit d'air dans cette pièce surchauffée l'ont si puissamment éprouvé que, peu à peu, il tombe dans un lourd sommeil. Alors, sa femme a beau crier, il n'y comprend

rien et ne fait que marmotter quelques mots incohérents. Les paupières de plomb tombent l'une après l'autre et le brave Kert respire déjà comme si on l'avait bercé. Tout habillé, automatiquement, il s'est étendu sur le banc derrière la table et bientôt ronfle comme si plusieurs voisines, à la veillée, émondaient les plumes d'oie. Eva, exaspérée, chagrinée, éteint la lumière et se couche à son tour. Mais une nuée de pensées agitées et pénibles chassent le sommeil désiré et lorsque enfin, avant le jour, elle peut s'endormir, c'est d'un sommeil qui fatigue plutôt qu'il ne repose.

(A suivre.)

MARTIN KOUKOUTCHINE

(Traduit du slovaque par JANKO ČADRA.)

Les monnaies romaines au canton de Vaud.

Les séries numismatiques qui dominent au Médaillier cantonal vaudois doivent leur création et leur développement à l'érudition et à la logique d'un maître qui souhaitait, sans doute, que ses successeurs fissent prospérer son œuvre dans le même esprit que le sien. A côté des monnaies épiscopales de Lausanne sur lesquelles il avait concentré son attention et son étude, ce noble savant ne cessa de vouer autant de soin que d'intérêt aux collections classiques.

Le nom que Arnold Morel-Fatio s'était fait par ses vastes connaissances de numismate, d'historien et d'archéologue lui avait valu de nombreuses relations avec les savants et les collectionneurs de France. Parmi les importantes acquisitions qu'il réalisa le plus utilement, il faut citer celles qui ont trait aux monnaies antiques, et dont il a fait bénéficier généreusement notre Médaillier. En tête de celui-ci figurent donc aujourd'hui, classées géographiquement, les pièces des peuples de l'Espagne, de la Gaule, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Egypte et d'Alexandrie, avant et après la conquête romaine. Le contingent qui suit est de beaucoup le plus développé : il comprend la plus grande partie des types que Rome a frappés depuis les guerres de Carthage jusqu'à Théodose.

Les continuateurs de A. Morel-Fatio lui ont su gré jusqu'ici d'avoir assuré à notre Médaillier d'aussi précieux matériaux d'étude.

Après les époques de la pierre et du bronze, notre sol fut occupé par les Gaulois seuls pendant plus de quatre siècles, et ce n'est que dans les siècles suivants, à partir de

58, que le pays de Vaud, avec une grande partie de l'Helvétie, prend place, si l'on peut dire, dans l'histoire. La domination romaine lui suscite des occupants nouveaux chargés de le coloniser, de le gouverner et de l'administrer. Le milieu gallo-romain est ainsi créé et, de la prospérité qui en résulte pour nos contrées, il nous reste, comme témoins, le tracé rationnellement combiné d'admirables routes, les ruines éloquentes des cités et des bourgs qui ont nom Aventicum, Noviodunum, Ebrodunum, Lousonna, enfin les beaux vestiges des villas dans le domaine rural, qui attestent l'heureuse et féconde exploitation de son sol.

Le numéraire romain livré par notre sol est un indice très important qui permet de marquer l'époque où le pays a atteint son maximum d'occupation et de prospérité. Les monnaies d'Auguste, déjà, se révèlent à nous fréquemment. Mais, c'est à partir des Flaviens et des Antonins que les séries découvertes se montrent le plus nombreuses. Le pays à ce moment-là bénéficie de tous les avantages que la civilisation romaine a pu lui procurer. Les voies de communications sont établies partout où elles sont nécessaires pour assurer les échanges au dedans et au dehors, les localités ont pris tout leur développement, le sol est en pleine exploitation agricole. Enfin, la fusion de l'élément gaulois et de l'élément romain est un fait accompli grâce à l'habileté colonisatrice du récent occupant.

Dans un milieu organisé dont les différents éléments ont chacun une activité bien définie, où la population rurale met en valeur la culture du sol, où la population des cités fait au commerce, à l'industrie et à la main d'œuvre la part nécessaire, le numéraire circule en proportion ; et, dans ce milieu que Rome a créé, la provision d'argent qui récompense le travail de chacun est encore augmentée de celle que la métropole doit fournir aux caisses publiques pour rétribuer ses fonctionnaires, ses soldats en garnison et pensionner ses vétérans, comme c'est le cas pour ceux de la *Colonia Julia equestris*.

En dotant notre Médaillier d'une bonne partie de la collection romaine qu'on y voit figurer aujourd'hui, et dont les

séries répondent aux époques signalées de la République et de l'Empire. Morel-Fatio liait à l'intérêt de cette collection celui de l'histoire d'un pays qui a vécu environ quatre siècles sous les lois de Rome. C'était donc pour ceux qui seraient chargés plus tard du soin de nos séries de monnaies antiques le devoir d'y apporter à leur tour l'attention qu'elles méritent.

Les monnaies grecques et les monnaies romaines que les numismates, selon un usage courant, classent en deux vastes séries distinctes, sans toutefois perdre de vue leurs traits communs, sont autant de monuments qui consacrent les faits de la mythologie et de l'histoire, fournissent des indices précieux pour la reconstitution des lieux, des usages, du costume, de l'architecture des édifices, et donnent enfin, en raccourci, par l'exécution même de leur gravure, une idée du degré auquel est parvenu le développement des arts plastiques.

La numismatique antique exige de celui qui l'étudie une connaissance étendue de la langue grecque et de la langue latine, soit pour qu'il puisse interpréter la paléographie de ses innombrables types, soit pour qu'il puisse ramener avec fruit aux textes mêmes des poètes et des historiens les sujets infiniment variés que la main des graveurs leur a empruntés pour les mettre en harmonie avec le règne du souverain et la situation politique du moment.

Dans un médaillier où la numismatique antique est représentée à travers toute sa chronologie, il faut en établir le classement suivant les règles consacrées, et la première à observer se trouve exposée et raisonnée le plus clairement qu'il soit dans un ouvrage magistral auquel la science qui nous occupe est infiniment redevable :

Il est d'usage de partager en deux grands groupes les produits monétaires de l'antiquité¹ : les monnaies grecques et les monnaies romaines. Dans la série grecque on englobe ordinairement toutes les pièces qui ne sont pas de coin romain, et ce n'est pas sans quelques bonnes raisons, car, grâce aux colonies que les Grecs avaient, de bonne heure, disséminées sur toutes les côtes méditerranéennes, l'influence hellénique s'est fait sentir

¹ E. Dabelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, tome I^{er}, page 18.

dans le monnayage du monde entier, aussi bien, par exemple, en Gaule, en Espagne, en Afrique, qu'aux bouches du Tanais, au pied du Caucase ou sur les rives de l'Indus. On appelle donc *grecque*, toute la numismatique antique qui n'est pas proprement romaine.

Toutefois, cette division prête le flanc à de sérieuses critiques. La monnaie romaine elle-même dérive directement de la monnaie grecque, à ce point qu'il serait impossible de l'étudier sérieusement sans remonter aux Grecs : l'*Histoire de la monnaie romaine* de Th. Mommsen en est la preuve éclatante. De plus, dès que Rome étend sa domination sur les pays helléniques, la monnaie est frappée, dans toute la Grèce et l'Orient, au nom et sous la double autorité de l'empereur romain et de magistrats locaux. Enfin, dans la plupart des pays dont on rattache le monnayage à la numismatique grecque, on constate souvent l'influence romaine, dans l'adoption de certains types, de certaines unités pondérales ou de la langue latine. Il y a donc, comme on le voit, au point de vue numismatique, une pénétration réciproque de la Grèce et de Rome, et dans une étude d'ensemble sur les monnaies antiques, il n'y aurait pas plus de motifs d'en distraire les monnaies de Rome que celles de la Gaule, de l'Espagne, de l'Egypte ou de tout autre pays ayant eu une unité ethnique ou politique.

Le champ de la numismatique grecque est donc immense et, comme on dit, d'un seul tenant. Immense aussi est le nombre des matériaux dont elle dispose ; infinie, la variété des produits qu'elle cultive sur cette vaste étendue.

Les notions que nous venons de relever sont fondamentales. Elles s'imposent dès l'abord pour l'étude et la classification des monnaies grecques et romaines.

Notre Médaillier cantonal compte au total environ 19.000 pièces, dont plus du tiers constitue la collection des monnaies antiques. Les séries qui forment cet ensemble avaient été minutieusement classées par Morel-Fatio, mais après l'abominable vol, commis en 1897, qui vint y jeter la confusion¹, il fallut en soumettre, un à un, tous les exemplaires à un nouvel examen et les reclasser. Ce fut pour nous une tâche

¹ Pendant une bonne partie du siècle passé, l'aile nord de l'ancienne Académie abrita la Bibliothèque cantonale, et, à l'étage au-dessus, le Musée d'antiquités et le Médaillier. Ce corps de bâtiment a été complètement restauré et transformé à l'intérieur. Il est occupé aujourd'hui par les auditoires de l'enseignement classique.

assidue de huit années, dans laquelle il faut faire entrer l'élaboration d'un catalogue descriptif, dont il est superflu de marquer l'utilité.

Il ne sera pas sans intérêt de faire connaître ici les ressources que le Médaillier vandois possède en fait de monnaies antiques par rapport aux autres médailliers de Suisse.

En ce qui concerne ceux-ci, M. E. Babelon nous donne les appréciations suivantes¹ :

En Suisse, les collections publiques de médailles sont nombreuses : chaque canton en possède au moins une ; mais les monnaies gauloises, romaines et médiévales les composent presque exclusivement. Citons celles du canton d'Argovie, dont le catalogue fut publié par A. Münch en 1871 ; celle d'Avenches, au canton de Vaud, décrite par M. L. Martin ; celle de Baden près Zurich ; celle de Bâle, qui ne comprend pas moins de 2.600 grecques et 7.000 romaines ; celle de Berne, dont nous avons raconté plus haut la formation², celle du musée historique de Chaux-de-Fonds ; celles de Coire, de Fribourg, de Genève, qui est particulièrement importante ; celles de Lausanne, de Lucerne, de Neuchâtel, de Soleure, du musée civique de Winterthour qui, grâce à la générosité de M. Imhoof-Blumer, comprend 8.000 grecques et romaines ; celle de Zurich, composée de plus de 6.000 romaines, 250 gauloises et 3.000 grecques et byzantines.

Voilà donc l'état des médailliers de Suisse, tel qu'il était au commencement du siècle.

Le classement et le catalogue des monnaies du Médaillier vandois furent terminés en 1906. Sur les 19.000 exemplaires classés de tous les pays et de toutes les époques qui le composent, 2.000 numéros relèvent de la numismatique grecque, 5.200 de la numismatique romaine. Les séries en voie de classement, et qui sont formées en bonne partie de doubles, accusent environ 3.000 exemplaires.

On sera sans doute étonné que, sur 5.200 monnaies romaines,

¹ E. Babelon, *Travail des monnaies grecques et romaines*, 1901, 1^{re} partie, tome I^{er}, p. 260.

² E. Babelon, *op. cit.*, tome I^{er}, page 298 : « En 1822, F. Louis Haller publia le catalogue de la collection de la ville de Berne, importante à cause des numismatiques dans lesquelles elle s'est constituée. C'avait été, d'abord, un premier fonds de 1.500 monnaies d'argent trouvées en 1602 près du village de Kersensried. En 1808, la ville de Berne acheta environ 2.000 pièces de Louis Haller ; enfin, en 1827, Frédéric Tschäpercligus sa collection d'environ 4.400 monnaies.

il ne s'en trouve que 33 exemplaires qu'on puisse ramener avec certitude aux trouvailles réalisées sur l'emplacement de l'antique Lousonna, à Vidy et au Bois de Vaux. Ce fait tient à diverses circonstances : il faut d'abord mettre en cause la négligence constamment commise, dans une bonne partie du siècle passé, de joindre aux trouvailles monétaires qui entraient dans nos collections publiques une documentation topographique. Plus anciennement, il est un régime de contrainte qui nous a mis hors d'état de collectionner au pays les souvenirs du pays, c'est l'absolutisme du Souverain bernois qui, durant deux siècles et demi, s'est approprié systématiquement la plus grande partie de notre patrimoine historique. R. Blanchet nous rappelle le sort qui fut réservé, durant cette époque, aux trouvailles de Lousonna :

J.-B. Plantin a signalé, le premier, dit-il, le grand nombre de monnaies romaines, trouvées à Vidy, dans l'emplacement de l'ancien Lousonium ; malheureusement, ces pièces ne sont point restées dans le pays ; elles sont allées, pour la plupart, enrichir le médaillier de la ville de Berne (dont F.-L. Haller a publié le catalogue en 1829). Ruchat, en mentionnant ce fait, ajoute que la majeure partie de ces monnaies et médailles étaient d'argent, de billon, quelques-unes seulement d'or, depuis les Césars jusqu'aux Valentinieniens et même Honorius, époque où les légions romaines quittèrent l'Helvétie¹.

Il faut ajouter enfin qu'une quantité de monnaies romaines trouvées à Vidy, sont tombées dans les mains d'ignorants ou de collectionneurs qui n'ont fait aucun cas du lieu de leur provenance.

Des trouvailles locales, autres que celles de Vidy, ont contribué à former notre collection de monnaies romaines, mais il faut le répéter, ce qui en fait le fonds important est dû à des acquisitions réalisées par les soins entendus de Morel-Fatio, et il n'est pas exagéré de dire qu'elle est composée de tous les éléments propres à nous bien faire apprécier les produits monétaires d'un grand peuple, dont la vie, sous ses multiples aspects, a été exprimée sur leurs innombrables spécimens par la main des plus habiles graveurs.

¹ R. Blanchet, *Loussanne dès les temps anciens*.

L'étude des nombreuses monnaies romaines surgies de notre sol nous porte tout d'abord à dégager la signification qu'elles tirent du lieu de leur découverte.

Sur tous les points du pays on a recueilli, en effet, des dépôts de pièces groupées ou disséminées qui peuvent être envisagées comme des offrandes et indiquer, par conséquent, la place d'un sanctuaire consacré à quelque divinité¹. Tel est le cas bien connu pour les monnaies trouvées au Chasseron, qui figurent, pour la plupart, au Musée de Sainte-Croix, les autres au Médaillier cantonal. En dehors de ces trésors qui revêtent un caractère sacré, toutes les autres trouvailles sont l'indice de l'occupation urbaine ou de l'occupation rurale. Au Médaillier d'Avenches, 2.000 exemplaires représentent une partie du numéraire qui circula dans le pays d'Aventicum². A Nyon, dont l'emplacement repose sur les vestiges si intéressants de la *Colonia Julia equestris*, 350 monnaies réunies dans le musée de cette localité, ont une signification analogue. Yverdon, Rolle, Montreux possèdent dans leur musée des monnaies romaines trouvées dans leur région respective. En dehors des musées locaux qui n'en ont recueilli qu'une faible partie, innombrables sont les lieux où le numéraire de Rome a été signalé.

Dans un pays comme le nôtre où tant de souvenirs rappellent son passé antique, il fallait pour les expliquer et les mettre en valeur des bases documentaires tirées de l'histoire, de l'archéologie et de la numismatique. Morel-Fatio a créé dans ce but au Médaillier vaudois, un matériel d'étude qui permettrait à ses continuateurs d'arriver avec le temps et l'application nécessaire, à la connaissance de la numismatique antique, de fournir des publications à la science, et, pratiquement, d'apprécier et de collectionner les trouvailles locales.

Le classement et le catalogue descriptif de nos monnaies romaines n'ont cessé de faciliter le contrôle et la détermination

¹ Cf. J. Toutin, *Le sanctuaire situé de certains trésors de monnaies cultiques et de monnaies romaines*. (Extrait de *Pro Alpibus*, nouv. série, tome IV.)

² Eugène Saurian, *Aventicum, son passé et ses ruines*. Lausanne, Imprimerie réunies, 1919.

des exemplaires qu'on nous soumet chaque année¹. Souvent ceux-ci ne conservent de leur frappe que des effigies plus ou moins nettes, tandis qu'ils n'offrent plus de traces de légendes. Il est vain, dans ce cas, de chercher à les identifier en recourant à des ouvrages descriptifs, avec les énoncés desquels il est impossible de comparer les énoncés de pièces trop usées. L'identification n'a alors plus d'autre ressource que la comparaison iconographique entre les types des collections déjà classées et les types qui attendent leur attribution. Ce procédé offre des résultats certains aux numismates qui sont bien familiarisés avec les profils caractéristiques des Jules, des Flaviens et des Antonins ; mais à partir de Gordien déjà il expose l'examen à bien des incertitudes. D'autre part, les revers des monnaies romaines dont le caractère allégorique varie à l'infini peuvent fournir à l'expert averti des éléments d'attribution très appréciables. Plus d'une fois, lors des fouilles prospères d'Avenches, le conservateur F. Jomini et le professeur W. Cart nous communiquèrent des pièces qui ne conservaient de leur frappe que l'effigie impériale. Dans des cas semblables, les séries classées de notre Médaillier cantonal nous fournirent les points de comparaison requis pour aboutir à une détermination décisive. En l'année 1922, la collection complète des monnaies romaines du Musée de Nyon ayant été mise à notre disposition pour en déterminer à nouveau les exemplaires et en refaire le classement, nous pûmes soumettre efficacement à ce moyen de contrôle la plupart de ceux dont la conservation était insuffisante pour les confronter avec les types décrits dans l'ouvrage de Cohen.

A côté des collections publiques du canton, où sont entrées de nombreuses monnaies romaines, il faut tenir compte aussi des collections privées qui en ont eu leur part, ce qui revient à citer au cours de plus d'un siècle, celle de Levade à Vevey, celles du docteur Louis Secrétan, de Charles-Louis de Gentils-Langalerie, de Rod. Blanchet et de A. Baron, à Lausanne, celle, enfin, de Rod. Tissot, à Moudon.

¹ « On peut évaluer à une centaine par an le nombre des pièces qui se trouvent sur le sol du canton. » (A. de Molin, *Revue suisse de numismatique*, tome XVII^e, 1912.)

En 1908, à l'occasion d'un don qu'il nous remettait pour le Musée historique, M. Edmond Tissot, banquier, nous faisait apprécier dans sa collection des *aurei* et des bronzes romains. En 1918, à la mort de M^{me} Marcel, ses héritiers nous demandaient de faire l'inventaire de la belle collection que lui avait laissée son mari, le docteur Charles Marcel, et dans laquelle figuraient des *aurei* gaulois et des séries de bronzes romains, dont plus d'un provenait du pays. Peu de temps après, on nous soumettait à Riez, pour l'évaluer, une collection composite que laissait à sa succession un habitant de Cully. Nous y relevions diverses pièces romaines, bien conservées, et d'autant plus intéressantes qu'une partie de celles-ci provenaient d'une contrée où l'on n'a cessé de cultiver la vigne depuis l'époque romaine. Enfin, en 1919, le Médaillier cantonal faisait l'acquisition de 80 monnaies romaines trouvées dans le pays — la plupart en bon état — que feu le pasteur Charles Cottier avait recueillis durant sa carrière.

Par ces exemples, on voit que notre Médaillier n'a pas été le seul à collectionner les monnaies antiques dans le pays et que si quelques citoyens ont fait œuvre analogue, il faut leur savoir gré d'avoir éprouvé un réel intérêt pour cette partie de la numismatique qui est bien, d'entre toutes, la plus captivante.

L'intérêt documentaire qui se dégage de la numismatique au seul point de vue historique est considérable. Ce sont, nous l'avons vu, les monnaies antiques qui en donnent le plus frappant exemple ; celles du moyen âge, au contraire, perdent beaucoup de ce caractère à cause de leurs types immobilisés pendant de très longues périodes ; mais celles des temps modernes — de la France, par exemple — accusent de nouveau une fonction historique bien caractérisée. Elles redeviennent des monuments susceptibles, à eux seuls, d'évoquer le régime sous lequel un peuple a vécu et de renseigner l'avenir sur différentes questions d'ordre social, économique, religieux, etc. :

Transportons-nous, par la pensée, dit M. E. Babelon, dans un avenir lointain et supposons que, dans vingt ou trente siècles

d'ici, des savants cherchent à reconstituer l'histoire de notre civilisation, alors que le *tempus edax rerum* aura englouti nos monuments de toute sorte et qu'il ne restera plus, de nos œuvres artistiques et intellectuelles, que des ruines, des débris et des tombeaux, voici, tout à coup, un numismate de ce temps, entre les mains duquel tombe une pièce de 5 francs en argent, au millésime de 1878. Que lui apprendra cette monnaie ? Il est aisé de démontrer que, sans se départir de la critique la plus rigoureuse, il en tirera des éléments propres à enrichir le domaine de toutes les branches des sciences historiques et économiques.

Par exemple, la légende RÉPUBLIQUE FRANÇAISE lui indiquera la forme actuelle de notre gouvernement, et s'il a déjà rangé dans son médaillier un nombre raisonnable de monnaies de notre XIX^e siècle, il constatera que notre régime politique a changé souvent ; il pourra même préciser la durée de chaque régime, l'époque de nos fréquentes révolutions. Dans l'inscription du revers, LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, il reconnaîtra la formule officielle de l'idéal social que nous poursuivons. Le type de l'Hercule debout entre la Justice et l'Équité, ressouvenir de la mythologie romaine, lui donnera quelque idée du scepticisme religieux de notre Etat, en lui démontrant que, à l'encontre des siècles antérieurs, il préfère les allégories païennes et sans signification objective aux emblèmes du christianisme ou même de notre histoire nationale.

En consultant son médaillier, il s'apercevra que la frappe de la pièce de 5 francs est suspendue, chez nous, depuis 1878, ce qui lui servira d'argument pour dissenter sur la valeur relative de l'or et de l'argent.

Cette date 1878 témoignera de la persistance de l'ère chrétienne, tandis que les premières pièces émises aux mêmes types révéleront l'existence momentanée d'une ère nouvelle, et la durée de celle-ci, dans les usages officiels, sera rigoureusement indiquée à notre collectionneur par le seul examen de sa suite numismatique¹.

Les enseignements que ce clair exposé tire des différents éléments qui composent la gravure d'une pièce moderne prennent non moins d'ampleur quand ils passent dans le domaine des monnaies antiques.

Après avoir montré les conditions dans lesquelles nos collections classiques se sont développées, nous pouvons dire que Morel-Fatio, à qui nous les devons essentiellement, a fait

¹ Babelon, *op. cit.*, tome I^{er}, page 30.

œuvre non seulement de numismate, mais encore œuvre d'historien conscient des régimes successifs sous lesquels le pays de Vaud a vécu. En mettant le Médaillier cantonal en possession de séries de monnaies romaines aussi nombreuses que possible, il nous a permis de nous familiariser avec les principaux types que nous devons connaître en prévision des fréquentes découvertes de notre sol, et de vivifier à leur contact le passé d'un peuple à la civilisation et à l'organisation politique duquel nos contrées ont participé pendant environ quatre siècles, et dont nous avons, jusqu'ici, jalousement gardé la culture.

Aux yeux du monde savant, la réputation de Morel-Fatio demeure établie sur les travaux qu'il a consacrés aux monnaies médiévales, disons mieux aux monnaies épiscopales de Lausanne.

Mais ce que l'on connaît moins, c'est l'intérêt qu'il a marqué aux monnaies antiques. Cet intérêt est prouvé non seulement par le soin qu'il a apporté à leur détermination et à leur classement au Médaillier cantonal, mais encore par l'attention et l'esprit critique qu'il a ajoutés à leur étude. C'est ainsi que dans chacun des volumes de l'ouvrage de Cohen, que nous ne cessons de consulter depuis vingt-huit ans, Morel-Fatio a, soit au crayon, soit à la plume, annoté, modifié, biffé même, sans que nous nous l'expliquions toujours, des énoncés de légendes.

En somme, par la place qu'il a faite au classement des monnaies antiques et des monnaies médiévales, Morel-Fatio a montré le sens de son érudition et de sa principale activité. Il est du devoir de ses successeurs de continuer son œuvre comme une tradition qui, d'ailleurs, s'élargit à tout le reste de la numismatique et ne la rend que plus accessible.

L'intérêt que plusieurs de nos historiens et archéologues ont marqué à la numismatique romaine provient naturellement des fréquentes trouvailles de notre sol qui n'ont cessé d'alimenter et de développer, d'abord, les collections particulières, puis les collections publiques. Nous avons cité plus haut quelques collectionneurs privés qui ont fait œuvre sans

doute très utile. Cependant, nous devons mettre au premier rang soit ceux qui ont développé méthodiquement les séries antiques de nos musées, soit ceux qui ont suivi et facilité leur tâche. En tête, nous consacrerons, derechef, le nom de Arnold Morel-Fatio, ensuite les noms des conservateurs Aloys de Molin, pour le Médaillier cantonal, Louis Martin et François Jomini, pour le Musée d'Avenches ; de Wellauer, pour celui de Nyon ; des historiens et archéologues William Cart, Eugène Secrétan, Paul Vulliet. Enfin, parmi les donateurs qui ont enrichi nos collections, nous devons citer Léon de la Cressonnière, qui communiqua au Médaillier cantonal toutes les pièces trouvées dans sa campagne du Bois de Vaux, et l'infatigable explorateur de Vidy, Jules Mellet, de la succession duquel le Musée du Vieux-Lausanne a recueilli plusieurs monnaies d'empereurs.

Bien des instituteurs de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire ont prouvé d'une manière ou d'une autre leur intérêt pour la numismatique ancienne et l'ont fait partager à leurs élèves.

Aujourd'hui encore, les communications qui sont faites au Cabinet de Rumine prouvent que la noble curiosité qui s'attache aux monnaies de Rome se maintient heureusement.

Il est juste que nous la soutenions aussi en lui livrant les enseignements que nous pouvons dégager de nos riches séries.

Il serait avantageux pour la science populaire et, par conséquent, pour le développement de nos collections antiques que les bibliothèques publiques de nos communes dont le plus grand nombre ont des racines historiques profondes, possédassent, à côté d'un précis d'histoire et d'archéologie, un manuel de numismatique.

En fait de traité de monnaies, à la fois très clair et très pratique, il y eut celui de Barthélemy, qu'on ne trouve plus que d'occasion, et bien rarement. Le traité de J. Lefebvre développe avec simplicité, et en généralisant plutôt, les matières essentielles. En 1900, la maison Bridel a publié un ouvrage intitulé : *Le Collectionneur de monnaies*, par C.-A. Stuckelberg, dont le texte est agréablement illustré.

Mais, actuellement, le petit manuel théorique et pratique¹ que M. E. Babelon a consacré aux monnaies grecques, est bien l'ouvrage le plus capable de donner le goût de la numismatique ancienne. Dans ce parfait ouvrage, où tout est ordre et clarté, nous avons — le plus agréablement exposées — toutes les données qui assurent la préparation à l'art de connaître la monnaie antique en général.

En citant le nom du vénéré savant qui fut longtemps attaché en qualité de conservateur au Cabinet de France, à la Bibliothèque nationale, et que la mort a ravi à la science l'année dernière, nous éprouvons le besoin de rendre un pieux hommage à la mémoire de ce maître dont la bienveillance égalait le profond savoir. Parmi les aimables souvenirs que nous gardons de lui, qu'il nous soit permis d'en citer un auquel, d'ailleurs, demeurent liés l'intérêt de la science et celui de nos collections classiques.

Un denier d'argent relevant d'Agrippine mère et de Caligula, très bien conservé, nous avait été remis pour l'examiner et en offrir un prix. A la rareté de la pièce s'ajoutait son grand intérêt historique et archéologique, du fait qu'elle avait été trouvée dans le territoire de Cheseaux, dont l'occupation romaine a été marquée, entre autres, par les vestiges d'une riche et importante villa. Des scrupules cependant s'éveillèrent en nous à l'observation qu'on nous fit un jour sur quelques irrégularités qu'elle présentait à la tranche. Longtemps perplexe, et hésitant d'en faire l'acquisition, nous la communiquâmes enfin à M. E. Babelon qui, après un examen en règle, put nous la donner comme parfaitement authentique, et digne par conséquent de figurer dans nos séries locales.

Plus tard, en y réfléchissant bien encore, le doute qui avait été émis sur l'authenticité de cette monnaie nous parut absurde en ceci, c'est qu'un faussaire n'aurait eu aucun profit à contrefaire en argent une pièce d'argent légale...

Dans une lettre encourageante pour nos travaux, et datée de 1916, l'éminent érudit, M. A. Dieudonné, qui devait succé-

¹ Ernest Babelon, *Les monnaies grecques, aspects historiques*. Fayard, Paris, 1923.

der en 1923 à M. E. Babelon, comme conservateur, au Département des médailles, nous citait Morel-Fatio comme un bienfaiteur dont la mémoire est honorée au Cabinet de France.

Nous pouvions juger, par ce précieux témoignage, combien la reconnaissance du milieu savant dans lequel le numismate vaudois avait fait une bonne partie de sa carrière, était durable et digne d'envie. A une telle reconnaissance devait s'en ajouter plus tard une autre : celle de son pays, où pendant une vingtaine d'années il fit œuvre d'érudit et de donateur au Musée cantonal et au Médaillier, dont il fut le premier organisateur.

En ce qui concerne le Médaillier cantonal, nous avons montré son importance et son utilité scientifique par rapport aux autres médailliers de Suisse. Au milieu de ses séries antiques sont venues prendre place, munies, si l'on peut dire, de leur état-civil, les différentes trouvailles réalisées dans le canton, qui lui étaient adressées. Pendant ce temps, d'autres musées, ceux d'Avenches, d'Yverdon, de Nyon, d'Aubonne, de Sainte-Croix, s'enrichissaient des monnaies antiques trouvées dans leur proche domaine et les enregistraient.

On peut se représenter aujourd'hui l'intéressante contribution que pourrait fournir à l'étude historique, chronologique et économique du pays durant les quatre premiers siècles, l'établissement d'un catalogue général où seraient classées méthodiquement toutes les trouvailles de monnaies romaines issues de notre sol, à savoir les grandes séries d'Avenches, puis celles d'Yverdon, de Nyon, d'Aubonne, de Sainte-Croix, puis enfin celles du Médaillier cantonal, livrées par d'innombrables lieux, entre autres : Allaman, la Bourdonnette, Buchillon, Chanivaz, Poliez-Pittet, Villars-sous-Yens, etc.

Le contingent de monnaies ainsi consignées et exactement inventoriées, proportionné à l'occupation de nos contrées durant les quatre premiers siècles de notre ère, accuserait, il est superflu de le dire, une importance sans égale dans les limites de l'antique pays helvète.

JULIEN GRUAZ,

Conservateur du Médaillier cantonal vaudois.

Impressions du Canada.

Ce qui frappe le voyageur à première vue. — Développement du Canada depuis cinquante ans. — L'exode de travailleurs canadiens vers les États-Unis. — Comment le gouvernement croit combattre le mal. — Les trains de moissonneurs. — Opposition d'intérêts entre l'ouest et l'est. — Les tendances séparatistes. — Canadiens et Yankees.

L'impression produite par le Canada sur le voyageur étranger peut varier quant à certains points de détail, selon que celui-ci arrive d'Europe, ou qu'il vient seulement des États-Unis. Mais, en ses grandes lignes, elle reste la même dans les deux cas : on ne peut s'empêcher d'admirer le merveilleux développement du Dominion ; et, d'un autre côté, l'on sent qu'il existe dans cette colonie un profond malaise.

Chacun connaît la fameuse boutade de Voltaire, pour qui le Canada ne consistait qu'en quelques arpents de neige. L'on sait moins qu'il y a encore dans ce pays des centaines de milliers de personnes, lesquelles se rappellent le temps où l'ouest du Dominion était regardé comme un désert sans avenir. Tout au plus admettait-on qu'il fût possible d'en tirer quelques fourrures de buffalo. Or, que s'est-il produit ? Winnipeg, qui, en 1871, comptait 27 maisons et 240 habitants, est aujourd'hui une cité fort prospère de 180.000 âmes. La province de Manitoba, d'ailleurs, qui, lors du premier recensement, avait 27.000 résidents, en renferme maintenant 610.000. Les provinces de Saakatchewan et d'Alberta étaient des quantités négligeables en 1901 ; vingt ans plus tard leur population avait augmenté de 1.200.000 habitants. La région la plus éloignée, British Columbia, a passé, dans le même laps de temps, de 176.000 à 524.000. En 1874, les seuls moyens de communication, dans l'ouest, étaient la barque de rivière et le char à bœufs ; en 1924, on relève 30.350 km. de voies ferrées, c'est-à-dire presque autant que dans la Suisse, l'Espagne et la Suède combinées.

Ces constatations faites, on s'aperçoit vite que la condition économique du Canada est loin de correspondre à ces brillantes apparences. L'indice le plus manifeste du malaise actuel est le formidable exode de travailleurs canadiens vers les Etats-Unis. Dans les douze mois se terminant en mars 1924, 200.000 citoyens du Dominion ont ainsi passé la frontière ; en novembre et décembre 1923, le taux était de 25.000 par mois. Certaines cités des Etats-Unis ont maintenant plus de Canadiens que nombre de villes importantes du Dominion ; New-York en compte 25.000 ; Boston, 42.000 ; et Détroit, en Michigan, 58.000. Si l'on entre dans le détail, on voit que les émigrants sont surtout des gens des provinces de l'est, Ontario, Québec, etc., attirés par les hauts salaires des filatures et papeteries de Massachusetts et autres Etats de la Nouvelle Angleterre. La situation dépeinte si éloquemment par Louis Hémon dans *Maria Chapdelaine* n'est que trop générale car, à présent, les Canadiens-Français établis aux Etats-Unis sont, à eux seuls, plus de 300.000 ; et la province de Québec commence à craindre de perdre son identité distinctive par suite des efforts désespérés du gouvernement pour remplacer peu à peu ces émigrants de race française par des immigrants venant du Royaume-Uni.

Quand on questionne les travailleurs sur les motifs qui les poussent ainsi à s'expatrier, ils répondent très nettement : « Au Canada, les salaires sont trop bas, les impôts trop élevés, et la vie est pour ainsi dire aussi chère que de l'autre côté de la frontière ; nous avons donc intérêt à aller vivre chez l'Oncle Sam ! » Et ce raisonnement est sans réplique. Le mal se complique encore du fait que, dans les Provinces Maritimes, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile du Prince-Edouard, qui correspondent à la New-England des Etats-Unis, les manufactures, filatures, scieries se ferment les unes après les autres, ou ne travaillent plus qu'à intervalles. Les employeurs expliquent cela, aussi, d'une façon très péremptoire : « D'une part, disent-ils, le tarif douanier Fordney-MacCumber nous ferme à peu près le débouché des Etats-Unis ; de l'autre, les ouvriers grisés par les salaires exorbitants du temps de guerre, ne veulent entendre parler d'aucune réduction. Dès lors, il nous

faut, ou réduire la production, ou même fermer, en attendant des jours meilleurs. » Quoi qu'il en soit, dans les Provinces Maritimes, l'administration locale commence à s'alarmer du dépeuplement. Récemment, par semaine, de 4.000 à 5.000 travailleurs s'embarquaient à Yarmouth, en Nouvelle-Ecosse, pour Boston ; tandis qu'un nombre égal partaient de Saint-John, au Nouveau-Brunswick, à destination de la même cité, et que 10.000 émigraient par voies ferrées, chaque mois.

— Il semble étrange qu'on ait essayé de remédier à ce mal en encourageant l'émigration anglaise car, s'il y a pléthore de *workingmen*, que va-t-on faire des nouveaux venus ? Peut-être espère-t-on que ceux-ci se contenteront d'une plus faible rémunération que les Canadiens : mais ces gens-là ne sont-ils pas déjà accoutumés à ces hauts salaires qui causent un trouble économique en Angleterre ? Les mauvaises langues, il est vrai, déclarent que les immigrants seront bien contraints d'accepter ce qu'on leur offre, une fois débarqués au Nouveau-Monde, sous peine de mourir de faim ! Dans le premier trimestre de 1924, il est arrivé au Dominion, de divers pays d'Europe, près de 29.000 individus, le double de la période correspondante de 1923. C'est en vain que les autorités prétendent qu'elles cherchent ainsi à encourager l'agriculture, les masses, toujours soupçonneuses, se refusent obstinément à croire que tous ces immigrants, et surtout les Italiens, soient des cultivateurs. Les ouvriers des villes — et j'en ai consulté plusieurs — se sont mis dans la tête que toute cette affaire d'immigration est une manœuvre des compagnies de transport, cherchant à augmenter leurs bénéfices. Ceci montre bien l'état d'esprit actuel. Au milieu de ce chassé-croisé d'émigrants et immigrants, une province principalement pousse les hauts cris, celle de Québec : « Il est déjà assez lamentable que nos nationaux s'en aillent aux Etats-Unis. Ce serait le comble de les remplacer à raison de douze mille en un an par des étrangers : que deviendraient notre langue, nos institutions françaises, cette nationalité en un mot que nous avons conservée pieusement depuis des siècles ? » Ceux-là aussi ont raison.

On finirait par croire que tout le monde a raison, sauf les bureaux fédéraux d'Ottawa.....

— En réalité, même sur le terrain de l'agriculture, le gouvernement a de la peine à justifier ses méthodes. D'un côté, nous voyons l'Angleterre offrir des prêts à 3.000 familles de cultivateurs qui consentiraient à émigrer et s'établir dans l'ouest du Dominion ; quatre millions et demi de dollars ont été affectés à cette opération. Mais alors, pourquoi ne pas consacrer cette somme à l'installation comme agriculteurs, dans cette région, des Canadiens qui ne peuvent plus gagner leur vie dans l'est de la colonie ? Personnellement, nous avons rencontré nombre de familles des Provinces Maritimes qui iraient volontiers vivre en Manitoba, Alberta, etc., si elles pouvaient faire les frais du déplacement. En outre, est-il sage d'encourager l'immigration quand beaucoup de Canadiens qui avaient émigré aux Etats-Unis sont obligés de revenir dans la colonie à cause de l'encombrement d'ouvriers dans les filatures du Massachusetts et les ateliers du Michigan ? Est-ce à dire que le Royaume-Uni, traversant lui-même une crise agricole, tente de se débarrasser sur le Canada des fermiers mécontents qui refusent de cultiver leurs terres, parce que l'élévation des impôts de guerre, celle de la main-d'œuvre et la concurrence étrangère anéantissent leurs profits ?

— Et, après tout, on peut se demander si la colonisation arrivera jamais à assurer l'équilibre dans la situation agricole de l'ouest, de cet ouest qui est un des greniers du monde. C'est ce que je me demandais en regardant partir d'une gare de New-Brunswick un de ces « trains de moissonneurs » en route pour le Manitoba et le *Far West*. En effet, il ne faut pas moins de 30.000 hommes pour faire la moisson dans ces régions. Or l'ouest, même en faisant appel à tous ses chômeurs, ne peut en trouver que 19.000 ; l'est doit fournir le surplus. Les compagnies de chemins de fer accordent à ces gens-là des tarifs spéciaux pour l'aller et le retour, car ils reviennent la moisson finie, puisque, pendant tout le reste de l'année, il n'y aurait pas d'ouvrage pour eux dans l'ouest. Mais ceci n'est qu'une

parenthèse, pour montrer que le territoire à l'ouest de l'Ontario est soumis à des conditions économiques très spéciales.

— C'est l'ensemble de ces conditions, agricoles, industrielles, ethnographiques et autres, qui constitue une des causes du malaise général actuel. Il est indéniable — et nullement nié du reste — que ce fut une grande erreur de laisser l'ouest, durant son formidable développement, exagérer ses besoins en matière de transports. Les chemins de fer du *Grand Trunk* et du *Canada Northern*, dont l'existence était compromise par une croissance trop hâtive, ont été rachetés par l'Etat ; et aujourd'hui l'est du Dominion, fort injustement, supporte une part du déficit d'une institution qui ne le concerne pas. D'autre part, l'ouest, qui est agricole, veut le libre échange, alors que l'est, industriel, réclame la protection de tarifs douaniers. En troisième lieu, les habitants des deux régions diffèrent trop pour que la bonne harmonie puisse exister entre eux ; l'élément au caractère aventureux, venu en grande partie d'Europe, domine depuis les Grands Lacs jusqu'au Pacifique ; ses idées et aspirations sont les antipodes de celles des *enatchers*. Il en résulte notamment une controverse linguistique qui devient plus amère chaque année ; le *Far West* repoussant énergiquement le principe d'un Canada bilingue réclame avec autant d'énergie par la population de Québec et d'une partie d'Ontario, du Manitoba et du Nouveau-Brunswick.

— La résultante de tout cela est ce mouvement séparatiste dont chaque étranger entend parler aujourd'hui dans le Dominion. Mais entendons-nous bien ! Le Canada n'a pas la moindre intention de briser avec la Couronne. Les plus chauvins des Canadiens-Français eux-mêmes tiennent à conserver la protection de l'Empire. Toutefois le temps est évidemment arrivé où les institutions politiques de la colonie doivent être remaniées. Tout le Canada sans exception désire une plus grande autonomie dans les rapports avec l'étranger qui, seule, selon l'expression du leader conservateur, « l'empêchera de devenir un simple vassal économique des Etats-Unis ». En

dehors de cette tendance générale, il en est d'autres qui visent à une scission intérieure. L'extrême ouest trouverait dans la création d'une colonie séparée, West Canada, l'énorme avantage d'utiliser uniquement comme port d'exportation Vancouver, qu'il déclare absolument sacrifié à Montréal dans les conditions actuelles.

Mais les aspirations séparatistes sont bien plus fortes dans les trois Provinces Maritimes qui, elles, se considèrent comme négligées par le gouvernement fédéral, et maltraitées par les autres provinces du Dominion. Le pouvoir central, affirmement, ne s'occupe que de l'ouest ; le débouché commercial vers le Canada central et occidental, sur lequel on comptait si fort lors de l'organisation de la Confédération en 1867, ne s'est jamais développé ; celui vers la Nouvelle-Angleterre se ferme de plus en plus par suite du manque d'accords douaniers avec les Etats-Unis ; pour comble de misère, les lignes ferrées canadiennes, aux mains de l'Etat fédéral ou protégées par lui, délaissent les ports de Saint-John et Halifax, parce qu'elles trouvent plus profitable d'établir leur terminus de l'autre côté de la frontière, à Boston et Portland, en Maine.

Point n'est besoin de résider longtemps au Dominion pour se rendre compte qu'une division de la colonie est la solution logique de ces divers problèmes. Malheureusement, celle-ci, pour satisfaire tout le monde, nécessiterait trois tronçons, l'Ouest, le Centre et les Maritimes. Et ceci est d'un radicalisme qui effraye bien des gens, car il soulève, à son tour, nombre de problèmes de détail.

Abstraction faite de cette grosse question générale, si l'on se place au point de vue du voyageur venant des Etats-Unis, on constate, avant tout, qu'un Américain, un Yankee, n'est pas *persona grata*, en ce moment, au Canada. Le principal grief contre le Yankee est qu'il se vante d'avoir fait triompher les Alliés. Cela, les Canadiens de toutes couches sociales ne peuvent le laisser passer sans formidables protestations. Et puis, l'Américain est le voisin riche, prospère, et peu complaisant ; c'est le concurrent commercial gênant. Il n'y a guère qu'un terrain sur lequel l'entente cordiale existe : celui des sports.

Arrivant de la grande république, vous remarquez immédiatement la pénurie de bibliothèques publiques gratuites, un contraste éclatant avec ce qui a lieu de l'autre côté de la frontière. En revanche, il y a profusion de banques ; il n'est guère de villages de 600 âmes qui ne possèdent au moins un de ces établissements. Cela provient de ce que, dans cette colonie, le système de banques se compose d'un petit nombre d'institutions à succursales multiples ; c'est une organisation plus élastique que celle des Etats-Unis ; elle paraît aussi plus sûre, quoique la banqueroute récente de la *Home Bank*, de Montréal, avec toutes ses filiales, ne soit pas encourageante !

D'un autre côté, l'on est heureux de constater l'absence de bluff ; de relever qu'au Canada il existe encore de ces bonnes manières dont les Yankees ont cru devoir s'affranchir. Les gens parlent posément, prennent le temps de manger, de saluer ; mais, en automobile, il est impossible de les distinguer, malheureusement, des Américains, sous le rapport de la témérité et du mépris d'autrui !

Le Canadien, presque toujours, fait de son mieux, même s'il est pauvre, pour observer, dans sa tenue des grandes occasions, le cachet de *respectability* si notable dans la mère patrie. Il est certainement piquant de voir émerger d'une vraie masure, d'une arrière-boutique enfumée, pour se rendre à quelque enterrement ou quelque cortège, un homme en « tnyau de poêle », cravate blanche, redingote impeccable.

Il est une chose plus remarquable encore : c'est que ces Canadiens, qui sont en somme des sujets d'un Empire, ne sont pas à plat ventre devant les titres comme leurs voisins — et surtout leurs voisins — du sud, et montrent plus de sentiments démocratiques que les fils de la « libre » Amérique.

GEORGE-NESTLER TRICOCHÉ.

Chronique italienne.

Quatrième centenaire de Jean de Bologne. — Le dernier ouvrage de M. Gabriel d'Annunzio. — Mort de M^{me} Dora Melegari. — Un « jeune » déjà illustre : M. Mario Puccini.

On croit, sans certitude absolue, que le quatrième centenaire de Jean de Bologne (Giovanni da Bologna ou Giambologna pour les Italiens) tombe sur cette année. Vasari dit, à propos du concours ouvert pour la fontaine de la place de la Seigneurie à Florence, concours auquel Jean de Bologne avait pris part, que le plus jeune des concurrents était Vincenzo Danti, né en 1530 ; donc Jean de Bologne devait avoir vu le jour avant cette date. D'autre part, Baldinucci, qui écrivait un siècle plus tard, affirme que le sculpteur flamand avait quatre-vingt-quatre ans lors de sa mort, survenue en 1608.

En l'occurrence, la précision n'est pas indispensable. L'essentiel est que nous ayons une occasion de rendre hommage à un grand artiste.

Et pourquoi parlons-nous d'un Flamand dans une chronique italienne ? Parce que Giambologna a passé en Italie la seule partie de sa carrière qui nous soit connue, qu'il a œuvré plus particulièrement à Florence, et s'est approprié le style florentin. On peut le dire Florentin d'adoption.

Il était né à Douai, dans les Flandres, et s'appelait réellement Jean de Boulogne ou Boullongne. Personne ne s'avisera plus de croire que son nom soit venu de la ville italienne de Bologne, après qu'il y eut créé une fontaine monumentale en 1563. On admet qu'il débuta dans l'atelier du sculpteur Jean Dubrœucq, à Anvers. Comme beaucoup d'artistes septentrionaux, il désira voir Rome, où il séjourna deux ans, de 1551 à 1553. Après cela, il vint à Florence, et subit le sort commun à tant de ses confrères : il conçut une telle amitié pour cette capitale de l'art, qu'il lui fut impossible de la quitter. Il y trouva tout de suite des protecteurs, fut l'artiste préféré des princes de Médicis, remplit la ville de sa gloire et de ses œuvres.

Il y a d'abord la *Vénus* qui se trouve dans une grotte du Jardin Boboli, puis la *Fontaine de l'Isoletto*, dans le même jardin ; le *Mercure volant* et la *Vertu enchaînant le vice* du Bargello ; l'*Enlèvement des Sabines* et *Hercule terrassant le Centaure* dans la Loggia dei Lanzi ; enfin, les statues de *Cosme I^{er}* sur la place

de la Seigneurie, de *Ferdinand I^{er}* sur la place de l'Annunziata : un *crucifix* de bronze dans l'église du même nom, un *Saint Luc* dans une des niches d'Orsanmichele. Encore ne sont-ce là que les œuvres importantes. Il y en a plusieurs douzaines d'autres de proportions plus modestes. Le *Mercury volant* du Bargello, dont il y a des répliques à Vienne et à Paris, est la plus connue. Le jeune dieu a le bout du pied gauche sur une colonne d'eau sortant de la bouche d'un géant marin. Son autre pied a le mouvement de la course. Il est coiffé du pétase et armé du caducée. Son bras droit est levé en un geste plein de grâce. C'est là un prodige de légèreté et d'équilibre. Cette petite merveille laisse dans la mémoire du contemplateur un souvenir ineffaçable. A l'origine, elle figurait sur une fontaine. On sait qu'après avoir été placée dans les jardins des Acciajuoli, elle surmonta une vasque de la villa Médicis à Rome. Quand le grand-duc de Toscane, Léopold, en 1801, vendit la villa au gouvernement français, il fit transporter à Florence les œuvres d'art qu'elle contenait, et déposa le *Mercury* dans son palais. La plupart des créations artistiques ont leurs papiers en règle comme les honnêtes gens et les animaux de race. On sait par le menu leur histoire et leurs pérégrinations.

L'*Enlèvement des Sabines* a été placé en 1583 au premier plan de la Loggia dei Lanzi, et cela par la volonté du grand-duc François, qui en faisait le plus grand cas, et lui a sacrifié la *Judith* de Donatello, reléguée dès lors dans l'intérieur de la Loge. L'*Enlèvement* est, pour la statique et l'élégance, un tour de force. La beauté des corps, s'ajoutant à leurs justes proportions, fait de cette statue un morceau de premier ordre. Mais pourquoi ne retient-elle pas l'attention aussi longtemps que le *Persée* de Cellini ou la *Judith* de Donatello ? Comment vous expliquez-vous que Florence, où les œuvres de Giam-bologna sont nombreuses, proclame si peu son nom à ses visiteurs ? Pourquoi quittez-vous cette ville le cœur ému par tant d'artistes dont la gloire est vivante et présente partout, tandis que Jean de Bologne ne vous laisse pas de souvenirs ?

M. Carlo Gamba l'a dit dans le *Morzocco* du 13 juillet 1924 : le sculpteur du *Mercury* a des figures inexpressives. Il ne suffit pas de créer des ensembles bien ordonnés, des dos parfaits, des cuisses éloquentes, des bras vigoureux, des gestes persuasifs. Il faut que les visages parlent, que les yeux aient des regards impressionnants, que le vent de quelque chose passe dans les cheveux. Or, je ne sais pas de tête plus triste et plus sotte que celle de Neptune dans les fontaines de Bologne et du Jardin Boboli. Je ne vois pas de faces plus maussades que celles des Néréides qui, aux quatre coins de la fontaine de Bologne,

dardent l'eau de leurs seins gonflés. Le *Mercur* lui-même, si beau par la hardiesse de l'élan et le modelé, n'a pas de vie morale. La *Vertu enchaîne le vice* sans joie. Son triomphe est mou. Il ne rayonne pas. Enfin Jean de Bologne est un grand artiste auquel il manque l'étincelle. Ses personnages sont muets. Ils ont des corps irréprochables, surmontés de têtes insignifiantes. Or que regardons-nous en premier lieu chez un homme ? La tête...

— Sous le titre général de *Le faville del maglio* (les étincelles du marteau), M. Gabriel d'Annunzio vient de publier chez Trèves, à Milan, le premier volume de ses mémoires. Ne vous représentez pas un récit chronologique de son enfance et de sa jeunesse. Il a réuni dans ce tome premier (*Un Venturiero senza ventura*) des souvenirs, des paraboles symboliques, des fantaisies qui sont aptes à lui faire « voir clair en lui-même » et à nous le montrer tel qu'il est.

Aucun ouvrage de d'Annunzio n'est plus caractéristique de sa manière. Il vous transporte au delà du bien et du mal. On y trouve de la luxure, du sang, de la douleur, des perversités élégantes. On y respire une odeur de chair, de buis et d'encens. C'est un jardin où croissent côte à côte le lys et la mandragore. L'auteur pourrait dire comme Verlaine « qu'il a commis tous les péchés, fors voler ». Personne n'a vécu une vie plus consciente et plus remplie. Personne n'a parcouru sa carrière avec une ardeur plus débridée. Il est de ceux que rien n'arrête, qui ne s'embarrassent ni de scrupules, ni de reconnaissance, ni de modestie. Les trois volumes dont se composeront ses mémoires seront dédiés aux trois grâces. Le premier l'est à Aglaé. L'avant-propos nous informe qu'il est écrit à la louange de l'auteur, que « sa richesse rythmique et sa puissance évocatrice sont admirables ». On y lit des épigraphes comme celle-ci : « *Qualis artifex vales !* » ou bien : « *Gratia Dei sum id quod sum !* ».

Craignant qu'elles ne suffisent pas à nous éclairer sur sa valeur, il ajoute : « Mon privilège le plus précieux est de savoir tirer des sons nouveaux de toutes les choses que je touche, et chaque son évoque un monde nouveau, se propage dans l'invisible et se perpétue dans l'éternité. Je ne suis pas un écrivain de cabinet. Je suis un artiste qui reflète la vie entière ; mon langage rend l'universel ; mon parler maternel est indélébile par l'abondance et l'invention fabuleuses. »

Ne reprochez pas son orgueil à M. d'Annunzio. « L'orgueil, affirme-t-il, a été le baume conservateur de mes vertus natives. Il a été mon salut, il m'a préservé de toute mauvaise contagion. »

Le « *Je fus meilleur que cet homme-là* » de Jean-Jacques, le

Nur Lumpen sind bescheiden de Goethe, les folles complaisances de Nietzsche pour lui-même sont dépassés.

On n'a jamais contemplé son nombril avec plus d'extase heureuse que M. d'Annunzio.

Contrairement à tant de pécheurs, qui, arrivés au seuil de la vieillesse, se récapitulent et ne peuvent regarder leur passé sans dégoût, l'auteur des *Faville del maglio* est content de lui. Il ne se reconnaît aucun maître, n'obéit à aucune nécessité, à aucun dieu, il est son propre dieu. Aussi éprouve-t-il au milieu des hommes un affreux sentiment de solitude. Il vit dans un monde indigne de son art et de son héroïsme. Rien ne lui donne rien. Son génie a sa source dans son être intime. L'acte générateur de son cerveau est toujours accompagné « de quelque chose de charnel qui ressemble à un stupre, à un mélange d'atrocité et d'ivresse. » Comme le Brahma des Hindous, il fornique avec lui-même pour créer. L'inspiration le saisit tout à coup, violemment. « Je l'attends, dit-il, avec l'horreur de l'esclave qui tombe à genoux pendant que le fer rouge est suspendu sur son épaule et que sa chair se contracte comme si elle fumait déjà. »

Son état naturel a toujours été l'agitation et l'attente. Il fut un aventurier sans aventure, jusqu'à ce que la guerre éclatât. Alors toutes ses facultés trouvèrent leur emploi, toutes ses puissances agirent. Il devint l'homme complet qu'il désirait être. Un peuple de quarante millions d'hommes se suspendit à ses lèvres. Il fut leur animateur, leur Tyrtée, leur roi spirituel. Son nationalisme opiniâtre donna une ville à son pays.

Son aventure terminée, il s'enferma dans sa villa du Vittoriale (province de Brescia), reprit la plume et défendit sa porte contre les importuns. Tous les soirs, il fait un feu de joie avec les lettres, non ouvertes, qu'il a reçues dans la journée. Lui écrire est inutile. Il ne répond à personne, ne reçoit personne. Ni prières, ni insolences ne réussiront jamais à interrompre un seul instant sa clôture. Comme à l'âge de sa première maturité, il travaille en même temps à deux ou trois livres. « Je suis toujours jeune (*la mia età è sempre novella*) », dit-il dans l'avertissement de *l'Aventurier sans aventure*.

Cette œuvre est, dans son ensemble, d'un grand artisan de beauté. Ses défauts — l'emphase, la vaine érudition, la superbe, l'impudeur — deviennent des originalités et des curiosités, quand ils sont poussés à ce degré et revêtus d'une telle forme. M. d'Annunzio change en or tout ce qu'il touche. Son verbe rend un son de claires cymbales. Ses descriptions sont comme des ruissellements de pierreries. Ses images ont le charme de la nouveauté. Elles font dire aux demi-lettrés : « On se demande

où il prend tout cela. » La publication d'un de ses livres est un événement national. Depuis une trentaine d'années, le public italien aime ses mots « doux comme le miel, éclatants comme le feu ». Ce n'est point là de la littérature populaire, ni même de la saine littérature. On s'en aperçoit surtout depuis que des imitateurs moins raffinés et plus brutaux lancent sur le marché des œuvres mises à la portée des commis aux écritures et des femmes de chambre. Représentez-vous du d'Annunzio dépourvu de profondeur et de finesse et auquel il ne resterait que de la sensualité et de l'action en chassé-croisé. L'art n'a plus qu'une mince part à ces créations inférieures des Guido da Verona et des Pitigrilli. C'est l'incitation à la débauche qui devrait tomber sous le coup de la loi.

— La gloire de M^{me} Dora Melegari, qui vient de mourir, est plus pure. Cette femme de bien n'écrivait pas pour les cabinets de lecture. Ses livres n'étaient pas d'emblée déclarés des chefs-d'œuvre par des libraires sans scrupule. Ils avaient un public restreint de gens sérieux. On y trouve une dignité une élévation de sentiments qui force l'admiration. Leur auteur avait charge d'âmes. Il tremblait de responsabilité. Sa plume ne suffisant pas à son ardeur d'apôtre, il avait recours à la conférence pour semer le bon grain. Il se servait avec une égale maîtrise de la langue française et de la langue italienne. Ses sujets habituels étaient de philosophie pratique et familière. M^{me} de Pressensé et Charles Rozau lui servaient de modèles. Son évangile, tout de paix et de mansuétude, était exempt de prêchi-prêcha. Il y avait, chez M^{me} Melegari, de la grande dame, de la sœur de charité et du missionnaire. Sa présence était une bénédiction. On n'oubliait pas ses yeux de lumière quand, une fois, ils avaient lui sur vous.

Pourquoi les revues et les journaux ont-ils fait si peu de bruit autour de la mort de cette femme d'élite ? Parce qu'elle n'était pas une femme de lettres de profession, parce qu'elle n'a pas su se faire dans la presse des amis utiles. A l'époque où nous vivons, on n'est célèbre qu'autant qu'on le désire. Les auteurs les plus connus sont les plus réclameurs, ceux qui travaillent le plus à leur renommée. La critique n'est pas désintéressée. Elle ne parle pas des inconnus, ni de ceux qui ne fréquentent pas les salles de rédaction. Il ne suffit pas qu'un livre soit beau pour qu'elle s'en occupe. Il faut que son auteur soit répandu dans le monde. Louis XIV disait aux gentilshommes trop fiers pour graviter autour de lui et qui, par exception, lui demandaient une faveur : « Qui êtes-vous ? Je ne vous vois jamais. » Le critique influent tient le même langage aux

écrivains qui ne le cultivent pas et ne lui font pas la cour.

Quand je verrai un feuilletoniste découvrir l'œuvre d'un auteur obscur avec l'enthousiasme de Lafontaine pour Baruch, je l'irai dire à Rome.

— En attendant, permettez-moi de vous entretenir du livre d'un ami, M. Mario Puccini.

Ses *Avventure e Ritratti primaverili* sont ce que j'ai lu de meilleur cette année. Bien que prévenu en faveur de cet ouvrage et de cet écrivain, et rendu exigeant par cette prévention, je n'ai pas été déçu. M. Puccini mérite sa jeune et déjà éclatante renommée. C'est un laborieux. Il a débuté en 1909 et a déjà dix-huit ouvrages à son actif. On sent, à travers la prose limpide et colorée de sa dernière publication, une âme sincère, un accent de pure vérité. Les « *Avventure* » (14 récits de courte haleine) sont composées de souvenirs personnels de l'auteur et d'épisodes dont ses trois petits garçons, Gianni, Mino et Duccio, sont les héros. M. Puccini y fait preuve d'un don merveilleux de psychologue et de narrateur. L'enfant, sa candeur impérieuse, sa curiosité harcelante, ses caprices, ses étonnements, sa grâce irrésistible, remplissent ce livre d'une palpitation de vie. Jamais l'art n'a été moins voulu, jamais le procédé n'a été moins visible. Du nerf, et non pas des ficelles. Du souffle, et non pas des hoquets. C'est rapide, naïf, varié, simple et naturel. Pas un instant l'idée ne vous vient que l'auteur fasse un conte, ait corrigé la réalité. Le récit s'impose à l'esprit comme un fait historique. Bien qu'il n'y ait là que peu d'événements, l'intérêt ne manque pas, ni les surprises.

Si la valeur d'un ouvrage se mesure à l'envie qu'on a de le relire, les *Avventure* de M. Mario Puccini prendront une place honorable dans l'estime des lettrés.

HENRY AUBERT.

Chronique musicale.

Busoni. — Jaques-Dalcroze. — Georges Becker. — Un livre de Ch. Schneider. — Les musiciens suisses à Schaffhouse. — Le festspiel d'Aarau. — L'opérette viennoise. — La prochaine saison symphonique. Furtwängler à Toscanini.

La saison musicale de l'été 1924 a peu d'événements marquants à enregistrer. Elle fut attristée par un deuil irréparable, la mort de Ferruccio Busoni, survenue fin juillet à Berlin. L'illustre artiste, un des plus grands qu'ait produit notre temps, un de ces cas d'« artiste complet » comme l'histoire en rencontre de loin en loin, est à ranger parmi les victimes de la guerre. Celle-ci vint rompre la belle harmonie de son existence, déchira violemment en deux cette âme supérieure, qui unissait en une large accolade l'Olympe et le Walhall. Désaxé, il souffrit dans son exil de Zurich, obligé de s'enfoncer en lui-même, se sentant seul malgré les chaudes et intelligentes sympathies qui l'entouraient. Quand enfin il put regagner Berlin, la constatation à chaque pas des ravages moraux de la guerre, bien plus terribles que ses destructions matérielles, le fit mourir lentement, chaque jour un peu. La mort physique fut une délivrance. Mais il n'est pas question de mort totale pour le génie et peut-être est-ce à dater de ce juillet 1924 que Busoni, devenu complètement lui-même, selon le mot sublime de Mallarmé, a commencé son existence définitive.

— La guerre a eu des conséquences fatales pour notre Jaques-Dalcroze aussi, ou plutôt non : Jaques-Dalcroze lui-même n'est pas atteint ; il demeure l'admirable créateur, l'original génie et le travailleur infatigable qu'il fut toujours. Ce qui, par contre, a souffert, c'est son apostolat, c'est cette partie de son œuvre qui lui tient le plus à cœur, car il a la conviction profonde d'avoir forgé là un puissant levier pour soulever l'âme de l'enfance, pour modeler et améliorer les hommes de demain. Jaques-Dalcroze a fait ce rêve : transfigurer la vie des générations futures par le moyen d'une pédagogie renouvelée. Il est revenu d'instinct à cette conception aussi vieille que l'homme, la philosophie et la pédagogie, qui voit en la musique l'agent éducatif par excellence. Et, ce qui est

plus fort, il marchait à pas de géant vers la réalisation de son rêve lorsque la guerre vint anéantir Hellerau, ce foyer irradiant le monde par-dessus les frontières. Brusquement l'œuvre de l'Institut se trouva enrayée pour des années.

Sans doute, des mains pieuses recueillirent le Graal de la Rythmique et lui construisirent le Monsalvat de la Terrassière ; mais des obstacles sans nombre s'opposaient à ce que ce nouveau sanctuaire reconquît la puissance d'irradiation que possédait l'ancien. La réforme dalcrozienne avait dès le début affirmé son caractère international, et voici que les frontières restaient closes, hermétiques, hérissées. Le change empêchait des centaines et des milliers de disciples de se rendre à Genève. L'œuvre se poursuivait, mais sectionnée, tronçonnée ; en ses nouveaux centres partiels elle affectait des allures nationales ; elle risquait de s'altérer et de dégénérer ; les contrefaçons, les imitations sans valeur pullulaient. Jaques-Dalcroze avait beau se multiplier, visiter, inspecter les divers foyers de sa méthode ; la belle et rapide allure du début ne voulait pas reprendre.

Divers pays lui procuraient, à vrai dire, de vives satisfactions. L'Angleterre, en particulier, se montrait pour ses efforts un terrain très favorable. Les plus hauts patronages s'offraient à lui et des maîtres vraiment qualifiés lui gagnaient en foule les adeptes. Fallait-il transporter là-bas le centre de son activité ? Une saine économie des forces semblait le conseiller. L'Institut Jaques-Dalcroze s'est arrêté à un moyen terme : il a décidé une tentative temporaire à Paris. Jaques-Dalcroze y passera l'année qui vient et sera considéré comme en congé. Paris et Londres ne sont pas loin, le maître pourra circuler entre les deux villes et peut-être réussira-t-il à donner aux cellules préexistantes à Paris une importance justifiant la création d'un centre dans cette capitale. Pendant ce temps, l'Institut de Genève, sous l'impulsion de maîtres aussi compétents que Paul Bœpple et M^{me} Brunet-Lecomte, poursuivra l'œuvre dans le rayon restreint que lui imposent les circonstances adverses.

— On a fêté en 1924 les quatre-vingt-dix ans de Georges Becker, docteur *honoris causa* de l'université de Genève, le doyen des musicologues suisses. C'est en 1874 que ce savant et patient chercheur publia *La musique en Suisse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, un précis extrêmement condensé, quelque chose comme la table des matières d'une histoire plus complète de la musique en Suisse, mais une table des matières qui a ce mérite d'être si complète que presque insignifiantes sont les additions qui lui ont été faites

depuis. L'Association des musiciens suisses a eu l'excellente idée de rééditer cet opusculé épuisé depuis longtemps, et cette publication est arrivée juste à temps pour servir d'hommage au maître à l'occasion de son jubilé.

La Musique en Suisse n'est, du reste, qu'un des ouvrages de ce musicographe. Il a écrit *De l'instrumentation du XV^e au XVII^e siècle*, et diverses monographies d'une érudition toujours étonnante, sur le *Pygmalion* de Rousseau, sur *Eustorg de Beaulieu*, sur *Jean Caulery et ses chansons spirituelles*, sur *Guillaume Guérault et ses chansons spirituelles*, sur *La chanson française du XI^e au XVII^e siècle*, etc. Les contributions de Georges Becker à l'histoire de la musique sont infiniment précieuses et lui assignent une place très honorable parmi les historiens suisses.

Puisque nous sommes sur le chapitre de la musicologie, peut-être n'est-il pas trop tard pour signaler le petit ouvrage de Charles Schneider : *Essai de critique musicale*, paru il y a tantôt un an chez Delachaux & Niestlé. Le titre en est décevant; c'est plutôt *Essai sur la critique musicale* que Ch. Schneider aurait dû dire. Cet ouvrage est une analyse patiente et minutieuse de l'opinion qu'ont eue de la critique un certain nombre de personnalités. Le défaut de l'auteur — mais il était sans doute obligé de se limiter — est d'avoir trop restreint le cercle de ses consultations. Ce sont toujours les mêmes dont il cite l'avis: Vincent d'Indy, Liszt, Alexandre Birnbaum, Berlioz, et quelques critiques parisiens, comme Tenroc. On aimerait voir étendre l'enquête à la littérature allemande, qui a bien son importance en matière musicale. Quel homme honora la critique autant que Robert Schumann? Qui donc plus que lui en a pénétré l'essence? Cette observation faite, nous reconnaissons volontiers le sérieux de l'étude de Ch. Schneider et recommandons son petit livre, plein de remarques judicieuses et d'aperçus intéressants. L'auteur est lui-même un musicien excellent, qui, en sa qualité d'organiste du Temple national de La Chaux-de-Fonds, a contribué largement à élever le niveau du goût musical dans le rayon de sa sphère d'activité.

Chaque année, la réunion des musiciens suisses constitue l'événement musical principal de l'été. Le comité de l'A.M.S. en est venu, après un quart de siècle d'expérience, à renoncer aux indigestes, parce que trop copieuses, fêtes de jadis pour adopter un plan de travail mieux adapté à nos conditions nationales. La pléthore des premières fêtes s'expliquait tout naturellement: le manque de débouchés avait, jusqu'en 1900,

provoqué l'accumulation de nombreuses œuvres inédites, impatientes de sortir des portefeuilles où elles sommeillaient. Ce trop-plein écoulé, il a bien fallu se rendre compte que la Suisse ne produit pas suffisamment d'œuvres de valeur pour alimenter de tels programmes. On a commencé par espacer les « grandes fêtes », avec chœur et orchestre, et organisé de « petites fêtes » dans des localités à bon droit fières de leur culture artistique, mais aux ressources modestes. Berthoud, Aarau, Thounne, Fribourg, Lugano, ont à tour de rôle reçu l'Association des musiciens suisses et l'on y fit de l'excellente besogne à peu de frais : auditions de musique de chambre et de musique vocale avec le concours des ressources chorales de la localité ; à l'occasion aussi, musique d'orgue. Ces petites réunions étaient toujours très goûtées. Elles seront désormais multipliées et les réunions à grand orchestre, que doivent se partager quelques centres privilégiés toujours les mêmes : Zurich, Bâle, Berne, Genève, occasionnellement aussi Lausanne, Neuchâtel, Winterthour, Saint-Gall, deviendront l'exception, réservée pour les occasions spéciales et entourée d'une solennité particulière. Telle sera la réunion de Berne en 1925, où l'on fêtera le premier quart de siècle de l'A.M.S. par une série d'auditions rétrospectives qui permettront de se rendre compte du chemin parcouru et du travail accompli. Le monde sera étonné, croyons-nous, de constater ce que l'Association a fait en l'espace d'une génération.

La réunion de 1924 a été une « petite fête » et a eu lieu à Schaffhouse. La jolie cité du Rhin était à peu près la seule de notre pays à n'avoir pas reçu les musiciens suisses. Elle les a accueillis avec une exquise bonne grâce et les deux concerts organisés à cette occasion ont été parfaitement réussis grâce au dévouement et au talent de M. Oscar Dieler, directeur de musique.

Ils ont consisté en œuvres de musique de chambre, en œuvres vocales adaptées aux ressources locales, et en quelques œuvres pour petit orchestre ou orchestre de chambre. Les forces instrumentales nécessaires étaient fournies par la Tonhalle de Zurich. Programmes peu copieux, nullement indigestes, et cependant substantiels. Et détail à noter : toutes les œuvres étaient nouvelles et tous les compositeurs étaient des jeunes, des vrais. Je crois bien que le plus âgé était M. Paul Miche, professeur de violon au Conservatoire de Genève, né en 1886. On donna de lui une sonate pour piano et violon en *si* mineur, exécutée par l'auteur et par M. Joseph Lauber, œuvre louée par la critique comme un travail honorable et solide, mais qui ne semble pas avoir soulevé l'enthousiasme.

Beaucoup plus jeunes sont les autres compositeurs entendus et presque tous encore à peu près inconnus chez nous. Le niveau artistique n'en fut pas moins exceptionnellement élevé et la réunion de Schaffhouse compte parmi celles qui ont donné le plus de promesses.

Walther Lang a dix ans de moins que Paul Miche (1896) ; son *Traumland* pour baryton et orchestre de chambre fut peut-être une erreur, mais une erreur réjouissante par l'originalité et les capacités qu'elle révèle.

Walther Geiser (1897) a fait entendre un quatuor à cordes très personnel et plein d'originalité.

De Robert Blum (1900), on a donné une symphonie tout à fait honorable bien qu'il ne faille pas y voir une œuvre définitive.

Louis Kelterborn, directeur de musique à Berthoud (1891), déjà connu par des fêtes précédentes, a contribué un *Mirabile mysterium* pour basse et orchestre d'un effet saisissant.

Rudolf Moser (1892) a fait entendre un concerto de violon habile de facture et qui valut à la soliste, M^{me} Disler, femme du directeur de musique, un franc succès.

Un *Kyrie* pour chœur et orchestre, de Richard Flury (1896), a plu par la noblesse de sa ligne et la pureté de sa technique.

Mais la critique a surtout été unanime à louer les deux œuvres placées à la fin de chacun des deux concerts : le *Marienleben* de Paul Muller (1898), huit fragments de musique de chambre sur la vie de la Vierge, et la cantate pour chœur à six voix et orchestre *Es ist ein Reis entsprungen* de Bernhard Henking, de Schaffhouse.

Le pays qui peut, comme récolte artistique de l'année, présenter neuf œuvres de cette valeur, écrites par neuf musiciens différents, la plupart jeunes et quelques-uns débutants, n'a pas à rougir de son niveau musical et fait bonne figure auprès de ses grands voisins.

Bien que la musique y tienne une place plus effacée que dans d'autres œuvres analogues, le festspiel historique du tir fédéral d'Aarau mérite de nous arrêter un moment. Le rôle de la musique y est déterminé par la conception même de l'œuvre, dont le créateur, le principal ouvrier et le metteur en scène fut le poète C. von Arx. Sur cette conception du festspiel, il y aurait beaucoup à dire, car elle est d'un puissant intérêt et présente des côtés tout à fait originaux. L'impression générale des innombrables spectateurs qui se succédèrent dans la vaste cantine d'Aarau, est d'avoir assisté à une œuvre magistrale. L'artiste en a surtout goûté la belle ordonnance

et le parfait équilibre, mis en relief par une réalisation scénique et une interprétation de tout premier ordre.

M. Werner Wehrli, directeur de musique à Aarau, est, parmi les talents musicaux que la Suisse a nourris depuis une génération, un des plus personnels, un des plus puissants. Modeste, recherchant la perfection dans l'accent et les proportions plus que dans les grands effets extérieurs, Werner Wehrli est tout à fait capable de s'effacer, quand il le faut, au profit du poète ou du drame. Un instinct très délicat lui fixe aussi les limites des possibilités matérielles et, quand il crée, il a toujours en vue les moyens d'exécution. Il faut admirer comment, dans ce festspiel *Les Sulistes*, il a su rester toujours à la portée de ses chanteurs, de ses instrumentistes et de ses acteurs. Ce fut une des causes principales de l'impression de fini qui se dégageait de la représentation.

Si discrète qu'elle soit, cette partition n'en a pas moins sa valeur propre, et cette valeur est grande. Je ne sais si elle sera gravée : il serait bien dommage que rien n'en subsistât. Le festspiel est de son essence une manifestation éphémère ; cependant, de la plupart de ceux qui virent le jour chez nous, il est resté quelque chose dans la mémoire et dans le cœur du peuple. Espérons que tel sera le cas de celui de MM. von Arx et Wehrli.

Genève, Lausanne, et, sauf erreur, Neuchâtel aussi ont été abreuvés cet été d'opérette allemande. Le directeur du théâtre de Lucerne vint en fin de saison donner au Grand Théâtre de Genève une série de spectacles excellents, qui nous firent connaître les principaux succès des Fall, Calman et autres Lehar. *Misiam Pumpadour*, *Mardi* furent vigoureusement applaudies. Mais le public de langue allemande est peu nombreux à Genève et l'impresario ne doit pas être rentré dans ses débours.

Cela ne décourage pas un autre impresario, M. Krazensky, de tenter fortune avec des ressources plus modestes et en accomplissant ce tour de force de changer l'affiche tous les soirs. Evidemment, cela laissait beaucoup à désirer au point de vue orchestre, chœurs, costumes et mise en scène ; mais quelques-uns des chanteurs étaient suffisants et la troupe comptait quelques bons comiques. Tout ce monde était si mal payé que les maigres recettes suffisaient tant bien que mal à couvrir les dépenses. En quelques semaines, nous avons vu défiler un répertoire extrêmement varié, presque entièrement inconnu au public de langue française.

Sachons être reconnaissants aux braves gens qui nous ont procuré tant de soirées reposantes et qui tant nous ont fait

rire. Ce « théâtre de la foire » nous reportait au temps où, avec des moyens du même genre, de modestes batteurs de tréteaux créaient tout à la fois la comédie et l'opéra-comique.

Le programme de la prochaine saison symphonique vient de paraître. Il est riche et plein de promesses. Beaucoup de solistes nouveaux, et nous avons remarqué que la part faite au soliste a été cette année passablement élargie. Nombreux sont les concerts où le virtuose paraît deux fois ; c'était l'exception, au cours des dernières années.

Peu de noms nouveaux, par contre, sur la liste des compositeurs joués. M. Ansermet paraît avoir placé l'intérêt plutôt dans la recherche d'œuvres moins connues d'auteurs déjà appréciés.

Sans doute aussi réserve-t-il quelques premières importantes pour des concerts hors de l'abonnement.

Il se présentera cette année dans des conditions un peu difficiles, car nous avons été gâtés depuis la fin de la saison dernière. Coup sur coup nous avons eu la visite de la Philharmonie de Berlin sous la direction de Furtwängler, et celle de l'orchestre de la Scala de Milan sous la direction Toscanini. Ces trois concerts ont laissé l'inoubliable souvenir de deux perfections égales et différentes. Personnellement, je garde la vibration lancinante de certaine *Léonore III*, par Furtwängler et d'une symphonie en *ré* de Brahms, par Toscanini ; toutes deux d'insurpassable beauté. Et encore ces sommets ne dépassaient-ils la perfection moyenne que comme la Pointe Dufour du Mont-Rose dépasse la Pointe Gnifetti.

Comment se consoler de ces paradis refermés ? Certes, la tâche de M. Ansermet est rude, et il convient de lui en tenir compte. Mais notre maestro, de son côté, trouvera sans doute un puissant stimulant dans de si merveilleux exemples.

ED. COMBE.

Chronique scientifique.

Le traitement de la tuberculose : méthodes Dreyer et Spahlinger. — Travaux de M. J. Auchair. — Autour de la Courtine : la propagation des ondes par le sol ; vitesses de transmission différentes ; une théorie sur les zones de silence. — L'aurore boréale et l'azote solide. — Immunisation par des substances non spécifiques. — Le bore et la physiologie des plantes. — Le coton au Queensland. — Utilisation des ordures ménagères. — Publications nouvelles.

On parle beaucoup, en Angleterre, d'une nouvelle méthode de traitement de la tuberculose résultant des recherches conduites à Oxford par le professeur G. Dreyer. On s'y intéresse fort, ainsi à la méthode élaborée au cours des dix ou douze dernières années en Suisse par M. Henri Spahlinger. Comme la méthode Dreyer va être soumise à une série d'essais officiels dans l'hôpital de Hampstead où cinquante lits seraient réservés à des tuberculeux (vingt hommes, vingt femmes, dix enfants), il semble raisonnable d'espérer que l'on pourra tirer des conclusions assez précises. Déjà il a été fait des expériences dont les résultats ont été très satisfaisants. Mais il faut savoir ce que durera la satisfaction. Il faut que le temps dise son mot, et nous apprenne si les bons effets sont durables. On ne pourra donc conclure que dans un temps assez long.

Mais il n'est pas nécessaire de savoir au juste ce que vaut le traitement Dreyer pour indiquer en quoi il consiste.

Chacun sait que le bacille tuberculeux présente cette caractéristique d'être entouré d'une enveloppe cirreuse qui le protège contre l'action des humeurs. La méthode Dreyer vise à détruire cette enveloppe protectrice, et, par là, à affaiblir la résistance du bacille aux influences dissolvantes. C'est chose facile : en traitant les bacilles, en culture, par la formaline et l'acétone on les débarrasse de leur cir. Après quoi, on les emploie à préparer un vaccin. Ce vaccin de bacilles dégraisés a évidemment une action : certainement il améliore de façon très appréciable la condition du cobaye tuberculeux. Aussi celle de l'homme. Jusqu'à quel point ? C'est ce que l'expérience fera voir.

La méthode Dreyer a un intérêt général. Car le bacille tuberculeux n'est pas seul à posséder un revêtement cirieux : les streptocoques et d'autres germes pathogènes sont dans le même cas.

Si le dégraissage réussit, pour le bacille tuberculeux, on peut en espérer de bons effets avec les autres agents.

Il faut observer, toutefois, que si le dégraissage augmente considérablement la puissance des vaccins, il ne va pas sans les rendre quelque peu dangereux. Mais le *Medical Research Council (Brit. Med. Journ.)* fait savoir que, d'après les expériences faites jusqu'ici, les résultats obtenus dans le traitement de la tuberculose des glandes et de la peau « l'emportent sur tous ceux qui ont été obtenus régulièrement jusqu'ici par d'autres méthodes ». Le dégraissage encore a fourni des résultats intéressants dans le traitement d'infections variées : fièvres puerpérales et autres états septiques. La méthode serait valable pour d'autres maladies infectieuses que la tuberculose : son intérêt serait plus considérable encore que si elle ne s'appliquait qu'à la tuberculose. Attendons, et espérons...

Pour ce qui est de la méthode Spahlinger, elle consiste en la préparation de produits essentiellement similaires aux tuberculines : vaccins et anti-sérums. Le vaccin s'emploie dans la majorité des cas, et l'anti-sérum seulement dans des cas particuliers ou s'il y a progression rapide. Les vaccins sont au nombre de quatre.

Il n'y a rien de neuf dans les principes en jeu. Le but est de chercher à produire une immunité active contre le bacille et ses toxines, au moyen d'un vaccin, puis de produire un anti-sérum à propriétés anti-toxiques et bactériolytiques, employé à provoquer l'immunité passive. La nouveauté se trouve dans les détails techniques et les méthodes de préparation des vaccins.

Que donne la méthode ? On ne sait trop encore. En pareille matière, il faut du temps pour juger. Mais il semble qu'en Angleterre on songe à faire un essai officiel en appliquant le traitement Spahlinger dans un institut antituberculeux qui serait établi à Eastbourne, et fourni de vaccin et sérum préparés par M. Spahlinger. C'est une compagnie d'assurances qui paraît prendre l'initiative, fort louable, de cette expérience clinique.

Nous ne saurions parler de la tuberculose sans signaler une fort intéressante note de M. Jules Auclair à l'Académie des Sciences. Les oiseaux, on le sait, ont une immunité naturelle à l'égard de la tuberculose humaine. Ils la doivent, dit M. Auclair, à une substance qui, placée dans des conditions bien déterminées, acquiert la propriété de digérer le bacille humain, *in vitro* comme *in vivo*. Quelle est cette substance ? M. J. Auclair n'en dit rien. Mais par contre il lui donne deux noms. Sous celui de Ti, elle est sans action sur le bacille de Koch, sous celui de Ta, elle est active. Quand même Ti a une certaine action,

car mis au contact de T1 dans des conditions appropriées, et pendant le temps nécessaire à la transformation en Ta, le bacille de Koch perd la propriété de tuberculliser le cobaye. Même résultat si on inocule simultanément au cobaye Ta et bacille de Koch ; et même quand on les inocule séparément, non mélangés, en des points différents du corps.

Autrement dit, l'organisme des oiseaux produit, fabrique ou sécrète une substance qui, chez eux, détruit le bacille de Koch humain, et qui, isolé sous une forme inactive, devient dans des conditions déterminées, active contre le même bacille, en tout milieu, à telles enseignes qu'elle le tue chez le mammifère. Tout cela est fort intéressant, mais on aimerait avoir quelques données sur le lieu de formation et la nature de T1, sur sa transformation en Ta et sur le mode d'action sur le bacille humain. En attendant, M. J. Auclair va utiliser Ta à combattre la tuberculose chez l'homme. Souhaitons qu'il réussisse.

— Les explosions de la Courtine ont été utilisées par MM. Ch. Maurain et ses collaborateurs à l'étude de la propagation des ondes par le sol. La sismologie avait tout profit à ce que l'on tirât parti de l'occasion. Des sismographes furent donc installés aux abords de la Courtine, dans des postes reliés par un circuit électrique, en vue de l'enregistrement de l'heure et de divers signaux, situés à des distances variant de 6.000 à 25.000 mètres. Les sismographes (à pendule horizontal, et deux composantes horizontales indépendantes) ont constaté le passage de trois sortes d'ondes qui, par analogie avec les symboles usités en sismologie, ont reçu les noms de P., S, et L. (Noter qu'une des composantes horizontales était dans la direction du foyer d'explosion, l'autre, en direction perpendiculaire.) De façon générale l'enregistrement de la composante horizontale a décelé P et L ; celui de la composante transversale S et L, celui de la composante verticale P et L, et une fois P, S, et L. Sans entrer dans le détail, il faut retenir que la vitesse de propagation se présente nettement plus grande dans le granite que dans le gneiss. Mais les valeurs obtenues pour la vitesse des ondes P et L sont notablement plus faibles que la valeur, 7.000 et 3.500 m. admises généralement pour les vitesses des ondes sismiques P et L au voisinage du sol, d'après l'extrapolation des valeurs déduites de l'étude de sismes lointains.

Au Bouscat, environs de Bordeaux, M. A. Nodon signale des faits intéressants en ce qui concerne la propagation des ondes aériennes pour la réception et l'enregistrement desquelles divers appareils avaient été préparés. Il a été reçu des ondes retardées, en outre des ondes directes. De la Courtine au Bou-

cat, il y a 243 kilomètres. Or le 23 et le 26 mai, les ondes retardées ont fait (ont dû faire, plutôt) un parcours supplémentaire de 41 kilomètres ; les 23 et 25 mai, elles en ont fait un de 150 kilomètres. Des séries d'ondes successives ont été enregistrées, d'intensités différentes, paraissant répondre à des réflexions successives. L'angle de réflexion à l'arrivée fut de 55° environ les 23 et 26 mai. La vitesse des ondes terrestres a été enregistrée et trouvée fort variable, car elle a eu pour maximum et pour minimum, 3 km., 400 m. et 1 km., 033 m. à la seconde. A noter que près de Le Puy, le 23 mai, l'audition atmosphérique a été nulle alors que par le sol on a entendu. Aux environs de Marseille, M. L. Gazaud n'a rien entendu. Marseille et Montpellier étaient dans une zone de silence. Pourtant l'onde y a été reçue, mais elle est arrivée en retard, par voie détournée, semblant avoir fait des trajets supplémentaires de 90 et de 135 kilomètres, respectivement. M. Gazaud juge inadmissible une transmission par la stratosphère, et croit à une réflexion par la masse épaisse de cumulus qui surplombait les massifs du Ventoux et des Basses-Alpes. Pour M. Gazaud, la zone d'audition directe concentrique à un foyer d'émission sonore présente une extension très limitée. La zone qui lui succède est alternativement région d'audition ou de silence, selon l'état du ciel, la présence ou l'absence de nuages élevés et compacts, ou d'un plafond de nuages. La thèse peut se discuter.

— La nature de l'aurore polaire paraît s'éclaircir beaucoup, par suite des recherches du Norvégien Lars Végard, professeur à Christiania. Le spectre de l'aurore était embarrassant en raison de nos idées sur la constitution de la haute atmosphère. Nous savions par Störmer que l'aurore se produit à des altitudes variant de 100 à 500 kilomètres. Et on admettait qu'à ces altitudes, il ne reste plus que de l'hydrogène, de l'hélium, et un gaz inconnu baptisé géocoronium auquel on attribuait la raie verte du spectre de l'aurore. Or, l'an dernier, Végard parvenait à identifier trente raies de ce spectre avec les raies de l'azote. Mais d'autres ne se rapportaient pas à ce dernier élément. A quoi alors ? La raie verte, la plus brillante, n'apparaissant qu'avec les raies de l'azote, il parut probable qu'elle était due à celui-ci aussi. M. Végard se demanda si, par hasard, aux hauteurs dont il s'agit, et avec le froid qu'il doit y régner, il ne s'y trouvait pas de l'azote solide, en petits cristaux. Chargés électriquement, ceux-ci pourraient être transportés à de grandes hauteurs par le champ électrostatique de la terre. Il chercha donc la raie verte dans le spectre de phosphorescence cathodique de l'azote solide, et l'expérience se fit au Laboratoire cryogénique de

K. Onner à Leyde, avec un plein succès. Avec une vitesse suffisante des rayons cathodiques tombant sur une couche d'azote solide à la température de l'hydrogène liquide, on observa une phosphorescence qui persiste après la fin de la décharge et dont le spectre est celui de l'aurore polaire. La raie verte caractérise l'azote solide. Voilà donc une énigme résolue et de façon bien inattendue. On ne pensait pas du tout à l'azote solide, en paillettes, flottant dans l'atmosphère. A noter que celles-ci pourraient jouer un rôle dans d'autres phénomènes. Le maximum des aurores se produit vers 120 ou 130 kilomètres d'altitude, mais elles peuvent se tenir plus haut aussi, à 400, 600, 700 kilomètres. C'est donc entre 100 et 700 kilomètres que se tiendrait la couche d'azote solide, plus ou moins haut peut-être selon des circonstances à déterminer. Or il convient de rapprocher des constatations de M. Lars Végard, les observations de M. Esclançon sur la lueur crépusculaire, permettant de situer à 130 kilomètres environ, une couche diffusant la lumière du soleil. D'autre part, MM. Bauer et Danjon ont constaté, en 1922, l'existence d'une couche absorbante pour la lumière du soleil vers 150 kilomètres de hauteur. Et on n'ignore pas que pour Heaviside la propagation des ondes de T. S. F. le long de la terre se ferait grâce à une couche conductrice située vers le même niveau. La couche de poussière solide d'azote jouerait un rôle considérable dans des phénomènes variés.

— Un curieux travail a été présenté par MM. Metelnikoff et Ishimori à l'Académie des Sciences, se rapportant à l'immunisation par des substances non spécifiques. Divers observateurs ont remarqué que la résistance d'un organisme infecté peut être renforcée par des vaccinations nullement spécifiques, par l'injection de protéines, de microbes, etc. On a pensé que ces substances peuvent agir en provoquant l'inflammation, de la fièvre, c'est-à-dire une défense organique. Après tout, cela n'a rien d'absurde, cette façon de voir. MM. Metelnikoff et Ishimori, entrant dans cette voie, ont expérimenté avec la chenille de *Galleria mellonella*, qui est très à la mode, en biologie. Ils injectent à celle-ci de l'encre de Chine, puis deux jours après le choléra : la chenille résiste, comme si elle avait reçu un vaccin anticholérique. Toute une série d'expériences montre que la chenille en question s'immunise très aisément contre le choléra (qu'elle prend bien) non seulement au moyen du vaccin spécifique, mais de filtrats de culture, d'encre de Chine, de divers microbes (coll., charbon, dysentérie). L'immunité est très nette et durable, elle peut même être plus durable que l'immunité par vaccin spécifique. Désormais ne nous moquons pas des

sujets qui réagissent à une injection d'eau claire comme à l'injection d'un remède : il se peut parfaitement que l'homme réagisse de même façon que la chenille.

— Il semble bien que tous les éléments chimiques aient un rôle dans la physiologie des plantes. Dès qu'on se met à y regarder d'un peu près et à préparer des milieux de culture purs, la chose devient évidente. Un récent travail de W.-G. Brenchley, de Rothamsted, montre que le bore paraît indispensable à la vie de diverses légumineuses, de la fève entre autres. Le bore fait-il défaut (ce dont on s'assure au moyen du spectroscope) ? Le plant de fève meurt de façon caractéristique : le point végétatif se flétrit, les bourgeons à fleurs noircissent, les feuilles tombent au moindre choc, et l'intérieur de la tige noircit, tandis que se désorganisent les tissus vasculaires. Tout cela l'addition d'un peu d'acide borique l'empêche. Il n'en faut guère : 1 pour 2.500.000 parties de la solution (il s'agit de culture en solutions minérales). Mais alors, dira-t-on, dans le sol ordinaire où d'habitude la fève vient bien, il y a du bore ? Sans aucun doute ; l'analyse le démontre. Et il y a du bore dans la graine et cette provision permet à la fève de tenir un certain temps dans une solution où le bore fait défaut. On sait, que d'après M. Agulhon, le bore pourrait peut-être jouer le rôle de catalyseur. Mais ceci paraît peu probable, car il est nécessaire de rajouter sans cesse du bore, au lieu qu'un catalyseur n'a pas besoin d'être renouvelé. D'autres légumineuses, le trèfle, le haricot à rames, ont aussi besoin de bore, mais non le pois. L'avoine, le seigle, l'orge s'en passent très bien ; d'autres plantes aussi sans doute. Mais non la fève, le bore lui est indispensable ; rien ne peut en tenir lieu pour elle. Evidemment, il y a un problème du bore. Mais il reste beaucoup à faire pour le résoudre. Car en somme on ne voit pas à quoi sert le bore. La quantité qui en est nécessaire est très faible, il en faut 0 gr. 002 (en acide borique) par petites doses successives pour assurer le développement complet d'une plante qui pèsera 20 gr. après dessiccation.

— Il n'y a pas cinquante ans, les Etats-Unis se faisaient forts de fournir, à eux seuls, le monde entier de coton. Non seulement ils se suffisaient à eux-mêmes, mais il leur restait de quoi en distribuer à l'univers entier. Aussi la question du coton ne se posait-elle pas, et, sous l'empire d'idées pacifistes imbéciles, nul ne voulait voir l'inconvénient qu'il y a pour un pays quelconque à fonder des industries importantes sur des matières premières qu'il faut acheter au dehors, mais qui manqueront, et de façon désastreuse, à la première guerre, économique ou

subitaine. Tandis que le Danemark, n'ayant ni fer ni houille, faisait de côté, pour ainsi dire, les industries mécaniques et développait l'industrie agricole et l'élevage, en la poussant au plus haut degré de perfection, ce qui lui permettait d'acheter au dehors des objets manufacturés contre des aliments toujours indispensables, d'autres pays ne virent aucun inconvénient à fonder ou développer de grosses industries sur des produits premiers qu'il leur fallait tirer du dehors. Peu à peu, toutefois, devant les exigences des pays ayant acquis le monopole des matières premières, ou le possédant naturellement, il a fallu tâcher de se passer de ceux-ci. Et pour n'être pas tributaires des Etats-Unis, beaucoup de pays s'efforcent de cultiver le coton, et cela d'autant plus que les Etats-Unis n'en produisent plus assez. Un peu partout on s'efforce d'établir la culture du coton. L'exemple a été donné par l'Angleterre. Celle-ci a pensé qu'elle pourrait bien demander à une de ses colonies, l'Egypte, le coton que les Américains lui vendaient à des prix sans cesse plus élevés. La Russie a pensé que le Turkestan pourrait lui rendre le même service; la France fait des recherches en ce sens dans ses colonies, et voici que l'Angleterre, à la suite de la guerre, s'efforce d'obtenir du coton du Queensland où l'on avait déjà tenté la chose, sur une petite échelle lors de la guerre de Sécession. Les résultats sont fort intéressants. Grâce à une sage organisation, à des subsides accordés à des agriculteurs, la culture du coton a pris une extension considérable. En 1919, il y avait 30 hectares, en coton, au Queensland. Voici la progression, depuis :

Année	Superficie cultivée en coton	Coton produit
1920	67 hectares	16.800 kilos
1921	794 —	427.200 —
1922	3.281 —	1.725.200 —
1923	11.340 —	5.175.600 —
1924	43.740 —	22.700.000 —

Le dernier chiffre, 22 millions de kilos, est une estimation d'après la surface enssemencée.

Pour les dirigeants du Queensland, la culture du coton doit, dans ce pays, prendre une ampleur considérable en raison des conditions de climat. En effet, la partie du Queensland convenant à cette culture présente cette particularité de jouir de la pluie en été et de présenter ensuite une saison sèche de plusieurs semaines, favorable à la cueillette. Il y a 6.000.000 d'hectares dans cette situation favorisée; on peut donc en consacrer bon nombre au coton. La culture de celui-ci est facile et rémunératrice. En 1922, le rendement moyen fut de 721 kilos par hectare enssemencé; mais le rendement effectif fut de 1.000 kilos

à l'hectare récolté : c'est-à-dire que les planteurs ne récoltaient pas tout le coton provenant de la semence confiée au sol. Il faut observer que 4 hectares en coton rapportent autant que 40 en céréales : on peut donc prévoir que beaucoup d'agriculteurs feront du coton à côté de leurs autres cultures. Une famille peut très bien cultiver 5, 10, 15 hectares, sans main-d'œuvre étrangère, car elle a tout le temps de récolter le coton, grâce à la sécheresse. En même temps, le gouvernement du Queensland s'occupe de ne laisser cultiver que du coton à fibres longues, le seul avantageux, et d'éliminer toutes les variétés inférieures. Ce qui se passe au Queensland est fort encourageant pour l'Angleterre et l'Europe ; l'exemple appelle des imitateurs.

— Il faut tout utiliser et économiser. Malgré la formidable saignée de la guerre, la population du globe est devenue excessive, et les progrès de la civilisation (purement matérielle) font que partout le *standard*, le type de vie s'est élevé, partout des populations, ou des classes sociales, ont acquis des besoins qu'elles n'avaient pas, et veulent les satisfaire. Non seulement les convives du banquet de la vie sont devenus plus nombreux : ils se montrent plus difficiles aussi, quant au menu : d'où la nécessité de produire davantage, d'une part ; de l'autre, de mieux utiliser les ressources et de diminuer le gaspillage. Partout il y a des richesses perdues : même dans les ordures ménagères, les résidus urbains. C'est ce qu'a récemment montré M. A. Bigot dans *Chimie et Industrie*, où il propose d'extraire de ces déchets des verres basiques. Ces verres basiques ont la propriété de cristalliser facilement en donnant des minéraux que l'on trouve dans les roches basiques et en particulier dans les pyroxènes. Ces cristaux sont inattaquables aux acides ordinaires, et leur résistance est considérable aux agents mécaniques, supérieure à celle de la plupart des roches. Dès lors, les verres basiques conviennent particulièrement aux pavages, dallages, matériaux de construction, isolateurs électriques, récipients pour l'industrie chimique, etc.

Ces verres basiques s'obtiennent par traitement des mâchefers résultant de l'incinération des résidus urbains, ou ordures ménagères. Paris fournit beaucoup de celles-ci ; la collecte s'en fait de façon satisfaisante. Mais le traitement dans les usines laisse encore à désirer. Une partie des résidus urbains est mise à la décharge ou livrée à l'agriculture, et ce sont là des opérations déficitaires. Une autre est incinérée pour faire de l'électricité et les mâchefers sont mis en décharge. Le bénéfice brut est nul, mais en réalité l'exploitation est déficitaire à cause des frais généraux. Enfin, une partie est incinérée

pour la production d'électricité et le mâchefers est transformé en briques silico-calcaires et alors le bénéfice brut est de trois francs par tonne de résidus urbains traités : mais même en ce cas l'exploitation reste déficitaire.

M. Bigot constate que les mâchefers contiennent des proportions anormales de sulfure et de charbon, ce qui tient à ce que l'incinération se fait dans de mauvaises conditions. Transformés en briques silico-calcaires, ces mâchefers donneront des briques noircissant à l'air et se couvrant d'efflorescences, se tachant de rouille aussi. Elles ne peuvent être employées ni en parements ni en cloisons, car la rouille tache le plâtre servant d'enduit. Les applications sont donc limitées. Ces impuretés sont particulièrement abondantes durant la période d'été : au point que les mâchefers d'été doivent être mis à la décharge : ils ne peuvent servir à la fabrication silico-calcaire.

Mais en corrigeant les façons de faire, on obtient des cendres de mâchefers convenant à la fabrication des silico-calcaires de bonne qualité, et qui peuvent être employés pour la fabrication à froid des agglomérés de chaux ou de ciment. Par fusion à haute température avec des matières appropriées, on obtient des séries de verres se ramenant à trois catégories : des verres de bouteilles, des verres basiques, des laitiers. Tous ces produits, agglomérés à froid dans des vapeurs d'eau, peuvent être utilisés sur place comme matériaux de construction, pavages, dallages, récipients, isolateurs. L'exploitation actuelle des résidus urbains est déficitaire dans le département de la Seine. Mais quand elle sera devenue rationnelle, selon les procédés indiqués par M. Bigot, elle devra devenir rémunératrice, tous les produits fabriqués étant de bonne qualité et propres à être consommés sur place.

— Publications nouvelles. *L'Atlantide a-t-elle existé ?* par l'abbé Moreux (G. Dolin), brochure de 100 pages, très élégante de typographie et d'illustration, sur un sujet fort curieux. L'auteur donne tous les arguments cités à l'appui de la thèse, et il faut avouer qu'ils ont du poids... *Buffon et la description de la nature*, par L. Roule (Flammarion). Etude fort intéressante sur Buffon qui a été un grand naturaliste à coup sûr, un philosophe qui a beaucoup agité d'idées générales, ce qui n'est pas toujours le cas de ses successeurs. Ce volume fait très bien augurer de l'intérêt de ceux qui suivront : car M. Roule a entrepris de donner ensuite, un Daubenton, un Cuvier, un Lamarck, un Bernardin de Saint-Pierre, un Lacépède. Ce sera pour l'histoire de la science une collection de prix.

HENRY DE VARIONY.

Chronique politique.

L'œuvre de l'Assemblée des nations. — La guerre au Maroc, en Arabie, en Chine, en Géorgie.

Durant le mois de septembre, l'attention a été absorbée par l'Assemblée des nations qui tenait ses assises à Genève. Comme d'habitude cet imposant organisme a discuté un nombre impressionnant de questions ayant trait aux matières les plus diverses : politique, jurisprudence, coopération intellectuelle, philanthropie, hygiène, etc. Mais le gros morceau a été l'élaboration du fameux protocole qui doit rendre la guerre impossible.

Deux méthodes étaient proposées en vue de ce résultat. L'une que M. MacDonald avait défendue préconisait le désarmement préalable, cela dans l'idée que c'est l'appareil militaire qui encourage à la guerre et que les peuples sans armes ne songeront jamais à faire du mal à leurs voisins. L'autre soutenue par M. Herriot réclamait pour les Etats la sécurité comme la condition première du retour des soldats aux travaux des champs. Les deux orateurs avaient d'ailleurs admis l'arbitrage comme le seul moyen de résoudre pacifiquement les conflits.

La thèse anglaise ralliait les représentants des Etats qui, croyant n'avoir aucune agression à redouter, souhaitent de réduire le budget de la guerre à un chiffre se rapprochant le plus possible du zéro; elle exerçait aussi une attraction puissante sur les socialistes de tous pays qui, on le sait, éprouvent une répugnance instinctive à l'égard des armements de toute sorte. Le point de vue français était appuyé par les gouvernements qui, se sentant menacés, prétendent conserver les moyens de pourvoir à leur défense aussi longtemps que, d'une autre manière, la sécurité de leur sera pas accordée.

Il appartenait à l'Assemblée des nations de concilier les deux points de vue. C'est à ce travail que se sont vigoureusement employées des sous-commissions. Elles ont abouti à un projet de protocole qui, assez simple au début, s'est compliqué au cours des débats de la commission juridique et de la commission pour la réduction des armements et a fini par devenir l'imposant corps de traité en vingt et un articles que tous les journaux ont, sinon publié en entier, au moins résumé et commenté.

Le but des rédacteurs était de préciser et de renforcer les articles du pacte des nations qui établissent les moyens d'écarter

les conflits, afin de rendre possible l'universel désarmement. Ils l'ont atteint dans la mesure du possible ; ils ont fixé de façon exacte le mécanisme de l'arbitrage, défini les conditions qui caractériseraient l'agression et indiqué les sanctions collectives qu'il conviendrait de prendre contre l'Etat qui se mettrait dans son tort en refusant de se soumettre à la procédure prévue.

L'œuvre est-elle parfaite ? Non pas ! Elle ne pouvait d'ailleurs pas l'être parce que, si grande que soit l'influence morale de la Société des nations, elle est obligée de laisser intacte la souveraineté des Etats ; de sorte que la législation internationale garde forcément quelque chose de vague et d'insuffisant, comme un code de justice qui devrait tenir compte de la résistance des particuliers.

Avant même que l'élaboration fût achevée, les défauts sont apparus. Le Japon qui n'a jamais pris son parti de l'interdiction d'établissement qu'on oppose à ses émigrants sur la côte américaine et dans les dominions britanniques a fait entendre par l'organe de ses délégués qu'il ne pourrait se soumettre à une procédure qui, en vertu du principe de la souveraineté des Etats, lui interdirait de défendre les droits de ses citoyens. L'incident, il est vrai, a été aplani par la découverte de formules heureuses ; mais cela ne signifie pas que l'affaire soit réglée. De même il s'en faut de beaucoup que le jeu des sanctions soit fixé de façon régulière. Chaque Etat reste libre de définir les moyens par lesquels il compte agir en cas de rupture de la paix et, alors même que l'agression sera nettement établie, le Conseil de la Société ne peut que faire appel à la loyauté de chacun, mais n'a pas qualité pour lancer un ordre de mobilisation générale. Cela suffit-il pour assurer aux nations dont les frontières peuvent être contestées une sécurité suffisante pour leur permettre le désarmement ?

Il y a plus. Le protocole, dans ses grandes lignes, donne satisfaction à la France ; mais il fallait également tenir compte du point de vue anglais. Il est donc entendu qu'une conférence se réunira à Genève dans la première partie de l'année prochaine pour établir un plan de réduction des forces armées. Si elle n'aboutit pas, ou si le projet adopté n'est pas exécuté dans un certain délai, le protocole deviendra caduc. Ainsi, avant même que le système d'arbitrage fonctionne, on va réclamer des nations qu'elles renoncent aux armements qui ont fait jusqu'ici leur sécurité. C'est grave.

Une difficulté apparaît immédiatement. Pour que le désarmement soit possible, il faut que tout le monde désarme ; ce serait sans cela faire la part trop belle aux méchants... Peut-on espérer un pareil geste dans un délai relativement court ?

Je laisse de côté les armements maritimes qui, de par une faveur spéciale, semblent ne pas avoir le caractère coupable qu'on attribue à ceux du continent : l'Angleterre conservera sa flotte intacte ; de cela personne n'a jamais douté... La question allemande est plus compliquée : si le Reich, étroitement surveillé pendant quelques années, est parti de peu de chose, il s'efforce de rattraper le temps perdu ; ne sera-t-il pas tenté de poursuivre son ingénieux travail de reconstruction militaire tandis que d'autres feront exactement l'inverse ? Mais, de toutes parts, on se porte garant des excellentes intentions de l'Allemagne. Le gouvernement de Berlin, cédant à des sollicitations multiples, a exprimé le désir d'entrer dans la Société des nations : il n'en faut pas davantage pour qu'on déclare qu'il a définitivement abjuré ses erreurs, étouffé ses rancunes pour ne plus aspirer désormais qu'à occuper la place qui lui revient dans l'humanité régénérée ; ce dont je veux accepter l'augure, tout en me défendant mal contre un reste de scepticisme. Le problème russe est plus grave encore, car le gouvernement des soviets n'a cessé de manifester le plus complet mépris pour la Société des nations et toutes les entreprises philanthropiques de l'Occident. Ne va-t-il pas si, comme cela paraît probable, il consent à se faire représenter à la prochaine conférence de désarmement, poser des conditions impérieuses ? Ne risque-t-on pas de voir tous les bons pacifistes lui prodiguer les avances pour obtenir de lui des promesses qu'il ne tiendra pas ?... Mais si la Russie communiste, qui ne souhaite que d'imposer à l'Europe son édifiant régime, ne désarme pas, n'est-ce pas folie que de s'enlever par avance les moyens de lui résister ?

Tout cela montre qu'il pourra s'écouler quelque temps encore avant que tous les parlements de l'Europe et du monde aient accepté le protocole d'arbitrage et le désarmement qui en est inséparable. Si l'on comprend que, une fois l'accord obtenu, les grands chefs de file de Genève qui restaient dans leur rôle se soient succédé à la tribune pour se congratuler les uns les autres et célébrer les mérites de leur travail avec un lyrisme croissant, on comprend moins que des publicistes, dont le devoir est de raisonner les choses, se soient laissé gagner par cet enthousiasme au point de perdre le sens de la mesure. Car nous avons lu d'amusants commentaires... N'est-ce pas un journaliste qui se plaignait que la langue française ne lui offrit pas de terme assez puissant pour célébrer l'œuvre de l'Assemblée et qui, à défaut d'une autre expression, la qualifiait de formidable ?

Il reste que l'Assemblée des nations s'est séparée cette année dans des conditions infiniment meilleures que l'année dernière,

déjà, qu'elle était alors par son impuissance en face de l'incident de Corfou. Elle a travaillé cette fois dans une atmosphère de bonne volonté et de confiance. Des hommes éminents ont déployé toutes les ressources de leur belle intelligence et de leur profonde expérience pour fixer les termes d'un accord qui permît aux peuples de vivre en paix. Ils n'ont pas anéanti le spectre de la guerre, mais ils ont établi la méthode qui permettra de l'écarter bien loin. Leur œuvre est, avec le pacte des nations, ce qui a été accompli de plus solide dans ce domaine depuis que l'humanité existe. Et c'est à l'unanimité des quarante-sept États votants que la cinquième Assemblée a approuvé la résolution recommandant aux gouvernements d'accepter le projet de protocole sur l'arbitrage et la sécurité.

On a fait tort à l'Assemblée des nations en désignant son œuvre comme quelque chose de merveilleux, car l'exagération appelle naturellement la critique. Les hommes droits et sincères réunis à Genève se sont bornés à poser des principes et à rédiger un code de conduite, ce qui est relativement facile. C'est l'année prochaine, au moment de la conférence sur le désarmement, que les questions les plus délicates se poseront. Mais un pas important a été fait. Si l'ère nouvelle n'est pas encore ouverte, elle s'annonce au moins à l'horizon, et c'est un grand progrès.

— Il est regrettable que, tandis qu'au cours des dernières séances les grands orateurs de Genève tenaient de si beaux discours, la guerre ait sévi de toutes parts ; mais la vie de notre pauvre humanité n'est-elle pas constamment traversée de contrastes et marquée d'humiliations ?

Je n'insiste pas sur l'éternelle lutte qui se poursuit sur la côte inhospitalière du Rif où les Espagnols prétendent se maintenir en vertu des droits que leur ont conférés des traités, alors que les indigènes, qui n'ont souscrit à aucun de ces actes, cherchent à les jeter à la mer. Comme une certaine indifférence aggravée d'un peu de découragement paraît affaiblir l'un des camps, tandis que l'autre est tout vibrant de fanatisme, l'habituelle supériorité des troupes européennes sur des bandes mal encadrées ne se manifeste pas, bien au contraire ; et le gouvernement de Madrid ne demanderait sans doute pas mieux que de trouver un prétexte honorable qui lui permettrait d'en finir avec une entreprise ruineuse. Mais l'honneur est en jeu.

Les querelles de l'Arabie ne nous émeuvent pas davantage. Il nous est indifférent que le roi Hussein, ce protégé volontiers ingrat de l'Angleterre, ait vu ses projets ambitieux brisés par une révolte des Wahabites renommés dès longtemps pour leur humeur belliqueuse. On a dit un moment, il est vrai, que la

Mecque risquait d'être prise et pillée, ce qui aurait agité tout l'Islam ; mais l'abdication du roi semble avoir écarté ce danger.

La guerre civile de Chine met en ligne de tous autres effectifs ; mais elle ne nous en est pas plus compréhensible pour cela. Il semble cependant qu'au-dessus de la lutte de deux toklouns, ou gouverneurs militaires, pour la possession de Shanghai, une question plus importante est ouverte. L'attaque de la ville s'est faite à l'instigation du pouvoir central de Pékin dont le principal lieutenant, ou protecteur militaire, qui répond au nom harmonieux de Ou-peï-fou, aspire à établir son autorité sur toute la Chine moyenne. L'opposition est dirigée par le gouverneur des provinces mandchoues, le général ou maréchal Tchang-so-lin qui, bien que fort éloigné du théâtre de la guerre, a fait avancer ses troupes et paraît disposé à attaquer la capitale. Il s'agit donc d'une lutte entre le président de la république ou son maire du palais qui voudrait refaire à son profit l'ancienne unité impériale et le particularisme féodal ou militaire qui ne veut pas se laisser absorber. Après quoi, si le chef de l'armée mandchoue est victorieux, il se hâtera, selon toute apparence, de s'emparer de l'autorité suprême et s'efforcera d'accomplir la même œuvre qu'il prétend empêcher son rival de réaliser. Ainsi vont les choses... en Chine.

Bien plus tragique est la guerre de Géorgie. C'est l'effort désespéré d'un peuple qui, odieusement tyrannisé et maltraité, combat pour sa liberté. Car le régime bolchéviste, introduit dans le Caucase par droit de conquête, n'a jamais été accepté par la population. Il ne s'est maintenu que par les exécutions et la terreur.

La lutte est par trop inégale. Les insurgés, privés depuis longtemps de leurs principaux chefs, manquent d'armes et de munitions. Ils se défendent avec peine contre des troupes toujours plus nombreuses. Déjà la résistance semble reculer dans les montagnes ; les villes sont le théâtre d'épouvantables massacres. Les puissances alliées qui, suivant l'exemple du gouvernement de Moscou, avaient officiellement reconnu l'indépendance de la Géorgie, assistent passives et muettes à ce drame. L'Assemblée des nations, émue par quelques discours sentis, s'est livrée à diverses manifestations platoniques ; puis, au moment de se séparer, elle a recommandé à son Conseil de suivre de près cette triste affaire et d'élever la voix lorsqu'il le jugerait opportun. On ne voit d'ailleurs pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre... Ce qui prouve malheureusement qu'il s'en faut de beaucoup que le règne de la justice soit établi sur la terre.

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants. — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries
:: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

PRODUIT SUISSE

L'OVOMALTINE et la Santé.

L'Ovomaltine renferme tous les éléments essentiels des substances les plus nutritives : le lait, les œufs et l'orge. A cela viennent s'ajouter les parties solubles du cacao.

L'Ovomaltine est un aliment entièrement utilisable par l'organisme et que l'estomac le plus délicat digérera aisément. Elle est agréable au goût et d'une préparation facile.

Tout ce que le corps doit, d'ordinaire, s'approprier par absorption de nourriture abondante et par élimination des matériaux sans valeur nutritive, il le trouve dans l'Ovomaltine, sous forme concentrée et active.

En ajoutant au lait 10 % de son poids d'Ovomaltine, vous augmentez de 60 % sa valeur nutritive.

Une tasse d'Ovomaltine au premier déjeuner vous assure l'intégralité de votre capacité de travail.

Nous sommes à la disposition de chacun pour renseignements complémentaires.

En vente partout en boîtes de Fr. 2.75 et 5.—
Dr. A. WANDER S. A., BERNE

REVUE DES LIVRES

LES ÉDIFICES PHYSICO-CHIMIQUES. TOME III. LA MOLÉCULE MINÉRALE, par D^r Achalme. 1 vol. grand in-8°. Payot, Paris. — LE ROI DE LA RUHR, Hu Stinnes, l'homme, son œuvre, son rôle, par Gaston Raphaël. 1 vol. grand in-8° de la Bibliothèque politique et économique. Payot, Paris. — LES ARMEMENTS NÉCESSAIRES DANS UNE FLOTTE, par le capitaine de corvette Ven. 1 plaque grand in-8°. Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris. — HISTOIRE GÉNÉRALE ET ANECDOTIQUE DE LA GUERRE DE 1914, par Jean-Bernard. 2 fascicules, 65 et 66, grand in-8°. Berger-Levrault, Paris. — LES ORIGINES RELIGIEUSES DU CANADA, par Georges Goyau. 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. — MADAME RÉCAMIER ET SES AMIS, par Edouard Herriot. 1 vol. grand in-16 carré. Payot, Paris. — BAROCCO, par George Andrieux. 1 vol. in-16. Plon, Nourrit et Cie, Paris. — LA FEMME CHANGÉE EN RENARD, par David Garnett. 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. — DRAME D'ÊTRE DEUX, par Aurel et Han Ryner. 1 vol. in-16. Les Éditions du fleuve, Lyon. — LES CAHIERS DU MOIS. HOMMAGE À GÉRICAULT, par Raymond Regamey. Les Presses universitaires, Paris.

— N'ayant pas la compétence qu'il faudrait pour parler longuement de *Molécule minérale*, du D^r Achalme, je me bornerai à signaler cet ouvrage au curieux d'études physico-chimiques. Il constitue le troisième volume d'une série intitulée précisément *Les édifices physico-chimiques*, mais il présente avec les deux premiers une différence sensible. L'auteur, en effet, avait exposé une suite d'hypothèses sur la structure de la matière, tant au point de vue de la composition que de la forme dont il donnait des modèles rationnels, que de la structure des molécules fondée sur l'existence des électrons inter-atomiques.

Dans la *Molécule minérale*, le savant directeur de laboratoire à l'École des Hautes Études laisse parler les faits et montre, en groupant d'une manière ingénieuse les différentes espèces moléculaires qui constituent la chimie minérale, combien l'étude de leurs propriétés peut être rendue facile, voire attrayante. Autrement dit, il s'adresse à la fois aux yeux et à l'esprit et use abondamment des figures propres à illustrer ses théories. Dans une matière aussi compliquée et aussi abstraite, un tel procédé s'imposait, mais il convient de louer le soin avec lequel les dites figures ont été exécutées par M. Raoul Leclerc, et que l'intérêt — presque d'ordre esthétique — vient se juxtaposer ici à l'intérêt proprement scientifique.

J'ai à peine besoin d'ajouter que ce dernier est considérable. L'ouvrage du professeur Achalme renforce encore — si elle avait besoin d'une confirmation de plus — le crédit de la théorie atomique aujourd'hui universellement admise, malgré quelques divergences de forme plutôt que de fond, et apporte des précisions nouvelles sur ce problème, important entre tous les problèmes fondamentaux, de la constitution de la matière. Il convient, à ce propos, de rappeler que l'auteur a été le premier à identifier l'unité d'électricité positive avec l'ion positif d'hydrogène. Il convient aussi de remarquer que les théories et les faits exposés par lui le sont avec le maximum de clarté compatible avec un tel sujet.

BALE



BALE

IX^e FOIRE SUISSE

1925 du 18 au 28 avril 1925

:: Foire générale de la production ::
nationale, annuellement, au printemps

- Occasion incomparable pour tous les Producteurs et -
Industriels de faire connaître et écouler leur production

Demandez le prospectus à la Direction de la FOIRE SUISSE, BALE I.

BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

Capital et Réserves Fr. 65.200.000

Toutes opérations de Banque
de Bourse et de Change

REVUE DES LIVRES (Suite)

— Il n'y a entre la *Molécule minérale* de M. Achalme et le *Roi de la Ruhr* de M. Gaston Raphaël guère d'autres rapports que celui d'une identité de forme et un éditeur commun. Mais toutes les transitions sont bonnes à qui en a besoin et d'illustres exemples, tel celui de Boileau peinant à relier les différents chapitres de son *Art poétique*, excusent bien des faiblesses.

Le roi de la Ruhr — on l'a deviné — c'est Hugo Stinnes, le grand Allemand dont on célébrait hier les funérailles, et de qui surtout semblait dépendre la solution des grands problèmes politico-économiques-sociaux intéressant la France et la Germanie. Hugo Stinnes, dont l'apparition éclipsa pour un temps les figures des grands Américains, soit par l'opiniâtreté au travail, soit par le génie des affaires et l'ampleur des conceptions. Les circonstances firent que cet homme surgit à un moment particulièrement critique et se trouva naturellement mêlé à tous les événements qui créèrent la situation dont on pouvait croire avant les délibérations de la récente Conférence de Londres qu'elle resterait inextricable.

C'est cet homme dont M. Gaston Raphaël a entrepris l'étude. L'homme d'abord, puis l'œuvre et le rôle. Il avait déjà donné à la même librairie, la maison Payot, deux études sur Walter Rathenau et l'amiral Tirpitz : c'est dire qu'il est familiarisé de longue date avec les conducteurs spirituels, si je puis ainsi dire, de la nation allemande, et aussi avec les questions en suspens. On ne saura rien de lui en vouloir à lui, Français, d'avoir laissé libre cours à ses sentiments vis-à-vis d'un tel ennemi, mais il faut reconnaître en même temps qu'il s'est efforcé de le juger avec objectivité. Aussi bien l'objectivité est-elle nécessaire à qui nourrit la prétention de dégager une leçon de l'examen des faits et de faire profiter ses compatriotes de la connaissance approfondie d'un homme qui fut l'un de leurs plus éminents et plus redoutables adversaires.

Maintenant, que restera-t-il de son œuvre et de son exemple ? Dans quelle mesure, entre autres, le règlement des réparations s'inspirera-t-il, du côté allemand, de ses conceptions personnelles ? C'est ce que M. Gaston Raphaël ne pouvait se hasarder à déterminer.

— Je ne mentionne que pour mémoire l'intéressante brochure consacrée par le capitaine de corvette Ven à un problème vital pour la France comme pour toutes les grandes nations maritimes : celui des armes nécessaires dans une flotte, c'est-à-dire quel doit être le rôle et quelle doit être la composition logique d'une flotte de guerre actuelle. Plutôt qu'aux marins, l'auteur s'adresse davantage encore à tous ceux qui se soucient de la défense nationale et qui ne veulent pas rester dans l'ignorance d'un de ses éléments les plus essentiels. Et c'est, sans doute, avec des intentions précises qu'il a demandé une préface au chef d'état-major général de l'armée, le général Buat.

— Ouf ! J'imagine que M. Jean-Bernard a dû pousser un soupir de soulagement et de satisfaction en signant le dernier bon à tirer de son *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914* dont viennent seulement de paraître les fascicules 65 et 66. Et, parallèlement, les abonnés ont-ils dû pousser un soupir analogue si j'en juge par ma répugnance personnelle à l'endroit des ouvrages débités par fascicules, surtout quand l'impression en reste si longtemps en souffrance. Nous avons, en cours de route, signalé les qualités de cette publi-

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs



Perrin
ARTISAN EN MEUBLES
TAPISSIER
DÉCORATEUR

EBÉNISTERIE TRÈS
JOIGNÉE FABRIQUÉE
ENTIÈREMENT DANS
NOTS ATELIERS

MEUBLES DE JALON
RIDEAUX
MEUBLES CLUB

TOUS NOS MODÈLES
MÊME LES PLUS SIMPLES
SONT ÉTUDIÉS AVEC SOIN
ET SONT D'UNE EXÉCUTION
PARFAITE

TELEPH: 8594

MONTBENON
LAUSANNE

REVUE DES LIVRES (Suite)

cation. On les verra mieux en ayant sous les yeux l'ouvrage entier ; et peut-être aussi les défauts inhérents à ce mode de parution : sacrifices à l'actualité, variations de l'humeur, voire même inégalité de la typographie et de l'illustration, etc.

L'histoire de M. Jean-Bernard n'en tiendra pas moins une place très honorable parmi les innombrables livres publiés sur la grande guerre, son caractère populaire et anecdotique la mettant à la portée du grand public et à même de braver les menaces de l'oubli dans lequel sombrent tant d'œuvres littéraires dont on pouvait attendre une longue renommée.

— « Aucun règne après celui de saint Louis — ainsi s'exprime l'auteur de *Origines du Canada* — n'a plus d'éclat que le règne de Louis XIII, dans l'histoire de la France religieuse. Une terre, douze fois grande comme la mère Patrie s'ouvre alors à nous au delà de l'Océan : marchands et capitalistes s'y intéressent ainsi qu'on s'éprend d'une bonne occasion, mais la France religieuse, elle considère le Canada comme un domaine ouvert à l'apostolat, et, pour le convertir et le civiliser, elle veut d'abord le peupler. Le rêve datait de François I^{er} : l'Eglise du temps de Louis XIII, en se transplantant, le réalise. Elle opère sur le vieux tronc français une magnifique incision ; et de la sève ainsi prélevée, on voit éclore un grand peuple.

» Cette page d'histoire s'achève dans les premières années du gouvernement personnel de Louis XIV, et l'événement qui l'achève la consacre : c'est l'établissement au Canada d'un évêque, ce Montmorency-Laval dont chez nous, en l'été de 1923, le centenaire fut solennellement fêté. Notre récit doit commencer au premier calvaire dressé par Jacques Cartier sur une colline canadienne ; il s'arrêtera au moment où cette terre, grâce au défrichement parallèle du sol et des âmes, sera jugé digne de devenir, officiellement, une province de la chrétienté. »

M. Georges Goyau y veut voir et en a fait une véritable « épopée mystique » ce qui est quelque peu exagéré. On retrouve dans ce dernier ouvrage les convictions profondes de l'apologèse et la chaleur de l'apôtre. On y retrouve aussi et cela n'est pas pour nous affecter, certains partis pris confessionnels inséparables de l'état d'esprit d'un historien, consciencieux et documenté sans doute, mais qui, avant tout, reste un catholique militant.

— M. Edouard Herriot est un homme heureux. Il remporte simultanément des succès d'ordre politique et littéraire. Quelques-uns ignorent encore qu'il fut jadis un universitaire distingué, auteur, entre autres, d'un *Précis des Lettres françaises* très apprécié et de *Madame Récamier et ses amis*. Ce dernier ouvrage, depuis longtemps épuisé, méritait une réimpression, autant par l'art avec lequel l'auteur avait traité son sujet que par le sujet lui-même.

M^{me} Récamier, en effet, domina de son charme la vie mondaine européenne depuis le Directoire jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe, à travers quatre ou cinq régimes successifs. Il y a peu d'exemples, dans l'histoire, d'une souveraineté aussi incontestée et d'une aussi longue durée. M. Herriot a groupé et fait vivre autour de cette aimable femme tout le groupe des représentants de l'élite intellectuelle de l'époque : M^{me} de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Ampère, Barante, Sainte-Beuve, le prince Auguste de Prusse, les deu

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Site parc. - Situation superbe au bord du lac
ouvert toute l'année.

Confort
Prix modérés.

Le plus puissant Dépuratif du Sang, dont toute personne soucieuse
de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

guérit : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
fait disparaître : constipation, vertiges, migraines, digestions difficil-
les, etc.

parfait la guérison des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
combat avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 RENENS Téléphone 99

Alignements. — Levés de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.



L'Aliment idéal pour Enfants et Malades

:: *Produit rêvé pour les Touristes* ::

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

Montmorency, etc. C'est toute la haute société cosmopolite européenne qu'on voit défiler devant la « divine » Juliette, toute une résurrection d'une période brillante par l'esprit et la grâce, et qui ne devait point revenir.

— *Barocco*, roman de M. George André-Cuel, est un titre significatif qui peut s'appliquer également au personnage ainsi baptisé par l'imagination populaire et à la trame même de l'histoire. Un jeune officier de l'armée d'Afrique, une femme fatale et démente, Barocco, personnage bizarre qui vit dans une retraite mystérieuse aux portes de Tunis, artisan d'obscurs maléfices, mais qui, en réalité, n'est qu'un médecin consacrant son temps à l'observation des maladies mentales, aventures extraordinaires, et puis la crise finale, le dénouement logique, la mort après le retour au poste d'avant-garde. M. George André-Cuel est un assez bon élève de Pierre Benoît et *Barocco* supporte la lecture même après l'*Atlantide*.

— *La femme changée en renard*, roman de M. David Garnett, présente une autre étrangeté, celle d'un véritable miracle, de la très réelle et brusque métamorphose d'une femme en chair et en os, Mrs Febrick en renard, ou plutôt en renarde. La manière de l'auteur est bien anglo-saxonne : un alliage d'un réalisme minutieux, d'une psychologie puérile et d'une imagination raisonnée jusque dans ses manifestations les plus extrêmes. Je n'ai pas, quant à moi, le goût de telles élucubrations ; mais elles sont assez au goût du jour, et ce nouveau volume de la collection Grasset, fort bien présenté, du reste, rencontrera sans doute le succès des précédents.



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon).

Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: Dr F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. - Maison confortable. - Prix modérés. - Prospectus franco. - Dir.: E. Nuttermod.

Grand Hôtel

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: Schuls-Tarasp.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains nombreux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpin extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucina » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12. — et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

J. Véron, Grauer & Co

GENÈVE • GELLEGARDE • VALLORBE • LA CHAUX-DE-FONDS
FONTAINE • DOMODOSSOLA • MORTEAU • MARSEILLE • LE HAVRE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

— *Le drame d'être deux*, roman philosophique (?) d'Aurel et Han Ryner, traite sous forme de lettres échangées entre les deux auteurs, une femme et un homme l'éternelle question des rapports de l'homme et de la femme, le mariage, l'amour sensuel et platonique, l'amitié, nuancée de toutes les teintes du sentiment et de l'intellectualité, la pénétration mutuelle des âmes, le droit à la liberté de l'amour, à l'amour « plural », etc. Éternelles questions jamais résolues qui se posent sous des aspects différents suivant les époques et les formes de la civilisation, suivant les circonstances et les besoins du moment, suivant les besoins des individus et de la collectivité.

Quelle sera la formule de la nouvelle alliance ? Nombreux sont ceux qui la cherchent. M^{me} Aurel et M. Han Ryner s'y sont mis consciencieusement, mais l'effort même de concentration qu'ils ont réalisé, la tournure philosophique de leur esprit, rendent leur livre difficilement accessible au grand public. Et c'est grand dommage, car la substance en est riche et l'inspiration élevée.

R. F.

SCHWEIZERISCHES BUNDESSTAATSRECHT, von *Fritz Fleiner*. — ALLGEMEINER TEIL DES SCHWEIZERISCHEN OBLIGATIONENRECHTES, von *Andreas von Tuhr*. Verlag von J.-C.-B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen.

— L'érudit et sympathique M. Fritz Fleiner, chez lequel une science juridique incomparable, qui fait de lui un des maîtres du droit public, s'allie à un sens pratique très avisé et à la connaissance approfondie des choses de son pays, vient de faire à ses concitoyens le plus beau cadeau : un vrai « Miroir » du droit public suisse.

On sait combien le droit d'une démocratie est le produit de sa mentalité, comme il reflète ses aspirations, comme il est enchevêtré dans toutes les manifestations de la vie nationale et individuelle. Mais l'on peut prétendre hautement que la valeur intrinsèque du droit d'un pays se mesure à l'attention que lui portent les milieux scientifiques. Or, le droit suisse est depuis longtemps l'objet de la plus flatteuse attention de l'étranger. Cette heureuse combinaison d'institutions autochtones avec les théories issues de la Révolution française en font quelque chose de très vivant, de très original aussi. L'intérêt accordé aux normes du droit suisse n'est, assurément, en aucun rapport avec la place que nous occupons sur le globe terrestre.

Sur le terrain primitif de la Constitution fédérale, sont venues se superposer les couches formées par les lois, les arrêtés, les ordonnances, la jurisprudence du Conseil fédéral et du Tribunal fédéral. Pour continuer la comparaison empruntée aux sciences naturelles, nous pourrions parler aussi des sédiments apportés par le droit cantonal (mais ne sont-ils pas le véritable terrain archéen ?). Tel le géologue qui, par ses coupes et ses schémas nous donne la structure du sol sur lequel nous vivons et des montagnes qui forment notre horizon coutumier, M. Fritz Fleiner dissèque et explique l'organisme politique et administratif de notre pays, en montre l'évolution suivant d'indéniables lignes directrices, dégage les principes juridiques qui forment le noyau central de notre vie politique. Ce n'était point là une tâche aisée. En suivant M. Fleiner, on ne sait trop vraiment ce qu'il faut admirer le plus : de la richesse débordante de notre droit public ou

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE

Etudes et réflexions d'un psychiste, par William JAMES. Traduit de l'anglais par E. DURANDEAUD. 1 vol. in-8^e écu Fr. 6.—

Cet ouvrage rappelle que le grand philosophe n'a cessé de démontrer et de valoir l'importance de ceux qui s'attachent à la connaissance des émotions.

La psychanalyse et les névroses, par le D^r R. LAFORGUE et le D^r R. ALLENDY. 1 vol. in-8^e broché Fr. 6.—

Recueil d'études originales de psychanalyse expliquant le mécanisme généralisant du psychisme normal et pathologique au point de vue affectif et exposant la technique de traitement.

Connais-toi par la psychanalyse, par J. RALPH. 1 vol. in-8^e broché Fr. 4.—

Ce livre pour le grand public et les psychologues qu'il contient sera suivi par tous ceux qui veulent s'élever au-dessus des limites du vie, et aspirer à vivre au sein avec eux-mêmes et leurs semblables.

Communications scientifiques et faits industriels de l'année (1922-1923), par Edmond MARCOTTE. 1 vol. in-8^e broché Fr. 8.—

Cette publication est destinée aux ingénieurs, industriels, techniciens, hommes de science, étudiants, etc., qui au moment même en besoin, d'une part, les travaux et communications des Académies et Sociétés savantes et d'autre part les progrès de l'industrie.

La science et la vie moderne, par Daniel BERTHELOT. 1 vol. in-8^e broché Fr. 4.80

C'est un livre d'une lecture aussi aisée qu'intéressante, qui expose la théorie des transformations physiques que la science a introduites dans notre vie journalière que dans notre conception philosophique de l'univers.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

de la perspicacité du savant qui, fil d'Ariane en main, nous guide à travers cette abondance.

Mais n'allons pas croire que le spécialiste, le savant ou le théoricien seuls trouvent leur compte dans l'œuvre superbe du professeur zurichois. Ce traité de droit public suisse mérite bien le nom de « Miroir » du droit. Le praticien, l'homme politique, le journaliste, voire même le simple justiciable qui a besoin d'un renseignement y puisent les détails précis sur la législation positive. Ce livre est un très sûr répertoire d'indications sur la législation, qu'on peut repérer sans effort et en quelques secondes. Est-il besoin de dire aussi que la jurisprudence du Conseil fédéral, celle du Tribunal fédéral, peuvent être consultées avec la même rapidité et la même sûreté ?

La libre appréciation et le sens critique se font aussi jour dans l'œuvre de M. Fleiner. Ce savant éclairé aime trop son pays pour être, en tous lieux, son béat admirateur. *Amicus Plato sed magis amica veritas*.... C'est ainsi que tel passage sur une décision peu opportune, sinon malheureuse, ouvre de suggestifs horizons. L'auteur, on le sait, poursuit depuis longtemps la réalisation d'une idée qui lui est chère entre toutes : celle du tribunal administratif. Et il faut bien reconnaître avec lui qu'une maille manquera dans le réseau de notre droit public et des garanties constitutionnelles tant que le citoyen ne pourra invoquer une solide et impartiale juridiction administrative.

Que dire aussi de ce style limpide attrayant, accessible aux cerveaux welches les plus rétifs devant la langue alémanique ? La lecture du *Schweizerisches Bundesstaatsrecht* n'offre certes aucune difficulté pour les Latins possédant les rudiments de la plus importante de nos langues nationales.

Enfin, *last but not the least*, un ingénieux système de notes, une exécution typographique impeccable et un répertoire soigné forment en quelque sorte le point sur l'i de cet important ouvrage, attendu avec autant de curiosité que de confiance, et si impeccable à tous égards.

— A peine l'édition du droit public de Fleiner achevée, la maison d'édition M. J.-C.-B. Mohr (Paul Siebeck), de Tubingue, s'est mise à donner, sur le même format, un traité de droit civil suisse, consacré au droit des obligations. Elle en a chargé un autre professeur à l'Université de Zurich : M. Andreas von Thurn. Le premier volume vient de paraître. Il étudie les dispositions générales du Code fédéral des obligations (*Allgemeiner Teil des Schweizerischen Obligationenrechtes*). Formation des obligations : contrats, actes illicites, enrichissement illégitime.

A côté des commentaires par articles, cet exposé systématique occupera, dans la série des ouvrages rédigés en allemand, une place utile sur les rayons de la bibliothèque des juristes et hommes d'affaires. C'est un ouvrage bien fait, très complet, riche aussi en aperçus intéressants. Le style en est fort net : rien de lourd et de pédant. Par-ci par-là un souffle génial prouve que les domaines du droit, à l'apparence le plus arides, peuvent provoquer de l'enthousiasme. Nous attendons la suite avec intérêt.

H. L.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

Tome CXV. — N° 347. Novembre 1924.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

A nos lecteurs.

Consciente de la place qu'occupe et doit occuper un périodique suisse de langue française, désireuse d'augmenter sans cesse le prestige et l'influence de la pensée helvétique à l'étranger, la Bibliothèque universelle et Revue suisse a le plaisir d'annoncer à ses lecteurs qu'elle vient de conclure une entente avec la Revue de Genève.

Nous voulons unir nos efforts et nos ressources pour atteindre plus sûrement le noble but que nous nous proposons. En évitant une fâcheuse dispersion et en resserrant les liens avec nos amis de Genève, nous pourrions poursuivre plus efficacement l'exécution de notre programme. Nous serons aussi en mesure d'offrir à notre cercle fidèle de lecteurs et d'amis un choix encore plus considérable et plus varié d'articles dus à des collaborateurs de premier ordre. L'attrait que présentaient ainsi l'une et l'autre revues ne fera que s'accroître.

Aussi, à partir du prochain numéro, les deux revues fusionnées paraîtront sous le titre commun de Bibliothèque Universelle et Revue de Genève.

La direction de la nouvelle revue sera assurée par M. Robert de Traz, avec le concours d'un comité formé de MM. Gustave Hentsch, Jacques Chenevière et Alfred Nicole, à Genève, MM. Edmond Rossier, Samuel Payot et Henri Laeser, à Lausanne.

MM. Payot et Cie, éditeurs, continueront à se charger de l'édition et de l'administration.

Nous espérons satisfaire toujours davantage nos abonnés et lecteurs, dont nous recevrons avec reconnaissance les conseils et suggestions. Nous savons qu'ils nous resteront toujours fidèles.

LA RÉDACTION.

Les démocraties modernes¹.

Depuis Hérodote, le mot de « démocratie » a été employé pour définir la forme de gouvernement par laquelle l'exercice du pouvoir appartient légalement, non à une ou à plusieurs classes spéciales de la société, mais à l'ensemble des membres de la communauté. Quand le peuple impose sa volonté dans toutes les questions importantes, nous sommes en présence d'une démocratie. Il y a des royaumes démocratiques ; il y a des républiques où le développement et l'application de l'idée démocratique laissent à désirer.

Qu'est-ce que la démocratie ? Cette forme de gouvernement a-t-elle définitivement gagné son procès, ou bien cédera-t-elle la place à son tour à d'autres formes correspondant à des circonstances et à des nécessités nouvelles ? Quel est son bilan dans les pays qui l'ont introduite ?

« Il y a cent ans, écrit l'auteur de l'ouvrage que nous analysons ici, on ne rencontrait sur l'ancien continent qu'un seul petit coin de terre, où l'on pût étudier le fonctionnement de la démocratie. Quelques-uns des anciens cantons de la Suisse ayant recouvré leur liberté lors de la chute de Napoléon, se gouvernaient de nouveau eux-mêmes, ainsi qu'ils l'avaient fait depuis les premiers temps du moyen âge ; mais leur population était trop peu importante et les conditions dans lesquelles ils se trouvaient demeuraient trop spéciales pour fournir à des communautés plus nombreuses d'utilis éléments d'instruction et jeter quelque lumière sur le gouvernement

¹ *Les démocraties modernes*, par James Bryce, ancien ministre, ancien ambassadeur et professeur à l'Université d'Oxford. Préface de M. Joseph Barthélemy. Traduction de MM. B. Hayra et de Fonlongue. 2 vol. in-8°. Fayot, éditeur, Paris.

populaire en général. Nulle part ailleurs en Europe, un peuple ne se gouvernait lui-même.»

Au cours du siècle qui vient de s'écouler, que de changement dans le monde ! La plupart des monarchies du vieux continent se sont transformées en démocraties. A ce jour, il existe sur l'ensemble du globe plus de cent assemblées représentatives qui sont à l'œuvre et légifèrent pour des communautés de citoyens se gouvernant elles-mêmes. Il y a soixante-dix ans, le mot de démocratie effrayait ; on redoutait même de le prononcer ; aujourd'hui il est devenu un terme plutôt élogieux.

Mais on se tromperait si l'on voulait en conclure que la démocratie a définitivement triomphé. Même dans les pays où elle paraît le plus solidement assise, elle a des détracteurs qui relèvent les signes de ce qu'ils considèrent comme son déclin. Dans plusieurs des pays où il est en force, le socialisme observe vis-à-vis d'elle une attitude plutôt hostile. La dictature du prolétariat est la négation de la démocratie. Et ce n'est pas d'hier que date cette hostilité. Relisant dernièrement la correspondance de Proudhon, nous étions frappé du dédain qu'il y manifeste pour la démocratie de son époque.

« Je vois bien, écrivait-il en 1851, à Charles Edmond, cent millions d'individus à face humaine sur la croûte terrestre ; je doute que l'humanité se compose de plus de 10.000 ! Un homme sur 10.000 bêtes : la proportion n'est-elle pas encore trop forte ? »

Et, en 1852, le même Proudhon écrivait à M. Guillemin : « J'ai assez de la vile multitude et de ses démagogues. C'est pour moi un aphorisme que la classe la plus pauvre — aujourd'hui encore la plus nombreuse — est, par cela même qu'elle est la plus pauvre, la plus ingrate, la plus envieuse, la plus immorale et la plus lâche. Il y a longtemps que je le pense ; il me semble que le moment est venu de le dire. »

Tout récemment, M. Mussolini écrivait dans son *Prélude sur Machiavel* :

« L'épithète de souverain appliquée au peuple est une tragique farce. Le peuple délègue tout au plus, mais il ne peut en tout cas exercer une souveraineté quelconque. Les systèmes représentatifs appartiennent davantage à la mécanique qu'à

la morale... Le referendum va très bien quand il s'agit de choisir le lieu le plus propre à accueillir la fontaine du village. »

L'*Action française* trouve ces réflexions admirables. Elles n'ont rien de surprenant sous la plume du créateur et chef du fascisme. Mais faut-il croire qu'elles nous annoncent un nouvel évangile politique et que la démocratie a fait son temps ?

L'ouvrage de M. James Bryce — ou plutôt sa traduction française — arrive à point pour donner une réponse à cette question et à toutes celles que se posent les hommes que préoccupe l'avenir de la démocratie ou qui s'intéressent à la question capitale des formes de gouvernement. « Mon travail, écrivait l'illustre auteur, a pour but de tracer une idée d'ensemble des phénomènes observés jusqu'ici dans le fonctionnement des régimes politiques du type populaire, de montrer les différentes formes prises par ce type, les tendances développées par chacune de ces formes, les progrès accomplis par la création des institutions politiques et, par-dessus tout, d'indiquer ce que la démocratie a pu ou non accomplir pour le bien-être de chacun, en en comparant les résultats avec ceux qui caractérisent d'autres formes de gouvernement. »

Pour atteindre ce but, deux méthodes se présentaient à M. Bryce. L'une était de faire, à l'exemple de Montesquieu et d'autres maîtres de la science politique, un exposé plus ou moins systématique ; l'autre consistait à prendre la démocratie telle qu'elle existe aujourd'hui en divers pays, de décrire les institutions de chacun d'eux, de les étudier dans leur théorie ainsi que dans leur mise en pratique. C'est cette dernière méthode qu'a choisie M. Bryce. « Il nous faut des faits, dit-il, toujours des faits. » C'est bien là le langage d'un savant anglais, uniquement préoccupé d'arriver à la vérité, peu séduit par les spéculations brillantes ou les constructions philosophiques qui ont si longtemps remplacé la science pure dans le domaine des études politiques et sociales.

Écossais, fils d'une mère irlandaise, James Bryce est mort en 1921, plus qu'octogénaire, après une carrière telle qu'on n'en pourrait rêver de mieux faite pour conduire au but qu'il s'était proposé. Successivement professeur de droit, membre du Parlement anglais, membre du cabinet libéral, ambassa-

deur à Washington, élevé à la pairie, James Bryce se trouva placé dans des conditions exceptionnelles pour traiter les sujets qu'il affectionnait. A une vaste science juridique, il pouvait ajouter les observations recueillies dans la vie politique active et au cours de ses missions diplomatiques. Enfin une longue vie lui permit d'assister à l'évolution politique et sociale de plus d'un demi-siècle dans une des périodes les plus intéressantes de l'histoire. Avant de mourir, il put assister au spectacle tragique de la grande guerre et mettre à profit les enseignements que retire l'observateur des mouvements sociaux qui ont si profondément affecté l'aspect de la scène politique.

Les observations de M. Bryce ont porté sur six pays. Laisant de côté l'Angleterre pour éviter toute suspicion de partialité, l'auteur a choisi deux vieux Etats européens, la France et la Suisse, deux plus jeunes, situés dans notre hémisphère occidental, l'Union américaine et le Canada, enfin deux autres dans l'hémisphère sud de notre globe, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. L'ouvrage comprend trois parties : la première contient des considérations préliminaires applicables aux gouvernements populaires en général ; la seconde décrit les gouvernements populaires des pays choisis comme exemples ; la troisième résume les faits exposés et suggère les conclusions qui peuvent en être tirées quant aux qualités et aux défauts des institutions démocratiques.

Nous voudrions pouvoir suivre M. Bryce dans chacun de ces six pays. Peu de choses sont plus intéressantes que cet exposé si clair et toujours si consciencieux de la manière dont la démocratie y est conçue et appliquée. La moitié de l'ouvrage est consacrée à la description des institutions et des mœurs de ces démocraties. Mais ce voyage, si rapide qu'il fût, nous entraînerait bien au delà des bornes prescrites à cet article, et nous devons le laisser à ceux que l'étendue de cet ouvrage n'empêchera pas de l'aborder et de le lire avec tout le soin qu'il mérite. On nous pardonnera de nous en tenir à un seul pays, le nôtre, celui, d'ailleurs, dont Sir James Bryce a parlé avec le plus d'éloges, on pourrait même dire, d'affection. Dès

le début de son grand exposé, il parle de la Suisse démocratique en des termes admiratifs et avec une sympathie qui ne se dément pas un seul instant. Le peuple suisse et son histoire, nos institutions politiques fédérales et cantonales, l'administration civile, l'armée, l'opinion publique, la presse, sont traités dans une série de chapitres où l'on nous permettra d'emprunter quelques citations.

Pour M. Bryce, les qualités saillantes du peuple suisse se résument ainsi : un patriotisme ardent que maintient à un haut degré le sentiment de l'unité nationale, une extrême variété dans les menus détails de la vie sociale, économique et politique, complétée par un profond attachement au *self-government* local.

On entend si souvent critiquer nos Chambres fédérales en Suisse qu'il vaut la peine de citer le jugement que M. Bryce a porté sur elles. La législature nationale suisse est à ses yeux la mieux réglée qu'il y ait au monde, faisant tranquillement sa besogne sans s'occuper d'autre chose. La corruption, ce fléau de certaines grandes démocraties, y est inconnue. La législature suisse est demeurée jusqu'ici au-dessus de tout soupçon. Jamais elle ne s'est prévalu de sa situation en vue de gains particuliers. Les deux Chambres suisses manquent sans doute de brillant, mais les législateurs suisses font leur travail avec compétence, ils s'attirent le respect du peuple et marchent en excellent accord avec l'Exécutif. La politique en Suisse n'est pas un métier. La grande majorité des représentants est composée d'hommes de fortune ordinaire, qui vivent simplement, excellents spécimens de la haute classe moyenne de la nation, au bon sens avisé et aux mœurs domestiques modestes. L'Assemblée n'est pas inférieure en capacités et en savoir à ses similaires de France et d'Angleterre sans toutefois posséder des orateurs aussi brillants que le Palais Bourbon ou le Luxembourg. Les débats se poursuivent avec moins d'âcreté, moins de mauvaise foi dans les discussions, moins d'insinuations blessantes que dans les Chambres françaises et moins de cette grossièreté qui tombe si facilement dans la vulgarité que dans celles d'Amérique ou d'Australie.

En prenant le pays dans son ensemble, le ton de la vie publi-

que de la Confédération est, dans la plupart des cantons et des communes, plus sain que celui qu'on trouve en France, en Italie, au Brésil et dans beaucoup d'Etats de l'Union américaine ou de Provinces du Canada ; il n'est pas inférieur à celui de la Grande-Bretagne, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de la Hollande, de la Norvège et du Chili.

Le Conseil fédéral recueille aussi les éloges de M. Bryce. Ce n'est pas l'éloquence que l'on recherche chez le Conseiller fédéral (affirmation un peu trop absolue), mais l'intelligence administrative, la tenue morale, le bon sens, le tact, le caractère. Les choix sont sans doute excellents, puisque la réélection est d'usage presque normal. Le Conseil fédéral constitue un corps capable non seulement d'exercer une utile influence sur l'assemblée, de la guider sans porter atteinte à la responsabilité des Chambres envers les citoyens, mais encore, et du fait même qu'il n'a d'attaches avec aucun parti, de devenir le médiateur entre des partis rivaux, en ajustant les difficultés et en faisant accepter des transactions empreintes du meilleur esprit de conciliation. La Suisse est la seule démocratie qui ait trouvé le moyen de tenir ses administrateurs en dehors des fluctuations de la politique de parti.

Il se peut qu'un parti d'opposition conteste l'exactitude de cette conclusion de M. Bryce. D'une manière générale, elle est cependant vraie, et nous devons cet heureux caractère du Conseil fédéral, pour une part du moins, à l'absence de ce qu'on appelle ailleurs la responsabilité ministérielle, au système qui prévoit l'élection du Conseil fédéral pour une période fixe et ne fait pas de son maintien ou de son renversement la préoccupation principale du Parlement. Pour M. Bryce, nos mœurs politiques sont pour beaucoup dans cet état de choses. Nous n'avons pas de politiciens professionnels. La notion de parti est moins forte en Suisse qu'ailleurs. Ce sentiment de parti, qui, dans certaines démocraties, s'exalte au point de prendre les allures d'un torrent déchaîné, demeure en Suisse, depuis 1848, comparable au cours d'un paisible ruisseau.

Ce que dit M. Bryce de l'administration civile et de celle de la justice en Suisse, pourrait donner lieu à plus d'une

sitation instructive. Nous préférons nous arrêter à ses appréciations sur cette législation directe du peuple qui est une des particularités de notre pays. Appliquée à la Suisse, la législation directe apparaît à M. Bryce comme une institution excellente. « Le peuple suisse, dit-il, a pris l'habitude de donner le plus souvent son vote d'après les mérites de la loi proposée ; les mesures se jugent ainsi sans égard pour ceux qui les conseillent. Pareille attitude ne se rencontre pas dans une assemblée représentative qui légifère sous la direction des partis. Dans un parti parlementaire, la solidarité, jointe à l'espoir de gagner quelques avantages au groupe, préoccupe le législateur, mais le peuple n'a ni gain ni perte à escompter en dehors de ceux que peut lui apporter la loi sur laquelle il est appelé à voter. »

Le referendum contribua à donner aux gouvernements de la Confédération et des cantons un caractère vraiment populaire en obligeant chaque citoyen à se bien rendre compte de la part qu'il prend personnellement à créer les lois auxquelles il doit obéir, mais loin d'atomiser la nation en unités individuelles, il rapproche plutôt les classes dans l'accomplissement d'un devoir commun ; aussi devint-il une force qui unifia la nation et rendit la démocratie plus consciente d'elle-même.

Cette réflexion est très juste. Mais M. Bryce ne conclut pas qu'il faille introduire la législation directe dans tous les autres pays. Tout en reconnaissant la nécessité complète du referendum, il fait observer que la Suisse se trouvait dans des conditions spéciales pour une expérience de ce genre. Le succès qu'y a obtenu la méthode législative populaire directe est dû aux antécédents historiques du peuple suisse, à sa longue pratique du *self-government* dans les petites communautés, à l'égalité sociale, à l'esprit de patriotisme dont il est pénétré tout autant qu'au sentiment du devoir civique. On ne saurait escompter un pareil résultat dans les pays où n'existent pas des conditions similaires. Ce mode de consultation populaire convient surtout aux pays d'étendue médiocre et à des populations peu nombreuses qui savent demeurer indépendantes de l'esprit de parti.

Dans les considérations qu'il émet au sujet de l'opinion publique en Suisse, M. Bryce relève comme un fait frappant que les nouveaux cantons, français ou italien, se soient approprié les traditions historiques des cantons originaires, tous germaniques. Nulle part autant qu'ici, dit-il, sauf peut-être aux Etats-Unis, ce que l'on pourrait appeler la puissance de fusion des institutions sociales ne s'est montrée aussi forte. Quelque divers que soient, sous d'autres rapports, les êtres humains, leurs mentalités furent, pour les buts politiques, fondues dans un seul creuset et jetées dans un même moule.

Plus d'un sera tenté, après ce qui s'est passé durant la dernière guerre, d'apporter quelques restrictions à ce jugement qui conserve du reste sa très grande part de vérité. D'autres contesteront aussi qu'en Suisse il n'y ait pas trace de cette tyrannie des majorités que Tocqueville découvrit en Amérique et que J. S. Mill redoutait comme la tare menaçant toute démocratie. On conviendra cependant qu'elle y est bien moins accusée et fréquente que dans d'autres démocraties.

La presse ne peut qu'accueillir avec satisfaction le passage que lui consacre M. Bryce. Tous les observateurs étrangers, écrit-il, s'accordent à louer la tenue de la presse suisse. Les journaux sont dirigés avec habileté et intelligence ; ils échappent au moindre soupçon de chantage et se gardent de toute virulence dans les questions de personnes.

On nous permettra enfin de citer l'appréciation finale de M. Bryce :

« Un gouvernement par le peuple entier, qui vise honnêtement au bonheur de toute la collectivité, qui cherche à gagner la confiance générale et à créer partout un sentiment de satisfaction à l'endroit des institutions, n'est pas un simple rêve d'optimiste, un idéal irréalisable. Avoir établi et fait fonctionner un pareil gouvernement, même imparfaitement, c'est avoir donné une réalité concrète à ce que les savants occupés à débrouiller les faits si obscurs de l'histoire politique écartaient comme de pures illusions, et rendu un véritable service à l'humanité, dont les espoirs se trouvèrent accrus.

« L'avenir de la Suisse s'ouvre sous des perspectives obscures qui s'éloignent des possibilités immédiates. Le sort de

son peuple ne repose pas entièrement entre ses mains, parce qu'il lui est impossible d'échapper aux réactions des grandes nations qui l'environnent. Pour les Suisses, comme pour le reste de l'Europe, la prochaine décade sera peut-être une période orageuse qui mettra à l'épreuve les caractères et les institutions dans des conditions plus dures que n'en connurent même les deux dernières générations. »

Rarement étranger a parlé de notre pays et de ses institutions avec autant de bienveillance. Pussions-nous continuer à mériter et à mériter mieux des éloges qui nous rendent parfois un peu confus.

C'est la troisième partie du grand ouvrage de M. Bryce qui est la plus personnelle, celle où l'exposé des faits cède le plus de place à la discussion et aux jugements. De l'examen critique des institutions, l'auteur passe aux observations qu'elles lui suggèrent. Il y présente des réflexions du plus haut intérêt sur le présent et l'avenir du gouvernement démocratique.

La première question qu'il se pose concerne le déclin réel ou prétendu du gouvernement parlementaire (qui n'est pas nécessairement identique avec le gouvernement démocratique). Les personnes d'âge et d'expérience disent partout et dans des termes à peu près semblables, que le talent oratoire, le ton et les manières ont décliné dans les assemblées législatives ; que les citoyens les plus capables se montrent de moins en moins disposés à faire partie des législatures ; que les journaux écourtent ou satirisent les comptes rendus des débats parlementaires, débats auxquels le public s'intéresse de moins en moins ; que la qualité de membre du Parlement n'inspire aucun respect et que, finalement, pour une raison ou pour une autre, les Chambres ne jouissent plus de la considération du public. « Qu'il soit exact ou non, dit M. Bryce, que le niveau des assemblées parlementaires ait baissé, il est hors de doute qu'on ne trouve plus dans ces assemblées ce qu'il y a de mieux comme intelligence ou comme talent. Sous ce rapport, les espérances conçues il y a quatre-vingts ans ne se sont pas réalisées. »

Cette question du déclin des assemblées législatives est

très discutée. Le mal, s'il existe, remonte très haut. Il y a quatre-vingts ans, M. de Tocqueville écrivait au sujet des Etats-Unis : « On est à peu près d'accord que dans les premiers temps de la République, les hommes d'Etat, les membres des Chambres étaient beaucoup plus distingués qu'ils ne le sont aujourd'hui. Maintenant le pays n'a plus la main si heureuse. Ses choix tombent en général sur ceux qui flattent ses passions et se mettent à sa portée. »

Et quant aux comptes rendus satiriques et malveillants des débats parlementaires, ils ne sont pas l'apanage de notre siècle. On trouverait difficilement quelque chose de plus mordant et de plus méprisant que les comptes rendus comiques, illustrés par Cham, écrits par Lireux, pour les débats de l'Assemblée constituante de 1848. Ce qui est incontestable, c'est que les classes les plus cultivées ne prennent pas partout une part suffisante à la vie politique active et que l'entrée dans les assemblées représentatives de nombreux éléments socialistes et communistes n'a pas contribué à relever les mœurs parlementaires et à leur conserver le caractère élevé qu'elles ont eu à certaines époques. Malgré ce déclin, les assemblées représentatives constituent encore des rouages indispensables dans la machine gouvernementale des grandes démocraties où l'introduction du referendum et de l'initiative se heurte à des difficultés particulières. Dès lors la qualité d'une législature, l'intégrité et les capacités de ses membres, l'efficacité des méthodes au moyen desquelles elle exécute le travail législatif et surveille le travail de l'Exécutif doivent continuer à être des facteurs essentiels pour le bien d'une nation.

La grande importance qu'a acquise de nos jours la politique extérieure dans un monde où les rapports entre nations ne cessent de se multiplier et de se compliquer, donnent un vif intérêt au chapitre sur la démocratie et la politique étrangère. « L'histoire, dit M. Bryce, montre que, dans ces questions, le peuple se comporte avec au moins autant de sagesse que les monarques ou les oligarchies, ou même que ces petits groupes d'hommes auxquels les pays démocratiques confient la conduite de leurs affaires extérieures, et qu'il respecte

davantage les principes de la morale internationale. Si la Société des Nations doit réussir à préserver l'humanité de la guerre en obtenant des arrangements à l'amiable lorsque s'élèvera un conflit international, il faut qu'elle soit toujours soutenue par les peuples des Etats qui en font partie. Afin de donner cet appui avec sagesse et efficacité, les peuples devront désormais prêter plus d'attention aux affaires extérieures et arriver à les mieux connaître. Actuellement, le gros obstacle, c'est l'ignorance. C'est aussi l'irresponsabilité de la presse et à son action coupable dans certains pays. »

Parlant plus loin des dangers qui menacent les démocraties, M. Bryce signale justement les dangers résultant du manque de responsabilité chez ceux qui fournissent au peuple les éléments d'information nécessaires pour juger les hommes politiques et leur action législative. Cette diffusion par la presse des mensonges, des sophismes, des incitations à la violence, tous procédés de polémique qu'on englobe sous le nom de propagande, est devenue un agent puissant d'influence plus efficace même auprès des masses populaires des grands pays que ne le fut jamais le démagogue dans les petites nationalités anciennes. Pour combattre ces dangers, il faut développer partout le savoir, la sympathie sociale ; il faut plus d'énergie civique, plus de patriotisme que n'en ont déployé jusqu'à ce jour les gens que l'on désigne sous le nom de classes supérieures et instruites.

Nous devons passer rapidement, bien à regret, sur le chapitre dans lequel l'auteur compare les trois types de gouvernement démocratique : le système parlementaire, le système d'un président investi de larges pouvoirs comme aux Etats-Unis et le système suisse d'un Conseil fédéral élu pour trois ans système qui a, de l'avis de M. Bryce, l'avantage de la simplicité, celui de concentrer l'autorité, d'épargner beaucoup de luttes stériles et de donner à la politique intérieure et extérieure, une remarquable continuité de vues. Nous passons aussi les chapitres consacrés au problème de la démocratie chez les races arriérées et de la démocratie dans ses rapports avec les lettres et les arts. Donnant un premier aperçu des résultats obtenus dans les six pays envisagés, l'auteur recon-

naît que la démocratie n'a pas apporté aux peuples toutes les satisfactions qu'ils en attendaient et pour lesquelles il n'eût fallu rien de moins qu'un changement radical dans les tendances actuelles de la nature humaine. Cependant, l'on ne saurait porter un jugement équitable sur elle sans la placer côte à côte avec d'autres gouvernements et la comparer ensuite avec eux. Si, du monde d'aujourd'hui, nous reportons nos regards en arrière, nous éprouvons un certain réconfort à constater combien le gouvernement populaire, en reconnaissant des droits égaux à tous les citoyens, a tari de sources de souffrances. Si ce régime n'apporta pas tous les bienfaits qu'on attendait de lui, du moins a-t-il, dans quelques pays, supprimé et, dans d'autres, atténué bien des cruautés et bien des épouvantes, beaucoup d'injustices et de mesures oppressives qui assombrirent les âmes de nombreuses générations. Il reste bien supérieur aux gouvernements qui comportent tous les risques de l'hérédité ou l'égoïsme du gouvernement d'une seule classe.

Dans un autre chapitre, M. Bryce revient sur les résultats des régimes démocratiques et en dresse un bilan détaillé. « La démocratie, dit-il, a maintenu l'ordre public, tout en assurant la liberté individuelle du citoyen ; elle a fourni une administration civile aussi bonne que les gouvernements précédents. La législation s'est intéressée davantage au bien-être des classes pauvres que sous les autres régimes. Elle ne s'est montrée ni inconstante ni ingrate. Elle n'affaiblit ni le patriotisme ni le courage. Elle n'évita pas le gaspillage et d'ordinaire elle fut trop dépensière. Elle n'a pas produit un contentement général dans toutes les nations. Elle a fait peu de chose (jusqu'à ces derniers temps) pour améliorer les relations internationales et garantir la paix. Elle n'a pas diminué l'égoïsme de classe, témoins l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Elle n'a fait disparaître ni la corruption ni les influences surnoises de la richesse sur les gouvernements. Elle n'a pas supprimé l'éventualité des révolutions. Elle n'a pas enrôlé au service de l'Etat un nombre suffisant d'hommes sélectionnés parmi les citoyens les plus honnêtes et les plus capables. Et malgré ces déficits, nulle part ne s'est manifesté le désir de renoncer à

la démocratie. Aucun des pays envisagés ne semble supposer qu'il gagnerait à ce changement. »

Les derniers chapitres de l'œuvre maîtresse de M. Bryce en sont peut-être la partie la plus captivante. L'auteur y décrit les dernières phases de la démocratie : il y examine les tendances actuelles et l'avenir de cette forme de gouvernement.

Il n'est personne qui ne sache à quoi tient la crise que traverse la démocratie dans presque tous les pays. L'importance croissante du facteur économique, l'augmentation des forces du prolétariat, ce mouvement vers l'égalité économique qui se traduit tantôt par l'amélioration de la législation ouvrière, tantôt par des efforts vers le communisme et des tactiques diverses dont la principale est la proclamation de la grève générale des services de première nécessité, tous ces faits sont sous nos yeux et nous savons ce qu'ils ont apporté de perturbations dans l'exercice du régime démocratique. L'effort d'une partie de la classe ouvrière ou tout au moins de ceux qui la mènent et l'excitent, vise à établir une dictature du prolétariat, le règne égoïste d'une classe exercé par une oligarchie de ses chefs.

Cette doctrine de guerre des classes et l'arme de la grève générale ne proviennent pas des principes de la démocratie, mais de causes historiques et économiques qui eussent agi encore plus puissamment pour susciter le mécontentement et amener une insurrection dans un gouvernement autocratique ou oligarchique, à moins que ces régimes ne possédassent une force armée assez puissante pour maîtriser tout mouvement d'une population nombreuse. Elles sont en réalité un coup droit à l'adresse de la démocratie, le coup le plus dur, qui lui ait jamais été porté, car elles abolissent le sentiment qu'un peuple constitue un tout moral et spirituel, étroitement uni par des liens spirituels. « Le genre de révolution qui se prépare, écrit M. Bryce, n'est ni pour cette année ni pour la prochaine ; il a devant lui la perspective de luttres à main armée qui imposeront aux gouvernements un effort de parade et de riposte autrement dur que tout ce qu'ils ont eu à subir jusqu'ici. »

Après avoir montré combien le communisme s'accorde mal avec les institutions démocratiques, M. Bryce termine son ouvrage en se demandant ce que sera l'avenir de la démocratie. Quels que soient sa confiance et son espoir dans la démocratie, il ne procède pas ici par affirmations tranchantes. Il y a eu tant de changements sur cette terre et les périodes historiques soumises à notre examen sont encore si courtes qu'il faut être modeste en ses conclusions. « La question de la permanence de la démocratie, écrit l'auteur, se réduit à celle de savoir si l'humanité croit en sagesse et en vertu ; elle en entraîne une autre : que sera dans l'avenir la religion, puisque la foi fut, après la morale, la puissance motrice des âmes les plus belles et les plus sensibles. Jusqu'ici, aucun gouvernement libre n'a pu exister ou se maintenir sans le respect envers ces Puissances invisibles et éternelles qui imposent des sanctions par lesquelles les forces du mal furent tenues en échec, en même temps qu'étaient conservées la stabilité et la cohésion de l'édifice social. L'avenir de la démocratie se trouve donc connexe aux deux grandes problèmes qui se posent aujourd'hui : l'avenir de la religion et les perspectives de progrès de l'humanité. » Et reprenant une conclusion que nous avons déjà rencontrée plus haut M. Bryce ajoute : « Nul gouvernement ne demande autant au citoyen que la démocratie, aucun ne donne autant en retour. La réalité est restée en dessous des espérances, mais rien n'est venu diminuer la croyance que, parmi les citoyens des pays libres, le sentiment du devoir et l'amour de la paix se développeront et deviendront plus forts. L'on ne peut dire que l'expérience n'ait pas réussi, car le monde moderne est, après tout, un asile meilleur qu'il ne le fut sous d'autres formes de gouvernement, et la foi dans un perfectionnement possible survit encore. Sans la foi, rien ne s'accomplit et l'espérance est le mobile de la foi. »

Tel est, fort imparfaitement résumé, le remarquable et utile ouvrage que M. l'éditeur Payot a voulu mettre à la portée des lecteurs de langue française, ce dont on ne saurait trop le remercier. Non que cet ouvrage soit en tout point au-dessus de la critique. La méthode choisie par l'auteur, sa descrip-

nion des effets de la démocratie dans six pays et ses considérations finales, devait avoir pour conséquence d'assez fréquentes répétitions. D'autre part, la masse de faits cités, excluait une complète exactitude. En ce qui concerne la Suisse, nous aurions pu relever des erreurs assez nombreuses, qui s'expliquent à la fois par la complexité de nos institutions et les modifications que le peuple ne cesse d'y apporter. Mais, presque partout, ce sont des erreurs de détail, qui n'altèrent pas le tableau présenté par l'auteur et les conclusions qu'il tire des faits cités. D'un bout à l'autre, l'ouvrage est plein de vie et d'intérêt. C'est le plus complet que nous connaissions en ce genre et, comme le dit M. J. Barthélemy dans sa belle préface, c'est une œuvre de bonne foi. Œuvre écrite sans parti pris, dans un véritable esprit scientifique et telle qu'il convient d'en recommander la lecture à ceux qui comprennent combien il importe d'être au clair sur ce grand problème de la démocratie et sur les solutions diverses qu'il a reçues.

FÉLIX BONJOUR,

ancien Conseiller national.

La Correspondance de William James.

I

La *Bibliothèque Universelle* a publié, dans sa livraison du mois de mai dernier, une série de lettres envoyées par William James à son ami de Genève, Théodore Flournoy. Elles sont si pleines de souffle et si riches d'idées qu'il eût été déplorable que nous ne pussions entrer plus avant dans la correspondance du philosophe américain ; nous allons constater qu'elles sont loin d'être les plus intéressantes ou les plus significatives de toutes celles qu'il a dispersées en prodigue au cours de près d'un demi-siècle.

Je ne connais pas, dans l'histoire de la pensée contemporaine, d'esprit aussi spontané, aussi libre, aussi hardi, aussi généreux, aussi humain, dans l'acception profonde de ce mot, que William James, l'auteur de cette *Expérience religieuse*, dont M. Frank Abauzit nous a donné une fort belle traduction en 1906, de *La Volonté de croire*, du *Pragmatisme*, etc. Avec lui, nous fuyons les chemins battus et, si nous ne sommes pas entraînés vers d'inaccessibles ou de brumeux sommets, nous courons aux suprêmes réalités.

Quelques lignes de biographie, tout d'abord. William James est né à New-York, le 11 janvier 1842. Il était le fils d'un homme extraordinaire, qui bravait toutes nos étroites conventions sociales et qui mettait les questions de caractère ou de conduite au-dessus de toutes les autres. Passionné du changement et des longs voyages, le père de James promena sa nombreuse famille à travers les océans et les continents. L'éducation de ses enfants se fit à la grâce de Dieu, en Angleterre, en

France, en Suisse, ailleurs, et même aux États-Unis. C'est au collège de Boulogne, où il fut placé pendant l'hiver de 1857 à 1858 en compagnie de son frère Henri, le futur romancier, que William James prit enfin conscience de ce que peuvent être un enseignement et un travail sérieux. Il lut beaucoup, et les écrivains français ou allemands non moins que les britanniques. En septembre 1861, après s'être engoué de la peinture, qu'il sacrifiera bientôt à la chimie, il tâta de la médecine à l'Université de Harvard, mais ne tarda point à se tourner vers les études spéculatives, « décidé de consacrer tout son temps à la philosophie », qu'il professa, sept lustres durant, dans l'école où il avait reçu sa première culture académique. De santé médiocre, il souffrit, dès la cinquantaine, d'une maladie de cœur contractée dans les montagnes de son pays où il s'imposa de trop lourdes fatigues. Il mourut le 26 août 1910.

Des *Letters of William James*, qui parurent à Boston en 1920, MM. Floris Delattre, professeur à l'Université de Lille, et Maurice Le Breton, professeur agrégé au Lycée de Caen, nous présentent, dans notre langue, les parties les plus captivantes ou les plus substantielles sous ce titre : *William James, extraits de sa correspondance* (1 vol. in-8°, Payot, Paris), avec une chaleureuse et lumineuse préface de M. Henri Bergson. Une haute intelligence, curieuse de tout, se jetant sur tous les problèmes avec un entrain, une ardeur, une audace incomparables, et une âme d'une singulière noblesse, d'une absolue sincérité, d'une fraîcheur exquise, mobile au demeurant, fiévreuse, enthousiaste, impatiente de se découvrir à elle-même et de conquérir d'autres âmes, se révèlent dans ces pages frémissantes, qui sont comme les confessions d'un homme aux prises avec la vérité. Et que de bonne foi dans sa recherche, quelle étonnante alliance du sens pratique et des tendances mystiques, quel fervent besoin d'une règle de vie surtout !

Ses lettres sont adressées à sa femme, à sa sœur Alice, à son frère Henri, à son père, à sa mère, à des collègues et à des disciples, à Charles Renouvier, à Théodore Flournoy, à François Pillon, à Henri Bergson, et à combien d'autres. Elles

pénètrent dans tous les sujets, elles adoptent tous les tons, aimables, gracieuses, spirituelles, débordantes de gaieté ou de fantaisie, et parfois mordantes comme la bise de janvier ou graves comme un prêche, mais sans une ombre de manie sermonneuse.

Deux citations suffiront à en marquer, pour l'instant, l'allure et la matière. Le 22 août 1903, il écrit à Mme Henry Whitmann, dans l'un de ces rares jours clairs où il oublie le sexagénaire et le valétudinaire qu'il est alors :

On a plaisir à voir que, même après soixante ans bien comptés, l'organisme possède toujours un tel ressort. Mais je sens qu'il ne doit plus me rester beaucoup de temps, si je veux encore « créer », et il me tarde d'avancer mon travail (son essai sur *Le Pragmatisme*) qui malheureusement ne tolère pas d'être poussé hâtivement. Je suis persuadé que ce désir d'énoncer des vérités est une maladie virulente. Or, il s'est récemment uni chez moi à une fiévreuse ambition personnelle, que je ne me connaissais pas et que je tiens pour impie de se trouver en telle compagnie. J'ai réellement peur de mourir avant d'avoir dit mon dernier mot sur le salmigondis universel en un ouvrage qui fera date, enfin, et restera pour mes enfants un titre d'honneur. Puérile niaiserie ! Comme si l'on pouvait prétendre de troubler la majesté de l'Univers avec des formules, et comme si le monde du sens commun et ses obligations n'étaient pas de toute éternité la seule réalité réelle !

James est celui qui accepte tous les risques de la vérité, car l'existence ne serait plus qu'une sorte de mort si nous étions ici-bas en possession de l'Absolu. Et la vérité qu'il se flatte d'avoir approchée, il la définit en ces termes dans une longue épître du 16 juin 1901 à son fidèle Henry W. Rankin :

Je me place sur le terrain suivant : Le réservoir et la source de toutes les religions, je les vois dans l'expérience mystique individuelle, en prenant le mot « mystique » en un sens très large. Toutes les théologies et les règles ecclésiastiques ne sont que des excroissances qui sont venues s'y greffer ; et l'expérience se combine avec tant de souplesse aux préventions intellectuelles du sujet, qu'on pourrait presque dire qu'elle n'a pas d'expression *intellectuelle* proprement dite, mais appartient à une région plus profonde, plus vitale et plus agissante que le

domaine de l'intelligence. Elle est dès lors également invulnérable aux arguments des critiques intellectuels. Selon moi, la conscience mystique ou religieuse est inséparable d'un moi subliminal étendu qui laisserait filtrer des messages au travers de sa mince cloison. Nous sommes ainsi dûment avertis de la présence d'une sphère de vie plus grande et plus puissante que notre conscience ordinaire, dont elle n'est pourtant qu'un prolongement. Les impressions, impulsions, émotions qui nous en parviennent nous aident à vivre : elles apportent l'invincible confirmation d'un monde au delà des sens, elles nous attendrissent, donnent à tout une signification et un prix, et nous rendent heureux. Voilà ce qu'elles procurent à celui qui les ressent, et il n'est bientôt plus seul. Ainsi comprise, la religion est indestructible... Comme nous ignorons les limites extrêmes du domaine subliminal, libre à l'idéalisme transcendantal de le considérer comme un esprit absolu dont une partie ferait corps avec nous-mêmes, ou libre à la théologie chrétienne d'y voir une divinité distincte agissant sur nous. Il y a quelque chose, qui n'est pas notre moi immédiat et qui influe sur notre vie.

C'est là l'*ultimum verbum* de William James, et ce « quelque chose qui n'est pas notre moi immédiat », il l'a espéré avec « l'espérance agressive », il s'est confié à lui avec la certitude joyeuse d'un croyant. Sa « religion », comme nous pourrions nous en convaincre, ne va pas plus loin, mais elle l'arme pour tous les combats et il ne lui demande rien de plus. Considérant la diversité et la complexité des faits et des choses, il a trouvé dans la volonté de croire aux réalités invisibles et dans une infatigable aspiration vers le bien le « principe d'explication universel » dont a parlé M. Henri Bergson.

Nous n'aurons qu'à rapidement analyser sa correspondance pour assister à l'évolution de sa doctrine. Bien entendu, nous ne laisserons pas d'éclairer la personnalité même de William James en retenant telles ou telles de ses confidences, et nous ne manquerons point de rappeler son attachement à la Suisse, qui lui fit dire un jour : « Si je n'étais pas Yankee jusqu'à la moelle, je voudrais, sans hésitation, être Suisse ; je n'aurais sans doute qu'à m'en féliciter. » Et nous donc ! Car nous avons eu de nouveaux Suisses infiniment moins désirables.

II

Un des élèves préférés de James, le Dr Dickinson S. Miller, a dégagé, de la physionomie morale de son maître, quelques traits qui ne peuvent être négligés et qui nous aideront à la mieux comprendre : « Il subissait des questions qui étaient autant de critiques (dans une discussion à propos de ses *Principes de psychologie*) avec une attention inépuisable et une patience que je qualifierai d'un mot qui s'impose quand on parle de lui : *humaine*... Il ne cherchait presque jamais à faire triompher son point de vue. Il se rabattait volontiers sur la langue de la perception, de l'intuition, de la sensibilité, de la vision du possible... Je fus profondément frappé de ses qualités de jugement, et souvent même, de justice. Une large expérience des choses de l'intelligence, une profonde culture littéraire, scientifique et artistique (notre génération a-t-elle vu un homme plus vraiment cultivé ?), un esprit entièrement libre, toujours bienveillant et prêt à rendre justice aux hypothèses les plus chancelantes, les plus audacieuses ou les plus dédaignées, tout en observant le sens des proportions et le contrôle du témoignage. » Ayant cherché, ayant erré, il avait acquis la vertu d'humilité sans laquelle on n'est point un grand esprit. Et s'il fut, aux heures de la jeunesse, tenté d'être de la course américaine au million ou au milliard, il n'a pas été longtemps indécis. Nature foncièrement désintéressée, et qui était tout intelligence et conscience, il a uniquement vécu pour aborder au port de vérité.

En septembre 1863, à l'âge de vingt et un ans, il est tourmenté par le choix d'une profession. Comme il le mande à l'une de ses cousines, il y a pour lui « quatre éventualités : l'histoire naturelle, la médecine, l'imprimerie, la mendicité. » Il écrit à sa mère : « J'hésite, je l'avoue ; je suis porté à croire que, par une affectueuse lâcheté, commune à toutes les mères, tu ne serais pas fâchée d'avoir un fils très prosaïquement prospère et gras, dût-il y sacrifier quelque chose de ses plus « nobles aspirations ». Mais j'aurais peur, une fois parvenu

au faite de cette prospérité (*inmanquable*, pour peu qu'on accepte, sinon de manger de la vache enragée, au moins de renoncer à l'ambrosie divine), de ne pouvoir, sans angoisse, jeter un regard en arrière sur la vie que m'eût procurée la pure recherche de la vérité. » Il a goûté à la « divine ambrosie », et le parfum en est de ceux qu'on ne se résigne plus à ne point respirer.

Pour ne pas demeurer à la charge de sa famille, il accueille avec empressement l'offre d'accompagner dans un voyage d'études au Brésil, l'un de ses professeurs, le naturaliste Louis Agassiz. Il s'était promis que cette expédition scientifique dans le bassin de l'Amazone contribuerait à l'affermissement de son caractère et lui ouvrirait les yeux sur son avenir. Il ne s'était point trompé, mais il dut s'avouer qu'il ne serait jamais un explorateur : « Je sais maintenant, pour tout de bon, que je suis fait pour une vie spéculative plutôt qu'active », dit-il à son « cher vieux père » dans une lettre datée de Rio-de-Janeiro (3 juin 1865). Et il se console aisément de ne pas être un émule de Baker ou de Livingstone :

J'ai commencé sur le bateau (du retour) à lire les *Voyages* de Humboldt. J'avais à peine ouvert le livre que je me sentis comme illuminé : « Juste ciel, alors qu'il existe de par le monde de tels hommes pour voyager, explorer et observer dans l'intérêt de l'humanité, tous gens à qui ce travail est aussi naturel que l'air à nos poumons, quel besoin avons-nous, et de quoi nous mêlons-nous, nous autres, de nous essouffler sur leurs traces, et de nous donner tant de mal pour les remplacer ? Il y a assez d'hommes pour accomplir toutes les tâches nécessaires, sans que nul ait à forcer son talent. » L'homme dépense son activité de deux façons : à lutter contre les circonstances extérieures, et à essayer de rétablir l'ordre dans le tohu-bohu de son propre esprit.

Au surplus, il a, dès cette époque, « une certaine confiance tranquille dans l'harmonie du Tout », qui le préservera des agitations ou des mélancolies stériles. Au meilleur de ses camarades d'Université, Thomas W. Ward, qui ne réussit pas à « se défendre de lui-même » et que déprime une rage d'introspection, il prodigue d'excellentes directions, non sans y ajouter un peu de l'humeur narquoise qui prête à sa correspondance un accent si savoureux :

Le mieux est de conserver une allure constante et régulière, et alors on obtient une tranquillité d'esprit délicieuse (comme la mienne, n'est-ce pas ? ah ! Tom, quels pauvres idiots nous faisons !). Tu es abattu aujourd'hui ? Ne va pas en conclure que la vie te trahit à tout jamais. Tu te relèveras sûrement, pour ensuite, aussi sûrement, redescendre. Il est certain qu'en six mois, ou tel laps de temps qu'il te plaira, tu fourniras une certaine somme de travail, et il est puéril de te montrer aussi nerveux et inquiet, alors que tu ne fais que marquer un temps d'arrêt. Les beaux jours reviendront, comme ils sont venus ; ils s'enfuiront aussi. On devrait, à mon avis, s'affranchir de son humeur, la traiter en étrangère, en intruse, se garder, autant que possible, de l'enthousiasme comme du désespoir, mais ne jamais perdre des yeux sa tâche, et, si nous avons su faire de notre mieux *dans telle circonstance précise* (c'est lui qui souligne), nous déclarer satisfaits.

C'est déjà là une sorte d'état d'esprit pragmatiste. Borner ses rêves et ne point borner son labeur, se plier aux inévitables contingences, ne pas orienter sa voile vers un absolu auquel tendraient vainement les chétives créatures que nous sommes, il n'est pas d'autre sagesse. Peut-être ces réflexions sont-elles moins de lui qu'elles ne sont une paraphrase des pensées de Marc-Aurèle qu'il est occupé à lire très lentement, « à deux ou trois pages par jour », et qui lui enseigne la « vie selon la nature ».

Au printemps de 1867, William James, en proie à de constants malaises, part pour l'Allemagne afin d'y compléter ses études de physiologie dans les laboratoires, tout en prenant quelque repos. Ses loisirs, il les consacre exclusivement à la littérature. Schiller, Goethe, Lessing le ravissent. Hegel, l'esthéticien Fr.-Th. Fischer, le Strauss de la *Vie de Jésus* l'attirent moins. « Ce qui me dégoûte et me lasse, c'est de voir la souplesse avec laquelle tous ces gaillards s'introduisent dans l'« Idéal », l'« Au-delà », etc., et prétendent donner de tout une explication *logique*, qui s'inspire visiblement des *faits*, alors que leur raisonnement se montre ridiculement incapable d'empiéter d'un pouce sur l'avenir. On n'a jamais vu une telle fureur de fouiller la vérité jusqu'aux entrailles chez des gens à qui l'intuition fait si totalement défaut, qu'ils n'en perçoivent même pas l'extérieur. Leur grand plaisir, c'est

d'écouter pousser l'herbe du matin au soir. Il y a, selon moi, quelque chose de malsain et de vaniteux à se complaire ainsi à donner de tout une explication mécanique. » Pour lui, l'intuition est la force souveraine de l'esprit. Dans un billet de 1866 ou 1867 à A.-O.-W. Holmes, n'avait-il pas lancé cette pittoresque affirmation : « Je veux bien être pendu si je suis matérialiste ? » Nos sens grossiers, notre raison même, ne voient pas aussi loin que notre âme.

Comment James jugera-t-il les Allemands ? Voici :

Berlin est une ville « vivante », la population grande et belle, l'air intelligent, infiniment supérieure à celle de Dresde. J'aime beaucoup les Allemands, ce que j'en connais, du moins (et ce n'est pas beaucoup dire). Il y a une grande part de vérité dans le dicton qui veut qu'un gros homme soit un homme bon. Le ventre tient une place importante chez les Allemands ; même quand il n'est pas volumineux, on le devine puissamment constitué et, bien plus que chez nous, il tient dans l'économie un rôle considérable, arrière-plan massif, immuable de la conscience, sur lequel, comme à la surface d'une mer profonde et calme, qu'elles rident à peine, glissent en se jouant des images bariolées qui sont l'apport des autres sens au drame de la vie... Les Allemands ont du loisir, sont affables aux étrangers, d'une honnêteté rigide, dépourvus de fausse honte et du maudit orgueil de l'argent, et, en général, d'un commerce très agréable. Ils parlent une langue infernale...

Les Français de 1870 n'auraient pas ratifié ces bienveillantes appréciations, et ceux de 1914 eussent évidemment fait quelques réserves.

James est, en janvier 1868, aux bains de Teplitz où il se soigne pour être en mesure de suivre, pendant le semestre d'été, les cours de Helmholtz à Heidelberg. Mais, ne parvenant pas à recouvrer l'équilibre de sa santé, il essaie d'une station thermale française, Divonne, au pied du Jura. Son séjour en Allemagne l'a plutôt détourné de ses études spéciales, pour le ramener à la philosophie qui demeure sa science favorite. En 1872, il est néanmoins nommé « instructeur de physiologie » à l'Université de Harvard et chargé de trois conférences par semaine. « Quel affreux métier que celui de professeur : payé pour parler, parler, parler ! » gémit-il plus tard. Eh ! quoi,

primum vivere... Ne donnons pas trop d'importance à cette boutade. Son « affreux métier », il l'exercera pendant plus de trente ans et il lui devra des récompenses sans égales.

Il lui devra, en particulier, la possibilité de fonder un foyer. Le 10 juin 1878, il épouse Miss Alice H. Gibbons, qui sera pour lui une compagne selon son cœur et son esprit.

Ayant délaissé l'enseignement de la physiologie pour celui de la psychologie, il ne sera désormais plus qu'un philosophe. En 1880, il se plaint de « l'envahissement de notre Université par l'hégélianisme », qui ressuscite en Angleterre et aux Etats-Unis après son enterrement en Allemagne, mais qui n'en est pas moins « la stérilité même ». Au mois d'août 1882, il obtient des autorités de Harvard un congé d'une année, qu'il passera tout entier à visiter l'Europe. A Prague, reprise de contact avec « toutes les bonnes choses allemandes, ce qu'elles ont de profondeur, de solidité, de pittoresque, d'imposant et de saine simplicité ». Non, cette civilisation « ne manque pas de grandeur ». Et pourquoi ? « *Dienst ist Dienst !* » répondait hier après-midi, cinq minutes après la fermeture, le gardien de certain jardin public, à Stumpf qui voulait le persuader de me laisser entrer, en ma qualité d'étranger, pour jouir du coup d'œil. *Dienst ist Dienst*. Voilà bien, en tous lieux, la devise allemande, et je serais curieux de savoir quel Américain penserait jamais à baser sa conduite sur ce principe-là. » *Dienst ist Dienst*, « le service est le service », ces quelques mots, érigés en règle sacrée par tout un peuple, ne nous feraient-ils pas connaître la grande force passive, et merveilleusement active à tant d'égard, qui fit l'Allemagne d'avant la guerre ?

Une période d'allègre travail s'ouvre pour William James. Il se précipite dans l'enivrante bataille des idées. Son aménité naturelle ne l'empêche pas d'être un lutteur. En revanche, elle lui déconseille tout ce qui est mesquine ou haineuse polémique personnelle. A son collègue Howinson qui est son adversaire, et qui l'a félicité au sujet d'un discours sur le « dilemme du déterminisme », il répond : « Douces sont les louanges de l'ennemi. Il y a, Dieu merci, au-dessous de toutes les formules et des divergences qui résultent de ces formules, un plan où

l'on va de compagnie, où l'on se reconnaît pour frères, tous habitants des mêmes profondeurs. Et ce problème du déterminisme est si profond que, quelque solution que nous y apportions, nous sommes frères, si nous avons vu qu'il y a là un problème. Sans distinction de parti, je n'ai aucun respect intellectuel pour qui croit mordicus à une solution toute simple, et s'étonne qu'on hésite à se prononcer. » Les deux volumes de ses *Principles of psychology* achevés (1890), il a un accès de découragement : « Pour une « psychologie », elle est réussie, mais la psychologie en est encore à l'état pré-scientifique, au point que tous les ouvrages de notre génération sont condamnés à n'être plus qu'un vieux ramassis illisible et presque moyenâgeux, dès que les chercheurs auront vraiment mis la cognée à l'arbre. » Comme c'est bien lui ! Ah ! certes, il ne s'abuse pas sur soi-même : il a étudié les choses et les hommes, la médecine, la philosophie, il a eu, aux États-Unis, le premier laboratoire de psychologie, il a dépassé la quarantaine, et il sait qu'il ne sait rien ! Il n'est pas fier non plus de ses *Principes* : « Il n'y a pas de sujet qui vaille d'être traité en 1000 pages ! Si je disposais encore de dix ans, je pourrais le refondre en 500 ; mais, tel qu'il est, c'est cela ou rien : une masse répugnante, gonflée, tuméfiée, enflée, ne prouvant que deux choses : 1° qu'il n'existe pas de science de la psychologie ; 2° que W. J. est un incapable. » Quand on songe à la vanité de tant de jeunes gens ou de demi-savants, on ne peut que s'incliner très bas devant ce grand modeste.

Presque au même moment, James nous livre son sentiment sur deux des réputations les plus contestées de son siècle. Le 6 octobre 1892, il a ces dures paroles sur Ernest Renan :

Ainsi donc, Renan le magicien n'est plus ! Je ne sais s'il vous a jamais tenu sous le charme... L'étrange, c'est qu'il ait si lentement évolué vers sa mentalité naturelle d'ironiste et de permisfeur, avec des matériaux empruntés à la morale et à la religion. De moins en moins sérieux, il a fini par trouver sa place dans le superficiel, s'affranchissant, une à une, des entraves où il était né, faisant rendre enfin au vieux vocabulaire de la morale et de la religion des effets purement musicaux et poétiques. Pris au sérieux, l'idéal moral et religieux implique

certaines négations, certaines renonciations à la liberté que Renan semblait, en dernier lieu, avoir totalement oubliées. Tout compte fait, cette douceur et cette coquetterie purement littéraires laissent une impression déplaisante, et la seule attitude convenable, c'est de ne le prendre ni au tragique, ni au sérieux. Le pire, c'est qu'il était si infatué de son idéal !

Il ne serait pas trop difficile de démontrer que William James, avant ou après Brunetière et d'autres, commet le péché d'injustice envers la mémoire de Renan, si d'ailleurs l'auteur vieilli de l'*Abbesse de Jouarre* ou du *Prêtre de Némi* a trahi celui de l'*Avenir de la science* et de l'*Histoire d'Israël*.

Le 10 août 1893, James refusait, avec sa crânerie coutumière, de contribuer à l'érection d'un monument Schopenhauer :

N'est-il pas quelque peu immoral de rendre gloire *publiquement* à l'homme dont les écrits, si le public pouvait les comprendre et s'en inspirer, détruiraient de fond en comble toute cette simplicité affectueuse et confiante qui fait la douceur de la vie ? Et n'y a-t-il pas, au fond, quelque chose de risible à organiser une apothéose officielle, signer un « manifeste, avec mille autres frivolités, en l'honneur d'un individu dont la chanson eut pour refrain, bien que sa vie n'y ait guère répondu, l'annihilation de la personnalité ? N'est-ce pas offrir un manteau de fourrure à un Africain de l'équateur ? Et l'esprit de Schopenhauer, du haut du séjour des bienheureux, ne vait-il pas décrocher à l'adresse de votre comité des sarcasmes plus cruels encore que ceux qu'on rencontre dans ses œuvres ? Je trouve que c'est aujourd'hui pousser trop loin l'optimisme béat et la mentalité de journaliste que de se mettre à acclamer l'incarnation même du pessimisme. C'est comme si les Parisiens élevaient un monument à Bismark, ou le comte de Chambord à Robespierre, sous prétexte qu'« après tout, ce sont tout de même de braves gens »... Quant à Schopenhauer lui-même, son pessimisme « fort en gueule » était celui d'un chien qui aimerait mieux voir le monde dix fois plus mauvais qu'il ne l'est que de perdre une occasion d'aboyer, et rien ne l'eût si cruellement déçu que de voir disparaître toute raison de se plaindre. Il y a des pessimistes émouvants, il y en a d'autres qui ne sont que hargneux. Schopenhauer n'était pas émouvant, Leopardi l'était. Et quant à sa métaphysique, elle me semble réunir tous les défauts. Il a poussé à l'extrême le *Schnorkelwerk* de Kant et sa façon purement mécanique de représenter les choses, et il a fini par les rendre tout simplement ridicules.

Somme toute, que Schopenhauer ait été un assez remarquable styliste et qu'il ne se soit pas résigné à croupir « dans une optimiste voulerie », cela ne vaut point une statue. Nous sommes ici pour aider à la vie, et ses contempteurs n'ont aucun droit à l'hommage des vivants.

Si Schopenhauer avait habité la Suisse à demeure, ne se serait-il pas réconcilié avec le destin ? On pourrait l'imaginer, à lire ce que William James dit de notre pays : « La Suisse est un pur délice, depuis les montagnes jusqu'aux tartines de beurre et aux lits. Les gens, la manière de vivre, la terre, l'air et le ciel, tout y est parfait. Ou, tout y serait parfait « si la beauté féminine n'en était singulièrement absente ; » — mais, par bonheur, le goût américain n'est pas le nôtre ! James fut souvent notre hôte, à Lucerne, à Genève, à Gryon et même dans l'agreste solitude de Vers-chez-les-Blanc. Il n'était pas un coureur de palais, déjà parce que ses ressources n'étaient point illimitées. Notre « honnêteté absolue », notre « propriété scrupuleuse » et la modicité de nos tarifs lui arrachent les plus vifs éloges : « Nous sommes restés dix jours dans une pension du lac de Lucerne, au milieu de toute la splendeur et la poésie d'un vrai décor d'opéra, et pour un prix sensiblement égal à ce que Nikerson demande aux Childs, à Chocorua, dans son misérable hôtel. »

Si, tout à l'heure, nous avons pu voir que James ne cache pas ses antipathies, nous verrons aussi qu'il aime admirer. Le 26 avril 1895, il écrit à son frère Henry : « Je viens de lire avec une joie immense les *Fondements de la croyance* de Balfour. J'en deviens presque libéral-unioniste ! Si je ne m'abuse, voilà un livre qui produira un jour un grand effet, et c'est un plaisir que la vieille Angleterre enlève à chaque occasion la première place, d'un vigoureux coup de maître. Il y a plus de philosophie véritable dans un pareil ouvrage que dans cinquante livres allemands qui cherchent à se distinguer par les subtilités et les termes techniques qu'ils accumulent sur un sujet. L'esprit anglais met en lumière l'essentiel, en balayant tout l'appareil technique. Balfour est un grand homme. » L'année suivante, le hasard lui met entre les mains *Guerre et Paix* de Tolstoï : « C'est, à n'en pas douter,

le plus grand roman qu'on ait jamais écrit... Vous l'avez lu, très probablement. Sinon, vendez tout votre bien pour acheter l'ouvrage, car je sais qu'il vous touchera au cœur. » Assurément, ni le fatalisme, ni le pessimisme du Tolstoï de *Guerre et Paix* ne sont au gré de William James, mais quand « on constate qu'il rend la nature humaine avec une vérité aussi infaillible, avec une méthode aussi simple, c'est à prendre tous les autres romanciers et dramaturges pour des enfants ». Il n'a pas l'horreur de l'outrance, il a plus le sens des couleurs que celui des nuances ou des demi-teintes. Même en littérature, il est pour le tout ou rien.

Dans la missive où il exalte Tolstoï, je cueille cette phrase qui nous fait mieux saisir peut-être la pensée philosophique de James que d'abondants commentaires : « La crainte de la vie, sous toutes ses formes, voilà surtout ce qu'il faut exorciser ; on n'y arrivera jamais par la raison, car l'instinct suffit sans la raison, et la raison sans l'instinct n'est qu'un médiocre pis-aller. » Ne serait-ce pas, en quatre lignes, un résumé de sa *Volonté de croire*, qui parut à cette époque ? Mais les Etats-Unis ont brutalement déclaré la guerre à l'Espagne, et un citoyen de New-York pourrait-il s'inquiéter d'autre chose que des péripéties du conflit ou des chances de victoire ? L'événement ne détournera James ni de ses idées, ni de ses travaux, et son patriotisme ne l'aveuglera point. Rien de plus suggestif que des réflexions telles que celles-ci : « En dépit de certaine rudesse barbare, nous avons cru notre niveau moral plus élevé que celui des autres nations ; en sécurité chez nous et libres de toute vieille forme d'ambition sauvage, nous semblions destinés à exercer une grande influence internationale en jetant dans la balance notre « poids moral », etc. Rêves que tout cela ! La nature humaine est partout la même ; et la moindre tentation réveille toutes les vieilles passions militaires qui font le vide autour d'elles » (lettre à François Pillon, du 15 juin 1898). Lorsque l'Espagne vaincue est dépouillée et que l'Amérique abat son masque de justicière, William James ne peut contenir son indignation : « Si la race anglo-saxonne laissait là son « cant » pleurnichard, le poids de son « fardeau » s'en trouverait singulièrement

allégé. Nous sommes la bande de tartufes la plus dégoûtante que Dieu ait jamais créée. » La critique est excessive ; elle nous fait entrevoir bien des dessous de la politique actuelle, à Washington et à Londres.

Ne prolongeons pas cet intermède ! James a tant de projets en tête et les années s'envolent d'une aile si rapide, qu'il s'agit, pour lui, non d'entasser des plans les uns sur les autres, mais bien de laisser des œuvres. « Si l'on passe son temps à se préparer à être prêt, on ne sera jamais prêt », comme il le dit, le 8 décembre 1898, à Dickinson S. Miller, « illustre ami, joie de mon cœur ». Hélas ! sa santé, contrairement à ses espérances, ne s'améliore point. Accompagné de sa femme, il s'embarque pour l'Europe, s'arrête en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suisse, en France, soit pour consulter des spécialistes, soit pour entreprendre une cure dans quelque station balnéaire. Il est tenu de se ménager et ne peut guère, entre deux crises de son cœur malade, que rassembler des notes pour des conférences qu'il a promis de faire à Edimbourg.

Par exemple, il n'a pas à fermer ses bons yeux, ni ses livres. Si « l'Allemagne moderne est, au point de vue de l'architecture, d'un mauvais goût incroyable », comme l'on a tort de parler de la décadence de la France ! « Les haines et les coups de gueule (en français, dans le texte) y sont terribles. Mais je doute que les grandes idées y aient jamais été aussi audacieusement fortes ; et je crois que cette force est due au régime républicain. » L'Angleterre de 1900 le déçoit indiciblement : « Se dégage-t-il des choses anglaises une âme essentiellement identique à la nôtre, qui leur enlève pour moi toute vie et toute saveur, comme si je les connaissais par cœur ; ou est-ce cet étrange défaut de tout sentiment visible en Angleterre, est-ce absence de charme, lourdeur accablante, toute-puissance de l'inutile et du superflu, que sais-je encore ? Toujours est-il que je veux bien être pendu si jamais je désire revoir l'Angleterre. » Elle n'est ni aimable, ni gracieuse, ni enjouée, « tandis que le continent est invariablement gai, attirant et curieux, malgré ses laideurs ». Soudain, l'air de la patrie lui manque : « Il me tarde de me replonger en pleine Amérique, et de laisser les racines brisées reprendre dans le sol natal.

Être en coquetterie avec trop de pays, ou être bigame, c'est tout un ; il y va de notre âme. » Ce qui ne lui manque pas, ce sont des loisirs pour la méditation. De plus en plus, il s'ancre dans son aversion contre « les entêtés, les partisans des systèmes à exposé technique, artificiel et professionnel, pour qui le langage du sens commun est aussi barbare et aussi peu digne d'attention que l'argot des gamins qu'on entend dans la rue ».

Ses conférences d'Edimbourg furent publiées en 1902 sous le titre, que je traduis, de *Variétés de l'expérience religieuse*. Elles eurent un succès immédiat et prodigieux. James s'amuse d'avoir « fourni aux prédicateurs protestants des sermons pour toute une année ». L'exceptionnel retentissement de son volume l'a comme ragailardi. Son *Pragmatisme*, son *Univers pluraliste*, son *Sens de la vérité* se suivront à brefs intervalles. Il est heureux. Il a défini sa philosophie empirique avec « l'ardeur d'un écolier en vacances ». Les violentes controverses dans le remous desquelles il est entraîné seront impuissantes à troubler sa joie de penser et de vivre.

A son fidèle Rankin, dont il a reçu quelques pages sur Emerson, il fait ces confidences :

Je n'accepte pas, comme vous, la théorie de l'Évangile ; je ne le peux pas. La Bible elle-même, dans ses deux testaments, à part quelques passages de saint Jean et de l'Apocalypse, me semble si intensément naturelle et humaine qu'elle constitue le document le plus fatal à la théologie orthodoxe pour autant que celle-ci prétend se baser sur le texte biblique. Personnellement, je crois que la théologie orthodoxe contient des éléments permanents de vérité, que ne peuvent apprécier des écrivains comme Emerson, en raison de leur santé morale et de leur immutabilité hors pair. Je crois qu'à l'avenir on devra les retrouver dans toute philosophie religieuse durable : et je vois dans la bienveillance qu'un homme tel que vous montre pour les écrits d'Emerson et les miens (*magnus comp. parvo*) un avant-goût du jour où l'on fondera plutôt la communion sur le noyau abstrait des croyances que sur les rites particuliers ou les doctrines concrètes.

La seule lacune, mais elle est de conséquence, que James découvre dans Emerson est « qu'il a trop peu compris le côté

morbide de la vie », car le mal existe, aussi redoutable qu'aux premiers jours de l'humanité. Lui-même, il s'ingénie à expliquer sa philosophie, qu'il appelle un empirisme radical, un pluralisme qui conçoit l'ordre du monde comme étant acquis peu à peu et sans cesse en voie d'évolution. Que n'a-t-il le temps de mieux l'établir ! Sa maladie ne lui dispense plus que de courts répit. Et il appréhende que « souffrant comme je le fais, d'une diminution de ma force de travail, l'Ange de la Mort ne me vienne surprendre avant que j'aie pu rédiger mes pensées ». Du moins y a-t-il, pour James, un point acquis : notre conscience « rationnelle » ne peut atteindre qu'une partie de l'univers réel et notre vie s'alimente également à la source mystique. Quelque dépourvu qu'il soit du sentiment intime de Dieu (*Gottesbewusstsein*, précise-t-il dans une parenthèse), il y a cependant quelque chose en lui, qui répond quand il entend de ce côté-là des voix étrangères. Quelque chose lui dit : *C'est là qu'est la vérité*. « Je suis sûr, affirme-t-il, qu'il ne s'agit ni d'une vieille habitude, ni de préjugés d'enfance. Ce serait là du christianisme, et j'en suis si loin qu'il me faut, avant de pouvoir écouter la voix du mysticisme, l'en dégager et m'en affranchir... Les voix mystiques, m'oppose-t-on, doivent être des révélations infaillibles, ou elles ne sont rien ; elles ne sont donc rien, pour tout autre que celui qui les entend. Pourquoi ne seraient-elles pas quelque chose, bien que n'étant pas tout ? »

Les éditeurs de la *Correspondance de William James* ont intercalé, dans leurs extraits, un document plus révélateur même que les lettres, de ce que croyait et de ce que ne croyait pas l'auteur du *Pragmatisme*. Je fais allusion à un questionnaire que lui avait adressé le théologien James B. Pratt. Des réponses du philosophe américain, je ne retiendrai que celles-ci. On lui demande ce qu'est pour lui la religion. Serait-ce une émotion personnelle ? Il déclare : « Pas tellement, mais pourtant une réalité sociale. » Qu'entend-il par Dieu ? « Un mélange d'idéal et de finalité efficiente. » Pourquoi croit-il en Dieu : serait-ce par la force d'un argument ? « Non certainement. » Ou parce qu'il aurait éprouvé sa présence ? « Non, mais plutôt parce que j'ai besoin que cela soit vrai. »

Ou pour tout autre motif ? « Rien que pour des motifs sociaux. » S'il ne l'a jamais éprouvée, récuserait-il le témoignage de ceux qui ont senti la présence même de Dieu ? « Il y a, sur ce point, un ensemble de témoignages si imposants que je ne puis en faire fi. J'ai certainement en moi le germe de quelque chose qui fait écho. » A-t-il le besoin de prier ? « Il m'est absolument impossible de prier. Je me sens ridicule et emprunté. » Croit-il à l'immortalité personnelle ? « Jamais bien vivement ; mais, plus je vieillis, plus j'y crois. » Pourquoi donc y croit-il ? « Parce que je commence à me sentir prêt à vivre. » Croit-il en l'autorité divine de la Bible ? « Non, non, non. C'est un livre si humain que je ne vois pas comment on peut croire encore, après l'avoir lu, à son origine divine. » Et enfin, que comprend-il par « l'expérience religieuse » ? Ceci : « Tout instant de la vie qui nous fait mieux sentir la réalité des choses spirituelles. » William James est, avant tout, un sincère. Il ne dissimule rien. Son pragmatisme est une doctrine de relativité, de morale pratique et de vérité en marche. L'Absolu n'est pas de notre domaine, mais il y a la vie qui vaut d'être vécue et qui, dirigée par la lumière de la conscience rationnelle et de la conscience mystique, doit tendre à la perfection.

III

En 1907, William James a envoyé sa démission de professeur aux autorités de l'Université de Harvard. Quelle délivrance ! Si le professeur a un double rôle : « 1^o être érudit et faire de la bibliographie ; 2^o énoncer la vérité », il n'aura plus désormais, lui, qu'à remplir la seconde de ces fonctions. Et il s'appartiendra au lieu d'appartenir aux autres.

L'approche de la vieillesse ne l'épouvante point, ni ne l'assombrit. Elle ne lui apporte qu'une croissante sérénité, quand la douleur ne frappe pas trop rudement à sa porte. En tout cas, elle n'altère point son humeur militante. Surtout, elle ne l'éloigne pas de ce qui est neuf ou jeune. Avant de quitter sa chaire, en 1906, il peut dire, dans cette lettre où circule tant d'air printanier :

Ce dont je tiens vraiment à vous parler, c'est de Papini, et du dernier chapitre de son *Crepusculo del Filasof*, ainsi que du numéro de février du *Leonardo*. Également de l'article de Dewey, *Croyance et réalité*, dans la *Philosophical Review*. Il faut que je sois fait d'une poudre bien humide et lente à brûler, et je dois avoir pour autrui un respect à toute épreuve, car ce n'est qu'après ces lectures que je crois avoir saisi toute l'importance de l'humanisme au point de vue de la régénérescence vitale, la *grandiose* perspective qu'offre un tel programme, et son caractère de rénovation *universelle* ; la ruine aussi de tout intellectualisme, vrais haillons d'épouvantail qui singent la vie en claquant au vent à la tombée du soir ; l'aveuglement aussi et l'inertie de tous ceux qui adorent leurs idoles intellectualistes, les Royce et les Taylor, ou, pis encore, leurs disciples, qui, sans l'excuse d'être ainsi faits (ils ne sont pas même assez originaux pour avoir réellement une *préférence*), ne font que s'engager à l'étourdille dans la mauvaise voie, alors qu'il est si facile de prendre la bonne, et s'y tiennent avec toute la fidélité de la matière inorganique. Ha ! Ha ! que ne suis-je encore jeune, et avec cette inspiration ! Papini est un bijou... Et quel écrivain ! quelle fécondité ! quel courage ! Il n'a cure des sermons, mais il est facile de l'appeler désormais le Cyrano de Bergerac de la philosophie... Il est curieux d'assister à l'éclosion (en français, dans le texte) d'une grande ère nouvelle de l'esprit, où la vie, la religion et la philosophie forment bloc.

Il aura de G.-K. Chesterton, le vibrant et paradoxal auteur de *La Sphère et la Croix*, la même opinion que de Papini. C'est qu'ils sont tous les deux des « diseurs de vérité », c'est qu'ils ont tous les deux, pour reprendre une expression de Matthew Arnold, « le passionné besoin de sauver le monde ». Allons ! elle devient armée, la cohorte des pragmatistes ou des humanistes. Ils sont à la veille de provoquer un renouveau de la pensée non moins fécond que celui que jadis suscita Locke. Et James de faire à plusieurs de ses amis le même signe qu'à son « vieux » John Jay Chapman : « Venez à nous, ô Jack, et votre gloire entrera dans l'histoire et la postérité. » Il avait toujours reculé devant ce qu'il y a d'assez indiscret et d'un peu orgueilleux dans tout acte de prosélytisme. Mais on l'attaque *in re religionis*, il a d'innombrables adversaires et il souhaiterait de n'être pas trop seul.

Quelque détachée que soit son attitude en face de la critique,

James n'est pas d'un tempérament à s'abstenir de toute riposte. Néanmoins, il abhorre les joutes publiques et de graves explications, d'homme à homme, lui agréent mieux.

Pour la deuxième fois, si je m'en souviens bien, mande-t-il à Charles A. Strong, me voilà sérieusement mis en garde contre ma tendance à la superstition ; c'est bien cela, n'est-ce pas ? Je m'en émeus, mais ne crois pas à une prophétie, car je reste tout aussi convaincu de la légitimité de mon point de vue... Mon « Dieu des choses telles qu'elles sont », dans une théorie pluraliste, ne saurait répondre que de celles qu'il connaît suffisamment, et qu'il a eu assez de puissance pour créer. Pour le reste, il se confond avec votre « Dieu idéal ». Je considère le Dieu *omniscient* et *omnipotent* de la théologie comme une maladie des philosophes de métier. Mais vous pouvez me demander pourquoi, moi qui ai si souvent répudié la philosophie de métier, je ne la rejette pas en bloc ? Ce serait faire preuve, à mon sens, d'une trop forte volonté de croire purement négative. Nous serions conduits à une incrédulité dogmatique à l'égard de toute conscience supérieure à celle de l'esprit humain « normal »... Quel mal y a-t-il à laisser à Dieu ce petit résidu, ce petit germe de réalité ? S'il est idéal, pourquoi, si ce n'est par un scrupule d'épiphénoméniste, ne serait-il pas, à l'heure actuelle, rendu réel, en partie du moins ? Je ne crois pas qu'il soit de saine philosophie de se bercer de cette idée que l'idéal se suffit à lui-même, et n'a nul besoin, pour nous satisfaire, de se muer en réalité. C'est se résigner héroïquement à boire l'amertume en pure perte. L'idéal doit viser à *transformer la réalité*, ni plus ni moins.

Les cheveux de James ont blanchi, ses épaules s'affaissent sous le poids de la vie, mais il a la certitude de posséder la clairvoyance du sage. Dans l'un de ses messages à Théodore Flournoy, il écrivait, à propos d'un article de Charles Secrétan : « Article trop obscur et trop bref, mais qui est plein d'idées et montre bien ce que l'esprit gagne à vieillir : on arrive à dire simplement de grandes choses. » Cinquante ans de labeur et trente-cinq d'enseignement universitaire font un temps honnête d'apprentissage. Sans y mettre de vanité, il ose penser que le « pragmatisme », dont il est, lui, William James, le plus vaillant apôtre, sera peut-être « un mouvement tout à fait semblable à la réforme protestante. »

En avril 1910, il repart pour l'Europe, avec M^{me} James, pour s'installer à Nauheim, dont les bains ne le soulagent pas. Ses « complications cardiaques », ainsi qu'il l'annonce à François Pilon, ne lui laissent plus de trêve. Comme s'il avait peur de mourir à l'étranger, il se hâte de retraverser l'océan. Il semble que James soit fatigué de se défendre. Le 19 août, il franchit le seuil de sa petite maison de campagne, à Chocorua. Épuisé par le voyage, il soupire : « Que c'est donc bon de se retrouver chez soi ! »... Il s'éteignit une semaine après son retour en Amérique.

Sa correspondance ne nous fournit pas seulement comme un alerte abrégé de ses ouvrages, elle les illumine non moins qu'elle ne manifeste l'espèce de fusion qui s'est opérée entre sa vie et sa doctrine. Sa haine de l'intellectualisme, de la sèche analyse rationnelle, sa défiance de l'absolu, sa chaude volonté de croire et d'agir, sa foi en des réalités pressenties par le subconscient, le « moi subliminal », son fanatisme de l'expérience avant tout, sa persistance à n'attendre de la religion et de la philosophie que les secrets de la vertu, ses efforts pour conquérir la vérité et pour créer du bonheur humain, la mobilité, la générosité, la virilité et les hardiesses de son esprit, tout cela fait l'intérêt capital de ses lettres où il est tout entier.

Sans doute, William James n'aurait-il pu, comme le penseur chrétien, dire sur son lit de mort : « Je sais en qui j'ai cru. » Tout au plus se serait-il contenté de dire : « Je sais en quoi j'ai cru », ou, « je sais ce que j'ai espéré ». Et il aurait, les yeux au ciel, murmuré ces mots de Marc-Aurèle : « Univers, univers, je veux ce que tu veux. » Mais, quand il aurait rêvé, en se figurant que son « pragmatisme » était l'art même de vivre, n'aurait-il pas rêvé le plus beau des rêves ?

VIRGILE ROSSEL.

Le prisonnier de la Bastille.

SOUVENIRS DU LIEUTENANT RENAUD

M^{me} la marquise de S., au service de qui je suis présentement, ayant témoigné quelque curiosité au sujet du prisonnier masqué que nous avons eu à la Bastille, je m'empresse de la satisfaire.

Ce personnage autour duquel règne un si grand mystère, n'étant plus sous la puissance du Roi de France, il me paraît que j'aie toute liberté de parler de lui.

Mon récit aura au moins le mérite d'une grande exactitude ; car, ayant fréquemment à rendre compte au gouverneur des moindres actions du détenu dont il craignait les indiscretions, je notais jour après jour ses gestes et ses paroles, dans un livret que je réservais à cet usage.

Le récit de toutes les journées de ce prisonnier serait aussi monotone que la vie qu'il a menée ; je ne raconterai donc, pour le plaisir de la dame qui m'a fait l'honneur de m'interroger, que les circonstances les moins ordinaires de longues années sans événements.

Le 18 septembre 1698, à trois heures de l'après-midi, M. le comte de Saint-Mars, revenant de l'île de Sainte-Marguerite, arriva à la Bastille pour y prendre possession de son poste de gouverneur.

Il était accompagné de plusieurs hommes à cheval, et de l'ancien prisonnier de Pignerol qu'il avait eu avec lui aussi à Sainte-Marguerite pendant les années qu'il y avait passées.

Le prisonnier était grand, avait les cheveux blancs et portait un masque de velours noir.

M. le comte de Saint-Mars, en arrivant à la Bastille, fit manger avec lui l'inconnu ; seulement il le fit asseoir le dos tourné à la fenêtre et tint à portée de sa propre main deux pistolets chargés ; un seul valet les servait, et fermait soigneusement la porte toutes les fois qu'il avait à sortir de la salle.

Pour moi qui n'avais pas quitté le prisonnier depuis Sainte-Marguerite, je dus attendre encore avant de m'aller rafraîchir. J'avais hâte d'être libéré de cette surveillance ; mais le gouverneur mangea longuement.

Enfin, son repas fut achevé, et il m'ordonna ainsi qu'à Quartier de conduire le prisonnier dans la troisième chambre de la grande tour et de l'y enfermer seul.

Ainsi commença pour cet homme dont le nom ne se dit point, les cinq dernières années de sa captivité qui fut de vingt-trois années, ce qui est la moitié de sa vie ; le gouverneur me l'apprit lui-même plus tard.

Quant à cette chambre où il fut enfermé à la Bastille, elle était assez grande et propre ; je m'en serais aisément contenté si j'avais été un détenu ! Mais la fenêtre haut placée était si étroite et si profondément encaissée que le prisonnier ne pouvait en profiter pour regarder au delà ; tandis que dans sa chambre à Sainte-Marguerite la fenêtre était plus large et ouvrait sur l'étendue immense de la mer : le soleil descendant à l'horizon, ou parfois une tempête pouvaient lui procurer quelque distraction.

Mais sa vie demeura la même dans les trois prisons où le roi le tint enfermé ; la règle à laquelle on l'avait soumis, ne varia jamais : trois fois par jour on lui portait sa nourriture ; pendant une heure, il était conduit dans la cour de la prison où il pouvait prendre l'air ; enfin, à cause de la confiance que j'inspirais à mes chefs, il lui était permis d'échanger quelques mots avec moi... quand il me plaisait !

Quant à moi, je ne supportai l'existence à Sainte-Marguerite, qu'en vue de l'avancement, et à cause d'une demoiselle pour laquelle je ressentis quelque inclination.

À la Bastille, la monotonie de la vie eût été également intenable, si je n'avais eu souvent la permission de sortir pour chercher les plaisirs que Paris offre à ceux qui ont de

l'argent dans leur bourse ; le gouverneur connaissait ma discrétion qui était si grande que, même après boire, je ne laissai jamais échapper un mot qui pût trahir l'existence du prisonnier inconnu.

Cette existence est demeurée longtemps un secret ; car, j'ose le dire maintenant sans, toutefois, en être sûr, c'était un nom trop illustre ou bien un trop grand crime que l'on avait enterré à la Bastille après l'avoir longtemps enterré ailleurs ; et ce fut à nous de tenir le tombeau soigneusement fermé.

Le 2 novembre 1703, j'entrai le matin auprès du prisonnier qui était debout devant la fenêtre.

M'approchant de lui, je lui dis :

— Monsieur, éloignez-vous de la fenêtre.

Je lui parlais toujours avec courtoisie, jugeant que c'était me conduire en homme bien né ; et aussi parce que je pensais avoir affaire à un gentilhomme. Au reste chacun, en le voyant, aurait pensé comme moi : sa taille était imposante, le port de sa tête hautain, et pourtant il avait des manières polies. Ses bagues lui avaient été enlevées depuis longtemps ; ses bas étaient de coton, et ses souliers fort grossiers ; mais son vêtement entièrement noir n'avait rien de sordide. Il portait les cheveux courts (à cause du masque) et sa barbe, courte aussi, était taillée en pointe.

C'était moi-même qui, tous les mois, la lui taillais ; ce sont des fonctions délicates que celles de coiffeur, lorsqu'on a affaire à un homme désespéré qui jette sur les ciseaux des regards avides ; celui-ci cependant ne dédaignait point les soins que je lui accordais : il semblait même qu'il fût partagé entre l'horreur de vivre, et celle de porter une barbe trop longue et des cheveux négligés ! Je m'étonnais de lui voir des sentiments si divers, et je lui dis un jour :

— Pourquoi vous inquiétez-vous si fort de l'air que vous avez ? Personne ne vous voit, ni ne vous verra jamais !

Ces paroles sans méchanceté parurent cependant le pincer péniblement ; au bout d'un court instant, il me dit avec hauteur :

— L'air que j'ai ne m'est point indifférent... vous ne m'avez pas abaissé encore autant qu'il vous plairait de le faire !

Je m'étais adressé au prisonnier comme je l'ai dit plus haut. Il avait la tête appuyée contre les pierres de la muraille et ne la tourna même point vers moi. Le tirant par son habit, je repris :

— Monsieur, je parle à vous !

Avec impatience il tourna vers moi son visage qui était amaigri et fort pâle.

— Vous disiez ? Renaud...

— Qu'il faut vous éloigner de la fenêtre : voici deux heures que je vous y vois posté... qu'y faites-vous ?

— Je ne vous comprends point, me répondit le prisonnier qui paraissait fort surpris.

Je lui rappelai qu'au moindre signe qu'il échangerait avec l'extérieur, il serait jeté aux souterrains. Il me dit froidement :

— Je le sais ; pourquoi vous donnez-vous la peine de me le rappeler ?

— C'est que vous paraissiez l'oublier, lui répondis-je. Enfin, monsieur, veuillez vous éloigner de la fenêtre : on pourrait finir par vous y voir.

— Qui donc ? cria-t-il avec colère en se tournant tout à fait de mon côté.

Puis il se mit à me parler de ce ton bizarre qui n'est point de notre pays :

— Qui me voit ?... avez-vous peur des oiseaux ou des nuages, ou du vent ! Vous ne savez donc plus que me défendre ! Rien ne me voit et je ne vois rien !... vous le savez mieux que moi... Il y a la Seine non loin d'ici.. tous les jours je désire l'apercevoir, avec ses bateaux et la vie qui l'anime... Mais cela me soit impossible, et l'on s'arrangera toujours pour que cela me soit impossible : ce serait un trop grand soulagement à mon ennui, et le Roi, là-bas à Versailles, en perdrait le sommeil ! Ah ! malheureux que je suis !

Quand le prisonnier s'abandonnait à cette violence de sentiments, bien déplacée chez un condamné logé et traité comme il l'était, je me plaisais à sentir combien elle m'atteignait peu, combien mon esprit était lucide et mon humeur sereine ;

alors, par un mot habile, je laissais voir au détenu que ce n'était pas le moyen de me toucher, et je le faisais rentrer dans son bon sens.

Je lui dis donc, en aspirant une prise :

— Avez-vous toujours parlé le français ?

— Toujours, déclara le prisonnier qui, cependant, avait tressailli comme si je l'eusse piqué avec une épingle.

Il me toisa de ce regard soupçonneux et fier qui convient mieux à un geôlier qu'à un détenu. Mais rien ne me déconcerte ; je repris encore un peu de tabac, et je continuai mon interrogatoire comme il était de mon devoir de le faire :

— Encore une fois, monsieur, que faites-vous à cette fenêtre ?

— Je regarde passer les nuages, me répondit le prisonnier en me tournant le dos.

Je lui fis observer que le ciel était gris et qu'il ne soufflait pas de vent. Il haussa les épaules et dit :

— Je respire l'air du dehors.

— Ce n'est point une occupation, lui répondis-je.

— Est-ce que j'ai une occupation, moi ? cria le prisonnier avec de la colère dans les yeux et dans la voix... Plût au ciel que je fusse un des bateliers de la Seine ! M'est-il interdit maintenant de respirer l'air qui est à moi comme à tous les autres hommes !... Avez-vous donc peur qu'il m'emporte !.. qu'il me tue !... Ah ! qu'il me soit permis de passer à cette fenêtre tout le temps qu'il me plaira...

Le ton du prisonnier s'étant adouci lorsqu'il prononça ces derniers mots, je l'autorisai à rester, autant qu'il le voudrait, collé à cette fenêtre qui n'était, à la vérité, qu'une meurtrière étroite et profonde ; du reste, je m'étais convaincu qu'il ne s'agissait que d'une fantaisie de détenu et non d'une manœuvre pour attirer l'attention.

Je le laissai donc seul et fermai soigneusement la porte derrière moi.

Je n'étais pas sans inquiétude à son sujet : sa captivité ne l'avait pas complètement anéanti.. et, de certains temps, elle semblait même le rendre fou. Depuis quelques jours son agitation l'avait repris, et ses grandes phrases témoignaient

assez du dérangement de son esprit ; il ne fallait pas qu'il devint tout à fait enragé, et ma prudence me conseilla de le laisser regarder les nuages à sa fantaisie. Je ne faisais en cela que suivre les ordres de M. le comte de Saint-Mars qui m'avait recommandé de ne le point contredire inutilement.

Du reste, j'ai le cœur bon ; je n'ai jamais usé à l'égard de ce prisonnier (qui était de fait un esclave) de ces rudesses et de ces cruautés que d'autres, à ma place, n'eussent point manqué d'ajouter à la discipline imposée par le Roi.

J'ai fidèlement servi le Roi, remplissant avec honneur les fonctions qui m'étaient confiées ; le gouverneur m'avait en grande estime, ce que chacun savait ; aussi, je ne manquais pas de prestige pour les gens de la prison et pour les détenus, bien que mon extérieur ne fût guère imposant : je suis court et d'embonpoint et j'étais en ce temps-là fort mal vêtu.

En effet, mon séjour prolongé dans des prisons où je n'étais entouré que d'inférieurs, me rendit fort indifférent à l'air que j'avais ; je ne pouvais m'astreindre à prendre grand soin de ma personne, et je savais que mon autorité était trop bien assise pour que cela pût me nuire.

Du reste, je ne portais pas toujours un méchant habit, et mon visage n'était pas toujours barbouillé de tabac : quand je sortais dans la ville, les dames pouvaient sans honte se promener au bras du lieutenant Renaud qui revêtait pour elles son plus bel accoutrement !

Le reste du jour dont je parle se passa comme de coutume : je fus dans la salle de garde où je m'occupai à quelques parties de cartes avec l'un de ceux qui y étaient ; nous les arrosons de cidre et de vin qui raniment les conversations, je fis ensuite mon service et peu à peu arriva le soir.

La vie à la Bastille n'était point divertissante et les journées y étaient longues !

Le 3 novembre, vers l'heure de midi, je me trouvais derrière la porte de ce prisonnier qui n'a pas de nom. Par le moyen du guichet, je pouvais l'épier à toute heure et pendant aussi longtemps qu'il me plaisait sans qu'il s'en doutât (il n'a

jamais été « chez lui » pendant toutes les années de sa captivité : il n'était pas plus libre de s'enfermer seul avec lui-même, qu'il n'était libre de sortir : c'était un des inconvénients de son état).

Comme je venais de me poster derrière le guichet, survint Courton, le domestique, qui apportait dans un panier le dîner du prisonnier. Cet homme était chargé depuis peu de servir la nourriture au détenu et de nettoyer sa chambre ; c'était un noiraud, petit et maigre, toujours ricanant. Je ne l'estimais point ; mais le gouverneur l'avait désigné pour lesdites fonctions, le sachant incapable de se faire l'allié du prisonnier contre le Roi : en effet, ce valet avait les nobles en haine, et comme de cette espèce il n'avait sous la main que le prisonnier inconnu que nous soupçonnions de haute naissance, il ne le ménageait point.

Me trouvant au guichet du dit prisonnier, Courton s'adressa à moi sur ce ton familier dont usent, de coutume, les gens en faveur.

— Vous avez toujours le nez dans le guichet, lieutenant !

Je lui fis observer que celui qui était enfermé là ne serait jamais assez surveillé (à ce moment il se promenait de long en large comme une bête en cage).

Courton demanda avec mystère :

— Qui est-il ?

— Je ne sais, répondis-je... qui le sait ! tous les autres prisonniers ont un nom et une histoire... *celui-ci n'est plus quelqu'un*, le Roi l'a ainsi voulu.

— Pour moi, dit Courton, ce gueux-là était un grand seigneur...

Je ne répondis point ; mais le valet ricanant et grimaçant d'aise, continua de me parler :

— Vous voulez faire le fin, lieutenant, mais je le suis plus que vous ! Croyez-vous donc que je ne vois point qu'il est un de ceux qui nous tiennent le talon sur le cou !

Je dis :

— Il y a longtemps au moins, qu'il ne fait plus ce métier-là !

— Allez, reprit ce matin de Courton, il y en a assez d'autres

qui le font à sa place... et celui-ci peut bien être fouaillé pour eux tous ! Il y a beaucoup de misères en France, mais il n'y a pas dans tout le royaume un homme plus abaissé que lui : sans nom !... et pour les autres que nous : sans figure humaine ! et je m'en réjouis fort. Mais, lieutenant, il avait un nom, pourtant, dans le temps passé.. ne vous l'a-t-il jamais dit ?

Je répondis :

— Le gouverneur l'a menacé des chaînes à la moindre indiscrétion et ils en ont tous plus peur que de l'enfer !... Du reste, sait-il encore son nom ! voici vingt-trois ans qu'on ne le prononce plus.

Ce valet me mettait mal à l'aise : sa curiosité risquait de m'entraîner ; aussi me serais-je retiré, si Courton ne s'était tu ; maintenant il se pressait contre la porte, l'œil dans le guichet pour épier celui dont nous parlions.

Il s'était arrêté dans sa marche d'enragé, et ramassait son livre de messe que, la veille, il avait jeté dans un coin. Il en tourna les pages avec un air de grande tristesse, et nous vîmes ses lèvres s'agiter.

— Le voilà qui parle tout seul ! me souffla Courton avec son vilain rire.

Je lui ordonnai de se taire, car je voulais surprendre les paroles du prisonnier. D'abord je n'entendis rien ; puis, je distinguai quelques mots : il parlait en italien ; comme cela lui arrivait souvent lorsqu'il se croyait seul, je n'en fus pas surpris.

Je comprends bien l'italien, ayant vécu à Pignerol quelques mois ; je m'appliquai donc à saisir le sens des mots que j'entendais : le prisonnier appelait sa mère comme un petit enfant qui se sent seul ; et cet accent d'abandon chez un homme aux cheveux blancs me causa, je l'avoue, quelque pitié.

Mais bientôt, changeant de ton, en même temps qu'il reprenait la langue française qui lui était aussi familière que l'autre, il révéla son âme impie, en termes outrageants pour la Providence (que moi, du reste, je ne vénère que de très loin !). Il dit beaucoup de choses contre Dieu et contre le Roi ; je retins ceci :

— Dieu !... un Dieu !... mensonge !.. les murs mêmes sem-

blent plus vivants que lui !... et, s'il existe, que lui ai-je donc fait !.. n'ai-je pas expié mille fois.. cent mille fois Casal et le reste !... Ah ! malheur aux victimes !... il n'y a de secours nulle part... Maudit bourreau couronné ! Maudit ! maudit !

Le prisonnier debout au milieu de sa chambre, les poings serrés, la tête penchée, semblait fixer celui qu'il maudissait et exécrait de toute son âme... Puis, soudain, portant vivement la main à son cœur, il regarda autour de lui avec un gémissement :

— Ah ! qui m'aidera !.. au secours !

Il fit un pas vers la muraille et s'y adossa ; il était blanc comme un linge, et grimaçait comme si le diable le tenaillait : c'est ainsi que Dieu le punissait d'avoir blasphémé contre lui et d'avoir maudit la personne sacrée du Roi !

Quand les couleurs lui furent revenues au visage, au lieu de s'abaisser devant le châtiment, il proféra quelques jurons ; puis, ne pouvant point frapper la Providence ainsi qu'il paraissait en avoir le désir, la Providence étant effectivement trop loin de lui, il s'en prit au livre de piété qu'il lança avec violence dans le coin où il l'avait ramassé.

A ce moment, je remarquai l'odeur des mets contenus dans le panier de Courton ; je songeai que le dîner rendrait au prisonnier quelque tranquillité et j'envoyai le valet remplir son office.

Pour moi, je demeurai au guichet, ayant toujours remarqué que les gardiens et autres gens employés dans une prison, doivent être surveillés autant que les détenus eux-mêmes.

Courton étant entré auprès du prisonnier, jeta sur la table le contenu de son panier : un plat de viande hachée, un plat de légume, une bouteille de vin et un gobelet d'étain ; il remplit de vin le gobelet, puis il porta la bouteille à sa bouche et la vida : cet homme avait des façons grossières qui témoignaient assez de son origine roturière.

S'essuyant la bouche du revers de la main, il s'adressa au prisonnier avec rudesse :

— Il faut vous mettre à table sans me faire attendre ; j'ai achevé ma tournée et je suis pressé d'aller manger.

Le détenu qui marchait dans la chambre en feignant de ne le point voir, s'arrêta et lui répondit :

— Je prendrai mon repas quand il me plaira !

Le valet ricana avec méchanceté :

— Êtes-vous dans un palais ou bien dans une prison ?

Je vis étinceler les yeux du prisonnier que Courton narguait avec tant d'esprit ; cependant il ne répondit mot. Il vida le gobelet d'un trait, mais il repoussa avec dégoût les aliments qu'il jugea peu appétissants (pourtant à la Bastille les détenus politiques étaient copieusement nourris).

Courton, pendant qu'il remettait la vaisselle dans son panier, ne manqua point de piquer encore le gentilhomme captif ; il lui dit donc :

— Si vous ne mangez pas plus que cela, vous allez maigrir encore, et vous n'êtes pas si beau comme vous voilà ! Et si c'est que la cuisine vous paraît mauvaise, vous savez qu'on ne la fera pas meilleure pour vous plaire ! Vous n'êtes plus *quelqu'un*... comme le lieutenant me le disait tantôt !

Ces mots firent au prisonnier l'effet d'un coup de fouet : il se redressa (paraissant à ce moment encore plus grand que de coutume, et fort beau) et il dit, se contenant avec peine :

— Lâche, frappe du pied le lion blessé et garrotté, mais ne t'imagines pas que tu accomplis une belle action !

La colère impuissante excite toujours la gaîté : je trouvai plaisant le lion garrotté qui ne pouvait plus mordre, et Courton sortit de la chambre en s'en gaudissant fort bruyamment.

Après mon repas du milieu du jour, j'avais coutume de dormir. Ce 8 novembre dont je parle, je fis ainsi qu'à l'ordinaire ; pais, comme approchait l'heure de la sortie du prisonnier inconnu, je me dirigeai vers sa porte, encore alourdi par mon sommeil, et je le regardai par le guichet.

Il était assis et paraissait dormir ; mais je le connaissais assez pour savoir qu'il n'en était rien : lorsqu'un pli était creusé entre ses sourcils et qu'il avait croisé les bras et les jambes aussi, en faisant avec le pied des mouvements saccadés qui marquaient son agitation, je connaissais qu'il ne dormait point.

Tandis que je le considérais, il se leva brusquement en tendant les mains comme si quelqu'un se tenait devant lui, et je l'entendis crier d'une voix sauvage : « O ciel ! jusqu'à quand !... »

Il était temps que j'intervinsse ; j'entrai donc auprès du prisonnier.

— Monsieur, lui dis-je avec calme, vous appelez ?... que demandez-vous ?

Il me regarda comme s'il sortait d'un rêve, et répondit avec un air égaré :

— Je ne demandais rien... ou plutôt, oui, je demande la mort ! Vous entendez, je demande la mort...

Alors, sans que j'en fusse averti, il me saisit les poignets avec une force de possédé et des yeux étincelants :

— Je n'en peux plus ! s'écria-t-il d'une voix rauque... ma tête se brise... pourquoi donc ne me font-ils pas mourir puisqu'ils ne me permettent pas de vivre !... le Roi m'écrase de solitude et d'abandon ! Il met le silence, l'affreux silence... l'oubli, entre moi et toute pitié et toute sympathie !.. Je crie et rien ne me répond !.. Je cherche à m'engourdir et, malgré moi, je pense sans trêve ni repos... Je n'ai rien à faire... rien à espérer... rien à quoi penser !... Je me ronge moi-même, et je deviens fou !.. Je le sens très bien, je ne suis plus maître de mes impressions : elles me tourmentent, elles m'emportent, elles me font mal !... Renaud, par pitié, détruisez-moi avant que ma raison m'abandonne tout à fait : la mort serait si miséricordieuse, et cela vous serait si facile de me la donner !

Cet homme voulait m'attendrir, mais j'étais de méchante humeur : comme il avait une force du diable dans les poignets, j'avais eu toutes les peines à me dégager de son étreinte, tandis qu'il m'imposait ce flot de paroles dont le souvenir reste gravé dans ma mémoire : il n'avait pas besoin de me dire qu'il devenait fou : je le savais aussi bien que lui !

— Vous m'avez fait mal, répondis-je à ses plaintes, et vraiment mon poignet était endolori.

— Je n'en avais point l'intention, me dit le prisonnier qui semblait épuisé par sa propre violence : il était pâle et hâletant. Je repris :

— Ne recommencez pas, ou bien, je ferai mon rapport au gouverneur, et, par Dieu, vous aurez les fers aux pieds et aux mains !

Le prisonnier était retombé sur sa chaise ; il répondit avec soumission :

— Je ne recommencerai pas, je pense.. mais j'ai éprouvé quelque soulagement à vous meurtrir, lieutenant... je souffre trop.. je deviens méchant.

— Vous ne gagnerez rien à vous abandonner ainsi, lui dis-je.. autrefois vous vous conteniez mieux.

— Par tous les saints ! Renaud, vous êtes un singulier personnage ! Je m'ennuie à hurler et vous prétendez que je me taise... que je me contienne ! Vous avez une grotesque façon de consoler !

— Je ne suis pas ici pour vous consoler ! lui répondis-je, mais pour faire mon service.

Le prisonnier me regarda longuement comme s'il ne me connaissait pas encore, puis il me dit :

— Vous le faites *royalement* bien, votre service !.. odieusement bien !

Je ne savais pas trop comment comprendre cette parole, et j'allais interroger le prisonnier, quand celui-ci me demanda sur un tout autre ton :

— Quel est ce nouveau valet qui m'apporte mes repas ?

— C'est celui qui remplace l'autre, lui répondis-je.

— Qu'est devenu l'autre ? Il n'avait pas les brutalités de celui-ci.

Je lui dis qu'il était mort.

— Ah ! soupira le prisonnier avec un air de regret... il est mort ? Vraiment ?... Je ne le savais point...

Je lui fis observer que ces choses-là ne regardent pas les détenus et que, par conséquent, on ne les leur dit point.

Il me toisa de son sombre regard, et répliqua :

— Ha ! on ne les leur dit point !.. pas plus qu'on ne communique à une bête la mort de celui qui avait coutume de la nourrir !

A cela, je ne sus que répondre, car c'était trop vrai ! Le prisonnier me dit encore :

— Ce nouveau valet m'est odieux !

— Que voulez-vous que j'y fasse !

— Peut-être n'y pouvez-vous rien ; mais s'il m'est imposé, obtenez du moins, je vous prie, qu'il passe mes repas par le guichet, et qu'il n'entre pas auprès de moi : son insolence m'ôte tout appétit.

— Il aura reçu des ordres ! répondis-je ; mais je n'en étais pas bien sûr, car Courton faisait ce qu'il lui plaisait de faire.

Puis, pour empêcher le prisonnier de causer davantage, je lui rappelai qu'il ne devait pas se plaindre, qu'il n'est jamais profitable à un détenu de se plaindre, qu'enfin, il ne devait point espérer que j'implorerais le gouverneur pour lui.

Puis, comme il était temps qu'il sortît, je lui fixai sur la tête le masque de velours noir (qu'une petite armature de fer fermant à clef rendait aussi solide qu'une porte de prison).

Je posai sur ses épaules son manteau qui était noir et fort lourd, puis je le remis aux gardiens qui devaient le surveiller durant sa promenade.

J'éprouvais du soulagement à le quitter car je perdais patience auprès de cet être malade et sans empire sur lui-même.

Je n'ai rien à dire des jours qui suivirent. Son impétuosité avait fait place à un grand abattement ; quand j'entrais auprès de lui je le trouvais assis devant sa table nue, le front appuyé sur les deux mains, ou bien, marchant lentement, régulièrement le long des murs de sa chambre jusqu'à en tomber à terre.

Quand j'entrais, il tournait vers moi des yeux si tristes, que j'avais hâte de m'en aller ; du reste, il paraissait avoir perdu la parole, et ma surveillance n'était point nécessaire.

En effet, il était mâté une fois de plus ; et, comme j'ai toujours usé d'une grande humanité à l'égard des détenus, je renonçai à l'idée d'enchaîner celui-ci.

Le 7 novembre, il se passa un fait dont je n'ai pas été témoin, mais qui me fut raconté plus tard, de point en point.

La promenade quotidienne du prisonnier inconnu, avait lieu dans une cour intérieure. Lorsqu'il y descendait, il avait

continue d'y marcher les mains croisées derrière le dos et la tête penchée, comme si le masque de velours la rendait trop pesante ; il était toujours suivi par deux gardiens soigneusement armés, mais qui le laissaient libre de ses mouvements ; il ne leur adressait point la parole : la consigne lui enjoignait le silence comme à eux ; ce silence n'était maintenu que par une défiance réciproque, car cette cour était triste et déserte et il n'était point divertissant d'y tourner en rond pendant une heure sans prononcer aucune parole.

Ce jour-là, le 7^e de novembre, les gardiens étaient Raoul et Michel, des gars de Paris, gais et sensibles, qui haïssaient leur emploi, pour lequel, du reste, ils n'étaient point faits.

Vers la fin de l'heure réglementaire, le prisonnier s'arrêta net comme si on l'eût figé sur place : c'était parce qu'une jeune paysanne traversait la cour, se dirigeant vers le puits, une cruche à la main ; ses vêtements étaient fort propres ; elle avait le visage doux et les cheveux blonds : on les voyait bien, parce qu'elle ne portait pas de coiffe. Lorsqu'elle remarqua près d'elle le prisonnier masqué, elle demeura saisie, la bouche ouverte et les yeux arrondis par la peur.

Les gardiens se trouvaient dans la plus grande perplexité du monde : ils avaient levé leurs armes, mais la sensibilité de leur cœur ne les rendait pas pressés de s'en servir ; d'ailleurs ils pensèrent que cette fille n'était pas de Paris, et qu'il ne s'agissait point d'un complot. Ce fut Raoul qui s'enquit du motif de sa présence.

— Ma belle, lui dit-il, qui êtes-vous ?

D'abord, il ne put en tirer un mot, car elle tenait les yeux attachés sur le masque du prisonnier ; enfin, elle répondit de ce ton doux et lent qu'ont les gens de la campagne :

— Je suis la nièce de maître Aubusson de la maison de monsieur le comte de Saint-Mars.

Raoul continua à lui parler :

— Demeurez-vous à Paris ?

— Oui, répondit-elle, je suis ici pour peu de temps seulement.

— Ne saviez-vous pas que cette cour est réservée aux promenades des détenus, et que seuls les gens de la prison ont la permission de passer ici ?

La jeune fille qui ne regardait pas Raoul, mais seulement le prisonnier, répondit :

— Je ne le savais pas ; ma tante m'avait remis la clef de la poterne et m'avait ordonné de venir quérir de l'eau ici, me disant qu'elle est meilleure que celle de l'autre puits.

Raoul qui trouvait du plaisir à jaser avec cette fille, n'osa cependant point prolonger l'entretien ; il voulut la renvoyer :

— Allez dire à votre tante, lui ordonna-t-il, qu'elle ne doit rien faire sans la permission de monsieur le gouverneur, et maintenant, partez.

Elle allait obéir, quand le prisonnier qui, jusque-là n'avait pas fait un mouvement, tendit les mains vers elle et s'écria :

— De grâce ! laissez-la rester un instant encore !

Raoul haussa les épaules ; le prisonnier, alors, s'adressant à la fille, la pressa de s'approcher de lui ; il lui disait :

— Venez, ma mignonne... venez plus près de moi...

Comme sa voix altérée laissait deviner l'ardent désir qu'il en éprouvait, la paysanne, qui avait bon cœur, fit ce qu'il demandait et s'approcha de quelques pas, malgré la répugnance extrême que le masque semblait lui causer.

La voyant si près de lui, le malheureux parut ne plus pouvoir respirer et pressa ses mains contre son cœur. Enfin, il parvint à se dominer et s'inclinant vers elle, car elle était de petite taille, il lui dit :

— Quelle voix douce et caressante !.. quelle musique !.. parlez-moi encore... il y a bien longtemps que je n'ai pas entendu la voix d'une femme...

— Je m'appelle Sylvie, dit la paysanne ; mais elle était timide et, ne trouvant plus rien à dire, elle se tut.

Cependant le prisonnier voulait l'entendre encore ; il lui dit :

— Vous ne me parlez plus ?

Elle détourna la tête ; il reprit alors avec plus de douceur mais avec grande tristesse :

— Avez-vous peur de moi ?

Elle lui dit oui, d'un signe de tête. Alors il voila de ses deux mains le masque qu'il ne pouvait pas ôter et cria :

— Il a fait de moi un objet d'horreur !... non, je ne suis plus *quelqu'un* !

A ces mots, Sylvie le regarda et, lui, il reprit courage :

— Non, n'ayez pas peur de moi, dit-il en l'implorant... je suis comme les autres.. j'ai la figure de tous ceux que vous connaissez : vous le verriez si je pouvais enlever mon masque... Sylvie, accordez-moi une grâce : touchez-moi la main : il y a vingt-trois ans que personne ne m'a serré la main !

La fille allait faire ce qu'il demandait, lorsque Raoul, revenant au sentiment de son devoir, l'arrêta d'un geste :

— Rien de tout cela n'est permis ici : partez !

Le détenu oubliant qu'il était à la Bastille ou presque tout est défendu, saisit la paysanne par sa robe :

— Un mot, Sylvie, dit-il, un mot que je puisse emporter avec moi !

— Ah ! Monsieur, j'ai si grand'pitié ! s'écria cette fille qui même avait des larmes dans les yeux.

Les gardiens lui défendirent de parler à qui que ce fût de ce qu'elle avait vu ou entendu : elle leur promit son silence ; puis, s'adressant au prisonnier, elle lui fit un salut avec timidité et respect, et s'éloigna vite comme ayant hâte de ne plus sentir peser sur elle le regard de l'homme masqué.

Pour lui, il semblait avoir perdu le sentiment de l'endroit où il se trouvait ; ses gardiens le tiraient par la manche pour le faire rentrer, mais il restait sans mouvements, la tête tournée vers la poterne par où Sylvie s'était enfuie. Enfin, il se rendit aux ordres qui lui étaient donnés, et il rentra dans le donjon.

Ils étaient arrêtés tous trois au bas de l'escalier qui s'élève dans la tour ; moi, qui le descendais, je fus surpris de les voir demeurer à cette place, et je demandai :

— Pourquoi ne montez-vous pas ?

Michel me dit :

— Le prisonnier est souffrant.

En effet, il pressait les mains contre son cœur ; nous ne pouvions voir son visage, mais nous entendions son souffle entrecoupé.

— Je ne peux avancer, me dit-il avec effort ; je ressens au cœur une douleur aiguë. Attendez un instant.

Je ne le brusquai point ; mais avec ma perspicacité accou-

tumée, je devinai que l'on me cachait quelque chose. J'interrogeai Raoul :

— Que s'est-il passé ?

Le gredin me répondit, sans trahir le moindre embarras :

— Peut-il se passer quelque chose dans une cour de la Bastille !

Et Michel ajouta :

— On ne craindrait pas quelque distraction, par Dieu !.. mais il faut savoir être privé !... Tout de même, lieutenant, voyez donc comme il souffle... ôtez-lui son masque pour un moment : cela le soulagera.

Ce n'était pas la pitié qui le faisait parler ainsi, mais bien la curiosité ; je lui dis donc :

— Comme il ne m'est permis sous aucun prétexte de délivrer le prisonnier de son masque lorsqu'il est hors de sa chambre, il faut bien qu'il l'endure !

Au bout d'un instant, le prisonnier paraissant soulagé, je m'adressai à lui :

— Voyons, monsieur, que vous est-il arrivé ?

Il demeura silencieux encore un peu, puis il dit lentement, comme se parlant à lui-même :

— J'ai senti... j'ai vécu !

Ces mots qui étaient bien d'un insensé, me firent hausser les épaules ; les autres se poussaient du coude ; le prisonnier qui avait tourné vers chacun de nous son masque hideux, nous dit, montrant qu'il savait ce que nous pensions :

— Vous avez raison, c'est de la folie.. ces bouffées de vie ne sont pas faites pour un tombeau : la mort seule y est vraiment désirable...

Quelques jours s'écoulèrent ; il avait encore changé d'humeur : il semblait rendu à la raison ; il ne parlait presque pas, mais il se nourrissait mieux que de coutume, et son visage avait un air de calme que je ne lui avais jamais vu.

Même un jour — je me trouvais au guichet de sa porte, lui était étendu sur son lit les bras croisés, les yeux levés au plafond — je le vis sourire : ce sourire, si extraordinaire sur le visage d'un homme auquel tout bonheur est retiré, me toucha plus que les marques de son désespoir.

Je ne restai point au guichet : car il me parut que je n'avais pas le droit d'épier ce sourire.

Le 19^e de ce mois de novembre, lorsque je vins préparer le prisonnier pour sa sortie, je le trouvai occupé à tirer avec soin ses bas, et à en renouer les rubans au-dessous des genoux.

Comme je lui présentais son manteau, il se leva vivement ; mais je le vis considérer le masque avec une répugnance si marquée, que je pensai qu'il allait plutôt renoncer à sortir que de le mettre ; il n'en fut rien cependant : le prisonnier se rassit sans mot dire, quand je l'en priai : il était fort grand, comme je l'ai déjà dit, et lorsqu'il était debout, je n'atteignais pas commodément à sa tête.

Ce jour-là, comme deux semaines auparavant, c'étaient Raoul et Michel qui étaient de garde auprès du prisonnier masqué pendant le temps de sa sortie. Ils se trouvaient à sa porte, ainsi qu'il était de leur devoir ; mais lui, en les apercevant, s'arrêta net d'abord, puis il passa avec moi devant eux en les saluant d'un mouvement de la tête comme il avait coutume de le faire.

Dans la cour, il ne se trouvait personne : le gouverneur l'exigeait ; un vent froid y soufflait en rafales, et je fus fort aise de m'aller chauffer aux cuisines en feignant d'inspecter.

Dehors, les gardiens étaient transis ; mais le prisonnier, qui serrait son manteau autour de lui, marchait la tête haute et semblait prendre grand intérêt à considérer les bâtiments qui l'entouraient, et qui sont tristes et laids. Mais ce n'étaient pas les murailles et les donjons qui l'inquiétaient : c'était que cette matinée de Sylvie ne parût point après qu'il l'eût espérée pendant douze jours !

Une demi-heure s'écoula ainsi ; alors la poterne fut entrouverte, et l'on vit Sylvie qui se tenait sur le seuil ; elle avait à la main un bouquet de roses, de ces roses d'hiver qui fleurissent jusqu'à la première neige.

Sa vue sembla agiter le prisonnier qui étouffa une exclamation ; pressant le pas, avec prudence néanmoins, il se mit à longer la muraille pour arriver jusqu'à elle.

Les gardiens le suivaient de près, aussi insoucians du service du Roi que les anges du ciel !... Ils pensaient que comme Sylvie restait blottie dans l'enfoncement de la poterne, elle ne pouvait être vue ; que même, si elle était découverte, la situation de son oncle auprès du gouverneur les sauverait tous du courroux de celui-ci ; et voilà comment il se fit que ces gardiens légers et sensibles laissèrent le prisonnier et sa paysanne aussi libres que s'ils eussent été aux champs !

Elle put donc sans en être empêchée, offrir son bouquet, en disant :

— Voici, monsieur, des roses que j'ai cueillies sur la terrasse de monsieur le comte : c'est pour embellir votre cachot.

Le prisonnier prit les fleurs avec empressement ; puis, avec la violence qu'il mettait à tout, il saisit par la taille la fille épouvantée en lui disant d'une voix qui tremblait :

— Sylvie... petite Sylvie !

Il ne trouva tout d'abord que cela à lui dire ; pour elle, toute blanche de peur, elle détournait la tête pour ne pas le voir : oubliant probablement la vilaine apparence qu'il avait, il se penchait vers elle, cherchant à rencontrer son regard : c'était une curieuse lutte ! Et puis il parlait comme si elle l'écoutait :

— Ne crains rien, disait-il, je ne veux te faire aucun mal... mais il faut qu'une fois au moins je sente un cœur humain battre près du mien... il faut qu'une fois j'étreigne autre chose que le vide !

La fille, elle, ne songeait qu'à se dégager ; et elle le pria avec des accents si piteux de ne pas la tenir ainsi, qu'il recula d'un pas sans toutefois abandonner sa main ; il lui dit encore :

— Je t'effraie, pauvre petite ! Je te fais horreur ? C'est à cause de ce masque... mais mon visage n'est point vilain comme ce masque... il pourrait peut-être te plaire... je le pense, du moins, car je ne le connais plus moi-même !... Lève tes jolis yeux, Sylvie, je te parlerai plus doucement... depuis douze jours, ma mignonne, je vis de ton souvenir : il remue en moi d'étranges émotions douces et pures comme toi... dis-moi, penseras-tu quelquefois à...

Raoul à cet instant, appuya son pistolet sur la nuque du prisonnier :

— Pas d'imprudences ! dit-il, cette fille le payerait cher et vous aussi !

Le détenu s'irrita :

— Laisse-moi ! je sais mieux que toi qu'il ne m'est jamais permis de m'oublier !

Puis doucement, s'adressant à la paysanne, il dit :

— Te souviendras-tu parfois du pauvre prisonnier de la Bastille... de celui dont on cache le visage, dont on ne dit pas le nom... mais qui te bénit ?

Sylvie répondit oui, mais elle tremblait devant ce masque qui lui rappelait probablement quelque diable de foire. Il s'en aperçut, car d'un mouvement brusque il se voila la tête d'un pan de son manteau ; puis il chercha encore à attendrir Sylvie en lui parlant de l'abandon dans lequel il se trouvait, de sa solitude pendant les vingt-trois années de sa captivité. Il ne criait point, mais ses accents impétueux faisaient penser au déchaînement d'un torrent trop longtemps contenu.

Ce beau déploiement de sentiments fut comme toujours perdu ; la paysanne ne lui répondit pas davantage qu'un mur de prison : elle n'avait pas d'instruction, et n'avait vu de sa vie que des choses simples.

(C'est Michel qui me fit le récit détaillé de cette scène qui l'émut plus qu'il ne convenait : les gestes, les mots, les sentiments touchèrent son cœur trop sensible et exaltèrent sa pitié ; le gouverneur redoutant cette pitié le fit enfermer pendant toute une année. Raoul qui eut l'habileté de se moquer du détenu, ne fut pas châtié.)

C'est alors que je survins, et ma colère à les voir tous si à leur aise, est facilement imaginable ! Je ne les ménagai point : j'adressai d'abord aux gardiens des paroles sévères qui les firent trembler et pâlir, car je leur rappelai qu'il y avait encore pour eux des cachots à la Bastille ! Quant à la paysanne, je lui parlai comme elle le méritait :

— Coquine ! m'écriai-je, ne crois pas que tu es à l'abri du châtiment parce que ton oncle est au service du gouverneur. M. le comte de Saint-Mers a une responsabilité, et moi aussi !... que venais-tu faire ici ?

Elle me répondit avec une simplicité qui me parut suspecte, qu'elle avait apporté des roses au prisonnier.

Je fus fort indigné de ce qu'on lui eût permis de remettre un bouquet à ce détenu, car je me suis toujours grandement méfié des bouquets qui dissimulent la trahison sous une apparence innocente.

Avec cette rudesse que donne l'autorité, je soulevai le manteau du prisonnier sous lequel il cherchait en vain à cacher les maudites fleurs.

— Allons, commandai-je, remettez-moi ce bouquet.

Oubliant sa position, le détenu prit un air de défi et me dit :

— Ces fleurs m'appartiennent.

— Rien ne vous appartient, lui répondis-je, vous êtes l'esclave du Roi ! Et sans plus de façons, je lui arrachai les roses dont les épines nous blessèrent les mains à tous deux.

Le prisonnier se baissa alors pour ramasser quelques pétales qui étaient tombés à terre ; il me criait avec une fureur qui le rendait tout haletant :

— Esclave toi-même ! tu n'a plus un cœur d'homme... Ces fleurs sont à moi, te dis-je !.. Tu me les enlèves parce que tu as la force que te confère mon bourreau... mais tu n'empêcheras pas que ces roses soient ma possession, car elles m'ont été *données* !

Ce mot m'inquiéta ; je dis à la paysanne qui restait là sans souffler mot :

— Qui t'a chargée de remettre ce bouquet au prisonnier ?

Elle baissa la tête si confuse que je ne savais quoi penser ; je voulus l'effrayer davantage pour la faire parler :

— Tu seras fustigée, coquine, si tu ne révéles pas la vérité.

Elle ne répondit encore rien.

— C'est bien, lui dis-je, tu seras conduite auprès du gouverneur, et pour le prisonnier, il sera jeté aux souterrains !

Alors cette fille qui avait bon cœur, ne sut pas se taire plus longtemps :

— C'est moi, maître Renaud, qui ai cueilli ces roses sur la terrasse de monsieur le comte... et ce n'était point le gentilhomme qui me l'avait commandé...

— Voleuse ! criai-je avec mépris, pour lui faire honte.

Elle cacha son visage dans son tablier, et se mit à pleurer, ce qui sembla agiter beaucoup le détenu. Pour moi, il me parut qu'elle était sincère, mais il était de mon devoir de ne pas traiter cette affaire à la légère.

Ainsi donc après que j'eusse examiné soigneusement le bouquet qui était alors fort défraîchi, je le remis à Courton qui était accouru au bruit ; je lui ordonnai de le porter au gouverneur et de lui annoncer que j'irais me présenter chez lui aussitôt après mon service.

Comme j'achevais de donner mes ordres, je vis le prisonnier se pencher vers Sylvie ; voulant surprendre leur secret, je les laissai faire : mais ils ne dirent que des choses sans importance : le prisonnier demanda à Sylvie :

— Y a-t-il dans ton cœur un peu d'amitié pour moi ?

Et la jeune fille répondit timidement :

— Je ne sais... car je ne vous connais pas... je ne vous ai jamais vu...

Ce mot sembla percer le prisonnier qui, portant les deux mains à son masque, voulut l'arracher ; mais se rappelant qu'il ne pouvait point s'en défaire sans moi, il poussa un grand cri si terrible et si pitoyable, que je ne me sentis point à mon aise. En même temps, il se détourna brusquement et se dirigea en hâte vers la tour, comme une bête blessée qui court à son terrier. Mais quand il y fut entré et qu'il se trouva au pied de l'escalier, la douleur au cœur le saisit, et nous dûmes nous arrêter pour lui laisser passer son mal.

J'en profitai pour aller fermer la porte sur la cour que j'avais laissé entre-bâillée. J'y trouvai la paysanne qui pleurait. C'était de sa part beaucoup d'impudence que de venir jusqu'à cette porte, aussi lui parlai-je avec la dureté qu'elle méritait :

— Par Dieu ! gredine... te voilà encore ! Veux-tu que je te fasse partir à coups de bâton !

— Oh ! non, maître Renaud, me répondit-elle, mais j'ai mal répondu au gentilhomme quand il m'a parlé... et je voudrais que vous lui disiez que je ne l'oublierais jamais... vous le lui direz bien, maître Renaud ?

Je lui répondis que cela m'était impossible, parce que le

prisonnier ne devait jamais recevoir de message, que cela était défendu. (Cette fille, du reste, fut la seule personne qui pendant ces vingt-trois années écoulées songea à faire porter un message à ce mort-vivant.)

Ayant dit ce que j'avais à dire, je fermai la porte avec soin, comme de coutume, et je rejoignis le prisonnier et ses gardiens qui montaient déjà.

De nouveau le détenu n'atteignit sa chambre qu'à grand'peine ; je ne pus tirer une parole de lui. Le voyant de cette humeur-là, je ne m'arrêtai point auprès de lui ; après lui avoir ôté son masque, je le laissai seul dans l'obscurité qui grandissait.

Je ne pus voir le gouverneur ce soir-là : il était absent comme cela lui arrivait souvent.

Ce soir-là, 19^e de novembre, l'heure du dernier repas ayant sonné, je voulus le porter moi-même au prisonnier masqué, car une certaine curiosité me poussait à aller voir ce qu'il faisait.

Lorsque j'entrai dans sa chambre, une lanterne à la main, je le vis étendu sur son lit, et enveloppé de sa couverture : l'obscurité et le froid des soirées d'hiver le contraignant à faire ainsi à l'ordinaire, je n'en fus pas surpris. Mais comme j'approchais la lanterne de son visage, je lui trouvai un air étrange. Je lui demandai :

— Qu'avez-vous ? Vous êtes malade ?

Il me répondit que la douleur qu'il ressentait au cœur ne lui laissait pas de relâche. Je lui dis :

— Pourtant, vous allez souper ?

— Non, dit-il, j'ai froid... apportez-moi une couverture de plus.

Je lui rappelai que le gouverneur n'autorisait pas plus d'une couverture par lit. Il ne s'irrita pas de cette réponse, mais il soupira et détourna la tête. Je lui dis que, puisqu'il était malade, je parlerais de lui au gouverneur le lendemain. Il fixa sur moi ses yeux sombres et répéta lentement, comme me posant une question :

— Demain ?

Je lui promis que ce serait à la première heure. Il me dit ensuite :

— Je suis glacé... couvrez-moi de mon manteau, je vous prie.
Je fis ce qu'il désirait ; puis je lui demandai s'il avait encore froid. Il me regarda avec un air de frayeur et me dit :

— Oui, je le sens, c'est le froid de la mort... serait-ce possible ?... Que faire ?...

Je ne savais que lui dire pour le rassurer ; nous restâmes donc dans un silence profond. Mais voici qu'il se mit à gémir, et il se souleva sur le coude :

— Par pitié, Renaud, soutenez-moi !

Je pris ce qui me vint en main : c'était un escabeau en bois que je glissai sous son oreiller ; mais il n'en fut point soulagé. Retirant le tabouret, je lui dis :

— On ne saurait vous contenter !

Mais en vérité, il semblait souffrir beaucoup. Enfin la douleur se calma ; il retomba sur son lit tout haletant et me dit :

— Apportez-moi ce livre.

Je ne savais duquel il voulait parler ; puis je me rappelai le livre de messe qui gisait dans un coin de la chambre, et je l'allai ramasser ; ensuite, je le plaçai dans les mains du prisonnier ; mais il dit de sa voix faible :

— Je ne vois plus... lisez-moi une prière.

Je lui répondis que je ne savais pas lire, car il ne me convenait pas de remplir l'office de prêtre. Le détenu soupira encore et ferma les yeux.

Je remarquai alors qu'un changement s'était produit sur son visage, et je sus qu'il ne vivrait plus longtemps. Un sentiment étrange m'envahit : la mort qui approchait, enveloppait déjà cet homme de son mystérieux prestige... il ne me parut plus un prisonnier, mais un être, d'une autre espèce que nous, qui échappait à notre pouvoir ; il me sembla donc lorsqu'il me demanda faiblement : « N'y a-t-il personne qui puisse m'aider !... allez me chercher quelqu'un », qu'il me donnait un ordre, et je me hâtai d'obéir.

Derrière la porte, j'aperçus Courton qui flânait ; son méchant visage était tout clignotant de curiosité.

— Entre, lui dis-je, mais ne lui parle pas... il s'en va...

Moi-même, je descendis en tâtonnant, car j'avais laissé ma lanterne auprès du prisonnier. J'ouvris la porte du donjon,

et j'allais m'avancer dans la cour qui était obscure comme une cave, lorsque quelque chose me toucha le bras...

Je ne manque pas de bravoure ; mais je le confesse, à ce léger frôlement, dans les ténèbres, et avec la mort si proche, je fus transi de peur. Je m'élançais pour fuir, quand le son d'une voix timide, me rassura : c'était la nièce d'Aubusson, qui n'avait pas quitté sa place près de la porte.

Sa constance ne m'attendrit point, et je la tançai ainsi qu'il convenait. Puis, me souvenant que nous ne courions plus de risques, et que sa présence auprès du mourant pourrait être utile, je lui ordonnai de me suivre.

En haut, devant la porte, je trouvai Courton ; il n'était pas entré, et semblait pressé de s'en aller.

Pour moi, j'entrai, suivi de la fille. Le prisonnier était assis sur son lit, et me regarda avec de la terreur dans les yeux. Il me dit très bas :

— Est-ce vous ? Renaud... restez avec moi... il y a de l'ombre tout autour de moi... les choses même m'abandonnent... je perds pied...

Je lui dis :

— Prenez courage, monsieur...

Mais surtout, j'attendais de Sylvie qu'elle lui en donnât. Cependant, je la vis considérer avec des larmes dans les yeux, le visage découvert du prisonnier, et même, devant ce visage de douleur, se signer comme devant le Christ de son église.

Je la tirai de l'ombre et la poussai vers le malade ; à sa vue, le visage de celui-ci se contracta comme si une grande souffrance le remuait tout entier, mais il ne détacha pas ses yeux de ceux de Sylvie, comme si elle était de la vie pour lui.

Elle se pencha et lui dit :

— Monsieur, je ne vous oublierai jamais !

Il ne répondit rien ; mais il la regardait toujours ; elle demanda ensuite :

— Que puis-je faire pour vous servir ?

Il s'écria :

— Aide-moi à mourir !... le moment approche et c'est bien différent de ce que je pensais... retiens-moi !

Et comme il disait ces mots, il chercha faiblement la main de Sylvie.

Elle prit, avec une douceur de mère et avec un grand respect, la main qu'il lui tendait et la garda dans les siennes, comme pour le garder lui-même.

Puis elle me dit :

— Il faudrait chercher un prêtre, maître Renaud...

Je lui répondis que nous n'en avions point pour ce prisonnier, parce que celui que le Roi avait désigné pour le cas de la mort du dit prisonnier, était décédé lui-même quelques semaines auparavant, et que le gouverneur n'avait pas encore reçu de nouveaux ordres.

Sylvie s'écria avec effroi :

— Pas de prêtre !... quel malheur !

Le prisonnier ne semblait pas nous entendre ; pourtant il dit avec effort :

— Ne m'aidera-t-on point ?... ne me dira-t-on rien ?

La fille avait un air de grande confusion en songeant qu'il faudrait faire auprès de ce mourant l'office de prêtre, mais laissa parler sa pitié :

— Je veux vous dire quelque chose, monsieur... c'est la parole du bon larron à notre Seigneur quand ils étaient tous deux en croix.

— Que dit-il ?

— Il dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi ! »

Le malade qui avait les yeux fermés, les ouvrit avec effort car ils étaient fort appesantis.

— Dieu se souvient-Il ?... les murailles sont trop épaisses...

Sylvie parut surprise de l'entendre parler ainsi ; elle dit :

— Oh ! Monsieur, que font au bon Dieu les plus épaisses murailles ! Il entend tout de même.

Le prisonnier regarda Sylvie avec une grande douceur et murmura :

— Il est vrai qu'il entend parfois, puisque tu es là, pauvre enfant...

Mais à ce moment une nouvelle douleur le saisit, et nous dûmes pendant un temps fort long le laisser souffler et gémir sans lui parler ; seulement Sylvie fit mieux que je n'avais

su faire : elle passa son bras autour de lui et le soutint sans se lasser. Lorsqu'il fut mieux, il dit, s'adressant à la paysanne :

— Croyant que Dieu ne voulait pas m'entendre, je l'ai maudit... et autrefois, il y a très longtemps..., j'ai dissipé mes biens, j'ai vécu dans le plaisir... j'ai forfait à l'honneur... j'ai blasphémé...

Comme il paraissait épuisé par sa confession, Sylvie lui aida à s'étendre et chercha à le consoler, en disant :

— Le larron avait blasphémé aussi, mais il s'est repenti ; notre curé nous l'a dit... et vous, monsieur, vous repentez-vous aussi ?

— Je voudrais me repentir... mais je ne peux plus rien... tout est obscur... mais peut-être que la nuit passera.. et qu'il y aura de la lumière.

— Nous devons croire en Dieu.

Le prisonnier agita faiblement la main :

— Je voudrais croire... je veux croire...

— Alors dites bien : « Seigneur, souvenez-vous de moi »... répétez après moi, monsieur, et vous reposerez en paix.

— Seigneur, dit-il, si vous m'entendez... souvenez-vous de moi...

Sylvie restait immobile, les mains jointes ; lui, il continua, ne parlant plus à elle, et murmurant seulement :

— Seigneur, je suis oublié de tous... de tous... mais vous, souvenez-vous de moi... mon Dieu !

Alors il se fit un grand silence : il n'avait plus mal, et sa respiration ne s'entendait plus ; il ferma les yeux, croisa ses mains glacées et parut attendre.

Peu à peu, son visage s'éclaira, ses yeux se rouvrirent, et son regard, qui ne voyait plus, se fixa en haut ; il semblait qu'il entendît quelque chose : c'était peut-être la réponse à tous ses appels.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi ; je n'osais bouger. Sylvie agenouillée, priaît. Enfin, nous l'entendîmes murmurer en italien :

— *O Iddio... tu conosci il mio nome...*, ce qui signifie : « O Dieu, toi tu connais mon nom ! »

Puis il poussa un soupir, et mourut. C'est ainsi qu'il fut délivré.

C.-C. RIVIER,

La rivalité de Jomini et de Clausewitz.

Rivaux, ils ne l'ont jamais été, à vrai dire. Ils n'ont même jamais songé à l'être. C'est seulement après leur mort qu'on a voulu qu'ils le fussent. On s'est mis à les opposer l'un à l'autre ; on s'est habitué à les considérer comme les frères siamois de la critique militaire napoléonienne, mais comme des frères siamois que la nature aurait forcés à vivre dos à dos. Et il est bien certain, en effet, que leurs tournures d'esprit étaient absolument contraires.

Mais il est bien certain aussi qu'ils ne se sont jamais avisés de se mesurer l'un à l'autre. L'écrivain prussien ne comptait pas aux yeux du général vaudois qui avait servi dans deux grandes armées, la française et la russe, sur lesquelles resplendissait le prestige de la victoire. Car ni la retraite de Russie ni le désastre de Waterloo n'avait terni la gloire d'Iéna et d'Austerlitz, pas plus que l'attitude des Prussiens en 1813 et en 1815 n'a effacé la déconsidération qui pesait sur eux depuis l'effondrement de 1807. Le souvenir du grand Frédéric était bien oublié. On voyait la petitesse numérique des forces que son génie avait réussi à rendre si grandes par la qualité. Et ses alliés, comme ses adversaires, lui témoignaient un certain dédain. Dans cette armée discréditée, sinon méprisée, quelle place tenait un Clausewitz ? Il était un bien pauvre petit personnage dans un bien pauvre petit royaume. Il avait pour lui l'appui de Gneissau et de Scharnhorst qui le tenaient en haute estime. Et Gneissau était quelqu'un. Scharnhorst, aussi. L'un et l'autre avaient contribué à la régénération de

¹ Voir dans la *Bibliothèque Universelle* de janvier 1924 mon article sur *L'œuvre de Jomini et son influence*.

la Prusse, à son relèvement. Mais Scharnhorst avait été à Lutzen, et Gneisenau lui-même était oublié. Quand il mourut du choléra, en 1831, l'*Allgemeine preussische Staatszeitung*, c'est-à-dire le « journal officiel » d'alors, annonça cet événement par une simple notice empruntée à une feuille de Posen, et le roi ne sut pas témoigner le moindre regret de la disparition de ce serviteur dévoué, qui avait été un des plus illustres héros des dernières guerres. A plus forte raison, Clausewitz n'était-il pas bien en cour, et ne jouissait-il d'aucune influence. Il avait beau être à la tête de l'Académie de guerre, qu'il dirigea pendant douze ans, il n'y exerça que des fonctions de peu d'importance, purement administratives, car l'enseignement y était réglé par une commission des études. Il ne put intervenir dans l'orientation à donner au régime auquel étaient soumis les élèves et au travail auquel ils étaient astreints (il demandait, en particulier, la création d'une chaire de logique) qu'en présentant au ministre un mémoire dont il ne semble pas qu'il ait été tenu compte. Ces déconvenues ne pouvaient que renforcer une certaine taciturnité qui lui était habituelle et le rencogner dans la réserve à laquelle son esprit philosophique se complaisait. Comment Jomini se serait-il soucié de l'opinion d'un tel homme, lui qui avait su s'imposer à l'attention de l'empereur et provoquer, de la part de ce grand capitaine, un ébahissement fort voisin de l'admiration ?

On se rappelle l'émotion produite chez le vainqueur, au lendemain d'Austerlitz, par la lecture de quelques passages du *Traité des grandes opérations*. Il n'est donc pas étonnant que, à la fin de 1806, lorsqu'une guerre avec la Prusse fut « dans l'air », si on peut ainsi parler, Jomini ait été mandé à Mayence, pour se présenter au souverain.

— « Qui êtes-vous ? » dit celui-ci en voyant entrer dans son cabinet l'officier vaudois qui avait été introduit dès son arrivée.

JOMINI. — Sire, je suis le colonel Jomini.

L'EMPEREUR. — Ah ! oui : je sais. C'est vous qui m'avez adressé un ouvrage fort important... Je suis charmé que le premier ouvrage qui démontre les vrais principes de la guerre

appartienne à mon règne... On ne nous apprenait rien de semblable dans les écoles militaires... Nous allons avoir à batailler avec les Prussiens... Je vous ai appelé auprès de moi parce que vous avez écrit sur les campagnes de Frédéric-le-Grand, que vous connaissez son armée, que vous avez bien étudié le théâtre de la guerre... Vous pourrez me seconder par de bons renseignements... Je crois que nous aurons plus à faire qu'avec les Autrichiens : nous aurons de la terre à remuer.

JOMINI. — Sire, je ne pense pas de même : depuis la guerre de 1763, les Prussiens n'ont fait que les tristes campagnes de 1792-1794 : ils sont peu aguerris.

L'EMPEREUR. — Oui ; mais ils ont les souvenirs du grand roi et des généraux expérimentés... Enfin, nous verrons.

JOMINI. — Sire, Votre Majesté me permet-elle de lui faire remarquer que je suis le premier aide-de-camp du maréchal Ney ?... Je ne peux le quitter sans me faire remplacer dans mon service.

L'EMPEREUR. — J'arrangerai tout cela à la fin de la campagne... En attendant, vous ferez partie de ma maison.

JOMINI. — Dans ce cas, sire, il faut absolument que je retourne chercher mes chevaux et mes équipages, car je suis seul ici : je n'ai même pas un domestique... Si Votre Majesté veut bien m'accorder quatre jours, je pourrai la rejoindre à Bamberg.

L'EMPEREUR (*blémissant de surprise et de colère, parce qu'il avait tenu caché son projet de passer par cette ville*). — A Bamberg !... Mais qui vous dit que je vais aller à Bamberg ?

JOMINI. — La carte de l'Allemagne, sire ?

L'EMPEREUR. — Comment, la carte ?... Mais il y a cent autres routes que celle de Bamberg, sur cette carte !...

JOMINI. — Oui, sire. Mais il est probable que Votre Majesté voudra faire contre la gauche des Prussiens la même manœuvre qu'elle a faite par Donawert contre la droite de Mack, et par le Saint-Bernard contre la droite de Mélas. Or, cela ne peut se faire que par Bamberg sur Géra.

L'EMPEREUR (*se radoucissant*). — C'est bon !... Soyez dans

quatre jours à Bamberg... Mais n'en dites pas un mot... pas même à Berthier... Personne ne doit savoir que je vais à Bamberg.

Naturellement, Jomini aimait à raconter cette scène. Il ajoutait non moins volontiers qu'elle avait laissé une si profonde impression dans l'esprit de Napoléon que celui-ci, à Sainte-Hélène, en avait parlé à Montholon, de qui il tenait ce flatteur témoignage de considération.

Au fond, il se pourrait qu'il y ait dans cette histoire un peu de bluff, si j'ose employer ce mot. Quand la conversation de Mayence a eu lieu, il y avait trois semaines que le major-général avait reçu l'ordre de préparer la réunion de l'armée à Bamberg. Aussi avait-il assigné ce point de rendez-vous à Murat, et tout porte à croire que Ney avait dû être mis au courant, lui aussi ; il est également probable que, malgré le caractère confidentiel de cette communication, il en avait parlé à Jomini. Celui-ci était son conseiller de prédilection, son confident attitré ; il occupait, en fait, l'emploi de chef du bureau des opérations, et Ney avait plus de confiance en sa compétence qu'en celle de son chef d'état-major. Renseigné sur les intentions de l'empereur, Jomini n'a pas manqué, étant donné la tournure de son esprit, d'imaginer le plan de la campagne qui allait se dérouler, et de supposer tout naturellement, connaissant la stratégie napoléonienne, que la manœuvre qui avait si bien réussi contre Mack et Mélas allait encore être appliquée. Quand il lui arriva de parler étourdiment de Bamberg, et que l'irritation de son interlocuteur stupéfait lui prouva qu'il aurait mieux fait de se taire, il comprit qu'il lui était impossible d'avouer qu'il avait été renseigné par une indiscretion de Ney, et c'est pour se tirer d'affaire qu'il prétendit avoir deviné, par un effort de pénétration et par la puissance de la pensée, ce qu'il savait grâce à la confiance du maréchal.

En fin de compte, le grand capitaine conçut, dès lors, une très haute idée de son sens stratégique, et peut-être Jomini en arriva-t-il lui-même à croire qu'il avait donné en cette occasion une preuve irréfutable de sa maîtrise. Il ne pouvait

songer à confronter ses opinions bien fermes et précises avec les divagations de Clausewitz. Car, à première vue, celui-ci semble un fantaisiste. La gravité de son caractère n'empêche pas son esprit de vagabonder, et la lourdeur de l'expression qu'il s'efforce de donner à sa pensée contraste singulièrement avec l'allure — en quelque sorte papillonnante — de sa curiosité. J'ai déjà eu l'occasion de dire que, lorsqu'il laisse courir sa plume, son style a un charme qu'il perd lorsqu'il se livre au travail de condensation destiné à trouver une forme définitive et lapidaire.

Ce sont surtout les matériaux qu'il avait rassemblés en vue d'édifier son œuvre monumentale, ce sont les notes trouvées après sa mort (1831), c'est leur publication posthume sous le titre *Vom Kriege*, qui attirèrent l'attention et lui valurent une certaine notoriété, assez grande pour que Jomini ne pût le négliger complètement. En publiant sous sa forme définitive en 1838 son *Précis de l'art de la guerre*, le stratégame vandois crut devoir consacrer quelques lignes (page 21 de l'introduction) à l'écrivain prussien. Mais ce fut pour lui donner le coup de grâce. Au moins parla-t-il de lui en des termes qui, émanant d'un homme célèbre, et qui faisait autorité, devaient constituer un jugement sans appel, et dont on pouvait penser que la victime accablée ne se relèverait jamais. Voici cette dédaigneuse appréciation :

On ne saurait contester au général Clausewitz une grande instruction et une plume facile ; mais cette plume, parfois un peu vagabonde, est surtout trop prétentieuse pour une discussion didactique, dont la simplicité et la clarté doivent être le premier mérite. Outre cela, l'auteur se montre par trop sceptique en fait de science militaire : son premier volume n'est qu'une déclamation contre toute théorie de guerre, tandis que les deux volumes suivants, pleins de maximes théoriques, prouvent que l'auteur croit à l'efficacité de ses doctrines, s'il ne croit pas à celle des autres.

Quant à moi, je l'avoue, je n'ai su trouver dans ce savant labyrinthe qu'un petit nombre d'idées lumineuses et d'articles remarquables ; et, loin d'avoir partagé le scepticisme de l'auteur, aucun ouvrage n'aurait contribué plus que le sien à me faire sentir la nécessité et l'utilité des bonnes théories, si j'avais jamais pu les révoquer en doute.

L'historien de Jomini, le colonel Ferdinand Lecomte, renchérit encore sur la sévérité du verdict qu'on vient de lire. Il écrit¹ que les ouvrages posthumes de Clausewitz sont « plus ou moins philosophiques et humoristiques », qu'ils prétendent « embrasser toutes les parties de la guerre » et que, en effet, on y trouve « beaucoup de choses de toute espèce à propos de guerre » ; que cette publication témoigne chez son auteur, « d'un vice de l'esprit et du caractère qui en annule le mérite ».

Voulant tout synthétiser et tout approfondir, il a vraiment tout obscurci, car, malgré ses critiques, il ne reconstruit rien de nouveau... Rempli de maximes inintelligibles et de sentences contradictoires, son ouvrage cherche à démolir tout ce qui existe avant lui et se démolit ensuite lui-même, laissant le lecteur qui voudrait le croire au milieu d'un chaos inextricable ou d'un vide sans horizon. Malgré ces défauts, ou peut-être à cause de ces défauts mêmes, ce livre a eu un grand retentissement ; il a même un moment fait école dans certaines parties de l'Allemagne. Il a certainement quelque chose de séduisant pour les esprits philosophiques qui aiment à courir après des rapprochements ingénieux et chimériques ; fort original dans le fond, il est plein de verve dans la forme ; mais c'est tout. Il a pu fournir des armes aux uns et aux autres par les mille faces sous lesquelles il se présente. Il a tranquilisé ceux qui pensent que l'étude est peu utile et qui en prennent prétexte pour tout ignorer. Il a encouragé, d'un côté, les sceptiques et les fatalistes qui ne veulent croire qu'au hasard, à la guerre comme ailleurs, et, d'un autre côté, tous les préjugés se débattant contre les démonstrations et les progrès de la science. Qu'a-t-il fondé ? Nous ne savons.

Quoique son succès de nouveauté et d'originalité soit bien déchu depuis une dizaine d'années, cet ouvrage mériterait de notre part un examen plus détaillé, d'autant plus qu'il a eu la prétention de rectifier les erreurs du général Jomini² et qu'il n'a pas épargné celui-ci dans les malveillantes attaques qu'il lance depuis la tombe, à un grand nombre d'officiers.

Mais nous ne nous sentons pas le courage nécessaire pour reprendre cette tâche et fouiller ce chaos, aujourd'hui jugé et classé dans la littérature militaire.

¹ *Le général Jomini : sa vie et ses écrits* (2^e édition, 1869, pages 376-378). La première édition a dû paraître en 1861.

² En particulier, il critique sa prédilection pour la manœuvre par les lignes intérieures.

Le temps marche, et les idées évoluent. Le colonel Ferdinand Lecomte, de qui on vient de lire le jugement sévère, a eu un fils, le colonel H. Lecomte, l'actuel correspondant militaire de la *Gazette de Lausanne*, et celui-ci s'est employé, avec un noble esprit d'objectivité, à la réhabilitation de l'écrivain maltraité par son père. Dans la *Revue militaire suisse* de juillet 1906, il a fait remarquer que le *Vom Kriege* et le *Précis de l'art de la guerre* ont paru presque simultanément, et que, par conséquent, il est peu probable que l'un ait exercé une influence quelconque sur l'autre ; que certainement Clausewitz a tiré quelque profit des ouvrages antérieurs de Jomini, mais que la manière empirique et le dogmatisme de celui-ci ne satisfaisaient pas son esprit philosophique ; qu'alors il se mit à l'œuvre pour reprendre à sa façon l'œuvre du stratège vaudois ; que la mort le surprit avant qu'il eût achevé son travail ; et que celui-ci fut publié tel quel, personne ne s'étant senti de taille à lui donner sa forme définitive.

Il en résulte, à première vue, pour le lecteur, l'impression d'un manque de clarté et de coordination dans les idées ; les redites sont nombreuses, de même que les contradictions, soit réelles, soit apparentes ; les chapitres se suivent souvent sans liaison logique ; les conclusions manquent. Bref, comme l'a écrit Clausewitz lui-même peu avant sa mort¹, ce sont là des matériaux pour la construction de la théorie : ce n'est pas l'édifice lui-même ; les fondations mêmes ne sont pas entièrement terminées. Son éditeur nous dit qu'il avait l'intention de réduire son ouvrage à un seul petit volume in-8° ; or, la traduction française, qui ne comprend que les trois quarts du texte allemand, a été publiée en trois volumes in-8°.

La conclusion du colonel H. Lecomte est que les conceptions théoriques de Clausewitz sont « plus élevées » que celles de Jomini ; que l'obscurité et l'imprécision qu'on reproche à sa pensée viennent de ce qu'il n'a pas eu le temps de lui donner

¹ Une note trouvée dans ses papiers dit, en particulier : « La plus grande partie de ce manuscrit ne me satisfait pas encore ; la sixième partie ne doit être considérée que comme une ébauche ; la septième et la huitième ne sont qu'amorçées ; le premier chapitre de la première partie est le seul que je regarde comme terminé. » (On comprend pourquoi le traducteur français a pu négliger les septième et huitième parties.)

son expression formelle et définitive. « *Nous croyons — ajoute-t-il — que, s'il avait été donné à Clausewitz d'achever son œuvre, elle aurait surpassé celle de Jomini en profondeur de vues, sans changer grand'chose aux principes posés par Jomini pour la conduite de la guerre... Pour nous, les écrits de ces deux grands hommes sont de valeur à peu près égale ; ils se complètent l'un l'autre, et prêchent sous une forme un peu différente la même doctrine. Chez l'un comme chez l'autre, on peut apprendre la grande guerre, mais on l'apprendra le mieux en les lisant tous les deux.* »

Que nous voici donc loin du dédain exprimé vers 1861 ! Comment expliquer qu'un tel revirement se soit produit dans les esprits, mettant le fils en opposition avec le père ? C'est que l'Autriche et la France ont été écrasées par des hommes qui ont reporté à Clausewitz l'honneur de leurs victoires ; c'est que de Moltke a reconnu en lui son maître. A en juger par un tel disciple, on n'est plus fondé à reprocher à l'écrivain prussien d'avoir, par ses écrits, encouragé la paresse, enseigné le fatalisme, propagé le scepticisme, abattu la foi, nié le progrès, poussé les esprits aux chimères, placé les lecteurs en face « d'un chaos inextricable ou d'un vide sans horizon ». Le triomphateur de Sadowa et de Sedan n'a rien d'un rêveur. C'est un réaliste et un réalisateur. S'il a été formé à l'école de Clausewitz, comme il le prétend, c'est donc que celui-ci ne lui a pas appris à douter de tout.

Il lui a appris seulement à prendre le doute comme point de départ, c'est-à-dire à pratiquer la méthode cartésienne, laquelle mène à des certitudes, à des certitudes plus solides que si elles avaient pour assise la foi du charbonnier. Ne voit-on pas les mathématiciens se servir des quantités imaginaires pour arriver à des solutions réelles ?

Jomini a l'esprit constructeur. Il croit à « la nécessité et l'utilité des bonnes théories ». Clausewitz se complait à démolir. Il ne croit pas à la nécessité et à l'utilité des théories, et il considère celles-ci comme étant toutes mauvaises. Il se refuse à admettre qu'on puisse en trouver une qui rende compte des événements, étant donné qu'il y a, surtout dans le domaine des choses morales, tant de petites causes, et si

enchevêtrées. Pourquoi, par exemple, telle œuvre d'art plaît-elle ? Pour bien des raisons, sans doute ; mais ces raisons nous échappent, car l'impression que nous éprouvons est la somme d'une foule de petites impressions rebelles à l'analyse. Bien évidemment, la connaissance des proportions du corps ne suffit pas au statuaire, et il n'existe aucun procédé sûr pour obtenir tel ou tel effet esthétique : ce n'est pas avec des abacissées et des ordonnées que le sculpteur produit de belles formes. Dans tous les ordres d'activité intellectuelle, la réflexion, la faculté d'établir des rapports, la technique, s'arrêtent à un certain moment : dès lors, l'homme n'a d'autre guide que l'instinct de divination, que l'intuition complexe et pénétrante des réalités : il obéit à l'impulsion spontanée et secrète de son cerveau. En d'autres termes, comprendre et concevoir sont tout autre chose que créer et agir.

En ce qui concerne la guerre, en particulier, elle met en jeu trop de forces, et des forces trop variables dans leur nature ou dans leur intensité, pour être un objet de science, au sens rigoureux de ce vocable. On y trouve une inépuisable variété de phénomènes ; elle comporte des possibilités indéfinies de combinaisons. Aussi, aucun concept, aucun schéma, ne sont-ils capables d'emprisonner sa vivante et mouvante réalité. De ceux qui veulent dominer les événements et montrer du savoir-faire, elle exige un certain impressionnisme, le sens de l'individuel, de tout ce qui est particulier, et qu'il faut saisir dans ce qui en fait le caractère, de ce qui en constitue la personnalité. Or, rien n'est plus opposé à tout ce qui est système, à tout ce qui prétend enfermer l'universel dans des formules générales et dans des règles précises.

L'art doit pourtant s'allier à la science. Le grand général pourtant se fie à son inspiration. Mais cette inspiration est faite d'étude et de réflexion. Il est homme d'action, en même temps que d'intelligence et même d'imagination créatrice. On se le représente souvent comme dépourvu d'intellectuel. Tout en saluant en lui le courage, on sourit de l'indigence de son caprit. C'est là une vue bien courte, comme le dit fort bien M. P. Roques en résumant les idées de Clausewitz¹.

¹ *Le général de Clausewitz*, Paris, Berger-Levrault, 1912.

Assurément, le chef d'armée n'a pas absolument besoin de savoir comment ont été faites les cartes dont il se sert ou les armes dont sont pourvus ses soldats. Il serait même fort dangereux qu'il eût la tête remplie de trop de détails techniques, car il courrait risque de perdre la largeur des conceptions : rien n'est plus contraire au génie militaire que l'érudition et le pédantisme. La preuve que beaucoup de connaissances ne lui sont pas nécessaires, c'est qu'il s'est brusquement révélé chez des hommes qui n'avaient pas fait, au préalable, de longues études. Il n'est pas moins vrai qu'on n'a jamais vu de simples *bravi*, dénués d'intelligence, obtenir de brillants succès. Sans une extrême perspicacité d'esprit, jamais un chef ne sortira des ténèbres qui règnent toujours à la guerre. Il lui faudra effectuer un perpétuel calcul de probabilités, avoir le sens du terrain, posséder l'intelligence topographique (*Ortssinn*), connaître la nature humaine et deviner à chaque instant ce qu'il peut attendre de ses troupes, prévoir si tel coup terrifiera l'adversaire ou, au contraire, l'exaspérera et le rendra plus redoutable ; enfin, la politique et la stratégie se commandant l'une l'autre, il sera bon qu'il ait les facultés qui caractérisent un chef d'État. Bref, dans l'évaluation de tous les éléments des combats, il devra posséder cette vivacité et cette clarté d'esprit que les Français appellent le coup d'œil.

Peut-être l'homme de guerre, plus que qui que ce soit, a-t-il besoin de cette qualité. Dans presque tous les autres emplois de notre activité, nous utilisons des connaissances assez sûres, objectives, que nous pouvons tirer de livres plus ou moins poudreux et appliquer presque automatiquement. C'est ainsi qu'un architecte peut calculer la résistance d'un contrefort à l'aide de formules dont il n'aperçoit pas nécessairement la raison d'être.

A la guerre, au contraire, la réaction perpétuelle des éléments et leur instabilité font que l'homme ne peut compter sur un savoir une fois acquis et inintelligemment retenu. Tout y est vivant : il faut que le savoir ait été assimilé par le chef, qu'il soit entré dans la substance de son esprit, et s'y soit transformé en inspiration intérieure. De là, justement,

cette liberté et cette aisance dans l'action, si frappantes chez les grands capitaines, qui ne manquent jamais de donner l'impression d'un génie spontané, rebelle aux formules toutes faites.

Le mérite de Moltke, c'est de l'avoir compris, c'est de s'être imprégné de la philosophie qui court dans l'œuvre de Jomini, et qui la caractérise. Il a su s'affranchir des routines et ne pas se laisser asservir par des dogmes. Dans tout problème d'art militaire, il a vu un cas particulier, au lieu de chercher à le faire rentrer dans un type général comportant l'application d'une règle déterminée, et il s'est efforcé de le résoudre, ce problème, par le moyen spécial qui lui convenait, et qui ne convenait qu'à lui.

Personne n'a mieux connu et plus admiré les méthodes de commandement de Napoléon, mais il s'est gardé de se les approprier. Il s'est demandé si les procédés qui pouvaient convenir avec les armées relativement petites et des moyens de communication assez précaires étaient encore de mise avec les masses que la stratégie moderne est appelée à manier et avec la capacité de transport, avec la puissance de déplacement, qu'offrent les voies ferrées. Il ne lui a pas échappé qu'il fallait recourir à d'autres modes d'action, qu'il fallait exercer une direction lointaine et non plus immédiate, en développant chez les sous-ordres une initiative plutôt exagérée, au lieu de les tenir en tutelle, que, en d'autres termes, il s'agissait pour le généralissime de préparer le succès plutôt qu'à s'employer, de sa personne, à l'emporter de haute lutte.

Il a donc fait subir à la méthode napoléonienne, bien qu'il n'en méconnût aucunement la valeur, une transposition que certains maîtres ne se sont pas expliquée. Foch, en particulier, lui a reproché d'avoir lâché les rênes, et de n'avoir pas su tenir ses armées dans sa main, d'en avoir été amené à ignorer ce qui se passait sur l'échiquier militaire, au point de n'avoir pas pu dire où se livrait la bataille. — « *Wo die Schlacht?* » lui est-il arrivé de demander¹. L'instauration d'habitudes nouvelles, la création d'une mentalité opposée à

¹ Voir, dans la *Bibliothèque Universelle* de juillet 1891, mon article sur *Le feld-marschal de Moltke*.

celle qui avait fait ses preuves et que, pour cette raison, nous nous efforcions de maintenir : voilà le trait qui marque l'originalité de Moltke, et qui fait honneur à la pénétration de son esprit, — à son génie, si on préfère ce mot.

Mais il n'eût sans doute pas cherché à rompre avec les traditions, à secouer le joug de la routine, s'il avait été un élève docile de Jomini, au lieu d'être un disciple intelligent de Clausewitz. De celui-ci, il a reçu de précieuses leçons d'incrédulité et, pour tout dire, d'irrespect. Il a eu le mérite de s'en pénétrer, de s'en inspirer, d'en profiter. Il a eu le mérite de comprendre que l'horreur des dogmes est féconde, qu'il faut, à l'occasion, se révolter contre l'autorité des maîtres. Il n'y a jamais rien de parfait et de définitif. Croire qu'on est en possession de règles certaines, c'est se condamner à ne pas faire de progrès.

De Moltke a eu raison de proclamer qu'il était redevable au *Vom Kriege* de ses éclatants succès de 1866 et de 1870, et ce livre a obtenu, en Allemagne, à la suite de ces glorieuses campagnes, une légitime célébrité. Il en a été publié treize éditions, dont la dernière en 1918, c'est-à-dire au cours même de la guerre. Et c'est un nombre considérable pour un ouvrage aussi spécial et dont la lecture est rendue, par les causes que j'ai indiquées, aussi difficile dans le texte original.

Comme Clausewitz, au dire du colonel H. Lecomte, « écrit un allemand parfois presque intraduisible », il n'est pas étonnant que les étrangers aient été plus réfractaires à son action. Ils ne pouvaient pourtant ne pas l'étudier, étant donné la réputation qu'il avait acquise dans le monde militaire. Mais on n'arriva, dans les pays de langue française, qu'à une connaissance superficielle et partielle de sa pensée : en particulier, on se laissa séduire par l'importance qu'il attache à l'intervention des impondérables, et les règlements français s'en inspirèrent pour faire une large place aux facteurs moraux, au préjudice du matériel.

En 1900, le général Hubert Camon (alors chef d'escadron entama, dans le *Journal des sciences militaires* une étude dont la publication devait durer plusieurs mois et dont il dit

Faciliter au lecteur l'abord de l'œuvre de Clausewitz, le fortifier contre ses séductions en faveur de la défensive, le prémunir quelque peu contre l'interprétation qu'il a donnée de la guerre napoléonienne : voilà le triple objet de cette étude.

Ainsi, l'écrivain français se proposait de lutter contre l'influence — qu'il jugeait malfaisante, et qui prenait une action toujours plus grande — exercée par l'écrivain prussien. Mais les circonstances l'obligèrent à interrompre cette « œuvre de combat », comme il la qualifie lui-même, et, quand il la reprit, dix ans plus tard¹, « l'engouement qu'on avait eu, en France, pour Clausewitz, avait passé. Aujourd'hui — ajoute le général Camou — on ne le lit plus, et le danger que j'avais cru urgent de conjurer n'existe plus. Aussi est-ce un motif opposé à mon idée primitive qui m'a décidé à terminer mon travail : je voudrais ramener mes camarades à la lecture des ouvrages du grand philosophe militaire de l'Allemagne. »

Et voici, en effet, sa conclusion à laquelle je me rallie pleinement :

Il faut lire Clausewitz, parce que c'est un grand esprit, et qu'on gagne toujours à la fréquentation d'un grand esprit.

On retirera de cette fréquentation des vues saines sur la guerre. On y prendra la notion bien nette de l'importance des forces morales. On y apprendra à tenir compte des *frottements* qui se produisent à la guerre et diminuent dans une large mesure le rendement de la machine militaire, des *contingences* qui se jettent en travers des plans les mieux conçus.

Il faut lire Clausewitz, parce qu'il est encore, pour les Allemands, le grand prophète de la guerre, et que, si on ne l'a médité, on ne peut comprendre la mentalité des généraux allemands et leurs conceptions militaires.

Il faut lire Clausewitz, surtout ses études des campagnes de Napoléon. On y prendra une méthode d'analyse critique des plus précieuses. On s'y formera le jugement militaire. On se souviendra toutefois, lorsqu'on arrivera aux conclusions, que Clausewitz n'a pas saisi l'objet essentiel des systèmes d'opérations et de batailles de Napoléon, c'est-à-dire la désorganisation matérielle et morale préalable de l'adversaire.

¹ Clausewitz, Chapelot, 1911.

Cet objet essentiel, Jomini a su le mettre en pleine lumière. Et c'est pourquoi, en définitive, le colonel H. Lecomte a raison, non pas en renvoyant dos à dos les deux auteurs rivaux, mais en leur mettant — malgré qu'ils en aient — la main dans la main. Les écrits de ces deux grands théoriciens se complètent mutuellement. Chez l'un comme chez l'autre, on peut apprendre la grande guerre ; mais on l'apprendra le mieux en les lisant tous les deux.

Lieutenant-Colonel EMILE MAYER.

La génisse rousse.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

VII

Ah ! que Kert se sent bien tant qu'il dort. Il a oublié toutes les misères et toutes les peines de sa vie. Vrai, il ne demanderait pas mieux que de rester couché derrière la table jusqu'au jugement dernier. Il rêve que la génisse est là et que c'est lui qui l'a ramenée à la maison. Même une fois réveillé il serre encore le poing pour que la corde ne lui échappe pas. Il a aussi rêvé que toutes les fioles sont entières et toutes les emplettes en ordre. Bref, tant qu'il rêvait, Kert était comme au ciel. Et même quand il se réveille et voit déjà Eva filant près de la table, content de lui-même, il lui sourit. Mais il a une secousse, sur son banc dur, en apercevant, suspendu, le sac d'hier avec une grosse tache grasse et, sur la table, les débris de sa marchandise écrasée. Et lorsqu'il a mieux regardé Eva et vu ses yeux rouges de pleurs et sa figure triste, son rire s'est figé et, à son tour, il a envie de pleurer. Il regrette sincèrement tous ses péchés d'hier ; il s'injurie à voix basse : ivrogne, propre à rien ; à deux fois, en lui-même il jure que plus jamais il ne boira de *rossolis*, même s'il en coulait tout un fleuve. Mais à quoi cela lui sert-il aujourd'hui ? Est-ce qu'au prix de tous les serments d'ivrogne on achèterait fût-ce une boîte d'allumettes ? Alors à plus forte raison une génisse ? Sa conscience lui reproche justement de ne les avoir pas prises hier matin ces résolutions, pour les tenir.

Tout en songeant au moyen d'éviter le sermon de sa femme, il commence par se tenir coi, affaire de ne pas montrer qu'il est déjà réveillé !... Mais impossible de se rendormir. Chaque

¹ Pour la première partie, voir le sommaire d'octobre.

soupir d'Eva lui est comme une piqure de taon. Il n'ose pas remuer un seul membre, bien qu'il se sente, sur ce banc dur, déjà pas mal fourbu. Il a l'impression d'être sur un buisson d'épines, et n'ose même respirer bruyamment pour ne pas attirer l'attention.

Un frisson le traverse, car Eva vient de lancer un coup d'œil vers la table pour se convaincre que son gaillard dort encore. Les yeux de Kert, d'abord ouverts, se referment comme l'éclair et sa figure est, dans la mesure du possible, grave et satisfaite. Dès ce moment, il n'ose plus les ouvrir, ses yeux, de peur qu'Eva ne les aperçoive et que la leçon ne commence. Ainsi, faisant semblant de dormir, il soupire en lui-même :

« Dieu, Dieu, quelle n'est pas ma faute ? Comment regarderai-je dans les yeux d'Eva ?... Si ce n'était que les fioles, les pots et les bouteilles !... Mais les trente-trois florins et les tournées !... Ah !.. je n'ai pas de chance avec les achats, moi ; il ne me convient pas de fréquenter les foires. Une fois j'achète une vieille vache ; une fois une génisse qu'on me vole... Te voilà joliment semé mon joli petit argent gentil. Quel dépensier, quel propre à rien ! Idiot comme une hache émoussée. Mais je me sauverai, j'irai au bout du monde et coudra qui voudra les chaussons d'Adamovitzé !... Pourvu qu'Eva mette le pied hors de la chambre.. Mais elle est plantée là... »

Et Eva file assidûment. De temps à autre elle essuie une larme qui perle de ses yeux.

« Ah ! comme elle pleure, la pauvrete, et elle ne sait encore rien de la génisse, ni des tournées !.. Oh ! pauvre diable, comment arriverai-je au bout de tout ce qu'il faut lui dire ? Que lui dirai-je lorsqu'elle demandera l'argent ? J'en trépasserai de chagrin ! »

Mais Adam ne pouvait pas, non plus, rester étendu jusqu'au soir. La pendule montre déjà quatre heures. Ce n'est plus le bon matin. Il faut se lever. Alors il se soulève ; d'abord, évidemment, sa tête alourdie de chagrin. Mais quoi, sa tête... Il s'en passerait, de sa tête ; mais l'argent, l'argent !..

Vite, il s'habille, s'agenouille près de la table et pieusement se met à prier et à demander au ciel un secours dans cette

détresse. Jamais la prière ne lui a jailli du cœur aussi facile. Il prie longtemps, longtemps, presque deux fois autant qu'il en a l'habitude, afin de retarder la querelle. Mais prier non plus il ne le peut jusqu'au soir. Donc il se lève et se dirige vers son travail. Son travail ordinaire, le matin, c'est d'éplucher les pommes de terre. Autrefois, il est vrai, avant de s'y mettre, il traînait dix fois le temps de le faire ; il devait auparavant s'étirer et bâiller à trente reprises comme s'il voulait avaler les pommes de terre toutes crues et leur corbeille. Que de fois Eva était obligée de le pousser au travail, et c'était même bien plus difficile que d'enfoncer une vessie gonflée dans l'eau. Aujourd'hui elle aura ce souci du moins. Autrefois, elle devait lui choisir les pommes de terre les plus grosses pour qu'il ait plus tôt achevé le fastidieux épluchage. Aujourd'hui il ne choisit que les plus menues et, s'asseyant, tout humble, sur l'escabeau, il les épluche joliment et avec un soin... on ne peut pas en mettre plus ; il enlève même les loupes, de façon qu'Eva soit contente et n'ait pas sujet d'entamer la dispute.

Et elle, elle ne fait que filer, filer, sans regarder son mari. Mais Adam sait qu'il n'échappera pas à la terrible langue, et qu'Eva ne fait que réfléchir à la façon d'entrer en danse. Pour retarder encore, il se met à chanter le chant du matin. Autrefois Eva s'en mêlait aussi et, à deux, cela allait mieux qu'à Kert seul qui, d'ailleurs, a une voix misérable et enrrouée. Mais elle se tait mieux qu'un poisson et demeure immobile comme ces pâtes qui ne lèvent pas. Aussi le cher Kert chante et module à lui tout seul, sauf le coq qui, par moment, se mêle d'y introduire son cocorico. Des pommes de terre, il y en a déjà assez, il faut faire le feu et y mettre le pot. Tout cela Adam le fait seul. Il a épuisé même toutes ses chansons, il n'en sait plus aucune par cœur. Il s'assied à table, juste en face de sa femme et commence à coudre un talon à une pantoufle, prête à cela près. Le ligneul, terminé par une soie de porc, il le serre fortement et son coup de main est d'un maître. Eva se sent déjà le zèle de la parole au bout de la langue. Mais comment commencer ? Kert en a tant fait hier, qu'elle a de la peine à trouver le plus gros péché auquel s'attaquer tout d'abord. S'il n'en avait commis qu'un seul,

depuis longtemps déjà le pauvre Kert se trouverait en pleine tourmente.

Kert attend patiemment. Plus elle hésite, plus sa peur augmente, car il sait qu'elle sera d'autant plus impitoyable.

Le moment pénible arrive enfin. Eva débute par une simple question :

— Tu revenais seul de la foire ?

Le cher mari s'empresse de répondre :

— Seul comme un pouce, oui ; pas une âme vivante ne m'accompagnait.

— Ça, je le crois bien ; tous les honnêtes gens rentrent de la foire encore de jour. Qui est-ce qui vagabonderait à travers la nuit comme toi. La nuit a son pouvoir.

Kert, en pécheur repentant, soupire profondément.

— Dis-moi, homme, continue Eva, qu'as-tu fait en ville jusqu'à minuit ?

— Je suis parti encore de jour, mais...

— Ne me la chante pas celle-là, mon fils, ne me la chante pas ! De jour ?... C'en a l'air... Ça ne s'est donc pas encore évaporé de ta tête, puisque tu m'en contes de si belles !... Il est parti de jour, voyez-vous ça..., il est parti de jour...

— Eh bien, voilà : la nuit commençait bien de tomber lorsque je m'ébranlai. Malgré cela, je serais venu plus tôt, mais j'ai rencontré des revenants.

— Oh ! ça, je le crois bien ; quand on se culotte à ce point, les revenants arrivent bon gré mal gré.

— Il ne s'agit pas de ça, ma vieille. Crois-moi : une femme sans tête m'est tombée dessus près du saule. Lorsqu'elle est venue tout près de moi et s'est jetée sur mes genoux, je lui ai administré un coup de gourdin et elle s'est aussitôt changée en chien !...

— Une femme, qui se change en chien ! Mon compère, pas la peine de broder de telles stupidités !

— Eh bien, c'était comme ça, que tu le croies ou non. Alors de peur je suis tombé dans le saule creux, et j'ai fracassé tous les petits pots et les bouteilles !

— Ne te fourre pas en tête que je vais te racheter de la *brimza* et du miel ! menaça Eva. A Noël, tu mangeras des

poisses de terre rôties à la place de galette, et non pas dans un plat, mais dans ton écuelle à clous, car tu n'es pas digne qu'une honnête femme pose un plat devant toi !

« Allons, ce ne sera pas une si grande punition, » pense Adam et, humblement, il ajoute :

— Cela ne me fait rien, à moi tu peux me donner même de l'eau salée, mais pour toi il faut te faire quelque chose de convenable !

Par là il voulait un peu amadouer sa femme, mais Eva, comme si elle n'avait rien entendu, lui demande :

— Et où est l'argent ? Il ne m'a pas même encore dit ce qu'il a acheté, ce qu'il a vendu. Est-ce comme ça que fait un mari honnête, dis ?

Adam blêmit et a une secousse ; c'est comme si on lui avait heurté un abcès. Il soupira profondément.

— Qu'as-tu à soupirer, hein ? Qu'as-tu ? Hé, je vois déjà que tu as joué quelque mauvais tour à ce pauvre argent...

— L'argent et la bourse étaient dans le sac, tu aurais déjà dû les trouver.

— J'ai trouvé la bourse, mais n'ai pas regardé l'argent, car je veux entendre de ta bouche ce que tu en as fait !

— Pour les chaussons j'ai touché quarante florins et, de la maison, j'en avais emporté cent vingt-cinq.

— Combien en as-tu bu ?

— J'ai acheté une génisse !

— Une génisse ? Et où est-elle ? Tu n'as rien amené que je sache ?

Au lieu de répondre, Kert se met à ouvrir la bourse.

— Eh bien, la génisse ! Où est-elle ?

Kert soupire comme s'il voulait alléger son cœur d'un grand poids. Eva, effrayée, n'attend rien de bon de ces soupirs répétés.

— Dieu, qu'as-tu tant à soupirer ? Que t'est-il arrivé ? Adam, Adam, mais c'est que tu pleures ! Où est la génisse, dis, dis !

Le gosier de Kert s'est tellement contracté qu'un son à peine le traverse. Cela l'étrangle et les paroles n'en sortent que tremblotantes et entrecoupées. Enfin il articule :

— Disparue...

— Disparue ?

— Disparue !

— Où ?

— A la foire, à Mrhanov.

— C'est dans la main qu'on te l'a volée ?

— Pendant que nous marchandions, quelqu'un l'a détachée du volet.

— Dieu ! Dieu ! c'est fini, la cale de mes mains, la sueur de mon front.... Lui, va à l'auberge et il laisse la génisse à la garde de Dieu.

Et Eva de se tordre les bras. Mais la curiosité l'emporte sur sa peine et sa colère :

— Et de qui l'avais-tu achetée ?

— De Trnka.

— De qui ?... De Trnka ?... Et tu ne crains pas Dieu de prononcer une telle parole à jeun ?

— Aussi le bon Dieu m'a-t-il puni.

— Où l'as-tu rencontré ?

— Lorsque je quittais la foire.

— C'est lui qui t'a proposé l'achat ?

— Non c'est moi qui l'ai abordé. Tu sais que je ne garde pas longtemps rancune, moi.

— Vous avez bu la réconciliation, n'est-ce pas ?

Au lieu de répondre, Kert baisse les yeux ; de honte il n'ose la regarder en face Elle continue :

— Ah ! ne t'ai-je pas dit cent fois que devant la *palenka* (l'eau-de-vie) jamais rien de bon ne peut se faire. C'est pourquoi hier matin je t'ai supplié de ne boire nulle part. Mais avec toi tout est vain. Tu te moques des bons conseils, et ta propre expérience ne t'assagira jamais. Te parler à toi ou jeter des petits pois contre le mur, c'est tout un.

— Il n'y a pas eu tant de beuverie que tu crois ; seulement cela m'a fait mal, voilà...

— A peine quelque chose fait mal c'est qu'il y en a déjà trop. Si tu t'étais contenté de ce que je t'ai donné le matin, rien de cela ne serait arrivé. Qu'as-tu payé pour la génisse ?

— Trente...

Ici Adam toussie. Va-t-il dire la vérité ou tromper Eva ? Enfin il ajoute :

— Trente-cinq florins !

— Trente-cinq florins ! C'est comme si on les avait lâchés au long du ruisseau ou jetés au fumier. Alors tu lui as donné trente-cinq. Et sévèrement elle regarde sa figure blême comme le mur. Il ment encore une fois.

— Oui, trente-cinq !

— Rends-moi le reste !

Adam compte le pauvre argent sur la table et tourne et retourne la bourse, afin qu'Eva voie bien qu'il ne garde rien. Eva, elle, râfle l'argent, le cache dans son tiroir et, tendant à son mari le bisquain empétrolé d'hier, lui ordonne :

— Habille-toi ! Prends la *haléna*, le bonnet et le gourdin ! Et ne te remontre pas sans amener la génisse ! Marche !

Et le pauvre Kert s'habille, enfonce son bonnet sur ses oreilles et, les gants aux mains, le gourdin au bras, sort. Sur la porte il dit :

— Femme, porte-toi bien ! Tu ne me verras plus !

Toute en colère, Eva ne regarde pas même de son côté. Elle n'a fait que percevoir, dans la cuisine obscure, cette grosse voix qui pleurniche du patron, mis dehors sans boire ni manger. Et sans le sou ! Dans la cour, le jour commence à poindre. Eva aperçoit son mari sur la route s'essuyant les yeux de son gros gant trempé.

Un silence se fait dans la chambre. Près du foyer Eva doucement sanglote ; aussi comment ne pas sangloter puisque tout dans la maison lui rappelle le chagrin et le dommage. Son mari, quel j'm'enfichiste ! et, elle, la voici abandonnée !

Lorsque parut le jour, la nouvelle porte des Kert grinça. Eva saute à la fenêtre, regarde dans la cour et pousse un cri de joie. Ce qu'elle voit chasse tout chagrin. Le voisin Trukaerie par la porte entr'ouverte sur la chambre :

— Parrain, parrain, la génisse est là ! Dieu veuille qu'elle se nourrisse bien et qu'elle prospère. Venez donc la recevoir de mes mains.

Hélas ! le bon parrain n'est pas là pour lui répondre ; mais

en trois bonds Eva se trouve dans la cour. Ils attachent la génisse, en prennent soin, après quoi les Trnka doivent entrer même dans la chambre, car, déjà dans la cour, Eva se sent réconciliée avec eux.

— Hé ! qu'il y a déjà longtemps que nous n'étions là ! s'exclama la marraine.

— Asseyez-vous donc, asseyez-vous donc !

Et Eva essuie les bancs pour de si rares hôtes.

— Hé ! j'ai eu une bien mauvaise nuit, raconte Trnka, toutes mes pensées et tous mes rêves étaient faits de la malheureuse génisse. Et le parrain, je pense, en a eu une pire encore. Mais où est-il, le parrain ?

— Le parrain n'a pas seulement eu une mauvaise nuit, mais aussi et surtout une mauvaise aube.... Il a eu son paquet, je vous le promets... Qui sait où il rôde ? Il a été obligé d'aller chercher la bête. Mais où donc l'avez-vous trouvée si vite ?

La Trnka raconte comment les choses se sont passées hier : comment elle a renvoyé son mari pendant qu'elle terminait ses emplettes ; et sa surprise de trouver la vache à l'auberge, et sa colère de voir les deux compères attablés ; et puisqu'ils ne faisaient pas mine de sortir de sitôt, comment elle a eu pitié de la pauvre bête qui gelottait et l'a emmenée sans rien dire. C'est à peine si ce matin Trnka vient de lui compter les trente florins...

— Trente-cinq, corrige la Kert.

— Quoi ! trente net, reprend la Trnka.

— Non, quoi qu'il en soit, mon mari a payé trente-cinq florins, affirma Eva.

— Mais moi, je n'en ai reçu que trente, atteste Trnka.

— C'est pour ça que tu ne voulais pas m'emmener chez les Kert ! Tu craignais que j'arrive à m'expliquer avec la marraine et que je découvre ta cachoterie. Où as-tu mis les cinq autres ? Allons, dis-le..., donne-les moi ? Eh bien, dites-moi, marraine..., franchement, peut-on s'accorder avec de pareils garnements ? Il faudrait que la femme les mène continuellement en laisse ; si peu qu'on en relâche un, il fait des siennes.

— Est-ce peut-être toi qui l'a élevée, la génisse, qui lui apportais la léchée, de l'eau ? N'ai-je pas assez peiné avec

elle ? Et maintenant je devrais n'en pas même voir un poil ? Tiens, voilà un florin, j'en ai reçu trente-et-un et pas un demi *graytzlar* de plus.

Trnka jette sur la table un florin d'argent. Sa femme reprend :

— Ah ! ah ! tiens, en voilà déjà un de florin que tu voulais garder ; jugea-moi voir ça ! Amène le reste ! Je ne t'en laisserai pas un *graytzlar* ! Ça serait du joli que tu les fasses passer dans ton gosier. Moi je dois payer ici le sel, là l'impôt, sans savoir où prendre les sous. Jet, lui, il veut garder quatre florins ! Grand Dieu ! quatre florins, c'est qu'on a une mesure de blé pour quatre florins.... Si c'était encore quatre nickels.... mais ça serait encore trop. Je ne bougerai pas d'ici sans que tu aies sorti les quatre florins qui restent.

Le parrain Trnka se trouve au pied du mur. Il sait qu'il aura beau faire le diable à quatre, sa femme le tiendra comme dans un étau. Il n'a plus qu'à avouer :

— J'en ai reçu trente-deux. Cette fois vous pouvez me croire. Rien de plus, pas même ce qu'une mouche porterait sur ses ailes. Et là-dessus j'ai même dû payer la tournée, de sorte qu'il ne reste que ces deux nickels.

— Ceux-là aussi donne-les ! Deux nickels à toi ? C'est pis que si on les enterrait. Sais-tu seulement ce que c'est que deux nickels et à quoi ça sert ? Tu t'amuserais avec, comme les enfants, tu les mettrais dans ta bouche et tu les avalerais. Donne-les ! Ce sera pour du sel.

Trnka se fâche et enfonce sa main dans la bourse.

Mais, dans l'explosion de cette colère en feu de paille, il se trompe et, au lieu d'une pièce de nickel, il sort un florin et ne s'en aperçoit que lorsque celui-ci a résonné sur la table. Pour cacher son dépit, brutalement, il dit à sa femme :

— Tiens, fais-en ce que tu veux. Moi, je n'ai plus un seul *graytzlar*.

— Tenez donc bonnes gens, tenez donc, gens de Dieu : c'est un florin, Ha, ha, ha ! Ma foi tu es un rude malin, tu l'as réussi, ton coup !

Trnka abdique toute résistance et tire même le troisième florin.

— En voilà encore un, le dernier. De toute cette affaire

je ne veux pas avoir un grain de profit. Mais si, de cet argent, tu dépenses un misérable *graytziar* en vain, je te fais mener par le village avec une trompette comme prodigue. Et vous, marraine, ne croyez pas que je sois ivre. Je n'ai reçu que trente-trois florins et vous êtes témoin, que je les ai remis à ma femme. Et toi, Eva — en se tournant vers sa femme — tu règleras Jakoub avec les trois florins ! C'est à lui que je les destinais, car je ne veux rien devoir à personne.

Et, se tournant vers la Kert, Trnka demande :

— Mais où est allé le parrain, le pauvre, le pauvre !

— Il cherche la génisse ; il est parti sans même manger, ni boire, dit Eva, sans ajouter qu'elle-même l'a mis ainsi à la porte.

— Marraine, est-ce chrétien, ça ? Balayer comme ça son mari, et à jeun ?

— Oh ! Il a de quoi... il a de quoi s'acheter..., ne craignez rien, il a bien gardé trois florins de la génisse. Il m'a dit l'avoir payée trente-cinq.

— Et d'où sortait-il cet argent ?

— De la bourse.

— Et bien, ailleurs, il n'avait pas un sou. J'ai vu qu'il y a ramassé *tout* son argent. Ces deux florins, il les a dépensés à une tournée précédente et à la nôtre.

Trnka raconte à Eva toute l'histoire de Smalok.

La Kert devint pensive ; quelque pitié la prend de son mari. Comme elle l'a ignominieusement chassé !

— Était-il triste au départ ? demande Trnka.

La Kert avoua qu'il pleurait et qu'il parlait de ne plus revenir.

— Eh bien voilà, c'est du propre ! Pour un poil de bête, le patron doit quitter sa propre maison. Il n'a qu'à aller paître, quoi... Ne savez-vous donc pas que le parrain prend les choses très à cœur ? Et s'il se faisait quelque chose ? ...

La Trnka se mêle à la conversation.

— Hé ! comme ils savent bien se soutenir et prendre parti l'un pour l'autre, ces gaillards ! Bons camarades, qui ne se nuisent pas. Eh ! oui, un corbeau ne crève pas l'œil à un autre corbeau, on connaît ça.

La Kert se met sérieusement à craindre pour son mari. Enfin, elle se tourne vers le parrain.

— Allez après mon mari. Trouvez-le, et dites-lui que la génisse est là. Pourvu qu'il revienne, tout sera pour le mieux.

— Ça, je le ferai même sans ordre, afin que ma femme soit convaincue que je n'ai eu pour la génisse que trente-trois florins. Mes chevaux sont déjà sous le collier. Portez-vous bien, je pars.

Et Trnka aussitôt de partir pour Mrhanov, où il cherche Kert comme une aiguille. Mais Kert ni vu, ni connu. La Trnka passa la journée chez la Kert à filer et, toutes deux, à attendre les maris. La nuit était déjà avancée et elle ne voyaient venir — comme on dit là-bas — ni maître, ni courrier, ni âne, ni rien enfin.

Le lendemain de bonne heure, la Trnka accourt annoncer à la marraine que son mari, revenu seul tard dans la nuit, vient de repartir avant l'aube. Encore une journée qui passa bien lentement pour les deux marraines. Appelé de toute leur ferveur, comme le soir se faisait attendre ! A la nuit Trnka revint, mais sans Kert.

Le troisième jour, il recommença. Il fit le tour de tous les villages d'alentour. Mais ce soir, pas plus que les précédents, n'amena trace aucune du pauvre parrain. C'était juste la veille de la Sainte-Lucie.

Le jour suivant, Trnka refait le tour de tous les villages et hameaux des environs et, cette fois, il entre dans toutes les auberges, dans toutes les fermes ; il s'informe à chacun si on n'a pas vu un tel petit homme ainsi fait, un gourdin à la main, un pied qui boite, un long nez, et pas une dent ; et il leur montrait sa démarche, et il imitait son clopinement sur un pied et son fauchage de la main gauche. Les gens riaient et répondaient qu'ils n'avaient jamais vu un pareil monstre, mais que si on le retrouvait il fallait le leur amener, afin qu'ils le vissent. Et ainsi de Kert, pas l'ombre, comme s'il était rentré sous terre.

Eva pleurait toute la journée son Adam perdu ; mais, espérant tout de même son retour, elle lui préparait chaque jour du doux, qui se trouvait on ne peut mieux du goût

de Trnka ; c'est toujours lui qui le buvait quand il rentrait seul. Le soir de la Sainte-Lucie la bonne marraine ne réussit même plus à consoler sa voisine. La voyant tellement éprouvée Trnka ne lui reprochait plus d'avoir chassé son mari. D'abord il avait approuvé Kert d'avoir joué ce tour à sa femme, et lui-même s'était proposé à la première occasion de faire la même peur à son Eva ; mais, après tous ces jours de vaine recherche, il finit par croire que le parrain avait bel et bien cessé de vivre.

Au village, différents bruits circulaient au sujet de la disparition de Kert. Aux veillées, les femmes ne parlaient que de lui. Une disait :

— Le diable l'a emporté pour avoir coupé des chaussons si étroits.

Et une autre :

— Souvenez-vous de ce que je vous ai toujours dit : qu'il ne ferait pas une bonne fin, parce qu'il chérissait trop la boisson !...

Et comme, en ce moment, le vent secoua les vitres, tante Rapava se fait entendre de derrière le poêle :

— Ecoutez ces rafales ; quelqu'un s'est pendu !

— Pendu, pendu ! Certainement, Kert ! compléta le mari Adam Rapavi, qui reniflait d'un nez camard.

— Alors qui est-ce qui nous fera des chaussons ? objecte Rapava, qui craint pour Kert, parce que depuis trois ans elle lui doit des pantoufles et ce n'est pas bon d'avoir des dettes à un mort.

Le vieil Adam renchérit :

— Et qui les coudra aussi bon marché ? Et il savait aussi attendre quand on manquait d'argent comptant...

— Que ce soit maintenant madame son épouse qui les fasse !... observe une jeune mariée.

— Je ne sais comment elle fera son ménage sans lui. Je sais seulement qu'elle ne portera plus de coiffes larges comme un bardeau, et plus de ruban rouge comme flamme, achève une autre de ces suaves Eva.

— Mais aussi s'en donne-t-elle de chagrin ! Ma foi maintenant elle peut bien pleurer toutes les larmes de son corps,

puisque'elle l'a chassé ! Ses pleurs ne le ramèneront plus, et il ne reviendra pas, même si elle le voulait déterrer avec ses ongles ! Tout est vain, conclut l'Eve suivante, fâchée, celle-là, contre la Kert de ce qu'elle lui ait jadis soufflé un mari.

— Mais, pour sûr, le diable n'en voudra pas, tranche court un Adam suivant. Une mauvaise graine ne se perd pas. Nous allons le voir surgir un de ces quatre matins. Il n'est pas gros comme le poing, mais c'est un malin de la tête aux pieds. Il n'a pas un souffle de vérité et ne vit que de farces !

Pauvre Kert, quel dommage du pauvre diable ! Le parrain l'a cherché même dans les montagnes pour le cas où il se serait avarié ; mais cherche ou ne cherche pas, toujours pas la moindre trace de Kert. Trnka se gratte derrière les oreilles s'accusant lui-même et se lamentant.

— Ah ! si je lui avais au moins rendu cet argent à Mrhanov ! Nous aurions pu éviter tout cela.

Cependant la Kert avait l'air de dépérir. Elle rôdait dans la maison, rongée d'inquiétude et se lamentait comme les pleureuses autour d'un mort. Même la génisse achetée ne voulait pas s'habituer à sa nouvelle vie et meuglait toute la sainte journée. Eva allait à l'écurie et, s'appuyant à une poutre, pleurnait amèrement son mari. Le sac de Kert, déjà lavé et essé, pend au séchoir. Hé ! elle donnerait bien cent florins pour qu'il revienne, Kert, et volontiers elle y ajouterait le sacrifice de toute sa fortune. Elle le vante devant tout le monde ! quel bon paysan c'était ! Et encore quel meilleur cordonnier ! Pour le mari, il n'avait point son pareil ! Et patati et patata. Cependant que de Kert toujours pas trace. Triste l'alène pend à côté de l'aiguille enfilée de ligneul, toutes deux enfoncées dans la poutre. Les ciseaux, suspendus à côté, se rouillent ; ne serait-ce pas de chagrin de n'avoir plus le patron qui s'en servait chaque jour ? Jusqu'à cette vieille pendule qui s'est arrêtée, car il n'est plus ici, celui qui en connaissait si bien les fantaisies et les caprices. Eva essaie de la remonter, mais la chaînette s'est prise dans une roue et impossible de la faire bouger ! Tout est triste dans la pièce ; on n'entend plus les petits coups de marteau qui enfoncent la forme dans le chausson. Lorsque Eva regarde toutes ces

choses, les larmes l'aveuglent et elle ne fait que pleurer et encore pleurer.

Aussi comment ne pas pleurer ? Noël est aux portes et toujours pas de mari. Elle a perdu jusqu'au dernier espoir de le revoir jamais. Tout chrétien, aussi loin qu'il soit, rejoint la maison pour ces fêtes. Et lui, s'il vivait, il en ferait autant. A elle seule, peu importent les plaisirs de Noël ; elle ne préparera rien. Elle n'a pas besoin de gâteaux, ni d'aucune gâterie ; une pomme de terre au four lui suffira.

Trnka continue à faire le tour des villes et des villages de plus en plus lointains ; voici encore trois jours qu'il est loin sans même s'être montré à la maison. Eva n'espère donc plus ; c'est entendu. Pourtant où Kert peut-il bien se trouver ? Certainement il a dû geler quelque part et la neige l'aura enfoui ; ce n'est qu'au printemps qu'à sa place on trouvera un ragoton de petit vieux gelé. Les rêves d'Eva ne connaissent plus que cela ! Il se présente à elle, en cadavre, les membres gelés et les yeux crevés. Elle sursaute de son sommeil et se met à le conjurer. Et le chagrin de reprendre jusqu'à la sainte soirée.

Aujourd'hui, dans toutes les maisons on se prépare déjà à la grande fête de la veille de Noël. Les hommes fendent le bois, coupent le léché ; les femmes apportent la farine pour les pâtisseries du lendemain. Seule Eva se tait et ne s'occupe de rien ; elle entre à l'écurie où elle s'abandonne aux pleurs... et c'est tout son travail du matin.

Rentrant dans la chambre elle étend devant elle la veste de son mari et commence à se lamenter :

— Aïe ! veste, veste..., ma foi, veste !... Est-ce que jamais mon Kert va te porter encore ? Qu'ai-je fait de l'avoir mis à la porte, mon bon cher Adam ? ! Dieu, Dieu !... il s'est déjà tué, ou il a gelé... Pauvre Kert, ah ! mon cher petit Adam !

Et elle tord ses bras au-dessus de la pauvre veste.

— Eva ! Eva ! ma vieille, qu'as-tu ? Hé, me voici, me voici !

Dans la chambre roule Adam Kert avec son gourdin et ses gros gants à deux doigtiers. Eva pense que c'est un rêve ; mais ça ne peut pas être un simple rêve, puisque derrière Adam entre le parrain Trnka.

— Marraine, vous voyez que j'ai fini par vous le retrouver ! Ne vous avais-je pas dit : souvenez-vous, dis-je, que je vous le ramènerai... et, le voici !

— Et où était-il ?

— Ah ! là-là ! chère petite marraine, c'était au bout du monde, plus loin que tous les royaumes des contes de fées. C'était là, dans les montagnes, où il y a une grosse scierie et c'est là qu'il avait pris du travail. Hé, parrain, on en fait des planches là-bas ! Et, alors, ma chère petite marraine, là-bas avec ces planches on soutient les frontières de ce royaume pour qu'elles ne s'écroulent pas.

Eva n'écoute guère les plaisanteries de Trnka. Elle n'en peut plus de surprise de ce retour d'Adam. Dieu sait comment, mais peu importe, Eva Trnka a flairé leur retour. Bien qu'elle ait eu son roux dans la casserole, elle arrive à temps : le roux, s'il brûle, ce n'est pas le monde entier qui brûlera. Malgré toute sa joie elle ne peut se retenir de gronder le parrain :

— Parrain, est-ce qu'on fait de ces choses-là, hein ? S'enfuir, abandonner femme et maison, ne pas même prévenir son propre parrain ? Franchement, je n'aurais pas cru ça de vous !

— Femme, tais-toi ! Vois-tu, je m'en vais te quitter aussi comme ça, si l'idée te vient encore de me soutirer tout l'argent comme après cette foire de Mrhanov. Dans la scierie où était le parrain, ma foi, on paie bien...

Maintenant seulement la marraine songe à demander à Kert :

— Mais, cher petit parrain, dites-moi, combien avez-vous donné pour la génèse ?

— Trente-trois.

Et Kert de se retourner vers sa femme et, solennel :

— Eva, voici l'argent que je t'avais caché. Ces deux florins-ci je les ai gagnés à la scierie. Dès aujourd'hui personne ne me verra boire. Vous serez témoins, tous !

— Mais à Noël... et du doux traditionnel, si bon, si chaud, voyons !... proteste Trnka.

— Jamais plus, serait-il comme du miel ! s'exclame Kert en se frappant la poitrine.

Les Trnka s'en vont. Kert s'astieud auprès de sa femme et lui raconte ses aventures dans le vaste monde.

Evidemment la marraine Trnka ne peut pas tenir sa langue. Savoir que Kert est revenu et ne le dire à personne, c'eût été pour elle un péché impardonnable. Elle laisse donc le roux roussir pour de bon et court à la veillée chez les Rapavi. Toutes ces bonnes femmes, à la nouvelle, poussent des cris de surprise. Le vieil Adam, qui justement allumait sa pipe au foyer, en perd son tuyau tout neuf à le laisser brûler pendant qu'il écoute. Un voisin s'écrie, tout joyeux :

— J'avais bien dit que la mauvaise graine ne se perd pas !

La vieille tante Rapava, assise sous le four, en a un tel sursaut, que le fuseau lui tombe des mains et, tout de suite après, c'est la quenouille qui plonge. Les autres femmes donnent un tel coup dans la table qu'elles en cassent un pied.

Et après avoir tout entendu depuis A jusqu'à Z, elles se mettent à en causer avec une telle volubilité que la *pépie* commence à pousser au bout de leurs langues. Pour n'en pas faire une maladie, elles s'envolent dans les maisons à raconter partout, à leur tour, le retour de Kert. Une heure après, tout le village est informé ; le lendemain on ne causait que de ça et, le soir, aux veillées, tous savaient déjà que Trnka avait trouvé son parrain à trois jours de marche du bout du monde ; que les gens y tressent même les toits au lieu de les avoir en bardeaux ou en chaume ; qu'il y a là une scierie qui coupe d'un seul coup la moitié d'une forêt, et que Kert a rapporté à sa femme cent florins qu'il a gagnés. Le jour de Noël les gens l'ont regardé, à l'église, comme un monstre marin. Mais dès lors il est resté un citoyen respecté d'Adamovitzé.

Et Adam mérite bien tout ce respect. Il tient fidèlement sa promesse et ne boit plus que de l'eau. Tout lui réussit, tout marche comme enduit de beurre. Il a déjà quatre bœufs et tant de moutons que son bercail n'y suffit plus. Si vous ne le croyez pas, allez-y voir.

Mais je vous préviens : pour y arriver il faut user plus d'une semelle.

MARTIN KOUKOUTCHINE.

(Traduit du slovaque par JANKO ČADRA.)

Pour le pays romand.

Le premier fascicule du *Glossaire romand* vient enfin de paraître¹. « C'est la voix même de la patrie, dit M. Arthur Piaget, dans une préface enthousiaste, une encyclopédie de la langue, de la pensée, de la vie romandes. » Et ce n'est pas trop dire.

Il était temps de faire l'inventaire de ce précieux héritage, si mal « gouverné » — parlons romand ! — qu'il est menacé d'une perte totale. Au temps de mon enfance, on parlait encore patois dans les campagnes vaudoises. Les savoureux accents du cru me sont restés dans l'oreille. On m'envoyait chaque été chez des pasteurs qui parlaient trop bien, ou chez des paysans. Révérence parler, je préférerais les paysans. J'ai gardé en particulier un tendre souvenir de la Souki, ma bonne patronne des Combettes. Le jour où, de son bras robuste, la Souki sortait du four, sous nos regards émerveillés, quelque salée au cumin ou quelque tarte aux pommes grande comme la lune, c'était un beau jour, je vous prie de le croire. Et comme, pétrifiés par cet incomparable spectacle, nous, les gosses, nous encombrions le four, Ami, le mari de la Souki, saisissant l'écorce et, le brandissant d'un geste menaçant, il nous criait : « Ouzé, amere de bouèbes ! » Injonction superflue. Comme précisément la Souki quittait le four, portant à bout de bras la tarte fumante, nous suivions la tarte et bien nous en prenait.

Ouzé ! J'ai eu le plaisir de retrouver à Zurich ce mot énergique. On dit ici : *Uase — heraus —* lève-moi le camp. Le mot ouzé serait-il une trace du paternel régime bernois ? Le patois n'est-il pas un répertoire historique ? D'ailleurs, je dois dire que c'est au petit bonheur que je risque cette étymologie, ouzé — usé, au risque de m'attirer une verte leçon de mes savants collègues. Quant à moi, c'est en simple amateur que

Glossaire des patois de la Suisse romande, élaboré avec le concours de nombreux collaborateurs, et rédigé par L. Gauchat, professeur à l'Université de Zurich, J. Jeanjaquet, professeur à l'Université de Neuchâtel, E. Tappolet, professeur à l'Université de Bâle, avec la collaboration de E. Moret, professeur à l'Université de Genève. — 1^{er} fasc. Attinger, Neuchâtel.

je m'intéresse au patois. Il y a là une tradition de famille. Vers 1860, alors que le langage populaire était fort dédaigné, mon père, grammairien et professeur de français à l'Ecole normale de Lausanne, avait fait sur certaines locutions patoisantes un travail que mon collègue M. Gauchat a utilisé. Dans la conversation familière, il s'amusait à relever les tours elliptiques du langage courant. « Ici, sent mauvais », disait-il, par exemple. Et ces façons de dire là causaient du plaisir.

Que l'on m'excuse de me laisser glisser sur la pente des souvenirs. Si je *divague* quelque peu — au sens propre du mot — c'est faute à ce bon patois vaudois qui traîne et ne semble jamais pressé d'arriver. On a le temps.

Le moment est pourtant venu de nous souvenir qu'il s'agit d'un ouvrage capital, auquel une nombreuse équipe d'hommes de bonne volonté a travaillé depuis de longues années, sous une direction éclairée. Il vient à l'heure fatidique pour fixer à jamais le souvenir des patois de tous les cantons, de tous les districts, de presque tous les villages romands. Car cette fine fleur de langage populaire déjà desséchée, va tomber.

Grâces soient rendues à M. le professeur Louis Gauchat d'avoir pris cette pieuse initiative en s'inspirant de l'exemple de l'*Idiotikon* de la Suisse allemande, ce fidèle « miroir de la civilisation helvétique ». Sait-on bien qu'à ce métier-là M. Gauchat, seul, entre tous ses collègues suisses, est devenu millionnaire ? Pour un peu, je le classerais dans la catégorie des nouveaux riches. Il possède un million et demi... de fiches. Je ne les ai pas comptées, mais je les ai vues. Et j'ai idée que, si l'on proposait à M. Gauchat de lui changer ses fiches bien-aimées contre autant de dollars, il refuserait.

Quel homme heureux ! Pendant la guerre, alors que nous nous tarabustions l'entendement au point d'en faire des maladies de foie, il collectionnait et classait tranquillement ses fiches. Combien il avait raison. Maintenant il engrange la récolte. Et le premier char vient d'entrer par la porte cochère, pliant sous le poids des lourdes gerbes.

Maintenant, il faut que l'éditeur et les collaborateurs si désintéressés obtiennent l'appui qui leur est nécessaire pour mener à bien cette immense entreprise. Il faut que toutes

les bibliothèques publiques souscrivent à l'ouvrage, et tous les particuliers qui le peuvent. L'on croit peut-être qu'il ne pourra intéresser que les spécialistes ? Que l'on se détrompe en lisant le premier fascicule. Cette lecture n'est pas seulement instructive, elle est amusante au plus haut point.

A propos d'un mot, *abbaye*, par exemple, M. Gauchat ou ses collègues esquissent, avec précision mais sans réticence, tout un chapitre captivant de linguistique, de *folklore* et d'histoire des mœurs. Nous voyons comment le sens primitif du mot s'est étendu et a fini par désigner toutes les associations qui ont joué un si grand rôle dans notre vie militaire et civile. J.-J. Rousseau raconte que l'abbaye de Couvet lui fit l'honneur de le recevoir au nombre de ses membres. Le fier républicain y fut sensible. Comme de juste, dans les abbayes de la Côte, on buvait ferme. « *L'eincité tota l'abayi po allâ bâiré on cerro* », dit le fameux Conteur vaudois, source précieuse pour les patoisants. Ou encore, au figuré : « *Sti an, l'est l'abayi dêli coincoirés* », ce qui veut dire : « C'est une année de hennetons ». En bon vaudois, un marché aux pores s'appelle facetieusement : « *L'abayi dai kaïons*. »

Mais, dans ces confréries, on ne faisait pas que boire et s'amuser. Elles étaient les cellules actives de la vie démocratique. « Comme partout ailleurs, dit M. Gauchat, c'est un besoin d'autonomie qui unit les gens de métiers. Ils tendent à défendre eux-mêmes leurs intérêts, à se créer des privilèges, à obtenir le monopole et une juridiction propre, leur permettant de vider entre eux leurs différends... » Quelques-unes des anciennes abbayes subsistent encore aujourd'hui, telle cette Abbaye des Vignerons de Vevey, à laquelle nous devons l'inoubliable spectacle, où toute l'âme païenne du vignoble vaudois a été magnifiquement évoquée. Quand donc le reverrons-nous ?

Par un mot, on peut juger de l'intérêt tout à fait général que présentera un tel dictionnaire, accessible à tous ceux qui ont à cœur de bien connaître leur plus petite patrie. On ne saurait avoir trop de gratitude pour les hommes dévoués qui ont entrepris d'élever au passé de leur pays ce monument plus durable que l'airain.

PAUL SKIPPER.

Lettre de Paris.

Rentrée. — Anatole France.

Malgré la beauté de certains octobres, quelle folie de poursuivre encore aux champs l'été qui nous fuit ! N'est-ce point assez que, dans ma petite cour humide, les tilleuls de Racine et de la Champmeslé, épanchent leurs feuilles d'or gris et que, sur ma table, la rose chantée par Malherbe — et par Flotow — ouvre autour de son cœur intact des pétales roussis par les brouillards du matin ? Faut-il encore subir la romantique horreur que l'automne répand dans les campagnes et dont elle envahit les villages vaincus et les petites villes impuissantes ? A Paris, du moins, on retrouve des maisons que vieillissent les siècles mais non les mois, on retrouve les hommes que fanent les années et non les saisons. On retrouve aussi l'heure d'hiver, les jours aimablement raccourcis par la force des décrets, et les nuits — plus douces que les jours — allongées d'autant. On rouvre le livre de la vie à une page toute vide, toute blanche, toute fraîche. On s'achète un chapeau melon. On se prépare naïvement au bonheur, à la réussite, au *bright King To-morrow*.

Cette année le retour a été attristé — et embelli — par un événement prévu et pourtant sensationnel et magnifique : la mort d'Anatole France. Rien ne pouvait mieux faire l'affaire des chroniqueurs et des journalistes un peu à court de matière au moment de la rentrée. On n'a point laissé perdre une si belle occasion : l'encre a coulé à flots ; on ne l'a épargnée ni aux titres, ni aux marges, ni aux manchettes.

Et tout d'abord on n'a pas manqué de remarquer que, depuis deux ans, la mort s'acharne à nous priver de nos plus grands écrivains : Loti après Proust, France après Barrès. Mais il faudrait pourtant distinguer. Ce sont là des pertes inégales. On attendait encore presque tout de Proust ; on attendait quelque chose de Barrès ; on n'attendait vraiment plus rien de Loti ou de France. A la mort de Proust, M. Cocteau pouvait dire, en une de ces comparaisons brillantes qui lui sont coutumières, que son œuvre palpitait encore de vie, comme le bracelet-montre qui continue, quelques heures, de battre au poignet d'un soldat tombé. La mort de M. France ne sau-

rait en rien justifier une telle image. Ici, au contraire, la montre était arrêtée depuis longtemps ; et M. France, s'il regardait à son poignet, n'y trouvait plus qu'une heure fixe, immobile, éternelle, comme sur les cadrans peints à l'enseigne des horlogers. Certes le jubilé de ce printemps, et, maintenant, cette mort claironnée aux quatre coins du monde, ce deuil national, ces funérailles retentissantes, ces condoléances de ministres, cette présence de M. Caillaux, ces discours, ces articles, ces « numéros spéciaux », ces larmes universelles, toute cette haute rumeur de gloire, vont, pour quelque temps, remettre France à la mode. Ceux qui l'ont toujours lu le reliront ; ceux qui ne le liaient pas se mettront peut-être à le lire. Mais ce ne sera qu'un renouveau précaire et fugitif comme l'été de la Saint-Martin qui l'aura vu fleurir.

Qu'on me permette de répéter ce que je disais ici même en mal, c'est-à-dire, n'est-ce pas, il y a fort longtemps : « M. France ne joue plus dans la littérature qu'un rôle décoratif. Il représente une beauté devenue inutile. On l'appelle à l'envi : maître, maître : titre purement honorifique. M. France n'est plus un maître pour personne. » Mais si, quand j'écrivais ces lignes, l'œuvre de France était déjà morte — bien que toujours charmante, comme une momie qui aurait gardé sa fraîcheur d'une jeune femme — lui-même, qui représentait pour nous de si belles choses passées, vivait encore dans la chair. Nous aurions pu croiser sur notre route le survivant auguste d'un temps qui nous fut si cher. « Maintenant, dit M. Maurras, il n'existe plus la moindre chance de rencontrer ce gracieux vieillard souriant, à la lèvre fleurie de félicitations généreuses et d'éloges charmants. »

Comme cela eût été triste il y a vingt-cinq ans !

Quand j'arrivai à Paris, je nourrissais deux ardents désirs : voir la Joconde et connaître M. Anatole France. C'était assez, n'est-ce pas, dans le goût de ce temps-là. Je vis la Joconde ; et, dès lors, je commençai de l'aimer moins jusqu'au jour où elle me devint tout à fait indifférente. Je l'avais, d'après des gravures et des photographies, aimée de grand amour pendant toute mon adolescence. Dans ma chambre de jeune homme, où elle avait succédé aux éventails chinois et aux draperies d'andrinople, son image trônait, parmi des reproductions de Botticelli et de Burne-Jones, entre un pot de grès et un verre de Gallé. Une lampe d'église brûlait devant son cadre comme devant la niche d'une sainte ; et parfois même, d'un brûle-parfums montait jusqu'à elle la fumée d'une pastille du sérail achetée chez le pharmacien. Je la vis. Je ne la trouvai point plus belle au Louvre que chez moi. Elle perdit son mystère, et ce fut tout.

M. France n'était pas si facile à voir. On ne l'exposait pas au Salon Carré. Je n'éprouvai pas, en ce qui le concerne, cette désillusion qui suit presque toujours la connaissance d'un dieu. Si je cessai peu à peu de l'admirer plus que tout au monde, ce fut pour d'autres raisons. Je devais le rencontrer beaucoup plus tard, à un moment où cela ne me fit presque aucun plaisir. Remy de Gourmont venait de mourir. Ma voisine, l'Amazone, dont cette mort découronnait le salon, chercha à attirer M. France. Il vint une fois. C'était par un beau vendredi de printemps. Dans le petit jardin, les arbres reverdissaient avec une grande force morale. Sur la pelouse, dans la pénombre glauque, de belles jeunes filles et des poètes de second ordre passaient, un verre d'orangeade ou un petit four de Rebattet à la main. Près du temple de l'Amitié, dont la dédicace s'efface au fronton d'un frêle portique rongé par l'humidité impitoyable de la rive gauche, sur une chaise de rotin, au milieu d'un groupe attentif, M. France était assis. L'Amazone, avec cette grâce qui lui est particulière et qui rend tous ses hôtes égaux devant son sourire, me nomma, parmi beaucoup d'autres, au maître. Mais il semblait surtout occupé à conter des galanteries à de belles dames. L'âge n'avait point refroidi son sang. Il aimait passionnément les femmes ; ou, du moins, il affichait ce goût avec beaucoup de persistance. Il y a dans les livres de sa vieillesse une certaine grivoiserie qui n'est pas toujours aimable, et qui manque heureusement à ses premiers ouvrages. Je crois qu'il avait une sorte d'idéal antique de banquet spirituel où les courtisanes et les joueuses de flûte causent d'amour et de philosophie avec les vieillards couronnés de roses et dont les abeilles butinent les lèvres toujours fleuries. Cet idéal, un peu académique, se tempérait d'ailleurs d'une légère polissonnerie empruntée aux estampes libertines du XVIII^e siècle. Ai-je l'air de dénigrer les délices de notre jeunesse ? Rien ne serait plus inélégant, ni plus sot. On ne peut pas toujours adorer les mêmes dieux. Mais il est bien vain et bien ingrat de les brûler quand on ne les adore plus. Honorons-les toujours dans le Panthéon de nos mémoires. Nous leur devons une reconnaissance éternelle.

On oublie un peu ce que fut Anatole France pour les jeunes gens qui allaient avoir vingt ans à l'aube du XX^e siècle : un grand maître de pensée et de style. Il fixait enfin notre goût quelque temps ballotté à tous les vents du symbolisme, du naturalisme, du goncourisme, du vers-librisme. Sa facile clarté nous guidait hors du marécage. Trop de clarté, peut-être, et trop facile. Malgré tant d'apparente souplesse, d'ironie, d'indulgence, la beauté que nous proposait France était limitée. Elle manquait de je ne sais quoi. Avec les brumes, elle dissipait le mystère.

Un tel enseignement nous laissait des esprits bien secs. Ils n'en brûlaient que mieux, d'une flamme élégante et pure.

Ah ! jours trop tôt passés ! Nous lisions le *Jardin d'Épicure* sous les ormeaux du vieux gymnase, au cœur de cette antique « Cité » qui gardait tant de noblesse dans son austérité, et où on n'avait pas encore, selon la méthode de Viollet-le-Duc, si cruellement raillée par le maître, « remplacé toutes les vieilles pierres par de neuves ». La *Vie littéraire* était notre livre d'heures. Elle nous déniait, nous enseignait ce que tout jeune homme doit savoir : la sottise de Georges Ohnet, la grossièreté de Zola, le génie d'Euripide, les amours de Cléopâtre, le charme duquel Malakouls, la pédanterie de M. Brunetière. Nous en apprenions par cœur des pages entières que leur nombre rendaient faciles à retenir : « La plus belle des choses humaines, le génie attique, éclata soudainement. Marathon et Salamine, la Grèce sauvée par les Athéniens, les trésors conquis sur les Perses, la Victoire ôtant ses sandales dorées pour s'asseoir dans sa cité d'élection ; une gloire si prompte et tant de joie transformèrent Athènes, en firent la ville aux blancs frontons, aux colosses d'ur et d'ivoire, la protectrice des cités ioniennes, la belle rivale de Sparte, la patrie enfin dont les tragédies de Sophocle reflètent le génie harmonieux. Mais ces heures radieuses dureront peu. Ils passeront vite, les jours de modération dans la puissance, d'obéissance aux dieux, de paix sereine, au cours de cette vie attique si riche et si rapide. Quand l'harmonie, quand les parfaits accords se seront tus, lorsque les troubles de l'esprit philosophique agiteront les fils des soldats de Marathon, que les droits de la personne seront imprudemment proclamés, que les dieux de la cité seront attaqués par le raisonnement et vengés par le poison légal, qui sera le poète des jours inquiets ? Quelle figure anxieuse et mélancolique exprimera la pensée nouvelle ? Euripide. »

Certains même de nos professeurs, qui avaient un goût délicat, approuvaient notre choix, l'appuyaient de leur autorité. L'un d'eux, qui nous enseignait l'allemand, tirait parfois de l'*Histoire contemporaine* le texte de ses versions, et les ombres de M. Bergeret ou de M^{me} de Gromance éclairaient un moment la sombre salle d'étude. Je me rappelle un devoir où il était question du général Cartier de Chalmot et de sa « difficulté croissante de penser et de dire ». Ce genre de phrases nous enchantaient. Mais nous aurions préféré ne pas les traduire en allemand.

Quant au *Lys rouge*, il nous enflammait l'imagination. Pouvez-vous vous représenter ce que c'était pour un jeune homme de 1900 que de lire le *Lys rouge* ? En cachette peut-

être, pendant une classe d'algèbre ou le soir, au lit, à la clarté d'une petite lampe à pétrole. Ah ! Thérèse Martin-Bellème, Miss Bell, Choulette, et vous, belle princesse Seniavine, si jaune en plein jour, mais qui, aux lumières, effaciez toutes les femmes, et vous-même, pauvre et stupide Le Ménil qui aviez tant de chic et portiez, j'en suis sûr, un petit paletot belge, que dépassaient les pans de votre habit, nous vous avons tous bien aimés ! Nous avons connu par vous le prestige des grandes amours, les finesses de l'esprit, les grâces du monde — où M. Bourget, dans le même temps, essayait vainement de nous initier — l'élégance des salons, la beauté des « villes d'art ». En lisant le début du premier chapitre : « Elle donna un coup d'œil aux fauteuils assemblés devant la cheminée, à la table à thé, qui brillait dans l'ombre et aux grandes gerbes pâles des fleurs, montant au-dessus des vases de Chine. Elle enfonça la main dans les branches fleuries des obiers pour faire jouer leurs boules argentées... Aux murs du grand salon vide et muet, les figures des tapisseries, vagues comme des ombres, pâlissaient parmi leurs jeux antiques, en leurs grâces mourantes... tandis qu'au plafond une Nuit, poudrée comme une marquise et environnée d'Amours, semait des fleurs. Tout sommeillait et l'on n'entendait que le pétilllement du feu et le pétilllement léger des perles... dans la gaze », il nous semblait pénétrer au cœur même de la Vie inimitable.

Les contes ne nous troublaient pas moins. Écrire un jour un de ces courts et brillants récits de l'antiquité, de la Renaissance ou de la Révolution, d'un style à la fois si sec et si fleuri, c'était toute notre ambition. J'eus le bonheur de posséder un exemplaire de *Clio* illustré par Mucha dans un goût macaronique qui ne choquait pas alors. Mais rien, peut-être, à nos yeux, n'égalait le *Procurateur de Judée*, et l'aimable vieux Ponce Pilate disant d'un air rêveur : « Jésus ? Jésus de Nazareth ? Je ne me rappelle pas ». Ce sentiment de la relativité de tout, cette impiété renanienne devait séduire de jeunes âmes prêtes à s'émanciper et que n'avaient point assez conquises à la grâce le pain et le vin d'une première communion protestante, hélas, imprudemment tardive.

J'achetai aussi les *Poèmes dorés*, et je les fis relier en veau plein gris souris, avec le titre sur le plat ce qui me paraissait le comble du raffinement. Je m'efforçais d'admirer ces poèmes, mais sans y parvenir entièrement. Ils se marquèrent si peu dans ma mémoire que je n'en sais plus par cœur une seule strophe, alors que je pourrais encore réciter sans une faute de longs passages du *Lys rouge* ou de la *Vie littéraire*. Et je crois que j'avais raison sans le savoir, et France lui-même ne

ne eût peut-être pas donné tort, puisqu'il avait renoncé si vite, et pour toujours, à la poésie. M. Maurras s'en désole ; nous ne le suivrons pas dans ses regrets. Certes, les Muses sont filles de Mémoire et il était impossible qu'Anatole France, nourri de nobles pensées et de formes exquisés, capable de comprendre, de s'assimiler, de reproduire en quelque mesure presque tous les genres de beautés¹, ne eût donné parfois l'illusion de la poésie. L'*Ode à la lumière*, le seul de ses poèmes qui ait quelque célébrité, est, en effet, d'un assez beau mouvement emprunté à Leconte de Lisle. Et on pourrait citer d'autres vers « bien venus » et d'une belle « tenue ». M. Maurras compare France à Racine et à Baudelaire. On le rapprocherait mieux de Chénier. Il lui manque la qualité suprême du poète, cette musique dont, justement, Baudelaire et Racine sont pleins. Il est extraordinaire que M. Maurras ne sente pas tout ce qui sépare France de ces chantres divins, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'entende pas.

Je me demande si, tout compte fait, ce qu'il y a, non pas de meilleur et de plus durable — car les idées passent de mode plus vite encore que les formes littéraires — mais de plus vivant pour nous, de plus actuel dans l'œuvre de France, ce ne sont ses idées politiques. Je partage bien peu le naïf étonnement de tant de gens — et pas seulement de gens du monde — qui ne peuvent comprendre pourquoi M. France, ce M. France si fin, si « distingué », si élégant pense si mal.

Mais d'abord, je voudrais bien savoir ce qu'on veut dire par « élégant » et en quoi, par exemple, les idées monarchiques sont plus « élégantes » que les idées républicaines ou communistes². Ne serait-ce pas, au contraire, « penser bien », penser avec élégance que de penser non pas comme tout le monde, mais en avance de son temps, ou, ce qui revient souvent au même, en réaction avec son temps ? France avait l'air, à une époque où le socialisme faisait de si grands progrès, de marcher avec

¹ C'est si vrai que les meilleurs vers de France, on ne les trouve pas dans les *Poèmes* d'abord mais dans son œuvre en prose, où il les prête, avec un succès, à certains de ses personnages. Ce sont les vers libres de M. Roux auxquels M. Rogeret feignait de ne rien comprendre mais où il saluait « la beauté inconnue », ce sont surtout les vers de Miss Hall, dans le *Lys rouge*, si justement admirés par M. Edmond Jaloux.

— Ne pleure pas, toi que j'aime !
Ce qui n'est plus ne fut jamais.
— Laisse pleurer ma douleur sensible,
Un autre peut aimer une ombre.

² Ainsi, c'est certainement « élégance » pour une femme du grand monde, par exemple, M^{me} de Noailles, d'avoir des tendresses socialistes, tandis que les idées monarchiques de tel romancier « arrivé » sont simplement ridicules.

son temps. En réalité, il réagissait contre les réactionnaires, ce qui est le fin du fin. Alors que Barrès, Bourget, Lemaître, Maurras, ses amis, ses disciples, presque toute l'élite intellectuelle de son époque, dégoûtée des excès de la démocratie, s'inféodait à la contre-révolution, Anatole France dont le souple esprit pouvait si bien se laisser séduire par leur amour désordonné de l'ordre, par leur romantique horreur du romantisme (synonyme de tous les désordres), France devenait de plus en plus révolutionnaire. Et maintenant que le nationalisme, le monarchisme, le néo-catholicisme, le néo-classicisme, toutes les doctrines dont se nourrissent, depuis vingt-cinq ans, tant de naïfs jeunes gens, commencent à sembler, à leur tour, si périmées et, pour tout dire, si primaires, on ne peut qu'admirer la sagesse de France qui sut voir plus juste, peut-être, en tous cas plus loin. Si un livre comme la *Victoire* de M. Fabre-Luce nous renseigne le moins du monde sur les tendances de la génération prochaine, il est peu douteux que la jeunesse soit prête à se détacher de tout ce dont l'*Action française* fut si longtemps l'expression la plus brillante et la plus populaire.

M'excuserai-je, en terminant, d'avoir beaucoup parlé de moi-même en essayant de parler de France ? Mais n'a-t-il pas dit que la fonction du critique est de « raconter les aventures de son esprit parmi les chefs-d'œuvre » ?

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique des Beaux-Arts.

L'Exposition de Bâle et la renaissance de l'Art chrétien. — La peinture suisse à Paris : De Holbein à Hodler. — Vers des temps nouveaux.

L'austère et grise cité rhénane a logé dans ses murs, de juillet à fin août, la première exposition suisse d'art chrétien. Et cette « première » eût mérité qu'on lui accordât, en terre romande du moins, un peu plus d'attention. Mais si Lausanne, Neuchâtel et Genève ont suivi avec un intérêt mêlé d'effarement ce congrès monstre qui fit converger vers Bâle des bataillons de croyants et leurs cadres croisés et mitrés — y compris de nombreuses éminences laïques — on a cru devoir en pays réformé ne pas faire trop de bruit autour d'une manifestation dont le caractère artistique semblait entaché d'une arrière-pensée de propagande.

Certes vit-on l'exposition de Bâle patronnée par de vénérés prélats ; les jurys de peinture et d'art appliqué choisis parmi des peintres et des critiques appartenant pour la plupart à la confession catholique. Mais l'invitation avait été adressée à tous les artistes, et il ne semble pas que le jury ait été guidé dans son choix par des considérations étrangères à l'art.

Peut-être a-t-on commis une erreur en soudant d'une façon trop apparente, cette foute artistique aux journées de propagande. Du moins a-t-on su donner à cette exposition un petit air d'indépendance — d'aucuns diront même de révolte — assez visible pour que l'autorité religieuse ait finalement renié un patronage jugé par trop compromettant.

Il se peut que les organisateurs, en fils soumis de l'Eglise, aient éprouvé quelque douleur à devoir entrer en conflit avec une autorité respectée, capable d'ailleurs de briser leur effort et de rendre vains des espoirs déjà bien fragiles. Mais il n'est personne qui ne leur saura gré d'avoir préféré la lutte au compromis, ou, si j'ose dire, de n'avoir pas abaissé le drapeau de l'Art devant les croisés épiscopaux !

L'exposition, assez malheureusement logée dans deux édifices trop distants, comprenait plusieurs salles de peinture et sculpture à la *Kunsthalle*, et une importante collection d'objets d'art appliqué, avantageusement mise en valeur par M. le Directeur

Kienzle, dans les vastes locaux de son *Gewerbemuseum*. Il semble bien que l'art décoratif ait obtenu un succès que n'a pas eu — et de loin — le salon de peinture. On a reproché à ce dernier de montrer des toiles que « des catholiques ne peuvent ni ne doivent désirer voir dans leurs chambres ou leurs églises. » On a dit aussi que la plupart des tableaux n'avaient guère de religieux que les titres. Faut-il voir dans ces jugements trop sommaires l'indéracinable dédain d'un certain public pour les formules modernes, son incapacité à comprendre un art dès qu'il cherche sa voie en s'écartant des vieux thèmes traditionnels ? Si le visiteur des salons profanes a trop souvent l'esprit faussé par l'art de musée, que dire des pieuses gens qui trouvent sujet d'édification dans les enluminures dorées et pommadées de leurs Missels et devant tous « les bonbons de la confiserie dévote ? »

La juile, d'Ammann, d'une si tendre poésie, les fresques de Wanner d'une si savante ordonnance et d'une force si calme, l'émouvante *Annonciation*, de Busser, ou l'*Assomption*, d'Etienne Taech (qui vient à la fois du Greco et de Saint-Gall), sont de belles œuvres saines, fortement empreintes d'esprit religieux, et c'est tant pis pour ceux qui n'ont pas su ou pas voulu les voir.

Car ici le public croyant — fût-il protestant ou catholique — me paraît trop souvent prendre parti pour la dévotion fausse contre la dévotion vraie. Qu'il s'agisse de vitraux, d'images pieuses, de tableaux ou de statues d'autel, on le voit accepter comme pain bénit tout le toc et la fausse dorure sulpicienne ; à croire que les établissements d'Einsiedeln sont aux portes du ciel ! Mais qu'un artiste, je ne dis pas dévot, mais simplement sincère, crée dans le silence de son atelier une œuvre fortement sentie et pensée, il verra se dresser contre lui, pour peu que cette œuvre rompe avec l'indigence habituelle, tous ceux qui se croient élus pour veiller sur les âmes, et chargés par l'autorité divine de séparer à leur intention le bon grain de l'ivraie.

L'Art décoratif exposé à Bâle n'a pas suscité d'aussi violentes réactions. Était-il très supérieur à l'art de la Kunsthalle ? Hormis les vitraux qui sont encore de la peinture, mais d'une matière si somptueuse qu'on en oublie le « sujet », je n'ai rien vu dans l'ensemble présenté au *Gewerbemuseum* dont puisse se formaliser un croyant. Quels reproches pourrait-on faire, religieusement parlant, à la crosse abbatiale de Feuillat, aux ostensoirs de Stockmann, ou même aux vêtements sacerdotaux, batikés ou brodés par d'adroites mains féminines ? Toutes ces œuvres témoignaient d'un respect de la matière employée,

d'un effort louable vers des formes simples et adaptées d'un désir très net de rompre avec la parotille des pieuses uilnes. Ce n'est pas une raison pour qu'on les ait appréciées dans les milieux empoisonnés par la guimauve sulpicienne. Voici plusieurs années qu'un artiste qui est également un chrétien et un noble esprit, Alexandre Cingria, a signalé dans un écrit retentissant « la décadence de l'Art sacré ». C'est pour y porter remède qu'il a fondé cette école de Genève, sorte de confrérie d'artistes, groupés sous le vocable de Saint Luc, et qui tente depuis dix ans « avec mille peines, mille épreuves, et combien d'expériences plus ou moins heureuses », de créer des œuvres dignes du culte auquel elles sont consacrées.

Si tous ces efforts n'ont pas été vains — qu'on aille voir à Genève les très belles peintures décoratives de G. de Traz à Saint-Paul, les verrières de Cingria à Notre-Dame — on le doit plus au courage de l'animateur « du groupe qu'à ceux qui eussent dû encourager ce bel essor et les nombreux talents qu'il a révélés. Qui dira un jour les déboires et les désillusions de ceux qui luttèrent dans le vide et contre la force d'inertie, pour renouveler un art tombé dans le plus honteux mercantilisme. Qu'on ne s'y trompe pas : les vendeurs sont dans le Temple, et loin de s'en voir chassés, s'y installent avec impudence sous la protection du clergé. Le Mal, sous la forme laidet et banalité, envahit les autels, entre par les vitraux qui ne sont plus que des affiches décolorées, s'étale sur les murs en des tableaux sans âme, se dresse sous forme de statues polychromes aux gestes mièvres, aux tons vulgaires et douce-cereux. Le Mal règne encore dans toute son horreur au cimetière qui devient une fade sucrerie de marbre, d'où monte une grotesque floraison de verroterie et de ferrailles argentées.

L'exposition de Bâle aura-t-elle ouvert quelques yeux ? Et ramené vers l'art sincèrement chrétien quelques esprits égarés ? Qui dira le tort qu'ont pu faire à cette cause des faux dévots comme l'Allemand Overbeck ou notre Deschwanden ? Ou encore les faux pontifes de l'art protestant ? Dans une joute où Saint-Sulpice et Einsiedeln ont un caractère presque sacré et dominant de toute leur puissance la foule docile des croyants, l'issue ne paraît pas douteuse. Quel est le David qui osera défier ce Goliath ?

— Hors de nos frontières, l'art suisse a été plus sur la sellette qu'à l'honneur, et l'exposition « de Holbein à Hodler » ouverte au Jeu de Paume, à Paris, en juillet, assez rudement pousée au crible de la critique française. A lire les articles parus dans les revues et les quotidiens, on s'aperçoit assez vite que

nous avons été battus plutôt que vainqueurs. Notre « team » olympique, à la même époque, a mieux supporté le voyage, et la gloire d'Abegglen voile un peu la demi-défaite d'Hodler ! Hors Holbein, et peut-être Liotard — tous deux si peu Suisses — nos peintres n'ont guère trouvé grâce devant une critique dont l'insuffisance et l'incompréhension se dérobent sous un persiflage facile. Quelques journaux de chez nous ont relevé certains « mots » des Fels, Henriot et autres « as » de la critique boulevardière, et c'était leur faire vraiment beaucoup d'honneur. Mais si les réactions de l'esprit français, surtout celui d'après-guerre, contre l'art d'un Bœcklin ne sauraient nous surprendre, que faut-il penser d'un plunitif qui voit les montagnes d'Hodler « en clair de lune à la Massenet » et ses nus en « roudsudou » ? Et qui persuade ses lecteurs que Menn peint « comme un vieux chien »...¹

Il faut en conclure que venant après les Hollandais, il y a trois ans, et les Flamands, voici un an, nous ne pouvions qu'être en état d'infériorité, et on ne s'est pas gêné pour nous le faire entendre. Mais n'avons-nous pas une part de responsabilité dans cet échec ? On a dit que le choix présenté au Jeu de Paume n'était pas des plus judicieux, que l'arrangement était mal fait. Les organisateurs ont essuyé d'assez vives critiques et certaines étaient justifiées. On a voulu faire donner « les grands » : que ne s'est-on contenté des « bons » plus représentatifs du génie helvétique. On ne risquait pas beaucoup à nous montrer tels que nous sommes : « Une race de santé bourgeoise ; artistes restés près de l'artisan et qui en ont les vertus. » Au lieu de faire la part trop belle à Bœcklin et à sa « mythologie de charcutier »², que n'a-t-on augmenté celle de l'admirable Sandreuter, paysagiste ? Et ne voit-on pas qu'un art populaire, celui dont s'ornent nos vieux ponts de bois, quelques panneaux de la *Danse des Morts*, de Megglinger, par exemple, et plus près de nous, les meilleures pages, simplement descriptives de nos petits maîtres, eussent donné à cet ensemble une image plus vraie de ce que nous sommes et situé plus exactement la place de la peinture suisse dans l'art européen.

Je n'ai fait que résumer ici ce qui a été dit ou écrit sur l'exposition suisse ; rarement vit-on manifestation de ce genre susciter un tel intérêt et provoquer un aussi grand nombre d'articles et de discussions. On a pu admirer ce remarquable ensemble à

¹ A citer cependant à côté des facéties d'une certaine « critique » parisienne, le bel article de J.-L. Vaudoyer dans l'*Echo de Paris*, et celui, si honnêtement pensé, du peintre André Lhote dans la *Nouvelle Revue française*.

² F. Fosca, dans la *Revue Hebdomadaire*.

Berne au retour, et nous avons reçu là une saine et forte leçon ; on peut être sûr qu'elle ne sera pas sans influence sur l'évolution de notre effort artistique.

— Divers symptômes, d'ailleurs fort heureux, nous permettent d'affirmer ceci qui n'a rien de paradoxal : Le public aime la peinture... parfois même beaucoup plus que les peintres eux-mêmes. Mais on veut la voir autre part que dans des locaux solennels et ennuyeux comme les salons des « gens bien », dans des musées déserts où les pas résonnent comme sur les dalles d'une nécropole. Je m'en réfère aux quelques bazars, cortèges, fêtes populaires, etc., arrangés ces derniers temps avec le concours d'artistes et de décorateurs. La plupart de ces manifestations ont obtenu le plus encourageant des succès, celui qui se traduit non seulement par l'estime, mais encore par la réussite matérielle. La journée de Davel à Cully, dans le décor composé par Muret et Auberjonois, était, paraît-il, une des plus jolies choses qu'on pût voir. On se souvient de la part énorme des peintres dans le *Roi David* à Mézières. Cingria vient encore de mettre en valeur ses dons de coloriste dans les fêtes du Camélia à Locarno. Plus près de nous, le bazar du Vieux-Carouge et le décor valaisan, installés à quelques mois de distance dans le Bâtiment électoral de Genève ont vu accourir des foules qui n'avaient point l'air de se sentir mal à l'aise en face d'une peinture aussi peu imitative et conventionnelle que possible.

Allons-nous voir enfin l'art rentrer dans la vie ; et l'artiste reprendre son rang dans la Cité ? Les temps sont peut-être proches où toute fête populaire arrangée sans l'aide d'un décorateur notoire sera une chose ratée. Où les peintres faméliques seront ceux seulement qui n'ont pas de talent. Nous n'en sommes, hélas, pas encore là ; nous payons chèrement aujourd'hui l'absurde romantisme de nos aînés et leur haine puérile du « bourgeois ». Ce ne sont pas les salons périodiques, prétexte à palabres officielles et à subventions fédérales qui ramèneront la peinture vers des voies plus saines et la sortiront de sa tour d'ivoire. Puisque cette tour démodée s'effondrer bientôt sur les lavallières et les trop longues barbes de ses derniers défenseurs !

EDMOND BILIK

Chronique suisse romande.

Sur Blaise Cendrars, Laforgue, une nouvelle traduction de *La Tempête* et un poète du XVI^e siècle.

Blaise Cendrars est célèbre là où la célébrité compte. On ne sait chez nous de sa réalité que ce qu'en rapporte la fable et dont voici l'écho, à contre-cœur déformé : il est Neuchâtelois d'origine. Un jour, il s'embarqua pour l'Amérique sans passeport valable. Dans une fête nocturne qu'une princesse organisa sur un bateau de la Seine, il parut en ouvrier électricien entré comme par le hasard d'un court-circuit. A Londres, étendu sur une litière de *Times* il suivait des yeux Charlot, renversé, faisant la boucle au plafond. Il passa de grandes heures dans les bibliothèques publiques à recueillir tout ce qui a été traduit en français de la littérature nègre. Il refusa de paraître dans une anthologie des poètes nouveaux. On ne sait jamais si le facteur pourra l'atteindre. Il était en Abyssinie lorsque les Ballets suédois, en sa présence, représentèrent à Paris sa *Création du monde*.

Il court aussi des bruits de cataclysme : il vit se décomposer la Russie, et son prochain disparaître dans les flammes du pétrole. En France, la vraie guerre l'enrôla, et il en sortit mutilé du bras droit. Il collabore irrégulièrement à toutes les revues d'avant-garde.

En aucun autre bat mieux le rythme du monde moderne. Un des rares en France il a le sens de la matière. A cet égard, *Kodak*¹, dont le sous-titre porte : *Documentaire*, est à la gloire de l'objet. Cendrars le nomme et le recrée, non pas avec cette puissance d'appropriation de Claudel qui le réintègre à sa place dans cette harmonie préétablie toujours à reperecevoir sous les plus vieilles et les dernières formes, non pas avec cette exhalation de Whitman le saluant en frère dans son grand royaume fraternel, non pas avec cette frénésie de Rimbaud, déçu, siltôt ravi, de ne pas saisir en lui d'autres secrets que celui de son existence, non pas avec cette lente reconnaissance de Ramuz

¹ Blaise Cendrars : *Kodak*. Ed. Stock, Paris.

qui, le voyant à travers la race et le climat, lui confère à nouveau sa providentielle destination humaine, mais en homme uniquement de notre temps, en homme sans passé qui a pu se dire :

Tu n'as plus de coutumes et pas encore d'habitudes¹,

en profond vagabond d'aujourd'hui aux sens tendus qui, par l'espace, recherche le spectacle, les vibrations, les rapports et le grand rythme par quoi tout s'apparente.

Et ce n'est pas un jeu comme chez plusieurs de ses contemporains qu'égare trop souvent le démon de la formule heureuse, mais bien une nécessité organique.

Cette conformité de sa nature avec celle du monde moderne n'a pu se reconnaître sans crise. Ceux qui aiment le drame des opérations esthétiques le verront sans peine et suffisamment dans cette simple phrase :

Tu fonde le monde dans le moule de ton crâne².

Les vieilles voix ne furent pas toujours étouffées :

Il y avait encore quelque chose
La tristesse
Et le mal du pays.

ou :

O Christ
La vie
Voilà ce que j'ai fouillé.

Il y eut aussi un passage dans la poésie cubique, des vers dynamiques aux radiations circulaires et une exaltation de la perception sensible, comme lorsque le poète fait corps avec la machine qui le porte au point que c'est très véritablement qu'il s'écrie :

J'ai des pommets électriques au bout des nerfs.

Dans *Kodak*, seule la chose vue existe. Peut-être va-t-on le regretter, trouver qu'il manque quelque recul humain, que l'homme trop volontairement s'est réduit à l'état d'appareil enregistreur. Mais le bel appareil. *Documentaire*. A ce titre, c'est un parfait documentaire. Il y a l'Amérique, le Nord, le Sud et l'Extrême-Orient, en quelques tons essentiels. Mais, plutôt que de mal caractériser ces instantanés, je préfère citer ce très américain :

¹ *Du nouveau poèmes élastiques.*

² *Profound aujourd'hui.*

OFFICE

Radiateurs et ventilateurs à l'air liquide

Douze téléphones et 5 postes de T.S.F.

D'admirables classeurs électriques contiennent les myriades de dossiers industriels et scientifiques sur les affaires les plus variées

Le millirdaire ne se sent vraiment chez lui que dans ce cabinet de travail

Les larges verrières donnent sur le parc et la ville

Le soir les lampes à vapeur de mercure y répandent une douce lueur azurée

C'est de là que partent les ordres de vente et d'achat qui culbutent parfois les cœurs de Bourse dans le monde entier

et cette :

MAISON JAPONAISE

Tiges de bambou

Légères planches

Papier tendu sur des châssis

Il n'existe aucun moyen de chauffage sérieux.

— C'est au moderne de naguère que M. Ruchon nous ramène par son consciencieux travail sur Laforgue¹. Il y a quelque vingt ans, Remy de Gourmont ne lui voyait encore « ni disciples ni même d'imitateurs ». Aujourd'hui, la manière de Laforgue n'a plus cette allure inattendue et déconcertante. Le frisson de nouveauté n'est plus. Laforgue fit école. Il est encore un des maîtres de la jeune poésie. Moins universellement reconnu que Baudelaire ou Rimbaud, moins vénéré que Mallarmé, contre-balancé, injustement il me semble, par Lautréamont ou Jarry, il n'en est pas moins un de ceux dont les jeunes se réclament.

De quoi est surtout faite son influence ? Il est difficile, même après M. Ruchon, de la préciser. Sur les fantaisistes, elle est incontestable, mais ce n'est pas aussi où elle fut le plus créatrice. Rien ne lasse et ne se démode plus justement que la fantaisie et, pour s'y être laissé entraîner, une bonne partie des vers de Laforgue eux-mêmes sont déclassés.

Ses tourments ne sont plus ceux de l'époque. Son refus à la vie n'est plus partagé. Cette timidité des sens jointe à l'imagination la plus exigeante n'est en rien la caractéristique des modernes. A la rigueur, on pourrait s'entendre sur des termes comme : inconscience, sentiment cosmogonique du monde, retour aux premiers instincts, duperie de la conscience, horreur du convenu, avec une pointe d'anarchie toute intellectuelle, pressentiment que l'existence ne pourrait être qu'une sorte de

¹ François Ruchon. *Laforgue*. Ed. Ciana, Genève.

plaisanterie métaphysique qu'on peut au reste prendre du bon côté ; encore faudrait-il serrer de plus près, tout en se souvenant que ce n'est pas uniquement en raison de telle expérience, de telle conception de la vie qu'un artiste est grand, mais bien dans la mesure où cette expérience et cette conception deviennent forme et prennent une existence indépendante. L'œuvre de Laforgue n'a pas toujours cette indépendance. Les liens personnels souvent sont trop visibles. On retrouve jusqu'à certaines de ses manies et de ses phobies. Pour beaucoup de lecteurs, la joie désintéressée qu'ils requièrent se contente d'un grand nombre de fragments heureux. Mais ils suffisent. Laforgue est d'entre ceux qui dépassent leur œuvre, témoins qu'ils sont d'un monde nouveau de couleurs et de formes.

Au point de vue psychologique, Laforgue est le premier à avoir pensé sur deux plans à la fois. Tandis que d'autres oscillent entre deux pôles ou sont nettement polarisés et que la plupart, quelle que soit la diversité de leurs pensées, cherchent cette unité de ton et d'accent à quoi se plaît notre esprit, Laforgue s'est délibérément posé dans la discordance. Il l'a voulue *simultanée* (et il me semble que c'est là l'originalité de sa manière) avec le plus grand écart possible, puisque l'un de ces plans est celui de ses songes, dont on sait assez la magnificence lunaire, et l'autre celui de la réalité quotidienne dans ce qu'elle a de plus mécaniquement corrodé. Laforgue tire constamment ces deux registres. De là, son tragique et son comique si spéciaux : avec les mêmes tours d'adresse un acrobate bien doué (Laforgue aimait le cirque) peut provoquer le rire, la pitié ou l'effroi. De là ces phrases solennelles ne contenant que des expressions vulgaires :

Est-ce une vie que de passer son temps à se mettre au courant de soi-même et du reste en se demandant à chaque étape : ah ! ça, qui trompe-t-on ici ?

De là, à l'intérieur d'un même mouvement, quelque beau mot magique voisinant immédiatement avec une locution populaire :

Un couchant des cosmogonies !
Ah ! que la vie est quotidienne...

ou encore le mystère de l'amour enclos dans une petite chanson aux sonorités amusées :

Il était un roi de Thulé
Immaculé
Qui, loin des jupes et des gloses,
Pleurait sur la mélempsychose
Des lys en roses
Et quel palais...

On sait les ressources que tira Laforgue de la poésie populaire, le plaisir qu'il prenait à faire tourner en rond son âme compliquée, trouvant à ce travail consolation et jole, tant il est vrai que les petites chansons apaisent les grandes douleurs. Ainsi Ferdinand dans la *Tempête*, quoique seul sur une île inconnue, en deuil de son père qu'il croyait naufragé, fut soudainement calmé par la chanson d'Ariel :

Comme je lamentais la mort du roi mon père
Vers moi cette musique a glissé sur les eaux
Apaisant à la fois leur fureur et mes larmes.

Pourtant c'est précisément de son père dont lui parlera la chanson qui va suivre, mais d'une façon si inattendue, ouvrant son esprit à ces surnaturelles métamorphoses qui transmuient la mort en cette existence féerique dont la belle traduction de Pierre-Louis Matthéy rend admirablement l'irréalité et le charme :

Par cinq brasses de fond, sous ces eaux
Qui doucement déferlent
Ton père git... Ses ossements sont des coraux
Et ses yeux devenus des perles...
Rien en lui que la mer ne change
En quelque chose de riche et d'étrange.
Chut ! Entends-tu son glas
Que les nymphes des eaux font tinter bas, tout bas...
Ding ! Dong !
Chut ! entends-tu tout bas
Ding ! Dong !
Tinter son glas.

Cette nouvelle traduction de la *Tempête* paraîtra prochainement. Pour la première fois une pièce de Shakespeare est rendue en français avec les inflexions du texte original, vers pour vers, rime pour rime, prose pour prose, dans toute leur qualité et leur accent. Vrai tour de force. Pour l'instant je ne puis que signaler ce travail au lecteur et lui donner un avant-goût de son plaisir par le court fragment que voici. Il est tiré du V^e acte. Ariel, on s'en souvient, intercède auprès de Prospero en faveur des naufragés envoûtés par ses sortilèges :

ARIEL

J'aurais de la pitié, Seigneur, si j'étais homme...

PROSPERO

Oh si toi que l'air berce et reconnaît ! Si toi
Que l'air traverse ! As pu sentir leur désespoir
T'effleurer, te féler... Ne doit-il pas m'attelndre
Et m'émouvoir et m'incliner à l'indulgence
Moi qui suis l'un d'entre eux pour jouir ou souffrir !
Quoique de leurs forfaits le seul souvenir blesse

J'appelle à mon renfort mes meilleures pensées
Et laisse mon courroux isolé, désarmé...
La vengeance est à tous. Le pardon moins vulgaire.
C'est à leur repentir que courent mes desseins.
C'est de leur repentir que repart mon sourire.
Va, va les délivrer ! Je veux rompre mes charmes !
Je veux leur rendre à tous, leurs sens... Qu'ils se retrouvent
Comme ils s'étaient quittés !

Astol

Seigneur, j'y cours

PROSPERO

O nymphes

Des collines et des ruisseaux ! Des lacs dormants
Et des bouquets ! Elles qui pourchassez Neptune
Dès qu'il recule, mais s'il revient, prompts à fuir
Sans laisser sur la plage qui brille une empreinte !
Partout dant les pas sèment au clair de lune
Les mille cercles verts touffus d'une herbe amère
Où la brêlais ne broûte point ! Lutins joyeux
Qui faites du sol noir sortir la pâle foule
Des champlignons que minuit couve ! et qui mêlez
Votre rire au son solennel du couvre-feu !
Troupe presque enfantine, mais riche en puissance,
J'ai pu, servi par vous, faire soudain pâlir
Le soleil de midi ! susciter les rafales
Des vents séditions ! Et déclancher la guerre
Des éléments entre la mer verte et l'azur !...
J'ai sillonné de feu les cieux du tonnerre !
Et d'un seul trait pris à tes foudres, Jupiter,
J'ai pu, de haut en bas, fendre ton chêne énorme !
Par moi le promontoire a tremblé sur ses bases
Massives, et le cèdre et le pin renversés
Ont tordu vers le ciel leurs racines terreuses !
Les tombeaux ont frémi réveillant leurs dormeurs...
Et, ma puissance allant jusqu'à leur liberté,
Les morts se sont levés vers le jour des crevasses !...
Mais il suffit, j'abjure ici cette magie
Aux moyens violents... Je n'irai plus, Esprits,
Vous relancer — Cette requête est la dernière :
Laissez du ciel pleuvoir une musique sage
Et qui touche leurs sens selon mes vœux secrets
Quant à moi, je m'en vais briser cette baguette
Et l'enfouir au plus profond du sol.
Puis, plus bas que jamais ne filèrent de sondes
Je laisserai tomber mon livre dans la mer.

M. Henri de Ziegler eut l'heureuse idée d'exhumer l'œuvre de Marc-Claude de Buttet¹, poète savoyard du XVI^e siècle qu'il commente en fin lettré. C'est avec grande raison qu'il souligne ces deux strophes qu'inspira le Lac du Bourget :

Quand détournas des rivages promis
La nef mentarde et les rames lointaines,
Les champs, les bois, les rocs et les fontaines
Avecques moi à plaindre se sont mis.

¹ Henri de Ziegler, *La corne d'Amalthée*. La Cuscard, Leuvenna.

L'air était col, les grands flots endormis,
Au lac tremblaient les étoiles serelines,
Mais tout troublas par tempêtes soudaines
Lui défendant d'entrer aux ports amis.

HENRI ROHRER.

N.-B. — M. Paul Seippel fut chargé de fondre en un seul les deux derniers volumes de la *Chrestomathie Vinet*¹ dont le remaniement était imposé par des nécessités scolaires. Il s'agissait de condenser, d'élaguer et d'innover, ce que M. Seippel fit avec le goût le plus sûr et dans la bonne tradition. Vinet avait poursuivi un triple but : offrir aux jeunes Bâlois un recueil de morceaux choisis de lecture attrayante, donner lieu à un enseignement systématique de la langue et fournir quelques éléments solides à un cours d'histoire littéraire. La jeunesse d'aujourd'hui, stimulée par les inventions modernes, le sport et Douglas Fairbanks, est moins portée aux récits moraux d'ancien style. Le tome II, revu par M. Seippel, reste entier malgré ses cent ans originels et, par le choix judicieux et l'abondance de ses textes (plus de 672 pages), rendra les plus grands services partout où, avec l'enseignement de la langue, on se propose d'initier les jeunes esprits à la compréhension des maîtres qui l'ont formée.

Un des derniers volumes de cette collection encyclopédique à petit format maniable, bon marché, proprement imprimée, correspondant à un des besoins de l'époque et à laquelle ne collaborèrent que des célébrités et des spécialistes, est consacré à l'*Histoire de la Bible*². M. Ed. Montet, professeur de langues orientales à l'Université de Genève, a résumé, d'une manière succincte et claire, « les résultats les mieux établis de la critique biblique ». C'est dire tout ce que ce manuel soulève de questions importantes.

H. R.

¹ *Chrestomathie Vinet*, revue par Eugène Rambert et Paul Seippel. Payot, Lausanne.

² Ed. Montet : *Histoire de la Bible*. Collection Payot.

Chronique scientifique.

La vaccination contre la tuberculose chez les animaux et chez l'homme.

— La symbiose chez les termites : les protozoaires et la digestion.

— Le temps, les éclipses et les marées atmosphériques. — Les parasites de la T. S. P. et la météorologie. — Publications nouvelles.

Traiter la tuberculose est bien. Mais c'est une entreprise fort décevante. Ce n'est pas que les méthodes thérapeutiques fassent défaut ; le nombre de celles qu'on a proposées, et qu'on propose chaque jour est considérable. Mais aucune n'est certaine. Toutes donnent des déceptions. Et c'est pourquoi on continue à chercher.

M. A. Calmette, le très distingué sous-directeur de l'Institut Pasteur, qui étudie la tuberculose depuis longtemps et lui a consacré un ouvrage magistral, cherche, lui aussi, mais dans une autre voie. Il vise non pas à guérir le tuberculeux, mais à empêcher le sujet sain de devenir tuberculeux. Ce n'est pas qu'on ne puisse pas guérir du mal en question. L'expérience acquise montre que le nombre des tuberculés guéris est énorme. On peut même dire que tout citadin ayant passé cinquante ans a été touché par la tuberculose et en a guéri. La preuve est que son poumon présente invariablement des traces du mal. Il a été touché, à un moment ou l'autre de son existence, pendant sa jeunesse le plus souvent, mais le mal n'a pas persisté ; pour une raison ou une autre l'organisme a résisté ; il présentait une résistance naturelle. Comment s'acquiert la résistance naturelle ? On l'ignore. Peut-être d'ailleurs est-elle non pas acquise, mais bien plutôt congénitale. A défaut de résistance naturelle, l'homme pourrait-il en acquérir une artificielle ? C'est la question que s'est posée M. A. Calmette, et qu'il a longtemps étudiée, en cherchant à donner à l'animal l'immunité contre la tuberculose. Le résultat auquel il est arrivé est qu'au moyen d'un virus-vaccin consistant en la culture vivante d'un bacille d'origine bovine artificiellement atténué et privé de toute propriété tuberculeuse, il est possible de conférer aux jeunes animaux, indemnes de tuberculose préexistante, une véritable immunité à l'égard de la contamination, naturelle ou artificiellement provoquée.

Comment M. A. Calmette obtient-il l'atténuation de la virulence ? Par un procédé nouveau, en cultivant le bacille tuberculeux en séries ininterrompues en présence de la bile de bœuf, afin de modifier héréditairement sa constitution physico-chimique par la vie dans un milieu très alcalin et très riche en lipoides. Au bout de 230 cultures successives ainsi réalisées en 13 ans, M. Calmette a obtenu une culture qui est inoffensive, même à haute dose pour les animaux, singes compris. Ni par injection ni par ingestion elle ne peut provoquer la formation de tubercules. Mais elle provoque la formation d'anticorps. Le bacille ainsi obtenu, qui a reçu le nom de B C G, n'a jamais récupéré la propriété tuberculigène, et est parfaitement toléré par les animaux tuberculisables et par l'homme. Injecté à ceux-ci, il se montre absolument inoffensif, de sorte que répandu au dehors il est sans danger, et par là il se distingue des bacilles atténués jusqu'ici proposés comme vaccins. En outre, il est vaccinant.

C'est-à-dire que le B C G inoculé aux jeunes animaux (veaux, lapins, cobayes, singes) non seulement ne les tuberculise pas, mais leur procure une résistance manifeste à l'inoculation du virus tuberculeux non atténué. Cette résistance dure 6, 12, 18 mois, et pendant ce temps on peut impunément inoculer des doses de virus qui tuent en 6 ou 8 semaines et par granulie aiguë, les témoins. Les choses se passent comme si, par injection du vaccin, il s'établissait entre lui et certains éléments cellulaires une association, une sorte de symbiose. Cette symbiose toutefois semble n'avoir qu'un temps, et, quand elle disparaît, l'immunité, elle aussi, disparaît. Aussi l'immunisation obtenue n'est-elle pas permanente. Au bout de deux ans, elle cesse chez les veaux ; au bout de six mois, il en est de même chez le lapin et le cobaye. Le cas n'a rien de spécial, car on voit pareillement, après un temps, disparaître l'immunité due aux virus-vaccins employés contre la variole, le charbon, le rouget, la rage, et dont l'action ne se manifeste que pendant un temps variant de un à sept ans selon le cas.

Il y a toutefois un point sur lequel il faut insister. C'est que la vaccination anti-tuberculeuse avec le B C G n'est possible que sur les sujets indemnes de toute infection bacillaire : sur les très jeunes sujets par conséquent, puisque chez l'homme 98 pour cent des adultes fournissent la réaction positive à la tuberculine (40 pour cent chez les bovidés de 5 ans et plus). Autrement dit, la vaccination antituberculeuse ne doit être pratiquée que sur les très jeunes sujets, durant les premiers jours de l'existence. Le fait est nettement établi pour les animaux, en particulier pour les bovidés. Car voici trois ans que, dans des exploitations infectées de tuberculose de la Seine-

Intérieure et de Seine-et-Oise, l'expérience se poursuit. Il s'agit là de soustraire les jeunes bovidés à l'infection par le milieu, et on y travaille en vaccinant avec le B C G tous les veaux durant leur première quinzaine. On ne les retire pas du milieu infecté ; ils y restent, et rien n'est changé aux conditions d'existence du troupeau. Cette première vaccination est, pour chaque veau, renouvelée au bout d'un an (comme on fait pour la fièvre charbonneuse), puis au bout de la 2^e, de la 3^e, de la 4^e, de la 5^e année. Le but est de constituer un troupeau, qui, au bout de cinq ans, ne comprendra que des sujets vaccinés, et qui, si la méthode est efficace, resteront indemnes de tuberculose malgré la contamination du milieu.

Quel est le résultat ? Jusqu'en mai 1924 on a ainsi vacciné 137 veaux : tous sont restés en excellente santé. Aucune tuberculose, ni expérimentale, ni spontanée. Il est très intéressant de vacciner des bovidés et de les protéger contre l'infection tuberculeuse : cela n'est pas douteux. Mais il le serait bien plus encore de vacciner les enfants. Et c'est pourquoi depuis 1922 les expériences se poursuivent. M. Calmette aurait mieux aimé faire subir la vaccination à des enfants de mères tuberculeuses exclusivement. Car ceux-ci sont beaucoup plus exposés. Mais la chose n'a pas été possible et il a fallu se contenter d'opérer sur des nouveaux-nés « tout venant ». La vaccination a été opérée, par ingestion de bacilles B C G, à trois reprises pendant les neuf premiers jours. Une première série d'expériences a été faite sur 217 nourrissons. Sur ceux-ci 39 ont été perdus de vue. Sur les 178 restants, 9 sont morts de causes diverses ; les autres sont très normaux. La cutiréaction a été pratiquée chez 53 sujets, trois mois environ après vaccination : elle a été négative dans 88.7 pour cent des cas, et positive dans 11.3 pour cent. Dans la moitié des cas d'enfants à réaction positive, il s'agissait de sujets en contact avec des bacillifères. Une autre série a été commencée : les résultats seront publiés en temps utile.

Si les résultats sont ceux qu'attend M. Calmette, quelle conclusion devra-t-on tirer ? C'est que par la vaccination du tout jeune enfant, renouvelée à des intervalles appropriés, on réduit la morbidité et la mortalité tuberculeuses à tout âge. Il semble bien en effet que la tuberculose de l'adolescent et de l'adulte ne soit qu'une manifestation tardive d'une infection s'étant produite durant la première enfance. Si l'on empêche celle-ci de se produire par la vaccination du nouveau-né, la tuberculose deviendra rare. Théoriquement, dans une société où la vaccination serait obligatoire, le mal devrait ne plus se montrer malgré l'existence de bacilles dans le milieu.

Il serait très désirable que l'expérience pût se faire dans les conditions que souhaite M. Calmette, c'est-à-dire spécialement sur les enfants de mères tuberculeuses vivant en milieu tuberculeux. Car il est connu que chez ces enfants, la mortalité va de 50 à 67 pour cent au cours des deux premières années de l'existence. Si elle est sensiblement diminuée chez les enfants vaccinés, on aura là une indication précieuse sur la valeur du procédé.

Ajoutons que tout médecin désireux d'expérimenter par lui-même peut demander à l'Institut Pasteur du vaccin B C G : il recevra les doses toutes prêtes à être utilisées avec l'indication des soins à prendre. Tout ce qu'on lui demande en échange, c'est de faire connaître les résultats obtenus, et d'appliquer la méthode de préférence aux nouveaux-nés de mères tuberculeuses, ou obligés à vivre dans un milieu contaminé. Si les résultats sont bons, on étendra l'expérience aux enfants moins gravement exposés à la contagion. Il n'y a pas à contester l'extrême intérêt de la méthode imaginée par M. Calmette ; et il faut souhaiter que les médecins lui apportent leur concours avec empressement.

— Il n'est point de tube digestif dans tout le règne animal où n'existe une abondante faune de formes animales et végétales élémentaires, de microbes, infusoires, etc. Cette population d'infiniments petits n'est pas sans jouer un rôle dans la physiologie des organismes parasites. Le fait est bien connu, mais la fonction des parasites est fort variable. A ce propos, il convient de signaler les récentes recherches de M. L.-R. Cleveland sur la symbiose entre protozoaires et termites qu'il a étudiés de près. Les protozoaires sont principalement des flagellates, des trichonympha et formes alliées. On peut priver les termites de leurs parasites, et obtenir des termites intestinalement aseptiques en incubant les germes pendant 24 heures à 36°. La chaleur tue les protozoaires, mais les termites ne sont pas incommodés, du moins, ils ne le sont pas sur le moment ; mais après un temps, ils souffrent visiblement. On leur a continué leur régime normal, on leur a fourni du bois en abondance, comme aliment, mais ils ont beau en consommer, ils dépérissent bientôt et meurent dans les trois ou quatre semaines. Cela tient à l'absence de protozoaires. Pourtant ils se rétablissent si on place avec eux des termites ayant leur provision normale de protozoaires. Que se passe-t-il donc ? Ceci, c'est que les termites « défaunés », privés de protozoaires, se réinfectent en avalant les excréments de leurs congénères parasités. Au bout de quelques jours la faune intestinale s'est reconstituée, et tout va bien après 8 ou 10 jours. Les protozoaires sont manifeste-

ment indispensables aux termites. La preuve en est — outre le fait précédent — que si l'on affame les termites, leurs protozoaires intestinaux meurent, par inanition, au bout de quelques jours. Mais les termites ne tardent pas en à faire autant, bien qu'on leur fournisse le bois nécessaire à leur alimentation. Tout cela s'explique quand on considère de près la physiologie du termite, et du protozoaire aussi. Il faut voir que le protozoaire se nourrit directement du bois avalé par l'insecte, et non des sucs intestinaux de ce dernier. On trouve dans le protozoaire des parcelles de bois en grand nombre. Quand on prive l'organisme symbiotique termite-protozoaire de bois, c'est le protozoaire qui souffre le premier de la privation ; il est le premier à mourir, 10 ou 20 jours avant le termite. Le bois ingéré par les termites disparaît très rapidement dans l'intestin du termite. Chez ce dernier privé de bois pendant quelques heures, il ne reste pas trace de celui-ci ; il a été entièrement ingéré et digéré par les protozoaires. La vérité est que le termite vit des produits de la digestion du bois par le protozoaire. Ce dernier transforme la cellulose en glycogène, et c'est ce glycogène qui sert d'aliment aux termites. Ces derniers fournissent donc le logement et la nourriture aux protozoaires, et ceux-ci préparent du glycogène pour les insectes. C'est un cas de symbiose très net. Les jeunes termites semblent en avoir conscience, à voir la façon dont ils s'alimentent des excréments de leurs parents, riches en infusolres. Ils ont l'air de s'infecter délibérément de façon à pouvoir vivre, le jour où ils changeront de régime et se mettront à avaler du bois.

— Le temps, cet été, s'est montré fort déplaisant. Il a été désagréable à tous ceux qui aiment avoir, pour leurs vacances, de beaux jours ; il l'a été aussi pour l'agriculture, en compromettant, et souvent en anéantissant la récolte. A notre époque de vie chère, cette complication n'était nullement désirable. A quoi tiennent les mauvaises saisons de ce genre, qui d'ailleurs se sont présentées à toutes les époques, comme en font foi toutes les chroniques ? On aimerait le savoir. Mais on sait si peu de choses en météorologie. C'est une idée généralement admise que le soleil joue un rôle dans l'affaire, et que le nombre et l'importance des taches du soleil ont une influence sur la température de la terre, et le climat et ses perturbations. D'après une autre idée plus récente, il y aurait encore une corrélation entre le temps terrestre et la densité de l'ombre de la terre sur la lune lors des éclipses de cette dernière. Car la densité de cette ombre varie et paraît être en corrélation avec l'activité solaire, avec le nombre et les mouvements des taches solaires. Un nouveau cycle d'activité solaire vient de commencer cette année 1924.

et l'éclipse de février a été sombre et grise : c'est-à-dire que la surface du disque lunaire éclipsée n'a presque pas été visible, alors que durant les éclipses claires, on la discerne nettement. Comment la densité de l'ombre terrestre sur la lune peut-elle être influencée par l'activité solaire ? On peut imaginer deux explications. Ou bien l'état du soleil agirait sur l'opacité de l'atmosphère terrestre ; ou bien il y aurait variation de l'éclat du soleil. Comme il y a lieu d'écarter la dernière hypothèse, c'est la première qui semble devoir être retenue. En tout cas il semble bien que les années où il y a le plus d'éclipses sont celles où il y a le plus de perturbations atmosphériques, et on observera qu'aux éclipses doivent correspondre des marées atmosphériques maximales. Ces dernières existent-elles ? Rien, théoriquement, ne s'y oppose. Il doit y avoir des marées atmosphériques tout comme il y en a d'océaniques. Et les grandes marées atmosphériques expliqueraient à la fois les éclipses sombres, et les perturbations météorologiques. Nous sommes si peu renseignés sur les causes générales des phénomènes météorologiques qu'il faut examiner avec empressement toutes les explications qui en sont proposées.

— A propos de météorologie signalons un récent travail de MM. R. Bureau et A. Viaut qui intéresse aussi les amateurs de T. S. F. Il se rapporte aux conditions météorologiques de l'apparition des parasites dans les appareils récepteurs de T. S. F. Il y a une connexion nette entre la production de parasites et les perturbations météorologiques fondamentales. Ces dernières, on peut les mettre en évidence par l'examen des noyaux de variation de pression. C'est-à-dire des zones où il y a variation totale du baromètre, en hausse ou en baisse, dans un temps inférieur ou égal à la demi-période de l'onde barométrique. On le peut aussi par la délimitation des grandes masses d'air d'origine polaire, ou bien équatoriale. Les propriétés de ces masses sont assez distinctes pour provoquer à leur frontière des discontinuités brusques des éléments météorologiques (vent, température, humidité). Selon le cas, il s'agit ou bien d'air polaire se glissant au-dessous d'air équatorial (front froid) ou bien d'air équatorial arrivant au-dessus de l'air polaire (front chaud). Le plus souvent un front froid correspond à un noyau de hausse de pression ; un front chaud à un noyau de baisse.

En hiver, il est visible que les parasites sont provoqués par l'arrivée d'un front froid ; ils disparaissent à l'arrivée d'un front chaud. Les récentes observations de MM. Bureau et Viaut font voir que sous nos latitudes et en toute saison, les parasites sont invariablement liés aux fronts froids, aux invasions

d'air polaire, que ces invasions s'accompagnent ou non d'orages. Par contre, ils disparaissent à l'arrivée d'un front chaud. Ils sont renforcés quand le front froid s'étend sur des régions montagneuses, et aussi quand le front froid envahit des régions où la température du sol est relativement élevée. Quand les deux dernières conditions se présentent simultanément, le trouble atmosphérique peut durer assez longtemps.

— Publications nouvelles. A signaler l'achèvement de la très belle publication des *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre par l'éditeur Delagrave, avec l'apparition du tome X des *Souvenirs*, et celle du tome XI contenant la *Vie de J.-H. Fabre*, par le Dr G.-V. Legros, suivie d'un répertoire général analytique des *Souvenirs*, guide précieux pour se retrouver dans cette œuvre si vaste et documentée. Pour le philosophe, voici l'*Epicurisme, l'ascétisme et la morale utilitaire*, par M. A. Keim (F. Alcan), ouvrage consacré moins à Epicure même qu'à la façon dont les philosophes du XVIII^e siècle ont compris sa doctrine. Dans *Policiers de roman et de laboratoire* (Payot), M. E. Locard étudie les procédés et la mentalité des policiers de la fiction et de ceux de la science. Ouvrage amusant et instructif. Enfin *La Science et la vie moderne* de M. D. Berthelot (Payot) est faite de la réunion de douze écrits de l'illustre physicien se rapportant à des physiciens (Ampère, Lippmann), à l'aviation, à l'einsteinisme, à l'électricité et aux rayons ultra violets. Signalons tout particulièrement un très beau discours à l'Académie de Médecine sur l'alcoolisme. Œuvre très nourrie et substantielle.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Les élections anglaises et le nouveau ministère. — En France : la politique intérieure et extérieure de M. Herriot. — La dissolution du Reichstag allemand. — La victoire de M. Coolidge. — Choix et autres.

Nous sommes loin des paisibles discussions de l'Assemblée des nations qui tendaient toutes à augmenter la somme de bonheur dont jouit notre pauvre humanité. Avec la rentrée des parlements qui correspond à l'automne, la vie politique a repris

dans l'intérieur des Etats, et presque partout des faits intéressants sont survenus. Le chroniqueur n'a que l'embarras du choix.

— En Angleterre le ministère MacDonald vivait des jours de plus en plus difficiles. Non pas que la Chambre des communes lui fût particulièrement sévère : grâce à l'appui des libéraux, il trouvait des majorités sur toutes les questions importantes ; mais, engagé qu'il était avec des gens suspects du dehors et du dedans, il n'était plus libre de ses mouvements et prêtait à de nombreuses critiques.

C'est ainsi que M. MacDonald avait dû signer le traité avec la République des Soviets, sous la pression des éléments extrémistes de son parti qui eux-mêmes prenaient leur mot d'ordre à Moscou. Un peu plus tard la brusque suppression des poursuites contre le *Workers' Weekly* montra que le gouvernement, toujours sous les mêmes influences, intervenait dans le domaine de la justice et que les communistes pouvaient se livrer à n'importe quelle propagande sans risquer aucun désagrément. Tout à la fin la circulaire Zinovief, qu'il est difficile de ne pas considérer comme authentique puisqu'elle répond exactement aux instructions que la III^e internationale donne à ses agents, fit passer dans la nation une impression d'inquiétude et de colère : quelle injure pour la vieille Angleterre que de voir son territoire servir de champ de travail à une secte destructrice !

Le ministère travailliste s'était révélé incapable d'exécuter son programme ; il n'avait su remédier, ni à la plaie du chômage, ni à la crise du logement ; les succès que lui avait valus, à la Conférence de Londres, la bonne volonté de M. Herriot n'avaient fait que peu d'impression sur les foules ; les reproches qui pleuvaient sur lui de toutes parts et auxquels il ne répondait que de façon embarrassée les impressionnaient tout autrement... Mis en minorité à la Chambre des communes par la coalition tardive des conservateurs et des libéraux, M. MacDonald n'a pourtant pas voulu accepter sa défaite ; il a demandé au roi la dissolution de l'assemblée ; ce qui fait que le pays s'est trouvé en face d'élections générales pour la troisième fois en moins de deux ans.

La journée du 29 octobre a été une surprise. On savait que la nation anglaise, lasse des changements ministériels trop fréquents, inquiète pour ses intérêts, blessée dans sa dignité, désirait retrouver le repos sous un gouvernement ferme et fort : on admettait que ce mouvement d'opinion tournerait à l'avantage des conservateurs ; mais on ne supposait pas que ce parti, nettement désavoué le 6 décembre dernier, allait remporter une victoire presque sans exemple dans les annales du Royaume-Uni qui lui donnerait les deux tiers des sièges à la Chambre

des communes. C'est le cas pourtant ; et les faiseurs de pronostics se sont une fois de plus lourdement trompés. On prévoyait de même une défaite pour les libéraux ; on savait que leur programme de « juste milieu » n'exerçait plus une grande attraction sur les masses, que, sous la double pression de droite et de gauche, d'inquiétants flottements se produisaient dans leurs rangs ; mais personne ne s'attendait à l'effondrement qui réduit leur groupe à des effectifs presque insignifiants. Quant aux travaillistes, ils reviendront au parlement diminués ; mais leur défaite vient de l'augmentation du nombre de leurs adversaires et non de la défection de leurs partisans : si lourdes que fussent leurs fautes, ils ont réussi à amener au scrutin un million d'électeurs de plus que l'année dernière. Ce que ne manquent pas de faire ressortir leurs chefs qui déclarent hautement que l'avenir leur appartient.

C'est là le point noir de la situation. En face de la majorité au pouvoir, l'opposition de Sa Majesté sera désormais représentée par un parti socialiste qui profitera des fautes que commettent toujours les gouvernements, activera sa propagande dans le pays et ne manquera pas, si un nouveau revirement le ramène aux affaires, d'exécuter son programme niveleur avec une tout autre hardiesse que celle qu'il a montrée jusqu'ici. Les loyaux Anglais s'inquiètent de cette perspective ; ils ne demanderaient pas mieux que de faire renaître le parti libéral de ses cendres. Mais l'évolution historique, toujours fatale aux opinions moyennes, suit son cours implacable : personne ne peut l'arrêter.

Pour le moment, les conservateurs sont dans la place ; ils ont devant eux, au minimum, quatre ou cinq bonnes années, ce qui est plus que le temps nécessaire pour faire de grandes choses. M. Baldwin vient de constituer son ministère. Il a fait une large place au groupe quelque temps écarté et boudeur qui, M. Austen Chamberlain en tête, s'était rallié à la bannière de M. Lloyd George. Il a confié la place particulièrement importante de chancelier de l'Échiquier à un transfuge du parti libéral, le très actif, très remuant, très discuté aussi Winston Churchill. Tel qu'il est le gouvernement groupe d'honorables capacités. Il annonce, bien entendu, d'excellentes intentions. S'il risque d'avoir, à l'intérieur au moins, quelque peine à les réaliser, il lui serait dans tous les cas difficile de faire plus mal que ses prédécesseurs. Quant à l'extérieur, il n'apportera sans doute pas grand changement à une politique qui, depuis quelques années, est à peu près fixée ; mais attendons de le juger à ses actes.

— Si l'Angleterre s'est nettement refusée à servir de champ

à des expériences socialistes, la France paraît momentanément résignée à courir les aventures. En arrivant au pouvoir, le cartel des gauches avait promis une diminution du prix de la vie, un allègement des impôts, un budget bien équilibré. Il n'a rien fait de tout cela : la vie renchérit tous les jours ; les impôts ne sont pas diminués, ce qui n'empêche pas qu'on va conclure des emprunts ; quant au budget, le ministre des finances, M. Clémentel, en avait présenté un qui se tenait à peu près debout ; mais la capitulation devant les fonctionnaires qui réclamaient, non sans de bons motifs d'ailleurs, une augmentation de paie, remet tout en question.

Cette incapacité, qu'expliquent dans une grande mesure les difficultés de la situation, ne provoque chez M. Herriot aucune confusion. Il rejette toute la faute sur la mauvaise gestion du bloc national qu'il n'est naturellement pas possible de corriger en un jour : procédé commode qui a le tort de répondre insuffisamment à la vérité... Les remèdes n'en sont pas moins difficiles à trouver ; car, en dépit de ce qu'on paraît croire dans l'entourage du président du Conseil, il ne suffit pas, pour diminuer le coût de la vie, de pourchasser des intermédiaires peu scrupuleux et de leur dresser des contraventions pour « spéculation illicite ». Le rétablissement de l'équilibre budgétaire est une entreprise non moins ardue. Il est vrai que les socialistes qui, par une intéressante contradiction, continuent de soutenir le gouvernement à la Chambre, tout en prenant pour tâche, dans le pays, de démolir la société bourgeoise, préconisent comme l'unique moyen de sortir de toutes les difficultés un prélèvement hardi sur les fortunes. M. Herriot n'est, dit-on, pas encore gagné à cette géniale idée ; mais on ne désespère pas de l'y amener.

Il est évident que la minorité parlementaire, à qui ces projets ne sourient aucunement, résiste de son mieux. Cela provoque à la Chambre de très violents débats et la passion va croissant.

La politique extérieure de M. Herriot provoque des critiques non moins graves. On se demande quel avantage peut avoir pour la France la suppression de l'ambassade auprès du Vatican qu'un autre radical-socialiste, M. Briand, avait rétablie, non sans de bonnes raisons apparemment. Cet acte qui ne peut plus tarder beaucoup, blesse dans ses sentiments la vieille France catholique ; il provoque dans cette Alsace-Lorraine que la nation a toutes les raisons de s'unir étroitement, une émotion profonde ; et cela pour contenter quelques sectaires qui, dans des circonstances transformées, se plaisent à répéter, sans trop savoir eux-mêmes pourquoi, le mot de Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

Rompant les rapports avec le chef de l'Eglise, M. Herriot va nouer des relations diplomatiques avec l'Union des républiques soviétiques et commence par la reconnaître *de jure*. Il ne fait dépendre cet acte d'aucune condition, se borne à réserver les engagements pris que l'autre partie s'empresse de déclarer caducs. Il a l'air de croire et se plaît à dire qu'une fois des relations régulières rétablies, la France sera mieux placée pour faire valoir ses réclamations et remettre sur le tapis la question des dettes. Mais là-dessus les bolchévistes sont intraitables : ils ne reconnaîtront rien si on ne commence pas par leur prêter de l'argent et ils ajoutent, sans même se donner la peine de baliser la voix, qu'en tout état de cause ils ne paieront jamais rien. Cependant l'ambassade russe à Paris comptera pour commencer trois cents fonctionnaires, secrétaires et agents de toutes sortes, tous couverts par l'immunité diplomatique.

La France aura bientôt à s'occuper de choses plus graves encore. M. Herriot s'était engagé avec M. MacDonald plus qu'une saine prudence n'aurait dû le lui conseiller ; il se croyait à même de faire avec lui de magnifique travail et avait foi en ses promesses ; l'arrivée des conservateurs anglais au pouvoir dérange tous ses plans. Peut-être, si le président du Conseil se sent blessé dans ses affections, son pays a-t-il lieu de se féliciter du changement ; car le ministre travailliste ne passait point pour un homme sûr ; les chefs conservateurs ont incontestablement une meilleure réputation. Il y a de bon travail à faire avec eux. Mais, à une situation nouvelle, doivent correspondre un esprit et des procédés nouveaux. M. Herriot, qui n'a point fait ses preuves comme homme politique, saura-t-il s'adapter aux nécessités de demain ? Les amis de la France le souhaitent, car les questions ouvertes sont de haute importance ; il s'agit de dettes interalliées, de l'application du plan Dawes, du protocole de Genève et de diverses autres choses encore.

— Le parlementarisme est un instrument fort délicat ; on admet qu'il est ce qu'on a encore découvert de mieux pour permettre à l'Etat de fonctionner tout en respectant la volonté de la nation ; mais encore faut-il savoir en user. L'Angleterre se débarrasse de la Chambre élue jusqu'à ce qu'il en arrive une qui fasse convenablement son métier ; savoir de soutenir et de contrôler le gouvernement pour le renverser quand il devient nuisible. La France pousse le respect de la volonté populaire au point de laisser régulièrement l'Assemblée vivre jusqu'à l'extinction de son mandat, si incohérente soit-elle. L'Allemagne, nouvelle venue dans ces pratiques, paraît disposée à suivre l'exemple de l'Angleterre et on ne peut que l'en féliciter.

Le chancelier Marx ayant reconnu l'impossibilité d'obtenir

une majorité parlementaire qui lui permettrait de gouverner, le président Ebert, dont la sagesse n'est plus à prouver, a prononcé la dissolution du Reichstag ; les élections sont fixées au 7 décembre. L'Allemagne va donc être appelée à dire si elle donne sa confiance aux nationalistes qui réclament la revision immédiate du traité de Versailles, ou si elle préfère s'en remettre aux partis moyens qui se déclarent prêts à appliquer momentanément le plan Dawes quitte à le déclarer impraticable quand l'occasion paraîtra propice. Comme l'Europe actuelle est disposée à se contenter de peu, des vœux s'élèvent de toutes parts pour que la sagesse vienne inspirer les électeurs du Reich.

— L'élection américaine n'a excité, de ce côté de l'Atlantique, qu'un intérêt modéré. La victoire de M. Coolidge était prévue ; tout au plus ne l'aurait-on pas attendue aussi complète. D'aucuns, impressionnés par les déclarations de solidarité internationales que le candidat démocrate, M. Davis, avait prodiguées au cours de sa campagne, regrettent que le succès n'ait pas couronné ses efforts. C'est en effet grand dommage. Mais, pour que la république d'outre-mer se donnât un autre président il aurait fallu que son esprit eût changé et rien ne faisait prévoir pareille transformation. Aujourd'hui comme hier, les Etats-Unis entendent ne se mêler aux affaires des autres que pour autant que cela n'exigera d'eux aucun sacrifice ; ils n'acceptent qu'avec des réserves la juridiction de la haute cour de la Haye ; ils ne veulent entendre parler, ni de la Société des nations, ni du protocole de Genève ; ils exigent de leurs débiteurs le paiement de leurs dettes... Dans ces conditions, le président Coolidge est l'homme qu'il leur faut.

— Pour aspirer à être complet, il me resterait à parler des agitations de l'Italie où l'opposition au fascisme s'accroît et s'irrite sans posséder les moyens de démolir un parti qui a pour lui la force ; du conflit de l'Irak que le Conseil de la Société des nations s'emploie vertueusement à résoudre ; des affaires de Chine où le malheureux Ou-Pei-Fou, qui touchait au succès, s'est vu trahir par un de ses lieutenants, le général chrétien Feng-Yiou-Siang, et n'est plus qu'un fugitif dont la tête a été mise à prix... Mais ces choses sont compliquées et diverses ; je ne puis les aborder à la fin d'une chronique déjà longue.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 8 novembre.

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries
:: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

PRODUIT SUISSE

OVOMALTINE

fortifiant énergétique,
aliment de premier ordre

Il est des cas où l'alimentation devient un problème épineux : c'est lorsqu'on arrive à ne plus rien pouvoir supporter : par exemple dans les affections graves de l'estomac et de l'intestin, dans les maladies de nerfs, comme dans celles qui consomment l'organisme.

Qu'on ait alors recours à l'Ovomaltine, et les forces reviendront promptement, avec un accroissement du poids souvent tout aussi rapide.

En vente partout en boîtes de Fr. 2.75 et 5.—

Dr. A. WANDER S. A., BERNE

REVUE DES LIVRES

LA BREVE IDYLLE DU PROFESSEUR MAINDROZ, par Y. Brémaud. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — LUCIENNE LANDAS, par André Daverne. 1 vol. in-16. Edition de la vraie France, Paris. — LE CŒUR GROS, par Bernard Barbey. 1 vol. in-16. Librairie Grasset, Paris. — MON ANTONIA, par Willa Cather, traduit par V. Llona. 1 vol. in-16. Payot, Paris. — POLICIERS DE ROMAN ET DE LABORATOIRE, par Edmond Locard. 1 vol. in-16. Payot, Paris. — LE BHAGAVAD-GITA (Le chant du bienheureux). 1 vol. pet. in-16. Payot, Paris. — LES PETITES FLEURS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, choisies et traduites par Frédéric Ozanam. 1 vol. pet. in-16. Payot, Paris. — LA POÉSIE ALEXANDRINE, par Ph. E. Legrand. 1 vol. pet. in-16. Payot, Paris. — CLAUDE, un village, une ville, par Jacques Bonneville. 1 plaquette grand in-8°. Imprimerie André Seiler, Neuchâtel. — LES GRANDS SEMEURS, poèmes fabuleux, par Ch. E. Bretegnier. 1 vol. in-carré. Editions des tablettes, Saint-Raphaël. — FLEURS D'AUTOMNE, sonnet par Armand Caumont. Imprimerie Jaunin, Lausanne.

— Un petit lot de romans, d'abord. Et, pour commencer, *La brève idylle du professeur Maindroz*. Aussi bien, l'histoire doit-elle nous intéresser puisqu'elle est à moitié de chez nous. Le professeur Maindroz, en effet, maître de latin dans la « capitale vaudoise », grave, régulier, les cheveux grisonnants, se découvre une lointaine cousine qui, de Paris, le sollicite, un beau jour, de correspondre avec elle, voire de la guider dans le dédale d'une vie compliquée où elle s'est bravement jetée avec le désir de ne rien devoir qu'à son labeur personnel. Elle a été mariée quatre ans, mais si peu ! et mène l'existence d'une chroniqueuse mondaine quand elle n'est pas secrétaire d'académicien ou... cinégraphiste. L'existence d'une héroïne de Colette Yver ou de Marcelle Tinayre avec la ferme volonté de rester sage, avec, aussi, l'amertume des déboires et des rudes contacts et le sentiment que la dite existence est bien vide en dépit des brillantes relations et de la haute situation d'un frère qui touche au faite de la fortune.

On voit d'ici la petite dame sensible, vive et primesautière dans son cadre de travail, ainsi que dans l'intimité d'un home embelli par un souci d'artiste. Evoquez encore un intérieur de Marcelle Tinayre ou de Gérard d'Houville. La correspondance se noue et se poursuit entre ces deux êtres si différents qui, hier encore, s'ignoraient. Elle devait fatalement aboutir à une rencontre et la rencontre, au cours d'une de ces belles soirées qui sont un des charmes du Léman, créer l'illusion amoureuse. Heureusement, qu'au moment de s'engager pour la vie, la jeune femme s'aperçoit que le « cher cousin », si plein de vertus et de qualités qu'il soit, est séparé d'elle par « un monde de préjugés surannés d'habitudes provinciales » et qu'après tout, elle n'est point faite pour habiter Lausanne, qu'une Parisienne ne peut vivre qu'à Paris.

Elle a raison, au fond, encore qu'elle juge un peu légèrement de nos façons de vivre et de nos manières d'être. Et le professeur de latin la comprend ; il comprend qu'on ne s'improvise pas amoureux et il accepte le dénouement de la brève idylle avec une philosophie dénuée de toute susceptibilité qui nous le rend encore plus sympathique. Puisse la prochaine union de la séduisante cousine

BALE



BALE

IX^e FOIRE SUISSE

1925 du 18 au 28 avril 1925

:: Foire générale de la production ::
nationale, annuellement, au printemps

- Occasion incomparable pour tous les Producteurs et -
Industriels de faire connaître et écouler leur production

Demandez le prospectus à la Direction de la FOIRE SUISSE, BALE I.

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES VEVEY

Téléphone No 89

VEVEY (Suisse)

Télogr. : FONDERIE



≡ TURBINES ≡
HYDRAULIQUES

≡
PONTS ET CHARPENTES
≡ MÉTALLIQUES ≡

≡
ENGINS DE LEVAGE

≡
CHAUDRONNERIE

≡
FONDERIE

PONT ROULANT ELECTRIQUE A PORTIQUE

REVUE DES LIVRES (Suite)

avec le sculpteur Denison qui l'attend avec une patience non lassée ne peut décevoir ses aspirations sur le point d'être enfin réalisées !

Faut-il ajouter que le livre peut être mis entre toutes les mains et que les jeunes lectrices à qui le talent de M^{me} Yvonne Brémaud n'est point inconnu auront peut-être la curiosité de rechercher sous la figure de Jean-Pierre Maindrin tel de leurs professeurs d'humanités — comme on disait jadis ?

— Un livre aussi qui peut être mis entre toutes les mains, c'est *Lucien Landas*, d'André Daverne dont le *Prix du sang* fut naguère couronné par l'Académie française. On pourrait le définir « l'histoire d'un crime moral causé par la jalousie et racheté par l'expiation volontaire ». Une psychologie avertie, l'émotion, de réelles qualités d'écrivain, font de cet ouvrage un digne complément des volumes déjà parus dans la collection des Editions de la vraie France laquelle a pour but, comme on sait, de contribuer à l'assainissement de la littérature, au sens intellectuel comme au sens moral du terme. C'est le rayon de la littérature honnête — ce qui constitue déjà un mérite — sinon une pépinière de chefs-d'œuvre.

— Infatigablement aussi, les Cahiers verts du bon éditeur Grasset, publient volume après volume. Le dernier, le *Cœur gros*, qui compte à peine cent soixante-dix pages, imprimées en gros caractères, est dû à la plume de Bernard Barbey. Il y développe talentueusement cette phrase de Mauriac : « Ce cœur gros de notre adolescence, accrochons-le quelque part en ex-voto, oublions-le, afin que jaillisse en nous une autre source venue de plus loin, une eau plus secrète, plus contenue, plus riche, plus amère aussi. » Essai plutôt que roman, à la mode du jour, mais écrit dans une langue qui paraîtra classique en comparaison des déliquescentes où certains jeunes se complaisent aujourd'hui. Est-ce peut-être parce que cet écrivain d'avenir est un « enfant de chez nous » ? Aussi bien certaines réactions de ce cœur d'enfant en face d'une intrigue amoureuse dont il est le témoin jaloux, le laisseraient déjà deviner.

— *Mon Antonia*. Sous ce titre volontairement possessif, Miss Willa Cathers, auteur américain, qui jouit outre-mer d'une grande considération, fille elle-même de fermiers du Middle West, retrace le défrichement, par une famille d'immigrants tchèques, du sol inculte et sauvage du Nébraska. Depuis *Maria Chapdelaine*, et surtout depuis le succès des films du Far West, la mode est aux contrées neuves où la vie déploie dans un cadre naturel ses instinctives énergies.

Sur ce fond, brossé avec une fidélité consciencieuse servie par l'observation personnelle, se déroule la fraîche idylle d'Antonia avec leur jeune voisin Jim qui nourrit pour elle une affection chaste et pure comme seuls les films américains savent nous les représenter. Malheureusement les circonstances de la vie séparent les deux jeunes gens. Antonia, devenue fille-mère, épouse plus tard un brave fermier qui la rend heureuse et l'entoure de respect. Il faut dire que notre sympathique héroïne méritait cette fin par toutes les qualités dont elle avait fait preuve en soutenant la famille désarmée par le suicide de son père.

Si j'ai bien compris les intentions de l'auteur, il a voulu symboliser dans Antonia ces « immigrants sains et laborieux qui finissent par trouver en Amérique le bonheur dans l'aisance ». C'est assez simple, comme vous voyez. Antonia

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

AMEUBLEMENTS

Montbenon

Perrin

Lausanne

• Meubles de qualité •

fabrication entièrement dans
NOS ATELIERS

STYLES ANCIENS et MODERNES

*Tous nos Modèles, même les plus simples,
sont d'un Goût recherché
et d'une exécution parfaite.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

pardonnée, a trouvé la félicité, et elle a beaucoup d'enfants. Quant au fidèle Jimmy, il se console de ce dénouement par la très sage réflexion suivante : « Qu'elles que fussent les choses que nous n'avions pas partagées, nous possédions en commun le précieux, l'incommunicable Passé. » Allons, tant mieux !

— Le roman policier, depuis surtout les succès de Conan Doyle et de Maurice Leblanc, est une variété non négligeable de la littérature contemporaine. Que de lettrés bien pensants, qui, en société, la dénigrent, savourent en particulier, comme de jeunes collégiens, les exploits de Sherlock Holmes et d'Arsène Lupin ! Je sais bien qu'ils peuvent invoquer le seul attrait de l'analyse psychologique, la construction ingénieuse des raisonnements. Je crois, pourtant, qu'ils cèdent, comme les simples, à l'attrait de l'intrigue et au mystère de l'aventure. Rien n'est plus humain que cet instinct-là.

Il était intéressant d'étudier, au point de vue métier, les créations des romanciers, de comparer les types de policiers ou, comme on dit volontiers aujourd'hui, de détectives imaginés par eux, avec les policiers en chair et en os, de contrôler la valeur de leurs procédés et de leurs méthodes par les méthodes et les procédés employés actuellement dans les laboratoires et les services de la sûreté organisés à la moderne. C'est la tâche qu'a entreprise M. Edmond Locard, directeur du laboratoire de police technique à Lyon. Une tâche qui lui était aisée et pénible, le succès étant garanti d'avance.

Car, outre ses aptitudes spéciales, M. Locard a le don de présenter les faits et les hommes dont il s'occupe avec un art incontestable. Précis, sans être pédant, ne cherchant jamais l'effet pour lui-même, sobre et net, sachant soutenir l'intérêt, sans jamais, non plus, lasser le lecteur par des considérations trop prolongées, ce qui est quelquefois le cas chez Edgar Poë — vous vous en souviendrez peut-être — dont il admire, du reste, plus qu'aucun autre, le puissant génie intuitif et déductif.

Le savant praticien, en effet, remonte jusqu'aux créations d'Edgar Poë et de Gaboriau, et accorde une place d'honneur aux Dupin et aux Lecocq tout en marquant leurs différences, comme aussi les différences qui les séparent de ses créations d'un Conan Doyle. Il fait revivre tous ces personnages dans leur milieu respectif, évoque la scène, pose à nouveau les problèmes. On le lit comme un roman policier : c'est le cas de le dire. Quant à la seconde partie du livre, Locard nous met au courant — ai-je déjà dit — des méthodes et des procédés en cours aujourd'hui, ce qui lui fournit le prétexte de nous narrer une « curieuse série d'histoires où, à l'aide des empreintes digitales, des traces de pas, de la marque des dents ou des ongles, par l'analyse des poussières brossées sur les vêtements du suspect, par le déchiffrement des écritures secrètes, par la découverte d'un truquage dans un document, par l'identification du scripteur de lettres anonymes, les aventures vécues s'égalent en pittoresque aux plus ingénieuses fictions des conteurs ». C'est tout simplement passionnant.

— Chez le même éditeur Payot, dans la collection « Petite anthologie », deux volumes également précieux : *La Bhagavad-Gîtâ* ou chant du bienheureux et les *Petites fleurs de saint François d'Assise*. Le premier, dans la traduction classique aujourd'hui, d'Eugène Burnouf, complétée par des notes de Pierre Salet.

On sait que ce chant célèbre se rattache au grand poème brahmanique du Mahâbhârata dont il constitue peut-être le plus bel épisode. Bhagavad, c'est Krischna, dixième incarnation de Vishnou. La religion qui porte son nom

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ.

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.
Médecine interne. Maladies nerveuses.
Convalescence. Repos.
Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. Confort
Ouvert toute l'année. Prix modérés.

Le plus puissant Dépuratif du Sang, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui guérit : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
qui fait disparaître : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.,
qui parfait la guérison des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
qui combat avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 99

Alignement. — Levés de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Travaux de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

ATELIERS DE CONSTRUCTION

OERLIKON

BUREAU DE LAUSANNE

LAUSANNE, Gare du Flon - Escaliers du Grand-Pont

Maison suisse

ENTREPRISE D'ÉLECTRICITÉ

LUSTRES ET LAMPES DE LUXE

Visitez nos salons d'Exposition.

LES MEUBLES PERRENOUD**CERNIER (NEUCHÂTEL)**

CHAUX-DE-FONDS — NEUCHÂTEL — GENÈVE — BERNE — LAUSANNE

sont de fabrication sérieuse et garantis

Ils sont réputés de goût parfait et avantageux

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

compte parmi les plus anciennes de l'humanité, et l'on peut douter qu'elle ait jamais été surpassée. Jamais, en effet, on n'a énoncé avec plus de force l'unité du principe absolu des choses ; quant à la morale, essentiellement pratique surtout depuis les simplifications apportées par le bouddhisme, elle unit les plus nobles affections de la nature humaine à la loi stoïque du désintéressement.

Eugène Burnouf estimait que, de son temps déjà, le monde avait besoin de telles nourritures spirituelles. Que dirait-il donc de notre époque ou de plus en plus nos sociétés modernes, prétendues chrétiennes, sont fondées sur l'égoïsme et sur l'intérêt ? La *Bhagavad-Gîtâ* fait partie du petit nombre de livres qui, pour les sociétés et les individus, tracent la voie du salut et dispensent des enseignements supérieurs. S'il y a peu de chances qu'elle soit lue du grand public elle fera, du moins, les délices du « petit nombre des élus ».

— Les mêmes considérations, ou à peu près, valent pour les *Petites fleurs de saint François d'Assise*, de moins profonde pensée et de grâce plus mièvre et qui, si joliment, trahissent l'âme candide du saint le plus populaire et le plus sympathique de l'hagiographie romaine. L'édition nouvellement parue chez Payot comporte un choix et une traduction de Frédéric Ozanam. C'est garanti *ipso facto* son excellente tenue littéraire et sa fidélité au texte original. Cette œuvre charmante et anonyme du mysticisme médiéval que sont les *Fioretti* a conservé



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon).

Station climatique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: Dr F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. - Maison confortable. - Prix modérés. - Prospectus franco. - Dir.: E. Nantermod.

Grand Hôtel

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: Schuls-Tarasp.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12. — et vous serez convalescents. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

Maladies mentales et nerveuses

Château de CORCELLES s.Chavornay, VA UD (Suisse)

Maison fondée en 1880

POUR PERSONNES DES DEUX SEXES

Maison fondée en 1880

Auto à disposition - Téléphone 21

Dr W. MÜHLEN, médecin de l'établissement.

Direction: Robert TSCHANTZ, propr.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

chez nous, milieu pourtant protestant, de nombreux admirateurs. C'est que l'âme franciscaine respire une foi naïve et fraîche, indépendante de toute attache dogmatique, un sentiment religieux auréolé de poésie et de délicate humanité.

— Sous un format réduit, les petits volumes de la Collection Payot donnent la matière de travaux sérieux et d'études fouillées. C'est à nouveau le cas du dernier paru, la *Poésie alexandrine*, dû à la plume de M. Ph. E. Legrand, professeur à l'Université de Lyon. Résumé de l'histoire d'un genre et d'une époque plutôt qu'une série de monographies individuelles, une vue d'ensemble, une manière d'introduction générale suffisante pour un lecteur cultivé.

Après avoir rappelé les circonstances politico-sociales au milieu desquelles la poésie alexandrine a fleuri, il note les sentiments et les idées qui alimentèrent son inspiration, étudie ses moyens d'expression, accentue son goût du délicat et du fini. Il y aurait d'intéressantes comparaisons à établir entre cette école et telle école moderne à laquelle on songe instantanément. Aussi bien des suggestions de cette sorte constituent-elles le mérite d'ouvrages qui ne prétendent point être des manuels de pure érudition.

Celui de M. Legrand se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt qui ne faiblit pas un instant, rehaussé qu'il est par d'assez nombreuses citations ou analyses des fragments devenus classiques.

R. F.

N.-B. — Le manque de place me contraint de renvoyer à une prochaine chronique l'analyse des trois volumes de vers indiqués dans la liste ci-dessus.

VERS LE SPÉCIFIQUE DE LA TUBERCULOSE, par le docteur *Pierre Hulliger*, médecin de la clinique Mont-Riant à Neuchâtel. 1 vol. in-8° avec photographies. Lausanne, Editions Spes.

— Le docteur Hulliger ne soutient pas avoir découvert le remède universel et infaillible, victorieux dans tous les cas. Mais, appuyé sur des expériences poursuivies pendant huit ans, il croit avoir trouvé un traitement nouveau à la tuberculose : le traitement par chimiothérapie, c'est-à-dire par injections sous-cutanées de substances chimiques. Le professeur Calmette, de Paris, avait préconisé ce procédé en 1922, à Bruxelles, lors de la troisième conférence de l'Union internationale contre la tuberculose. On sait que la chimiothérapie a été déjà appliquée dans la lutte contre la grippe et la pneumonie.

H. L.

CANADA FRANÇAIS ET ACADIE, par *Ernest Robert*. — Pierre Roger et C^{ie}, éditeurs, 54, rue Jacob, Paris.

Ce n'est pas le journal de route d'un touriste engoué de « sleeping cars » et de « palaces ». L'auteur, après avoir conduit le lecteur sur les lieux marqués dans l'histoire de la Nouvelle France, à travers ses cités pittoresques, lui révèle les beautés panoramiques du pays de Maria Chapdelaine. Il le fait pénétrer dans les coins et recoins, chez le plus humble défricheur comme dans les grands domaines ruraux. Beaucoup de ces derniers sont exploités par des congrégations religieuses, tel l'établissement des Trappistes d'Oka, près Montréal, qu'il décrit en détail.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE

Cruautés et tendresses, par DRASTA HOUEL. 1 vol. in-16 broché Fr. 3.—

Ce roman, écrit par une virile, est le premier ouvrage littéraire écrit en les Amis. C'est la relation des maux vécus par deux personnes sous l'influence de la peine.

La vie et l'œuvre de Dostoïevsky, par SERGE PERSKY. 1 vol. in-16 broché Fr. 4.80

Cette étude des idées et des œuvres d'un grand écrivain — le plus puissant génie russe — est plus intéressante qu'un roman.

Les petites fleurs de Saint François d'Assise choisies et traduites avec une introduction par Frédéric OZANAM. 1 vol. de la Collection Petite Anthologie Fr. 1.20

Tout deux en livre romain le fait, la sainteté des sources — l'intérêt des faits et le langage parfaitement simple et naturel qui donne à tous les âges la familiarité et à tous les personnages le mouvement et la vie.

La Bhagavad-Gîtâ. Traduit du sanscrit par Emile BERNOLF. 1 vol. de la Collection Petite Anthologie Fr. 1.20

Cette traduction est une des plus belles. Elle met à la portée de tous les esprits sérieux, de l'indien jusqu'à l'Occidental par la lecture du chef-d'œuvre même de la littérature indienne.

Histoire de l'astronomie, par F. BOQUET. 1 vol. in-8^o broché Fr. 10.—

Cette publication connaît les nombreuses questions de vulgarisation de la science du ciel : elle met en relief les découvertes de l'astronomie dans le développement des sciences.

Éléments d'histologie, par Ed. RETTERER. 1 vol. in-8^o broché Fr. 8.—

Ce manuel, écrit par un maître de l'histologie française, expose d'une façon extrêmement claire, les éléments d'une science qui tendent chaque jour à la structure de notre propre corps.

REVUE DES LIVRES (Suite)

Sans prétendre aux touches géniales d'un peintre en vocables comme Louis Hémon, l'auteur nous trace d'une plume alerte les silhouettes de rudes colons terrés au fond de vastes solitudes forestières, où l'on baptise « voisin » l'autochton qui habite à cinq lieues. Plus loin c'est la visite du village « peau-rouge » c'est encore l'exploration malencontreuse dans la forêt où l'auteur faillit se perdre parmi les caribous et les bêtes sauvages.

Certaines pages invoquent opportunément l'enseignement qui se dégage de l'histoire des deux ancêtres de la nouvelle Amérique du Nord. Les deux races qui, pendant plusieurs siècles, se sont disputé les armes à la main la possession de la moitié d'un continent, ont fini par collaborer loyalement à la mise en valeur de ses ressources illimitées. Dans cette association basée sur l'estime réciproque les conflits meurtriers de jadis se sont mués en collaboration honnête, soit dans l'exploitation des vastes prairies et des forêts immenses, soit dans le domaine de la politique et de la science. Et du choc de ces valeurs morales a jailli une lumière qui laisse entrevoir une civilisation plus élevée, plus humaine que celle que l'on était convenu d'appeler de ce nom jusqu'à présent.

UN GRAND OUVRAGE SUR LA SUISSE.

Les trésors artistiques, les curiosités architecturales, les naturelles beautés de la Suisse, n'ont guère fait l'objet, jusqu'ici, que de publications fragmentaires limitées le plus souvent à une seule contrée. Depuis fort longtemps, nul ouvrage n'a fait connaître dans son ensemble, par l'image et le texte réunis et se complétant l'un l'autre, la Suisse pittoresque. Et pourtant notre pays est riche, plus qu'aucun autre peut-être, en sites merveilleux, où il semble que la nature ait prodigué ses dons. Du Jura, qui abrite des vallons riants sous l'ombre austère de ses sapins, jusqu'aux Alpes qui dressent haut vers le ciel la blanche fièvre de leurs cimes ; du Valais montagneux où survit un passé magnifique, jusqu'au Rhin qui ferme au nord le plateau prospère, il n'est pas un endroit qui n'ait son charme, fait de simplicité ou de grandeur. Sur cette terre où les contrastes abondent sans en bannir l'harmonie, les lacs étendent l'azur tranquille de leurs eaux ; les cités, depuis le moyen âge, n'ont cessé de cultiver les arts, les châteaux historiques gardent dans leurs pierres, comme en autant de châsses, les souvenirs de jadis. Enfin, dans maints cantons, des traditions vénérables ont subsisté qui donnent à notre « folklore » un intérêt tout particulier.

C'est pour nous mettre sous les yeux les aspects essentiels, a écrit M. D. Baud-Bovy, que *Les mille et une vues de la Suisse* ont été recueillies. Mais leur but n'est point, comme celui poursuivi par Schéhérazade, d'apaiser le ressentiment d'un roi ; elles ne visent qu'à nous faire, au cours d'un merveilleux voyage, mieux comprendre et plus ardemment chérir notre patrie. Rassemblées par l'auteur, elles constitueront par les procédés d'illustration les plus artistiques et les plus modernes, qu'une technique perfectionnée a réalisés en ces dernières années, un véritable trésor. Au nombre de mille et une, elles formeront la partie la plus considérable de l'ouvrage. Ajoutons encore que l'introduction de l'ouvrage est due à la plume de notre éminent Conseiller fédéral M. G. Motta. Les textes seront dus à plusieurs de nos meilleurs écrivains.

AVIS A NOS ABONNÉS

La première livraison de la nouvelle revue

Bibliothèque Universelle et Revue de Genève

paraît, pour des raisons d'ordre pratique, sans indication de numéro ; le mois et l'année — soit décembre 1924 — figurent seuls sur la couverture.

Quant à la pagination, elle a été déterminée, pour chacune des deux anciennes revues, de façon à faire suite au mois de novembre, de sorte que les abonnés qui ont l'habitude de faire relier leurs collections pourront compléter l'année 1924 ; le tome CXV comportant les livraisons de septembre, octobre et novembre de la *Bibliothèque Universelle* et décembre de la nouvelle revue.

A partir de janvier 1925, commencera le n° 1 du tome premier de la

Bibliothèque Universelle et Revue de Genève

Pour les conditions d'abonnement en 1925, voir au verso.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE DE GENÈVE

Directeur : Robert DE TRAZ.

Comité :

Jacques CHENEVIÈRE, Gustave HENTSCH, Alfred NICOLE,
Edmond ROSSIER, Samuel PAYOT, Henri LAESER.

Prix d'abonnement et du numéro	Un an	6 mois	le N°
Suisse francs suisses	25.—	13.—	2.50
France, Belgique, Italie, Roumanie, Grèce, Serbie, Bulgarie, Pologne, Tchécoslovaquie, Autriche, Hongrie, Portugal, Perse francs français	72.—	36.—	6.—
Autres pays francs suisses	36.—	19.—	3.—

La *Bibliothèque Universelle* et *Revue de Genève* paraît tous les mois. — Reproduction et traduction des œuvres publiées interdites pour tous pays. — Les ouvrages envoyés pour compte rendu loivent être adressés en double exemplaire. — Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la rédaction, où ils restent à leur disposition pendant un an. — Toutes demandes de numéro-spécimen et de changements d'adresses doivent être accompagnées de 1 franc de timbres-poste ou mandat.

Les abonnés qui désireraient recevoir leurs exemplaires rognés voudront bien nous en faire la demande.

Rédaction. S'adresser à M. **Robert de Traz**, 1, promenade du Pin, Genève.

Administration et abonnements. S'adresser à la **Librairie Payot et C^{ie}**, 2, place du Molard, Genève.

Annonces. S'adresser à **Publicitas, S. A.**, 3, rue Pichard, Lausanne et succursales.

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

10, Rue Petitot

GENÈVE

C^o Chèques postaux 1. 2400

La plus répandue et la moins chère des revues suisses

Causeries sur la littérature française et les principales littératures étrangères. — Chronique mensuelle de la vie littéraire de la Suisse romande. — La vie littéraire en Suisse allemande. — Nouvelles. — Romans. — Revue bi-mensuelle de politique générale. — Questions nationales et internationales. — Etudes de Pédagogie, d'Histoire, d'Esthétique, de Sciences. — Chronique hebdomadaire des petits faits de la vie littéraire et artistique. — Illustrations d'actualités : Portraits, Documents, Caricatures, etc.

Dès ce jour le prix de l'abonnement à la *Semaine Littéraire* EST
ABAISSE :

Suisse..... 1 an, **12,50** ; 6 mois, **6,50**

Union postale..... 1 an, **15, —** , 6 mois, **8, —**

Toute personne souscrivant un nouvel abonnement pour 1925 recevra gratuitement les livraisons de la revue parues dès le 10 septembre dernier, contenant entre autres les articles suivants :

Le Patriotisme chrétien, par J.-E. Roberty. — *L'amour du monde*, le nouveau roman (en 2 tomes) de C.-F. Ramuz. — La nouvelle de Luigi Pirandello : *Un soir*. — Les articles de M. le professeur H. Tondury : *La Suisse, la Suisse et la Société des Nations*. — L'étude de M. Benjamin Crémieux sur *Albert Thibaudet*. — Les articles de René Gilloin : *Orient et Occident*. — *Souvenirs d'Anatole France* par Louis Gillet. — *Le Voyage dans les Cyclades* de Félix Bovet (encore inédit). — *Les Mémoires imaginaires* de F. Roger-Cormay. — Les notes de *Voyage en Allemagne* de Paul Seippel. — Des variétés et des articles de MM. Pierre Croiset, Ed. Rossier, Charly Claret, H. de Ziegler Camille Mauchair, Ernest Bovet, Frank Abauzit, etc.

plus tous les numéros encore à paraître d'ici à la fin de cette année.

ADRESSES UTILES

LAUSANNE

PENSIONNATS DE JEUNES DEMOISELLES

M^{me} Maget et Matti, La Bourdonnière, Chamblandes.
M^{me} A. Vulliemin, Rochemont, Chailly. Vie de famille. Vaste jardin ; tennis.
M^{lle} Pelichet, Pensionnat Clairefontaine. Avenue du Mont-d'Or, 43.
M^{lle} Capt, Riante-Rive, Chamblandes.
M^{lle} B. de Giez, Villa de Giez.
M^{mes} Cuénoud & Roos, Florissant, Chamblandes.
Institut de jeunes gens. Lycée Jaccard, Chamblandes, Tram 10.
PENSION POUR JEUNES GENS. — M^{lle} Vulliemin-Vautier, Belles-Roches, 1.
ARCHITECTE. — H. et J.-H. Verrey, avenue Agassiz. Tél. 8785.
CLINIQUE. — Clinique du D^r Roux, avenue Tissot, 8.

ÉTUDES D'AVOCATS, NOTAIRES ET AGENTS D'AFFAIRES

Ed. Moret, notaire, rue Saint-Pierre. Gérances diverses.
F. Spielmann, notaire, 2, rue Pichard.
J. Contini, agent d'affaires patenté, 8, rue Centrale. Téléphone 5285
J. Longchamp, notaire, 9, rue Haldimand.

BANQUES

Banque Fédérale S.A. (Voir aux annonces.)
Bugnion & C^{ie}, Rue du Grand-Chêne, 5. Maison fondée en 1803.
Comptoir d'Escompte de Genève, siège de Lausanne, rue du Lion-d'Or. Caisse ouv. 9 à 5 h.
Société de Banque Suisse, 11, Grand-Chêne.
Union de Banques suisses, Place Saint-François.
Galland & Cie, 3, pl. St-François. Banque et gérance d'immeubles.

VOYAGES ET PASSAGES MARITIMES :

Perrin & C^{ie} Lausanne - Montreux - Paris, Agence de voyages, transports internationaux, déménagements, garde-meubles, entrepôts.
Agence en douane.
Agence Ecoffey S. A., Petit-Chêne 36. Billets circ. étrangers. Voyages outre-mer.
Union de Banques suisses.

Ecole Supérieure de commerce, Lausanne.

Ecole officielle. Cinq années d'études. Maturité commerciale. Commerce, banque, langues modernes, sténodactylographie. — Ouverture de l'année scolaire : mi-avril ; rentrée d'automne : 1^{er} septembre.

Pour renseignements, s'adresser au directeur Ad. Blaser.

LAUSANNE (Suite)

DIVERS

Librairie Payot et C^e, rue de Bourg. Tél. 8423.

Librairie Universitaire Fr. Rouge et C^o, rue Haldimand, 6.

Librairie Th. Sack, rue Centrale, 3. Tél. 8460.

Papeterie Hoirs de Ch. Krieg et C^o. Spécialité de fournitures de bureaux et de dessin.

Atelier de reliure et de brochage Vulliemin et Clerc, ruelle Saint-François, 22 bis.

Confiserie

THE

Chocolats

Maison NYFFENEGGER

ROSSET-NYFFENEGGER, P^{re}

Tél. 8403

Rue de Bourg
17

R. Muller, Boulangerie-pâtisserie, 3, avenue d'Ouchy.

Weith & C^e, 15, rue de Bourg. Mercerie. Quincallerie. Bonneterie. Laines et cotons.
Seul dépôt des sous-vêtements du D^r Jaeger.

Agence Underwood Machines à écrire, 4, place Bel-Air.

Georges Michoud. Huiles. Benzine. Courroies. Place du Grand Saint-Jean.

Timbres Nouveau prix-courant général de plus de 50 pages indiquant le prix de 1215
séries, des albums et accessoires pour philatélistes. Envoi gratuit sur demande.
POSTE Ed. S. Estoppey, 1, Grand-Chêne. Lausanne.

Orell Fussli-Publicité, Petit-Chêne, 3. Tél. 4018.

G. Weber, constructeur, fabrique d'appareils de chauffage.

Jeanrenaud et Margot, 15, place Saint-François. Articles pour fumeurs.

Eug. C. Moecklin, 13, rue du Bourg. Bijouterie. Orfèvrerie. Argenterie. Horlogerie.
Coutellerie.

Société de l'Ouvroir coopératif. (S.O.C.) Art. de sport. Magasin 26, rue de Bourg. Tél. 9905

Meubles Perrenoud, Pépinière-Grand-Pont.

Institut de musique Thélín. 14, place Saint-François. Etudes complètes.
Piano, Chant, Violon.

Barblan et Meylan. Combustible.

Robert Mettler. Papiers en gros, Avenue Cecil, 1 (Entrepôt, gare du Flon).

Comptoir de bijouterie. Gravures. Réparations. M^{me} Lasseur, Bourg, 7, au 1^{er}.

R. Chanson-Malherbe, Agent d'affaire patenté, 4, rue du Lion d'Or. Tél. 36.87.

F. Raber, 14, Pré-du-Marché. Machines à coudre. Echanges, locations, réparations.

P. Pouillot, 11, Grand-Chêne. Tél. 88.13. Agent g^{énéral} pour la Suisse, Champagne Piper,
Hendrick, Remy, Vermouth Cissano, Turin, Cognac Otard Whisky Claymore.

M^{me} veuve X. KOST, gare du Flon. Fabricque de registres.

Installations sanitaires. Daniel Perret, 6, avenue de Illthuy.

GRANDE TEINTURERIE DE MORAT ET LYONNAISE DE LAUSANNE
RÉUNIES S. A.

J. Dechamps & E. Blanc, agents d'affaires, 5, Grand-Chêne.

Meister & Cie. Exportation. Galerie de St-François.

LAUSANNE (suite)

Maurice Tardy. Charbons en gros. Pl. St-François 16

Alexis Mayor. Gypserie. Peintures. Stores en bois. (Réparations.)

LUTRY. Pensionnat de demoiselles M. et M^{me} Béranek. Le Marronnier.

CULLY. Henri Contesse. Vins fins de Lavaux en bouteilles et en fûts.

VEVEY

Pensionnat de demoiselles. M^{lle} Guillermet et Miss Chart, Beauregard, Corseaux.

Banque Fédérale, S. A.

E. Monod, notaire, 16, avenue de la Gare.

Librairie Payot et C^{ie}, rue d'Italie.

Grand Bazar R. Mack. Place de l'Hôtel-de-Ville

Union de Banques suisses.

A la Mercière, Bonneterie Tricotages.

CLARENS, MONTREUX et TERRITET

Eau minérale médicale „Montreux“ Alcaline Eau de table
gazeuse ou non gazeuse

Indiquée dans les maladies de l'estomac, du foie, des reins et de la vessie.

Prospectus à la Société des Eaux Alcalines, Montreux.

Banque de Montreux Succursales : Bon Port, Territet. Aigle.

Em. et R. Maron, notaires, Montreux.

Librairie Payot et C^{ie}, Grand'Rue, Montreux.

Pharmacie Schmidt, Montreux, Grand'Rue, 92.

Mlles B. et C. Messaz, Pensionnat de demoiselles, Villa Victoria, Clarens.

Union de Banques suisses, ci-devant William Cuénod & C^{ie}.

Pharmacie Bühler, rue du Lac, Clarens

Pharmacie internationale. D^r Gaillard, Territet.

Institution des Essarts. Pensionnat pour jeunes filles. Fondé en 1876.

POMMADE KÆLBERER

Contre les maladies de la peau, d'une efficacité surprenante dans les cas d'Eczémas, Dartres, Boutons, Herpès, Rougeurs, Démangeaisons, Eruptions diverses, Plaies variqueuses et hémorroïdes. rougeurs et excoriation de la peau des bébés.

Pot 2 fr.

DANS TOUTES LES PHARMACIES. DÉPOT GÉNÉRAL
PHARMACIE KÆLBERER, GENÈVE

Envoi franco contre remboursement dans toute la Suisse.



CLARENS, MONTREUX et TERRITET (suite)

SAINTE-CROIX. Machines parlantes et pièces à musique. Hermann Thorens.

— Mermod frères S. A. Horlogerie, machines parlantes et boussoles.

PAYERNE. J. Frossard et C^{ie}. Manufacture de cigares et tabacs.

MOUDON. Meyer frères. Manufacture de draps.

AVENCHES. Jules Cubat. Imprimerie de la Feuille d'Avix.

ESTAVAYER-LE-LAC. Pensionnat de demoiselles. F. Schwaar-Vouga.

ORBE. Henri Giroud, notaire.

ECHALLENS. A. Gentizon, agent d'affaires, patenté.

BIÈRE. Louis Cruisier, notaire.

RENENS. Armand Mercier, notaire et géomètre officiel. 2, place de la Gare. Tél. 84-99.

GENÈVE

AVOCATS ET NOTAIRES

Th. Aubert, place de la Fusterie, 14.

Paul Garry, rue du Rhône, 30.

William Droin, rue de la Monnaie, 1.

MM^{es} Paul des Gouttes et Albert Richard, D^r en droit, avocats, Corratierie, 24.

F. Magnenat, rue du Commerce, 1.

MM^{es} A. Maunier et S. Ch. Horneffer, rue de la Monnaie, 8.

F. Raisin, rue du Rhône, 30.

E. Ritschel, rue du Marché, 18.

Maurice Trottet, rue de la Corratierie, 18.

Albert Wuarin, rue du Stand, 53.

M. L. Willemis, 11, rue Calard.

M. Louis Vogt, 60, rue du Stand.

M. Alexandre Moriaud, Tour de l'Île, 1.

M. Rohfous, boulevard Helvétique, 15.

M. Albert Riviere, Boulevard des Tranchées, 16.

M. P. Cartaret, Tour de l'Île, 1.

DIVERS

Thury et Angey. Atelier pour instruments de précision, 12, chemin des Sources.

Banque de Genève, rue du Commerce, 4.

M^{re} Alex. Moriaud, avocat, Tour-de-l'Île.

M^{re} John Renaud, avocat, 17, Croix-d'Or.

J.-A. Puzos, notaire, 42, rue du Rhône.

Union de Banques Suisses.

Comptoir d'Escompte de Genève. (Voir aux annonces.)

Mesblès Perronoud, 4, place des Alpes.

Syndicat pour l'importation et l'exportation des bois, 10, rue Tour-Maitreux.

Pachelon frères, bijouteries.

GENÈVE (suite)

J. Véron, Grauer & C^o, Transports internationaux.
Voyages, Assurances.

Librairie Payot et C^{ie}, 2, place du Molard. **Librairie générale.** Cabinet de lecture français et anglais.

NEUCHÂTEL

Poudre noire "Ekuma-Dentifrice" du Dr Preiswerck.

C. Muller. Pianos et instruments.

L. F. Lambelet et C^{ie}. Combustibles, denrées coloniales.

Librairie Payot & C^{ie}, rue du Bassin et rue des Epancheurs.

Librairie-papeterie James Attinger.

Librairie Delachaux et Niestlé, 4, rue de l'Hôpital.

Albert Georges, 5, rue de l'Hôpital. Fabrique de parapluies et ombrelles.

Meubles Perrenoud, 19 et 21, Faubourg du Lac.

LE LOCLE

Favre-Brandt et C^{ie}. Maisons à Yokohama et Osaka. Importation et exportation

Gentil et C^{ie}, Fabrique de boîtes d'or.

Chocolats J. Klaus. Auto-noisette. Chocolats au lait, etc.

Atelier d'art. Jacot fils.

Paul Buhré, S. A. Horlogerie soignée en tous genres.

LA CHAUX-DE-FONDS

Buess et Gagnebin. Horlogerie de précision. Montres - Bijoux. Camées.

Clémence frères & Co. Horlogerie soignée. Montres, bijoux.

Louis Gaillard.

Emile Gander et Fils. Fabrique d'horlogerie. Montres en tous genres, or, argent, métal.

D. Kenel-Bourquin. Fabrique d'horlogerie. Montres or, hommes, soignées.

Emile Geiser, succ. de Ch. Robert. Ressorts et fournitures d'horlogerie.

Mercerat et Piguët. Spéc. de vins fins en fûts et en bouteilles.

Joseph Muller, fabr. d'horlogerie, 70, rue Léop.-Robert.

Union de Banques suisses.

Meubles Perrenoud, 65, rue de la Serre.

Selection Watch. C. Meyer-Graber. Roskopf soignés.

CERNIER. Meubles Perrenoud. Siège central et usines.

CHEZ LE BART. Fernand Kenel, de la Maison **La Béroche S. A.,** Fabrique de fournitures d'horlogerie.

HAUTS-GENEVEYS. Gaston Schneider. Diamantine, Saphirine, Rubisine.

LES BRENETS. Oscar Buess. Fabrication de pain pour diabétiques.

LES VERRIÈRES. L. F. Lambelet et C^{ie}. Transports internationaux. Bois de construction.

TRAVERS. Ferdinand Krügel. Pierres fines pour l'horlogerie.

FRIBOURG

- FRIBOURG. Fabrique de cartonnages, S. A.
 — Banque de l'Etat de Fribourg.
 — Comptoir d'Escompte de Genève.
 — Young England. Les fils de Bernard Comte. Marchands-tailleurs.
 — Les fils de A. Chiffelle. Ferronnerie-Quincaillerie.
 — Ch. Kern. Bureau fiduciaire et agence de renseignements.
 ROMONT. Louis Savoy, avocat et notaire.

VALAIS

- SION Cigares valaisiens von der Mühl. Le vrai cigare suisse.
 LUY COCKTAIL, apéritif. Liqueurs suisses DIVA.
 MARTIGNY. Banque coopérative suisse.
 MONTHÉY. Contat et C^{ie}. Verrerie fine et ordinaire en tous genres.
 CHIPPIS et SIERRE. Léon Zufferey, avocat et notaire. Recouvrement.

ARGOVIE - BALE - LUCERNE - SAINT - GALL ZUG - ZURICH

- AARBOURG. Institut de jeunes gens Zuberbühler.
 BADEN-LES-BAINS. Union de Banques suisses.
 BALE. Ecole de commerce Widemann. Commerce et langues mod., 13, Kohlenberg.
 — Union de Banques suisses.
 PRATTELN. (Bâle-C.) Château de Mervelfeld, inst. de langues et de commerce. Dir. Th. Jacobi.
 SISSACH. (Bâle-C.) Pensionnat de jeunes filles. M^{me} Regener.
 Tanneck-Gelterkinden (Bâle-C.) Pensionnat de jeunes filles. M^{me} Schaul-Wackerhagen.
 SAINT-GALL. Union de Banques suisses.
 ZURICH. Union de Banques suisses.
 TEUFEN. (Appenzell) Institut de jeunes filles. Prof. Hauser, directeur.
 ZIHLSCHLACHT. (Thurgovie.) • Friedheim, Maison pour névroses et maladies mentales.

Ecole supérieure de commerce, Neuchâtel.

Ecole officielle. Quatre années d'études. Diplôme et certificat de Maturité commerciale. Classes spéciales pour demoiselles, pour élèves droguistes, pour l'étude des langues modernes. Ouverture de l'année scolaire mi-septembre. Cours préparatoire d'avril à juillet.
 F. A. BERGER, directeur

BERNE

BERNE. Librairie Payot et C^{ie}, 16, Bundesgasse.

- Meubles Perrenoud, 8, Langstrasse.
- Charles Guinchard. Timbres-poste. 30, Beaumontweg.
- Union des Banques suisses.

BERNE : Institut Humboldtianum

Ecole privée.

LAUPEN. Fabrique de cartonnages. **Ruprecht et Jenzer.**

Wabern Berne. Institut Grünau. Pensionnat de jeunes gens.

BIENNE. Baehni et C^{ie}. Machines pour boîtes de montres.

- Rollier frères. Fabrique de boîtes en argent.

Belp, Château d'Oberried, Institut de jeunes gens.

DELÉMONT. Edgar Brossard. *Helvetia*, assurance accident.

COURT. Russbach-Hanny et C^{ie}. Manufacture d'horlogerie.

BERNE (suite)

ST-IMIER. Berna Watch Co. Horlogerie de confiance. Genres classique et sport.

- Louis Bandelier. Nickelage et argentage de mouvements.
- Longines. Montres de précision, chez les bons horlogers.

TAVANNES. Tavannes Watch et Co.

TRAMELAN. H. et E. Rossel. Horlogerie.

- Banque populaire suisse.

MALLERAY. Malleray Watch Co. Fabrique d'horlogerie.

NOIRMONT. M^e E. Hofner, notaire.

TESSIN

BELLINZONE. Arnaldo Bolla, avocat et notaire.

- Guido Pedrazzi. Agent général de la *Winterthur* (accidents).

LOCARNO. Banque Populaire Suisse.

- Union de Banques Suisses.
- Fabrique de pierres fines. Audemars & Co.

LUGANO. Banque de la Suisse italienne

- Union de Banques suisses.
- Banque Union de Crédit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - **BERNE**

30, Beaumontweg, 30

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux meilleures conditions. Demandez mon prix-courant de tous les timbres suisses. J'achète également les vieux suisses et européens.

GUIDE DES HOTELS

DIVERS VAUD

BALLAIGUES. Grand Hôtel Aubépine.

Hôtel-Pension La Sapinière. Grand parc, est. tranquille, anc.^e réputation.

BEX. Grand-Hôtel des Salines. Hydrothérapie, électrothérapie. C. Heinrich, directeur.

CHESIÈRES. Grand Hôtel du Chamossaire.

— Pension Les Fougères. Ouvert toute l'année. Prix modérés.

— Pension-Restaurant du Soleil. Ouvert toute l'année.

DIABLERETS. Le Grand Hôtel.

— Hôtel Bellevue.

GRYON. Hôtel Beau-Séjour. Situation tranquille. Terrasse. Cuisine très soignée. Jaquerod, prop.

— Hôtel Gryon-Bellevue et Buffet de la Gare.

GLAND. Sanatorium du Léman.

LAVEY. Etablissement des bains. Méd. des bains. Dr Laurent Petitpierre.

SAINT-CERGUES. Grand Hôtel de l'Observatoire. 1^{er} ordre.

SEPEY (Ormonts). Hôtel Mont-d'Or et Buffet de la Gare.

VEVEY. Le Grand Hôtel. 1^{er} ordre. Vaste parc. C. Tavernier, directeur.

VILLARS-SUR-OLLON. Grand Hôtel Muveran et Hôtel Bellevue.

— Beau Soleil. Pension d'enfants. M^{me} B. Ferrier.

YVERDON-LES-BAINS Grand Hôtel des Bains Bains sulfureux
Massages. Inhalations.

CHATEAU-D'ŒX

Hôtel Beau-Séjour. Ouvert toute l'année. Prix modérés.

Hôtel-Pension du Torrent. Ouvert toute l'année. Grand jardin ombragé.

Hôtel-Pension La Bruyère. Ouvert toute l'année. Grand jardin ombragé.

Hôtel de l'Ours. M. Saugy-Duperrin.

Hôtel-Pension Rosat. Ouvert toute l'année. Confort moderne. Situation unique.

LAUSANNE

Beau-Rivage-Palace, Ouchy Parc superbe au bord du lac.
O. Egl. directeur.

Hôtel Beau-Séjour. 1^{er} ordre pour familles. Parc, Tennis. Situation tranquille.

Hôtel de Franco. Centre de la ville. Maisons de famille.

Lausanne-Palace. 1^{er} ordre. A Steiner, directeur.

Hôtel-Pension Village suisse, Saugabehn sur Lausanne.

Hôtel Pension Windsor, Montriard. 1^{er} ordre. Grand jardin. Famille Martin et P. Harriore, prop.

M^{me} Curnioley, Pension-famille. Le Maronnier, 3, chemin Vioz.

Hôtel-Pension National, 14-16 av. de la Gare. C. Rochat-Christen.

Pension Famille Bien-Choisi, avenue Richemont, 22. Tout confort. Prix modérés.

Pension Mon Repos. Confort moderne. M^{me} A. Mathier, avenue du Léman.

CLARENS, MONTREUX et TERRITET

Grand Hôtel Monney. J. Fugner, directeur.

L'Helvétie. Hôtel des Familles (sans alcool). Avenue du Kursaal.

Exelsior Grand Hôtel Bon Port. Eaux cour. dans toutes les chambres. J. C. Bossard, dir. 

Hôtel-Pension Richemont, près du Kursaal. Prix modérés.

Montreux-Palace et Hôtel du Cygne, 1^{er} ordre.

Montreux.

Hôtel National.

»

Hôtel de l'Europe. Même maison, *Hôtel Montbarry*, Gruyère (Saison Juin-Sept.).

»

Hôtel Terminus. Buffet de la gare.

»

Hôtel Mirabeau. M. Béraneck.

Clarens.

Hôtel-Pension Ketterer. Maison d'ancienne réputation. Prix modérés.

»

Clinique D^r Widmer. Valmont, s./Territet. Sanat. pour troubles de digestion et nutrition.

GENÈVE

Les Bergues. Hôtel 1^{er} ordre d'ancienne renommée.

Hôtel-Pension des Familles, 14, rue de Lausanne, en face de la Gare. Maison chrétienne.

Hôtel Richemont, au bord du lac. Maison de famille. 1^{er} rang. A.-R. Armleder, propriétaire.

Hôtel Victoria. Chauffage central. Prix modérés. Lumière électrique. Ascenseur. P. Schlenker.

Grand Hôtel de la Paix, 1^{er} ordre, ouvert toute l'année, tout comforts.

Hôtel de Russie, 1^{er} ordre, tous les comforts modernes.

Hôtel Touring et Balance, M. A. Viquerat.

Hôtel Métropole et National, Grand Quai.

VALAIS

Curhaus et Clinique Victoria, Montana

Affection des voies
respiratoires.

Médecin en chef : D^r F.-L. de Muralt.

MONTANA. Pension Regina. Perrin Frères.

— **Hôtel du Parc.** Grand parc, forêts et jardins. Tout confort. L. Antille.

— **Hôtel-Pension Beau-Séjour.** Situation au centre du plateau du Golf.

— **Pension Villa Aida.** Ouverte toute l'année. Situation incomparable. Tél. 10.

— **Pension Les Violettes.** Confort. Cuisine soignée. M^{me} Droz, propriétaire.

ST-LUC. Hôtel Bella-Tola. Gabriel Pont, propr.

SIERRE. Grand Hôtel Château-Bellevue.

— **Hôtel-Pension Victoria.** Tout confort. Cuisine soignée.

VERMALA sur Montana. Forest Hôtel.

VIÈGE. Hôtel-Pension de la Poste. Route du Simplon, Ancienne renommée. Providoli.

ZERMATT. Hôtel Mont-Cervin. Seiler frères.

— **Grand Hôtel de Zermatt.**

— **Hôtel Riffelberg.**

BERNE

ADELBODEN. Le Nevada Palace Hôtel. Richert frères.

— Hôtel National. 1^{er} ordre. O. Schmidt, propr.

GSTAAD. Royal Hôtel et Winter Palace.

KANDERSTEG. Grand Hôtel Victoria. 1^{er} ordre. Saison d'été et d'hiver.

— Central-Hôtel Bellevue et Pension. Saison d'été. Famille Rickli-Egger.

— Hôtel Schweizerhof et Tea Room. Ouvert toute l'année.

LENK (Oberland bernois). Park Hôtel Bellevue. Ouvert toute l'année.

Ancienne réputation. S. Petrolet, directeur.

GRISONS

Arosa HOTEL EDEN maisons de famille. 1^{er} ordre. Partitionnée entre les deux lacs.

Davos. Sanatorium Schatzalp. Dr^s L. Spengler et Neumann.

DAVOS-PLATZ. Grand Hôtel et Belvédère.

KLOSTERS. Hôtel Weisses Kreuz et Belvédère.

— Hôtel Silvretta et Kurhaus Klosters.

— Grand Hôtel Vereina.

PONTRESINA. Hôtel Suisse-Schweizerhof. Saison d'été et d'hiver.

— Rosatsch Hôtel Nouvelle maison de 1^{er} ordre. 70 lits.

— Hôtel Langgurd. 1^{er} ordre. Saison d'hiver et d'été.

SAMADEN. Hôtel Bernina (à 10 m. de St-Moritz). Ouvert toute l'année.
Maison de famille. 1^{er} ordre.

ST-MORITZ. Neues Post Hôtel. Central. Entièrement. Grand confort.
Eau courante dans les chambres. Bains privés.

— A. G. Kurhaus et Grand Hôtel des Bains.

— Hôtel Suisse (Schweizerhof). 1^{er} ordre. Pour familles. Dernier confort.

St-Moritz-les-Bains Grand Hôtel Neues Stahlbad. Bains ferrugineux à l'acide
carbonique naturel. Bains de boue. Hydrothérapie dans la
maison. Régimes.

ST-MORITZ. Hôtel Calonder. Maison de famille bien recommandée.

— Grand Hôtel du Lac. 1^{er} ordre. Ancienne réputation.
Ouvert en hiver.

— Hôtel Margna Maison de 1^{er} ordre, pur style grison. Récus.
Bains privés. Eau courante dans les chambres.

— Grand Hôtel. Hôtel de luxe des Alpes.

— Hôtel Château. Maison de famille, 1^{er} ordre. La plus belle situation.

— Hôtel Belvédère.

SCHULS-TARASP. Engadinerhof. J. Frei et famille, propr. gér.

Vulpera-Tarasp Hôtels Waldhaus et Schweizerhof, 1^{er} ordre. Alt. 1270 m.

LUCERNE, ZURICH

LUCERNE. Grand Hôtel National.

VITZNAU-RIGHI. Les Hôtels A. Bon, Park Hôtel et Kurhaus, Vitznauerhof, à Vitznau.
Hôtel Righi-First, au Righi. Dir. Bon frères.

ZURICH. Savoy-Hôtel Baur-en-ville. Paradeplatz, 1^{er} ordre. Prix modérés.

— City Hôtel.

TEUFEN. Hôtel Linde. E. Lenk, propriétaire.

TESSIN

BELLINZONE. Hôtel Suisse et Métropole, à côté de la poste. A. Sorgera propr. Tél. 102.

CASTAGNOLA. Hôtel Villa St-Moritz. Grand jardin. H. Wyss, prop.

LOCARNO. Grand Hôtel Palace Meilleure situation dans vaste parc privé.
Nouveau directeur, Ferd. Michel.

— Hôtel Belvédère. Plein midi. Dernier confort. Grand parc. Franzoni frères. Nouveau arrêt funiculaire vis-à-vis de l'Hôtel.

ORSELINA. Hôtel Siebenmann. Séjour idéal.

LUGANO. Grand Hôtel Splendide 1^{er} ordre. R. Fedele.

— Hôtel Bristol. E. Camenzind.

— Hôtel Washington. Grand jardin. Vue superbe sur le lac et les montagnes.

— Llyod-Hôtel et National au Lac. Clericetti, propr.

— Hôtel-Pension Villa Minerva. Grand parc. Vues splend. M^{me} Imer-Dittmann.

— Grand Hôtel Métropole et Monopole. 1^{er} ordre. Vue incomparable.

— Hôtel-Pension des Palmiers. Grand parc. Jolie situation. Prix modérés.

— Hôtel Walter. Face lac et débarcadère. 150 ch., 200 lits. J. Cereda, propr.

PARADISO. Hôtel Eden. Toutes les chambres avec vue sur le lac.

Monaco. Monte-Carlo. Hôtel Windsor. Gaillard et Fau, propriétaires.

Paris. Hôtel Meurice, 228, rue de Rivoli.

Lyon. Royal-Hôtel, place Bellecour.

FONDÉ EN 1908

Institut préalpin pour Jeunes Filles & Ecole :: nouvelle

Station climatique
Altitude : 870 m.

TEUFEN

C. d'Appenzell. Relié par
chemin de fer à St. Gall.

Enseignement primaire, secondaire et supérieur. Etudes commerciales.
Succès remarquable dans les langues modernes, musique, etc. Vraie
vie de famille. Nourriture excellente. Cultures hygiéniques. Séjour tonique
et fortifiant recommandé surtout aux jeunes filles surmenées par l'école.

Domaine rural. Références de parents

Séjour d'été très favorable. Cours d'allemand

Dir. Prof. BUSER

OUVRAGES REÇUS (Suite)

- Dialogues sur le commandement**, par *André Maurois*. — 1 vol. in-16. Paris, Bernard Grasset. Prix, 7 fr. 50.
- Histoire de la littérature latine**, par *Paul Monceaux*. — 1 vol. petit in-16. Paris, Collection Payot. Prix, 5 fr.
- Les Pliades**, par le *Comte de Gobineau*. — 2 vol. in-16. Paris, éditions Grès et Cie. Prix, 14 fr.
- Les frères Durandau**, par *Philippe Soupeault*. Paris, Grasset. Un vol. in-16, Prix 7 fr. 50.
- Cruautés et tendresses**. Vieilles mœurs coloniales françaises, par *Drasta Houël*. Roman. Paris, Payot. — 1 Vol. in-16. Prix, 7 fr. 50.
- Comment j'ai découvert l'Amérique**. Mémoires, par *Boni de Castellane*. Paris, Editions G. Grès & Cie. — 1 vol. in-16. Prix, fr.
- Quatre histoires couleur des saisons**, par *René Dumesnil*. Illustrations de A. Guindet. Paris, Librairie de France. — 1 vol. in-16. Prix 7 fr.
- Le monde des musiciens**, par *René Dumesnil*. Paris. Editions Grès et Cie. 1 vol. in-16. Prix, 7 fr. 50.
- La Révolution et la libre pensée**, par *Augustin Cochon*. Paris, Librairie Plon. — 1 vol. in-8. Prix 15 fr.

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MORF, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la chancellerie de l'Université.

ZWIEBACKS

Leckerlis de Bâle
Petits Fours variés
Bretzels au sel
Flûtes au sel
Nouilles aux œufs
et au lait

de la marque

SINGER

sont reconnus les meilleurs. Ch. SINGER, Bâle

Spécialité :

**Biscômes
de Berne**



Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, rue neuve, près la Gare.

Société Anonyme des Câbleries & Tréfileries

COSSONAY - GARE

Fils et Câbles de cuivre nu
Fils et Câbles de bronze nu
Fils et Câbles en aluminium
Câbles en aluminium avec âme d'acier
Câbles sous plomb à courant fort
jusqu'aux tensions les plus élevées
Câbles de téléphonie et télégraphie
:: :: Bobines Pupin :: ::
Fils, Cordons et Câbles
:: isolés au caoutchouc ::
:: Tubes isolants ::
Feuillard de fer laminé à froid



SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

★ LAUSANNE ★

SIÈGE:
Place ———
St. François

⌘

Agence de
la Riponne :
Rue
Haldimand, 1

Toutes Opérations
..... de

BANQUE
BOURSE
CHANGE

Capital fr. :
120 millions

⌘

Réserves fr. :
33 millions



AH!

TOBLERONE

LE PLUS FIN
DESSERT
CHOCOLAT AU LAIT
AVEC
AMANDES ET MIEL

NIETZSCHE ET LES HAUTEURS

On sait que Nietzsche prit l'habitude, à partir de 1882, de passer ses étés à Sils-Maria. C'est là qu'il prépara *La Gaie Science*, rédigea la seconde partie de *Ainsi parla Zarathoustra*, écrivit *Par delà le Bien et le Mal*, *Le Crépuscule des Idoles*, etc. La plupart de ses livres, mais surtout *Zarathoustra* et *Le Voyageur et son Ombre* (dont le titre primitif était *Suites de Saint-Moritz*), sont remplis de références alpestres. Il est rare que les philosophes éprouvent le besoin d'un fond de paysage. Sauf Platon, qui se promène sous des platanes le long d'une rivière, ils préfèrent méditer dans l'abstrait. Ce n'est qu'un goût assez vain de l'anecdote qui nous montre Descartes dans son poêle, ou Spinoza polissant des lunettes. Tandis que Nietzsche, pour prendre toute sa signification, doit être replacé à « six mille cinq cents pieds au-dessus de la mer et beaucoup plus haut au-dessus de toutes choses humaines ». C'est en Engadine qu'il trouve l'altitude et le climat de son esprit. Cette nature sauvage et grandiose lui fournit des images, des thèmes et des repères, elle l'exalte et l'inspire. Là-haut, il vit parmi les symboles de sa pensée. Au point que, par certains côtés, on pourrait qualifier la doctrine de Nietzsche une philosophie des montagnes.

* * *

Par tempérament, Nietzsche est un homme de plein air, le contraire d'un idéologue qui pense en écrivant, immobile et l'estomac comprimé. Il lui faut être debout. La marche donne à son esprit une cadence. S'il nous apparaît tout entier présent dans le moindre aphorisme, c'est qu'il l'a conçu avec son corps en même temps qu'avec son cerveau. Sa critique ne naît pas d'une intelligence désincarnée, mais d'un être complet qui se livre en son ensemble, et se compromet totalement. D'ailleurs artiste et philosophe, il a besoin de sortir, de promener dans le réel ses sens autant que son esprit. Et son lyrisme le raccorde à l'univers.

Cette région de la terre, puissante et disproportionnée, qui s'appelle les Alpes, elle a tenté beaucoup d'écrivains. Peu d'entre eux surent éviter ses périls littéraires. Nietzsche presque seul parvint à l'évoquer sans mesquinerie, parce qu'il n'essaya pas de la peindre de haut en bas, en accumulant les détails. Tantôt il la décrit avec exactitude et naturel, tantôt ses sentences abruptes, torrentueuses, la reproduisent par similitude d'allure et d'accent, tantôt il dégage de ses paysages un symbolisme évocateur. « Voici des torrents qui se précipitent de plusieurs côtés dans un gouffre : leur mouvement est si impétueux et entraîne l'œil avec tant de force que les versants de la montagne, nus ou boisés, ne semblent pas s'incliner, mais *couler* dans les profondeurs. » « Les années de quarante ans à cinquante : pleines de mystère comme tout ce qui est immobile, pareilles à un vaste plateau des hautes montagnes effleuré par une brise fraîche, sous un ciel pur et sans nuages qui, jour et nuit, regarde la terre avec la même sérénité. » Au soir d'un jour d'été, au bord d'un lac vert laiteux, il contemple un troupeau qui pâture, « se développant et se ramassant » ; le taureau, descendu dans le torrent, en remonte le flot, satisfait de céder et de résister tour à tour, tandis que deux bergers sont assis et se reposent. A gauche des rochers et des forêts, à droite une cime de glace : « tout cela était grand, calme et lumineux. La beauté complète amenait un frisson et c'était l'adoration du moment de sa

révélation. Involontairement, comme s'il n'y avait rien de plus naturel, on était tenté de placer des héros grecs dans ce monde de lumière pure aux contours aigus, ce monde qui n'avait rien de l'inquiétude et du désir, de l'attente et des regrets. Il fallait sentir comme Poussin et ses élèves : à la fois d'une façon héroïque et idyllique. » A-t-on jamais mieux rendu la sérénité pure de certains crépuscules, dans le paysage majestueusement simplifié des altitudes ?

Prenant la montagne comme motif de comparaison et pour mieux s'expliquer, Nietzsche n'hésite pas à s'identifier à elle : « Sérène est mon âme et lumineuse comme la montagne au matin. » Ailleurs : « Il y a bien un lac en moi, un lac solitaire qui se suffit à lui-même ». « Celui qui sait respirer l'atmosphère qui remplit mon œuvre sait que c'est une atmosphère des hauteurs, que l'air y est vif. Il faut être créé pour cette atmosphère sinon l'on risque beaucoup de prendre froid. La glace est proche, la solitude énorme — mais voyez avec quelle tranquillité tout repose dans la lumière... » « La philosophie telle que je l'ai vécue, telle que je l'ai entendue jusqu'à présent, c'est l'existence volontaire au milieu des glaces et des hautes montagnes ». Ailleurs, parlant de ces doubles de soi-même que l'on découvre dans certains paysages, Nietzsche laisse entendre qu'il a rencontré sa ressemblance dans ce haut plateau « où l'Italie et la Finlande ont formé alliance et qui semble la patrie de toutes les nuances argentées de la nature ». Enfin n'achève-t-il pas de se peindre dans le magnifique symbole de *l'Arbre sur la montagne* qui « a grandi bien au-dessus des hommes et des bêtes, et s'il voulait parler, personne ne pourrait le comprendre, tant il a grandi. Dès lors il attend, et il ne cesse d'attendre — quoi donc ? Il habite très près des nuages : il attend peut-être le premier coup de la foudre ».

. * .

Pourquoi Nietzsche s'en va-t-il dans les montagnes ? Pour être seul. Il quitte la plaine où règnent les consignes et les servitudes, il s'écarte des hommes afin de se découvrir.

Ceux que nous appelons nos semblables sont ceux auxquels, volontairement ou non, nous nous efforçons de ressembler.

Pour obtenir notre propre révélation, il nous faut échapper à nous-même, je veux dire à ce que nous sommes devenus. Nietzsche nous enseigne à prendre nos distances. Au sein des régions désertiques, il n'y a plus personne à imiter, aucune répétition ne nous contraint. La solitude nous donne la force de supporter d'être exceptionnel. C'est l'instant de la grande lumière. Dans une atmosphère différente, puisque nous sommes seuls à la respirer, règne un vaste silence, du moins le silence de la parole, un silence inhumain.

Pour sentir la nouveauté qu'apporte un déplacement en hauteur, il faut demeurer longtemps taciturne, il faut durant des heures progresser pas à pas. Lentement s'évanouit cette rumeur de foule que nous portons en nous. Alors quelque chose naît au fond de notre être. « Derrière tes sentiments et tes pensées, mon frère, se trouve un maître plus puissant, un sage inconnu — il s'appelle soi. » L'effort physique, partout exigé dans la montagne, est une façon de prendre conscience. Par les muscles et les poumons on peut atteindre son âme. Et comme la fatigue rend ensuite le repos éloquent ! Rester oisif et attendre, c'est précisément, au dire de Nietzsche, ce qu'on appelle penser. Etendons-nous sur un pré montagnard, nous n'aurons sur notre face que le passage du vent, nous ne saisirons de l'univers que le battement de nos veines, et il n'y aura autour de nous, au-dessus, au-dessous, que le vide du ciel et le vide de l'abîme. Quelles possibilités de découvertes !

Là-haut, nous nous rapprochons de l'état sauvage, c'est-à-dire que nous rapprenons les conditions sommaires de la vie. Dans les villes règnent une collaboration générale, des facilités pratiques. Les commodités qu'elles nous donnent au prix de nos complaisances soudain ont disparu. Pour gagner les crêtes nous n'avons compté que sur nos forces, nous nous sommes nourris de ce que nous avons porté. Nos genoux, notre cœur ont enregistré la distance, la différence des niveaux. Et la satisfaction organique qui nous remplit en atteignant le sommet, elle est strictement personnelle.

Evadé de la civilisation matérielle, éloigné du vulgaire et « voisin du soleil, voisin de l'aigle, voisin de la neige », l'individu est libre. Et s'étant élevé au-dessus de la collectivité, il la remet en question. Pour en faire utilement la critique, Nietzsche a dû démissionner de son poste de professeur, se dé-

harnassé de ses relations sociales, grimper jusqu'à l'aire où il ne s'intitule plus que l'« Ours de Sils ». Contemplée d'en haut, comme la société lui apparaît minuscule ; il ne peut comprendre qu'il soit entré dans ces petites maisons, qu'il ait circulé sur ces pistes de fourmis. Quand il la condamne, il n'est pas un révolté, qui se venge, il est un juge. De même pour la morale. Il l'enveloppe d'un coup d'œil, il en repère les filiations et les mensonges, en un mot il la surplombe. Ainsi toutes les perspectives sont changées. Mais susciter dans l'esprit de l'homme des perspectives nouvelles, n'est-ce pas le rôle du philosophe, du savant, de l'artiste ?

Que ses virulentes apostrophes ne nous donnent pas le change. Il n'est pas anarchiste, cet homme qui, appuyé à un rocher, le choisit comme table de pierre pour y graver des valeurs nouvelles. Après avoir balayé de sa critique fervente et féroce des conventions qu'il estime périmées, il affirme une autre règle, une règle de la personne. Et elle est en partie dictée par ce qu'on peut appeler des nécessités montagnardes. Car, même seul, l'individu ne peut vivre sans loi.

Rien ne nous enseigne mieux ce réalisme que l'altitude. La prudence, la prévision, la discipline sont indispensables à quiconque aborde ce monde bouleversé. Aucun a priori ne tient contre l'évidence de la pente ou d'une baisse barométrique. De bons souliers aux clous éprouvés, des vêtements chauds, la corde, le piolet, la boussole, sont les instruments de cette expérience vitale. Reconnaître le vent, estimer les variations de l'atmosphère, calculer les durées d'ascension, les possibilités de brouillard ou d'avalanche, voilà prendre des contacts utiles. L'idéalisme ne mènerait qu'à s'essouffler ou se perdre.

« Soyez durs », dit Nietzsche. Oui, car le soleil brûle la peau, l'orage jette sur vous ses violences. Ici, nul bien-être, mais la soif, le manque de sommeil, et le froid terrible des nuits claires. S'endurcir afin de pouvoir endurer. « Pour qu'un arbre devienne grand, il doit pousser de dures racines autour de durs rochers. » La montagne se compose d'innombrables résistances. C'est un univers d'obstacles où retentit, pour qui sait l'entendre, l'appel à une incessante conquête.

Ainsi s'élabore chez Nietzsche l'idée de la contrainte, sans laquelle il n'est point de vie morale. Ce négateur de l'impératif

catégorique veut un dressage de l'être, cet ennemi de l'ascétisme définit l'homme un animal qui doit être surmonté. Il y a en nous des facultés propres à l'ascension : exaltons-les. Interdiction d'être faible, d'être complaisant à soi-même, d'être sentimental : autant de veuleries. Et sans doute les premières heures d'une pente abrupte sont-elles pénibles. Mais il faut persister afin que la dure tension de l'effort fasse surgir des ressources nouvelles. Nietzsche n'a jamais cessé de dire que la volonté avait besoin d'être éduquée pour donner tout son rendement. Et il n'a jamais cessé de nous désigner des buts difficiles. A six mille pieds au-dessus de la mer on n'obtient de satisfaction qu'après s'en être emparé de vive force. Mais c'est là peut-être que l'énergie reçoit les plus magnifiques récompenses. Avec cette espérance, comment ne tenterait-on pas toujours d'aller « par delà ». La doctrine nietzschéenne transpose ce désir du grimpeur de dépasser toujours la hauteur qu'il vient d'atteindre, et derrière laquelle il en découvre une autre, plus élevée.

Comme ces vues précises, aiguës, et qu'inspire l'escarpement, nous changent des rêveries de Rousseau. Celui-ci se promène, l'autre escalade. Et comme elles s'opposent à l'innombrable et médiocre littérature qui transforme les sommets en images d'un Dieu vertueux ou en remparts de la liberté. La montagne n'est ni bienveillante, ni maternelle, elle poursuit une grandiose existence géologique sans rapport avec la nôtre. Dure, revêche, gigantesque et insensible, les atomes que nous sommes peuvent trouver sur ses flancs l'occasion d'une lutte. Mais, si elle nous renseigne sur nous en s'opposant à nous, c'est par indifférence. Ses horreurs ne deviennent sublimes qu'à condition d'être vaincues, mais elle ignorera toujours ces victoires.

Ainsi le monde des hauteurs offre à l'esprit des échelles d'évaluation « inactuelles »¹. Peut-être l'exaspération qu'inspirait à Nietzsche le nivellement démocratique de l'Europe contemporaine venait-elle en partie de là. Loin des foules d'apparence uniforme, réfugié dans un paysage en blocs hiérarchisés, comment ne croirait-il pas aux différences. Le panorama qui l'entoure crie l'inégalité. N'est-ce pas dans ce décor alpestre qu'il place la race future, celle qui mettra en

¹ Ou « intempestives », comme le propose M. Andler.

œuvre ses principes. « J'en attends d'autres sur ces montagnes... qui seront plus grands, plus forts, plus triomphants, plus joyeux, bâtis d'aplomb et carrés de corps et de cœur. » Les fils de sa pensée, il les imagine comme des athlètes montagnards. Et c'est en relevant les yeux, en contemplant le cirque immobile et surélevé qu'il rêve d'un surhomme, de l'être exceptionnel qui apparaît plus haut que les autres. Elle est vile et basse la société humaine d'aujourd'hui. Mais qu'elle est belle dans la lumière dorée du crépuscule, belle comme une promesse, l'éternelle société des cimes.

. . .

Cependant Nietzsche a fait en Engadine une expérience plus capitale encore. Elle est le haut plateau où il a raffermi sa vie chancelante.

Nietzsche est tombé malade très tôt. Sa correspondance apporte le témoignage constamment répété de ses souffrances. Il éprouvait d'affreux maux de tête qui allaient jusqu'à l'aveugler. Pendant de longues périodes il ne dormait plus. Ces angoisses qui torturaient sa chair atteignaient son esprit, et il a frémi devant la déchéance possible. Aucune complaisance à sa misère, aucun attendrissement. Nietzsche est un malade qui ne consent pas à la maladie. A l'altitude il demande plus encore que des thèmes lyriques ou des motifs de pensée : il demande la guérison. Elle est ainsi nourricière de l'homme et de l'œuvre : celle-ci, pour qui regarde dans ses profondeurs, est tout entière une recherche de la santé.

Nietzsche déteste les corruptions, les affaissements. Sa critique de l'époque moderne est un diagnostic véhément : il dénonce un monde infecté. La tristesse lui fait horreur, peut-être parce qu'elle le poursuit. Or, l'air de la montagne dissipe ses malaises, active son sang, lui donne une plénitude de vie dont il s'exclame : sorte de bonheur dionysiaque. Ce qu'il ne pardonne pas au christianisme c'est d'avoir sanctifié la souffrance, la faiblesse, d'avoir justifié les plaies. Patiemment, au prix d'une lutte toujours reprise, il est redevenu bien portant ; il s'est ainsi recréé et comme mis au monde lui-même. C'est peut-être à ces convalescences, où il recom-

mençait à vivre après s'être dégagé d'une existence antérieure, qu'il doit d'avoir cru possible un renouvellement total de l'humanité. La philosophie de ce faible qui veut être fort, de ce neurasthénique qui tient à la joie, de ce malade qui aspire à la santé, c'est une hygiène, c'est un régime. Un philosophe ne systématise pas toujours sa qualité principale : plus souvent il fait la théorie de ce qui lui manque. Personne n'a davantage désiré la vie et la passion que ce célibataire débile, ce penseur longtemps ignoré, qui n'a connu ni les femmes, ni la gloire, ni la puissance. Dans sa solitude alpestre il se met à chanter, comme les bergers bergamasques au milieu de leurs moutons, sur les pentes du Fexthal. Ce qu'il veut avant tout, c'est être un mâle bien portant, et qui affirme. Et son chant est un hymne viril, qui glorifie les beaux muscles, les larges poitrines, l'humeur fière et joviale.

« J'appelle classique ce qui est sain », a dit Goethe. Pourrait-on ajouter à ce qui est sain ce qui désire l'être ? Tendre à l'équilibre au milieu du désordre, n'est-ce pas être « classique » dans le sens indiqué par Goethe et plus profondément que ceux qui doivent à leur époque la mesure et l'ordre dont ils s'enorgueillissent ?

Nietzsche se déclare l'ennemi du romantisme, il s'en est évadé comme il s'était évadé de la maladie, par volonté, en se surmontant lui-même : à vrai dire, il est un romantique guéri. Par là s'explique son goût des moralistes français. Sans doute apparaissent-ils plus pondérés que lui, et leur esprit de mesure se serait offusqué de sa philosophie « à coups de marteau ». Mais il était obligé de réagir, de réagir contre son peuple et son siècle qui tous deux l'accablaient. La Rochefoucauld ou Stendhal n'avaient pas besoin de se mettre sur le haut d'une montagne pour se faire entendre. Il est vrai qu'ils n'ont pas jeté dans l'espace d'aussi fulgurantes apostrophes que Zarathoustra.

Les Alpes ont été longtemps considérées comme le paysage romantique par excellence. Nietzsche, ce « classique » par droit de conquête, est le premier qui les ait abordées en psychologue. Je veux dire que, dédaignant de les regarder d'en bas, il les a gravies, il a mesuré leurs rapports avec l'homme, il a dégagé sous leur influence une doctrine de l'individualisme en lutte qui ressemble beaucoup au réalisme des bonnes époques

grecques et françaises. Là où Manfred ne voyait que déchaînement passionnel, il a reconnu la discipline dans l'effort. Aussi, n'évoque-t-il pas le hululement des Walkyries, ni une vierge casquée sur un pic qu'entourent des flammes wagnériennes, mais, selon le texte remarquable que nous notions au début, souhaite-t-il sentir la nature alpestre « comme Poussin et ses élèves ». C'est par là qu'il est un grand poète des hauteurs. L'air sec et sublime des altitudes permet d'étonnantes transparences où tout devient pureté, plénitude et découpage. Cet Allemand qui redoute l'incapacité de sa race à formuler, reçoit avec joie l'enseignement d'horizons étincelants et massifs. Sous leur apparent désordre il montre les lois et les architectures et ainsi il leur donne des significations nouvelles.

. * .

Monter là-haut pour être seul, pour être soi, pour être bien portant. Mais cette vie enfin rendue à la vérité, qu'en faire ? La risquer.

Des lignes verticales ont ici remplacé ce qui, en bas, est facile et plat. Des profils acérés, des parois à pic, des terrasses qui se superposent. L'homme qui se glisse le long d'étroites corniches ou se hisse en s'aidant des pieds et des mains, il est guetté : du fond du précipice qui l'entoure de toutes parts monte la tentation insidieuse du vertige. Cet homme-là, il vit « dangereusement ».

Il est donc le frère de Nietzsche, de Nietzsche qui s'est avancé aussi haut que possible, là où nul chemin n'était tracé, où personne ne voulait le suivre, poussant « au-delà » des croyances, « au-delà » du bien, du mal et des dieux, Nietzsche luttant contre son angoisse et ses incertitudes, en proie aux pires risques de la pensée, Nietzsche trop audacieux dont le vertige a fini par tourner la tête, et qui, pareil à ceux dont une dalle, dans les petits cimetières alpins, raconte la chute, à, lui aussi, été englouti par l'abîme.

Quand on est seul dans la montagne, et qu'on l'écoute, on renonce à voir en elle une majesté triomphante et comme un monument involontaire de l'orgueil, on est frappé au

contraire par son caractère de ruine. Sa grandeur est désespérée. Pour nous qui ne vivons qu'un jour elle paraît éternelle. Mais l'esprit qui domine le temps, sait qu'elle agonise. Tendez l'oreille. Le silence de l'atmosphère n'est rompu que par une lointaine rumeur de torrents, si monotone que vous ne l'entendez plus. Mais c'est l'interminable plainte d'une destruction : l'eau qui sort des glaciers supérieurs ronge le colosse. Parfois un bruit plus fort vous parvient : c'est une avalanche qui se détache et s'écroule. Cette corrosion qui ne s'arrête jamais, ces chutes de pierres, en un mot ce gémissément universel qui ressemble à un râle, disent qu'imperceptiblement les montagnes s'effritent et qu'elles s'effaceront un jour du globe. Comment Nietzsche ne se serait-il pas reconnu, avec émotion, dans cette nature tragique ?

Sans doute il refuse de se dire pessimiste. Sa guérison, par exemple, il la considère comme une victoire de l'optimisme, optimisme voulu, d'ailleurs, et dépourvu d'illusion. Mais ce qu'il appelle tragique et dont il ne peut se passer, c'est, ayant accepté la vie, l'ayant conquise, l'ayant glorifiée, de consentir à la perdre. Le tragique c'est d'accepter le sacrifice de ce qu'on aime, d'accepter la destruction. D'ailleurs la nécessité qui réduira tout en poudre, ramènera non moins implacablement au jour ce qui avait cru périr. Immobile, « argenté », le lac de Sils-Maria doit disparaître, aussi bien que nous entraîné par « l'éternelle joie du devenir ». Car c'est cela, le tragique : la contemplation amère et pourtant orgueilleuse de la catastrophe. Et cette haute vallée, le lac brillant entre les mélèzes ont fait soudain surgir devant Nietzsche cette consolation désespérée qu'est le « retour éternel ». A Silvaplana on montre encore l'endroit de cette apparition métaphysique.

Voilà ce qu'il ajoute à ces moralistes français — ou plutôt psychologues — qu'il a tant pratiqués. C'est un frémissement. Sauf Pascal, ils ne furent guère « tragiques ». On dirait au contraire qu'ils écartent exprès toute question dernière. Loin de se borner comme eux à observer les hommes et à faire la critique des vérités dont ils se contentent, il sent bien que l'analyse, l'ironie et le doute ne sont qu'une première étape. Après, d'autres problèmes se posent, rendus d'autant plus exigeants que l'esprit qui les envisage est devenu plus fort.

C'est que ces moralistes étaient des hommes sociables et non pas des solitaires ; ils ne vivaient pas dans la nature, surtout pas dans celle qui par sa simplicité dénudée nous ramène aux origines, et par sa disproportion nous rappelle notre petitesse. La montagne où il s'est aguerri l'âme et le corps forme devant les yeux de Nietzsche le tableau en raccourci de l'univers, le théâtre sublime du destin.

. . .

Une des raisons enfin pour lesquelles Nietzsche n'a pas fini de nous satisfaire, même et surtout aujourd'hui, elle apparaît étroitement liée à la nature engadinoise.

Cette marche alpestre, passage supérieur entre les civilisations, qu'on la replace dans sa réalité géographique. Certains des jugements les plus sévères portés sur l'Europe, le furent par Nietzsche, mais personne plus que lui ne crut à l'Europe, et ne voulut la guérir. Il la jugeait si malade ! Surtout à cause du divorce qui sépare le génie allemand du génie français. Ne montrait-il pas, par son propre exemple, qu'ils pouvaient se conjuguer, s'exalter l'un l'autre ? Il a su discipliner sur un mode classique son tempérament de Germain et de Slave. Ce n'est pas par hasard qu'entre l'Allemagne et la France il se soit défini un « esprit helvétique », un habitant des plateaux au dialecte romanche, de cette Alpe latine, aux laes étrangement méridionaux.

Certes Nietzsche n'est pas une intelligence intermédiaire, qui dégrade les extrêmes en croyant les concilier. Il n'est pas entre deux régions, il les domine. Il maintient l'esprit lucide au-dessus de l'abîme, et l'esprit n'ignore pas l'abîme mais surmonte son vertige. C'est ainsi que je vois Nietzsche sur les hauteurs de la Maloja. Debout au bord du gouffre.

ROBERT DE TRAZ.

MADemoiselle

Sœur Marie-Fulgence

I

« Pour ce qui est d'être bien portant et bien rassis, pas un comme M. le Doyen ! ». Ainsi disaient les gens, et lui ne le niait pas.

Ni sa mémoire, ni son entendement, ni sa volonté, ni son embonpoint jamais ne perdirent de leur aplomb. Jamais ses artères n'eurent un battement impétueux, ni son front ne se rembrunit ; pas un pas plus prompt que les autres, pas une habitude nouvelle.

Il mit le plus fort de son zèle à la calligraphie, art cultivé glorieusement par d'insignes hommes d'Eglise comme Saint Marcel, Saint Joseph l'Hymnographe, le moine Cosmas, le diacre Dorothée... Le Doyen d'Oléza décalqua, copia des vignettes, des frontispices, des colophons et des parchemins onomastiques.

S'il eut des motifs de trouble, il est probable que ces motifs, d'eux-mêmes, se fatiguèrent et le laissèrent en paix. Mais il fallut, à l'entrée de la vieillesse, que vinssent le combler de perplexités les vicissitudes de la noble maison des Valcarcel,

de Murcie, qu'il avait servi tout jeune, et qui, l'ayant fait étudier, l'avaient par leur protection exalté jusqu'au doyenné d'Oléza¹.

II

Un soir, M. le Doyen eut à présider les obsèques de don Trinitario Valcarcel y Montesinos. Il y avait là le clergé de toutes les paroisses de Murcie ; et, comme le dernier Valcarcel avait fait divers legs au Séminaire, aux Asiles, à l'Hospice et à maint couvent, son cortège funèbre était illuminé par les séminaristes, les vieillards et les enfants assistés, les moines. Le cercueil était porté par six journaliers employés sur les terres des Valcarcel, en raides habits de drap, leurs habits de nocce, qu'ils gardent pour le jour d'être enterrés et qu'ils revêtent aussi pour le deuil de leurs maîtres. Après les répons et le défilé de condoléances, il faisait nuit noire. Le cadavre resta sur le gradin de la chapelle du cimetière, veillé par les laboureurs. Il était en habit, avec les cordons et les plaques de deux grands-croix, que don Trinitario tenait du temps où il fut gouverneur civil en Estrémadure.

Les bons journaliers parlaient à voix basse, se taissaient, bâillaient et s'ennuyaient à regarder leur maître mort, les cierges, le Christ de l'autel, Christ de cimetière à qui l'on confie la garde des défunts déposés à ses pieds, pendant que s'endorment ceux qui veillaient sur eux. Les six laboureurs bâillaient tellement que deux d'entre eux s'en allèrent acheter des tourtes et des petits pains chauds de la cuisson matinale, de la morue, du vin et des olives. Tous réunis à nouveau dans la chapelle, ils s'empiffrèrent, ils fumèrent, ils mouchèrent les cierges et s'étendirent sur la natte.

Un temps passa. Les mouches pompaient sur les yeux, dans les oreilles, dans les narines, sous les ongles de don Trinitario ; soudain, elles bourdonnèrent en essaim effarouché. Le cadavre avait remué les paupières. Il décroisa

¹ Il s'agit ici d'un doyenné de chapitre (N. d. T.).

les mains, reposa les coudes sur les bords du cercueil comme sur un coussin, et se mit sur son séant. Sans doute, vivant comme mort, était-il flegmatique et pince-sans-rire. Il regarda tout autour de lui : ses gens endormis, les pichets de vin, les papiers graisseux du dîner froid, les cierges consumés, le Christ, en face de lui, l'accueillant, un panneau de nuit étoilée, avec la découpe d'un vieux panthéon et d'un cyprès fantômatique....

— Et vous n'êtes pas mort de peur en vous réveillant là-bas ? lui demanda le Doyen, lorsqu'il vint à Murcie lui présenter, un peu intimidé, ses félicitations.

— Non, lui dit le ressuscité, parce que le plus effrayant c'était le mort, et le mort, je ne le voyais pas puisque précisément c'était moi.

Don Trinitario descendit posément de son estrade ; il prit le manteau d'un domestique, s'y enveloppa, et sortit.

Sur la route il tâchait de penser à sa mort. Il ne se rappelait pas le moment de son décès ; il lui semblait qu'il avait dû mourir à une date reculée ; ou bien il croyait sortir de jouer au *tresillo* avec le général et Montana le référendaire ; il ne se souvenait pas d'avoir perdu ou gagné, de sorte que sans doute il était mort en jouant.

Il avait quelque humeur d'être tête nue, en habit, avec ses décorations — celles de vermeil, plus économiques — et sans gants, sans bijoux, sans argent, sans montre : poches de défunt que les siennes. Quelle idée de pauvreté, de misère inspirait un cadavre catholique ! En revanche, on l'avait chaussé de bottines neuves, et on les avait fendues en les lui mettant, et elles s'agrafiaient par un seul bouton : un bouton qui ne correspondait pas à la boutonnière. Quelle hâte pour une toilette si précaire !

Il parvint à la porte armoriée de son hôtel. Il frappa, du même coup de marteau que d'habitude. Silence. Sommeil de lassitude après le malheur. Au coin de la rue, brilla la lanterne du veilleur de nuit. Au loin, montait un tumulte d'espadrilles. Les laboureurs ! C'est alors que don Trinitario s'effraya : il eut peur d'être pris pour une âme en peine. Et, criant et frappant du poing, il réussit à se faire ouvrir une porte de derrière par les servantes, qui s'enfuirent épouvantées à sa vue.

Aux yeux de tous, et même à ses propres yeux, l'épouse fut désormais une veuve honoraire. La nuit, elle croyait coucher près du cadavre de son mari. Elle rendait grâce à Dieu du miracle de la résurrection : un des rares miracles que jamais nous ne pensons à demander. S'éveillant, elle regardait don Trinitario. Instinctivement, elle lui croisait les mains, et, du bout des doigts, elle lui fermait un peu plus les yeux....

III

Les Valcareel-Montesinos appartenaient à une des plus éminentes familles de Murcie, par son rang comme par ses biens, et par les titres et les mérites qui firent l'illustration des deux lignages, où fleurirent, sur les diverses branches, des guerriers, des présidents de cour, des tribuns, un cardinal, deux dames d'atour, toute une génération de « plus fort imposés », et, pour finir, don Trinitario, politique à poigne, et don Eusebio, consul à l'élégance apprêtée, qui perdit sa femme à Cette.

Don Trinitario épousa, sur le tard, une paysanne qui lui donna deux filles ; mais l'une seulement, Marie-Fulgence, vint au monde bien pourvue de santé et de beauté.

L'autre fille naquit difforme et affligée de convulsions. A six ans elle s'enfonça dans une insensibilité de larve. Quand elle mourut, nul n'y prit garde. Elle resta pareille à ce qu'elle était en vie, regardant toutes choses avec la molle fixité de ses yeux vitreux, couleur de cendre.

Marie-Fulgence mit tant de tendresse mignonne à se rappeler, et même à prononcer, « sœurte » que les intimes, ceux-là qu'apitoyaient la malade et qui évitaient de l'embrasser, finissaient par se l'imaginer fauchée dans une gracieuse enfance.

Toujours en larmes, Marie-Fulgence passait de l'exaltation à la défaillance. Le père eût voulu que son frère l'emmenât dans son consulat de Bordeaux ; mais, à ce moment, le consul préparait ses secondes noces.

Marie-Fulgence ne supportait pas sa solitude puérile dans la maison de Murcie. Alors don Trinitario fit appeler son filleul, le Doyen d'Oléza :

— A ton avis, que faut-il faire à cette petite? Comment pouvons-nous la guérir?

Au gré du protégé, les choses et les gens étaient ce qu'ils étaient, sans remède.

Don Trinitario se mit en colère. Sous son gouvernement, en Estrémadure, pour tous les conflits il y avait un remède. Alors et depuis il avait trouvé remède à tout, même à la mort. Et les angoisses de Marie-Fulgence auraient été sans remède?

Son idée fut de confier sa fille au Doyen, qui la conduisit à la Visitation d'Oléza. On ne savait pas d'autre couvent, à bien des lieues à la ronde, qui fût propre à recevoir de jeunes pensionnaires de naissance quelque peu relevée.

Marie-Fulgence passa de longs mois à pleurer, à se désespérer, à réclamer sa petite sœur ; ou bien son père lui apparaissait étendu dans la bière ; un autre jour, assis à sa table à écrire, il repassait les comptes de son convoi funèbre. Le dimanche et le jeudi, M. le Doyen venait en visite. Les nonnes s'empressaient de lui tout raconter, mais lui disait toujours :

— C'est une crise, ni plus ni moins!...

— Et que pouvons-nous lui faire?

M. le Doyen hochait pesamment sa tête ronde, penchée, de calligraphe. Une intention salvatrice était dans ses gros yeux. Pour la première fois de sa vie, il découvrait un remède à une difficulté : c'était de renvoyer la fillette chez elle. Il n'en fit pas la proposition, sentant que la reconnaissance lui scellait la langue.

Un jeudi, il manqua de venir à la Visitation. Il était à Murcie, parce que don Trinitario venait de mourir définitivement. Humbles furent les obsèques ; il n'y eut plus pour le veiller de laboureurs et de valets. L'héritage se réduisit à l'hôtel aux écussons sur le linteau, et à deux terres hypothéquées, envahies par l'herbe folle. La veuve remit le tout aux mains de M. le Doyen. Les créanciers l'entourèrent, et lui les écouta et lut leurs mémoires rédigés en termes de loi sans les comprendre, tandis qu'il se rappelait avec attendrissement son bienfaiteur, et se disait qu'en ce monde on

ne devait mourir qu'une fois. Et, comme la veuve avait besoin de compagnie, il lui amena Marie-Fulgence ; ainsi il put se renfermer dans les délices de sa tannerie calligraphique.

Quatre mois de félicité : un tableau synoptique, en trois encre, des évêques et pastoraux du siège d'Oléza.

IV

Bientôt Marie-Fulgence se trouva aussi orpheline de mère. Grande, mince, pâle ; la bouche d'un rouge ardent ; les tresses très longues, très noires. Seule dans le vieux manoir, entre des servantes antiques.

De son diocèse, M. le Doyen venait lui apporter sa très sage parole ; et, tandis qu'elle l'écoutait, resplendissaient ses yeux d'enfant et de femme, qui regardaient toujours au loin.

L'oncle Eusebio fit son apparition, avec sa femme, presque nouvelle mariée : c'était une dame bordelaise, qui parlait un espagnol délicieux et écourté. Elle était tout élégance, depuis sa voix flûtée jusqu'à ses mones, ses regards et ses attitudes, comme si son corps, ses pensées, son langage et son cœur eussent été aussi l'œuvre de son couturier. Une épouse à la dernière mode, pour un consul à la dernière mode.

Les tailleurs de Mureie se mettaient sur le seuil de leur atelier pour contempler l'admirable demi-deuil, de coupe anglaise, que le consul promena par la rue de la Platerie avant de rendre visite à sa nièce.

— *Voilà*¹, Fulgence : je te présente Yvonne-Catherine !

— Qui ?

— Ta tante, ma fille ! Mais chez nous on ne dit pas tante.

Ils regardaient l'enfant, admettant qu'elle fût jolie malgré sa gaucherie villageoise.

— Tu ne me demandes pas des nouvelles de Maurice et de Xavier ?

— Maurice et Xavier ?

— Mes fils, tes cousins, bien sûr !... As-tu vu, Yvette, quelle crinière primitive ?

¹ En français (N. d. T.).

Yvonne-Catherine prit entre ses doigts l'extrémité des tresses de sa nièce.

— Oh ! Superbe !

Marie-Fulgence s'émerveilla qu'elle eût parlé sans remuer la bouche, tendue de pâte carminée.

Et, l'été suivant, vinrent Maurice et Xavier. Ils avaient l'air d'étrangers : si mesurés, si blonds. Les tailleurs de Murcie sortirent encore de leurs boutiques pour les voir.

Le consul étant attaché au Ministère, il passait les vacances dans ses propriétés. Ses fils eurent des uniformes neufs de *cadetes*¹ de cavalerie. Le soir, ils se promenaient dans le vieux jardin de Marie-Fulgence. Elle était blanche, lisse, douce ; eux, rouges, dilatés, flamboyants. Ils contaient monts et merveilles de Bordeaux et de Valladolid. Maurice souriait toujours en regardant Murcie ; car il ne regardait pas un édifice, une vue, un clocher, mais toute la ville d'un seul regard.

Sa cousine, à le contempler et à l'entendre, accueillait une promesse de bonheur.

Et puis... Et puis, ils ne se virent plus, jusqu'à ce que Maurice pût faire parade d'un habit et d'insignes de lieutenant.

Marie-Fulgence avait encore perdu des couleurs ; ses cheveux noirs, plus luxuriants, l'enveloppaient d'une pénombre étouffante et passionnée, la pénombre du lierre sur un marbre, dans l'abandon d'un jardin. Maurice l'embrassa sur la torsade de ses tresses nattées, et le marbre tout entier trembla et rougit, comme si la statue s'était vue elle-même en plein soleil. Cet hiver-là, Maurice lui écrivit pour faire ses adieux. Il s'en allait très loin : voyage d'études, d'études comparatives sur les plus grandes armées d'Europe.

La lettre entière était une définition apologétique des vertus du soldat : « Un bon soldat a besoin de savoir ce que sont les autres soldats. Cette connaissance est la base des conquêtes et des résistances glorieuses. Un bon soldat doit avoir l'esprit international. Ce dernier enseignement, c'est de mon père que je le tiens. »

Si la lettre n'était pas débordante de douceurs et de galanteries, en revanche elle était riche en vérités solides.

¹ Elèves-officiers des écoles militaires (N. d. T.).

Marie-Fulgence la porta contre son sein. En se couchant, elle la mit dans son coffret à bijoux, qui en prit un arôme délicat.

Durant cette période, l'orpheline se montra agitée et désireuse de solitude. Elle passait ses journées dans la profondeur de l'alcôve familiale, gémissant et se retournant toute vêtue sur le lit énorme, en baldaquin de damas. Elle resta tout un dimanche immobile, pelotonnée. Elle refusa la nourriture ; elle se banda le front avec le velours cramoisi d'une image.

Ses vieilles servantes l'embrassaient en pleurant.

— Qu'as-tu donc, petite fille ?

— Là, là, je ne sais pas. Je dois avoir la fièvre.

Tout était amertume dans sa vie. Elle sentait dans sa bouche des fleurs amères. Ses yeux se fermaient sous un poids amer. L'eau qu'elle buvait était de fiel tiède. Son haleine et ses tempes embrasaient la toile des oreillers, leur laissant une odeur d'amertume.

On avisa M. le Doyen, qui vint presque promptement à la rescousse.

— Qu'allons-nous pouvoir faire, nous ? Nous et vous aussi, M. le Doyen ?

— Nous ? Rien. C'est une poussée de croissance. De poussée en poussée nous montons jusqu'à la paume du Seigneur, qui un beau jour, vlan ! d'un coup, nous fait entrer dans la gloire. C'est une crise de développement. Elle en a eu beaucoup déjà : la première, ce fut à la mort de sa petite sœur.

Cette nuit-là le mal empira. Le médecin de la maison fit appel à une consultation. Dans le cabinet de travail de don Trinitario, où elle se tint, M. le Doyen disait :

— Je ne me laisserai pas d'affirmer que c'est une crise de croissance.

— C'est le typhus : un typhus de la pire espèce qu'on connaisse...

— Le typhus ? Mais voyons, le typhus, tout le monde l'a à Murcie. Il est en permanence dans le sous-sol, à deux travers de main de profondeur.

V

Marie-Fulgence ne mourut pas. Son chanoine de tuteur la visita douze jeudis de suite. Le douzième jeudi, il se complut à faire noter le triomphe de son diagnostic.

— Ne l'avais-je pas dit ? La nouvelle poussée de bas en haut ! Tu as grandi. Te voici redevenue de chair blanche, au lieu d'être faite de terre : car on t'aurait dite de terre verdâtre.

Entre temps, un vieux perruquier coupait les tresses de la convalescente. Il la tondit presque au ras. Dans la glace de la coiffeuse de sa mère, Marie-Fulgence vit ses yeux larges, denses, comme deux passiflores humides, qui soudain se contractèrent parce qu'au fond du miroir, lui apparut Maurice, encore en tenue de route. Elle couvrit de ses mains sa tête dépouillée. Le Doyen s'alarma ; les servantes se désespérèrent.

Marie-Fulgence se réfugia sous une tenture, s'enveloppant toute de ses plis épais, et de là sortaient ses gémissements.

Le coiffeur repoussait du bout de son soulier les boucles et les touffes de cheveux. Ensuite il attendit, sans se dessaisir de son sourire ni d'un flacon de lotion.

Ce fut Maurice qui alla extraire Marie-Fulgence des replis de l'antique tapisserie, qui bruyamment se déchira. Il la conduisit près de la fenêtre. Il la regarda beaucoup, et la tapota doucement sur sa nuque de cire.

— N'aie donc pas de chagrin ! Ils repousseront. Et ça te va très bien. Tu ressembles à Fernandez Arellano, mon camarade de promotion, qui est très intelligent : il avait le numéro 7, et il est maintenant dans la Remonte.

Et il lui apprit que son père, passé Consul général, venait de demander sa retraite.

— Mais à dire vrai, à voir comme il se tient on le dirait toujours en activité. Il va venir à Murcie pour prendre du repos.

En douze jours l'oncle Eusebio avait pris tout le repos nécessaire ; à la veille de son retour à Madrid, lui et sa femme eurent la gentillesse de rendre visite à leur nièce orpheline.

Ils la regardaient avec compassion, mais sans tolérer qu'elle s'affligeât trop.

— Non ! Cela, non ! *Kate* est toute bouleversée par les tristesses. C'est la seule chose qu'elle ne puisse supporter. Tu es au meilleur moment de la vie. Le Doyen te tient lieu de père, de mère et de frères et sœurs. Ah ! *Kate*, si tu connaissais le Doyen !... Quel âge as-tu ? Vingt-deux ans ! Comment ? Pas plus de dix-sept !

— Un bébé ! soupira *Kate*, ou Yvonne-Catherine, à travers l'émail de sa bouche immobile. De cette bouche colorée, égyptienne et hermétique, émanait un parfum de bonbons.

— Dix-sept ? Je ne comprends pas ! Alors... alors c'est Maurice qui en a vingt-deux !

— Quelle gaffe¹, oh ! — Et Madame applaudissait, très fillette, de ses doigts pris dans des mitaines couleur caude.

Le consul honoraire riait avec élégance, regardant sa femme, regardant ses propres souliers vernis. Finalement, il enfonça ses pouces énergiques dans les goussets de son gilet de mérinos, à bordure de peluche. Il se leva, ne pouvant souffrir le bruit d'un filet d'eau qui courait entre les orangers et les magnolias du jardin.

— Mais toi, Fulgence, cela ne te crispe pas d'entendre toujours cette eau ? Non ?

Pendant sa maladie, elle avait reçu un soulagement de cette fraîcheur frissonnante. Elle croyait descendre le canal, l'échauffant de la braise que dégageait sa peau.

— Oui, mais c'était dans le délire de la fièvre... Tu as eu la fièvre ? Beaucoup de fièvre ? Alors, te voilà ressuscitée ! Comme ton père ! Eh bien, dès que tes cheveux auront repoussé, tu viens à Madrid avec nous ! N'est-ce pas, *Gothon* ?

— Oh ! oui, pour quelques jours ! susurra Yvette, *Kate*, *Gothon*, Yvonne-Catherine.

— Naturellement, pour quelques jours ! Tu ne manqueras pas de prétendants. Nous savons que la chose est finie avec Maurice. Vous n'auriez pas été heureux. N'est-ce pas, Yvette ?

— Oh ! non.

Et ils s'en furent.

¹ En français (N. d. T.).

VI

M. le Doyen d'Oléza reçut une lettre d'un bénéficiaire de Murcie, homme très subtil. Mais qu'importaient la subtilité, la délicatesse, le souci ?

M. le Doyen abandonna les barbes et les volutes du colophon d'un grimoire.

Consultations, crises, poussées de croissance, tous les petits malheurs de Marie-Fulgence lui semblaient toujours choses passées, vieilleries. Il n'était pas même tenu de méditer un conseil inusité. Les mêmes mots, les mêmes gestes lui resservaient. Et voilà que, tout soudain, il se heurtait à l'inattendu : Marie-Fulgence voulait acquérir l'image de l'Ange de Salcillo¹, quand même on dût lui demander en prix sa maison et ses terres, qui commençaient à s'améliorer et à produire.

Choc inattendu ! Et une surprise, pour M. le Doyen, était l'éversion de toute sa vie. Il n'eut même pas l'idée de prendre son front dans ses mains pour réfléchir : il levait en l'air ses poings et les regardait du fond de son fauteuil sans les reconnaître. Une émotion aussi forte que lors de la résurrection de don Trinitario ! Marie-Fulgence était bien une Valcarcel !

Peu à peu, le Doyen approcha de l'extravagance, la logique : l'onguent qui adoucit les inflammations.

Que servirait à cette malheureuse de posséder l'Ange, et où diantre le mettrait-elle, si, pour l'acquérir, elle se défaisait de sa maison ? Outre la logique, il y avait le Conseil de famille, et il y avait lui !

Mais ni lui ni nul autre n'étaient à temps d'empêcher Marie-Fulgence de perdre la tête et les gens de se gausser.

Une deuxième lettre du bénéficiaire de Murcie secoua d'un frisson la corpulence de M. le Doyen.

Le Doyen tout entier se tendait à en craquer vers une obscure décision, tandis qu'il en relisait les sentences principales.

¹ Salcillo est un sculpteur murcien du XVIII^e siècle, qui a doté sa ville natale des plus beaux *pasos* d'Espagne. L'Ange figure dans le groupe du « Jardin des Oliviers » (N. d. T.).

«... Je n'ai pas voulu détourner mademoiselle Valcarcel de sa folie en montrant de l'impatience et de l'humeur, mais en me laissant prendre, en apparence, à ses puérilités, selon le *similia similibus*. Ce bois, lui ai-je dit, est magnifique. Si j'étais évêque de Murcie, je revendiquerais l'Ange pour mon palais. Entreprise irréalisable. Et pourtant un évêque dans son diocèse est et peut davantage, bien davantage, qu'une jeune personne dévote dans sa maison. Certes je sais que cette image de l'Ange est celle que nous devons aimer plus que toutes les images de tous les anges. Ceux qui se connaissent à la beauté nous disent que l'imagier eut une inspiration divine de façonner un beau corps qui ne fût ni d'homme ni de femme. Sans participer de nous, il nous revient à tous. Mais c'est à nous autres Murciens qu'il revient particulièrement, parce qu'il apparaît auprès d'un palmier. L'artiste a préféré le palmier solitaire de nos jardins clos à l'olivier du verger de Gethsémani. Il n'a pas voulu d'une épée, ni d'un luth, ni de roses dans les mains de l'Ange... Ce n'est point un Ange de fureur, ni de suavité, ni de gloire ; non plus un Ange facile, un Ange de mœurs accommodantes. Il nous a laissé l'Ange le plus proche de nous, et celui qui approcha le plus l'humaine douleur de Dieu ; l'Ange qui descendit jusqu'au jardin baigné de lune, pour réconforter le Seigneur dans sa nuit d'angoisse. L'Ange des douleurs... Lord Wellington, comme vous, prétendit l'emporter avec lui. Il offrit deux millions, et un autre ange neuf tout pareil. Et il dut renoncer à l'Ange. Vous ne sauriez donner autant, et moi je ne suis ni ne serai évêque. Mais vous pouvez vous consoler en imagination en songeant que vous vous nommez Marie-Fulgence, comme la fille de Salcillo.... Mademoiselle Valcarcel m'a répondu, inespérément, qu'elle se moquait bien de la fille de Saleillo.... Je ne puis rien faire de plus. Elle continue à se ronger. Elle achète toutes les images imprimées de l'Ange qu'elle rencontre ou qu'on lui apporte ; et le délicat éphèbe de Gethsémani se multiplie dans le salon, dans la chambre à coucher, dans les livres et dans la corbeille à ouvrage de cette jeune personne... »

Le Doyen s'agita, dans le fracas chevrotant de son fauteuil et de son tabouret. L'heure était venue d'en appeler de lui-même et devant lui-même, La protection de la maison Val-

carcel ne l'obligeait pas à une perpétuelle faiblesse devant les caprices d'une fillette ; elle n'exigeait pas qu'il s'éloignât de son sentier tranquille pour passer une vieillesse ambulatoire dans le coupé d'une diligence. Ce serait cette fois son dernier voyage d'Oléza à Murcie.

Il arriva, et s'achemina vers l'hôtel seigneurial. Il ordonna qu'on ouvrit et qu'on éclairât l'immense cabinet de travail de don Trinitario, et, de là, il fit appeler l'orpheline. Dans cette pièce, l'entrevue acquerrait une efficace gravité.

En trois bonds, comparut Marie-Fulgence. Elle avait maintenant une gracieuse chevelure de page ; les couleurs de la santé renaissaient.

Le chanoine courroucé ne voulut même pas l'entendre ; il n'avait d'autre chose à faire que d'imposer promptement sa volonté et sa prudence.

— Je suis venu pour te dire que tu ne peux acheter l'Ange de Salcillo : entre autres raisons, parce qu'il n'est pas à vendre. Et tout est bien fini, ni plus ni moins !

— Mais je le savais...

— Tu le savais ?

— Parfaitement, je le savais. Ce que je veux maintenant, c'est être sa religieuse. Ainsi je vivrai à son côté.

— Sa religieuse ? Pas davantage. L'Ange de Salcillo n'a pas de monastère.

— S'il n'a pas de monastère, je le fonderai, moi !

— Que dis-tu ? que tu le fonderas ?

— J'ai bien assez d'argent, et j'aime assez mon Ange pour cela....

— Bien assez d'argent ? — Et lui qui ne devait pas questionner, mais trancher ! Le pauvre Doyen continua ses interrogations : — Tu l'aimes assez pour cela ? Mais, ma fille, crois-tu que je vais te laisser faire et dire ces énormités et ces hérésies ?

— C'est une énormité que d'aimer l'image de l'Ange de Notre-Seigneur ? C'est ce que vous me dites, oui, qui m'a l'air d'une hérésie !

La contradiction pleuvait sur le front rougeoyant du Doyen d'Oléza. Il se prit à réfléchir. Pouvait-il lui interdire cette piété enflammée sans tomber dans une périlleuse apparence d'iconoclastie ?

Il essuya posément sa sueur, tout en regardant mademoiselle Valcarcel.

— Fais-tu des prières à l'Ange ?

— Moi ? Non, du tout !

— Te voilà prise ! — Mais aussitôt il la lâcha. Il soufflait et se fatiguait d'un dialogue aussi serré.

Les choses sont ce qu'elles sont. Il ne s'était jamais offusqué de l'image de l'Ange, qui ne semblait ni homme ni femme... Evidemment, il n'était ni l'un ni l'autre ! Alors, qu'elle s'en donnât à cœur joie de la regarder et de l'aimer ! Arrivé là, une inquiétude trouble s'insinua en lui : soupçon effarouché qui ne parvenait pas à émerger jusqu'à l'expression claire. La beauté de l'image n'était ni d'homme ni de femme ; il s'en suivait qu'elle avait part de l'une et de l'autre beauté ; et, dès lors que Marie-Fulgence prenait feu et se consumait pour cet Ange, cet Ange, en dépit de son androgynisme, ne pouvait-il suggérer à l'orpheline une ligne spirituelle, un charme masculin ?

De nouveau le digne chanoine resta méditatif, et, brusquement, il demanda :

— Pourquoi ne vas-tu pas à Madrid, chez ton oncle ?

— Chez l'oncle Eusebio et chez Madame Yvonne-Catherine, Yvette, Kate, et je ne sais plus quoi ! Mes cousins eux-mêmes ne peuvent pas la souffrir !

— Je veux que tu t'en ailles de Murcie. Et ce n'est pas que je le veuille seulement : tu en as besoin.

— Je m'en irais bien tout de suite !

— Mais où vais-je te mener ? Tu as été à la Visitation... Tu étais toute petite alors. Là-bas du moins, pour te voir, je n'avais pas à prendre la diligence.

Mademoiselle Valcarcel se leva d'un coup, toute joyeuse.

— Amenez-moi à la Visitation ! Tout de suite ! Menez-moi là-bas, et j'y resterai jusqu'à ce que je sois fatiguée.

— Et c'est bien le pire : tu finiras par t'en fatiguer.

VII

Dans la soirée du dimanche, s'arrêta devant le couvent des Salésiennes de Notre-Dame, un véhicule bruisant et

poussiéreux. Le messager s'empressa ; entre lui et le postillon, ils déchargèrent des coffres, des ballots, des corbeilles de fruits et de pâtes, des bouquets, des boîtes, des ombrelles, des châles, et une superbe cage de tourterelles.

Parut don Jeromillo, chapelain de la Visitation, rustique chair et âme pure, qu'un rien mettait dans l'affolement et les transes. Il regarda les bagages, se prit la tête à deux mains, courut vers la marquise du couvent, et de là revint à la portière pour secourir M. le Doyen, qui ne pouvait déplier les jambes et se croyait les genoux coincés et oxydés.

Un pied, une cheville, l'envol d'une jupe parurent sur le marchepied de la voiture.... Et, vivement, tout fut à nouveau caché à l'intérieur de la berline. Un section du collège de « Jésus » se rapprochait : la première section, celle des grands. On entendit un petit cri de mademoiselle Valcarcel :

— L'Ange !

M. le Doyen se retourna, consterné.

— ... En galons dorés et écharpe bleue... Le dernier à gauche. C'est l'Ange !

Don Jeromillo se souleva sur les pointes pour mieux voir ; tout effaré, sans rien comprendre, il salua l'Ange.

— Mais c'est Pablito, Pablito Galindo, le fils de don Alvaro, de don Alvaro qui a épousé Pauline, la propriétaire de l'Oliveraie de Saint-Daniel !

Ils entrèrent dans le parloir de la Visitation, et Marie-Fulgence se trouva parmi les Mères de la communauté, qui l'embrassaient avec des larmes et des rires.

Elle ressentait une allégresse enfantine. Elle courut à travers les cloîtres, le verger, la salle de couture et la salle capitulaire. Elle interrogeait sur tout et disait se souvenir de tout. Elle s'imaginait avoir tout à elle, d'une possession sentimentale de nièce héritière de Notre-Dame. Elle ouvrit coffres, cassettes et corbeilles. Elle répandit au dehors son linge, ses chapelets, ses brimborions, ses essences. Elle distribuait des fleurs et des sucreries ; elle embrassait ses tourterelles, les berçant sur le doux appui de son sein. Elle voulut voir sa chambre ; elle la décora. Elle demanda à prendre l'habit de novice et à professer au plus tôt. Elle s'appellerait Sœur Marie de l'Ange de Gethsémani. L'été elle s'en irait,

avec toute la communauté, à ses terres de Murcie, qui maintenant faisaient joie à voir....

L'Abbesse, douce et maternelle, lui souriait continuellement, avec l'étonnement tranquille que ces ardeurs lui inspiraient.

La Sœur Clavaire, grande, massive, les yeux abîmés dans des cavités violettes qui mettaient comme des bécies d'ombre sur ses joues grenées d'herpès, la considérait avec défiance et poussait un cri âpre d'oiseau de basse-cour à chaque bond nouveau de ce cœur. Que de façon et que de folie ! Elle se donna la charge de veiller sur cette jeune personne ; et elle s'attacha à son côté.

Le soir, dans le chœur, lorsque la Mère eut dit :

— Pour la santé de notre très révérend prélat : *Pater Noster*...

Marie-Fulgence se pencha vers la Sœur Clavaire et lui demanda :

— Comment ? Qu'a-t-il donc, ce pauvre monseigneur ? Il doit être très vieux, n'est-ce pas ? A-t-il des nièces ?

— Taisez-vous et priez !

Marie-Fulgence ne voulut pas se retirer sans avoir parlé en particulier à la Mère, afin d'être éclairée sur le compte de Sa Grandeur. Monseigneur l'Evêque était depuis longtemps confiné dans ses chambres privées du Palais. Un médecin étranger à la ville lui donnait ses soins ; et, bien qu'on tint son mal rigoureusement caché, il n'était plus possible de l'ignorer : Sa Grandeur souffrait d'une horrible maladie de la peau. Un grand malheur pour tout le diocèse d'Oléza !

Mademoiselle Valcarcel implora pour elle une prompte prise d'habit, afin de pouvoir soigner le vénérable malade.

L'abbesse sourit, la louant de son dessein, et l'invita à se coucher.

— Et Pablo Galindo ? Qui est Pablo Galindo ?

La Mère eut un sursaut, d'autant que la Sœur Clavaire venait de paraître, leur faisant connaître que toute la résidence reposait déjà.

Au matin, mademoiselle Valcarcel fut prise d'angoisses de conscience. Et dès la seconde journée de sa présence au convent on la vit se plonger dans la vie spirituelle et croître en vertus monastiques.

La Sœur Clavaire en conçut plus de méfiance. Tous les soirs elle contaït par le menu ses scrupules à la Mère, et multipliait ses avis :

— Il faut l'éprouver beaucoup ! Elle est fille de grande maison, je le sais ; mais elle a des tourbillons dans le sang... Son père a ressuscité et ce n'était point un saint... Je ne puis pas dire, je ne puis pas dire... Je suis seulement d'avis qu'il faut l'éprouver beaucoup.

Elle avait grand renom de prudence et de sagesse dans tout l'Ordre.

L'Abbesse éprouva donc la novice et, à sa propre confusion, mademoiselle Valcarcel s'élevait à la vertu des vertus, à l'oubli de soi-même en Dieu, selon les paroles du Saint Fondateur. Son âme se couchait dans le giron divin. Mais, par moments, il semblait à l'Abbesse que le Seigneur déposât cette âme sur le sol. Elle l'exerça en toute espèce d'abnégations, à l'imitation de Sainte Marie-Madeleine de Pazzis lorsqu'elle fut maîtresse de novices. Elle la fit sortir du chœur en lui ordonnant d'aller compter les briques de la salle de couture, et Marie-Fulgence les comptait avec un fredon d'écolière. Elle l'envoya ramasser des fourmis dans le jardin, et la novice les ramassait avec enthousiasme. Elle la tira de l'oraison la plus douce et la plus intérieure pour lui faire puiser de l'eau à la citerne ; et toutes, hors la Sœur Clavaire, la proclamèrent humble et belle comme la Samaritaine. Même elle l'obligea à servir au réfectoire, en robe de soie, parure qu'elle avait apportée du siècle, et de nouveau toutes reconnurent dans cette enfant la joie pleine de la mortification.

On apprit que l'état de Sa Grandeur avait empiré. Et mademoiselle Valcarcel redoubla de pénitences et de prières.

La Mère rapporta tout à M. le Doyen. Et M. le Doyen soupira de satisfaction.

— La voici enfin sur la voie ! C'est un succès, ni plus ni moins !

VIII

Les dominicaines de Sainte-Lucie, les clarisses de Saint-Grégoire et les salésiennes de Notre-Dame envoyaient à monseigneur l'Evêque des pots d'onguents merveilleux, des fioles d'huiles et d'eaux bienfaisantes pour ses plaies.

Ensemble les messagers ressortaient de l'Evêché, s'entretenant des importunités et des fâcheries qui les attendaient dans leurs monastères. Mais le plus préoccupé était toujours celui de la Visitation. Il avait à soutenir les filiales ferveurs de la communauté à l'adresse de Sa Grandeur, et principalement celles de la Mère et de Sœur Marie-Fulgence, mademoiselle Valcarcel. Jamais elles n'étaient rassasiées de nouvelles. Elles voulaient savoir s'il avait vu le révérend malade, s'il avait pu entendre sa voix (comment était-elle ?) ; s'il y avait à l'Evêché une religieuse d'Oléza ; qui avait pris le présent de ses mains ; s'il avait oui parler de quelque soulagement soudain ; quel remède avait été préféré, le leur ou celui offert par les clarisses, ou par les dominicaines, ou par les dames dévotes ; et enfin, quand il pénétrait dans l'antichambre et disait : « De la part de l'Abbesse de la Visitation et de toute la communauté... », qu'arrivait-il ? Il entrait, il parlait ; que se passait-il alors ?

Le courrier hochait avec résignation sa tête tondue de serf, en regardant sa casquette fatiguée.

Il ne savait rien. Il entrait, il parlait, et puis plus rien. Un ecclésiastique effilé recevait d'eux tous, en une seule fois, les pommades, les baumes, les bottles d'herbes et de racines. Il s'en allait et revenait très vite, examinant des papiers, ôtant et remettant ses lunettes ; tout d'un coup, il s'arrêtait :

— Ah ! dites-moi : monseigneur remercie la communauté des... de....

— Des salésiennes ? avançait timidement le messager.

— Oui, des salésiennes, des salésiennes... c'est bon. Il lui demande de ne pas l'oublier dans ses prières, et il la bénit.

Le vieux grand-père s'inclinait bas pour recevoir la bénédiction qu'il rapportait aux célestes Epouses ; puis il attendait. Les autres de même.

L'ecclésiastique se mettait à lire à son pupitre, en les regardant du coin de l'œil.

Eux ne partaient pas. Des heures sonnaient aux pendules des salles. Et le serviteur des dominicaines s'enhardissait jusqu'à dire :

— C'est que la Prieure voudrait savoir si Sa Grandeur a essayé de l'eau sainte du Jourdain.

— L'eau du Jourdain ?... L'eau du Jourdain ? C'était un flacon vert avec une croix sur le cachet ?

— Non, monsieur, non. Le mien porte un Saint Jean-Baptiste au milieu !

— Le vert — intervenait le courrier des salésiennes — le vert, c'est moi qui l'ai apporté. C'était de l'huile des oliviers de Gethsémani. Sœur Marie-Fulgence, mademoiselle Valcarcel, l'avait parce qu'un bénéficiaire de Murcie, qui a été à Jérusalem, lui en a fait présent ; et on dit...

Le messager des dominicaines reprenait ses explications

— L'eau sainte n'était pas dans un flacon, mais dans une petite terrine couleur pain bis ; un pot fait avec la terre du puits de Saint Dominique de Guzman : la même terre qui sert pour les rosaires, et qui est si miraculeuse !

Et celui de la Visitation ajoutait :

— Si on le demandait à l'infirmier....

Le prêtre disparaissait par la portière de velours amarante, dont l'écusson épiscopal s'obnubilait peu à peu sous les traces de mains en moiteur.

Les serviteurs restaient là en silence, sans dépasser les dalles de faïence assignées à leurs espadrilles poussiéreuses.

Montaient des chapelains de la Curie, des domestiques de maisons riches, qui s'informaient du malade. Le familier revenait, chargé de folios et de livres. Il s'occupait des nouveaux venus, sans se souvenir des autres ; l'un toussait. Soudain il les regardait à travers la glace de ses lunettes :

— Ah ! On me dit que oui, que Sa Grandeur en a essayé : de l'eau et de l'huile, du flacon et de la terrine — des deux !

(A suivre)

GABRIEL MIRO.

(Traduit de l'espagnol par MARCEL CARAYON.)

ARTHUR HONEGGER

A Maurice Brémond.

Il ne semble point prématuré de jeter un regard d'ensemble sur l'œuvre d'un musicien qui honore également la Suisse et la France. Cette œuvre, en effet, qu'il ne s'agit par ailleurs aucunement de borner, forme d'ores et déjà une des plus imposantes constructions de notre art. Et la valeur de l'édifice vient de frapper le grand public lui-même, ces derniers temps.

Arthur Honegger est né au Havre, le 10 mars 1892, de parents zurichois fixés depuis longtemps en France par leur situation commerciale. M^{me} Honegger jouait souvent, au piano, Beethoven ou Mozart, et le jeune Arthur voulut très vite, lui aussi, composer des ouvrages semblables à ceux qui revivaient sous les doigts maternels. Il écrivit ainsi quelque vingt-deux sonates, des oratorios, des lieder, trois opéras, le tout avec une inexpérience qui allait même à noter la basse en clef de sol, faute de connaître un autre mode d'écriture ! Après avoir reçu les leçons d'un professeur local, il suivit des cours au Conservatoire de Zurich, durant les séjours où l'été ramenait la famille Honegger dans sa cité d'origine. Finalement, il entra au Conservatoire de Paris en 1913, avec

MM. Gédalge, Widor, d'Indy, comme maîtres. Le jeune improvisateur apprenait à fond son métier : désormais, il pourrait composer.

Or il advint un peu plus tard, que certains musiciens fort jeunes, se lièrent d'amitié. Les origines de ce groupement dont s'occupa, depuis, la presse musicale de tous pays, ont été presque toujours si inexactement rappelées, que le mieux nous paraît être de citer intégralement ici une courte et rigoureuse mise au point de M. Honegger lui-même¹ :

Contrairement à l'opinion admise, le « Groupe des Six » n'est pas une association esthétique.

En 1917, quelques jeunes musiciens groupés autour d'Erik Satie donnèrent des auditions de leurs œuvres dans un atelier de la rue Huyghens. Ce groupement baptisé par Satie « Les Nouveaux Jeunes » comprenait : Auric, Durey, M^{lle} G. Tailleferre, Roland Manuel, P. Menu (mort depuis) et moi-même. Plus tard s'y adjoignirent Darius Milhaud de retour du Brésil et Fr. Poulenc.

Le critique H. Collet, de *Comœdia*, vint un jour chez Milhaud pour faire la connaissance des jeunes musiciens. Ce jour-là, il rencontra Auric, Durey, Milhaud, Poulenc, G. Tailleferre et moi-même. Dans un article paru quelques jours plus tard, il nous comparait aux « cinq Russes » et nous appelait les « six » Français. Cet article suscita de vives polémiques et fit naître bien d'autres articles.

Avant H. Collet, A. Roussel avait publié (dans le *Chesterian* d'octobre 1919) une étude sur la jeune école, dans laquelle il groupait Auric, Durey, Roland-Manuel, Milhaud, Poulenc, Tailleferre et moi-même, en citant aussi P. Menu et H. Cliquet.

Il s'agissait, comme l'on voit, d'une simple association amicale. A ce titre, le lien n'a pas cessé de subsister, mais chacun, d'ailleurs, poursuit sa tâche en toute liberté, écoutant le conseil de la Portia shakespearienne, selon qui tout homme doit entendre sa voix intérieure. Durant l'année musicale, Arthur Honegger mène à Paris l'existence de compositeur, environné déjà de jeunes élèves qui subissent le prestige de son art et l'attrait de sa bienveillance. Car il appartient à ce petit nombre d'élus chez qui l'homme est à la hauteur de l'artiste.

¹ Note sur les Six, insérée au programme d'un concert donné le 27 mars 1923, à Toulouse, par la Société Charles Bordes et au cours duquel fut jouée une grande partie du *Roi David*, sous la direction de l'auteur.

Sa silhouette est une des plus familières qui soient aux habitudes des concerts parisiens. On le voit fréquemment, dans nos salles, s'avancant de sa démarche puissante, un peu massive, le dos large, la poitrine aux pectoraux solides, et l'on reconnaît son beau visage à l'ample front couronné de libres cheveux bouclés très bruns, au menton volontaire, aux yeux noirs fiers et profonds sous la voûte des arcades. Et, tantôt ce visage revêt une force beethovénienne un peu sombre, ramassée, tantôt il se détend en un charmant sourire, et ne paraît plus être que celui d'un adolescent méditatif, « raphaëlesque », comme écrivait récemment M. Roland-Manuel. Or, sans doute y a-t-il ici influence de l'œuvre sur l'image que nous avons de l'auteur, mais ce double aspect physique, nous l'allons retrouver dans la musique d'Arthur Honegger.

Revenons quelque peu, d'abord, sur cette production enfantine, dont je trouve l'exemple non-négligeable. L'auteur a bien voulu m'en ouvrir les cartons. J'ai été frappé du caractère vivant, toujours musical, qui marque cette œuvre lointaine, encore dénuée de métier. Rien d'original, certes : des rythmes et des motifs beethoveniens, des phrases mozartiennes, des lieder de Brahms plus tard. Mais rien non plus de stagnant : déjà de la musique qui avance. Cette précocité même est rare à notre époque : on songerait aux grands classiques, ou, en dernier lieu, à un Saint-Saëns. Seulement, alors que l'auteur de *Samson*, sur le tard, jugeait ses compositions d'enfant « bien insignifiantes, mais sans faute d'écriture et d'une correction remarquable », c'est exactement l'inverse qu'il faudrait dire ici. Et n'est-ce point significatif !

Toute cette musique imitée du classique forme un soubassement solide à l'œuvre. Dans ces innombrables tentatives, Arthur Honegger a déployé son inexpérience en nous en faisant grâce. Essayant ce qu'il pouvait faire, il a appris ce qu'il fallait ne point faire. Au rebours de tant d'autres, il a gardé pour soi ses réflexions préparatoires, ses expériences de dosage, ou ses leçons de foot-ball. Si l'on veut, pour parler noble, lorsqu'il a franchi le Rubicon, c'est qu'il se sentait le souffle d'Hercule victorieux.

Ses premiers morceaux d'orchestre, le *Chant de Nigamon*

surtout, révèlent déjà une entente sérieuse des masses instrumentales, un tempérament de musicien puissant qui retrouve l'esprit, et parfois encore la manière, des deux Richard, celui de *Tristan* et celui d'*Elektra*. La musique de chambre avec laquelle il s'était senti, pour ainsi dire, de plain-pied, ne cesse de l'attirer. La *Rhapsodie* pour deux flûtes, clarinette et piano, qui est d'avril 1917, déroule la grâce souple d'un *larghetto* inaugural et final, où revit comme un écho de la flûte debussyste. L'*Allegro* central dégage une force plus rude. L'ensemble est clair et solide, avec beaucoup d'exquise souplesse et d'habileté polyphonique. M. Emile Vuillermoz, fort justement, y voyait l'œuvre « d'un jeune homme exempt de toute puérilité, ce qui est rare et précieux ».

1917, c'est encore l'année du *Quatuor à cordes*, pièce importante de l'édifice honeggerien et l'une des œuvres les plus hautes de la musique de chambre contemporaine. L'auteur récrivit jusqu'à trois fois ce quatuor, qui, dédié à Florent Schmitt, vient, naturellement, originalement, se ranger dans la lignée du *Quintette* de ce maître. On y trouve une sûreté de construction où tout tient et se tient, où l'ample gravité sereine de l'*adagio* très lent, s'encadre d'un exorde fougueux et tourmenté, puis d'un *allegro* rude et rythmique qui, après de durs combats, termine tout dans un grand calme classique. Désormais, l'apprenti avait fait son « chef-d'œuvre » de maître.

Nous ne pouvons considérer ici tous les éléments d'une production qui ne cesse, dès lors, de se montrer féconde. Mais on ne saurait laisser dans l'ombre les six beaux *Poèmes d'Apollinaire* (*Alcools*), qui sont de 1918 : œuvre mélodique achevée, où le symphoniste puissant sait trouver une forme vocale souple et ferme. Et comment ne point citer les deux *Sonates pour piano et violon* ? La première (1916-1918) est déjà pleine de recherches harmoniques ; le style libre et personnel s'y coule sans effort dans le moule classique. La seconde (1919), plus travaillée, sans doute, est, à mon goût, moins séduisante. Je ne puis m'empêcher d'y trouver un germanisme quelque peu dense, et c'est, je crois bien, la limite atteinte en ce sens par notre musicien.

J'ai hâte d'arriver à l'époque que j'appellerais volontiers la grande période honeggerienne, printemps 1920-été 1921, car c'est en cette étroite courbe de quelque quatorze mois

que viennent s'inscrire, outre des pages charmantes comme la *Sonatine pour deux violons*, ou le petit ballet *Vérité, Mensonge*, la délicieuse *Pastorale d'été* et ces grandes œuvres : les *Sonates* pour alto et pour violoncelle, *Horace*, le *Roi David* ; puis l'*Hymne* pour dixtuor à cordes, d'un si beau mouvement, le ballet *Skating-Rink*. Et l'énumération n'est point limitative ! N'y faudrait-il pas ajouter, par exemple, cette cocasse « Marche funèbre » des *Maris de la Tour Eiffel* où l'auteur a déployé un humour qui est un côté de son caractère, mais dont il confère rarement la traduction à sa musique ?

Les deux sonates (1920) requièrent toute notre considération. Ces œuvres si fouillées de la musique de chambre d'Honegger sont invariablement tripartites. Darins Milhaud, en une excellente étude, au *Chesterian* de décembre 1921, a pu dire que c'était comme si, dans son effort de perfection, l'auteur reprenait sans cesse un même ouvrage, pour en accroître l'ampleur, pour en éliminer plus de superfluité.

Malgré l'allure splendide — et la réussite technique — de la *Sonate d'alto*, je choisirai plutôt ici, puisqu'il faut choisir, l'admirable *Sonate de violoncelle*, magistral exemple de la libre construction thématique d'Honegger et de la fougue triomphante qui, si souvent, gonfle sa musique. Après l'*allegro* où le thème principal s'expose au violoncelle, l'*andante*, riche et profond, livre une idée commune aux deux antagonistes et la développe en un fort souple « canon à la sixte ». Le *presto* final prend un essor irrésistible et qui va, sans défaillance, au dernier coup d'aile, sur une suite d'accords que nous retrouverons à la conclusion du *Roi David*.

La *Pastorale d'été* (Wengen, août 1920), jaillit d'une autre source, mais non moins purement musicale : ni préoccupation littéraire, malgré l'épigraphe de Rimbaud, ni puérilité imitative. Par ce clair matin d'août, l'auteur oublie les luttres héroïques et se délasse aux jeux agrestes. Sur une pédale de *si*, où s'appuie l'ondulation d'un motif doucement balancé, il fait entrer l'un après l'autre ses instruments, pour un chant calme, harmonieux, comme la campagne au soleil levant. Des rythmes scintillent au travers, allumés par les bois ou les cuivres. Après quelques rondes champêtres où se poursuivent galement basson, clarinette, flûte, hautbois, tous instruments pastoraux, la tranquille atmosphère du début nous

baigne, jusqu'à ce qu'elle s'évapore sur un ultime *mi* grave, après les derniers et très faibles bruissements rythmiques.

Sa *Pastorale d'été* triompha dès l'abord, et sa grâce sans mollesse, sa jeunesse sans trouble, lui valurent le prix Verley, décerné par les auditeurs mêmes.

Mais l'athlète Honegger ne pouvait s'attarder longtemps au murmure des ruisseaux et des feuilles. Déjà, en accord avec son ami Fauconnet, il avait conçu l'idée d'une « Symphonie mimée », sur les Horaces, inspirée du récit, au trait simple et fort, tracé par Tite-Live. Singulièrement, l'ampleur donnée ici au combat, cette animation puissante, attirait plus le musicien, que ces discours retors où notre grand Corneille suit quelque peu les chemins procéduriers de sa Normandie. *Horace* est un chef-d'œuvre de puissance disciplinée. L'action, ramassée en huit épisodes est traitée sans la moindre halte par le compositeur, qui, après cinq mesures de prélude, expose sobrement, chastement, l'amour de Camille et Curiace. L'agitation rythmique de l'entrée des Horaces et surtout la venue de la foule et les préparatifs de la lutte amènent le tumultueux « combat », point culminant de toute l'œuvre, et qui déchaîne une formidable symphonie. Puis, la trame polyphonique se resserre de plus en plus pour aboutir aux dernières pages, avec le meurtre de Camille, à une sorte de *fugato* étincelant, haletant, triomphant.

Cette fois, le jeune maître domine largement sa matière, sans plus rien devoir aux grands manieurs de masses orchestrales, un Wagner, un Strauss ou un Strawinsky. Il sait magnifiquement, d'ailleurs, régler à sa guise le torrent sonore, sans risque d'être emporté par lui. La hardiesse de ce contrepoint rude et libre, sauvage par endroit, demeure toujours souverainement consciente et l'œuvre reste classique, malgré sa verdeur et par la solide clarté de sa construction, comme le haut récit du vieil historien de Rome.

Horace victorieux, écrit à Paris, de décembre 1920 à février 1921, fut orchestré à Zoug et Zurich au mois d'août de cette dernière année. Joué à Lausanne, puis Genève (sous l'excellente direction du grand chef Ansermet) le 31 octobre et le 2 novembre, le chef-d'œuvre était trop neuf pour que le public le comprît à l'abord. Les critiques d'alors reflètent cet état d'esprit et, plus ou moins, ménagent à l'auteur ces sortes

d'outrages qui accueillent éternellement l'aurore des symphonies beethoveniennes ou des préludes de *Tristan*... Sans doute ce jour-là, Arthur Honegger connut-il « les applaudissements farouches des huées », pour parler comme Hugo.

Entre la composition et l'instrumentation de sa grande symphonie, Honegger écrivit *Le Roi David*, à la demande du Théâtre du Jorat. On sait que le délai imparti était si court que nul musicien n'avait accepté l'offre. L'animateur d'*Horace*, lui, ne s'arrête pas à l'obstacle; et, comme le jeune Michel-Ange, jadis, tailla dans un étroit bloc de marbre décliné de tous, son *David* colossal, Arthur Honegger érige le sien en triomphant du temps si mesuré¹. La partition écrite à Paris et Zurich, du 25 février au 28 avril 1921, se trouve œuvre en toute spontanéité et non point en hâte, grâce à une inspiration où n'intervient nulle improvisation. Le beau « psaume dramatique » de René Morax dut vraiment correspondre à quelque secrète tendance du musicien; peut-être aussi, tels événements émouvants agirent-ils sur ses facultés créatrices en les portant au suprême degré. Enfin l'auteur avait dès lors à sa disposition le métier le plus complet, l'assise incomparable d'une culture où Bach, Hændel, Beethoven demeuraient, sans que la variété des plus récentes techniques en fut méconnue.

Le Roi David est un édifice splendide dont la puissante construction d'ensemble s'orne d'une prodigieuse diversité de détails. De façon générale, l'auteur a cherché une expression librement orientale, biblique, pour la partie antérieure à l'annonce du Christ, « fils de David », puis « vu son œuvre à travers Bach — et Hændel parfois — pour les pages chrétiennes. Nulle part, d'ailleurs, archaïsme, ou couleur locale factices. En tout endroit, fusion harmonieuse d'éléments divers, esprit oriental ou sacré, recréé d'instinct par un grand artiste. L'intérêt naît de l'égale réussite partout : les rudes acclamations populaires du *Chant de Victoire* ou du *Cantique au Roi*, les *Lamentations de Guilboa*, qui déroulent leur plainte lascive et lancinante, le *Cantique de fête* ou le *Chant de la servante*, avec leur grâce parfumée, vive ou tranquille, autant de passages où palpitent les souffles de l'Asie, miraculeusement

¹ C'est par les chœurs, qui devaient entrer de suite en répétition, que la messe commençait.

retrouvés, sans recherche. La magnifique *Danse devant l'arche*, cime de l'ouvrage, unit tous les styles en une cathédrale sonore où l'alleluia des *Cantates* succède à la frénésie dansante, aux chants et aux appels de la foule hébraïque. Puis, avec les psaumes chrétiens, « Ne crains rien », « Miséricorde », « Je t'aimerai Seigneur », « Loué soit... », « Je fus conçu dans le péché », le beau choral et l'alleluia final, ce sont les oraisons implorantes ou jubilatoires de Bach ou Hændel qui jaillissent sous leurs monumentales architectures, mais, (on se saurait trop y insister) ressuscitées en esprit par un maître et non point imitées par un habile, asservi à la lettre.

Aux premières représentations de Mézières, le *Roi David* avait été fort bien accueilli. L'oratorio, par sa loyauté, son style direct et franc, semblait devoir séduire à l'abord. L'auteur répondant à diverses sollicitations et surtout à un besoin propre, voulut l'instrumenter pour orchestre complet, alors que les exécutants du Jorat avaient pu seulement lui offrir un groupe fort restreint (pour les cordes, singulièrement, une contrebasse). L'ouvrage, sous sa parure nouvelle, tissée l'avant-dernier été, fut entendu d'abord à Winthertour, puis remporta un succès décisif, éclatant, à Paris, les 15-19 mars et 3 mai 1924. Le *Roi David* a forcé les ultimes résistances et convaincu les pires sourds, ceux qui ne voulaient rien entendre. Cette fois, le nom d'Arthur Honeggera franchi, je crois bien, ces mystérieuses et tenaces barrières qui séparent l'admiration des initiés et l'universel enthousiasme du public.

A l'étonnante époque qui vit naître ces grandes œuvres, il faut rattacher encore les *Trois fragments des « Pâques à New-York »*, de Blaise Cendrars, pour voix et quatuor à cordes et les cinq pièces pour piano du *Cahier romand*. Les *Trois fragments* (composés de mars à juillet 1920, mais joués en première audition le 28 mars 1924 seulement, à Paris) superposent une ligne vocale très sobre, que le sentiment concentré infléchit à peine, au lyrisme tour à tour puissant ou tendre du quatuor. Dans le *Cahier romand*, l'auteur groupa, de septembre 1921 à juillet 1923, cinq petits morceaux, feuillets d'album tracés pour quelques amis de Suisse romande, où l'atmosphère strictement musicale est toute simple, un peu grise de ligne uniforme. La dernière exprime un grand charme schumanien, exempt de trouble.

Le jeune maître a fait entendre plusieurs poèmes d'orchestre, au cours des deux dernières « saisons ». Le *Chant de joie* (concerts Koussévitzky, 3 mai 1923), sorte de symphonie à titre précis, puissante, mâle et dense, charpentée comme l'ouverture des *Maîtres*, où la joie même est, non pas « un peu triste », mais grave et austère. L'auteur y déploie cette audace tranquille qui est capable de toutes les hardiesses parce qu'elles ont un sens et se trouvent à leur place. L'ouverture pour la *Tempête*¹ accompagnera sur la scène de l'Odéon, le début du drame shakespearien, les cris et les appels des naufragés. C'est une étonnante peinture orchestrale, où le vent siffle dans les vergues avec les « harmoniques » des violons, où les flots roulent furieusement sous l'orage des enivres. Eclatant exemple du décor que peut brosser un musicien pur, je crois que la *Tempête* est ce qu'on a vu de plus évocateur depuis le *Vaisseau Fantôme* et les bourrasques de la *Walkyrie*.

Pacific, 231² est un « mouvement symphonique » consacré par Honegger à la gloire des locomotives, qu'il a « toujours passionnément aimées », nous confie-t-il. Chez lui, l'on voit les portraits de ses amis majestueuses faire vis-à-vis à ceux des classiques. Bach et locomotive, un simplificateur ramènerait à ces deux termes l'équation personnelle de notre musicien...

En tout cas, il a traduit son « amour passionné » en un style d'une grandeur épique. L'œuvre est fort simple et consiste essentiellement en une progression formidable, qu'encadreront deux courts mouvements lents. Mais il y a là une sorte de force vive musicale extraordinaire et irrésistible. Cette symphonie de six minutes est un des grands ouvrages de la musique contemporaine. Une maîtrise incomparable sait y annexer à la musique classique les forces étranges du mécanisme moderne, en les vidant de leur contenu esthétique.

Arthur Honegger vient de terminer sa musique de scène pour l'ensemble de la *Tempête* et divers ouvrages de musique vocale (un chœur sur un poème de Fagus, des mélodies sur un fragment de la belle et si musicale *Rhapsodie mystique*

¹ Concerts Stearns, 1^{er} mai 1923.

² Concerts Koussévitzky, 3 mai 1924.

de Maurice Brilliant) ; des morceaux pour le *Roi*, le *Vizir* et le *Médecin*, de Jacques Copeau. Plusieurs ballets sont en train, dont un sur scénario d'Henri Ghéon. Il écrit enfin un drame lyrique sur l'*Antigone* de Jean Cocteau, cette sorte de « dessin au trait », rapide et nerveux qui est comme du Sophocle concentré. Les quelques mesures faites pour le drame, en décembre 1922, à l'usage de la harpe et du hautbois ou cor anglais, ont poussé en longue floraison. Honegger a beaucoup travaillé cette partition dont l'exécution, je crois bien, fera date. Un créateur aussi personnel, nous apportera sans doute réponse précieuse à cet éternel problème des rapports de la poésie et de la musique au théâtre, qui semble bien, jusqu'ici, n'avoir comporté qu'une solution acceptable : *Pelléas et Mélisande*.

Livrons simplement ces indications, sans prétendre à limiter une telle puissance créatrice. Renonçons à l'étiqueter, car elle est vivante et agissante. Plutôt, cherchons désormais, d'un coup d'œil d'ensemble, à dégager les traits dominants de cette forte personnalité.

Et tout d'abord, son équilibre. Il est rare de trouver une telle coïncidence d'instinct créateur et de jugement critique. « Le moins littéraire de nos musiciens », selon l'exacte expression de M. Roland-Manuel, possède une culture solide, et je ne vois point de mouvement esthétique notoire, d'œuvre intéressante, sur quoi il ne donne, à l'occasion, son sentiment réfléchi, exprimé en termes justes et personnels.

Nous avons eu à noter, au cours de cet essai, que la jeunesse se fait volontiers, chez lui, un peu austère, chaste d'expression. Il n'a guère subi, non plus, l'attrait du music-hall et n'a point pensé que la musique eût quelque parti à en tirer. Rien ne serait plus faux que d'en conclure à je ne sais quel style gourmé. Son originalité est d'utiliser les ressources harmoniques accumulées par le romantisme et surtout l'impressionnisme, mais en les faisant concourir à un but de construction, comme structure de lignes et de rythmes.

Sa double nature de Suisse et de Français se retrouve en son œuvre comme en lui-même, harmonieusement équilibrée. On l'a parfois comparé à son grand compatriote Hodler, mais je le vois plus varié, plus complet. La force virile frappe si

nettement en lui, qu'on l'a trop souvent classé selon cet aspect seul. Gardons-nous d'oublier l'autre Arthur, celui qui anime la douce atmosphère de la *Pastorale*, fait chanter tant de grâce lauréenne en plusieurs pages du *Roi David*, ou marie l'émotion discrète à l'angélique douceur pour la troisième des *Pâques à New-York*, qui est une sorte de divine Annonce. Je vois, certes, ce qu'il doit aux romantiques germaniques, Schönberg compris, mais pourquoi fermer les yeux ou les oreilles, à sa musique de France ? Et si l'on ne discute point son admiration pour Florent Schmitt, est-il exact d'écarter l'active connaissance qu'il a de Debussy ou Ravel, de qui, au reste — et pour répondre à certaines attaques qui se trompent d'adresse — il ne parle jamais qu'avec un pertinent respect. De tous les musiciens venus du dehors, qui ont joué rôle éminent dans l'art français, je n'en vois point que les circonstances et le cœur aient tant retenu au pays de France. Un Lully même, un Grétry n'y sont venus que plus tard et Honegger est un musicien beaucoup plus français que Franck. Trouvant le champ libre, grâce au génial effort d'un Debussy, il a pu tout naturellement se montrer puissant en musique, sans retomber pour cela sous la tutelle de Bayreuth. Il va sans dire qu'on tente seulement ici, d'ailleurs, de mieux dessiner son portrait spirituel, mais qu'il ne s'agirait aucunement d'annexer à la France, et pour des motifs extra-musicaux, celui dont la Suisse peut s'enorgueillir comme d'un des plus puissants artistes qu'elle eut jamais.

Pour ma part, je vois en Honegger un musicien profond, totalement musicien, un grand classique — non seulement certes, par son admiration pour Bach, ses rencontres avec tel maître du passé —, non point un attardé de classicisme à la Saint-Saëns, mais un classique tel que le serait un Beethoven, dérivant aujourd'hui, avec notre vocabulaire prodigieusement enrichi, nos conceptions renouvelées et, d'ailleurs, ayant plus suivi les rives de la Seine que les allées du Prater. Si, parfois, la marche puissante de son génie le fait négliger quelque détail, écrire en passant une phrase qu'on ne saurait « monter en épingle de cravate », ne faut-il point se souvenir que telle est la modique rançon de la force et qu'il en va de même chez les plus grands : un Michel-Ange comme un Beethoven, un Wagner comme un Rubens. « Le génie, disait

Helvétius, ressemble à ces terres vastes où il y a des endroits peu soignés et peu cultivés ; dans une si grande étendue, tout ne peut être peigné ; il n'y a que les petits esprits qui prennent garde à tout. »

Et si, au terme de cet essai sur Arthur Honegger, j'écris ce mot suprême de *génie*, ce n'est ni l'esprit cédant à une citation, ni le cœur entraîné par l'amitié.

ANDRÉ GEORGE.

KNULP

I

DÉBUT DE PRINTEMPS

Au début des années quatre-vingt-dix, notre ami Knulp dut une fois rester couché plusieurs semaines à l'hôpital ; et quand il reçut son billet de sortie, on était à la mi-février et il faisait un temps abominable, si bien que déjà au bout de quelques jours de voyage, il ressentit de nouveau la fièvre et dut songer à un abri. Les amis ne lui avaient jamais manqué et il aurait aisément trouvé un accueil cordial dans presque chacune des petites villes de la contrée. Mais il était étrangement fier sous ce rapport, tellement que l'on pouvait considérer comme un honneur quand il acceptait quelque chose d'un ami.

Cette fois-ci, ce fut le mégissier Emile Rothfuss, à Lächstetten, dont il se souvint, et à la porte déjà close duquel il frappa, un soir qu'il pleuvait et que soufflait le vent d'ouest. Le mégissier entr'ouvrit un peu le volet à l'étage supérieur et cria dans la petite rue obscure :

— Qui est là ? Ne pouvez-vous attendre jusqu'à demain matin ?

Knulp, quand il entendit la voix de son vieil ami, retrouva immédiatement son entrain. Il se remémora un petit quatrain

qu'il avait composé quelques années auparavant, au cours d'un voyage de quatre semaines effectué en compagnie d'Emile Rothfuss et se mit tout de suite à chanter, les yeux levés vers la façade de la maison :

Un voyageur las
Est affalé dans une auberge :
Ce ne peut être assurément
Que l'enfant prodigue.

Le mégissier ouvrit violemment le volet et se pencha complètement hors de la fenêtre.

— Knulp ! Est-ce toi ou bien un revenant ?

— C'est moi ! cria Knulp, mais tu peux descendre par l'escalier ; ou est-ce nécessaire que ce soit par la fenêtre ?

Avec un joyeux empressement, l'ami descendit, ouvrit la porte d'entrée et envoya en plein visage de l'arrivant la clarté d'une petite lampe à huile fumante, si bien que celui-ci fut obligé de cligner des yeux.

— Allons, maintenant entre ! cria-t-il tout excité, et il tira son ami à l'intérieur. Tu raconteras plus tard. Il y a encore quelques restes du souper, et tu auras aussi un lit. Bonté divine ! par ce temps de chien ! Tu as de bonnes chaussures au moins ?

Knulp le laissa interroger et s'étonner, rabattit soigneusement sur les marches ses pantalons retroussés et monta avec assurance à travers la pénombre, bien qu'il n'eût pas mis le pied dans la maison depuis quatre années.

Dans le couloir en haut, devant la porte de la salle à manger, il s'arrêta un moment, et retint par la main le mégissier qui l'invitait à entrer.

— Dis-donc ? chuchota-t-il, tu es à présent marié, n'est-ce pas ?

— Mais oui.

— Voici précisément ! Vois-tu, ta femme ne me connaît pas, il se peut que cela ne lui plaise pas... Je ne voudrais pas vous déranger...

— Ah bah ! déranger ! dit en riant Rothfuss.

Il ouvrit la porte toute large et poussa Knulp dans la pièce claire. Là était suspendue par trois chaînettes au-dessus de

la grande table, la grande lampe à pétrole ; une légère fumée de tabac planait dans l'air et s'étirait en minces effilochures vers le cylindre chaud, où elle s'élevait en tourbillon rapide et disparaissait. Sur la table étaient disposés un journal et une vasie de pore remplie de tabac à fumer ; et, du petit canapé étroit, appuyé contre la cloison, se leva vivement, avec un empressement un peu gauche, comme si elle eût été interrompue dans un petit somme et ne voulût point qu'on le remarquât, la jeune maîtresse de la maison. Knulp clignota un instant, comme ébloui par la vive lumière, plongea ses yeux dans ceux gris clair de la femme et, avec une révérence polie, lui donna la main.

— La voilà, c'est elle, dit le maître de la maison en riant. Et voici Knulp, l'ami Knulp, tu sais, dont nous avons déjà souvent parlé. Il est naturellement notre hôte et occupera la chambre de l'ouvrier. Elle est précisément vacante. Mais nous allons d'abord boire une rasade de cidre, et tu vas donner quelque chose à manger à Knulp. Il est resté encore une saucisse, n'est-ce pas ?

La maîtresse de la maison sortit vivement et Knulp la suivit des yeux.

— Elle est tout de même un peu effrayée, fit-il doucement. Mais Rothfuss ne voulut pas en convenir.

— Vous n'avez pas encore d'enfants ? demanda Knulp.

Mais la jeune femme rentrait déjà, apportant la saucisse sur un plat d'étain. Elle plaça à côté de celle-ci la planche à pain au centre de laquelle se trouvait une demi-miche de pain bis, soigneusement posée sur la partie entamée ; tandis que le rebord portait gravée en cercle, l'inscription édifiante : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !*

— Sais-tu, Lise, ce que Knulp vient de me demander ?

— Laisse- donc ! dit celui-ci, cherchant à changer de conversation. Et, se tournant vers la maîtresse de la maison :

— Ainsi donc, Madame la patronne, je prends la liberté... Cependant Rothfuss ne voulait pas en démordre.

— Il a demandé si nous n'avions pas d'enfants.

— Allons donc ! s'écria M^{me} Rothfuss en riant ; et, de nouveau, elle prit la fuite.

— Vous n'en avez point ? demanda Knulp, quand elle eut disparu.

— Non, pas encore. Elle prend son temps, vois-tu, et pour les premières années c'est aussi préférable. Mais attaque donc ton souper, régale-toi à ton aise.

A présent la maîtresse de la maison apportait le cruchon de grès bleu et gris, contenant le cidre, et plaçait sur la table trois verres, qu'elle remplit immédiatement jusqu'au bord. Elle s'y prenait fort adroitement ; Knulp la regardait faire et sourit.

— A ta santé, mon vieux ! s'écria le maître mégissier, et il tendit son verre dans la direction de Knulp. Mais celui-ci était galant et s'écria :

— Les dames d'abord ! je bois respectueusement à votre santé, Madame la patronne !

— *Prosit*, mon vieux !

Ils trinquèrent et burent. Rothfuss était rayonnant de joie et clignait de l'œil en regardant sa femme, pour lui faire remarquer les manières étonnantes qu'avait son ami.

Mais elle les avait remarquées depuis longtemps.

— Vois-tu, dit-elle, M. Knulp est plus poli que toi, il est au courant des usages.

— Oh ! je vous en prie, fit l'invité, chacun agit comme on le lui a enseigné. Pour ce qui concerne les manières vous m'en remontreriez facilement, M^{me} Rothfuss. Et comme vous avez joliment servi ! on se serait cru dans l'hôtel le plus distingué.

— N'est-ce pas ? dit le maître mégissier en riant. Mais c'est que cela aussi elle l'a appris.

— Tiens, où cela donc ? Votre père est-il hôtelier, Madame ?

— Non, il dort depuis longtemps sous terre, je l'ai à peine connu. Mais j'ai servi quelques années au *Bœuf*, si vous connaissez cet établissement.

— Au *Bœuf* ? c'était autrefois le meilleur hôtel de Lächstetten ! dit Knulp, d'un ton élogieux.

— Il l'est encore, n'est-ce pas Emile ? Nous n'avons pour ainsi dire jamais donné logement qu'à des voyageurs de commerce et à des touristes.

— Je le crois, Madame. Vous avez dû avoir un bon temps et gagner un joli denier ! Mais rien ne vaut son propre ménage, n'est-il pas vrai ?

Lentement, en gourmet, il étendit la chair tendre de la saucisse sur son pain, déposa la peau proprement détachée

sur le bord de l'assiette, et but de temps en temps une gorgée de bon cidre. Le mégissier regardait d'un air béat et avec respect la façon dont il remuait ses fines mains allongées, si proprement, comme en jouant ; et la maîtresse de la maison trouvait également du plaisir à ce spectacle.

— Sais-tu que tu n'as pas une mine brillante, reprit Emile Rothfuss, d'un ton de reproche. Alors Knulp dut confesser qu'il avait eu récemment des jours mauvais et qu'il sortait de l'hôpital. Toutefois il garda le silence sur les détails pénibles. Lorsque son ami lui demanda ensuite quels étaient ses projets et lui offrit avec cordialité, pour un temps indéfini, le vivre et le couvert, c'était exactement ce que Knulp attendait et sur quoi il avait compté, mais il s'esquiva dans un accès de timidité, remercia brièvement et remit la discussion de ce sujet au lendemain.

— Nous pouvons reparler de cela demain ou après-demain, fit-il négligemment. Les journées, Dieu merci, ne manqueront point, et, en tout cas, je resterai un peu ici.

Il ne faisait pas volontiers des plans ou des promesses à long terme. Quand il ne se sentait pas en poche la libre disposition du lendemain, il se trouvait mal à l'aise.

— Dans le cas où je resterais vraiment ici quelque temps, poursuivit-il, il faudra que tu me declares comme ton ouvrier.

— En voilà une idée ! s'écria le mégissier, en éclatant de rire. Toi mon ouvrier ! D'ailleurs tu n'es pas du tout du métier.

— Cela ne fait rien. Ne comprends-tu donc pas ? La tannerie ne m'intéresse nullement, quoique ce puisse être un beau métier, et pour le travail je ne possède aucun talent. Mais cela fera bien sur mon livret, vois-tu. Je récupérerais ainsi déjà mes frais d'hôpital.

— Puis-je le voir, ton livret ?

Knulp fouilla dans la poche de son vêtement presque noué et en retira le livret proprement enveloppé dans un étui de toile cirée.

Le mégissier le considéra en riant :

— Toujours irréprochable ! On dirait que tu as quitté la mère hier matin.

Puis il étudia les inscriptions et les cachets, et hochla la tête avec une profonde admiration.

— Non, mais en voilà de l'ordre ! Chez toi, il faut toujours que tout soit distingué.

Tenir ainsi son livret de voyage en ordre était assurément une des marottes de Knulp. Dans son irréprochabilité, ce document représentait une fiction agréable ou un beau poème ; et ses inscriptions officiellement homologuées désignaient uniquement les stations glorieuses d'une vie de probité et de travail, dans laquelle seul le goût des voyages frappait l'attention, sous la forme de changements de résidence fréquents. Cette vie, telle qu'elle était attestée dans ce papier officiel, était le fruit de l'imagination poétique de Knulp ; et il poursuivait au moyen de mille artifices cette existence factice dont les fils étaient souvent menacés, tandis que, en réalité, s'il se rendait rarement coupable d'une infraction, il menait en tant que vagabond sans métier, une existence illégale et peu estimée. Certes il eût éprouvé les plus grandes difficultés à poursuivre ainsi sans accrocs son joli poème, s'il n'avait pas joui de la sympathie de tous les gendarmes. Ceux-ci laissaient autant que possible en paix cet homme aimable et amusant, dont la supériorité d'esprit et le sérieux occasionnel les impressionnaient. Knulp n'avait pour ainsi dire pas de casier judiciaire, on ne lui imputait aucun vol, aucun acte de mendicité ; et il avait partout comme amis des gens bien notés. De sorte qu'on le laissait passer, de même qu'on admet dans un ménage bien ordonné la compagnie d'un beau chat, que tout le monde traite avec indulgence, bien qu'il mène au milieu de gens actifs et soucieux, une vie de grand seigneur, magnifique, insouciance, élégante et oisive.

— Maintenant vous seriez déjà depuis longtemps dans votre lit, si je n'étais pas arrivé ! s'écria Knulp en ramassant ses papiers. Il se leva et s'inclina devant la maîtresse de la maison.

— Allons Rothfuss, montre-moi donc où se trouve mon lit.

Le mégissier l'accompagna avec la lumière dans l'étroit escalier, jusqu'aux combles et à la chambre de l'ouvrier. Il y avait là un lit de fer contre la muraille et à côté un lit en bois garni de sa literie.

— Veux-tu une boule d'eau chaude ? demanda le maître de la maison d'un ton paternel.

— C'est la seule chose qui me manque ! fit Knulp en riant. Le patron, lui, n'en a pas besoin, il possède une si jolie petite femme !

— Oui, tu vois, dit Rothfuss avec vivacité, te voilà en train de grimper dans ton lit d'ouvrier tout froid, sous les toits, et quelquefois c'est dans un lit encore plus mauvais ; quelquefois tu n'en as pas du tout et tu dois dormir dans le foin, tandis que nous, nous avons une maison de commerce et une gentille femme. Réfléchis un peu ! Tu aurais pu déjà depuis longtemps devenir patron et me dépasser, si tu avais seulement voulu !

Entre temps Knulp s'était vivement déshabillé et faufilé tout frissonnant dans les draps froids.

— Ta sagesse te suggère-t-elle encore d'autres conseils ? demanda-t-il. Je suis bien couché et puis écouter.

— J'ai parlé sérieusement, Knulp.

— Moi aussi, Rothfuss, Mais tu ne dois pas t'imaginer que le mariage soit une invention de ton crû. Allons, bonne nuit pareillement.

Le lendemain Knulp resta au lit. Il se sentait encore un peu faible et le temps était tel qu'il n'eût guère pu sortir. Il avait prié le mégissier, qui était monté dans sa chambre au cours de la matinée, de le laisser tranquillement se reposer et de lui apporter seulement pour midi une assiette de soupe.

Il resta donc couché, silencieux et satisfait, toute la journée, dans la pénombre de la mansarde, sentit le froid et la fatigue du voyage s'évanouir, et s'abandonna voluptueusement au bien-être d'un chaud abri. Il écoutait le clapotement continu de la pluie sur le toit et les soubresauts capricieux du *föhn* inquiet et amollissant. Dans l'intervalle, il passait des demi-heures à sommeiller ou à lire, tant qu'il fit assez clair, dans sa bibliothèque de voyage. Celle-ci consistait en feuillets détachés sur lesquels il avait transcrit des poèmes et des maximes, et en une liasse de coupures de journaux. Il s'y trouvait également quelques images découpées dans des publications hebdomadaires. D'eux d'entre elles étaient ses préférées et avaient déjà, à force d'être manipulées, un aspect fragile et effiloché. L'une représentait la Duse, l'autre, un voilier par un grand vent sur la haute mer. Pour le Nord et pour la mer Knulp éprouvait, depuis l'enfance, une prédilec-

tion marquée ; et, plus d'une fois, il s'était mis en marche dans cette direction et était même parvenu jusque dans le Brunswick. Mais une étrange sensation d'angoisse et une curieuse nostalgie avaient toujours ramené à marches forcées vers le Sud ce vagabond qui était constamment en route et ne pouvait séjourner longtemps nulle part. Il se peut aussi que son insouciance disparût dès qu'il se trouvait dans des contrées dont il ne connaissait ni la langue ni les usages, où il était absolument étranger et où il lui devenait difficile de tenir en ordre son carnet de route.

Vers midi, le mégissier monta du potage et du pain. Il entra doucement et parla avec un chuchotement craintif car il croyait Knulp malade, n'étant lui-même, depuis l'époque lointaine de ses maladies d'enfant, jamais resté au lit en plein jour. Knulp, qui se sentait très dispos, ne se donna nullement la peine de lui fournir des éclaircissements, se bornant à certifier que le lendemain il se lèverait et aurait recouvré la santé.

Vers la fin de l'après-midi on frappa à la porte de la mansarde et comme Knulp sommeillait et ne donnait point de réponse, M^{me} Rothfuss entra avec circonspection et posa à la place de l'assiette de soupe vide un bol de café au lait sur l'escabeau près du lit.

Knulp, qui l'avait parfaitement entendue entrer, demeura couché les yeux fermés, soit par lassitude, soit par lubie, et ne laissa soupçonner en rien qu'il était éveillé. M^{me} Rothfuss, l'assiette vide à la main, jeta un coup d'œil sur le dormeur, dont la tête reposait sur le bras à demi-couvert par la manche de chemise à carreaux bleus. Et comme elle était frappée par la finesse des cheveux foncés et la beauté presque enfantine du visage insouciant, elle resta un instant immobile et considéra le joli garçon, au sujet duquel son mari lui avait raconté tant d'histoires extraordinaires. Elle regarda les sourcils épais surmontant les paupières closes, le front lumineux et délicat, les joues peu fournies mais hâlées, la fine bouche d'un rouge vif, le cou élancé et clair. Tout cela lui plut, et elle songea au temps où elle était servante au *Bœuf* et où elle s'était quelquefois, par caprice printanier, laissé faire la cour par quelque joli gars étranger de cette espèce.

Comme elle se penchait, rêveuse et légèrement agitée, pour apercevoir le visage tout entier, la cuiller d'étain glissa à

bas de l'assiette et tomba sur le plancher, provoquant en elle au milieu du silence et de la paix discrète de la mansarde, une vive terreur.

A présent Knulp ouvrit les yeux, lentement et involontairement, comme après un sommeil profond. Il tourna la tête, tint un moment la main au-dessus de ses yeux, et dit avec un sourire :

— Hé ! voilà madame la patronne ! Et elle m'a apporté du café ! Un bon café bien chaud, précisément ce dont je viens de rêver ! Merci de tout cœur, M^{me} Rothfuss ! Quelle heure est-il ?

— Quatre heures, dit-elle vivement. Maintenant buvez donc, pendant que c'est chaud ; je reviendrai plus tard chercher le bol.

Là-dessus elle s'enfuit, comme si elle n'avait pas une minute à perdre. Knulp la suivit des yeux et écouta le bruit de ses pas s'éteindre rapidement dans l'escalier. Il prit un air méditatif, hocha plusieurs fois la tête, puis fit entendre un léger sifflement d'oiseau et se tourna vers son café.

Mais une heure après la tombée de la nuit, il commença à s'ennuyer ; il se sentait bien et admirablement reposé, et avait envie de se retrouver parmi les humains. Il se leva tranquillement, s'habilla, se glissa sans bruit comme une martre, au bas de l'escalier, dans l'obscurité profonde, et se coula sans être remarqué hors de la maison. Le vent humide et lourd soufflait encore du Sud-Ouest ; cependant il ne pleuvait plus, et le ciel était parsemé de grandes traînées claires et lumineuses.

Knulp flâna le nez au vent dans les rues nocturnes et sur la place déserte du marché, s'installa ensuite devant la porte ouverte d'un forgeron, regarda les apprentis qui mettaient les objets en place, entama une conversation avec les ouvriers et étendit ses mains froides au-dessus de la forge dont le feu rouge foncé déclinait. En même temps il demanda négligemment des nouvelles de maintes personnes qu'il connaissait dans la ville, s'informa des décès et des mariages et se fit passer auprès du forgeron pour un collègue, car les vocabulaires et les signes caractéristiques de toutes les professions lui étaient familiers.

Pendant ce temps là, M^{me} Rothfuss préparait sa soupe du soir, menait grand fracas avec les ronds de fer du petit poêle et pelait des pommes de terre. Quand tout cela fut fini et que la soupe fut en sûreté sur un feu modéré, elle alla avec la lampe de la cuisine dans la salle à manger et s'installa devant la glace. Elle y trouva ce qu'elle cherchait : un visage rebondi, avec des joues fraîches et des yeux d'un gris bleuâtre, et ce qui lui semblait devoir être amélioré dans sa coiffure fut rapidement mis en état par ses doigts habiles. Après cela, elle essuya encore une fois à son tablier ses mains fraîchement lavées, reprit sa lampe et monta vivement à la mansarde.

Elle frappa doucement à la porte ; puis, un peu plus fort, et comme aucune réponse n'arrivait, elle déposa la lumière sur le plancher et, des deux mains, ouvrit prudemment la porte de façon à ne pas la faire grincer. Elle entra sur la pointe des pieds, avança d'un pas, et toucha en tâtonnant la chaise à côté du lit.

— Dormez-vous ? demanda-t-elle à mi-voix. Et elle répéta : Dormez-vous ? Je viens seulement chercher le bol.

Comme tout restait tranquille et qu'on n'entendait même pas un souffle, elle allongea la main vers le lit ; mais elle la retira avec une impression de malaise et courut prendre la lampe. Lorsqu'elle vit la mansarde vide et le lit bien en ordre, avec les oreillers et l'édredon irréprochablement secoués, elle se sauva de nouveau vers sa cuisine, déconcertée et partagée entre l'inquiétude et la déception.

Une demi-heure après, comme le tanneur était monté pour le souper et que la table était dressée, la jeune femme recommença à s'inquiéter, sans cependant trouver le courage de raconter à son mari sa visite à la mansarde. A ce moment la porte d'entrée en bas fut poussée, un pas léger résonna sur le carreau du corridor puis dans l'escalier en spirale, et qui vit-on entrer ? Knulp, qui enleva son joli chapeau de feutre brun et souhaita le bonsoir à ses hôtes.

— D'où viens-tu donc ? s'écria le mégissier, avec stupéfaction. On est malade et en même temps on s'en va courir dans la nuit ! Tu pourrais attraper la mort !

— Très exact, dit Knulp. Bonsoir M^{me} Rothfuss ! J'arrive juste à temps. J'ai humé votre bonne soupe depuis la place du marché ; elle va mettre la mort en fuite.

On prit place pour le souper. Le maître de la maison se montra loquace et célébra les mérites de son ménage et de sa position. Il taquina l'hôte et lui conseilla encore une fois sérieusement de renoncer à son perpétuel vagabondage et à son éternelle oisiveté. Knulp prêtait l'oreille sans répondre et M^{me} Rothfuss n'ouvrait pas la bouche. Elle s'irritait contre son mari qui, à côté du joli et raffiné Knulp, lui semblait rustaud, et elle témoignait à l'hôte, par des soins empressés, la bonne opinion qu'elle avait de lui. Au coup de dix heures, Knulp souhaita le bonsoir et demanda au mégissier de lui prêter son rasoir.

— Quel homme propre tu fais ! dit Rothfuss d'un ton élogieux, en lui tendant le rasoir. A peine sens-tu un picotement au menton, qu'il faut que tu te fasses la barbe. Allons, bonne nuit, guéris-toi bien vite !

Avant d'entrer dans sa mansarde, Knulp s'accouda un instant à la petite lucarne de l'escalier, pour se rendre compte du temps et des alentours. Il n'y avait pour ainsi dire pas un souffle de vent ; et, entre les toits, on voyait un morceau de ciel noir, dans lequel brûlaient, avec un scintillement moite, de claires étoiles. Juste au moment où il allait ramener la tête à l'intérieur et fermer la lucarne, une petite fenêtre s'éclaira tout à coup, en face de lui, dans la maison voisine. Il distingua une petite mansarde basse, absolument identique à la sienne, par la porte de laquelle entraient une jeune servante, tenant de la main droite une chandelle dans un chandelier de cuivre et, de la main gauche, une grande cruche d'eau qu'elle déposa sur le plancher. Puis elle projeta la lumière de la chandelle sur son lit étroit qui, humble et propre, avec une grossière couverture de laine rouge, invitait au sommeil. Elle plaça le chandelier à l'écart, on ne pouvait voir où, et s'assit sur un coffre bas et peint en vert, comme en possèdent toutes les servantes.

Knulp avait immédiatement, dès le début de la scène inattendue là-bas, soufflé sa propre lumière pour ne pas être aperçu, et il se tenait maintenant immobile et silencieux, penché aux aguets hors de la lucarne.

La jeune fille d'en face était de la sorte qui lui plaisait. Elle pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, n'était pas fort grande et avait un bon visage hâlé, avec une petite bouche,

des yeux bruns et une épaisse chevelure brune. Ce visage calme et agréable ne paraissait rien moins que gai, et toute la personne assise sur le dur coffre vert semblait préoccupée et triste, de sorte que Knulp, qui connaissait le monde et aussi les jeunes filles, se rendit rapidement compte que la tendre créature et son coffre n'étaient pas depuis longtemps à l'étranger, et qu'elle avait le mal du pays. Elle laissait reposer ses maigres mains brunes sur ses genoux et essayait de trouver un réconfort passer à se trouver assise un peu, avant d'aller dormir, sur son modeste avoir, et à laisser errer sa pensée vers la demeure familiale.

Knulp, à sa lucarne, demeurerait aussi immobile qu'elle dans sa mansarde, et il contemplait avec une singulière attention la petite existence étrangère là-bas, qui gardait si innocemment son gentil chagrin à la lumière de sa chandelle, et ne se doutait pas qu'elle avait un spectateur. Il voyait les bons yeux bruns tantôt se lever avec un sombre éclat, tantôt disparaître sous les longs cils, et, sur les joues hâlées, enfantines, la rouge lumière se jouer. Il voyait comme les maigres jeunes mains étaient fatiguées et remettaient encore un peu le dernier petit travail du déshabillage, tandis qu'elles reposaient sur la robe de coton bleu foncé.

Finalement, poussant un soupir, la jeune fille redressa sa tête aux lourdes nattes relevées dans un filet, regarda pensivement, toujours avec le même air chagrin, dans le vide, et se pencha ensuite très bas pour dénouer les lacets de ses souliers.

Knulp aurait éprouvé du regret à s'en aller déjà ; mais il lui semblait coupable et presque cruel de regarder la pauvre enfant se déshabiller. Il l'aurait volontiers appelée, pour bavarder un peu avec elle et faire en sorte, au moyen d'un mot drôle, qu'elle se mît au lit plus joyeusement. Cependant il craignait qu'elle ne s'effrayât et n'éteignît sa lumière s'il l'appelait d'en face.

Au lieu de cela, il commença à mettre en œuvre un de ses nombreux petits talents. Il se mit à siffler d'une manière infiniment douce et tendre, comme de très loin, la chanson populaire :

Dans un frais vallon
La roue du moulin tourne.

et il réussit à siffler si tendrement et si doucement, que la jeune fille prêta un grand moment l'oreille sans bien savoir ce que c'était. A la troisième strophe seulement, elle se redressa avec lenteur, se mit debout, et vint écouter à la fenêtre.

Elle pencha la tête au dehors et se mit aux écoutes, tandis que Knulp continuait à siffler doucement. Elle balança la tête durant un couple de mesures suivant le rythme de la mélodie, leva tout à coup les yeux, et reconnut d'où venait la musique.

— Y a-t-il quelqu'un là-haut ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Seulement un ouvrier tanneur, répondit-on tout bas. Je ne veux point troubler mademoiselle dans son sommeil. J'ai seulement éprouvé un peu le mal du pays et me suis sifflé une chanson. Mais j'en connais aussi de joyeuses. Es-tu aussi étrangère ici, fillette ?

— Je suis de la Forêt-Noire.

— Tiens ! Nous sommes donc compatriotes. Te plais-tu à Lächstetten ? Moi pas du tout !

— Oh ! je ne puis rien dire, je ne suis ici que depuis une semaine. Cependant je ne m'y plais guère non plus. Etes-vous ici depuis plus longtemps que moi ?

— Non, depuis trois jours. Mais entre compatriotes on se tutoie, n'est-il pas vrai ?

— Non, je ne peux pas ! Nous ne nous connaissons pas du tout !

— Ce qui n'est pas encore, peut venir. Les monts et vallées ne peuvent pas se rejoindre, mais les gens le peuvent. Oh se trouve donc votre village, mademoiselle ?

— Vous ne le connaissez quand même pas.

— Qui sait ? Ou bien est-ce un secret ?

— Achthausen. Ce n'est qu'un hameau.

— Mais joli, pas vrai ? En avant à l'angle, se dresse une chapelle ; et il y a aussi un moulin, ou une scierie, où se trouve un grand chien Saint-Bernard. Est-ce exact oui ou non ?

— Bonté divine !...

Voyant que Knulp connaissait son pays et qu'il y avait réellement été, la jeune fille perdit une grande partie de sa méfiance et de son abattement et devint toute empressée.

— Connaissez-vous aussi André Flick ? demanda-t-elle avec vivacité.

— Non, je ne connais personne là-bas ; c'est votre père, sans doute ?

— Oui.

— Tiens, tiens ! Vous êtes donc une demoiselle Flick ; et, si maintenant je connaissais encore votre prénom, je pourrais vous écrire une carte quand je repasserai par Achthausen.

— Vous voulez donc déjà repartir ?

— Non, je ne le veux pas ; mais je veux savoir votre prénom, mademoiselle Flick.

— Hé quoi ! je ne connais pas le vôtre non plus.

— Je le regrette, mais, on peut y remédier. Je m'appelle Karl Eberhard, et si nous venons une fois à nous rencontrer de jour, vous saurez comment vous devez m'interpeller, et alors comment devrai-je vous appeller, moi ?

— Barbara.

— Voilà qui est bien, merci beaucoup. Mais il est difficile à prononcer, votre nom, et je parierais que chez vous, on vous appelle Bärbele.

— Oui en effet. Mais puisque vous savez déjà tout, pourquoi donc posez-vous tant de questions ? Allons, à présent c'est l'heure de dormir ! Bonne nuit, tanneur.

— Bonne nuit, mademoiselle Bärbele. Dormez bien. Parce que c'est vous, je m'en vais siffler encore une petite chanson. Ne vous sauvez pas, cela ne coûte rien.

Et il commença immédiatement à siffler une phrase savante, si remplie de *ioudles*, de doubles notes et de trilles, qu'elle étincelait comme une musique de danse. La jeune fille admirait avec surprise cette virtuosité, puis quand ce fut terminé, elle ramena doucement le volet et l'assujettit, tandis que Knulp se trouvait sans lumière dans sa mansarde.

Le lendemain matin Knulp se leva de bonne heure cette fois, et voulut faire usage du rasoir du mégissier. Mais ce dernier portait depuis des années toute sa barbe, et le rasoir avait été à ce point négligé que Knulp dut le repasser pendant presque une demi-heure sur sa bretelle avant de réussir à se raser.

Quand il eut terminé l'opération, il enfila son habit, prit ses souliers à la main et descendit à la cuisine, où régnait une bonne chaleur et où flottait déjà une odeur de café.

Il demanda à M^{me} Rothfuss une brosse et du cirage pour nettoyer ses souliers.

— Allons donc ! s'écria-t-elle, ce n'est pas une besogne pour les hommes. Laissez-moi faire cela.

Mais il n'y consentit pas, et lorsqu'enfin, avec un rire gauche elle plaça devant lui la boîte à cirage et la brosse, il s'acquitta du travail consciencieusement, ainsi qu'un homme qui n'accomplit une besogne manuelle qu'accidentellement, par fantaisie, mais le fait néanmoins avec soin et plaisir.

— A la bonne heure ! fit d'un ton élogieux M^{me} Rothfuss, tout en le regardant ; cela brille comme si vous vous prépariez à aller voir votre amoureuse.

— Ah ! c'est bien ce qui me sourirait le plus.

— Je le crois, sans peine. Vous en avez sûrement une jolie. (Elle rit de nouveau d'un rire forcé.) Peut-être même plus d'une ?

— Hé ! ce ne serait pas beau de ma part, dit Knulp, sur un ton de gai reproche. Je puis vous montrer un portrait d'elle.

M^{me} Rothfuss s'approcha avec curiosité, tandis que Knulp tirait son portefeuille en toile cirée de sa poche et en extrayait le portrait de la Duse. Elle considéra l'image d'un air intéressé.

— Elle est fort jolie, commença-t-elle sur un ton de louange prudente. C'est presque une vraie dame. Seulement, je dois dire qu'elle a l'air un peu maigre. Jouit-elle d'une bonne santé ?

— Oui, pour autant que je sache. Voilà, maintenant allons retrouver le patron ; on l'entend là dans la chambre.

Il passa de l'autre côté et souhaita le bonjour au tanneur. La salle à manger avait été faite à fond : le parquet reluisant, l'horloge, la glace et les photographies à la muraille lui donnaient un aspect avenant et intime. « Une jolie pièce comme celle-ci, songea Knulp, ce n'est pas mauvais en hiver ; pour tant se marier pour cela, cela n'en vaut pas la peine. » La bienveillance que lui témoignait la maîtresse de la maison ne lui causait aucun plaisir.

Après qu'on eut bu le café au lait, Knulp accompagna maître Rothfuss dans la cour et les hangars et se fit montrer toute la tannerie. Il connaissait presque tous les métiers et posa des questions tellement spéciales que son ami en fut ébahi.

— Comment sais-tu donc tout cela ? demanda-t-il vivement. On croirait, ma parole, que tu es réellement un ouvrier tanneur ou que tu l'as été.

— On apprend toutes sortes de choses, quand on voyage, répondit Knulp avec dignité. Au surplus, pour ce qui concerne la mégisserie, c'est toi-même qui m'a enseigné le métier, ne t'en souviens-tu pas ? Il y a six ou sept ans quand nous avons fait notre tour à pied ensemble, tu as dû me raconter tout cela.

— Et tu le sais encore ?

— Quelques bribes, Rothfuss. Mais maintenant je ne veux plus prendre ton temps. C'est dommage, j'aurais bien voulu t'aider un peu, mais il fait tellement humide et renfermé là, en bas, et je tousse encore tant. Donc, serviteur, mon vieux ; je vais me promener encore un peu en ville, pendant qu'il ne pleut pas.

Tandis qu'il quittait la maison et s'en allait nonchalamment vers la ville, son chapeau de feutre brun légèrement rejeté en arrière, Rothfuss vint se poster sur le seuil et le suivit des yeux, comme il s'en allait d'un pas aisé et insouciant, les vêtements méticuleusement brossés et évitant avec soin les flaques d'eau.

Il se la coule douce, vrai ! songea le maître mégissier avec une nuance d'envie. Et, tandis qu'il se dirigeait vers ses fosses, il continuait de penser à son ami, cet original qui ne demandait rien à la vie que son spectacle. Rothfuss ne savait pas s'il fallait appeler cela de l'exigence ou de la modestie. Celui qui travaillait et faisait son chemin, avait un sort meilleur à bien des points de vue, mais il ne pouvait pas avoir des mains aussi jolies et délicates, ni une tournure aussi gracieuse et dégagée. Non, Knulp était dans le vrai en agissant conformément à sa nature. Peu de personnes auraient été capables d'imiter sa manière enfantine d'aborder les gens et de se les gagner, de dire de jolies choses aux jeunes filles et aux femmes, et de considérer chaque jour comme un dimanche. On

devait le laisser aller et venir tel qu'il était ; et, s'il lui arrivait un accroc, s'il avait besoin d'un abri, c'était un plaisir et un honneur de l'héberger, on devait presque même lui en être reconnaissant, car il apportait la joie et la clarté dans la maison.

Pendant ce temps son hôte continuait à flâner, curieux et content, par la petite ville, sifflotant une marche militaire entre les dents et cherchant sans hâte les endroits et les gens qu'il avait connus jadis. Il se dirigea tout d'abord vers le faubourg escarpé, où il connaissait un pauvre tailleur qui n'avait que de vieilles culottes à raccommoder et bien rarement un habit neuf à confectionner, ce qui était dommage, car il était habile et avait caressé jadis toutes sortes d'espoirs et travaillé dans de bons ateliers. Mais il s'était marié de bonne heure et avait déjà plusieurs enfants ; en outre, sa femme possédait fort peu de génie pour le ménage.

Ce tailleur Schlotterbeck, Knulp le chercha et le trouva au troisième étage d'une maison située au fond du faubourg. Le petit atelier était suspendu comme un nid d'oiseau dans les airs, au-dessus du vide, car la maison était située du côté de la vallée ; et quand on regardait de la fenêtre perpendiculairement, on n'avait pas seulement au-dessous de soi les trois étages, mais la montagne dégringolait plus bas d'une façon vertigineuse, avec de misérables jardinets à pic et des pentes herbeuses, et se terminait en un pêle-mêle grisâtre d'appentis, de poulaillers, d'étables à chèvres ou de clapiers. Les toits les plus proches sur lesquels tombait le regard s'élevaient de l'autre côté de ces terrains abandonnés à une grande profondeur déjà, et paraissaient tout petits en bas dans la vallée. C'est pourquoi l'atelier du tailleur était clair et gai ; et l'actif Schlotterbeck se tenait accroupi sur sa large table devant la fenêtre, dans ces hauteurs lumineuses, dominant le monde comme un gardien dans son phare.

— Serviteur, Schlotterbeck ! dit Knulp en entrant, et le maître tailleur, ébloui par la lumière, regarda en clignant des yeux vers la porte.

— Tiens, c'est toi, Knulp ! s'écria-t-il, tandis que son visage s'éclairait ; et il lui tendit la main. De nouveau dans le pays ? Et que te manque-t-il, pour que tu aies grimpé jusqu'à moi ?

Knulp attira un escabeau et s'assit dessus.

— Donne-moi une aiguille et un bout de fil, mais du brun et du plus fin ; je veux inspecter mon fourniment.

En même temps il enleva son habit et son gilet, choisit un fil, enfila l'aiguille, et vérifia minutieusement tout son costume, qui paraissait encore très bon, pour ainsi dire neuf. De ses doigts agiles, il répara tous les endroits faibles, les galons décousus, les boutons qui ne tenaient plus qu'à moitié.

— Et comment cela va-t-il, à part cela ? demanda Schlotterbech. La saison n'est guère favorable. Mais finalement, quand on est bien portant et qu'on n'a pas de famille...

Knulp toussa légèrement, prêt à se défendre.

— Oui, oui, dit-il d'un air négligent. Le Bon Dieu fait pleuvoir sur les bons et sur les méchants ; il n'y a que les tailleurs qui restent au sec. As-tu toujours à te plaindre, Schlotterbeek ?

— Ah, Knulp ! J'aime mieux ne rien dire. Tu entends crier les enfants ici à côté. Ils sont maintenant cinq. On est assis là, on travaille jusque très avant dans la nuit et on n'arrive pas. Et tu passes ton temps à te promener !

— Tu te mets le doigt dans l'œil, mon garçon. Je suis resté couché à l'hôpital de Neustadt pendant quatre ou cinq semaines ; et là on ne garde jamais personne plus longtemps que ce n'est strictement nécessaire ; et personne non plus n'y reste plus qu'il ne faut. Les voies du Seigneur sont étranges, ami Schlotterbeek !

— Laisse-moi donc la paix, avec tes citations !

— Eh quoi, tu n'es plus pieux, alors ? Moi, je veux précisément le devenir ; et c'est pour cela que j'ai grimpé jusque chez toi. Où en es-tu sous le rapport de la piété, vieux casanier ?

— Fiche-moi la paix avec ta piété ! A l'hôpital, dis-tu ? Cela me fait de la peine pour toi.

— Inutile de t'apitoyer ; c'est passé. Et maintenant, raconte-moi un peu : qu'est-ce que c'est que le Livre de Sirach et la Révélation ? Sais-tu qu'à l'hôpital j'ai eu du temps pour lire ; et il y avait justement là une Bible, de sorte que je l'ai lue presque toute entière et je puis maintenant mieux causer de tout cela. C'est un curieux livre, la Bible.

— Tu as raison, curieux ; et la moitié doit en être inventée, car rien ne concorde. Tu t'y entends peut-être mieux que moi, puisque tu as autrefois étudié le latin.

— Il ne m'en est pas resté grand'chose.

— Vois-tu, Knulp — le tailleur cracha par la fenêtre ouverte dans le vide et regarda à la suite avec de grands yeux et un air amer, — vois-tu, la piété n'a pas de sens. Elle n'a pas de sens et je m'en bats l'œil, crois-le. Je... m'en... bats... l'œil !

Le voyageur le considéra pensivement.

— Tiens, vraiment ! Mais tu exagères, mon vieux. Il me semble qu'il y a dans la Bible certaines choses tout à fait judicieuses.

— Soit ; mais si tu tournes quelques pages, tu découvres toujours quelque part juste le contraire. Non, j'en ai assez de cela ; j'en ai plein le dos !

Knulp s'était mis debout et avait empoigné un fer à repasser.

— Tu me mettras bien quelques charbons là-dedans, hein ! demanda-t-il au maître tailleur.

— Et pourquoi faire ?

— Je veux donner un petit coup de fer à mon gilet, vois-tu ; et mon chapeau en aurait bien besoin aussi après toute cette pluie...

— Toujours chic ! s'écria Schlotterbeck, avec un peu d'irritation. A quoi cela te sert-il d'être beau comme un prince, alors que tu es tout simplement un meurt-de-faim !

Knulp sourit tranquillement.

— On a meilleure façon et cela me procure du plaisir. Si tu ne veux pas le faire par piété, fais-le simplement par gentillesse et par affection pour un vieil ami, n'est-ce pas ?

Le tailleur disparut par la porte et revint bientôt avec un fer chaud.

— Voilà qui est bien, approuva Knulp. Je te remercie !

Il commença à aplanir prudemment les bords de son chapeau de feutre ; et, comme il ne se montrait pas, dans cette besogne, aussi habile que pour la couture, son ami lui enleva le fer des mains et montra comment on devait s'y prendre.

— A la bonne heure ! dit Knulp, reconnaissant. Le voilà redevenu un chapeau du dimanche. Mais écoute, tailleur, vis-à-vis de la Bible, tu te montres trop exigeant. Ce qui est vrai, et comment la vie est réellement organisée, chacun doit se le représenter à soi-même et il ne peut l'apprendre nulle part dans les livres ; telle est mon opinion. La Bible est

ancienne ; et autrefois on ne connaissait pas encore tout ce qu'on connaît et sait aujourd'hui. Néanmoins elle contient beaucoup de belles et bonnes choses, et aussi beaucoup de choses vraies. Par places elle m'est apparue comme un beau livre d'images, figure-toi. Par exemple la jeune fille, Ruth, qui parcourt les champs et glane les épis restés sur le sol ; c'est beau, on croit sentir la bonne chaleur de l'été. De même quand le Sauveur s'assied auprès des petits enfants et dit : « Vous m'êtes plus chers que tous les vieux ensemble avec leur orgueil ! » Je trouve qu'en cela il a raison et que nous pouvons tirer parti de son enseignement.

— Peut-être, admit Schlotterbeck sans cependant vouloir céder. Mais il est plus simple d'agir ainsi avec les enfants d'autrui, que quand on en a soi-même cinq et qu'on ne sait comment les nourrir.

Il était de nouveau tout à fait irrité et amer, et Knulp ne pouvait voir cela. Il désirait, avant de partir, lui adresser encore une bonne parole. Il réfléchit un instant. Puis il se pencha vers le tailleur, le regarda de tout près avec ses yeux clairs et graves, en plein visage, et dit doucement :

— Oui, mais ne les aimes-tu pas, tes enfants ?

Le tailleur tout effrayé ouvrit de grands yeux.

— Mais bien sûr que si, quelle idée ! Naturellement que je les aime, surtout l'aîné.

Knulp inclina la tête gravement.

— Maintenant il faut que je m'en aille. Je te remercie : mon gilet vaut le double, à présent... Et quant à tes enfants, tu dois être affectueux et gai avec eux ; de la sorte on a déjà à moitié mangé et bu. Ecoute bien, je vais te dire quelque chose que nul ne sait et que tu ne dois pas raconter plus loin.

Le maître tailleur, subjugué, regarda attentivement les yeux clairs de Knulp, qui étaient devenus très sérieux ; celui-ci parlait maintenant si doucement que le tailleur avait de la peine à le comprendre.

— Regarde-moi ! Tu me portes envie et tu penses : il a la vie facile ; pas de famille et pas de soucis ! Mais ce n'est pas cela du tout. J'ai un enfant, figure-toi, un petit gamin de deux ans, et il a été adopté par des étrangers, vu qu'on ne connaît pas le père et que la mère est morte en couches. Tu n'as pas besoin de savoir le nom de la ville dans laquelle

il habite ; mais moi je le connais, et quand je passe par là, je rôde autour de la maison, je reste aux aguets près de la clôture, et si j'ai le bonheur d'apercevoir le gosse, je ne puis ni serrer sa menotte, ni l'embrasser, tout au plus m'est-il permis de lui siffler en passant une chanson... Oui, c'est comme cela ; et maintenant adieu, et sois content d'avoir des enfants !

Knulp poursuivit sa promenade à travers la ville. Il resta quelque temps à bavarder devant la fenêtre d'un tourneur et à observer le rapide éparpillement des copeaux bouclés ; il salua également, en cours de route, l'agent de police qui était plein de bienveillance à son égard et qui lui offrit une prise dans sa tabatière en bois de bouleau. Partout il apprit toutes sortes de nouvelles, grandes et petites, concernant la vie des familles et des industries ; on lui parla du décès prématuré de la femme du caissier municipal et de la mauvaise conduite du fils du maire, en échange de quoi il narra les événements récents d'autres localités, se réjouissant du lien fragile, capricieux, qui, en qualité de connaissance, d'ami, de confident, le rattachait, çà et là, à l'existence des gens posés et honorables. C'était samedi et il s'enquit à la porte cochère d'une brasserie, auprès des hommes qui déchargeaient des tonneaux, où l'on pouvait le soir même, ou bien le lendemain, trouver l'occasion de danser. Des bals avaient lieu dans plusieurs localités, mais le plus beau était celui du *Lion*, à Gertelfingen, à une demi-heure de la ville. C'est là qu'il prit la résolution d'emmener Bärbele.

L'heure du repas de midi était proche, et, lorsque Knulp gravit l'escalier de la maison Rothfuss, une forte et agréable odeur lui arriva de la cuisine. Il fit halte et huma à plein nez avec une joie et une curiosité enfantines, ce fumet réconfortant. Cependant, bien qu'il fût arrivé très doucement, on l'avait déjà entendu. La maîtresse de la maison ouvrit la porte de la cuisine et montra dans l'entrebâillement lumineux son visage aimable ennuagé de la vapeur des mets.

— Bonjour, monsieur Knulp, dit-elle gracieusement. Voilà qui est bien d'arriver à temps. Vous saurez que nous avons aujourd'hui des quenelles de foie. Et je me suis dit que je

pourrais peut-être rôtir un morceau de foie spécialement pour vous, si vous le préférez ainsi. Qu'en pensez-vous ?

Knulp se tira la barbe et fit une élégante révérence.

— Voyons, pourquoi aurais-je quelque chose de spécial ? Je suis déjà content, s'il y a de la soupe.

— Hé quoi ! Quand on a été malade on doit être bien soigné, sinon comment reprendrait-on des forces ? Mais peut-être n'aimez-vous pas du tout le foie ? Il y a des gens comme cela.

Knulp sourit modestement.

— Oh ! je n'appartiens pas à cette catégorie ! une assiettée de quenelles de foie, c'est un régal du dimanche, et, si je pouvais m'en rassasier chaque semaine jusqu'à la fin de mes jours, je m'en contenterais.

— Chez nous on ne vous laissera manquer de rien. Pourquoi donc aurais-je appris à cuisiner ? Mais à présent répondez : il reste un morceau de foie, je l'ai conservé spécialement à votre intention. Cela vous ferait du bien.

Elle se rapprocha et lui adressa en plein visage un sourire encourageant. Il comprit fort bien ce qu'il signifiait, et la petite femme était certes jolie ; mais il fit comme s'il ne voyait rien. Il se contenta de jouer avec son élégant chapeau de feutre, auquel le pauvre tailleur avait bien voulu donner un coup de fer, et regarda dans le vague.

— Merci, Madame Rothfuss, merci beaucoup de la bonne intention, mais je préfère vraiment les quenelles. Je suis déjà suffisamment gâté chez vous.

Elle sourit et le menaça de l'index.

— Inutile de faire tant de façons, je ne vous crois quand même pas ! Donc des quenelles, et un bon complément d'oignons, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas de refus !

M^{me} Rothfuss courut de nouveau, toute soucieuse, à ses fourneaux, et Knulp s'installa dans la pièce où le couvert était déjà mis ; il lut la gazette de la veille, jusqu'au moment où le patron fit son apparition et où l'on apporta le potage. On mangea, après quoi on joua aux cartes à trois, pendant un quart d'heure ; et Knulp stupéfia son hôtesse par quelques tours inédits, hardis et gracieux. Il savait aussi mêler les cartes avec une négligence affectée, et les ranger prestement ;

il jetait avec élégance son jeu sur la table et faisait parfois courir son ponce sur les bords des cartes. Le mégissier le regardait faire avec admiration et complaisance, à la façon dont un bourgeois laborieux se plaît à suivre des tours d'adresse inutiles. Mais la maîtresse de la maison, elle, considérait avec une sympathie entendue ces marques de savoir-vivre mondain. Ses yeux restaient fixés sur les mains allongées et douces de Knulp, que nul rude travail n'avait déformées.

Par la petite croisée un mince et incertain rayon de soleil venait flotter dans l'appartement, sur la table et les cartes ; pâle et capricieux, il jouait sur le parquet avec de faibles ombres portées, et tournoyait en tremblant jusqu'au plafond badigeonné de bleu. Knulp percevait tout cela avec des yeux effluotants : le jeu des rayons du soleil de février, la paix silencieuse de la maison, la physionomie grave d'ouvrier laborieux de son ami et le regard voilé de la jolie petite femme. Il n'en ressentait aucune satisfaction, ce n'était ni un but, ni un bonheur pour lui. « Si j'avais la santé, songeait-il, et si c'était en été, je ne resterais pas ici une heure de plus. »

— Je veux profiter un peu du soleil, dit-il, lorsque Rothfuss rassembla les cartes et regarda l'horloge. Il descendit avec le maître tannour, le laissa dans le séchoir auprès de ses peaux et se perdit dans le pré étroit et inculte qui, coupé par les fosses, descendait jusqu'au petit cours d'eau. Là le mégissier avait établi une passerelle en planches, où il pouvait faire tremper ses peaux. Knulp s'y installa, laissant pendre ses semelles au ras de l'eau silencieuse et rapide ; il s'amusa à suivre de l'œil les poissons vifs et sombres qui suivaient leur route au-dessous de lui, et commença ensuite à étudier curieusement les alentours, car il cherchait une occasion de parler à la petite servante d'en face.

Les jardins se touchaient, séparés par une palissade mal entretenue, et en bas, au bord de l'eau où les palis étaient depuis longtemps vermoulus ou disparus, on pouvait aisément passer d'un terrain à l'autre. Le jardin voisin semblait mieux soigné que le pré du mégissier. On pouvait y voir quatre rangées de plate-bandes envahies par les herbes et affaîmées, comme elles le sont après l'hiver ; des tussilages et des épinars qui avaient passé l'hiver croissaient maigrement dans deux carrés, de petits rosiers étaient penchés vers le sol avec

leurs couronnes enfouies dans la terre. Plus loin, cachant la maison, se dressaient quelques jolis sapins.

Knulp s'avança sans bruit jusqu'à eux, après avoir contemplé le jardin étranger ; il vit alors entre les arbres se dresser la maison, avec la cuisine derrière. Bientôt après, il aperçut également dans celle-ci la jeune fille, qui besognait, les manches retroussées. La maîtresse de la maison était auprès d'elle, en train de lui commander et de lui expliquer toutes sortes de choses, ainsi que cela se passe dans les ménages où l'on n'a pas les moyens de se payer une servante expérimentée, et où l'on ne peut assez chanter les louanges des apprenties se succédant annuellement, une fois qu'elles ont quitté la maison. Ses instructions et ses doléances étaient toutefois formulées sur un ton dépourvu de méchanceté et la petite semblait y être déjà accoutumée, car elle faisait sa besogne sans broncher, avec un visage égal.

L'intrus se tenait appuyé à un tronc, la tête penchée en avant, curieux et vigilant comme un chasseur ; il écoutait avec une patience amusée, ainsi qu'un homme dont le temps ne compte pas et qui a appris à participer à la vie en qualité de spectateur et d'auditeur. Il avait du plaisir à regarder la jeune fille quand il pouvait l'apercevoir à travers la fenêtre ; et il conclut, d'après le dialecte de la dame de la maison, qu'elle n'était pas originaire de Lächstetten, mais d'une localité située à quelques lieues plus haut dans la vallée. Il écouta tranquillement, tout en mâchonnant une odorante brindille de sapin, une demi-heure, puis toute une heure, jusqu'à ce que la dame eût disparu et que le silence régnât dans la cuisine.

Il attendit encore un instant, puis avança prudemment et frappa avec une branche sèche contre la fenêtre. La jeune fille n'y prit pas garde ; il heurta encore deux fois. Alors elle vint près de la fenêtre entrebâillée, l'ouvrit entièrement et regarda au dehors.

— Eh bien ! que faites-vous ici ? s'écria-t-elle à mi-voix, j'allais presque prendre peur.

— Pas de moi, pourtant ! répondit Knulp, et il sourit. Je voulais seulement vous dire bonjour et voir comment vous allez. Et comme c'est aujourd'hui samedi, je voudrais vous

demandier si vous n'avez pas un peu de temps libre demain après-midi pour une petite promenade.

Elle le regarda et hochu la tête, et alors il prit une mine si affligée et déconfite que cela lui fit de la peine.

— Non, dit-elle gentiment, demain je ne suis pas libre, sauf le matin pour aller à l'église.

— Bon, bon, grogna Knulp, mais alors vous pourriez certainement m'accompagner ce soir ?

— Ce soir ? Oui je serais bien libre, mais je veux écrire une lettre aux miens.

— Eh bien, vous l'écrirez une heure plus tard, elle ne partira quand même pas ce soir. Ecoutez, je me faisais une telle joie de pouvoir de nouveau causer un peu avec vous ; et ce soir, à moins qu'il ne pleuve des hallebardes, nous aurions pu faire une si jolie promenade. Soyez donc gentille ; vous ne devez pas avoir peur de moi !

— Je n'ai pas du tout peur, pas même de vous. Mais c'est impossible. Si l'on me voyait jamais en compagnie d'un homme...

— Mais, Barbele, vous ne connaissez âme qui vive ici. Et du reste cela n'est pas un péché et ne regarde personne. Vous n'êtes plus une écolière, voyons ! Donc n'oubliez pas, à huit heures je serai là-bas, près de la salle de gymnastique, à l'endroit où sont les barrières pour le marché au bétail. Ou bien dois-je venir plus tôt ? Je puis prendre mes dispositions en conséquence.

— Non, non, pas plus tôt. Absolument pas. Vous ne devez pas venir du tout, c'est impossible, je ne dois pas...

De nouveau il reprit sa mine d'enfant désolé.

— Soit, puisque vous n'en avez pas le moindre désir ! dit-il tristement. J'avais pensé que vous étiez étrangère et isolée ici et que vous aviez parfois le mal du pays, tout comme moi-même, et alors nous aurions pu bavarder un peu ensemble. J'aurais aimé entendre de nouveau parler d'Achthausen, puisque j'ai été une fois là-bas. Cependant on ne peut forcer personne et j'espère que vous ne m'en voulez pas.

— Comment donc vous en vouloir ! Mais puisque je ne puis absolument pas...

— Vous êtes certainement libre ce soir, Barbele. Seulement vous n'avez pas envie. Mais peut-être réfléchirez-vous encore.

Maintenant il faut que je parte. Ce soir j'attendrai près de la salle de gymnastique, et si personne ne vient j'irai me promener tout seul, et je songerai à vous en me disant que vous écrivez aux vôtres à Achthausen. Ainsi, adieu, et je vous demande pardon.

Il inclina rapidement la tête et était parti avant qu'elle eût rien pu dire d'autre. Elle le vit disparaître derrière les arbres, et son visage exprima la perplexité. Puis elle s'en retourna à sa besogne et brusquement commença — la maîtresse de maison était sortie — à chanter d'une jolie voix claire.

Knulp l'entendit parfaitement. Il était de nouveau assis sur la passerelle en planches du mégissier, et faisait des boulettes avec un morceau de pain qu'il avait fourré dans sa poche, au cours du dîner. Il les laissa tomber tout doucement dans l'eau, l'une après l'autre, et observa d'un air méditatif, comment elles s'enfouaient, comment le courant les entraînait un peu, et comment en bas, contre le fond obscur, elles étaient happées par les poissons silencieux et fantastiques.

(A suivre)

HERMANN HESSE.

(Traduit par Geneviève Maury.)

LA GUERRE ET LA GRIPPE

I. LE PROBLÈME

On donne généralement le chiffre de dix millions comme nombre global des hommes tués à la guerre mondiale. Ce chiffre est devenu en quelque sorte classique ; on le retrouve dans des ouvrages théoriques, on a pu l'entendre aussi lors des récentes manifestations populaires qui, dans divers pays, furent organisées à l'occasion du dixième anniversaire de la guerre.

Ce chiffre global est, en lui-même, d'une exactitude qui laisse trop à désirer. Car si pour certains pays, tels que la France, l'Allemagne ou le Royaume-Uni, le nombre des tués peut être donné avec une approximation qui ne s'écarte pas beaucoup de la réalité, il n'en est pas ainsi de certains autres pays, tels que la Russie, la Serbie ou l'Autriche-Hongrie, pour lesquels le chiffre des tués à la guerre n'est, dans le meilleur des cas, qu'une évaluation hypothétique. Quant à moi certains calculs, qu'il m'est impossible de reproduire ici, m'ont amené à la conclusion que le chiffre rond de dix millions de tués, généralement articulé, est sensiblement au-dessous du nombre réel.

Mais ce n'est pas le nombre plus ou moins exact des soldats tués à l'ennemi que je voudrais discuter en ce moment. Il s'agit ici d'une autre question.

Dans une petite publication parue au début de la guerre¹, j'ai indiqué, d'après les statistiques du temps des grandes guerres du XIX^e siècle, que les guerres tuaient non seulement *directement*, parmi les combattants, mais aussi *indirectement*, semant la mort parmi les populations civiles des pays belligérants, voire des pays restés neutres, et que, au moins pendant les guerres du XIX^e siècle, la mortalité indirectement provoquée par les guerres était même bien plus forte que celle qu'elles causaient directement.

Or, le chiffre de dix millions ne tient compte que des décès directement causés par la guerre mondiale. L'excès de mortalité provoqué par la guerre parmi les civils est entièrement laissé de côté².

La plus grande des guerres que l'histoire ait jamais connues, aurait-elle été une singulière exception, n'atteignant guère la population civile ?

Certes, une formidable recrudescence de la mortalité a pu être observée en 1918 et en 1919, même dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Mais cette hausse de la mortalité était due à l'épidémie de grippe. Entre l'épidémie de grippe et l'extrême tension de la guerre, la coïncidence aurait-elle été de pur hasard ? Faut-il, au contraire, dans cette coïncidence des

¹ *La Mortalité chez les neutres en temps de guerre*, Genève et Paris, 1915.

² Il est vrai qu'on a fait aussi des tentatives d'établir le total de pertes en vies humaines occasionnées par la guerre mondiale. Tel est le cas, en particulier, de la fameuse brochure de M. Christian Döring qui arrive au chiffre de 35 millions de vies humaines perdues rien que pour l'Europe (*Die Bevölkerungsbewegung im Weltkrieg. III. 35 Millionen Menschenverlust in Europa*, Kopenhagen 1920). Mais, en laissant même de côté toutes les nombreuses réserves de détail qu'appellent les calculs de cet auteur, on doit noter que ce chiffre représente le résultat d'une addition de la *sur-mortalité* et de la *sous-natalité* observées pendant la guerre ; de ce fait, le chiffre de Döring appelle une double critique : 1^o Si importante que soit en elle-même la chute de la natalité causée par la guerre, elle n'en présente pas moins un phénomène foncièrement différent de celui d'une mortalité accrue ; le résultat d'une addition des deux catégories de faits, essentiellement hétérogènes, me paraît dès lors quelque chose qui frappe peut-être l'imagination par une « danse de millions », mais qui demeure excessivement obscur. 2^o Au moment où la brochure indiquée a paru (janvier 1920), on ne savait encore rien de l'importance de la grande hausse de la natalité qui allait se produire immédiatement après la guerre, compensant ainsi, dans une mesure plus ou moins forte, la baisse observée durant la guerre : le fait même du relèvement ultérieur de la natalité, comme je l'ai montré ailleurs, était cependant à prévoir et fut réellement prévu d'après les expériences des guerres passées (voy. *La mortalité chez les neutres en temps de guerre*, chapitre 1^{er}), mais il n'en est tenu aucun compte dans les calculs de Döring. Le chiffre de 35 millions me paraît donc à la fois confus et inexact.

deux terribles fléaux, voir plutôt la manifestation d'un lien de causalité, l'un des deux phénomènes (la guerre) ayant favorisé l'éclosion et l'extension de l'autre (la grippe) !

Tel est le problème que nous nous posons ici.

Mais, avant d'examiner les faits se rapportant à la pandémie grippale, je crois utile de montrer, aussi brièvement que possible, les voies et les moyens par lesquels les guerres antérieures faisaient des ravages parmi les populations civiles.

II. GUERRES ET ÉPIDÉMIES

Le surcroît de mortalité que la guerre cause indirectement revêt surtout la forme d'une recrudescence de certaines maladies infectieuses qui se transforment en épidémies dévastatrices. Et s'il est incontestable que de graves épidémies ont sévi et sévissent aussi en dehors de périodes de guerre (surtout en temps de disette), il est cependant certain que les épidémies les plus terribles qui aient ravagé les pays civilisés en général et l'Europe en particulier — et cela depuis la plus haute antiquité — appartenaient toutes à des périodes de guerre¹. Cela est tellement exact qu'on peut dire que l'histoire des grandes guerres est en même temps une histoire de grandes épidémies et, vice versa, que l'histoire des plus grandes épidémies est aussi une histoire de grandes guerres.

Le plus souvent, la même guerre provoquait l'éclosion et la propagation de plusieurs maladies épidémiques ; mais dans chaque guerre, il y avait généralement une épidémie déterminée qui, par sa gravité, dominait tout le reste des maladies infectieuses et qui, d'ailleurs, variait d'une époque à l'autre et même d'une guerre à l'autre. Dans les guerres du passé sur lesquelles on possède des renseignements relativement sûrs, c'étaient surtout les différentes espèces de maladies dénommées couramment typhus, et notamment la fièvre typhoïde et le typhus exanthématique, qui se montraient les compagnes, aussi tragiques qu'inséparables, des guerres. On peut dire, en effet, qu'aucune guerre, européenne

¹ Voyez à ce sujet surtout : A. Hirsch, *Handbuch der Historisch-Geographischen Pathologie* et plus spécialement : Fr. Preisling, *Epidemics Resulting from Wars*.

ou extra-européenne, sur laquelle nous possédons des données n'a été exempte d'une épidémie plus ou moins grave de typhus. En même temps, cependant, sévissaient encore d'autres maladies contagieuses dépassant parfois, en gravité, celle du typhus. Telles ont été, par exemple, la peste bubonique et la peste pneumonique, qui faisaient de véritables dévastations surtout à l'antiquité et au moyen âge, mais qui n'avaient pas entièrement disparu de l'Europe lors des guerres du XIX^e siècle et qui, en Russie, se sont maintenues jusqu'à nos jours ; la variole, terreur du moyen-âge, qui, par suite de la généralisation insuffisante de la vaccination, faisait encore des ravages dans la seconde moitié du XIX^e siècle, notamment pendant la guerre de sécession, en Amérique, et à la suite de la guerre franco-allemande, en Europe ; le choléra, qui paraît être un hôte plutôt récent en Europe et qui sévissait notamment à la suite de la guerre russo-polonaise (1830), de la guerre de Crimée, des guerres austro-allemande (1866) franco-allemande et autres ; la dysenterie, qui, plus ou moins terrible, réapparaît dans toutes les grandes guerres modernes ; la syphilis, qui devenait un vrai fléau à la suite de certaines guerres ; le scorbut ; quelquefois aussi la rougeole, la scarlatine et certaines autres maladies infectieuses.

Les guerres provoquaient des épidémies de deux façons différentes qui, d'ailleurs, loin de s'exclure, le plus souvent se complétaient. D'un côté, elles importaient des personnes atteintes par l'épidémie dans des pays où elle avait été jusqu'à inconnue, comme c'était le cas, par exemple, pour le choléra propagé en France et ailleurs à la suite de la guerre de Crimée ; elles allumaient ainsi des foyers d'infection et de contagion qui n'avaient pas existé auparavant. D'un autre côté, des maladies, qui avaient existé à l'état sporadique ou qui avaient été même endémiques, mais qui ordinairement avaient eu un caractère bénin, étaient transformées par la guerre en immense et terribles épidémies ; les feux qui couvaient sous les cendres changeaient ainsi, sous l'influence de la guerre en incendies dévastateurs qui projetaient au loin leurs néfastes étincelles ; tel a été, par exemple, le cas de la fièvre typhoïde lors de la plupart des guerres, de la variole lors de la guerre, franco-allemande, de la rougeole lors de la guerre anglo-boer au Transvaal, de la dysenterie pendant le siège de Port-

Arthur, etc. Dans un cas comme dans un autre, l'épidémie se propageait même au delà des pays en guerre.

Cette transformation de cas sporadiques en épidémies et celle d'affections à caractère bénin en maladies graves, la guerre l'opérait, d'un côté, en créant des conditions favorables à la propagation de l'agent pathogène (du microbe) et à l'accroissement de sa virulence et, de l'autre, en diminuant la force de résistance individuelle de la population. Les rassemblements (de troupes, de prisonniers, d'habitants), l'impossibilité dans laquelle on se trouve souvent, à l'état de guerre, d'isoler à temps les malades et leurs effets du reste de la troupe ainsi que l'alimentation et l'habitation défectueuses, les surmenages et les misères de toute nature qui sont inséparables de la guerre créent dans l'armée des foyers d'infection qui se transmettent ensuite à la population civile. Cette dernière une fois atteinte, l'épidémie fait des progrès rapides ; car, surtout dans le passé, tous les efforts des pouvoirs publics se trouvent, en pareil moment, concentrés sur les opérations au front, les populations de l'arrière étant parfaitement négligées sous le rapport sanitaire comme sous tant d'autres.

Fatals sont, dans ces circonstances, le sort et le rôle des *prisonniers de guerre*. Pris de beaucoup le plus souvent après une défaite, après une tension physique et morale considérable et à un moment de désarroi général, venant souvent de régions envahies et, par suite désorganisées, ils présentent une population où les cas de maladies infectieuses sont particulièrement fréquents. Le régime extrêmement dur auquel ils sont soumis par l'ennemi, les surmenages, le manque du nécessaire au point de vue alimentation, logement, vêtement, soins médicaux, etc. transforment vite les cas individuels de maladie en véritables épidémies, qui s'aggravent souvent par des circonstances comme les suivantes : des malades et des bien-portants sont fréquemment entassés pêle-mêle ; les cadavres eux-mêmes restent parfois des journées entières avec les vivants ; les vêtements des décédés, sans désinfection suffisante, passent souvent à leurs successeurs, et ainsi de suite. Le transport des prisonniers vers l'intérieur propage ensuite l'épidémie, sous sa forme la plus virulente, parmi les populations de l'arrière, semant ainsi la mort dans le pays « vainqueur ».

La conclusion de la paix, elle-même, la rentrée des troupes et le retour des prisonniers dans le pays natal, fait souvent éclater l'épidémie dans des régions jusque-là épargnées ou rallume l'incendie là où il s'était déjà éteint.

Un sort et un rôle analogues sont réservés aux réfugiés fuyant devant l'invasion et entassés dans les grands centres urbains ou dans les places fortes.

Dans le pays vainqueur, la conclusion de la paix, le retour des troupes ainsi que les réjouissances et les rassemblements à l'occasion de la victoire peuvent parfois provoquer l'explosion d'une épidémie. Il ne sera peut-être pas sans intérêt (comme on le verra plus loin) de rappeler, à cette occasion, la terrible peste de Syrie apportée, sous Marc-Aurèle, par les soldats d'Avidius Cassius après la destruction de Séleucie, peste qui éclata à Rome au lendemain du triomphe célébré par les deux empereurs (Marc-Aurèle et Lucius Vérus) et qui désola ensuite tout l'empire.

D'un autre côté, la population civile est, en temps de guerre, généralement exténuée par les privations et les souffrances de toute nature imposées par la guerre. Dans les temps passés, les champs insuffisamment labourés par suite de l'absence d'une forte partie de la population mâle provoquaient des disettes ; de nos jours, c'étaient des crises et des troubles industriels et commerciaux. Les femmes, obligées de remplacer les hommes dans la production, s'étaient nécessairement surmenées, qu'elles eussent à travailler dans les ateliers ou dans les champs. Les enfants, privés souvent de soins maternels, étaient naturellement plus que d'habitude exposés aux maladies et à la mort.

Réduisant ainsi la force de résistance individuelle de la population, la guerre préparait donc, d'une main, un terrain propice pour les germes pestifères qu'elle semait à profusion, de l'autre. Qu'y-a-t-il d'étonnant que la mort ait fauché ensuite en abondance ?

Les statistiques montrant l'effrayante mortalité des non-combattants à la suite des guerres du XIX^e siècle ont pu, au prime abord, paraître surprenantes, mais l'histoire des épidémies, remplissant d'un contenu concret les chiffres par trop abstraits, rend ces statistiques moins énigmatiques.

Et réunissant les deux, les statistiques du mouvement de la population pendant les périodes de guerre et l'histoire des maladies infectieuses qui, depuis la plus haute antiquité, dévastaient les pays civilisés et demi-civilisés, on arrive à la conclusion suivante : C'est surtout la guerre qui provoque, propage et aggrave singulièrement les maladies infectieuses tandis que les conditions historiques du milieu social et naturel déterminent plutôt laquelle de ces maladies va devenir épidémique.

Nous disons plutôt et non exclusivement, car les améliorations sociales et, en particulier, l'accroissement de nos connaissances prophylactiques en matière d'hygiène anti-épidémique peuvent évidemment contrecarrer, dans une mesure plus ou moins large, les effets pestifères de la guerre. L'organisation économique de l'arrière peut aussi y contribuer fortement. Jusqu'ici pourtant, on n'est pas encore arrivé à faire la guerre d'une façon si « scientifique » que la population soit entièrement à l'abri des épidémies. Dans la grande guerre mondiale, toute la science contemporaine a été mise à contribution afin de préserver la troupe et la population des maladies infectieuses qui les guettaient. Et l'on doit plutôt s'étonner des immenses succès qui ont été réellement obtenus dans cette voie. C'est, en effet, un phénomène peut-être unique dans l'histoire du monde que l'on ait pu avoir une terrible guerre durant des années sans que la population, tout au moins dans l'Europe occidentale, fût devenue la proie d'une épidémie. Mais le front sanitaire (car, comme on le voit, c'est un véritable front) a fini quand même par céder. Il a cédé d'abord, comme c'était naturel, dans des pays plus arriérés : en Serbie, en Russie, en Pologne et, en partie, aussi en Autriche-Hongrie où le typhus est entré dans son ancien droit de guerre. Plus tard, craqua également le front sanitaire des autres pays belligérants, il craqua sous la forme d'une épidémie dont la nature et la prophylaxie ne sont pas encore suffisamment connues même après les terribles ravages qu'elle a causés et qui, comme la guerre même, envahit une étendue et fit un nombre de victimes comme aucune des épidémies qui l'ont précédée dans l'histoire, n'épargnant ni belligérants ni neutres, ni militaires ni civils, ni hommes ni femmes, ni adultes ni enfants : ce fut la grippe ou influenza.

Après toutes les expériences du passé, faut-il y voir toujours un produit du hasard, une simple coïncidence fortuite ?

Mais, dans la mesure du possible, tâchons à suivre la grande épidémie, elle-même, dans son mouvement envahissant, à travers le monde.

III. ORIGINE INCERTAINE DE L'ÉPIDÉMIE DE GRIPPE

La marche suivie par notre épidémie peut être difficilement tracée avec une certitude suffisante. Ses débuts sont, en tout cas, très incertains.

D'abord, sous une forme bénigne, la grippe existe en Europe et dans l'Amérique du Nord à l'état endémique ; il a été, par suite, souvent impossible de marquer le moment précis du début de l'épidémie à divers endroits. La forme bénigne qui caractérisait également les débuts de l'épidémie et le peu d'importance qu'on y avait attaché contribuaient encore à laisser inaperçu le moment exact, et nécessairement vague, de la transformation de cette maladie, en quelque sorte normale, en une véritable épidémie. D'ailleurs, son caractère avait été fort peu connu et les complications qu'elle provoquait revêtaient des formes extrêmement variées : nerveuses, gastro-intestinales, pulmonaires et autres ; des cas graves d'origine grippale étaient ainsi au début attribués à d'autres maladies. Ensuite la grippe procédait par des vagues successives ; on croyait ainsi parfois que la contagion venait d'un pays voisin tandis qu'en réalité c'était seulement un retour aggravé de la vague d'épidémie qui, sous une forme plus bénigne, avait déjà visité le pays sans qu'on y eût prêté suffisamment attention. La censure militaire a également contribué à dissimuler les premiers mouvements de l'épidémie.

Bref, sur l'endroit et la date de l'explosion de l'épidémie grippale, on est assez mal renseigné.

Certains auteurs ont prétendu qu'elle était née au printemps 1918 aux Etats-Unis. Mais le prof. Dr Lutzaris, directeur général de l'Administration Sanitaire Italienne, soutient que des épisodes de cette maladie se sont produits, dès 1916,

sur le front russo-allemand¹. Il est en tout cas certain, comme l'a rapporté le major Lee à la Commission Sanitaire des Pays alliés, qu'une forte épidémie d'influenza a sévi en Chine dans presque toutes les provinces de la côte, dès le mois de mars 1918. Cette épidémie avait des formes bénignes dans les grandes villes, mais dans les provinces, surtout à certains endroits de l'intérieur de ce vaste pays, « village après village se trouvaient décimés par une sévère épidémie à formes pulmonaires avec mortalité élevée »². De ces données ainsi que de celles fournies par l'Administration sanitaire de la colonie portugaise de Macao, le Dr Jorge, directeur de la Santé publique du Portugal, conclut : « Une vague a roulé au début de l'année 1918 depuis les confins de la Chine septentrionale et a déferlé sur la côte au commencement du printemps »³.

Mais, en somme, tout cela est encore, en quelque sorte, de la préhistoire.

IV. LA PREMIÈRE GRANDE VAGUE GRIPPALE

Dès les mois de printemps 1918, des épidémies de grippe, relativement légères et localisées, sont constatées à maints endroits des Etats-Unis, à savoir : d'abord, sur les navires et dans les formations à terre de la marine (février), ensuite, dans les camps d'instruction de l'armée (mars) et, enfin, dans une prison et parmi la population civile (mars et avril)⁴. Il est donc probable que la grippe, sous sa forme épidémique, est venue aux Etats-Unis par voie de mer et qu'elle s'y est implantée grâce aux rassemblements inusités de recrues de terre et de mer dans les camps d'instruction⁵.

¹ *Il Policlinico*, 1919, N° 12. Cité d'après le *Bulletin mensuel de l'Office international de l'Hygiène publique*, 1919 n° 6 (pp. 623 et suiv.).

² *Bulletin* cité, 1921, n° 2 : *Rapport sur la Pandémie grippale de 1918-1919* par le Dr Pottevin, directeur-adjoint de l'Office international d'Hygiène publique (p. 170).

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, pp. 124-125.

⁵ L'épidémie de San Diego (Californie) suivit l'arrivée d'une formation japonaise au camp d'entraînement de la marine. En mars, on signale des épidémies bénignes aux camps d'Oglothepe ; en trois semaines, sur un effectif de 25.000 hommes, on compte 1.177 hospitalisations et on évalue à 11.000 environ le nombre réel des cas (*Ibid.*).

Dès le mois d'avril, l'épidémie grippale apparaît dans l'Europe occidentale.

Le rapport cité de l'Office international d'Hygiène publique distingue, dès lors, trois grandes vagues successives de l'épidémie : la première, verno-estivale, apparaît en avril-mai 1918 et atteint généralement son maximum au mois de juillet pour se terminer, sans toutefois s'éteindre complètement, aux mois d'août-septembre ; la seconde vague, automnale, atteint généralement son sommet en novembre ; la troisième, hivernale, marque son maximum, d'une façon générale, au mois de février 1919. La première vague a été peut-être la plus étendue, mais ce sont les deux dernières qui furent de beaucoup les plus meurtrières ; souvent d'ailleurs (comme, par exemple, en Suisse), la deuxième et la troisième vagues n'étaient pas suffisamment séparées l'une de l'autre, formant au fond une vague unique.

« Au mois d'avril, dit le rapport cité de l'Office international, la grippe fait son apparition en Europe Occidentale sous forme épidémique d'abord parmi les troupes. Puis, elle se manifeste simultanément sur un grand nombre de points, en Angleterre, en France, en Italie, etc.¹ »

Les premières constatations se rapportent à la marine. Ainsi, « à Brest, une épidémie sévère se produit vers le milieu d'avril. Elle frappe d'abord presque exclusivement les marins du deuxième dépôt des équipages de la Flotte pour se répandre ensuite dans le reste de la garnison, puis dans la population civile »². Notons que pour ainsi dire à la même date, « vers le 15 avril, on signale une épidémie sur les troupes américaines aux environs de Bordeaux ». « A Toulon, l'épidémie débute le 19 avril sur le *Condorcet*. »

« Dans l'armée française en campagne, la grippe semble avoir fait son apparition du 10 au 20 avril à la troisième armée. Dès la fin d'avril, elle présente un caractère extrême et atteint

¹ *Ibid.*, p. 129.

² *Ibid.* — Il est intéressant de noter combien ces termes rappellent le titre d'un ouvrage (ayant pour auteur J.C. Rhumelius) au sujet d'une épidémie qui a sévi en Bavière et au Wurtemberg lors de la guerre de trente ans : « *Historia morbi, qui ex castris ad rostra et a rostris ad uras et focos in Palatinatu Bavariae Superioris penetravit, anno 1621, et permanebat annos 1622 et 1623* » (Voy. Prinzing, *Epidemics resulting from Wars*, Oxford 1910, p. 29). L'ordre des *Castra* et des *Rostra* fut cependant renversé depuis l'époque de Rhumelius.

troues les armées. Dans l'armée à l'intérieur, le premier foyer est signalé le 10 mai, à Fontainebleau. »

Exactement à la même date, est signalée l'apparition de l'épidémie en Angleterre et, chose caractéristique, dans les mêmes circonstances :

« Vers le milieu d'avril, la grippe fit son apparition, sous forme épidémique, à bord des navires de la Grande Flotte britannique stationnée à Scapa et à Rosyth. Elle atteignit son maximum le 10 mai, et, sur un effectif de 90.000 hommes, 13.313 furent atteints.

Dans le courant d'avril et de mai, des épidémies locales s'étaient produites dans la première et la deuxième Armées anglaises¹.

Ce sont là les premiers cas d'épidémie grippale signalés dans le rapport de l'Office international d'Hygiène publique pour l'Europe occidentale²; ce sont tous les cas qu'il mentionne pour le mois d'avril 1918 et ils se rapportent tous à la marine d'abord et à l'armée de terre ensuite.

Le lien, non seulement indirect (par suite de la diminution de la résistance physique de la population etc.), mais aussi le plus parfaitement direct, entre la guerre et l'épidémie paraît donc, pour autant que faire se peut, établi.

Au mois de mai, et surtout à celui de juin, l'épidémie gagne aussi la population civile de presque tous les pays de l'Europe Occidentale. Elle s'étend en même temps à nombre de pays extra-européens.

« En Tunisie, l'épidémie commence à la fin de la première décade de mai. Elle se déclare simultanément sur le *Courbet*, venant de Corfou, et dans les formations à terre très disséminées. »

« L'influenza a fait son apparition en Egypte en mai 1918, à Alexandrie, où elle a été importée par mer. En juin, elle est signalée à Port-Saïd où elle est importée aussi par mer. » Des ports, elle s'étend ensuite à l'intérieur.

¹ *Ibid.*, pp. 130-131.

² Nous sommes très mal renseignés sur ce qui concerne l'Europe centrale et presque sans renseignements sur ce qui touche l'Europe orientale et spécialement la Russie. Nous avons vu plus haut l'opinion de l'Administration sanitaire russe selon laquelle l'épidémie ne serait tout d'abord déclarée sur le front russe. Le rapport de l'Office international signale encore qu'en Roumanie, la grippe a pris le caractère épidémique dès le commencement de 1918; en février 1918, elle sévit à Belgrade (*Ibid.*, p. 133).

« Aux Philippines, les premiers cas se sont montrés vers la troisième semaine d'avril » (venant probablement directement des Etats-Unis ou de Chine).

Ce n'est qu'au mois de juin que l'épidémie gagna, d'abord, les grands ports et, ensuite, l'intérieur des Indes où elle devait faire plus tard de si terribles dévastations.

Telle a été, dans ses grandes lignes, la marche de l'épidémie dans sa première phase, phase surtout extensive, caractérisée généralement par un nombre de malades qui dépasse certainement tout ce que l'humanité a vu jusque-là, mais marquée en même temps par une mortalité qui, le plus souvent, a été extrêmement faible.

Vint ensuite la seconde phase, la phase des vagues de l'automne 1918 et de l'hiver 1918-1919.

V. LA SECONDE PHASE DE L'ÉPIDÉMIE

« Elle a intéressé tous les pays qui avaient été atteints par la vague d'été. En outre, elle a frappé tout le continent américain (à l'exception de la Bolivie), les colonies de la côte occidentale d'Afrique, l'Afrique du Sud et les îles du Pacifique. Des épidémies sévères sont également signalées en Chine, en Afghanistan, en Perse, aux Indes. Il apparaît que nulle partie du monde n'est épargnée.

« L'épidémie est caractérisée par une diffusion à peu près aussi élevée que celle de la (vague) précédente, mais par une mortalité infiniment plus sévère. Cette mortalité dépasse celle de toutes les épidémies grippales du siècle dernier, et même celle des épidémies que le monde ait connues.

« La vague d'automne paraît se développer par une double procédure : 1^o création de foyers autochtones par reviviscence de foyers assoupis de l'épidémie d'été ; 2^o propagation en partant de ces foyers. » (Ibid., p. 135.)

Il est à noter que cette nouvelle vague dévastatrice, qui, en peu de mois, a fait plus de victimes qu'aucune des épidémies qui l'ont précédée dans l'histoire, est également issue des armées de terre et — avant tout — de mer. Voici, en

effet, le résumé général de ce fait formulé par le *Rapport* même de l'Office international d'Hygiène publique (p. 135) :

« Comme pour l'épidémie d'été, aussi bien aux Etats-Unis qu'en France et en Angleterre, c'est encore dans les camps ou les formations navales que sont apparus les premiers foyers. »

Pour la France, qui fut le centre de la grande guerre, il ne sera peut-être pas sans intérêt de suivre de plus près la marche de cette vague.

Dans la marine et l'armée françaises, la recrudescence de l'épidémie commence dès le milieu du mois d'août :

« A Brest, à Toulon, les cas sporadiques qui prolongent, dans les contingents de la marine, l'épidémie verno-estivale, se transforment dès le mois d'août en une épidémie violente. Celle-ci débute dans les dépôts des équipages de la Flotte vers le 1^{er} août à Toulon, vers le 25 août à Brest. A Brest, l'épidémie atteint son maximum dans la semaine du 1^{er} au 7 septembre... A Toulon, le maximum est atteint à la fin d'août et au début de septembre.

« Une nouvelle vague se produit dans les premiers mois de 1919....

« Les unités de guerre et la population civile ont paru, dans les deux cas, atteints consécutivement aux dépôts de la Flotte. » (p. 140.)

« En Algérie-Tunisie, les contingents de la marine ont été gravement éprouvés par l'épidémie d'automne qui a débuté dans la première quinzaine d'août » (pp. 140-141).

« Dans l'armée française de campagne, une recrudescence très marquée de l'influenza se manifeste dans la décade du 10 au 20 août.... Les foyers de grippe maligne sont plus nombreux et, dans chaque foyer, la proportion des cas graves est plus élevée. Du 20 au 31 août, le mouvement épidémique est très net et la malignité considérable.... Vers la fin du mois de septembre, tous les foyers sont en pleine évolution. Pendant le mois d'octobre, la grippe augmente, de décade en décade, dans des proportions considérables aux Armées. L'épidémie frappe toutes les armées et semble être arrivée à son point de diffusion maxima.... Dans la troisième décade, elle est déjà en décroissance. Si on prend pour unité la moyenne du nombre des cas survenus en juillet

et août, les nombres correspondant aux mois suivants sont respectivement : 7,8 en septembre, 23,5 en octobre, 10,5 en novembre, 6,5 en décembre et décroissent régulièrement jusqu'à atteindre 0,2 en avril 1919. La décroissance a été seulement interrompue par une poussée en décembre. La proportion des décès pour 1000 cas, qui est seulement de 2 en juillet, passe à 77 en août, le nombre des cas restant sensiblement le même ; elle est de 90 en septembre, de 87 en octobre, de 65 en novembre, de 84 en décembre et se maintient ensuite entre 70 et 80 pour descendre à 41 en avril 1919.

« Les troupes de l'Armée d'Orient et celles du Maroc ont été atteintes par l'épidémie dans des conditions analogues à celles des troupes métropolitaines » (pp. 139-140).

Nous constatons ainsi que la seconde vague a sévi d'abord dans les contingents de la marine française et cela dès le début du mois d'août, atteignant son maximum dans la première semaine de septembre ; dans les armées de terre, elle débute un peu plus tard, vers le milieu d'août et va croissant jusque vers le 20 octobre.

A juger d'après les statistiques de la Ville de Paris, les seules que nous possédions sur la grippe parmi la population civile de France, la vague meurtrière de l'épidémie gagna la population civile beaucoup plus tard.

En effet, tandis que dans les armées le nombre des victimes est déjà au mois d'août presque quarante fois plus élevé qu'en juillet (77 : 2), à Paris la mortalité par grippe du mois d'août ne dépasse guère celle du mois précédent ; le nombre hebdomadaire de décès par grippe varie entre 7 et 16 en juillet et entre 10 et 20 au mois d'août¹ ; ce nombre est encore de 21 pour la première et de 24 pour la deuxième semaine de septembre. La vague pestilentielle fait tout d'un coup un sursaut dans la seconde quinzaine de septembre et, de semaine en semaine, elle suit une progression pour ainsi dire géométrique, le nombre hebdomadaire des décès par grippe, en commençant par la troisième semaine de septembre, étant successivement : 64, 123, 240, 616, 1046 pour atteindre le chiffre de 1476 la semaine finissant le 26 octobre et 1329 la

¹ *L'épidémie de grippe à Paris*. Recueil de statistique de la Ville de Paris et du Département de la Seine publié par le Service de Statistique municipale, Paris 1919, p. 5.

semaine se terminant le 2 novembre. L'épidémie déclinait ensuite. Une nouvelle recrudescence — troisième vague — peut être constatée au mois de février 1919 (celle-ci est de nouveau consécutive à la recrudescence de décembre 1918 dans les armées¹) : au lieu de 93 et 97 qui présentent le nombre hebdomadaire de décès des deux dernières semaines de janvier, on marque, pour la semaine finissant le 8 février et pour les semaines suivantes, successivement : 115, 135, 426 (la semaine finissant le 1^{er} mars), 368, 197, 114 et 62 décès ; le nombre des décès tombe à 18 pour la semaine du 20 au 26 avril, la dernière encore envisagée par la statistique parisienne.

Enfin, nous notons encore la constatation suivante du *Rapport* de l'Office international² :

« En Angleterre l'épidémie d'automne a commencé dans les bases navales du Sud et de l'Ouest. De là, elle s'est répandue vers le Nord, les contrées du Nord-Est étant atteintes assez tard. »

A rostris ad castra et ex castris ad locos et aras, des navires de guerre et des transports maritimes aux dépôts et armées de terre et des armées aux populations des villes et des campagnes, telles semblent donc avoir été les grandes lignes suivies par la terrible épidémie dans sa marche funèbre. L'épidémie paraît ainsi importée par la guerre et propagée par elle.

VI. QUELQUES DÉTAILS DU TABLEAU

A côté de cette marche générale de l'épidémie, on peut apercevoir encore d'autres mouvements, d'ordre plutôt secondaire ou local, qui se trouvent cependant également en connexité avec la guerre. Ainsi, le *Rapport* de l'Office international cite encore des faits comme les suivants :

¹ Bulletin cité, 1921 n° 2, p. 127. Voir, aussi : *Report on the Mortality from Influenza in England and Wales during the Epidemic of 1918-1919. Supplement to the 61st Annual Report of the Registrar-General...*, London 1920. Voir de même : *Report on the Pandemic of Influenza 1918-1919* publié, la même année, par le Ministère de la Santé du Royaume-Uni.

« En juillet, la grippe a sévi d'une façon sévère parmi les rapatriés civils (français) venant d'Allemagne par la Suisse. Les convois furent suspendus en août pour cette raison et repris en septembre »¹. Ajoutons : malheureusement, ces convois furent suspendus à un moment où la première vague épidémique allait baisser, et ils furent repris alors qu'une nouvelle vague allait monter.

« A la fin de l'année, les prisonniers rentrant en France furent aussi très éprouvés. Certains convois, provenant en particulier du camp de Giessen, ont donné une morbidité et une mortalité considérables » (*Ibid.*). Et, d'après les expériences des guerres passées, il nous paraît fort probable qu'une large part de la recrudescence de l'épidémie pendant l'hiver 1918-1919 doit être attribuée aux effets de la rentrée en masse de prisonniers et de soldats après l'armistice.

Voici encore, à titre d'exemple, ce qu'écrit, dans le même ordre d'idées, le professeur E. Jorge, directeur général de la Santé publique du Portugal, parlant de la marche de la seconde vague de l'épidémie dans ce pays² :

« Nous avons fait allusion à l'incorporation des recrues, qui semble reliée d'une manière frappante à l'apparition des premiers foyers de grippe pneumonique. Ce fut par les recrues d'un régiment d'infanterie de Porto, atteintes de pneumonies fatales, que l'on découvrit au milieu d'août le foyer de Gaia d'où elles provenaient. A la fin du même mois et dans les premiers jours de septembre, l'infection se répandit dans les casernes d'Amarante, Villa-Real, Bragança et Penamacor. Dans les petites villes où la grippe eut pour porte d'entrée la caserne, elle y resta tout d'abord enfermée et circonscrite aux militaires, et ce n'est qu'au bout de huit à dix jours qu'elle commença à pénétrer chez les civils. » L'auteur cite ici une constatation analogue faite aussi en Angleterre et, puis, continue : « A Amarante,... les autorités militaires pensèrent à une décongestion..., elles crurent devoir licencier les hommes, qui, rentrés dans leur pays, semèrent la contagion dans le Tras-os-Montes. Comme la même fâcheuse

¹ *Bulletin* cité, p. 140.

² *Rapport* présenté à la Commission sanitaire des Pays alliés, dans sa session de mars 1919, reproduit dans le *Bulletin* de l'Office international d'Hygiène publique, avril 1919 ; voy. notamment pp. 370-371.

opération se renouvela à Villa-Real, on peut dire que l'écllosion et la dissémination de l'influenza pneumonique ont pris d'abord un caractère nettement militaire. Les va-et-vient de troupes ont continué à contribuer au colportage de l'infection. Aussi, dans la capitale, les soldats venus du Nord infectèrent les casernes à partir du milieu de septembre ; à l'épidémie des casernes, succéda l'épidémie en ville ».

L'influence de la guerre sur la propagation et l'extension de la grippe est attestée, par les services sanitaires compétents, également pour des pays extra-européens.

Le Dr Gouzien, médecin inspecteur général des troupes coloniales, dans son rapport sur la pandémie grippale dans les colonies françaises¹, souligne la mortalité extrêmement élevée causée par la grippe parmi les recrues dans les différentes colonies ; il dit notamment :

« Les recrues, non encore adaptées à leur nouveau genre de vie, fatiguées, en outre, par les trajets, souvent longs et pénibles, qu'elles eurent à accomplir pour rejoindre leur lieu d'incorporation, payèrent un lourd tribut au fléau (Caméroun, Guinée, Tchad, etc.). De plus, l'arrivée dans une localité, d'un nombre important de recrues provoquait presque toujours une recrudescence de l'épidémie... Les villageois eux-mêmes s'en rendaient si bien compte que, parfois, ils s'enfuyaient à l'arrivée des recrues ». Et la fuite des indigènes des endroits affectés agissait, à son tour, « à l'égal de la migration des rats en temps de peste », semant la contagion et la mort jusque dans les régions les plus reculées du pays.

Comme l'a fait aussi le professeur Jorge pour le Portugal, l'auteur du Rapport sur la pandémie grippale dans les colonies françaises montre les effets néfastes des migrations militaires « dont le rôle fut prépondérant en cette année 1918 où le recrutement indigène atteignit son maximum de rendement : mouvement de troupes, concentration et incorporation des recrues, licenciement de militaires, retour des inaptes ou des permissionnaires², rapatriés dans leurs villages d'origine,

¹ *Bulletin* cité, juillet 1920, pp. 686-724.

² Souligné par l'auteur. Voici un exemple : « A la Martinique, c'est au début de juillet, quelques jours après l'arrivée d'un navire ramenant de la Métropole un nombreux personnel militaire, que se manifesta une véritable épidémie de grippe » (*Ibid.*, p. 703.)

amenèrent un va-et-vient incessant des militaires indigènes : et il fut fréquent de constater des explosions, ou des recrudescences, épidémiques à la suite de leur passage. Ce fut le cas de toutes nos colonies de l'Ouest et du Centre africains ».

D'après le même rapport, l'annonce même de la victoire et de l'armistice, l'état d'énervement particulier que la nouvelle a provoqué, les fêtes et les rassemblements qui eurent lieu à cette occasion ont parfois largement contribué à aggraver terriblement les ravages de l'épidémie. C'est ce qui s'est produit, en particulier, dans l'archipel de Tahiti et, tout spécialement, dans son chef-lieu Papeete où « près de 25% (le quart de la population !) périt sous la rafale » (page 706).

Notons, enfin, que l'Australie, qui avait échappé à la pandémie de 1918, fut gravement atteinte, à son tour, en 1919. « L'influenza s'est introduite dans le pays, après la fin de la guerre européenne, avec le retour des soldats rapatriés. »¹

VII. CONCLUSIONS

Le lien entre la guerre et la pandémie grippale se trouve ainsi nettement prononcé à tous les points tournants de la terrible épidémie.

Certes, une fois éclatée dans un endroit déterminé, elle devait se propager aussi, et elle se propageait réellement, par mille moyens autres que la guerre (d'ailleurs, comme toutes les épidémies issues de guerres). Tout mouvement de voyageurs, par terre ou par mer, local, régional, national ou international, devait contribuer, et contribuait effectivement, à étendre l'épidémie. Tout rassemblement de la population, soit pour des réjouissances (fêtes), soit pour des affaires (foires), soit pour des cérémonies religieuses, devait intensifier le fléau. Des conditions climatériques, des coutumes locales, la malpropreté, l'ignorance, la misère, le manque de soins médicaux, etc. devaient nécessairement aggraver encore ses effets, à tel endroit, chez telle population ou chez telle couche sociale. Il est d'autant plus remarquable que, malgré

¹ *Bulletin* cité, 1921, p. 149, Rapport du Dr Pottevin. Pour plus de détails, voy. *Report on the Pandemic of Influenza*, mentionné plus haut, pp. 350-352.

toute la multitude infinie de ces influences, l'action de la guerre apparaît clairement aux moments décisifs de l'explosion et de la recrudescence de l'épidémie.

Il paraît donc que, dans la propagation de l'agent pathogène, dans la création de conditions favorables à sa propagation et à sa virulence, la guerre a joué un rôle déterminant. Quant à la seconde condition essentielle de l'éclosion et de l'extension d'une épidémie, c'est-à-dire la diminution de la force de résistance individuelle de la population, nous croyons inutile d'insister ici sur le lien qui la rattache à la grande guerre : il a été par trop direct, par trop sensible et nous en sommes tous les témoins vivants. Les privations de toutes sortes et, en premier lieu, la sous-alimentation, les fatigues et les surmenages, les inquiétudes et les souffrances morales, que militaires et civils, belligérants et neutres, européens et extra-européens, dans des mesures variables, nous avons tous dû endurer, ont — pour reprendre notre image — profondément labouré le terrain où devaient pousser et grandir les germes d'une maladie, généralement des plus inoffensives, transformée, dans ces conditions, en un fléau dévastateur comme le monde n'en a jamais connu d'égal.

On a vu se répéter ainsi, sous une forme particulière, et particulièrement dure, l'effroyable mortalité causée indirectement par toutes les grandes guerres.

L. HERSCH,

professeur à l'Université de Genève.

LES CHRONIQUES NATIONALES

ANGLETERRE

LES VALEURS NOUVELLES DU CONSERVATISME

Londres.

C'est déjà de l'histoire ancienne. Les urnes électorales du Royaume-Uni ont donné le pouvoir aux conservateurs qui reviennent aux Communes avec une majorité absolue de deux cent quinze voix¹. Quoique le résultat de la crise politique précipitée par M. MacDonald fût en quelque sorte attendu, il n'a pas été sans causer une profonde surprise. Même les plus optimistes n'espéraient point une victoire aussi complète du parti conservateur, ni une défaite aussi lamentable des libéraux, les grands vaincus des élections. Quant au parti travailliste, sa représentation au Parlement est revenue à de justes proportions. La dissolution de la Chambre elle-même étonna bien des gens, car rien ne faisait prévoir ce brusque

¹ Sur 615 sièges à la Chambre des Communes, 416 appartiennent aux conservateurs, 153 aux travaillistes, 39 aux libéraux et 7 aux indépendants; l'Ulster est représenté par treize députés. Dans la Chambre précédente les conservateurs avaient 256 sièges, les libéraux 159 et les travaillistes 191.

coup de tête de M. MacDonald. En effet, le ministère travailliste commençait à s'habituer aux délices de l'amiette au beurre, les libéraux, assez embarrassés, savaient qu'une élection générale au lieu de leur porter bonheur, leur aurait enlevé quelques sièges. Quant aux conservateurs ils attendaient que le fruit soit assez mûr pour tomber de lui-même de l'arbre. Persuadés, d'une part, qu'une heureuse fatalité leur donnerait la succession des travaillistes, et de l'autre, que le gouvernement de ces derniers était assez inoffensif pour ne pas mettre sérieusement en danger les intérêts du peuple et de l'empire, ils préféraient laisser le cabinet MacDonald montrer à la nation sa profonde incapacité politique et lui permettre, par leur approbation tacite, de terminer avantageusement certaine besogne ingrate de politique extérieure qu'eux-mêmes, d'ailleurs, avaient brillamment commencée. Après le succès de la Conférence de Londres et le fiasco des négociations anglo-soviétiques, le ministère travailliste n'avait plus sa raison d'être. Ce fut donc aux conservateurs de reprendre les rênes du gouvernement.

Quelles sont les raisons profondes, politiques, économiques ou sociales, du succès des conservateurs ? Quelles valeurs nouvelles sont venues enrichir l'esprit et le programme du conservatisme pour lui avoir obtenu les faveurs aussi larges du scrutin ?

L'insuccès de l'expérience travailliste et le déclin du libéralisme sont les principales causes politiques de la victoire conservatrice. Il y a en effet une grande disproportion entre les promesses électorales des travaillistes et les résultats de leur administration politique. Et cette disproportion n'est que l'effet d'une dissonance autrement profonde entre leurs théories et rêves utopiques et les inéluctables nécessités du gouvernement d'un peuple. L'impôt sur le capital, la rationalisation des mines, des chemins de fer et des stations électriques, la limitation des prérogatives royales, le désarmement intégral et la révision complète des traités de paix, tous ces articles fondamentaux du credo socialiste ont été délibérément reniés par les pontifes du travaillisme dès que s'ouvrit pour eux la perspective de pouvoir jouir des aménités ministérielles. Et leurs promesses électorales ! Prenons au hasard : chômage, crise du logement, réformes agricoles, pen-

sions pour la vieillesse, réduction de la dette de guerre et de l'impôt sur le revenu, abolition des taxes sur les aliments, facilités pour l'instruction élémentaire, partout l'impossibilité de faire honneur à la parole donnée, partout des aveux d'impuissance. Etant arrivés au pouvoir, sans toutefois l'avoir, les travaillistes s'étaient prestement débarrassés de leurs oripeaux rouges pour endosser les riches dépouilles que les ministres conservateurs avaient laissées dans leurs dossiers. Tout au plus, pour flatter la vue de la masse des socialistes, attachaient-ils un large ruban écarlate à ces vieux documents, tel que cela s'est vu dans la préparation du budget et de la Conférence de Londres ou dans l'établissement de prêts agricoles. Rarement osaient-ils proposer des mesures franchement socialistes, et lorsque les extrémistes de leur parti les obligeaient à le faire, le gouvernement, invariablement, subissait la défaite parlementaire sans broncher, se rétractait et faisait amende honorable. De cette façon tout le monde était content, et le ministère MacDonald, appuyé, tantôt sur une béquille conservatrice, tantôt sur une épaule libérale, aimait à espérer vivre longtemps.

Mais si le peuple et le Parlement pouvaient encore supporter la farce d'un gouvernement sans pouvoir, d'un groupe de ministres capitulant, presque avec reconnaissance, devant de justes réprimandes, ils n'auraient su tolérer la moindre menace à la Constitution, ni l'intervention du pouvoir exécutif dans l'administration de la justice, ni enfin l'obéissance tacite d'un gouvernement britannique aux directives occultes de l'étranger. Or, ce furent là les causes immédiates de la chute irrévocable de M. MacDonald et de l'hostilité du peuple à l'égard d'une nouvelle administration travailliste. Il y a quelques mois en effet, un organe officiel du Parti communiste (*Workers' Weekly*, 25 juillet 1924) publiait une lettre ouverte aux forces militaires de l'Empire, les incitant à la sédition et à la révolte. Les poursuites commencées aussitôt contre M. Campbell, l'auteur du document, furent brusquement abandonnées quinze jours après sans justification adéquate : le gouvernement avait cédé à la pression des extrémistes du parti qui ne manquèrent pas de se vanter du triomphe de « la forte politique du prolétariat » sur « les parquets de justice capitalistes ». Vers la même époque (6 août 1924), les négociations

anglo-soviétiques à Londres, dont la rupture fut annoncée la veille au Parlement, aboutissaient miraculeusement à la signature officielle des traités en discussion. Et trois semaines plus tard, M. Morel dévoilait la partie décisive que jouèrent en l'aventure les « diplomates inofficiels » de l'extrême gauche (*Forcard*, 25 août 1924). Il est évident que dans ces deux cas, nos extrémistes agirent suivant l'inspiration et les désirs des communistes de Moscou. C'est ce que prouve, d'ailleurs, la mystérieuse lettre de Zinovieff au Parti communiste anglais, qui tomba entre les mains de la presse la veille du jour des élections, alors que le gouvernement l'avait déjà en sa possession depuis vingt jours déjà. Et quand, à la reprise de la session parlementaire en octobre, conservateurs et libéraux demandèrent au gouvernement de nommer une commission d'enquête sur l'acquiescement de M. Campbell, M. MacDonald et ses collègues s'y refusèrent pour aller jeter leur navire sur les récifs dangereux d'une élection générale.

Quant aux libéraux, depuis quelques années déjà, ils s'étaient résignés à prendre le troisième rang parmi les partis. Leur grand chef, M. Asquith, s'était vanté en 1923 d'avoir mis les travaillistes au pouvoir pour les tenir à la gorge et en faire sa chose, espérant peut-être que les circonstances lui auraient bientôt donné des forces suffisantes pour se hisser avec son parti sur la plateforme ministérielle. Ce n'est même pas de l'ingratitude qu'il reçut en échange, mais de l'indifférence et du mépris. Il semble, en effet, qu'au point de vue politique, le parti libéral devienne de plus en plus inutile. Sa longue tradition et ses gloires passées semblent être ses seules raisons de vivre. Maintenant ses feux sont éteints, son inspiration est tarie. Ce qui faisait la vie du libéralisme, sa raison d'être, c'était ses luttes épiques pour l'amélioration des conditions politiques du peuple. A l'heure actuelle, ce but est atteint : l'Angleterre démocratique, entraînée par le progrès des peuples, a adopté le suffrage universel. L'affranchissement politique de l'électorat n'est plus un objet à atteindre, mais un moyen, un instrument prêt à fonctionner, pour parvenir à des fins en rapport avec les besoins de l'époque. Ces besoins sont foncièrement d'ordre économique ; et la doctrine du libre-échange a été adoptée *in toto* par le parti travailliste qui, du moins, l'a incorporée

dans une nouvelle philosophie politique et sociale. Tandis que le libéralisme se contente de répéter les vieux principes de Cobden sans même essayer de les adapter au cadre nouveau de la société contemporaine. Et pourtant, les libéraux ont bien réussi à s'attirer près de trois millions de voix, et nul doute que la représentation proportionnelle leur aurait donné trois fois plus de sièges qu'ils n'en ont en ce moment. Il est naturellement difficile qu'un vieux parti qui, il y a dix ans à peine, était encore à l'apogée de sa puissance, disparaisse subitement de la scène politique. Mais ni les préjugés héréditaires de certaines familles, ni l'idéalisme sentimental des uns, ni l'ignorante réceptivité des autres, ni enfin les souvenirs glorieux d'une vieille histoire ne sauraient donner la vie à un parti politique qui n'a plus de rôle actif à jouer. Somme toute, le verdict des urnes électorales est assez significatif à ce sujet.

Les considérations économiques furent aussi un élément important du succès des conservateurs. A la dissolution de la Chambre il y avait en Angleterre trente-six mille chômeurs de plus qu'au moment de l'avènement du ministère travailliste qui se vantait pourtant de posséder un remède positif pour guérir cette tare sociale. Après la mise en exécution de quelques projets déjà établis par le premier cabinet Baldwin les seuls moyens pour remédier au chômage, mis en avant par les travaillistes, furent l'abolition des droits MacKenna (sur les automobiles, les articles d'horlogerie, les instruments de musique et les films cinématographiques) qui eut de déplorables conséquences pour les industries qui en dépendaient l'abolition progressive des tarifs préférentiels accordés aux Dominions, qui a considérablement froissé ces derniers; et enfin la conclusion d'un accord commercial avec la Russie, qui a profondément déplu à la majorité de la nation. Un redressement de la politique économique de la Grande-Bretagne était donc nécessaire.

Le parti appelé à opérer ce redressement est celui dont la philosophie sociale et politique est le mieux adaptée à l'esprit de la race comme aux besoins de la nation. Le conservatisme n'inspire-t-il pas, en effet, la foi dans le progrès de la démocratie et le développement de l'Empire ? Ses principes, le respect de l'initiative individuelle et du droit de propriété,

le maintien des institutions nationales et de l'unité impériale et l'amélioration des conditions du peuple, ne répondent-ils pas aux désirs, à l'idéal, à l'âme même de la race britannique ? Il ne serait plus de mode de vouloir flétrir le parti conservateur comme un parti rétrograde, uniquement aristocratique, peu soucieux des besoins du prolétariat. Ses vieux principes, qui sont l'armature même de ses forces, sont assez élastiques pour s'adapter aux nécessités de notre époque. Et de fait, tout en lui restant fidèle et en s'inspirant de sa vieille foi, le conservatisme nous présente une philosophie nouvelle de la vie en harmonie avec la nature intime de l'individu et de la collectivité, et avec les profonds changements sociaux qui transforment incessamment le monde.

Or, quels sont les caractères de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui ? Celui qui frappe le plus un esprit attentif à l'évolution de notre pays, c'est d'abord l'extension universelle du droit de vote. Il y a cent ans à peine, l'Angleterre, qui avait alors seize millions d'habitants, n'avait que cinq cent mille électeurs. Aujourd'hui elle a vingt millions d'électeurs, dont neuf millions de femmes. Ces dernières constituent un appoint formidable dans les luttes politiques futures. Leur tempérament, leurs besoins, leur mentalité, leurs conceptions ont introduit une foule de facteurs nouveaux dans la vie du pays, facteurs que l'on ne manque plus de prendre en considération dans les affaires publiques. Au point de vue électoral, la Grande-Bretagne actuelle est donc une démocratie complète. Dans l'avenir les luttes politiques ne convergeront plus vers l'octroi des droits politiques ; ceux-ci ne seront plus que les instruments indispensables autant que délicats, pour atteindre d'autres fins autrement complètes parce qu'elles touchent au cœur même de la société humaine.

C'est ensuite l'extension universelle de l'instruction. Aujourd'hui, la Grande-Bretagne est une démocratie instruite. Ce caractère qui a jusqu'ici passé presque inaperçu, a été puissamment mis en lumière par la grande guerre. Au front comme à l'arrière la démocratie britannique montre une grande habileté technique, une facilité marquée à comprendre ce qu'on lui enseignait, un amour-propre intransigeant, un sens précis des responsabilités, un esprit conscient de sacrifice et d'abnégation, une force de caractère remarquable, enfin

une énergie incessante et toujours en éveil, magnifiques résultats de l'élévation du cœur et de l'esprit par l'instruction. De sorte que l'on peut dire que le succès de l'Empire britannique dans la grande guerre a dépendu en grande partie de l'éducation des masses. Cette instruction a d'ailleurs laissé une trace profonde sur le peuple qui fait preuve d'un esprit sensible, vif et tolérant, totalement opposé à cet esprit indifférent, paresseux et grevé de préjugés de nos aïeux. Or, un effort était nécessaire pour comprendre cet esprit nouveau et ses réactions possibles sur la situation politique. Le conservatisme a compris qu'il fallait agir sur lui sans temporiser, au risque d'être devancé par le socialisme. La nécessité d'une action immédiate sur les masses n'a pas échappé aux apôtres d'Owen et de Marx. Déjà ils se présentent à elles sous le déguisement d'un éducateur en possession d'une philosophie nouvelle de la vie. Ils se gardent bien de développer les conséquences néfastes de leur philosophie : destruction de nos vieilles institutions et de l'unité impériale, politique de contrainte par l'Etat du libre développement de l'initiative individuelle (mécanicisme social), annihilation de la structure économique du pays, perversion du sentiment de responsabilité, de sacrifice et de dignité personnelle, peur de ce qui est grand et méfiance envers les esprits supérieurs, dilapidation inévitable des richesses du pays et de ses potentialités matérielles et spirituelles. C'est aux conservateurs qu'il appartient de démasquer le socialisme et de le combattre sous toutes ses formes.

C'est là une tâche de géants. Car le socialisme a élargi les limites de la politique d'autrefois, pour embrasser toute la vie nationale : pour eux l'Etat n'est-il pas superposable à celle-ci ? L'extension indéfinie de l'arène politique est donc le troisième caractère fondamental de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui. Les anciennes batailles entre Tories et Whigs, entre Unionistes et Libéraux se livraient sur des fronts très étroits par de petites armées de professionnels. On avait alors une conception différente de la politique ; celle-ci était synonyme d'affaires de l'Etat, d'administration, de décrets parlementaires ; la politique alors était l'occupation habituelle de la bourgeoisie toute-puissante et de l'aristocratie, et on ne pouvait pas concevoir un député qui n'appartint pas à cette classe de la société. Aujourd'hui il faut sortir de ces limites :

tout citoyen ayant ses droits politiques entiers, a droit à faire de la politique et à aspirer aux fonctions publiques. La politique n'est plus une prérogative de caste, mais un attribut de toute la nation. C'est le bien commun du riche et du pauvre, quoiqu'ils la voient chacun sous un angle différent. Pour le riche, la politique n'occupe qu'une portion de son activité, car il la complète par l'étude, l'art, les voyages, la vie mondaine. Mais pour le pauvre de nos jours, la politique est toute la vie de son esprit ; pour lui, c'est une chose réelle qu'il retrouve dans toutes les phases de son existence ; pour lui, c'est sa raison d'être un citoyen, d'être un homme, d'être distinct de la machine qui peut faire le même travail que lui et qui lui est équivalente dans le calcul du prix de revient des produits manufacturés. Cette situation nouvelle, le conservatisme l'a parfaitement comprise. Sur les bases antiques de sa doctrine il a édifié une philosophie nouvelle de la vie, philosophie essentiellement organique, consolante, pleine d'espérances. Comprenant que s'il se restreignait sur le terrain étroit de ses premiers faits d'armes, il risquait fort de se voir enveloppé et anéanti, il a courageusement élargi son champ d'action et son programme, donnant ainsi une théorie sociale plus complète et plus sérieuse que le socialisme.

Le fondement essentiel de cette philosophie nouvelle n'est l'antique principe du droit de propriété, conforme à une tendance naturelle de l'être humain. Au-dessous du problème du chômage, de celui des logements et de toute question sociale que remarque-t-on en effet ? On remarque ce besoin général de l'individu de devenir propriétaire, d'avoir quelque chose à soi tout seul. L'acquisition de ses libertés politiques et de ses droits à l'instruction, a mis à nu le caractère économique des préoccupations de l'individu. La tendance générale de la démocratie britannique est donc d'arriver à être une démocratie propriétaire, caractère qu'elle partage d'ailleurs avec tous les peuples du monde. Si on cherchait à la frustrer de ce droit, on détruirait non seulement l'équilibre de la vie nationale, mais aussi celui de la vie de l'individu.

Cette tendance ne s'est-elle d'ailleurs pas manifestée dans la vie économique du pays ? Le travailleur salarié n'essaye-t-il pas de la satisfaire de lui-même par la création de sociétés coopératives, de sociétés mutuelles, de caisses d'épargne, de

pensions de vieillesse, de caisses de secours, de syndicats ! Et ces organisations, par le développement considérable qu'elles ont pris dans la vie publique, ont contribué à développer aussi chez l'ouvrier le sens des affaires, le sens de solidarité sociale, partant le sens de la nécessité de posséder. Mais cet effort n'a pu résoudre le problème. Tout d'abord les ouvriers l'ont produit comme une classe isolée. Les libéraux, fascinés par leur lutte pour les droits politiques, n'en ont point compris la portée. Les socialistes n'ont pas manqué l'occasion de présenter leurs théories comme l'unique moyen de satisfaire cette tendance ; pour que la démocratie devienne propriétaire, il suffit de nationaliser les biens du pays. L'Etat possesseur c'est le peuple qui possède, donc sus au capitalisme. Cette formule, heureusement, n'a point reçu l'approbation universelle ; il y a encore des ouvriers qui pensent que ce qui appartient à tout le monde n'appartient à personne. Le socialisme trompe le peuple en voulant lui faire lâcher la proie pour l'ombre. Aux conservateurs de réparer le tort déjà causé, et d'inculquer aux masses la doctrine saine et effective de la propriété privée. En second lieu, cet effort met en opposition la condition sociale de l'ouvrier et le but qu'il vise : il est capitaliste quand il épargne et prolétaire quand il travaille. La confusion qui résulte de cette opposition se manifeste, par exemple, dans ce fait que les sociétés coopératives ont été souvent sollicitées pour contribuer à la caisse du parti travailliste. Enfin, cet effort n'a point changé la position industrielle du travailleur ; quelle que soit la forme de son épargne, l'ouvrier n'est qu'une machine dont le rendement s'évalue en comparaison de celui d'une véritable machine produisant un travail équivalent. C'est cette incompatibilité entre les aspirations et la condition de l'ouvrier qui est la cause fondamentale du malaise social actuel.

Et pourtant c'est l'existence de ces mêmes aspirations qui explique la sympathie intuitive de la masse de la population pour le conservatisme. Elle voit en lui la seule théorie sociale capable de construire un pont indestructible entre le capital et le travail. Les conservateurs ne sauraient donc tromper cette confiance. Aussi pour résoudre cette apparente contradiction entre le capital et le travail, proposent-ils d'établir la co-association, la participation proportionnelle aux béné-

fixes, et, dans le cas des ouvriers agricoles, la coopération et les prêts agricoles, et la possibilité, pour l'agriculteur, d'acquérir une partie de la terre confiée à ses soins. Ces moyens, auxquels il faut joindre l'arbitrage dans les conflits entre patrons et ouvriers, respectent en même temps les droits des capitalistes, les aspirations du prolétariat et l'intérêt du public en général. En effet, ils permettent d'éviter les grèves, d'intensifier la production, de protéger les industries nationales et de baisser le coût de la vie. En un mot, ils permettent de remplacer l'ancien antagonisme du capital et du travail par l'action d'une composante commune, par un effort d'équipe où tout le monde a sa part de labeur et de profit. Aussi doit-on espérer qu'ils auront d'heureuses conséquences dans la vie politique et sociale du pays. On pourrait objecter que ces moyens s'opposeraient parfois aux intérêts de certaines industries, comme aussi à ceux des Trade-Unions. L'objection est juste ; mais elle n'empêcherait pas que l'on commence, ou plutôt que l'on poursuive, la mise à exécution de ces projets qui sont l'unique alternative aux doctrines socialistes. D'un côté, la liberté de l'initiative individuelle et le droit de propriété privée ; de l'autre, la nationalisation des biens publics et la « mécanisation » de l'individu : telles sont les deux thèses contradictoires qui inspireront la tactique et la stratégie des batailles politiques futures.

On le voit donc. Le conservatisme fait une large part dans son programme aux réformes sociales. Mais en même temps il ne manque pas d'aller au devant des problèmes urgents qui affectent la vie de la nation. Pour combattre le chômage, il propose des moyens propres à développer le commerce et les entreprises de travaux publics. Pour donner une impulsion nouvelle aux industries nationales, il veut protéger les plus faibles d'entre elles contre la concurrence injuste de l'étranger, ouvrir de nouveaux marchés dans les pays d'Empire, et faciliter les exportations des Dominions par des tarifs préférentiels. Pour remédier à la crise du logement, il veut donner une plus grande liberté aux entreprises privées et aviser à des moyens permettant à l'ouvrier de devenir l'acquéreur de son habitation. Il veut enfin améliorer les pensions pour la vieillesse et pour les veuves, développer les assurances sociales, réduire la vie chère, combattre l'intempérance sans blesser la liberté

individuelle par des mesures prohibitives, favoriser en les perfectionnant les méthodes du ministère de l'instruction publique, satisfaire les justes revendications des anciens combattants, donner une importance plus considérable à la coopération féminine dans les affaires publiques, et accomplir une réforme de la Chambre des lords afin de la rendre plus effective et plus représentative.

Mais la Grande-Bretagne ne se suffit pas à elle-même ; ce n'est pas un pays complet (*self-contained*). Sa liberté politique et sa vie économique dépendent essentiellement de ses relations avec ses Dominions et les pays étrangers. Le programme social des conservateurs serait donc inopérant s'il n'était complété par un programme correspondant de politique impériale et de politique étrangère.

La préservation de l'unité impériale est le principe cardinal qui conditionne les relations de l'Angleterre avec ses Dominions. La réalisation de ce principe exige tout d'abord une collaboration étroite entre la mère-patrie et les pays d'Empire qui ne sont plus ses vassaux, mais bien ses associés. D'où la nécessité d'établir des tarifs préférentiels pour les produits impériaux. Il faut ensuite coordonner l'action diplomatique de la Grande-Bretagne avec les intérêts des Dominions qui doivent, en retour, prendre une part des responsabilités. Il s'agirait enfin d'établir des moyens propres à assurer la défense de l'Empire et la sécurité des routes commerciales qui en relient les différentes parties. C'est ici qu'apparaissent des difficultés d'ordre international : la continuation de la tutelle de l'Angleterre sur l'Égypte favorise l'agitation nationale des zaghoulouistes, et la reprise de la construction de la base navale de Singapour inquiète déjà le Japon, à tort croyons-nous.

Les Anglais, en effet, ne sont pas belliqueux. Ce caractère jure tant avec l'esprit de leur race qu'avec leurs intérêts. Car c'est sur les échanges qu'est basée la prospérité de l'Empire britannique ; et le commerce est impossible sans la paix. Cette considération nous permet d'établir le principe fondamental de la politique extérieure de la Grande-Bretagne, qui est de maintenir la paix entre les nations. Le respect des traités et le maintien de notre amitié envers nos anciens Alliés, sont les corollaires nécessaires de ce principe. La France peut donc

être sûre de la bonne volonté de l'Angleterre et de son désir sincère de coopérer avec elle dans les problèmes internationaux qui affectent leurs relations. Par contre, le traité signé avec les Soviets n'aurait certainement pas été ratifié par le nouveau Parlement anglais. Il est vrai que la majorité des conservateurs ne nourrissent pas à l'égard de la Russie les préjugés qu'on a dû mobiliser récemment par nécessité électorale ; ils ne voudraient pas adopter envers la Russie une politique de rupture ou même d'indifférence. Mais ils estiment avec raison que le texte du traité anglo-russe est en contradiction directe avec leurs conceptions politiques et leurs besoins commerciaux.

Du moins, le Protocole de Genève sera-t-il ratifié ? La question est délicate. Le parti conservateur est bien le seul qui ait clairement reconnu, dans son manifeste, la Société des Nations comme le pivot essentiel de sa politique extérieure, et qui se soit engagé à la rendre plus forte et plus représentative. (Les deux autres partis ont eu certainement la même idée, quoiqu'elle ne soit pas exprimée dans leurs programmes.) Mais si les conservateurs sont favorables en général à l'idée d'arbitrage et de désarmement relatif, il ne peut être question pour eux d'aliéner le droit de gouvernement impérial de décider en dernier ressort de toute question qui l'intéresse directement et de refuser de confier à une autorité étrangère le soin de défendre l'Empire, ou même de lui imposer les éléments de cette défense. Avant donc de prendre une décision définitive au sujet de la ratification du protocole de Genève, le Parlement anglais doit examiner deux questions. Le texte proposé va-t-il plus loin que le Pacte de 1919 en nous obligeant à faire la police à l'étranger ? Sous sa forme actuelle, ce texte peut-il être approuvé par les Dominions ? Déjà il eut quelques critiques en Australie et en Nouvelle-Zélande. Mais, nous devons le reconnaître, la délégation travailliste à la Société des Nations a fait tous ses efforts pour éviter de lier l'Angleterre à des obligations militaires, et M. Henderson n'a signé le protocole qu'après s'être assuré de son innocuité au point de vue de la modalité des sanctions. Ainsi conçu, le protocole de Genève ne va donc pas plus loin que le Pacte signé à Versailles. Refuser de signer les accords de Genève, reviendrait à rejeter le Pacte même de la Société des Nations. Or, telle ne saurait être l'intention du cabinet conservateur. D'ailleurs

la Conférence du désarmement du mois de juin prochain contribuera puissamment à éclaircir la situation.

Telles sont dans leurs grandes lignes, les conceptions directrices du conservatisme actuel et les valeurs nouvelles introduites dans son programme. Le conservatisme n'est donc pas l'ennemi du progrès ; déjà même, sans compromettre ses principes traditionnels, il ne se refuse plus à regarder vers la gauche ; c'est qu'il est décidé à battre le socialisme sur son propre terrain. S'il a souvent jusqu'à ce jour, résisté au changement, c'est parce qu'il estimait que sa réserve était la seule garantie de la stabilité de la nation et de la préservation de ses conceptions sociales. Mais si le changement devient la condition indispensable de cette stabilité et de cette préservation, alors on ne trouverait pas de partisan plus enthousiaste que le conservatisme actuel : stabilité ne veut point dire stagnation. La lente évolution de l'humanité nous a conduits à un tournant décisif de l'histoire. En votant pour le conservatisme la nation anglaise a décidé de la route qu'elle veut suivre.

THOMAS GREENWOOD.

BELGIQUE

LA BELGIQUE ET LE PROTOCOLE DE GENÈVE

Bruxelles

Six ans nous séparent de la guerre. Six années consacrées à restaurer notre vieux monde, à panser ses blessures, à rétablir son équilibre et aussi à rechercher les règles nouvelles et protectrices dont l'application doit empêcher le retour de l'abominable catastrophe qui faillit engloutir toute notre

civilisation occidentale. Six années dures, pénibles, difficiles, pleines de labeurs ingrats, d'inquiétudes et de désillusions — pendant lesquelles l'effort ne parut jamais suffisant, jamais la peine ne correspondit au résultat. Toujours le rocher de Sisyphe semblait redescendre la pente si durement gravie, ce chemin montant et malaisé, dont la crête n'apparaît pas encore à nos yeux fatigués. — Et cependant, au cours et au lendemain des batailles, que de rêves et d'espoirs ! Ils se résumaient tous en un mot : Cette guerre sera la dernière, celle-ci tuera les autres. La lutte pour le droit et la liberté sera le combat suprême, qui mettra le terme aux orgies homicides des puissances mauvaises, et de cette lutte de Titans naîtra un monde régénéré et splendide, tout entier baigné dans les rayons radieux d'une éternelle paix !

Cette volonté se traduisit dans le premier traité qui sanctionna la victoire des Alliés. En tête de la charte signée à Versailles le 28 juin 1919, avant les clauses politiques ou militaires, avant le règlement des intérêts économiques, avant même les réparations légitimes et si justes dues par l'agresseur, les puissances victorieuses rédigèrent et signèrent le pacte qui synthétisait et légalisait leur haut et généreux idéal. La Société des Nations fut créée dans un but que les premiers mots du traité résument dans des termes aussi nobles que précis :

Les Hautes Parties contractantes,

Considérant que, pour développer la coopération entre les nations et pour leur garantir la paix et la sûreté il importe :

D'accepter certaines obligations de ne pas recourir à la guerre ;

D'entretenir au grand jour des relations internationales fondées sur la justice et l'honneur ;

D'observer rigoureusement les prescriptions du droit international reconnues désormais comme règle de conduite effective des gouvernements ;

De faire régner la justice et de respecter scrupuleusement toutes les obligations des traités dans les rapports mutuels des peuples organisés ;

Adoptent le présent pacte qui institue la Société des Nations.

Ces grandes pensées étaient traduites en des textes qui sont devenus des lois pour tous les pays qui ont ratifié le traité de Versailles, pour la Belgique notamment :

Art. 10 : Les membres de la Société des Nations s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société ;

Art. 11 : Toute guerre ou menace de guerre intéresse la Société des Nations tout entière et celle-ci doit prendre les mesures propres à sauvegarder efficacement la paix des nations.

Art. 12 : Tous les membres de la Société conviennent que s'il s'élève entre eux un différend susceptible d'entraîner une rupture, ils le soumettront à l'arbitrage ou à l'examen de la Société des Nations.

Ces idées maîtresses, le Conseil comme l'Assemblée annuelle de la Société des Nations s'efforcèrent de les mettre en œuvre, par les projets et les travaux que leurs diverses commissions et bureaux élaborèrent, poursuivirent et discutèrent sans se laisser rebuter par des obstacles aussi nombreux que variés. Et au milieu de beaucoup d'indifférence et de scepticisme, s'éleva petit à petit, et morceau par morceau, un édifice dont on commence à apercevoir aujourd'hui et à comprendre la grandeur et l'importance.

C'est ainsi que patiemment les délégués des gouvernements qui font partie de la Société avaient pu résoudre de graves conflits, générateurs possibles de guerre nouvelles : le règlement du partage de la Haute-Silésie, le conflit italo-grec, le conflit des îles Aaland, de la Carélie, du *Wimbleton* ; hier, celui de Mossoul et de l'Irak ; puis la Cour permanente de Justice de La Haye, le sauvetage financier de l'Autriche, le problème des minorités, l'organisation des anciennes colonies allemandes, le régime des voies de communication, la convention douanière, la lutte contre les épidémies, la coopération intellectuelle, la guerre à l'opium, l'organisation internationale du travail et tant d'autres labeurs féconds en résultats pacifiques qui, pour être plus lents et moins tapageurs que ceux de la politique à grand orchestre, n'en sont pas moins infiniment précieux parce qu'ils assurent de meilleures relations entre les peuples et un peu plus de bonheur pour l'humanité.

Mais toute cette œuvre, si utile fût-elle, n'impressionnait point les masses. Elle n'apparaissait pas comme réalisant avec une ampleur suffisante l'objet de ce pacte qui devait faire descendre enfin la paix sur la terre. Et comme, en même

temps que la Société des Nations poursuivait péniblement sa formidable tâche, l'Europe et le monde ne semblaient point s'apaiser, comme des conflits surgissaient ou se perpétuaient, certains perdaient confiance et courage et beaucoup se remettaient à douter.

Le pacte signé à Versailles allait-il rejoindre tant de rêves qu'autrefois firent des esprits généreux, et cette tentative nouvelle allait-elle avorter à son tour, pour aggraver, par l'amertume de son échec, notre impuissante désespérance ?

Or, voici que cette année une aurore se lève, et cette manifestation éclatante que l'on souhaitait de la volonté de paix et de sa réalisation s'est produite à Genève.

Grâce à l'accord de la France et de l'Angleterre, chaleureusement accueilli et applaudi par tous les membres de la Société des Nations, un pas a été franchi. Et il l'a été dans des conditions si favorables, avec un tel éclat, au milieu d'une telle unanimité et avec l'approbation d'un si grand nombre de peuples, que le monde s'est remis à croire à la paix et, ce qui est mieux, à la comprendre et à la vouloir.

Il n'entre pas dans mes intentions de détailler les articles du protocole signé à Genève par les délégués de tous les Etats représentés. Qu'il me suffise de dire que, grâce à ses dispositions aussi adroites que minutieuses, il organise la paix de la manière suivante :

1^o Tout différend, quel qu'il soit et même s'il touche à l'honneur et à la souveraineté des Etats, doit être soumis à l'arbitrage soit de la Cour de La Haye, soit au Conseil ou à l'Assemblée de la Société des Nations.

2^o Toute guerre d'agression est interdite, et le protocole qualifie d'agresseur tout pays qui refuse l'arbitrage ou se révolte contre la sentence.

3^o Tous les membres de la Société devront s'opposer à l'agression et aider l'Etat attaqué même contre un Etat qui n'aurait pas signé le protocole.

4^o Une Conférence se réunira en juin 1925 pour décider de la réduction générale des armements, et le protocole de Genève n'entrera en vigueur qu'après cette décision.

Cet acte, nouveau dans le droit international, est d'une portée considérable. Les rapporteurs du projet ont dit :

« C'est véritablement de la paix du monde qu'il s'agit. La cinquième assemblée a entrepris une œuvre d'une importance politique mondiale qui doit, si elle réussit, modifier les conditions politiques actuelles ». On ne saurait mieux caractériser le protocole de Genève et, par là même, il n'est personne qui puisse songer à ne pas applaudir à ce précieux résultat et au bel effort accompli par les auteurs de ce grand acte pacifique. Ces applaudissements vont d'abord à l'œuvre diplomatique et juridique ainsi réalisée, non sans difficultés ni discussions ; ils vont ensuite à l'esprit qui y a présidé, à cette concorde des gouvernements qui en a permis l'élaboration et, surtout, au rétablissement de cette entente franco-anglaise qui a fait gagner la guerre et sans laquelle jamais la paix ne sera assurée en Europe et dans le monde. Car c'est là, en vérité, le fait essentiel et extrêmement heureux qui est à la base du travail fait par la Société des Nations, heureux surtout pour notre patrie qui, obstinément en poursuivait la réalisation depuis six ans.

Mais il faut se garder cependant des illusions trompeuses, pires que des échecs et nous avons, je l'ai dit, été trop souvent déçus depuis l'armistice pour ne pas maintenir notre jugement à l'abri de trop faciles enthousiasmes.

Notre esprit national, épris de réalités et d'ailleurs essentiellement critique, est peu enclin à se laisser entraîner par la magie des mots. Et il croit, avec raison selon moi, qu'on rend plus de services à l'idée ou à l'œuvre que l'on aime et que l'on défend, en évitant les hyperboles laudatives et en exposant cette idée ou cette œuvre dans toute sa vérité, avec ses faiblesses comme avec ses avantages. Cette attitude est celle des peuples forts qui préfèrent un jugement sain, qui préfèrent se laisser guider par la raison qu'obéir au souffle incertain des passions versatiles. C'est pourquoi, tout en admirant ce qui a été fait à Genève, il ne faut pas négliger de dire tout d'abord que la paix ne dépend et ne dépendra jamais d'un document, fût-il signé très loyalement par quantité de puissances. Elle ne peut vivre que si les racines profondes de la guerre sont extirpées et détruites.

Or, le protocole d'abord a des lacunes : les sanctions prévues contre l'Etat, fauteur de guerre, ne sont ni certaines ni précises, les Etats restent maîtres d'apprécier le concours armé

qu'ils apporteront au respect du pacte ; de plus, ne perdons pas de vue que le protocole n'entre en vigueur que si la conférence de 1925 sur la réduction des armements aboutit. Provisoirement, il n'existe pas, et il serait bien prématuré d'affirmer que la conférence de 1925 aboutisse ; plus grave encore, le pacte manque de signatures essentielles, celles de trois puissances européennes, notamment l'Allemagne, la Russie, la Turquie, et qui oserait assurer que ces signatures seront données et surtout observées ; n'y a-t-il pas là une inconnue redoutable, dont l'expérience d'il y a dix ans permet d'apprécier toute la valeur ?

Genève nous a apporté plus qu'une espérance de paix, moins qu'une solution définitive. Disons-nous bien cela pour ne pas tomber dans ces illusions que je rappelais tantôt.

D'ailleurs il est, aux guerres modernes surtout, d'autres causes que l'orgueil, la cupidité ou l'esprit de conquête. De puissants facteurs économiques dirigent le monde ; des problèmes comme celui de la surpopulation de certains pays, celui de la nécessité de l'exportation, de la production industrielle, ou de la répartition des denrées et des matières premières, (blé, charbon, pétrole, fer, par exemple) dépassent la volonté des hommes, fût-elle sincère et loyale. Ces problèmes, un pacte diplomatique ne les résout pas. Et il appartient à la Société des Nations, ce sera une tâche aussi impérieusement nécessaire qu'infiniment longue et complexe, de compléter son œuvre sur ce point. Formons l'espoir qu'elle n'y faillira pas.

Et en attendant ce jour encore lointain, veillons à la sécurité de notre pays en poursuivant, à côté du pacte de Genève qui les autorise, la conclusion d'accords qui organisent cette sécurité en signant avec la France et l'Angleterre ce traité d'alliance pacifique et défensif qui seul peut assurer à la Belgique cette indépendance et cette liberté que ses alliés lui ont promises et à laquelle son attitude toute d'honneur et de vaillance lui donne un droit sacré.

Mais, ces réserves nécessaires faites, il faut saluer avec joie le pas franchi à Genève parce que, s'il n'est pas décisif et si la route est encore longue et semée d'obstacles, ce pas marque un incontestable progrès. La Belgique a toujours été favorable à la Société des Nations ; elle y voit une protection chaque jour plus efficace pour les petits peuples ; son esprit

réaliste n'exclut nullement le culte du droit et de l'idéal dont cette Société des Nations est la mise en œuvre ; elle croit à la puissance des grands courants de paix, elle croit aussi à l'idée de justice, elle espère que l'atmosphère pacificatrice qui a régné à Genève assainira petit à petit le monde entier.

Ces croyances et ces espoirs, le Roi les a exprimés en son nom quand, le 15 juin 1924, à Namur, il disait : « La Société des Nations s'affirme peu à peu comme une grande puissance morale. Il importe de lui faire confiance et de soutenir dans le monde entier les hommes qui se consacrent avec foi à rechercher les moyens de régler pacifiquement les difficultés entre les peuples ».

HENRI JASPAR,

Ministre d'Etat. Ancien ministre des Affaires étrangères.

FRANCE

JEAN JAURÈS

Paris.

On l'a conduit au Panthéon. Je ne m'occupe pas de cette apo théose voulue par un parti. J'ouvre un volume écrit par M. Lévy-Bruhl, et je cherche le souvenir de l'homme, l'homme même¹.

A la fin de ce court volume il y a quelques lettres citées. J'en lis une, qui est d'un grand charme ; l'homme de la terre, l'idyllique enthousiaste que Jaurès a toujours été, s'y découvre

¹ *Jean Jaurès*, esquisse biographique, par L. Lévy-Bruhl (nouvelle édition suivie de lettres inédites — Rieder et Cie éditeur).

soulain ; Jaures l'écrivit à vingt ans, et l'adressa à son camarade d'Ecole Normale, Charles Salomon. La voici :

Ces jours-ci, j'ai couru à Castres, de marché en marché, et de restaurant en restaurant, pour vendre notre petite récolte d'avoine. Je coupais court à toutes les ruses et à toutes les finesses des marchands : « Vous savez, je n'y entends rien ; dites-moi du mal de mon avoine ; ça m'est égal, j'en veux tant. » On me l'a achetée au prix que je demandais ; il est vrai qu'il était modeste. C'est que, voilà-tu, les temps sont durs cette année pour les vendeurs : il y a dans le pays une telle profusion de toutes choses que tout est à vil prix. Les greniers, les marchés regorgent de blés superbes et d'avoines. La montagne nous inonde de son seigle et roule sur le pays plat une avalanche de pommes de terre ; les fruitiers donnent ; c'est permis au passant de secouer les pruniers et les pêchers ; ramasse qui veut. Les vignes promettent beaucoup ; on boira du vin, mon ami, et de la gaité à plein verre dans notre beau Midi. Les maïs, dont on n'a pas encore coupé le beau panache jaune, me dépassent la tête de deux pans ; quand je les traverse, il me semble que je suis en pleine forêt. Le soir, quand la lune se lève et qu'il fait un léger soufflé, il en sort une odeur forte et saine qui réjouit la poitrine...

Me voilà donc agriculteur. Je n'ai pas mis pourtant la main à la charrue : j'ai bêché un peu dans le jardin, mais je dois avouer humblement que, pour un paysan, je sue trop vite. Je me promets pourtant de tracer quelques sillons ; il sortira de moi quelque chose, blé, avoine, ou maïs ; j'aimerais mieux que ce fût du blé : je serais un des nourriciers de l'espèce humaine. Il est vrai que jusqu'ici nos vaches ont surtout travaillé à l'aire pour battre le grain : c'est en automne, une fois les maïs coupés, qu'elles feront les grands travaux de labour, et alors, avec les journées moins chaudes, je commanderai à l'ombre d'agrandir mon geste jusqu'aux étoiles.

N'est-ce pas une charmante lettre de jeune homme ! Son unique défaut, c'est peut-être de n'être pas tout à fait une *lettre*. Une *lettre* est l'effet d'un commerce intime, et en porte la marque. Ici l'intimité, à peine indiquée, va s'évanouir dans une sorte de vibration cosmique. L'homme qui écrit ainsi n'est pas destiné à être un épistolier, à écrire des *lettres*, ou, s'il en écrit, ce sera pour l'humanité tout entière, pour quelque public infini, grandi « jusqu'aux étoiles ». Assurément, c'est une charmante page, et qui point à la fois toute une nature et tout une âme.



Castres, sa ville natale : un bourg méridional, proche des monts auvergnats, occupé par maints travaux, dominé par de puissants couvents ; dans ce bourg, une famille de notables peu riches, mi-urbaine, mi-rurale, les Jaurès ; cette famille possède quelques terres, petites à la vérité, et s'honore de quelques hautes fonctions qu'ont remplies des hommes de son nom : deux Jaurès ont été amiraux au XIX^e siècle, l'un d'entre eux, par surcroît, ambassadeur et député. Du côté maternel, les vocations sont différentes : les hommes vont dans l'enseignement, les femmes, souvent, dans les ordres. La mère de Jaurès, femme supérieure, semble-t-il, et qu'il écouta toujours, pieuse sans bigoterie, plaça tous ses enfants sous le patronage de Marie : ainsi Jaurès s'appelait Marie-Joseph-Jean Jaurès. Le père a laissé le souvenir d'une nature physique puissante, d'une nature morale légère et changeante. En trois ans, à l'occasion de la naissance de ses enfants, les actes de l'état-civil l'appellent successivement négociant, fabricant, propriétaire. Dans cet héritage assez vaste et salubre, le petit Marie-Joseph-Jean Jaurès prit tout ce qu'il y avait de bon à prendre : le don de commander, de parler, de croire, d'aimer ; toute la force et, peut-être, un peu l'insouciance paternelles, il prit tout, et dès son enfance, *facile princeps*, prima dans Castres. Sans être un bourreau de travail, cet enfant de légende dorée était toujours premier. Le palmarès du collège en fait foi : une sorte d'universalité singulière habitait en lui, et pendant sept années d'études, Jean Jaurès occupa la première place, en latin, en grec, en mathématiques, en histoire, en instruction religieuse, en tout. Un inspecteur universitaire, M. Deltour, ayant découvert cette merveille intellectuelle, venait chaque année la revoir et, à chaque visite, il trouvait en progrès l'étonnant, le fort garçon un peu hirsute et paysan qui récitait sans broncher des chants de Virgile ou d'Homère. A dix-huit ans, Jaurès alla à Louis-le-Grand ; sa nature, sa facilité prodigieuse, facilité d'assimilation, facilité de parole, étonnèrent ; à dix-neuf ans, il fut reçu à l'Ecole Normale, toujours premier.

On m'a raconté qu'à son entrée à l'école, une brimade d'un caractère tout particulier lui fut imposée. On le conduisit devant le buste du Président Grévy : « Vous allez démontrer, lui dit-on, que le Président Grévy est le successeur direct de Louis XIV, et que le même respect qui était dû à l'un est dû à l'autre. » Jaurès se recueillit un instant, puis commença. La Chaldée, l'Égypte, Rome ; Nabuchodonosor, Ramsès, Cyrus, Auguste, Charlemagne, Louis XIV... toute l'humanité, tous ses dominateurs, furent soudain évoqués, et leur majesté confondue avec la grandeur imprévue du Président Grévy. Une seule humanité, un seul héros, une seule, éblouissante majesté, et, devant cette majesté, un respect, une adoration éternelles... Jaurès avait parlé pour la première fois.



N'est-ce qu'une faconde ? C'est davantage, c'est une faconde, mais animée par le cœur. Le sage et bon enfant de Castres est devenu un généreux jeune homme. La marque de sa riche nature, c'est la bonté, c'est le bonheur ; une bonté qui engendre le bonheur, un bonheur qui est l'épanouissement de la bonté. Rien ne lui résiste : ni les problèmes, ni les âmes ; la clarté dont il rayonne lui illumine toutes choses, et il confond sa propre nature avec celle de l'univers. C'est une ivresse qui le tient, et renaît sans cesse. Écoutez comme elle s'exprime, écoutez cette allègre idylle écrite un soir d'été :

Je passe ici des journées délicieuses. Le temps était lourd le premier jour, mais une légère pluie l'a allégé. Nous avons coupé les seigles, et tous, en famille, assis sur des gerbes comme aux temps très anciens, nous surveillons les travaux. Hier, c'était la Saint-Jean. Dans toutes les fermes, dans tous les villages, sur les coteaux s'allumaient des feux ; on entendait d'une lieue dans l'air du soir les cris des enfants et les chants des danseurs. Le fils de M. Jullien s'appelle Jean ; je suis allé fêter la Saint-Jean chez lui. Nous avons fait partir des fusées qui éclairaient la rivière de mille reflets, à la satisfaction du village voisin dont les gamins accouraient en masse. Je ne suis rentré à la maison qu'à vers les onze heures, et je t'écris ce matin à sept heures, au saut du lit ; me voilà tout à fait vaillant.

Je me mets aujourd'hui à la besogne. Je me suis procuré hier un Malebranche que je vais lire.

O le beau tireur de fusées, qui se plaît à faire étinceler les rivières et courir les villages ! Que de fusées, que de foules, plus tard... Mais le voici dans la philosophie :

Je médite sur la substance, adossé à un tas de gerbes, à l'ombre d'un chêne, au penchant de la colline, pendant que les moissonneurs approchent leur faux des derniers épis qu'un vent léger balance au bout du champ, et que partout dans la plaine les monceaux de gerbes, régulièrement disposés, imitent les tentes d'un camp endormi sous le soleil.

Heureuse substance, d'être ainsi méditée ! Les philosophes sont à l'ordinaire de prudents et tristes analystes qui se savent prisonniers des ombres et avancent avec prudence. Jaurès est un enfant de la lumière. La même confiance qui l'anime dans ses rapports avec les êtres et les choses, le porte et l'anime encore dans ses rapports avec l'essence éternelle de l'univers. « Tout naïvement, écrit-il, je cherche à deviner... » Et, plus naïvement encore, il ajoute : « *J'espère avoir résolu tous les problèmes d'ici quatre ans.* »

Par quelle voie merveilleuse ? Par la plus simple, il les supprime. Ces problèmes où nous trébuchons sont l'effet de notre méfiance. Notre confiance les dissipera, nous verrons clair en ouvrant les yeux. Oui, c'est ainsi : Contrairement à toutes les doctrines idéalistes, le monde extérieur, quoique transformé par notre cerveau, a hors de nous sa réalité propre et indépendante ; notre conscience ne le dénature pas ; il y a hors de nous du rouge, du bleu, du violet, et, si tous les yeux qui sont ouverts au monde venaient à se fermer, il y aurait encore du rouge, du bleu et du violet. De même aussi pour l'espace et le temps, de même enfin pour toutes les notions de substance, d'être, de cause, qui ne sont pas des abstractions et des fictions de notre esprit, mais le sentiment immédiat, profond, de la réalité et des lois selon lesquelles elle se développe.

Je voudrais donner à toutes ces idées la forme d'une construction systématique, prendre la conscience de l'enfant à ses débuts ..., et conduire l'enfant pas à pas, de conquête certaine en conquête certaine, à la possession réfléchie et définitive de l'ensemble des choses. Quand une fois j'aurais ainsi ouvert à l'enfant le monde entier, quand il pourrait ouvrir les yeux et voir sans se croire le

jouet des fantômes... l'enfant, aidé par la double lumière de la science contemporaine et des philosophes antérieures, résoudrait les principaux problèmes de la philosophie : ce que sont les choses, ce qu'est l'esprit, ce qu'est la matière, d'où vient tout cela, où va tout cela.

O confiance, confiance ! Disons-nous enfantine, ou sublime ? « Il m'est arrivé, écrit-il, après avoir marché longtemps dans la lumière enivrante de l'été, de ne plus me sentir moi-même que comme un lieu de passage de la lumière ; mes yeux me faisaient l'effet de deux arches étranges par où un fleuve de lumière, se développant en moi, submergeait et effaçait peu à peu les limites de ma conscience. » — Où va ce jeune héros ?



Jaurès, en 1881, se donnait quatre ans pour résoudre tous les problèmes. Je soupçonne qu'il ne se fixait pas sans raison un terme si précis. En 1885, les élections générales auraient lieu et Jaurès voulait avoir à cette date l'esprit libre pour entrer dans la vie politique. Comment n'aurait-il pas été tenté par cette vie, ce méridional qui n'avait qu'à parler pour enchanter les hommes et qui croyait à la réalité du monde extérieur ? Dès l'Ecole Normale, il s'y intéressait. Il admirait, défendait alors Gambetta, Ferry, les fondateurs de la République. Le journal *Le Temps* était son journal, et il en commentait la prose officielle avec un si exubérant, un si constant enthousiasme que son camarade Bergson, dit la tradition, le reprenait parfois et lui reprochait un zèle sans critique. Jaurès voyait l'opportunisme en beau, comme il lui était naturel de voir toutes choses. La République bourgeoise était pour lui la République tout court, il la croyait capable d'émanciper, d'ennobler jusqu'aux plus humbles des Français. En 1885, âgé de vingt-six ans, il fut candidat à Castres, et élu en qualité de républicain gouvernemental.

Jeune député, appliqué, modeste, ne cherchant pas à briller, il lui arriva de sentir le frein et de s'impatienter. Un jour, il interrogea vivement Ferry, qui l'appréciait fort. « Quel est votre idéal, lui demanda-t-il ; vers quel terme croyez-vous

qu'évolue la société humaine ? et où prétendez-vous la conduire ? — Laissez cela, répondit Ferry ; un gouvernement n'est pas la trompette de l'avenir. — Mais enfin, vous n'êtes pas un empirique ; vous avez une conception générale du monde et de l'histoire. Quel est votre but ? » Jaurès, qui nous a rapporté l'entretien, ne nous a pas dit la réponse de Ferry. Il dut chercher seul son propre but. Peut-être les électeurs de Castres l'avaient-ils trouvé trop appliqué et trop modeste ; en 1889, ils ne le réélirent pas. Jaurès, professeur à Toulouse, eut quatre années pour aviser, quatre années qui furent décisives pour sa vie et, ajoutons-le, très importante pour l'histoire de la France contemporaine. Entre 1889 et 1893, la France, la vaincue et l'humiliée de 1870, reprit confiance, osa entreprendre, penser. Barrès, Jaurès, Maurras, Bergson, tels sont les jeunes gens qui se pressent alors, conçoivent les idées, ouvrent les voies, dégagent les enthousiasmes. Jaurès se décida pour la voie, pour l'enthousiasme socialiste.



Qu'avait-il pensé jusqu'alors ? Ceci : qu'il n'était pas besoin d'être révolutionnaire, qu'il suffisait d'être républicain démocrate pour promouvoir la justice, toute la justice. « C'était une illusion enfantine, dit-il, et ce que la vie m'a révélé, ce n'est point l'idée socialiste, c'est la nécessité du combat. »

Cela même, la vie le lui a-t-elle révélé, et ce changement d'attitude qu'il avoue s'est-il réellement produit ? La nécessité du combat, Jaurès l'a-t-il jamais admise ? J'en doute, je doute qu'il ait cessé d'être le républicain démocrate qu'il était en 1880, en pensée et en parole le légitime enfant de Lamartine. La nécessité du combat, c'est-à-dire de la violence et de la haine, Jaurès ne peut pas s'y soumettre. Parfois il s'y essaye, en 1894, par exemple, lorsqu'il chante la Carmagnole, debout sur une table, pour le plaisir des grévistes de Carmaux. Rapide essai, sans force et sans suite. Jaurès a été au socialisme en 1890 comme il y eût été en 1840 : il y a vu la plus haute espérance, le thème le plus puissant pour une âme enthousiaste.

« L'âme enfantine, a-t-il écrit, est pleine d'infini flottant, et toute l'éducation doit tendre à donner un contour à cet infini qui est dans nos âmes ». Jaurès cherchait, dans le socialisme, ce « contour » qui lui manquait.

Si on voulait raconter son histoire, on en verrait commencer ici tout à la fois la gloire et la tragédie. Au terme de son ralliement, qu'a-t-il rencontré ? Le parti socialiste international dominé par les Allemands marxistes ; l'obscur, l'étroite église de Bebel, une formation de classe et une doctrine de guerre. Triste refuge, rude contour pour une âme si naïve et tendre ! Ce grand humaniste, ce lecteur de Platon et de Virgile, le voici dévoué à un parti qui ne sait rien de ce qu'il sait ; ce Latin, ce Français fidèle, le voici d'un parti qui connaît à peine la patrie ; cet homme de paix, le voici précipité dans les haines. Le voici chef, inexorablement chef ; la puissance de son intelligence et de sa parole ne lui permettent pas d'être autre chose ; misérable chef, insulté, rabroué par ceux dont il est le porte-voix, l'accent sonore, le haut parleur ou le claxon, et auxquels il se sent lié par la communauté d'une irrévocable espérance. De 1893 à 1900, Jaurès peine, avance sous les mépris de Guesde ; de 1900 à 1914, sous les mépris des syndicalistes, des antimilitaristes, qui lui reprochaient, non sans raison, de n'être pas des leurs, et de rester toujours un républicain idéaliste. Insulté en France, il l'était plus cruellement encore dans ces congrès internationaux où il affrontait presque seul la puissance organisée, la solidité cléricale des socialistes allemands. Les révolutionnaires français bafouaient son idéalisme démocratique ; les militants marxistes bafouaient son idéalisme pacifique ; et il allait toujours, cet homme de 1840, et son éloquence prodigieuse intéressait, étourdissait, mais ne convertissait jamais la dure et haineuse Europe de 1910.

Il espérait toujours : il était ainsi fait qu'il aurait espéré dans une chausse-trappe. Le travail, qui prenait chacune de ses minutes, l'aidait à moins sentir les ennuis, les outrages : le jour, il était un parlementaire assidu, le soir un journaliste ; entre temps il écrivait cette histoire de la Révolution française, aussi étonnante par la richesse des vues que par la précision, la nouveauté des informations. On l'appelait, il partait et parlait. En 1914, au Congrès pacifiste de Bâle, il prononça un discours, j'allais écrire, il officia dans la cathédrale, il

fit résonner les vieilles pierres chrétiennes. Il s'en réjouit. Quel merveilleux athlète, et quel enfant !

A la fin de sa vie, touchant la soixantaine, il ne sentait aucune lassitude. Un voyage en Amérique du Sud l'avait fort animé : il voulait décrire ce jeune monde, et, dans le cadre très libre d'un récit, dire comment il comprenait l'unité de l'espèce humaine, comment il concevait la collaboration future des races et des peuples. Que ne se proposait-il encore ? Il envisageait une série d'essais sur les grands types, les grandes œuvres de l'humanité, Dante, Jeanne d'Arc, Homère ; il souhaitait revenir aux études philosophiques. « Les problèmes religieux, et en particulier le problème du mal, nous dit M. Lévy Bruhl, s'imposaient de plus en plus à son esprit » ; il se réservait de l'aborder de front dans un ouvrage où il occuperait sa vieillesse. Qu'aurait-il dit ? Une inaptitude radicale à concevoir le mal semble bien avoir été une de ses caractéristiques fondamentales. Peut-être l'expérience l'avait-elle tout de même instruit. Quelques phrases, quelques accents, épars dans son livre sur l'*Armée nouvelle* (1913), le donnent à penser. « Après tout, y écrit-il, j'ai sur le monde, si cruellement ambigu, une arrière-pensée, sans laquelle la vie de l'esprit me semblerait à peine tolérable à la race humaine. » Qu'est-ce que cette « arrière-pensée » ? Que signifie cette phrase un peu amère et mystérieuse, étrange sur les lèvres de cet homme que nous avons toujours connu sans mystère et sans amertume ? Il faut qu'il ait ressenti son martyre pour enfin s'exprimer ainsi. Ses derniers jours furent tragiques : il vit crouler l'Europe. Rêve et martyre, tout fut terminé par la balle du 31 juillet.

Et s'il avait vécu ? Avec Guesde et Sembat, il serait entré, je n'en doute pas, dans le ministère de la défense nationale. N'aurait-il fait, comme Guesde et Sembat, qu'y figurer ? Ce n'était guère dans sa nature, ni dans ses aptitudes. En aurait-il été le Gambetta ? Peut-être. En serait-il resté le Gambetta ? J'en doute. En même temps que la grandeur du cœur, Jaurès en avait les faiblesses ; la longueur, la tristesse du massacre auraient vaincu sa constance ; la révolution russe, l'appel de Stockholm, auraient réveillé en lui l'ardeur, l'espérance catholique (je veux dire : *socialiste*), et, les armes semblant impuissantes à finir la guerre, je crois qu'il en aurait cherché la fin

dans une intervention des peuples. Cette manœuvre a été essayée, elle a échoué. Jaurès présent et chef, aurait-elle réussi ? Peut-être. En quel Europe vivrions-nous alors ? Mystère. Pourtant je ne crois pas que la manœuvre pût en aucun cas réussir. Les forces guerrières avaient trop de puissance pour être arrêtées. Jaurès n'aurait pas empêché Clemenceau d'avoir sa dictature et sa victoire. Mais ensuite, mais aujourd'hui ? Les vainqueurs fatigués, déçus, les vaincus désespérés, chercheraient en Jaurès leur grand homme, ils le réclameraient pour apôtre et sauveur, et nous le verrions, un vieillard mais toujours juvénile, entreprendre cette tâche et se courber sous elle. Où irait-il, où nous mènerait-il ? Mystères. Souvenons-nous qu'il vécut noblement, et saluons cette grande âme enfantine, qui portait ça et là, comme un revêtement incomplet, des parties éblouissantes de grand homme.

DANIEL HALÉVY.

LA CHRONIQUE INTERNATIONALE

ANGLETERRE ET FRANCE

Pendant cinq cents ans et plus l'histoire de l'Angleterre et de la France est celle d'une longue lutte qui recommence toujours pour des causes nouvelles.

Au moyen âge, ce sont des rivalités féodales et des prétentions monarchiques qui jettent les uns contre les autres les souverains et leurs hommes d'armes. Par deux fois, durant la guerre de cent ans, les rois d'Angleterre paraissent sur le point de conquérir le trône de France ; et par deux fois la France, vaincue et envahie parce qu'elle était divisée, reprend le dessus lorsque ses forces se groupent.

Dans les temps modernes, le conflit recommence. Pourtant l'Angleterre a changé de politique ; ses souverains n'aspirent plus à se tailler des domaines sur le continent ; la ville de Calais elle-même a perdu son attrait pour eux. Mais la France, qui était auparavant une proie, est devenue un danger. Sa population dépasse celle de la plupart des pays de l'Europe. Centralisée par le travail de ses rois, elle leur fournit des

ressources presque illimitées. A une époque où les nations continentales sont encore en voie de formation, où la tâche des gouvernements reste entravée par une multitude d'oppositions nobiliaires et de privilèges locaux, elle apparaît comme une masse compacte, prête à vibrer sous l'impulsion d'en haut, à servir d'instrument à n'importe quel dessein : elle est un pays prématuré. Et si, par sa force, elle menace sans cesse l'équilibre de l'Europe, elle est parfois tentée par les aventures maritimes, elle paraît disposée à diriger son énergie vers les îles et les continents lointains : ce fut le cas sous Colbert, cela se renouvela au XVIII^e siècle sous l'influence de l'Economais Law d'abord, et plus tard sous l'impulsion des deux actifs ministres de la marine, Rouillé et Machault.

Or l'Angleterre, dont la politique s'est lentement dessinée au temps des Tudors pour se fixer définitivement sous le règne de Guillaume III, prend l'exacte contre-partie de ces vastes projets : elle se préoccupe de sauvegarder l'équilibre en Europe, elle combat impitoyablement toute nation qui aspire à lui disputer l'empire des mers. Les ambitions de sa puissante voisine lui semblent particulièrement dangereuses :

Que les ministres de Sa Majesté, disait lord Chatham, n'oublient jamais ce grand principe, le principe directeur de notre politique : la seule chose que l'Angleterre ait à craindre ici-bas, c'est de voir la France devenir une puissance maritime, commerciale et coloniale. »

Pour parer à ce danger, la Grande-Bretagne use, cent trente ans durant, d'une méthode invariable. Elle divise les forces de l'adversaire, lui oppose, sur le continent, des combinaisons politiques et militaires qu'elle soutient par des subides et au besoin par des soldats et, pendant qu'on guerroye en Belgique ou sur le Rhin, elle détruit les flottes de sa rivale et lui arrache ses colonies. La France répond en formant de grandes armées, en construisant de nouveaux vaisseaux ; elle cherche à atteindre l'Angleterre sur des points sensibles, occupe le Hanovre, prend parti pour l'Amérique en révolte ; elle exploite le mécontentement que provoque la brutalité des marins britanniques, s'efforce d'organiser des ligues de nations maritimes ; mais elle ne réussit jamais à porter à son ennemie, défendue par sa « ceinture de flots, » le coup décisif, ce coup dont on ne se relève pas.

A l'époque du premier empire, la lutte prend une violence encore inconnue. Napoléon, après avoir essayé d'une attaque directe par mer, se retourne contre le continent ; il veut priver la Grande-Bretagne de son champ de recrutement ; il affecte de la considérer comme une simple « île marchande » que l'isolement fera périr d'inanition. Mais, si puissant que soit son effort qu'il agrandit sans cesse, il ne peut d'une façon durable imposer sa volonté à tous les peuples. L'Angleterre soutient tous ceux qui défendent leur liberté ; elle crée une coalition après l'autre que brise l'une après l'autre l'épée de l'empereur. Pendant dix ans l'Europe est entraînée dans un tourbillon de guerre ; on se bat des Sierras brûlées de l'Espagne jusque dans les neiges de la Russie. Enfin la France épuisée s'affaisse...



Au XIX^e siècle, la question paraît entendue. La France ne menacera plus l'équilibre de l'Europe, elle ne compromettra plus le développement de l'empire britannique ; tandis que les autres grandes puissances ont élargi leur territoire et augmenté leur population, elle est restée stationnaire ; de plus, elle paraît guérie pour longtemps de la soif des aventures. L'Angleterre n'a donc plus de raison de s'inquiéter. Mieux que cela, les deux voisines ont de sérieux motifs pour vivre ensemble. Elles ont tout avantage, plutôt que de se faire une guerre de tarifs, à échanger leurs produits qui, dans la majorité des cas, sont complémentaires ; elles réagissent au même titre contre certaines ambitions, celles de la Russie sur l'empire Turc, en particulier ; et surtout, en face des puissances de l'Europe centrale et orientale, terriblement réactionnaires, elles représentent le libéralisme. De là le rapprochement auquel on a donné le nom d'« entente cordiale » ; expression fausse s'il en fut, puisqu'il y eut de tout dans cet accord sauf de la cordialité, mais qui doit bien correspondre à quelque chose puisqu'elle reparaît sans cesse.

Pourtant les rapports sont loin d'être bons : à tout instant on se querelle. Sous la monarchie de juillet, c'est à propos du droit de visite, de l'Algérie, du Maroc, de l'Orient turc, même

de la lointaine Taïti. Sous le second empire, en dépit des gloires de la guerre de Crimée, soutenue en commun, les entreprises coloniales de la France, si limitées qu'elles soient, provoquent un échange de notes aigres ; et quand, au lendemain de la campagne d'Italie, Napoléon III réclame comme prix de ses sacrifices Nice et la Savoie, l'Angleterre veut tout de suite y voir une reprise de la politique de conquête et d'agrandissement qu'elle a si énergiquement combattue au début du siècle : elle se détourne de la France et se rapproche de la Prusse. Les événements de 1870 ne la réconcilient pas ; elle constate avec un mécontentement croissant le renouveau d'activité coloniale qui correspond au ministère de Jules Ferry ; la querelle à propos de l'Égypte empoisonne vingt ans durant les rapports entre les deux peuples ; l'affaire de Fachoda est sur le point de les mettre en guerre.

C'est que la France, si rudes que fussent les coups qu'elle avait reçus, ne pouvait rompre du jour au lendemain avec un passé de gloire et de grandeur. Elle avait pris dès longtemps l'habitude de mettre du sien dans les affaires du monde : le continent européen se fermant, elle employait ses énergies ailleurs. Nombreux étaient sans doute chez elle les hommes qui recommandaient le recueillement et la prudence et démontraient avec preuves à l'appui qu'il ne sert à rien de courir après la fortune puisqu'on peut l'attendre dans son lit. Mais d'autres, non moins convaincus, expliquaient que l'expansion d'une race au delà de ses frontières est la condition de sa durée, qu'il fallait prendre ce qui s'offrait encore vu que, en ce temps d'universelle concurrence, il ne resterait bientôt plus rien. Peut-être les immenses territoires visés par les « coloniaux » dépassaient-ils la capacité d'essaimage et de mise en valeur d'un pays dont la population n'augmente plus ; mais n'a-t-on pas toujours reproché à la France ses « ambitions idéales » ?

Malheureusement ces vastes visions avaient le don d'irriter l'Angleterre. Ile surpeuplée, au territoire médiocrement fertile, elle est obligée de faire venir du dehors la majeure partie de ses subsistances et compte sur l'activité de son industrie pour rétablir sa balance commerciale. La concurrence augmentant chez les vieilles nations qui se sont à leur tour créées un outillage, elle se jette avec d'autant plus d'ardeur sur les

pays neufs et le plus sûr moyen de ne pas y rencontrer des fâcheux est d'y faire flotter son drapeau.

Sans doute le domaine britannique s'est accru, au cours du dernier siècle, dans des proportions infiniment plus considérables que celui de la France ; mais ce que celle-ci a pris est déjà de trop ; on est toujours disposé, de l'autre côté du détroit, à lui en faire un grief ; la rivalité atavique aidant, on le supporte moins bien d'elle que de tout autre. N'est-ce pas M. Joseph Chamberlain qui accusait les Français d'annexer des territoires dont ils ne savaient que faire uniquement pour « embêter » les Anglais. Car l'insulaire britannique qui est porté, de par sa nature, à considérer tout ce qui lui plaît comme juste, croit sincèrement que les autres, quand ils font ce qui lui déplaît, sont inspirés d'un esprit malin.

C'est pourquoi, alors même que les causes qui, autrefois, avaient provoqué le grand conflit n'existaient plus, on a continué à vivre en assez mauvais termes entre Anglais et Français.

* * *

Mais il arrive qu'avec le XX^e siècle c'est l'Allemagne qui devient menaçante. Elle est aussi redoutable pour le développement de son industrie que par la préparation et le nombre de ses soldats. Chez elle le ronflement des machines se mêle constamment au cliquetis des armes... Ses lignes de navigation sillonnent le monde, son commerce est en train de le conquérir ; les articles bon marché qu'elle fabrique envahissent jusqu'à l'Angleterre... Elle a des ambitions coloniales ; les terres dont elle s'est fait assurer la possession, en Afrique et ailleurs, n'étant que d'un médiocre rendement, elle en convoite d'autres qui ne lui appartiennent pas. Cependant sa marine de guerre s'accroît sans cesse, conformément aux désirs de son souverain qui s'est écrié un jour : « Notre avenir est sur les flots » ; son armée est si forte que ceux qui la commandent déclarent ne rien craindre, sauf Dieu qu'ils sont d'ailleurs sûrs d'avoir avec eux.

Le roi Edouard VII, avec sa profonde expérience des hommes et des choses, avait exactement calculé ce danger. De là

son admirable campagne qui assure les accords diplomatiques de 1904 à 1907 et réconcilie tous ceux qui devaient plus tard se lever contre le germanisme militaire et conquérant. Mais l'Angleterre a peine à prendre le pas derrière son souverain ; pays de fortes traditions, elle comprend mal que la face du continent a changé et que précisément parce qu'elle veut rester fidèle à sa vieille politique, il faut en modifier les procédés et les buts immédiats. Elle est aussi devenue, surtout après le grand mouvement de 1906 qui porte les radicaux au pouvoir, profondément pacifique et tous les pacifistes de l'Europe sont persuadés que le plus sûr moyen d'éviter la guerre qu'ils détestent est de témoigner à l'Allemagne une bonne volonté inlassable.

Dans cet état d'âme, le ministère présidé par M. Asquith soutint la France au cours du long conflit marocain, mais sans grande conviction. Il s'intéresse apparemment davantage aux pourparlers en vue d'une convention navale qui s'engagent à plus d'une reprise à Berlin dans une atmosphère de « bonne amitié », mais qui échouent régulièrement quand ils devraient aboutir. Il s'efforce en toutes circonstances de prévenir les conflits ou d'étouffer aussi promptement que possible ceux qui ont déjà éclaté, afin de faire durer la paix entre grandes puissances, si mauvaise soit elle.

Cette passivité se prolonge jusqu'au début de la grande guerre. Le gouvernement britannique se réserve ; il applique sagement la formule chère à sir Edward Grey, *wait and see*. Au moment décisif encore, lorsque M. Poincaré supplie le roi George de prendre une attitude neutre, affirmant que c'est le dernier moyen qui subsiste d'éviter à l'Europe d'affreux malheurs, la réponse anglaise reste d'un vague inquiétant. Mais quand les armées allemandes envahissent la Belgique, toute incertitude disparaît. Il y a là, pour la Grande-Bretagne, une question vitale : elle n'a jamais voulu admettre que les bouches de l'Escaut et les portes de la Flandre, qui font face à l'estuaire de la Tamise, tombent au pouvoir d'une grande puissance militaire et maritime. Torcy, le ministre de Louis XIV, disait déjà que, pour écarter un pareil danger, les bourgeois de Londres vendraient « jus- qu'à leurs chemises ».

Une fois son parti pris, l'Angleterre procède avec une

résolution indomptable. Elle soutient la lutte avec la même énergie, la même opiniâtreté qu'elle avait déployées dans la grande guerre contre Napoléon. Elle accentue encore l'effort, car la nation s'impose des sacrifices comme elle n'en avait jamais connus. Elle veut coûte que coûte atteindre le but qui est de briser le militarisme allemand. Jamais la France n'aurait pu souhaiter une alliée plus ferme et plus fidèle.... Et à la fin, parce que des nécessités militaires l'imposent, le gouvernement britannique va jusqu'à admettre que son armée, qui est devenue immense, suive les ordres d'un général français.

Cet esprit survit même à la victoire... Au mois de décembre 1918 encore, M. Lloyd George, pour s'assurer une importante majorité aux élections, estime nécessaire d'annoncer des rigueurs implacables. Il déclare que l'Allemagne paiera les maux qu'elle a causés jusqu'au dernier pfennig, que tous les coupables seront jugés et punis.... D'aucuns voyaient déjà le Kaiser Guillaume II logé à la Tour de Londres, non loin de la chambre tragique où avaient péri les enfants d'Edouard.



Pourquoi ce revirement ? Pourquoi, au cours des éternelles négociations qui ont succédé à la signature de la paix, les rapports entre les deux nations qui s'intitulent « amies et alliées » sont-ils devenus de plus en plus froids, pour ne pas dire très aigres ?

On fait généralement ressortir que la Grande-Bretagne ayant obtenu ce qu'elle désirait, elle n'a plus à prêter aux conflits continentaux qu'une attention distraite. Et il est certain que la paix l'a comblée. Tandis que la France a de trop bonnes raisons de rester inquiète pour ses frontières, la nation anglaise est aussi rassurée que possible : la marine de guerre allemande n'existe plus ; la flotte aérienne ne doit plus exister ; des colonies, l'ingénieux système des mandats aidant, elle a pris ce qui lui a convenu.

On dit aussi que les intérêts des deux puissances ne concordent plus, et là encore il y a une grande part de vérité. La

France doit, par tous les moyens, obtenir des réparations pour ses régions dévastées ; si elle n'y arrive pas elle aura, économiquement parlant, perdu la guerre. L'Angleterre, dont le territoire et l'outillage industriel sont restés intacts, n'attache qu'une importance secondaire aux indemnités qu'elle a réclamées de la nation vaincue. Ce qui lui importe surtout c'est de retrouver son rôle de pays industriel et commerçant, fournisseur de la moitié du monde, pour occuper ses ouvriers et élever le chiffre de ses exportations. Pour qu'elle y parvienne, il faut que les traces de la grande guerre s'effacent aussi vite que possible, que des rapports réguliers, normaux se rétablissent entre les peuples ; et pour cela il faut diminuer bien des exigences, passer l'éponge sur bien des rancunes. C'est ce but de réconciliation économique et politique aussi que M. Lloyd George, tout puissant dans son pays, a poursuivi avec une ténacité dont sa conduite offre sans cela peu d'exemples. On lui a reproché, à lui qui avait gardé une attitude parfaite durant la guerre, d'avoir trop sacrifié les intérêts des nations alliées une fois la paix rétablie ; et il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Mais il ne paraît pas que, à part l'élite qui lit le *Morning Post*, ses compatriotes lui en aient beaucoup voulu pour ce manque de mémoire ; car il est entendu que l'Etat doit faire tout ce qui dépend de lui pour procurer à la nation le plus de prospérité possible et, comme le disait déjà Disraeli, « les affaires étrangères sont les affaires des Anglais à l'étranger ».

Mais il est certain que les manœuvres de l'homme d'Etat gallois qui, en dépit de ses affirmations, n'a jamais eu aucune sympathie pour ses voisins d'outre-Manche, n'auraient pu être développées aussi librement si la France n'avait facilité son jeu. Qu'était-elle au lendemain de la guerre ? un pays couvert de gloire, mais ensanglanté et épuisé, quelque chose comme la Prusse après la grande lutte de Frédéric II. Mais, tandis que le roi philosophe, obéissant à la nécessité, refoulant tous ses penchants, évitant toute rade montade, s'était pendant vingt ans uniquement voué à des réalisations pratiques, la France a fait beaucoup de bruit après sa victoire ; elle s'est de nouveau posée comme la « grande nation » ; non contente de se préparer des alliances, elle a voulu prendre sa part de tout ce qui se passait en Europe ; elle s'est tracé

en Orient de vastes et coûteux devoirs. Tandis que, d'une conférence à l'autre, elle laissait rogner les réparations qu'elle avait tous les droits de réclamer, ses journaux continuaient à dire que l'Allemagne ne pouvait espérer d'échapper à aucun de ses engagements, qu'elle exécuterait jusqu'au bout les clauses du Traité de Versailles. Et quand, en occupant la Ruhr, elle a voulu se faire justice elle-même, elle a choisi le plus mauvais moment, celui où le gouvernement de Londres, présidé par l'homme excellent qu'était M. Bonar Law, faisait un effort sincère pour entrer dans ses vues.

Tout cela a fait qu'en Angleterre la défiance ancienne a reparu, aggravée d'un peu d'inquiétude. On s'est demandé si l'on n'avait brisé l'essor de l'Allemagne belliqueuse que pour assurer l'hégémonie de la France militaire. Des journaux à grand tirage, l'*Observer* par exemple, comparaient les méthodes et les ambitions de M. Poincaré à celles de Napoléon I^{er} ; et la nation se laissait peu à peu convaincre que le principal obstacle à une paix durable était l'attitude de sa décevante voisine. Il y avait là une injustice, sans doute : si la France s'était laissé un peu griser par la victoire, elle en avait certes le droit après d'aussi dures épreuves ; en fait, elle n'avait ni le désir, ni les moyens de recommencer les aventures ; elle ne réclamait que ce qui lui était dû pour relever ses ruines. Mais, en face d'une alliée aussi ombreuse, on aurait pu lui souhaiter plus de prudence et à ses dirigeants plus d'habileté.

Maintenant tout motif de querelle semble avoir disparu. La France est redevenue bien sage, elle a diminué une fois de plus sa facture et dans des proportions impressionnantes ; elle s'en remet, pour obtenir ce qu'elle réclame encore, à une entente internationale : peut-on lui demander plus ? Malheureusement des années ont passé ; les souvenirs de la grande guerre s'éloignent sur l'horizon ; les intérêts restent au premier plan. L'Angleterre se vante d'être belle joueuse ; mais elle ne pratique pas toujours de la même manière le *fair play*. Elle élèvera volontiers la voix en faveur de la France, mais elle ne la soutiendra efficacement que si elle y voit son avantage : elle n'est plus d'humeur à lui sacrifier quoi que ce soit.

Il est vrai que, si l'on considère le champ d'activité des

deux nations et les buts qu'elles poursuivent, on constate qu'elles ont de nombreux motifs de travailler ensemble et fort peu de se quereller. Il appartient aux hommes qui les dirigent de fixer les bases d'une action commune qui sera utile à toutes deux. A défaut d'un amour qui n'a que peu survécu au bruit du canon, ce sera un mariage de raison ; et l'on assure que ce sont parfois ces mariages-là qui réussissent le mieux.

Ed. ROSSIER.

REMARQUES

GABRIEL MIRO. — Rien ne saurait mieux donner idée de la richesse variée du renaissant génie espagnol que le parallèle des deux écrivains, à peu près égaux par l'âge, qui nous offrent à cette heure de leur pays et de leur propre esprit l'image la plus organique et la plus profonde : Pérez de Ayala et Gabriel Miro. Gabriel Miro, sensitif replié sur le trésor d'un petit coin du monde, est à l'opposé de Pérez de Ayala, grand voyageur et grand intellectuel, enclin à soumettre toute expérience à la comparaison et à la critique ; et l'opposition se traduit jusque dans la manière formelle des deux maîtres, qui sont aussi les deux plus personnels stylistes de l'Espagne présente. « Pérez de Ayala construit son œuvre comme un nid d'hirondelle, Miro construit la sienne comme un rayon de miel », écrit dans son charmant recueil de remarques *El Cohete y la Estrella* (La fusée et l'étoile) le jeune écrivain espagnol qui autorise peut-être le plus d'espairs nouveaux, José Bergamin. Définition mystérieuse et suggestive.

C'est par le style que Miro s'est d'abord imposé chez lui à l'admiration de l'élite, et s'est en même temps — jusqu'ici du moins — dérobé à la faveur du grand public, peu soucieuse de subtile perfection. Par le style, il est l'égal des plus grands, et en toutes langues ; jamais la splendeur de la prose espagnole ne s'était aussi royalement affirmée que dans son écriture. Style presque trop riche, trop chargé de sensations, de reflets et de saveurs ; prose aussi capiteuse que l'est la belle poésie anglaise. En présence de ce style qu'il se doit d'hésiter longtemps à mirer dans une autre langue, le traducteur n'a d'autre ressource que de suivre d'un chant discret son orchestration enivrante.

Dans cette prose, Gabriel Miro, rejeton d'une souche paysanne de la montagne d'Alicante, a chanté en même temps que ses rêves cette terre du « Levant » qui s'étend vers le Sud jusqu'à Murcie, et dont il a fait son royaume par droit de conquête. Le mariage du rêve et de la terre, tel est le secret de toute la production de Gabriel Miro ; et en morale, voluptueux et thériaire à la fois, il semble qu'il ait voulu étendre à nos sens la charité chrétienne.

Il serait difficile de dégager dans la vie littéraire de Gabriel Miro une évolution, sinon vers l'achèvement artistique, de même qu'il serait vain de chercher une histoire dans sa vie extérieure ; dès ses débuts son esprit paraît avoir connu cette oscillation merveilleuse entre la capture du monde et le jaillissement qui fait son œuvre toujours pareille et toujours nouvelle. Récemment, il publia un essai de prime jeunesse resté inédit, et plus d'un critique y crut reconnaître sa plus récente sensibilité. Son existence humaine se partage entre Madrid, où il doit s'accommoder, pour travailler au sein d'un tendre intérieur familial, des loisirs que lui laisse une tâche administrative, et la maison de campagne où il va chaque année se retremper dans l'ambiance natale. Les livres font se succéder les confidences lyriques, les imageries brèves et les représentations vastes et minutieuses d'une réalité proche ou lointaine.

El hirmo dormido (La fumée dormante), *El angel, el molino, el caracol del faro* (L'ange, le moulin, l'escalier du phare) seraient d'excellents exemples caractéristiques, respectivement, de ses livres de souvenirs et d'estampes poétiques. Quant aux plus construites d'entre ses œuvres, ils forment au moins deux groupes distincts : l'un d'inspiration librement religieuse mais où la Judée hébraïque et évangélique n'est aperçue qu'à travers le Levant natal — les « Figures de la Passion du Seigneur » en sont le premier édifice, le seul encore réalisé —, l'autre d'évocation directe et collective du Levant espagnol.

El abrielo del Rey (Aleul de Roi) était l'épopée brève de Séroaca (Aleuy), centre de la montagne d'Alicante ; avec *Nuestro Padre san Daniel* (Saint Daniel notre Père), Gabriel Miro a commencé le cycle d'Oléza (Orihuela), centre de la vallée du Segura — cycle qui se poursuivra dans *El Obispo leproso* (L'Évêque lépreux), roman non encore paru.

C'est un épisode détaché du cycle d'Oléza qui a fourni à Gabriel Miro les éléments de la nouvelle que nous traduisons ici.

Marcel CARAYON.

* * *

HERMANN HESSE. — Hermann Hesse est né en 1877 dans le Wurtemberg. Fils de pasteur, il commença lui-même des études théologiques au séminaire de Maulbronn ; puis il vécut à Tubingue et à Bâle où il exerça la profession de libraire. Il se mit ensuite à écrire et se fixa en Suisse. Il vit actuellement dans le Tessin. Ses principaux romans sont : *Peter Camenzin* (1904), *Unterm Rad* (1905), *Diesseits* (1907), *Rosshalde* (1914), *Demian* (1919), *Siddharda* (1922). La plupart de ces récits se déroulent dans la bourgeoisie moyenne et près de la nature. Ils ont un caractère de simplicité et de fraîcheur honnête qui leur donne un grand charme. Sans avoir l'air d'y toucher, ils savent déceler le pathétique et la poésie intimes contenus dans les existences les plus modestes. On pense au vol de l'hirondelle qui tour à tour rase terre et s'élève hors de vue. Car Hesse, que l'on peut, comme écrivain, rattacher à l'école réaliste, a gardé intact et vivant en lui tout le vieil idéalisme allemand. Ses héros sans prétentions ont tous une profonde vie morale. Ils cherchent le sens de leur existence, et s'efforcent de résoudre les problèmes qui se posent à eux, non parfois sans une hardiesse de pensée toute moderne.

Parmi les romans de Hesse, il faut faire une place à *Siddharda*, poème hindou écrit à la suite d'un voyage que l'auteur fit en Orient. Cette œuvre, riche de pensée et d'une belle tenue littéraire est la seule jusqu'ici qui ait été traduite en français (pour la *Revue rhénane*). De l'aveu même des Hindous qui l'ont lue, elle exprime l'âme de l'Inde mieux que ne l'a fait aucun Européen jusqu'ici.

Disons enfin que Hermann Hesse s'est toujours désolidarisé de l'Allemagne impérialiste et militariste. Il adressa en 1920 à la jeunesse allemande sous le titre : *Le retour de Zarathoustra* (Fischer-Verlag, Berlin) un appel plein de clairvoyance et de noblesse.

G. M.

* * *

HENRI JASPAR. — Avant la guerre, M. Henri Jaspar ne faisait pas de politique, mais se consacrait au barreau. Il se contentait d'être un des premiers avocats de Bruxelles. En novembre 1918, quand le gouvernement royal reprit possession du pays, il voulut faire appel à des hommes qui étaient restés en Belgique durant l'occupation allemande, et qui, forts de leurs souvenirs et de leurs expériences sur place, aideraient à la refonte de la nation. Car la plupart des hommes politiques avaient dû gagner Londres ou le Havre et, après tant d'années de séparation, avaient perdu

certain contacts. C'est ainsi que M. Jaspar, qui, durant l'occupation, s'était dévoué d'une manière admirable au service de ses compatriotes, entra dans le ministère.

Il fut nommé d'abord ministre des affaires économiques, puis ministre de l'intérieur et, à ce titre déploya toute son activité et son intelligence, qui sont grandes, à relever les ruines, à soulager les misères, et à remettre en marche le pays. En 1920, il devint ministre des affaires étrangères. Il sut à merveille soutenir les intérêts de la Belgique, aux grandes conférences, et l'on n'oublie pas qu'à Gênes il défendit, tout seul pendant une heure, les intérêts de la civilisation alors que les représentants des grandes puissances n'y pensaient plus. M. Jaspar a également fait beaucoup pour l'entente de l'Angleterre et de la France, entente qui est si importante pour la Belgique.

Il a quitté le pouvoir en février 1924, à la suite du rejet, par la Chambre des représentants, du projet de traité de commerce franco-belge. Il a alors reçu le titre honorifique de Ministre d'Etat.

• • •

CONFÉRENCE INTERNATIONALE DES UNIONS INTELLECTUELLES

— Les 3, 4 et 5 novembre s'est tenu à Paris la Conférence internationale des *Unions intellectuelles*. On sait de quoi il s'agit. Depuis deux ans, sur une initiative venue de Vienne, il s'est fondé en divers pays (Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, France, Italie, Portugal, etc.) des « Unions intellectuelles » qui ont pour but d'organiser, en dehors de toute intention politique, dans les centres importants d'Europe des réunions où se grouperont les hommes marquants dans l'expression de la pensée humaine. Dans l'appel de l'*Union intellectuelle française*, signé de noms tels que Émile Borel, Bourdelle, Casadessus, cardinal Dubois, Jean-Louis Faure, Gallié, Gleizes, Jaloux, Langevin, Henri Lichtenberger, Maurice Martin du Gard, Ravel, Painslevé, Paul Valéry, etc., on lit : « Il n'est pas douteux qu'un échange continu de vues entre les intellectuels des différents pays d'Europe ne doive amener chez eux une vision générale plus complète et plus juste ; il n'est pas douteux que chaque pays a intérêt à savoir exactement ce que pense son voisin ; que les diverses classes sociales ne peuvent que gagner à ne pas s'ignorer ; il n'est pas douteux, enfin, que les écrivains d'imagination et les savants eux-mêmes trouveraient à se mieux connaître un bénéfice pour le développement de leur propre pensée ».

Ainsi donc, il s'agit, d'une part, de grouper des représentants des différentes disciplines de l'esprit, et, d'autre part, d'établir entre eux des échanges internationaux. Lorsqu'un membre

d'U. I. voyagera, il pourra, s'il le désire, être reçu par les U. I. des pays qu'il visite et prendra ainsi contact avec les milieux intellectuels ou même mondains.

Le comité de l'U. I. anglaise réunit les noms de MM. Ernest Barker, J. Butler, lord Robert Cecil, R. A. L. Fisher, Sir Frederick Kenyon, Sir John Lavery, Gilbert Murray, J. C. Squire, etc. En Italie, le comité groupe MM. Luigi Luzzati, Enriquez, Gallarati Scotti, Orlando, Pirandelle, Prezzolini, San Martino, etc.

L'U. I. suisse est en formation.

Le Congrès du mois de novembre avait pour but de fonder la Fédération des U. I. et d'adopter des statuts. Un Comité permanent fut élu, composé de MM. Emile Borel, Hans Brissach, Frederigo Enriquez, Gilbert Murray et Gonzague de Reynold. Le secrétaire général de la Fédération est le prince Charles de Rohad, à Vienne.

Le Congrès s'est terminé par un diner très brillant, présidé par M. Paul Painlevé, et où les représentants des diverses Unions se firent successivement entendre.

* * *

LE PRIX NOBEL. — Le prix Nobel pour 1924 a été décerné à Ladislas Reymont, ce qui a provoqué un certain étonnement. Reymont, né en 1868, est un romancier copieux et fort, d'un réalisme mêlé de mysticisme, dont l'œuvre principale, en plusieurs volumes, *Chlopi*, est une histoire de paysans. Reymont y glorifie, à la manière épique, la terre polonaise et ses cultivateurs. Il est très admiré dans son pays, pour des raisons nationales autant que pour des raisons littéraires. Il a d'ailleurs un rival, que beaucoup de critiques mettent au-dessus de lui, en la personne de Stefan Zerowski.

On peut regretter une fois de plus que le grand romancier Thomas Hardy, chargé d'années et de gloire, ait été méconnu par l'Académie suédoise. Il est extraordinaire, en effet, que le puissant créateur de *Jude* et de *Tess*, pour ne citer que ses deux œuvres capitales, n'ait pas reçu depuis longtemps le prix Nobel.

LES LIVRES

Ouvrages en langue française

PIERRE HAMP : *Le lin* (Nouvelle Revue française). — Pierre Hamp ajoute un nouveau chapitre à son œuvre à la fois uniforme et diverse. La « peine des hommes » : sujet inépuisable hélas ! dans sa grandiose monotonie. L'auteur nous conte cette fois l'histoire du lin et des milliers d'existences laborieuses vouées à la fibre douce et soyeuse depuis le moment où on la met rouir dans la Lys jusqu'à celui où, devenue fine toile ou linon merveilleusement ouvré, elle tente les acheteuses des expositions de blanc et la riche clientèle étrangère des magasins de luxe. Et comme toujours, il trouve, pour évoquer ces existences, quelques mots d'une intensité inoubliable. Voici le vieux Flamand, marchand de lin : « Rester longtemps sans fumer la longue pipe, sans boire la profonde chopé de bière rendait Jean Vandael triste, mais plus grande encore était sa tristesse de ne pas toucher le lin... Toucher le lin le rendait heureux. » Voici le petit Gustave Browaey, approvisionneur d'une machine à peigner, « treize ans et pas beaucoup de viande sur les os... Il remuait vite ses minces bras pour servir la mécanique où il n'était que comme un engrenage de chair... Il l'entendait la nuit. Il n'était pas seulement Gustave Browaey, mais Gustave Browaey-Peigneuse, esclave de cette machine saccadée qui le secouait sur son estrade de bois... Et c'est encore Marie Browaey, filasse : au corps macéré dans la vapeur chaude... Elle enviait les filles de la couture, de la mode, assises dans les salles sans machine... Elle rêvait d'aller au travail en petits souliers et de marcher sur du parquet sec ». Des explications techniques, des statistiques, quantité de renseignements sur les dessous de chaque métier se

mèlent au récit sans qu'il cesse un instant d'être vivant, coloré, chargé d'humanité. Il y a là un genre nouveau que Pierre Hamp a créé et dont il reste le seul représentant. Son style aussi porte une marque bien personnelle : plus évocateur que correct, il rend dans sa concision rude et gauche la vie pénible du travail beaucoup mieux que ne ferait une langue plus impeccable.

G. MAURY.

Bernard BARBEY. *Le Cœur gros*. (Grasset, Paris.)

Le premier roman de M. Bernard Barbey a l'aspect d'une autobiographie non, sans doute, par la rigoureuse exactitude des faits, mais par la juvénile sincérité d'enthousiasme, de craintes, de désirs, que l'auteur prête au personnage central du *Cœur gros*. C'est, en général par ce genre de confession, parfois indirecte, que débute un jeune homme de lettres qui n'a pas — fut-ce pour lui seul — écrit de vers. Un enfant, un adolescent émerveillé par un grand cousin qu'il trouve « charmant » et « artiste ». Et cet *enfant jaloux* (pareil à celui que Robert de Traz nous a donné dans *Complices*) livre son cœur à cette passion ambiguë qui évolue lorsque Walt le séducteur se marie avec une cousine du héros. C'est alors une jalousie double, inavouée, trouble elle aussi, que font naître Walt et sa jeune femme. Car, dans l'enfant déçu, l'homme et l'amour s'éveillent obscurément près de la belle Claude qui n'est pas heureuse. L'épouse énervée, avec l'enfant au cœur gros, chancelant une seconde au bord de la passion, se disent avec effroi qu'ils ont presque trahi, déjà, l'homme peut-être médiocre qui leur a inspiré jusqu'ici leurs rêves les plus secrets. Sur ce thème, M. Barbey a esquissé ce roman avec une retenue qui a son attrait et ressemble à la timidité même du héros. Mais Walt et Claude ne vivent guère et sont presque invisibles. Peut-être parce que leur admirateur ingénu est lui-même flottant et qu'il cesse de nous parler d'eux et de lui au moment où la vie les mêlerait en un drame, la période des velléités étant passée. Mais, en son romantisme discret, cette histoire plaît par un ton jeune, un sentiment délicat, et certaines images peintes d'un pinceau sensible. Sans doute, on comprend mal que le jeune héros se laisse entraîner par le moins « entraînant » des aînés, le plus futile, le plus dispersé. Walt est de ces êtres qui, faisant mine d'aimer la musique ou les lettres, passent pour artistes dans leur famille, et ne sont rien. L'agréable Claude fait montre gratuitement d'un inexplicable cynisme. Comment, auprès d'eux, un enfant saurait-il que devenir et que penser ? Il semble que le récit entier souffre de cette inconsistance des deux personnages qui gouvernent alternativement le cœur puéril ; aussi, trop souvent, Bernard Barbey a-t-il laissé se perdre l'émotion qu'il fait naître par certains accents : le début est d'une couleur charmante, les dernières pages sont justes et discrètement douloureuses. Chaque fois qu'un paysage nous apparaît,

on dirait que l'écrivain soit soudain plus sûr de lui-même. *Le cœur gros*, où se mêlent une ingénuité authentique et une certaine rouerie littéraire, est un début que l'on accueille avec un amical plaisir, en attendant les prochains livres où Bernard Harbey deviendra ce qu'il ne saurait manquer d'être, grâce à des dons évidents.

J. CH.

EMMANUEL BUENZOD. *Ainsi la vie*, suivi de *Histoires immobiles*. (Lausanne, Spes).

Ne cherchons pas, dans les livres de M. Emmanuel Buenzod, les péripéties de l'invention ni les surprises complexes de l'analyse et ne faisons pas grief à leur auteur d'être à peine un romancier. Il est un poète, et son cœur est humain, sonore et pourtant peuplé de sourdes mélancolies. Il contemple les hommes avec une pitié et une tendresse fraternelles. Sa gravité devant la souffrance des humbles — on est tenté de dire : sa bonté — a je ne sais quel accent rustique ou « de petite ville » qui émeut. (Je ne suis pas surpris que Duhamel soit l'ami de M. Buenzod et de son œuvre.) Déjà la *Fête des hommes*, le *Beau Pays*, montraient des visages modestes et vrais ; les nouvelles d'*Ainsi la vie* nous ouvrent encore plusieurs logis où le travail, l'âge et l'amour jouent leurs secrètes et proches tragédies. Et quand son regard s'est assombri au spectacle de la morne vie, le poète lève les yeux vers l'éblouissement du lac et des monts. Mieux que personne, M. Buenzod sait que ses histoires sont *immobiles*, mais, à les vouloir telles, il met un courage simple, une foi qui sont dignes de respect en un temps où les écrivains de sa génération sont tentés par tant de faciles — et utiles — coquetteries. Sans doute le nom de C.-F. Ramuz vient-il à l'esprit de quiconque lit Buenzod ; et je ne crois pas que celui-ci soit influencé par ce qu'il y a de meilleur dans la manière de son éminent aîné. Mais peut-on s'en tenir à reprocher à M. Buenzod sa qualité de disciple spontané ? A chanter — car ce sont presque toujours des incantations — l'admirable pays qui est celui de Ramuz, comment ne se rapprocherait-on pas de l'étonnant visionnaire ? La peinture de M. Buenzod, moins personnelle, moins puissante est moins rude : elle est tendre. Si l'on regrette certaines pesanteurs, des gaucheries, des tours de syntaxe qui n'atteignent pas à la valeur expressive que leur prête l'auteur d'*Ainsi la vie*..., on est heureux de trouver en lui un poète de la nature aux images souvent admirables. Comme les autres, ce dernier livre contient, au hasard d'évocations parfois incertaines, des pages nombreuses où la beauté verbale, unie à des accents simples et justes, fait rayonner le visage du pays. Ceux qui obéissent cette côte magnifique, monts, vignes et lac, trouveront avec joie, dans bien des moments de l'œuvre de M. Buenzod, l'expression lyrique de leur amour.

JACQUES CHESSEVIERE.

Pierre CHAMPION : *Françoise au Calvaire* (Grasset, Paris).

Voici une très simple histoire, ou plutôt une histoire vraie, retracée avec une application fidèle, un sobre amour. C'est la guerre, vécue par des paysans bretons, avec la simplicité de leur race, et cette seraine, sublime résignation des gens qui sont toujours bien forcés d'accepter, de subir les grands phénomènes naturels. Et alors ce long drame de quatre années perd son caractère historique, en quelque sorte, pour prendre l'apparence d'une calamité millénaire. Grande épreuve humaine, semblable à celles qui désolent périodiquement les champs et les peuples, et qui fut le mieux supportée par ceux qui gardent obscurément dans leur mémoire le souvenir des orages, des inondations, des épidémies, des invasions. Les gens des villes, qui n'ont plus d'instincts héréditaires, s'imaginent que leur destinée est nouvelle, et que tout a commencé le jour de leur naissance. Mais les gens de la campagne et de la mer, comme ceux dont M. Champion a tracé l'admirable portrait, savent bien que tout se répète.

N'est-il pas curieux, et un peu attristant, que les livres qu'à des degrés divers, on est tenté de lire, les livres qui vous apportent un aliment ou une distraction assurés, n'appartiennent pas à la littérature pure. Ainsi *Françoise au Calvaire*, si riche d'émotion et de vérité. Ainsi *Seul à travers l'Atlantique*, d'Alain Gerbault, grande leçon d'opiniâtreté et de maîtrise. Ainsi, pour l'amusement et le pittoresque, *Comment j'ai découvert l'Amérique*, de Boni de Castellane. Oui, ces trois livres-là sont autrement plus attrayants que les neuf-dixièmes des ouvrages prétendus littéraires entre lesquels a dû décider le jury du prix Goncourt. Ils étaient nombreux, ces ouvrages-candidats, mais comment ne pas être frappé de leur faiblesse, de leur médiocrité, de leur outrecuidance. Aujourd'hui on fait des livres avec des intentions, avec des velléités, on compose des romans sans expérience, sans observation, on déforme le réel, on fausse la pensée sans même y prendre plaisir, par une sorte de rancune bête. De beaucoup, il faut préférer Champion, Gerbault et Castellane à cette littérature sotte et insignifiante !

R. T.

Maurice MARTIN DU GARD : *Impertinences* (Camille Bloch, Paris).

Quel charmant ouvrage, pimpant et moqueur ! M. Martin du Gard n'est dupe de personne, pas même des hommes de lettres. Et comme il a raison ! Il fait leurs portraits, en une suite d'esquisses adroites, vivement touchées, mais il tient à mêler aux traits de l'image une réserve, souvent à demi cachée, une moquerie. Cela sans méchanceté, pour s'amuser lui-même, plutôt. S'il apparaît imprévu, saugrenu parfois, c'est par sincérité. Il a le don magnifique de s'étonner, qui est aussi nécessaire au critique qu'au poète ; il découvre l'imprévu de ce qui semblait aller de soi. Seule-

ment, comme il n'attache pas une extrême importance à ses modèles, il ne se scandalise pas de ce qu'il remarque. Il rit. On peut se demander si, sous la bonne humeur de M. Martin du Gard, ne se dissimulent pas un désenchantement complet, une indifférence chronique, et si ce n'est pas ce mélange qui donne à sa prose ce goût piquant, excitant. En tous cas, son livre gracieux et drôle ravit le lecteur.

R. T.

Georges GIRARD : *Les Vainqueurs* (N.R.F. Paris).

Réel très simple, mais extrêmement vrai. Nulle déformation, un constat d'évidence. Ces pages si sobres, entraînant l'adhésion par leur sincérité, sont parfois d'une émotion extraordinaire, celle qu'on ressent à épouser un enfant raconter ce qu'il a vu. La conviction emporte tout.

Ouvrages en langue anglaise

Robert NATHAN : *The puppet master* (John Lane & Co, Londres). Voici un livre charmant, plein de la plus rare fantaisie, tout imprégné d'une philosophie subtile et indulgente, d'une ironie qui se nuance de tendresse et d'un symbolisme facile et familier. Bien que l'action, — si toutefois on peut appeler ainsi la mince intrigue qui sert de prétexte à l'auteur pour mille observations savoureuses et souvent d'une rare profondeur, — soit située en plein New-York, rien de la vie trépidante de la ville effrénée n'a pénétré l'œuvre imprévue et reposante de M. Robert Nathan. Il nous présente un petit groupe de gens paisibles : le Père Jonas, vieux philosophe et érudit qui s'est fait par vocation directeur d'un théâtre de marionnettes, — et dont la tournure d'esprit nous rappelle singulièrement certains personnages de France — ; il y a aussi Christopher Lane, jeune poète qui est heureux parce qu'il ne se rend pas compte de ce qui se passe tout près de lui, et pour qui seul l'avenir est l'important, est, à la fois, l'auteur et le machiniste du modeste théâtre Jonas ; Mrs Holly, jeune veuve un peu brouillon qui récite les rôles des personnages féminins, et sa fillette, Amy May, une des enfants les plus charmantes dont aucune littérature puisse se vanter, une vraie petite fille qui sait encore jouer à la poupée, et au délicieux jeu de « faire semblant ».

Papa Jonas et Amy May, — les deux extrêmes de la vie — ; le vieux philosophe a la plus vive affection pour la petite fille qui est la grande amie de ses pantins, car, comme il le dit « les enfants comprennent ces choses mieux que nous, car ils n'ont pas encore appris à douter de tout. Ils n'ont pas peur de croire et en conséquence, ils font moins d'erreurs ». Amy May a une poupée en chiffons, Annabel Lee, dont l'avenir l'inquiète. Elle voudrait la

marier à M. Aristote, le pantin préféré de Papa Jonas, qui l'a ainsi baptisé estimant que « pour être un bon *clown*, il faut aussi être quelque chose d'un philosophe ».

Et les aventures matrimoniales des pantins fournissent à M. Robert Nathan et à Papa Jonas maints sujets de méditation. Annabel Lee confronte son avenir sans crainte : « Sa douce nature composée de chiffons ne permettait point aux accidents les plus outrageants de changer son caractère. Des âmes de ce genre, faites de loques, sont plus fermes que le fer, — on peut les tailler en pièces. on ne peut les briser ».

Le mariage du pantin et de la poupée auquel assistent solennellement tous les personnages vivants de la fantaisie de M. Nathan, est célébré par Papa Jonas qui improvise un petit sermon inattendu et charmant...

« Voici devant moi deux petits êtres tranquilles. L'un est de bois, l'autre de chiffons. Ils n'ont jamais parlé et nous n'avons aucune raison de croire qu'ils ont jamais entendu les paroles que nous leur avons adressées. Cependant ne commettons point l'erreur de nier aux formes immobiles une vie dont nous sommes ignorants. Car la vie est partout et en tout ; elle est aussi diffuse qu'elle est mystérieuse ; partout elle est pleine de joie et d'angoisse ; partout elle est belle, patiente et brave. Elle n'a point d'autre but que de *continuer* ; elle n'a point d'autre raison que de s'étendre.

« Et elle s'étend par l'Amour. Elle se sacrifie afin de renaître. Ceci est le but du mariage, et c'est pour cette raison que le mariage est tragique. Car c'est une forme de la mort. La vie ne se renouvelle qu'au coût de la vie ; le nouveau détruit et se nourrit de l'ancien. La Nature, insouciant et immortelle, contemple avec une indifférence égale l'angoisse de la naissance et les affres de la dissolution. C'est tout un pour elle ; tout lui est égal.

« Du mariage des insectes naissent de nouveaux insectes aux griffes hideuses, aux dispositions ardentes. Les oiseaux rapides et craintifs donnent naissance à des formes ailées, d'où montent les mêmes douces chansons. Du mariage d'esprits de nouvelles pensées sont conçues : elles ressemblent aux anciennes, mais elles sont fraîches et passionnées de jeunesse. Et du mariage des âmes surgissent de nouveaux espoirs ».

M. Robert Nathan nous a prouvé dans *The Puppet Master* qu'il sait amuser, charmer, émouvoir et faire songer... On ne peut lui souhaiter mieux que de continuer.

Marc LOGÉ.

Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT-QUINZIÈME

SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 1924 — N^{os} 345-348

	Pages
NOTRE ORGANISATION MILITAIRE, par G. de Lorioi, colonel-divisionnaire	1
PIERRE DE RONSARD, VENDOMOIS, par H. de Ziegler	25
PAYS DE SABLE ET DE LUMIÈRE, par S. Roberty	39
LA DÉSIGNATION DES CANDIDATS A LA PRÉSIDENTIE DES ETATS-UNIS par ***	72
DE QUOI RIT-ON ? par Walter Jeqvier, D ^r ès lettres. Seconde et dernière partie	87
LA QUESTION DU BLÉ, par Georges Paillard, professeur à l'Université de Lausanne	129
SOUVENIRS DE POLICE. M. LÉPINE, par Ernest Raynaud	141
L'ÉVOLUTION AMOUREUSE D'ALPHONSE DE LAMARTINE, par Charles Fournet	154
LA CÉNISE BOÛME, par M. Koukouchine. (Traduit du slovaque par Janho Čadra). Première partie	173
Seconde et dernière partie	335

	Pages
LES MONNAIES ROMAINES AU CANTON DE VAUD, par <i>Julien Gruaz</i> ...	209
IMPRESSIONS DU CANADA, par <i>G.-N. Tricoche</i>	223
A NOS LECTEURS	257
LES DÉMOCRATIES MODERNES, par <i>Felix Bonjour</i>	259
LA CORRESPONDANCE DE WILLIAM JAMES, par <i>Virgile Rossel</i>	274
LE PRISONNIER DE LA BASTILLE, par <i>C.-C. Rivier</i>	294
LA RIVALITÉ DE JOMINI ET DE CLAUSEWITZ, par <i>Emile Mayer</i> , lieutenant-colonel	321
POUR LE PAYS ROMAND, par <i>Paul Seippel</i>	351
NIETZSCHE ET LES HAUTEURS, par <i>Robert de Traz</i>	385
MADemoiselle sœur MARIE-FULGENCE, par <i>Gabriel Miro</i> .	
Première partie	396
ARTHUR HONEGGER, par <i>André George</i>	415
KNULP, par <i>Hermann Hesse</i> .	
Première partie	427
LA GUERRE ET LA GRIPPE, par <i>L. Hertsch</i>	453
LETTRES DE PARIS, par <i>F. Roger-Cornaz</i>	
Septembre. — Paris aux champs. — Un grand mariage. — Méditations sur la mode	108
Novembre. — Rentrée. — Anatole France	354
CHRONIQUES SUISSES ROMANDES, par <i>Henri Rohrer</i>	
Septembre. — Sur le tome premier de la <i>Correspondance générale de Jean- Jacques Rousseau</i>	112
Novembre. — Sur Blaise Cendrars, Laforgue, une nouvelle traduction de <i>La Tempête</i> et un poète du XVI ^e siècle	366
CHRONIQUE ITALIENNE, par <i>Henry Aubert</i> .	
Octobre. — Quatrième centenaire de Jean de Bologne. — Le dernier ouvrage de M. Gabriel d'Annunzio. — Mort de M ^{me} Dora Melegari. — Un « jeune » déjà illustre : M. Mario Puccini	230

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS, par *Edmond Hille*

Novembre. — L'Exposition de Bâle et la renaissance de l'art chrétien. — La peinture suisse à Paris : De Hubert à Hodler. — Vers des temps nouveaux

361

CHRONIQUE MUSICALE, par *Ed. Combe*

Octobre. — Busoni. — Jacques-Dalcroze. — Georges Becker. — Un livre de Ch. Schneider. — Les musiciens suisses à Schaffhouse. — Les festival d'Aarau. — L'opérette vicennaise. — La prochaine saison symphonique. Furtwängler à Toscanini

236

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*

Septembre. — L'origine du pétrole. — Le drame de l'Everest. — Le plomb et le cancer. — Le raid Pellier-Doisy. — Publications nouvelles

118

Octobre. — Le traitement de la tuberculose : méthodes Dreyer et Spahlinger. — Travaux de M. J. Auclair. — Autour de la Courtière : la propagation des ondes par le sol ; vitesses de transmission différentes ; une silencieuse sur les zones de silence. — L'aurore boréale et l'azote solide. — Immunisation par des substances non spécifiques. — Le bore et la physiologie des plantes. — Le coton au Queensland. — Utilisation des ordures ménagères. — Publications nouvelles

243

Novembre. — La vaccination contre la tuberculose chez les animaux et chez l'homme. — La symbiose chez les termites : les protozoaires et la digestion. — Le tonne, les éclipses et les marées atmosphériques. — Les parasites de la T.S.F. et la météorologie. — Publications nouvelles

337

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Edmond Roussier*

Septembre. — Le traité anglo-soviétique. — La Conférence de Londres et ses suites. — L'Assemblée de la Société des Nations

121

Octobre. — L'œuvre de l'Assemblée des nations. — La guerre en Maroc, en Arabie, en Chine, en Géorgie

252

Novembre. — Les élections anglaises et le nouveau ministère. — En France : la politique intérieure et extérieure de M. Herriot. — La dissolution du Reichstag allemand. — La victoire de M. Coolidge. — Choses et autres

379

CHRONIQUES NATIONALES.

Décembre. — <i>Angleterre.</i> Les valeurs nouvelles du conservatisme, par <i>Thomas Greenwood</i>	472
<i>Belgique.</i> La Belgique et le protocole de Genève, par <i>Henri Jaspar</i> ...	484
<i>France.</i> Jean Jaurès, par <i>Daniel Halévy</i>	490

CHRONIQUE INTERNATIONALE, par *Edmond Rossier*.

Décembre. — France et Angleterre	500
---	-----

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (col.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries :: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

PRODUIT SUISSE



Remèdes efficaces et bon marché prescrits avec succès depuis plus de 57 ans.

	flacons	bouteils d'un litre
Pur, contre les maux de gorge et les catarrhes	2.—	5.—
A l'iode de fer, contre les scorbutiques, remplace entièrement l'huile de foie de morue.....	2.50	6.—
Au phosphate de chaux, pour les enfants faibles des os.....	2.50	6.—
Ferrugineux, contre l'anémie, la chlorose.....	2.50	6.—
Au bromure d'ammonium, contre la coqueluche	2.50	6.—
Aux glycérophosphates, contre la nervosité.....	2.50	6.—
A la papaine, contre les mauvaises digestions.	2.50	6.—

En vente dans toutes les Pharmacies
 Fabrique de Produits diététiques au malt
 Dr. A. WANDER S. A., BERNE
 Maison fondée en 1865.

CHEZ LES LIBRAIRES

ESSAI SUR L'HISTOIRE DU PARTI FEUILLANT ADRIEN DUPORT, avec une correspondance de Barnave en 1792, par Georges Michon, D^r ès lettres, D^r en droit. — 1 vol. in-8^o de la *Bibliothèque historique*. Paris. Payot.

La Révolution est venue d'en-haut. Elle a été réellement déclenchée par la noblesse libérale dont les principaux représentants, avec La Fayette et de Lameth, avaient pris part à l'établissement de la République des Etats-Unis. Ils furent aidés, dans l'ébranlement de l'Ancien Régime, par la jeune aristocratie parlementaire à la tête de laquelle se distingua Adrien Duport.

M. G. Michon retrace le rôle, trop peu connu jusqu'ici, de la minorité libérale de la noblesse dans les premières années de la Révolution, principalement du triumvirat Duport-Barnave-Lameth, ainsi que du parti feuillant dont ils furent les chefs, dans la période qui s'étend de la fuite de Louis XVI au renversement du trône.

De 1789 à 1792, la Révolution fut dirigée par cette noblesse libérale, tour à tour par le groupe La Fayette et par le groupe Duport-Barnave-Lameth. Duport et ses amis les Feuillants, cherchant à réaliser l'idéal politique et social qui devint celui de la monarchie de Juillet, s'attachèrent à réconcilier la royauté et la nation sur la base des principes de 1789. Ils voulaient mettre à la place de la bureaucratie royale le gouvernement de la bourgeoisie guidée par la noblesse libérale dont ils eussent été les chefs. Ils entendaient maintenir le peuple en dehors de la politique ; aussi lorsque celui-ci réclama sa part du gouvernement, sentirent-ils la nécessité d'arrêter la Révolution. Ils s'entendirent avec la royauté dans le but de reviser la Constitution et d'accroître le pouvoir exécutif.

Le rôle de Duport, le plus grand des juristes qui préparèrent l'organisation de la France nouvelle, est nécessaire à connaître pour comprendre l'histoire des premières années de la Révolution. Des questions capitales comme le droit de paix et de guerre, la rééligibilité des députés, les prérogatives du pouvoir exécutif, les droits du Parlement, sont plus que jamais à l'ordre du jour et les discussions approfondies de l'Assemblée Constituante s'imposent à la connaissance des hommes politiques soucieux de la réorganisation de l'Etat.

Enfin, ce livre apporte des vues nouvelles sur les origines de la guerre de 1792 entre la France, l'Autriche et la Prusse.

LA DÉDUCTION RELATIVISTE, par Emile Meyerson. — 1 vol. in-8^o. Paris, Payot.

Ce livre se rattache étroitement aux travaux antérieurs de l'auteur : *Identité et réalité* (2^e édition, Paris 1912, Alcan) et : *De l'explication dans les sciences* (Payot, 1921, Paris). Tout comme il l'avait fait à l'égard de conceptions analogues, M. Meyerson étudie, dans ce nouvel ouvrage, celles de M. Einstein et de ses continuateurs à un point de vue strictement limité, à savoir en cherchant à dégager les procédés de pensée mis en œuvre par ces savants et par leurs adhérents. Par contre, il fait, dans la mesure du possible, abstraction de l'aspect purement scientifique des théories de la relativité, qu'il considère comme relevant uniquement de la compétence du physicien.

Examinant ces hypothèses comme une phrase déterminée de la physique, comme un phénomène qui s'est produit à un moment précis dans l'évolution du



SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

FONDÉE EN 1871

CAPITAL-ACTIONS et RÉSERVES
FRANCS : 153 MILLIONS

BALE - ZÜRICH - GENÈVE
LAUSANNE - NEUCHÂTEL
ST-GALL - CHAUX-DE-FONDS
SCHAFFHOUSE
LONDRES

SIEGE DE GENEVE

6, CORRATERIE, 6

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE,
DE BOURSE ET DE CHANGE AUX
CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

CHEZ LES LIBRAIRES (*Suite*)

savoir humain. M. Meyerson arrive à conclure que le relativisme, loin d'être comme on l'a souvent affirmé, ou du moins insinué, un phénomène en quelque sorte tératologique, constitue, tout au contraire, un produit normal de la science, c'est-à-dire une théorie que celle-ci a engendrée en se conformant entièrement aux règles qu'elle a de tout temps suivies dans cet ordre d'idées.

Tel est le but et l'intérêt de ce nouveau travail de l'éminent philosophe qu'est M. Meyerson ; cet ouvrage aura le même retentissement dans les milieux philosophiques que *De l'explication dans les sciences*.

L'EMBOUTEILLAGE DE ZEEBRUGGE, par le capitaine de vaisseau *A.F.B. Carpenter*, de la Marine royale britannique. — 1 vol. in-8°, avec 18 gravures et 1 carte hors-texte. Paris, Payot.

L'Embouteillage de Zeebrugge restera dans l'histoire un épisode extraordinaire — le plus extraordinaire peut-être de toute la grande guerre — et le récit du capitaine Carpenter, le chef héroïque et génial de l'opération, est une des plus hallucinantes pages d'histoire militaire qu'il ait été jamais donné aux hommes de lire. Par sa saisissante réalité, par sa précision minutieuse et froide, ce récit nous fait songer au miracle, au fantastique, à une obsédante illusion créée de toutes pièces par une imagination d'artiste.

Si la guerre n'avait pas eu lieu, ce livre eût pu tout aussi bien être signé par un Jules Verne ou un Wells.... Mais la guerre a eu lieu et les lecteurs du capitaine Carpenter peuvent apprendre comment par une nuit sans lune le célèbre goulet fut bloqué : l'opération qui ne dura qu'une heure avait demandé de longs mois de préparation et la mobilisation de 173 bâtiments divers.... Quant aux exécutants ils avaient tous fait en partant le sacrifice de leur vie et tous les survivants du raid héroïque devaient être des rescapés. Telle est la matière de ce livre, illustré de 18 gravures, qu'on peut considérer, au sens absolu du mot, comme le plus passionnant ouvrage qu'on ait offert au public français depuis des années.

PSYCHOLOGIE COLLECTIVE ET ANALYSE DU MOI, par le Dr *Sigm. Freud*. Trad. de l'allemand par le Dr S. Jankélévitch. — 1 vol. in-8°. Paris, Payot.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la sociologie et la psychologie des foules se sont contentés de ramener toutes les manifestations multiples et variées de celles-ci à une seule explication : la suggestion, comme si celle-ci était un fait irréductible, portant en lui-même sa propre explication. Freud, au contraire, cherche à appliquer à l'étude de la psychologie collective une notion qui s'est déjà montrée féconde en résultats dans l'analyse de beaucoup d'autres manifestations psychiques et notamment des psychonévroses : la notion de la *libido*, de l'amour conçu au sens le plus large du mot. Analysant, non plus, comme on l'a fait jusqu'à présent, les foules temporaires, révolutionnaires, mais les foules stables, hautement organisées, telles que l'Armée et l'Eglise, Freud réussit à montrer que ce sont des relations amoureuses ou, si l'on préfère, des attachements affectifs, qui forment le fond de l'âme collective ; que ce qui assure l'unité et la cohésion des foules, c'est l'amour dévié de son but sexuel ; que si, dans une foule, un individu renonce à ce qui lui est personnel et particulier, et se laisse suggestionner par les autres

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

CAPITAL ET RÉSERVES FR. 65,000,000

Toutes Opérations de
BANQUE,
BOURSE,
CHANGE.

CHEZ LES LIBRAIRES (Suite)

membres, c'est parce qu'il éprouve le besoin d'être d'accord avec ceux-ci, qu'il se sent poussé à *s'identifier*, à se fondre avec eux. C'est le dieu Eros qui inspire les foules et préside à toutes leurs manifestations. Ce nouveau livre du grand psychiatre viennois s'ajoute à ceux déjà parus en français et dont le succès a été si grand : *Introduction à la psychanalyse*, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, *Totem et Tabou*, *Cinq leçons sur la psychanalyse*.

HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, par F. Boquet, Dr ès sciences mathématiques. — 1 vol. in-8°. Paris, Payot.

L'astronomie a de multiples aspects. Pour les uns, c'est la science quelque peu mystérieuse et proche parente de l'astrologie avec laquelle nombre de nos contemporains la confondent encore ; pour d'autres, c'est une science *rébarbative* et *hérissée d'intégrales terrifiantes*, suivant l'expression d'Henri Poincaré. C'est cependant de toutes les sciences celle qui, sans contredit, se prête le mieux à la vulgarisation. De nombreux savants, et non des moindres, ont tenté d'intéresser les peuples à l'étude de l'astronomie. Malgré ces efforts, l'indifférence subsiste. L'astronomie est, et a toujours été, le privilège d'un petit nombre, philosophes grecs, prêtres assyriens et égyptiens dans l'antiquité, quelques savants rêveurs, mathématiciens ou physiciens dans nos temps modernes. C'est donc faire œuvre utile que d'associer le grand public aux travaux et à la joie qu'éprouve l'astronome, en découvrant les lois immuables que le Créateur a imposées aux mondes, et en analysant la constitution de millions de soleils et de mondes en formation situés à des distances qui défient parfois toute représentation en nombre !

La publication d'une histoire de l'astronomie s'imposait comme complément aux nombreuses œuvres de vulgarisation de la science du ciel. C'est pour combler cette lacune et mettre en relief le rôle historique de l'astronomie dans le développement des sciences, que l'un de nos savants astronomes de l'Observatoire de Paris a écrit cet ouvrage d'une lecture facile pour quiconque possède les notions les plus élémentaires de la cosmographie. L'auteur ne s'est pas borné à remonter à l'origine des découvertes et à suivre l'enchaînement des idées avec la marche de l'esprit humain dans l'ordre scientifique ; il a agrémenté son œuvre d'anecdotes judicieusement choisies qui en rendent la lecture attrayante. C'est avec un légitime orgueil que nous constatons aujourd'hui les progrès réalisés depuis un siècle, tant dans les sciences abstraites que dans les sciences appliquées. En lisant l'ouvrage de M. F. Boquet, le lecteur se rendra compte également de la lenteur relative de la révolution scientifique à laquelle nous assistons.

LA RADIOACTIVITÉ ET LES TRANSFORMATIONS DES ÉLÉMENTS, par Jean Becquerel, professeur au Museum d'histoire naturelle. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.

M. Jean Becquerel, le savant professeur au Muséum d'Histoire Naturelle, vient de publier, dans la *Collection Payot*, un ouvrage sur « La radioactivité et les transformations des éléments ».

Nul n'était mieux qualifié que M. Jean Becquerel pour présenter ce sujet au grand public, car il est le fils de l'illustre auteur de la découverte de la radioactivité.

Après un historique complet de la radioactivité, où les travaux d'Henri Becquerel sont très justement mis en lumière, M. Jean Becquerel expose avec

Anglo Swiss Biscuit Co.

~~~~~ Winterthour ~~~~~

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac.

Ouvert toute l'année.

Confort

Prix modérés.



Perrin

ARTISAN EN MEUBLES

TAPISSIER
DÉCORATEUR

EBENISTERIE TRÈS
JOIGNÉE FABRIQUÉE
ENTIÈREMENT DANS
NOTS ATELIERS

MEUBLES DE JALON
RIDEAUX
MEUBLES CLUB

TOUS NOS MODÈLES
MÊME LES PLUS FUMES
SONT ÉTUDIÉS AVEC SOIN
ET SONT D'UNE EXÉCUTION
PARFAITE

TELEPH: 8594

MONTBENON
LAUSANNE

ATELIERS DE CONSTRUCTION

OERLIKON

BUREAU DE LAUSANNE

LAUSANNE, Gare du Flon Escaliers du Grand-Pont

Maison 8111800

ENTREPRISE D'ÉLECTRICITÉ

LUSTRES ET LAMPES DE LUXE

Visitez nos salons d'Exposition.

LES MEUBLES PERRENOUD**CERNIER (NEUCHÂTEL)**

CHAUX-DE-FONDS — NEUCHÂTEL — GENÈVE — BERNE — LAUSANNE

sont de fabrication sérieuse et garantis

Ils sont réputés de goût parfait et avantageux

CHEZ LES LIBRAIRES (Suite)

la plus grande clarté les découvertes capitales que les phénomènes radioactifs ont permis d'effectuer sur la structure de la matière et son évolution, la constitution des atomes et l'énergie formidable dont ils sont le siège.

L'auteur passe en revue les diverses transformations que subissent les éléments radioactifs. Puis il étudie la signification de la loi de transformation et termine, après un chapitre sur la radioactivité dans la nature, par l'exposé des théories contemporaines sur l'évolution des mondes.

Ce nouvel ouvrage de la *Collection Payot*, où l'appareil mathématique a été réduit de façon à en rendre la lecture facile, met ainsi à la portée de tout le monde une des questions les plus importantes et les plus passionnantes de la science actuelle.

LIGUE DE NATIONS OU LIGUE DE FINANCIERS, par *Samuel Gompers*, président de la Fédération of Labor (Etats-Unis). — 1 vol. in-16. Paris, Payot.

La guerre mondiale qui a coûté si cher à l'humanité, semble avoir fait apparaître un nouveau facteur de troubles et de discordes possibles entre nations : ce sont les grands magnats de la finance et de l'industrie dans tous les pays. Par suite des cartels internationaux qu'ils dirigent ou contrôlent, ils peuvent arriver à créer, dans leurs seuls intérêts, des conflits entre nations, d'où pourraient résulter de nouvelles guerres.



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de Rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix de façon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)

Station climatique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef D^r F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. - Maison confortable. - Prix modérés. - Prospectus franco. - Dir.: E. Nantermed.

Grand Hôtel

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: Schuls-Tarasp.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et procure abondamment des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10-1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12. — et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 380 lits.

Maladies mentales et nerveuses

Château de CORCELLES s.Chavornay, VAUD (Suisse)

Maison fondée en 1880

PAR UN PÉRIODIQUE DES DOCTES SOUS

Maison fondée en 1880

Auto à disposition - Téléphone 21

D^r W. MOERHLEN, médecin de l'établissement.

Direction: Robert TCHANTZ, propr.

CHEZ LES LIBRAIRES (*Suite*)

Il est intéressant de voir M. Samuel Gompers, Président de la « Federation of Labor » des Etats-Unis, qui réunit 3 millions d'adhérents, signaler ce nouveau danger pour la paix du monde.

Un seul moyen de contrecarrer cette puissance nouvelle, issue des conditions économiques modernes : une Société des Nations puissamment organisée, possédant une force réelle et munie de sanctions effectives. Voilà le but du petit livre qui vient de paraître. On y lira avec le plus grand intérêt les arguments documentés de M. Samuel Gompers.

Ajoutons que M. Yves Le Troquer, ancien ministre des travaux publics, présente ce volume au public français par une remarquable étude écrite en juillet 1924 et qui sert de préface à l'ouvrage.

RONCARD. Poésies choisies, publiées par *Sorg* et *Bertrand Guégan*. — 1 vol. in-8°. Paris, Payot.

Ce livre est un petit monument élevé à la gloire de Ronsard et des grands artistes de la Renaissance. Ses éditeurs, laissant de côté les pièces que seul recommandait l'intérêt historique ou didactique, n'ont retenu dans leur choix que les poèmes littérairement les plus beaux ; ils ont reproduit le texte définitif de 1587, le dernier revu par Ronsard, et, pour faciliter la lecture, modernisé la ponctuation et l'orthographe.

Imprimé en joli elzévir, sur du papier vergé d'alfa, cet élégant volume est présenté avec autant de soin et de goût que s'il s'agissait d'un livre de grand luxe, et cependant il est à peine plus cher qu'un vulgaire roman, 46 gravures sur bois (illustrations en pleine page, lettrines, bandeaux et culs-de-lampe) le décorent. dues aux meilleurs graveurs français du XVI^e siècle. On y trouve aussi une substantielle notice biographique, une étude sur la musique au XVI^e siècle et six mélodies pour piano et chant sur des vers de Ronsard (25 pages de musique) que M. André Schaeffner a transcrites d'après les chœurs polyphoniques des plus grands musiciens de la Renaissance : Costeley, Janequin, Nicolas de la Grotte et Orlando de Lassus.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE, par *Paul Monceaux*, membre de l'Institut. — 1 vol. in-16. Paris, Payot.

Pour cette petite *Histoire de la littérature latine chrétienne*, la librairie Payot s'est adressée à un spécialiste en ce domaine : M. Paul Monceaux, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, l'historien de l'Afrique chrétienne. Dans le cadre restreint d'un si petit volume, l'auteur a su faire entrer un tableau complet de cette littérature, jusqu'ici peu connue du public. Dans une importante introduction, il en a dégagé les traits principaux, indiqué les sources, marqué les rapports avec l'histoire de l'Eglise. Il a distingué trois périodes : les origines jusqu'à Constantin et la paix de l'Eglise, l'apogée au temps de Saint-Augustin, la longue agonie au milieu des invasions de barbares jusqu'à la fin du VI^e siècle. Pour chacune de ces périodes, l'auteur s'est attaché à replacer dans leur milieu historique les littératures assez différentes des principaux pays latins : Italie, Gaule, Espagne, Afrique. Cette méthode nouvelle, qui correspond à la réalité et à la complexité des faits, était de nature à éclairer l'évolution de ces littératures

Union Financière de Genève

ETABLISSEMENT FINANCIER FONDÉ en 1890

— 12, RUE PETITOT, 12 —

EMISSION de VALEURS
CONSTITUTION de SYNDICATS
DOMICILIATION de COUPONS, ETC.

Membres du Conseil d'Administration :

MM. F. BORDIER,	de MM. BORDIER & C ^e	Président
G. HENTSCH,	de MM. HENTSCH & L ^e	Vice-Président
E. DOMINICE,		Adm. Délégué
H. CHAUVET,	de MM. CHAUVET & C ^e	Administrateur
E. DARIER,	de MM. DARIER & C ^e	"
W. HENTSCH,	de MM. HENTSCH, FOPPEL & C ^e	"
A. LOMBARD,	de MM. LOMBARD, ODIER & C ^e	"
A. LULLIN,	de MM. FERRIER, LULLIN & C ^e	"
L. MIRABAUD,	de MM. PACCARD, MIRABAUD & C ^e	"
E. DE ROGUTH,	de MM. CHARRIERE & ROGUTH & C ^e	"

Maisons de Banque privées
constituant le Groupe de l'Union Financière de Genève :

MM. BORDIER & C^e, 16, rue de Hollande, GENEVE
CHARRIERE & ROGUTH, 15, place St-François, LAUSANNE
CHAUVET & C^e, 10, rue de Hollande, GENEVE
DARIER & C^e, 4, boulevard du Théâtre, GENEVE
FERRIER, LULLIN & C^e, 16, rue Petitot, GENEVE
HENTSCH & C^e, 15, Courmayer, GENEVE
HENTSCH, FOPPEL & C^e, 48, rue du Nord, GENEVE
LOMBARD, ODIER & C^e, 11, Courmayer, GENEVE
PACCARD, MIRABAUD & C^e, 5, boulevard du Théâtre, GENEVE
G. PETER & C^e, 10, rue Dufay, GENEVE

Toutes Opérations de Banque

CHEZ LES LIBRAIRES (*Suite*)

et la physionomie vraie des écrivains. Aussi, dans ces chapitres successifs consacrés aux Romains et aux Italiens, aux Africains, aux Espagnols, aux Gallo-Romains, on voit se dessiner nettement les tendances et les aptitudes intellectuelles des futures nationalités. C'est ce que l'auteur indique dans sa conclusion, où il montre l'action exercée par cette vieille littérature chrétienne sur les langues et les littératures modernes. Ajoutons que dans ce tableau d'ensemble se dégagent en relief les grandes figures, et que le lecteur curieux de les connaître plus en détail trouvera les indications nécessaires dans une bibliographie générale ou dans des bibliographies spéciales à chaque période.

LES SURPRENANTES AVENTURES DU PETIT GÉDÉON, par *Francis de Jongh*. Conte pour les petits. Bel album in-4^o, illustré en couleurs. Lausanne, Payot.

Les surprenantes aventures du Petit Gédéon est un magnifique album illustré en couleurs ; c'est le plus intéressant livre pour les petits qu'on ait publié depuis longtemps. Les jeunes mères qui le liront d'abord nous comprendront. Elles savent mieux que personne combien l'absence de bons ouvrages pour les enfants se fait cruellement sentir chaque année quand arrive l'époque des étrennes. *Les surprenantes aventures du Petit Gédéon* comblera leurs vœux et ceux des divers comités fondés pour favoriser la littérature enfantine. Ecrit par un père de famille qui est en même temps un artiste, ce délicieux album est fait pour passionner les petits garçons aussi bien que les petites filles de 6 à 10 ans, car c'est dans son genre un véritable chef-d'œuvre.

Le Monde Nouveau

REVUE MENSUELLE INTERNATIONALE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Ayant pour but le rapprochement social, économique, littéraire et artistique entre la France et l'étranger.

DIRECTEUR-FONDATEUR :

Ebed VAN DER VLUGT

RÉDACTEUR EN CHEF :

Gustave-Louis TAUTAIN

DIRECTION, ADMINISTRATION :

16, rue Mayet, PARIS (VI^e)

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

FRANCE : 1 an, Fr. 50.— ; 6 mois, Fr. 25.— 3 mois, Fr. 12.—

ETRANGER : 1 an, Fr. 65.—

ANGLETERRE (Edition anglaise) : 1 an, Sh. 24.—

ETATS-UNIS (Edition américaine) : 1 an, Dol. 6.—

L'Abonnement aux Deux Editions : (française et anglaise) Fr. 100.—

Articles de Caoutchouc en tous genres

Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER & C^{ie}
SUCC. DE FRED. BRUNNER • BALE •



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seeholstrasse 4 ZURICH

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix: 1 flacon, 5 fr.; demi flacon, 3 fr.

Success garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt: Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prendre application au doigt.

Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. Franco p. la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON



CITROVIN

COMME VINAIQUE
RECOMMANDÉ PAR LES
MÉDECINS



100% STAUDENMANN fabrique suisse de Grandson Suisse

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE **A. MERCIER**

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.



L'Aliment idéal pour Enfants et Malades

:: *Produit révoé pour les Touristes* ::

Pour reprendre rapidement les forces, demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque **Régénérateur Royal** Marque Déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande
associés à des toniques puissants.

Une alimentation pauvre fait rapidement diminuer la joie et les forces, comme le peuvent le démontrer les affections, d'origine pour moitié et pour moitié.

Symptômes rencontrés dans les cas de faiblesse générale, manque d'appétit, nervosisme, anémie, maux de tête. Pour guérir rapidement l'infirmité chronique, nerveuse et les troubles causés par le surmenage physique et mental, prendre le

Régénérateur ROYAL Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour de courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande Ferrugineuse 9 fr.

„**Mercur**“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

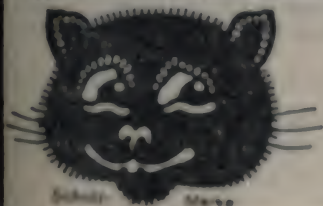
Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Comptoir de Bijouterie et d'Orfèvrerie

M^{me} M. LASSUEUR (anc. Halvy), Lausanne, rue de Bourg, 7, au 1^{er}

GRAVURES — RÉPARATIONS



VIN „KATZ“

Pépé - quino - ferrugineux
Produit suisse.

Il est dans toutes les pharmacies
Prix fr. 5.50.

Pour
faiblesse gé-
nérale, ané-
mie et autres
pour la rena-
issance

UNION DE BANQUES SUISSES

CAPITAL ET RÉSERVES : Fr. 86 000.000
29 SUCCURSALES ET AGENCES EN SUISSE

I. PLACE ST-FRANÇOIS **LAUSANNE** PLACE ST-FRANÇOIS
VEVEY **MONTREUX**

TRAITE TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
— AUX MEILLEURES CONDITIONS —

AGENCE DE VOYAGES PASSAGES MARITIMES CHANGE

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-PAS

PARIS - GENÈVE - BRUXELLES - AMSTERDAM - ROTTERDAM

CAPITAL : 200 MILLIONS
RÉSERVES : 161 MILLIONS

ÉTABLIE A GENÈVE

6, Rue de Hollande, depuis 1872

Toutes opérations de Banque — Dépôts de titres et
d'argent - Changes - Compte de dépôts à intérêts en Mon-
naies étrangères - Souscription sans frais à tous emprunts

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

PARIS

(IX^e)

Artistiques et Scientifiques

PARIS

(IX^e)

Organe hebdomadaire d'information et de critique
Directeurs : Jacques GUENNE et Maurice MARTIN DU GARD

RÉDACTION : 6, rue de Milan

Les Nouvelles littéraires renseignent sur l'actualité littéraire, artistique et scientifique, publient des enquêtes, des interviews, des informations de provinces et de l'étranger, des études d'ensemble sur les écrivains et les artistes ainsi que sur le mouvement des idées. On y trouve le compte-rendu des livres dans toutes les branches de l'activité intellectuelle (littérature, science, droit, histoire, industrie, etc.), une bourse des livres donnant les cours des éditions originales, un bulletin bibliographique complet, etc....

Le format des *Nouvelles littéraires* est celui d'un quotidien.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS : Gabriele d'Annunzio, Georges Auric, André Baillon, Gérard Basty, Julien Banda, Pierre Benoit, P. Berthelot, André Billy, Henri Béraud, Jacques Boulenger, Francis Carco, Jean Cocteau, Colette, Jacques Copeau, Benjamin Crémieux, René Crevel, M^{lle} J. Datcharry, Tristan Derème, Roger Divigne, Fernand Divoire, André Doderet, Roland Dorgelès, Drieu La Rochelle, Bernard Fay, Paul Fierens, Robert de Flers, Anatole France, Gaston Chérau, Régis Gignoux, Jean Giraudoux, Docteur René Guénon, Edmond Jaloux, B. de Jouvenel, Valéry Larbaud, Pierre Lasserre, Louis Latarula, Frédéric Lefèvre, Paul Lombard, Pierre Mac Orlan, Eugène Marven, Henri Massis, Charles Maurras, Francis de Mirmandre, Paul Maurand, Camille de Noailles, Charles Oulmont, Eugène Poil, Henri Rambaud, Jacques Rivière, André Salmon, Jean Sarrment, Albert Thibaudet, Robert de Traz, Louis Truch, Paul Valéry, Valéry-Bayoux, Fernand Vandierc, Georges Wybs, Bernard Zimmer, etc....

LE NUMERO : Fr. 0.40

ABONNEMENT : France, 20 francs. Etranger 30 francs.

On s'abonne chez tous les libraires et à la Librairie Larousse
13-17, rue Montparnasse, 13-17, Paris (VI^e)

EDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE
FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENNELLE
PARIS-VI^e
TÉL. : FLEURVS 12-27
R. C. Seine 35.806

“ LES DOCUMENTS BLEUS ”

N^o 12

DOMINIQUE BRAGA

“ 5.000 ”

Récit sportif

UN VOL. IN-16 6.75
50 exemplaires sur pur fil 25 fr. (souscrits)

Ceci est la course, nue. Mon récit commence au coup de pistolet du starter et se termine au poteau d'arrivée. J'ai banni tous effets de foule, toutes considérations sociales et historiques, cherchant sous le pittoresque apparent du sport à rejoindre sa vérité profonde et dépouillée.

Je me suis placé sur la piste et j'ai vécu avec le coureur, j'ai suivi le développement de ce terrible mécanisme qui mène l'homme à la défaite, et, en analysant pas à pas, aux points de vue technique, biologique et psychologique, les réactions vitales de l'athlète, il m'a semblé que j'entrais dans un domaine neuf. Cela m'a procuré une grande émotion, de nature lyrique : je l'ai contenue, comme l'athlète contient et ménage son souffle, son inspiration. Il suffit de dévoiler la force secrète qui git en chacun de nous et que le sportif prodigue jusqu'à la purification, durant les quinze minutes de son exploit pour que l'hallucination pédestre naisse sous vos yeux. Du moins j'ai tenté de la faire naître.

Si j'y ai échoué, si j'ai mal couru ce 5.000 mètres, je me corrigerai. Et sur d'autres distances, en d'autres jeux, comme je veux l'entreprendre, peut-être atteindrai-je une meilleure « forme ».

DOMINIQUE BRAGA.

NOTICE

DOMINIQUE BRAGA, né à Paris en 1892, 31 ans, 1 m. 71, 69 kgs, capacité respiratoire, 5 litres 300.

Sports pratiqués : foot-ball, tennis, escrime, natation, athlétisme (performances : saut en hauteur, 1 m. 70 ; 1.500 mètres en 4 m. 19 sec.).

REVUE INTERNATIONALE DE LA CROIX-ROUGE

5^{ème} année

BULLETIN INTERNATIONAL
DES SOCIÉTÉS DE LA CROIX-ROUGE

Cinquante-quatrième année

PUBLIÉ PAR LE COMITÉ INTERNATIONAL
FONDATEUR DE CETTE INSTITUTION

Les Sociétés nationales de la Croix-Rouge, qui sont au nombre de 50 et comptent près de 30 millions de membres, ont étendu considérablement leur programme d'action. La Société des Nations, aux termes de l'article 25 du Pacte, s'est engagée à encourager et favoriser leur établissement et leur coopération. — *La Revue Internationale de la Croix-Rouge* (Bulletin international des Sociétés de la Croix-Rouge), organe officiel, reconnu par les Conférences plénières, rend compte de l'activité du Comité international et des Sociétés.

LA REVUE INTERNATIONALE DE LA CROIX-ROUGE, BULLETIN
INTERNATIONAL DES SOCIÉTÉS DE LA CROIX-ROUGE
paraît le 15 de chaque mois.

Prix, francs, un an : 20 Fr. Le numéro : 2 Fr. (argent suédois)

Administration : *Prætorium* du P. 1
GENÈVE

SOCIÉTÉ DES NATIONS

PUBLICATIONS DU BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL

(Prix en francs suisses)

Revue internationale du Travail Périodique mensuel contenant des articles, statistiques et informations sur le travail et l'industrie. Abonn. annuel. Fr. 30.—

Bulletin officiel donnant des informations officielles sur l'activité de l'Organisation internationale du Travail. Abonn. annuel. Fr. 12.50

Informations Sociales Périodique hebdomadaire donnant des nouvelles et renseignements concernant les événements d'actualité ayant trait au travail et à l'industrie. Abonn. annuel. Fr. 35.—

Série Législative Texte des lois, décrets, etc., concernant le régime du travail dans les différents pays du monde. Abonn. annuel. Fr. 40.—

Documents de la Conférence internationale du Travail
Cette série comprend tous les documents relatifs aux sessions annuelles de la Conférence. Abonn. annuel. Fr. 50.—

Etudes et Documents Dans cette série sont publiés les résultats des enquêtes spéciales et des recherches effectuées par le Bureau, ainsi que des études similaires entreprises en dehors du Bureau. Ces différentes études sont plus longues et plus détaillées que les articles insérés dans les publications périodiques. Abonn. annuel. Fr. 50.—

Prix de l'abonnement global annuel à toutes les publications du Bureau international du Travail Francs suisses, Deux cents (200).
Pour plus amples renseignements sur ces publications, voir le catalogue qui est envoyé gratuitement, sur demande adressée au

BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL, GENÈVE (SUISSE)



